

TOMAS

SYLVAIN REYNARD

Il est son maître
Elle est sa muse
Ensemble ils vont
céder à la tentation

Le Divin Enfer
de Gabriel

CLERMONT

Sylvain Reynard

Le Divin Enfer de Gabriel

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sébastien Baert



*In memoriam Maiae.
Resurgam.*

PROLOGUE

Florence, 1283

Le poète regarda la jeune femme approcher du pont. L'univers se figea quand il aperçut ses grands yeux et sa chevelure brune délicatement bouclée.

Il eut du mal à la reconnaître. D'une beauté stupéfiante, aux mouvements aussi gracieux qu'assurés, son visage lui rappelait celle dont il était tombé amoureux, très longtemps auparavant. Leurs chemins s'étaient séparés, et elle lui avait toujours manqué. Son ange, sa muse, sa bien-aimée Béatrice.

« La félicité lui était apparue. »

Quand elle passa près de lui avec ses compagnons, il la salua très courtoisement, ne s'attendant pas qu'elle remarque sa présence. Parfaite et inaccessible – un ange au regard noisette, resplendissant dans sa tenue immaculée – alors que lui était plus âgé, désabusé et insatisfait.

Elle l'avait presque dépassé quand il aperçut du coin de l'œil l'un de ses escarpins. Elle hésita, juste devant lui. Son cœur se mit à battre plus fort, il avait du mal à respirer. Quand elle s'adressa à lui d'une voix douce et délicate, de nombreux souvenirs lui revinrent. Surpris, il leva les yeux vers elle. Depuis des années, il attendait ce moment, il en rêvait, mais jamais il n'avait imaginé pouvoir la rencontrer de façon si fortuite. Et jamais il n'avait osé espérer qu'elle le saluerait avec tant de gentillesse.

Pris au dépourvu, il marmonna quelque formule de politesse et s'accorda le plaisir de lui adresser un sourire, auquel elle répondit avec enthousiasme. Il sentit alors son cœur doubler de volume, tout l'amour qu'il avait pour elle brûlant dans sa poitrine.

Hélas, leur conversation fut bien trop courte avant qu'elle ne lui annonçât que le temps lui était compté. Quand elle s'éloigna, sa joie de l'avoir retrouvée fut atténuée par un sentiment de tristesse naissant. La reverrait-il un jour ?

– Mlle Mitchell ?

La voix du Pr Gabriel Emerson résonna dans la salle de cours, portant jusqu'aux oreilles de la séduisante jeune femme aux yeux noisette assise au dernier rang. Perdue dans ses pensées, elle avait la tête baissée et griffonnait avec acharnement dans son carnet.

Dix paires d'yeux se tournèrent vers elle, vers son visage pâle et ses longs cils, ses doigts fins cramponnés à son stylo. Puis, les mêmes dix paires d'yeux se tournèrent de nouveau vers le professeur parfaitement immobile, qui commençait à s'impatienter. Son attitude contrastait énormément avec ses traits réguliers, ses grands yeux expressifs et ses lèvres charnues. Il était désespérément beau, mais avait pour le moment l'air furieusement intransigeant, ce qui nuisait à son côté avenant.

Un petit toussotement, sur sa droite, la ramena à la réalité. Surprise, elle jeta un coup d'œil au jeune homme aux larges épaules qui occupait le siège voisin du sien. Il lui adressa un sourire et, d'un regard, lui désigna le devant de la salle, où se tenait le professeur.

Elle se tourna lentement dans la direction indiquée et croisa le regard bleu perçant de l'enseignant furieux. Elle déglutit bruyamment.

– J'attends que vous répondiez à ma question, Mlle Mitchell. Si vous daignez vous donner la peine de vous joindre à nous.

Sa voix était aussi glaciale que son regard.

Les autres étudiants se mirent à remuer sur leurs sièges et à se jeter des coups d'œil furtifs, l'air de dire : « Qu'est-ce qui lui prend ? »

La jeune femme ouvrit très légèrement la bouche et la referma, soutenant le regard figé de l'enseignant, ses propres yeux écarquillés comme ceux d'un lapin apeuré.

– Vous parlez anglais ? la railla-t-il.

Une jeune femme à la chevelure de jais tenta d'étouffer un éclat de rire sous une quinte de toux. Tous les regards se tournèrent vers le lapin effrayé, qui se fit soudain écarlate. Et qui, baissant la tête, parvint enfin à échapper au regard du professeur.

– Puisque Mlle Mitchell semble suivre un cours parallèle dans une autre langue, quelqu'un d'autre aurait-il l'amabilité de répondre à ma question ?

La beauté sur sa droite n'en fut que trop ravie. Elle répondit avec précision, l'air rayonnant, avec de grands gestes de la main pour la galerie, citant Dante en italien dans le texte. Quand elle en eut terminé, elle dirigea un sourire acide vers le fond de la salle avant de reporter son attention sur l'enseignant avec un soupir. Il ne manquait plus qu'elle se jette à ses pieds et se frotte contre sa jambe pour lui prouver qu'elle accepterait de rester son petit chien jusqu'à la fin de ses jours. Même s'il n'était pas certain qu'il aurait apprécié le geste.

Le professeur fronça presque imperceptiblement les sourcils, tandis qu'au fond de la salle la jeune femme clignait des yeux pour chasser quelques larmes et continuait à griffonner. Dieu merci, elle parvint à se retenir.

Tandis que l'enseignant poursuivait son cours sur le conflit qui avait opposé les guelfes et les gibelins, un petit morceau de papier plié apparut sur le dictionnaire d'italien du lapin effrayé. Le jeune homme séduisant assis à côté d'elle attira son attention par un petit toussotement, puis lui sourit plus franchement et lui indiqua le morceau de papier d'un signe de tête.

Elle cilla en l'apercevant. Guettant soigneusement le dos du professeur tandis que ce dernier entourait un nombre incalculable de termes italiens au tableau, elle s'empara du message et le posa sur ses genoux, où elle le déplia en silence.

« Emerson est un crétin. »

Personne n'avait remarqué son petit manège parce que personne ne la regardait. À sa lecture, elle rougit encore, esquissant un sourire. Pas assez franc pour laisser apparaître ses dents ou ses fossettes, mais plein de bienveillance.

– Quelque chose d'amusant, Mlle Mitchell ?

D'effroi, elle écarquilla les yeux. Son nouvel ami reprit aussitôt un air sérieux et se tourna vers le professeur.

Elle se garda bien, cette fois, de regarder l'enseignant dans les yeux. Au contraire, elle baissa la tête et se mordit les lèvres.

– C'est ma faute, monsieur. Je lui demandais simplement à quelle page nous en étions, intervint le jeune homme à l'air amical.

– Une question peu appropriée pour un étudiant en doctorat, Paul. Mais, si vous voulez le savoir, nous en sommes au premier *canto*. Je suis certain que vous parviendrez à le trouver sans l'aide de Mlle Mitchell. Oh, Mlle Mitchell ! Vous viendrez me voir dans mon bureau à la fin du cours.

À la fin du cours, Julia Mitchell glissa rapidement dans son dictionnaire d'italien, au mot *asino*, le morceau de papier qu'elle avait gardé jusque-là sur ses genoux.

– Désolé pour tout. Je m'appelle Paul Norris.

Le jeune homme amical lui tendit la main par-dessus la table. Elle la lui serra délicatement, et il s'étonna qu'elle puisse être si petite. Il aurait pu la lui broyer rien qu'en refermant la sienne.

– Salut, Paul. Julia. Julia Mitchell.

– Enchanté, Julia. Désolé que « M. le professeur » se soit montré si con. Je ne sais pas ce qui lui a pris.

Paul avait appelé Emerson par son titre favori sans le moindre sarcasme.

Elle rougit légèrement et retourna à ses livres.

– Tu es nouvelle, insista-t-il en inclinant un peu la tête, comme s'il cherchait à capter son regard.

– Je viens d'arriver. De l'université Saint-Joseph.

Il hocha la tête, comme si cela lui disait quelque chose.

– Et tu es en maîtrise ?

– Oui. (Elle désigna d'un geste le devant de la salle désormais déserte.) Ça n'en a peut-être pas l'air, mais je suis censée apprendre à devenir une spécialiste de Dante.

Paul siffla entre ses dents.

– Alors, tu es là pour les cours d'Emerson ?

Elle acquiesça, et il remarqua que les veines de son cou commençaient à battre légèrement, sans explication apparente.

« Il est très exigeant, il n'a donc que très peu d'étudiants. Je fais ma thèse avec lui. Christa Peterson aussi, tu as eu l'occasion de faire sa connaissance.

– Christa ? s'enquit-elle d'un air interrogateur.

– La pétasse du premier rang. C'est son autre thésarde, mais son objectif, c'est de devenir la prochaine Mme Emerson. Elle vient de commencer les cours, et elle lui apporte déjà des cookies, passe à son bureau et lui laisse des messages sur son répondeur. C'est la première fois que je vois ça.

Julia hocha de nouveau la tête, sans dire un mot.

– Christa ne semble pas être au courant des règles de stricte non-fraternisation de l'université de Toronto, fit remarquer Paul en levant les yeux au ciel.

Elle lui adressa un joli sourire. Il se dit qu'il fallait qu'il la fasse sourire plus souvent.

– Tu ferais bien d'y aller. Il voulait te voir à la fin du cours, ne le fais pas attendre.

Elle jeta ses affaires dans un sac à dos L.L. Bean élimé qu'elle avait depuis son entrée à la fac.

– Euh... je ne sais pas où est son bureau.

– Prends à gauche en sortant de la classe, puis tourne de nouveau à gauche. Il est dans le bureau qui est à l'angle, au fond du couloir. Bon courage, et on se voit au prochain cours. Ou avant...

Elle le remercia et quitta la salle.

Une fois dans le couloir, elle vit que la porte du bureau de « M. le professeur » était entrouverte. Nerveuse, elle avança, se demandant s'il valait mieux qu'elle frappe d'abord ou qu'elle passe la tête. Après un moment de réflexion, elle opta pour la première solution. Elle se redressa, prit une profonde inspiration, retint son souffle et s'approcha. C'est alors qu'elle l'entendit.

– Désolé de ne pas t'avoir rappelé, j'étais en cours ! lâcha-t-il d'un ton furieux qu'elle commençait à trop bien connaître. (Il y eut un court silence avant qu'il ne poursuive.) Parce que c'est le premier

cours de l'année, idiot, et parce que la dernière fois que je lui ai parlé, elle m'a assuré que tout allait bien !

Julia recula aussitôt. De crainte qu'il ne passe de nouveau ses nerfs sur elle, elle décida de fuir, mais il poussa soudain un sanglot déchirant qui l'arrêta net.

– Bien sûr que je voulais être présent ! Je l'aimais. Bien sûr que je voulais être là. (Elle l'entendit de nouveau sangloter derrière la porte.) Dis-leur que je viens. Je ne sais pas à quelle heure j'arriverai. Je vais directement à l'aéroport et je saute dans un avion, mais j'ignore quel vol je vais prendre au dernier moment. (Il marqua une pause.) Je sais. Dis-leur que je suis désolé. Je suis vraiment désolé...

Il s'interrompit. Julia l'entendit raccrocher.

Sans réfléchir, elle passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

L'homme, la trentaine, se tenait la tête à deux mains en pleurs, penché sur son bureau. Elle l'observa tandis qu'il était pris de soubresauts de souffrance et de tristesse. Elle éprouva aussitôt de la compassion.

Son cœur lui disait de s'approcher, de lui présenter ses condoléances, le réconforter, le serrer dans ses bras. Lui caresser les cheveux et le plaindre. Elle s'imagina brièvement sécher les larmes de ses yeux saphir, espérant un regard chaleureux. Elle songea même à lui déposer un baiser délicat sur la joue, juste pour l'assurer de son soutien.

Mais en le voyant le cœur brisé, elle fut comme paralysée et renonça. Quand elle se rappela enfin où elle était, elle disparut derrière la porte, tira sans regarder un morceau de papier de son sac et y écrivit :

« Je suis désolée.

Julia Mitchell. »

Puis, ne sachant plus vraiment que faire, elle glissa le morceau de papier dans l'ouverture et referma la porte sans faire de bruit.

*

* *

La timidité n'était pas la caractéristique principale de Julia. Sa plus grande qualité, celle qui la distinguait le plus, était la compassion, un trait de caractère qui ne lui venait pas de ses parents. Son père, un homme comme il faut, était strict et inflexible. Quant à sa mère, décédée, elle n'avait jamais éprouvé la moindre compassion, pas même envers sa fille unique.

Tom Mitchell était un homme taciturne, mais il avait une excellente réputation et était très apprécié. C'était le gardien de l'université Susquehanna et le capitaine des pompiers de Selinsgrove, en Pennsylvanie. Les soldats du feu de la municipalité étant tous des volontaires, et pouvaient tous être appelés à n'importe quelle heure de la journée. Il prenait son rôle très à cœur, ce qui signifiait qu'il était rarement chez lui, même quand il ne répondait pas à une urgence. Le soir du premier cours de Julia à la faculté, il l'appela de la caserne, heureux qu'elle se décide enfin à répondre à ses appels.

– Comment ça se passe là-haut, Jules ?

Sa voix, sèche mais néanmoins réconfortante, lui fit chaud au cœur.

Elle soupira.

– Ça va. Cette première journée a été... intéressante, mais ça va.

– Les Canadiens te traitent comme il faut ?

– Oh, oui. Ils sont tous très gentils.

Ce sont les Américains qui sont des enfoirés. Enfin, un Américain en particulier.

Tom s'éclaircit la voix, et elle retint son souffle. Elle savait par expérience qu'il s'apprêtait à lui annoncer quelque chose de grave.

– Ma chérie, Grace Clark est morte aujourd'hui.

Julia se redressa sur son lit jumeau et perdit son regard dans le vide.

– Tu as entendu ce que j'ai dit ?

– Oui, oui, j'ai entendu.

– Son cancer est revenu. Ils pensaient qu'elle allait bien, mais c'est revenu. Et quand ils s'en sont rendu compte, il avait déjà métastasé ses os et son foie. Richard et les enfants sont plutôt secoués.

Julia se mordit la lèvre et étouffa un sanglot.

– Je savais que tu aurais du mal à l'encaisser. C'était comme une mère pour toi, et Rachel était une bonne amie à toi, au lycée. Tu as de ses nouvelles ?

– Euh, non. Non, non, pas de nouvelles. Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ?

– J'ignore quand ils ont découvert que Grace avait rechuté. Je suis allé chez eux pour voir tout le monde aujourd'hui, et Gabriel n'était même pas là. Ça a posé des problèmes. Je ne sais pas quel accueil ils vont lui réserver à son arrivée. Ils sont tous à couteaux tirés dans cette famille.

Tom jura entre ses dents.

– Tu vas leur envoyer des fleurs ?

– J'imagine. Je ne suis pas très doué pour ce genre de choses, mais je peux demander à Deb de me donner un coup de main.

Deb Lundy était la petite amie de Tom. Julia leva les yeux au ciel quand il mentionna son nom, mais s'abstint de tout commentaire négatif.

– Demande-lui d'envoyer quelque chose de ma part, s'il te plaît. Grace adorait les gardénias. Elle n'aura qu'à signer la carte.

– D'accord. Tu as tout ce qu'il faut ?

– Oui, ça va.

– Tu n'as pas besoin d'argent ?

– Non, papa. J'en ai assez jusqu'à la fin de l'année, si je fais attention.

Tom marqua une hésitation, et, avant même qu'il n'ouvre la bouche elle sut ce qu'il allait dire.

– Je suis désolé pour Harvard. Ce sera peut-être pour l'an prochain.

– Peut-être, répondit-elle d'un air forcé, même si son père ne la voyait pas. À bientôt.

– Au revoir, ma chérie.

Le lendemain matin, Julia se rendit à l'université d'un pas un peu moins pressé, son iPod aux oreilles. Elle réfléchit à un e-mail de condoléances et d'excuses à l'attention de Rachel, tout en marchant.

En septembre, le climat était plutôt doux à Toronto, et cela lui plaisait. Elle aimait aussi la proximité du lac. Le soleil et la gentillesse des gens. Les rues propres et ordonnées. Elle appréciait le fait de se trouver à des centaines de kilomètres de son père, et non à Selinsgrove ou à Philadelphie. Elle espérait simplement que cela durerait.

Elle était encore en train de penser à son e-mail quand elle pénétra dans le bureau du département de littérature italienne pour vérifier sa boîte aux lettres. Quelqu'un lui tapa doucement sur le coude et entra dans son champ de vision.

Elle ôta ses écouteurs.

– Salut, Paul.

Il lui adressa un sourire et baissa les yeux sur elle. Julia n'était pas très grande, surtout quand elle était en tennis, et elle lui arrivait à peine à la poitrine.

– Comment s'est passée ton entrevue avec Emerson ?

Elle se mordilla la lèvre, un tic nerveux auquel il faudrait qu'elle mette fin.

– Euh, je n'y suis pas allée.

Il ferma les yeux et exprima sa désapprobation en penchant la tête en arrière.

– Mauvaise idée.

Julia tenta de se justifier.

– Son bureau était fermé. Je pense qu'il était au téléphone... je n'en suis pas sûre. Je lui ai laissé un mot.

Paul remarqua sa nervosité et la façon dont elle fronçait ses sourcils délicatement arqués. Il la plaignait et, en son for intérieur, maudit M. le professeur de s'être montré si blessant. Elle semblait fragile, et Emerson était inconscient de la manière dont son comportement affectait ses étudiants. Paul prit donc la décision de lui venir en aide.

– S'il était au téléphone, il ne voulait pas qu'on le dérange. Espérons que ce soit vraiment le cas. Sinon, je dirais que tu as pris de gros risques. (Il se dressa de toute sa hauteur et fit jouer les muscles de ses bras d'un air détaché.) Fais-moi savoir s'il y a des conséquences, et je verrai ce que je peux faire. S'il crie après moi, je pourrai le supporter. Mais je ne veux pas qu'il s'en prenne à toi.

Parce que, visiblement, le choc te serait fatal, petit lapin apeuré.

Julia sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais elle garda le silence et hocha la tête comme pour le remercier. Puis elle se dirigea vers les boîtes aux lettres et vida la sienne.

Des prospectus, pour l'essentiel. Quelques publicités pour le département, dont l'annonce d'une conférence publique donnée par le Pr Gabriel O. Emerson et intitulée « La luxure dans *L'Enfer*, de Dante : le péché mortel opposé à l'ego ». Julia en lut le titre à plusieurs reprises avant d'être en mesure de l'assimiler pleinement. Pour rien, car une autre annonce faisait état de l'annulation de la conférence du Pr Emerson et de son report à une date ultérieure. Idem pour tous les cours, rendez-vous et réunions de l'enseignant, et ce jusqu'à nouvel ordre.

Désorientée, la jeune femme fut intriguée quand elle retrouva le petit mot qu'elle avait coincé dans la porte du professeur :

« Je suis désolée.

Julia Mitchell. »

Quand elle le retourna machinalement, son cœur s'arrêta de battre devant les mots dont elle ne se souvenait que trop bien :

« Emerson est un crétin. »

Il fut un temps où, face à une situation si embarrassante, Julia se serait laissée tomber par terre et se serait mise en position fœtale pour une durée indéterminée. Mais à vingt-trois ans, elle était d'une autre trempe. Ainsi, plutôt que de rester figée devant les casiers et de constater que sa courte carrière académique venait de s'envoler en fumée, elle termina ce qu'elle avait à faire à l'université et rentra chez elle. Avec quatre idées en tête.

D'abord elle prit un peu d'argent dans le fonds de secours dissimulé dans un Tupperware sous son lit et le glissa dans sa poche.

Ensuite elle se rendit chez le marchand de vins et spiritueux le plus proche et se procura une grande bouteille de tequila bon marché.

Puis elle rentra chez elle et rédigea un long e-mail d'excuses et de condoléances à l'attention de Rachel. Elle omit délibérément de lui indiquer où elle vivait et ce qu'elle faisait, et envoya le courrier depuis son compte Gmail plutôt que de celui de l'université.

Enfin, elle partit faire du shopping, car elle avait simplement l'intention de rendre un hommage larmoyant aussi bien à Rachel qu'à Grace, parce qu'elles aimaient les articles de luxe, même si elle-même était en réalité trop démunie pour acheter quoi que ce soit.

À Selinsgrove, où elle avait fait la connaissance de Rachel quand elles étaient lycéennes, faire les magasins était un rêve, qu'elle pouvait tout juste s'accorder désormais grâce à sa maigre bourse d'étudiante. Elle n'avait pas le droit de travailler à l'extérieur de l'université pour augmenter ses revenus, mais n'avait de toute façon que peu de chances de trouver du travail, comme tout Américain disposant d'un visa d'étudiant.

En passant lentement devant les magnifiques vitrines de Bloor Street, elle songea à sa vieille amie et à sa mère. Elle s'arrêta devant le magasin Prada, se remémorant la seule et unique fois où Rachel l'avait emmenée acheter des chaussures de créateur. Julia avait encore ces talons aiguilles noirs dans une boîte à chaussures, au fond de sa penderie. Elle ne les avait portés qu'une fois, le soir où elle avait découvert qu'on l'avait trahie, et même si elle aurait aimé les réduire en miettes, comme elle l'avait fait avec sa robe, elle en avait été incapable. Rachel les lui avait offerts pour leurs retrouvailles, n'ayant aucune idée de la raison pour laquelle Julia était revenue.

Puis elle s'immobilisa une éternité, lui sembla-t-il, devant la boutique Chanel et fondit en larmes en se souvenant de Grace. De la manière dont elle l'avait toujours accueillie avec le sourire, la prenant dans ses bras chaque fois qu'elle allait la voir. De la façon dont elle lui avait dit qu'elle l'aimait et qu'elle adorait devenir sa mère, si elle l'acceptait, quand celle de Julia était morte. Grace avait été une meilleure mère que Sharon, à la plus grande honte de cette dernière, et à la grande confusion de Julia.

Quand elle eut fini de pleurer et que les magasins commencèrent à fermer pour la nuit, elle regagna lentement son appartement, s'en voulant d'avoir été une si mauvaise fille adoptive, une amie pitoyable et une idiote insensible, incapable de vérifier qu'un morceau de papier soit vierge avant de le laisser signé à quelqu'un dont la mère bien-aimée venait juste de mourir.

Qu'a-t-il bien pu penser en trouvant ce mot ? Stimulée par un verre ou deux – ou trois – de tequila, Julia s'autorisa à se poser quelques questions simples. *Et que doit-il penser de moi, à présent ?*

Elle songea à faire ses valises et à prendre le premier Greyhound pour Selinsgrove, rien que pour éviter de devoir lui faire face. Elle avait honte de ne pas s'être rendu compte que c'était de Grace que le Pr Emerson discutait au téléphone en ce jour affreux. Mais il ne lui était même pas venu à l'idée qu'elle ait pu rechuter, et encore moins qu'elle soit morte. Et elle s'en voulait tellement d'être partie du mauvais pied avec l'enseignant !

Comme si cela ne lui avait pas suffi d'avoir le cœur brisé en apprenant la mort de Grace sans avoir pu lui faire ses adieux ou lui dire qu'il l'aimait. Comme si cela ne lui avait pas suffi que quelqu'un, probablement son frère Scott, lui reproche cruellement son absence. Non, après avoir été anéanti par le chagrin et avoir pleuré comme un enfant, il avait fallu qu'en ouvrant la porte de son bureau pour se précipiter à l'aéroport, il trouve son petit mot de réconfort. Et ce que Paul avait inscrit au verso.

Charmant.

Elle fut surprise que le professeur ne l'ait pas exclue sur-le-champ de son cours. *Peut-être se souvient-il de moi.* Cette idée lui était venue avec le verre de tequila suivant, mais elle ne fut pas en mesure d'approfondir le sujet, car elle perdit connaissance et s'écroula par terre.

*

* *

Deux semaines plus tard, Julia était quelque peu remise quand elle vérifia sa boîte aux lettres, dans le bureau de son département. Certes, elle avait l'impression d'attendre dans le couloir de la mort, sans le moindre espoir de se faire gracier. Mais elle n'avait pas abandonné la fac et n'était pas rentrée chez elle.

Il était vrai qu'elle rougissait comme une écolière et qu'elle était d'une timidité maladive. Mais elle était têtue. Tenace. Et elle voulait vraiment étudier Dante. S'il lui fallait invoquer la présence d'un complice inconnu pour échapper à la peine de mort, elle était prête à le faire.

Seulement, elle n'en avait pas informé Paul. Pas encore.

– Julianne ? Vous pouvez venir une minute ? demanda par-dessus son bureau Mme Jenkins, l'adorable secrétaire administrative. (Julia s'approcha docilement.) Vous avez eu des problèmes avec le Pr Emerson ?

– Je, euh... je ne sais pas.

Elle se mit à rougir et à se mordre violemment l'intérieur de la joue.

– Il m'a envoyé deux e-mails urgents, ce matin, pour me demander de prendre rendez-vous avec vous dès son retour. C'est la première fois que je fais ça avec un professeur. Ils préfèrent les planifier eux-mêmes, d'habitude. Pour je ne sais quelle raison, il insiste pour que je programme un entretien et que j'en fasse mention dans votre dossier.

Julia hocha la tête et attrapa son agenda dans son sac à dos, s'efforçant de ne pas penser à ce qu'il avait pu lui raconter dans ses e-mails.

Mme Jenkins la regarda avec l'air d'attendre quelque chose.

– Bon, demain, alors ?

Le visage de Julia se décomposa.

– Demain ?

– Il arrive ce soir, et il souhaite vous voir demain à 16 heures dans son bureau. Vous y serez ? Il faut que je le lui confirme par e-mail.

Julia acquiesça et le rendez-vous fut consigné dans l'agenda, comme si c'était nécessaire.

– Il ne m’a pas révélé l’objet de cette entrevue, mais il m’a simplement affirmé que c’était important. Je me demande ce que ça veut dire...

Mme Jenkins s’interrompit, l’air songeur.

Julia termina ce qu’elle avait à faire à l’université et rentra chez elle pour faire ses bagages avec l’aide de señorita Tequila.

*

* *

Le lendemain matin, Julia avait entassé la plupart de ses vêtements dans deux grosses valises. Peu disposée à admettre sa défaite, aussi bien pour sa tequila que pour elle-même, elle avait préféré éviter de tout emballer et se retrouva ainsi à se tourner les pouces avec anxiété, et une forte envie de se changer les idées. Elle décida donc de faire ce que tout étudiant désœuvré ferait dans une telle situation, à part boire et faire la fête avec d’autres élèves tout aussi oisifs : elle se lança dans le ménage de son appartement.

Ce ne fut pas très long. Mais, quand elle eut terminé, tout était en ordre, parfaitement propre, et il régnait dans l’air un léger parfum citronné. Elle était plutôt fière de son travail et fit son sac à dos la tête haute.

Au même moment, le Pr Emerson arpentait d’un pas lourd les couloirs du département, ses collègues et les étudiants se retournant sur son passage. Il était d’une humeur massacrate, et personne n’eut le courage de lui adresser la parole.

Non seulement il avait mauvais caractère ces jours-ci, mais le stress et le manque de sommeil avaient accentué son côté irritable. Il avait certainement été maudit par les dieux d’Air Canada car, à son retour de Philadelphie, il s’était retrouvé assis à côté d’un père et de son fils de deux ans. Le garçonnet n’avait cessé de geindre et avait mouillé sa couche – ainsi que le Pr Emerson –, pendant que le père dormait à poings fermés. Dans la pénombre de l’avion, tout en épongeant l’urine du gamin sur son pantalon Armani, l’enseignant s’était pris à réfléchir à la nécessité d’une loi sur la stérilisation des parents négligents.

Julia arriva à temps à son rendez-vous de 16 heures et fut ravie de trouver porte close. Sa joie s’estompa aussitôt quand elle se rendit compte que M. le professeur était dans son bureau et qu’il était en train de sermonner Paul.

Quand ce dernier ressortit de la pièce, dix minutes plus tard, du haut de son 1,88 mètre, visiblement secoué, Julia jeta un coup d’œil à l’issue de secours.

Paul croisa son regard et secoua la tête, articulant en silence quelques jurons de premier choix à propos de M. le professeur avant d’esquisser un sourire.

– Ça te dirait d’aller prendre un café avec moi, un de ces jours ?

Surprise, elle leva les yeux vers lui. Déjà quelque peu troublée par son rendez-vous, elle accepta sans réfléchir.

Il lui sourit et se pencha vers elle.

– Ce serait plus facile si j’avais ton numéro.

Elle rougit et saisit aussitôt un morceau de papier, le vérifia pour s’assurer qu’il était entièrement vierge, et y griffonna à la hâte son numéro de portable.

– Fais-lui sa fête, Lapin, dit-il en s’emparant du morceau de papier.

Elle manqua de temps pour lui demander pourquoi il l’avait surnommée « Lapin », car une voix séduisante mais néanmoins impatiente résonnait déjà dans le bureau.

– À vous, Mlle Mitchell.

Elle se faufila dans la pièce et s'immobilisa fébrilement dans l'encadrement de la porte.

Emerson semblait fatigué avec ses cernes violacés et son teint blafard. Plongé dans un dossier, il tira la langue et se lécha lentement la lèvre supérieure.

Julia le regarda fixement, subjuguée par sa bouche sensuelle. Au bout d'un moment, grâce à un effort phénoménal, elle parvint à quitter ses lèvres du regard et à se concentrer sur ses lunettes. C'était la première fois qu'elle les voyait. Peut-être ne les portait-il que lorsqu'il avait la vue fatiguée. Mais, ce jour-là, ses yeux saphir étaient en partie dissimulés derrière une paire de lunettes Prada à la monture noire. Elles contrastaient avec la chaleur de sa chevelure brune et le bleu de ses yeux, attirant le regard. Elle se rendit aussitôt compte que non seulement elle n'avait jamais eu de professeur si séduisant, mais qu'elle n'en avait jamais vu de si soigneusement apprêté. Il aurait pu tourner dans une publicité pour Prada, ce qu'aucun enseignant n'avait jamais fait. Car, reconnaissons-le, les professeurs d'université ne sont guère réputés pour leur sens de la mode.

Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il était d'humeur changeante et à cheval sur la politesse et les convenances ; du moins cela avait-il été le cas ces derniers temps. Elle aurait pu s'asseoir sans y avoir été invitée dans l'un de ces fauteuils club en cuir qui semblaient si moelleux, surtout s'il se souvenait d'elle. Mais, compte tenu de la façon dont il s'était adressé à elle, elle préféra rester debout.

– Asseyez-vous, je vous prie, Mlle Mitchell.

Il s'était exprimé d'un ton froid et sec, lui indiquant d'un geste une chaise métallique à l'air des plus inconfortable.

Elle poussa un soupir et se dirigea vers la chaise Ikea, juste devant l'une de ses impressionnantes bibliothèques. Elle aurait bien aimé qu'il lui permette de s'asseoir ailleurs, mais préféra éviter d'ergoter avec lui.

– Approchez la chaise de mon bureau. Que je puisse vous voir sans me tordre le cou.

Elle se leva et s'exécuta, faisant maladroitement tomber son sac à dos par terre. Elle fit la grimace et rougit de la tête aux pieds lorsqu'une partie de son contenu se déversa sur le sol, dont un tampon qui roula sous le bureau du Pr Emerson et s'immobilisa à quelques centimètres de sa serviette en cuir.

Peut-être ne le remarquera-t-il qu'une fois que je serai partie...

Gênée, elle s'accroupit et commença à rassembler ses effets. Elle venait de terminer quand la bandoulière de son vieux sac céda et que le reste de ses affaires se répandit par terre avec un gros « boum ! ». Elle s'agenouilla aussitôt, tandis que des feuilles de papier, des stylos, son iPod, son téléphone portable et une pomme verte se dispersaient sur le magnifique tapis persan de M. le professeur.

Ô, dieux des étudiants et des éternels maladroits, achevez-moi à l'instant, je vous en supplie !

– Vous êtes comédienne, Mlle Mitchell ?

À ce sarcasme, Julia se raidit et lui jeta un coup d'œil. Ce qu'elle vit manqua de la faire fondre en larmes.

Elle se perdit un moment dans les profondeurs glaciales de son regard, regrettant le temps où il l'avait regardée avec tant de bonté. Mais plutôt que de céder au désespoir, elle prit une profonde inspiration et comprit qu'il allait falloir qu'elle s'habitue à sa nouvelle façon d'être, même si c'était pour elle une douloureuse déception.

Muette, elle secoua la tête et remplit de nouveau son sac à dos désormais en piteux état.

– J’attends que l’on me réponde, quand je pose une question. Je ne doute pas que vous ayez retenu la leçon. (Il l’examina rapidement avant de reporter son attention au dossier qu’il tenait entre ses mains.) Peut-être que vous n’êtes pas si brillante, tout compte fait...

– Je vous prie de m’excuser, Dr Emerson.

Julia fut surprise par le ton de sa propre voix, doux mais ferme.

– C’est « professeur » Emerson, l’interrompit-il. Des docteurs, il y en a à la pelle. Même les chiropracteurs et les pédicures se font appeler « docteur ».

Calmée, Julia tenta de refermer son sac abîmé. Malheureusement, la fermeture était également cassée, à présent. Elle retint son souffle et tira dessus, essayant de la réparer en l’insultant de tous les noms en son for intérieur.

– Voulez-vous bien cesser de vous agiter avec cet horrible sac et vous asseoir sur une chaise comme un être humain ?

Elle comprit qu’il était vraiment furieux, à présent. Elle posa donc par terre son sac horrible et prit place sans un mot sur la chaise inconfortable. Elle croisa les mains, juste pour s’empêcher de se les tordre, et attendit.

– Vous vous prenez certainement pour une comédienne. Je suis sûr que vous vous trouvez drôle.

Il lui jeta une feuille de papier qui se posa juste à côté de ses tennnis.

En se penchant pour la ramasser, elle se rendit compte qu’il s’agissait d’une photocopie du terrible message qu’elle lui avait laissé le jour où Grace était morte.

– Je vais vous expliquer. C’était une erreur. Je n’ai pas écrit les deux...

– Vos excuses ne m’intéressent pas ! Je vous avais demandé de venir me voir, et vous ne l’avez pas fait, je me trompe ?

– Mais vous étiez au téléphone. La porte était fermée, et...

– La porte n’était pas fermée ! (Il lui jeta quelque chose qui ressemblait à une carte de visite.) J’imagine que c’est également censé être drôle ?

Julia ramassa le carton et poussa un petit cri. Il s’agissait d’une petite carte de condoléances, du genre de celles que l’on envoie avec des fleurs :

« Je vous prie d’accepter toutes mes condoléances.

Amitiés,

Julia Mitchell. »

Elle lui jeta un coup d’œil et vit qu’il était sur le point d’exploser, tant il était furieux. Elle cligna vivement des yeux, tentant de trouver les mots pour s’expliquer.

– Ce n’est pas ce que vous croyez. Je voulais vous dire que j’étais désolée, et...

– Ne l’aviez-vous pas déjà fait avec le mot que vous avez laissé ?

– Mais c’était censé être pour votre famille, qui...

– Laissez ma famille en dehors de tout ça !

Il se retourna et ferma les yeux, ôtant ses lunettes pour pouvoir se passer les mains sur le visage.

La surprise de Julia fit place à de la stupéfaction. *Personne ne lui a expliqué.* Il n’avait pas du tout compris sa carte, et personne ne l’avait repris. Commencant à ressentir une vive douleur au creux de l’estomac, elle se mit à réfléchir à ce que cela pouvait bien signifier.

Inconscient des rêveries de la jeune femme, M. le professeur sembla fournir un effort herculéen pour se calmer, puis referma le dossier et le jeta avec mépris sur son bureau. Il lança à Julia un regard noir.

– Je vois que vous êtes venue ici grâce à une bourse pour étudier Dante. Je suis le seul professeur de ce département qui dirige des thèses dans ce domaine. Puisque ça ne va pas fonctionner entre nous (il fit un geste les désignant tous les deux), il va falloir que vous changiez de sujet de mémoire et que vous trouviez un nouveau directeur de thèse. Ou que vous changiez de département. Ou, mieux encore, que vous vous trouviez une autre université. Je vais informer le directeur de la faculté de ma décision, avec effet immédiat. À présent, si vous voulez bien m’excuser...

Il fit pivoter son fauteuil en direction de son ordinateur portable et commença à s’acharner sur son clavier.

Julia était abasourdie. Alors qu’elle était incapable de se lever de sa chaise, assimilant non seulement sa diatribe mais aussi sa conclusion, M. le professeur reprit la parole, sans même se donner la peine de lever les yeux.

– Ce sera tout, Mlle Mitchell.

Elle s’abstint de tout commentaire et se leva avec difficulté, encore sidérée, et récupéra son sac à dos. Elle le serra contre sa poitrine et quitta lentement le bureau, tel un zombie.

En sortant du bâtiment, la température avait chuté et il s’était mis à tomber des cordes. À peine avait-elle parcouru cinq mètres que son tee-shirt fin à manches longues était détrempe. N’ayant pas songé à prendre un parapluie, il lui fallait à présent marcher plusieurs centaines de mètres dans le vent, le froid et sous des trombes d’eau pour rentrer chez elle.

Ô, dieux du mauvais karma et des tempêtes, ayez pitié de moi...

Sur le chemin, elle trouva un peu de réconfort dans le fait que son sac horrible lui permettait de couvrir son tee-shirt et son soutien-gorge en coton, sans doute transparents désormais. *Prends ça, professeur Emerson !*

Tout en marchant, elle réfléchit à ce qui venait de se produire dans le bureau de l’enseignant. Elle s’y était préparée en faisant ses valises la veille, au cas où. Mais elle avait sincèrement cru qu’il se souviendrait d’elle. Elle s’était imaginé qu’il ferait preuve d’indulgence à son égard. Mais cela n’avait pas été le cas.

Il ne l’avait pas laissée s’expliquer sur cette monstrueuse bourde, interprétant mal ses fleurs et la carte. Et il l’avait renvoyée de son cours. C’était terminé. Il allait maintenant falloir qu’elle regagne la petite maison de Tom, à Selinsgrove, couverte de honte. Il découvrirait qu’elle était revenue et se moquerait d’elle. Ils se moqueraient d’elle tous les deux. Qu’elle était bête ! Elle avait cru pouvoir quitter Selinsgrove et faire quelque chose de sa vie. Elle avait cru pouvoir aller à l’université et devenir professeur. De qui se moquait-elle ? Tout était terminé, à présent, du moins pour cette année.

Et le fait de tout perdre devant lui, après toutes ces années, eh bien, c’était plus que ce qu’elle pouvait supporter.

Elle songea au tampon sous son bureau et sut que lorsqu’il se pencherait pour récupérer sa serviette, à 17 heures, l’humiliation serait totale. Au moins ne serait-elle pas là pour voir sa réaction. Elle l’imagina le découvrir avec hargne, posé sur le somptueux tapis persan sous son bureau.

À deux rues de chez elle, Julia avait ses cheveux bruns déjà plaqués sur la tête en longues mèches filandreuses. Ses tennis couinaient à chacun de ses pas. Elle avait l’impression d’être sous une descente de gouttière. Les voitures et les bus l’éclaboussaient en passant, et elle ne se donnait même plus la peine de s’écarter quand des vagues d’eau sale s’écrasaient sur elle depuis la chaussée de cette rue très fréquentée. Comme les déceptions de la vie, elle se contenta de les accepter.

À cet instant, une nouvelle voiture approcha, mais ralentit assez pour ne pas l’éclabousser. Il s’agissait d’une Jaguar noire visiblement récente.

Elle s'immobilisa. Quand Julia arriva à sa hauteur, on ouvrit la portière passager, et une voix masculine l'interpella :

– Montez !

Elle hésita. Il était impossible que le conducteur s'adresse à elle. Elle regarda autour d'elle mais dut se rendre à l'évidence : elle était la seule à s'être montrée suffisamment sotte pour déambuler sous cette pluie torrentielle. Intriguée, elle s'approcha.

Elle savait bien qu'il ne fallait pas monter dans la voiture d'un inconnu, même au Canada. Mais, quand en se penchant vers le siège conducteur, elle aperçut deux yeux bleus perçants qui la regardaient fixement, elle s'approcha davantage.

– Vous allez attraper une pneumonie et mourir ! Montez. Je vous raccompagne.

Sa voix était plus douce, à présent. L'incendie était éteint. C'était presque la voix dont elle se souvenait.

Ainsi, en souvenir de ce temps-là, et pour aucune autre raison, elle prit place sur le siège passager et ferma la portière, s'excusant en silence auprès des dieux des Jaguar de souiller leur intérieur en cuir noir et leurs tapis immaculés.

Elle s'interrompit quand les premiers accords du *Nocturne*, opus 9 n° 2 commencèrent à résonner dans l'habitacle, et se mit à sourire. Elle avait toujours adoré cet air.

Elle se tourna vers le conducteur.

– Merci beaucoup, Pr Emerson.

Le Pr Emerson s'était trompé de route. Sa vie, sans doute, était une succession d'erreurs de parcours, mais celle-ci était purement fortuite. Au volant de sa Jaguar sous un violent orage, dans les bouchons du centre-ville de Toronto, il était en train de lire, furieux, un e-mail de son frère sur son iPhone. Il avait ainsi tourné à gauche plutôt qu'à droite sur Bloor Street depuis Queen's Park. Cela signifiait qu'il se dirigeait à l'opposé de chez lui.

Aux heures de pointe, il était impossible de faire demi-tour sur Bloor, et la circulation était si dense qu'il avait eu du mal à se ranger pour tourner à droite et faire le tour. C'était ainsi qu'il était tombé sur une Mlle Mitchell pathétique, trempée jusqu'aux os, qui descendait la rue d'un air abattu comme une sans-abri, et que, dans un accès de culpabilité, il en était venu à l'inviter à monter dans la voiture qui faisait toute sa joie et sa fierté.

– Désolée d'abîmer vos sièges, s'excusa-t-elle d'un ton hésitant.

Le Pr Emerson serra son volant entre ses doigts.

– J'emploie quelqu'un pour la nettoyer quand elle est sale.

Elle baissa la tête, blessée par sa réponse. Implicitement, il avait parlé de saleté, et c'était naturellement ce qu'il pensait d'elle à cet instant précis. De la saleté sous ses chaussures.

– Où habitez-vous ? s'enquit-il, cherchant à engager une conversation polie et sans risques, le temps de passer ce qu'il espérait être un court moment ensemble.

– Sur Madison. C'est juste là, sur la droite.

Elle indiqua un bâtiment à quelque distance de là, devant eux.

– Je sais où est Madison, lui rétorqua-t-il sèchement.

L'observant du coin de l'œil, elle se blottit contre la vitre de la portière. Elle tourna lentement la tête pour regarder dehors et se mordit violemment la lèvre.

Il poussa un juron entre ses dents. Même sous l'enchevêtrement de ses cheveux bruns détrempés, elle était mignonne. Un ange au regard noisette, en jeans et en tennis. Cette description le fit tiquer. L'expression « un ange au regard noisette » lui sembla étrangement familière, mais comme il ne se souvenait plus de son origine, il pensa à autre chose.

– À quel numéro, sur Madison ?

Il avait pris un ton plus doux. Si doux que Julia l'entendit à peine.

– Au 45.

Il hocha la tête et immobilisa bientôt la voiture devant la bâtisse en brique rouge de deux étages qui avait été divisée en plusieurs appartements.

– Merci, murmura-t-elle avant de se précipiter sur la poignée de la portière pour s'échapper au plus vite.

– Attendez, lui ordonna-t-il, tendant la main vers la banquette arrière pour y récupérer un grand parapluie noir.

Elle obtempéra et fut stupéfaite de voir M. le professeur faire le tour de sa voiture pour lui ouvrir la porte, l'attendre avec le parapluie pendant qu'elle s'extirpait de la Jaguar avec son sac horrible, et l'accompagner jusqu'au trottoir, puis au perron.

– Merci, répéta-t-elle en tirant sur la fermeture de son sac pour essayer de l'ouvrir et d'y trouver ses clés.

Il la regarda se débattre avec la fermeture à glissière, puis la vit devenir écarlate, contrariée par le fait que son sac refusait de s'ouvrir. Il se souvint de son expression quand elle s'était agenouillée sur

son tapis persan, et il lui vint à l'idée que si elle semblait si embarrassée à cet instant, c'était peut-être un peu à cause de lui.

Sans dire un mot, il lui arracha le sac à dos des mains et lui tendit son parapluie, qu'il avait pris soin de refermer. Il força sur la fermeture et le lui présenta, l'invitant à y plonger la main pour y récupérer ses clés.

Elle les trouva, mais, nerveuse, les fit tomber. Quand elle les eut ramassées, ses mains tremblaient tellement qu'elle eut du mal à trouver la bonne sur le trousseau.

Perdant patience, M. le professeur lui prit le trousseau des mains et se mit à essayer les clés une à une dans la serrure. Lorsqu'il parvint à ouvrir la porte, il lui fit signe d'entrer avant de les lui rendre.

Elle récupéra son sac repoussant et lui marmonna sa gratitude.

– Je vous accompagne jusqu'à votre appartement, lui annonça-t-il en la suivant dans l'entrée. Un jour, un sans-abri m'a abordé dans le hall de mon immeuble. On n'est jamais trop prudent.

Elle pria silencieusement les dieux des studios, les implorant de l'aider à trouver rapidement la clé. Ils exaucèrent sa prière. Alors qu'elle s'apprêtait à se glisser dans l'entrebâillement de la porte et à lui refermer cette dernière à la figure, avec fermeté mais sans se montrer désagréable, elle s'interrompit. Puis, comme si elle le connaissait depuis des années, elle lui adressa un sourire et lui proposa poliment une tasse de thé.

Même s'il fut surpris par son invitation, le Pr Emerson se retrouva chez elle avant même d'avoir eu l'occasion de se demander s'il s'agissait vraiment d'une bonne idée. En examinant la petite pièce sordide, il en vint rapidement à la conclusion que ce n'était pas le cas.

– Puis-je vous prendre votre manteau, professeur ?

La petite voix de Julia détourna son attention.

– Où le mettriez-vous ? renifla-t-il, lui faisant remarquer d'un ton guindé qu'elle n'avait ni placard ni portemanteau.

Elle baissa la tête et se mit à contempler le sol.

L'enseignant la vit se mâchouiller la lèvre avec nervosité et regretta instantanément son manque de correction.

– Pardonnez-moi, s'excusa-t-il en lui tendant son trench-coat Burberry dont il était extrêmement fier. Et merci.

Julia suspendit précautionneusement son manteau sur une patère, derrière sa porte, et posa son sac à dos sur le plancher.

– Installez-vous et mettez-vous à l'aise. Je vais faire du thé.

Emerson se dirigea vers l'une des deux seules chaises de l'appartement et y prit place, tentant par égard pour elle de dissimuler son dégoût. Le studio était plus petit que sa salle de bains et était meublé d'un petit lit poussé contre un mur, d'une table pliante et de deux chaises, d'une petite bibliothèque Ikea et d'une commode. Il y avait aussi une minuscule penderie et une salle de bains, mais pas de cuisine.

Il parcourut la pièce du regard, à la recherche de la moindre preuve d'une quelconque activité culinaire, jusqu'à ce qu'il finisse par découvrir un micro-ondes et une plaque chauffante, juchés de manière quelque peu précaire sur un buffet. À côté, un petit réfrigérateur était posé à même le sol.

– J'ai une bouilloire électrique, déclara-t-elle, comme si elle lui annonçait qu'elle avait un diamant de chez Tiffany.

Il constata qu'elle était encore dégoulinante, puis remarqua sa tenue et s'attarda sur ce qu'elle portait dessous. Détournant le regard, il lui suggéra précipitamment et d'un ton quelque peu bourru d'aller plutôt se sécher avant de s'occuper du thé.

Elle baissa de nouveau la tête et rougit avant de se précipiter dans la salle de bains. Elle en ressortit au bout de quelques secondes avec une serviette violette nouée sur la poitrine, par-dessus ses vêtements mouillés, une autre à la main. Elle s'apprêta à s'accroupir pour nettoyer les flaques d'eau qu'elle avait laissées dans son sillage de la porte d'entrée au centre de la pièce, mais le professeur se leva et l'en empêcha.

– Je vous en prie, dit-il. Vous devriez enfiler des vêtements secs avant d'attraper une pneumonie.

– Et de mourir, ajouta-t-elle, plus pour elle-même que pour lui, avant de disparaître dans sa penderie en évitant de trébucher contre deux grosses valises.

L'enseignant se demanda pourquoi elle ne les avait pas encore défaites, mais rejeta aussitôt la question, la jugeant sans importance.

Les sourcils froncés, il nettoya l'eau sur le parquet usé et rayé. Quand il en eut terminé, il se tourna vers les murs et remarqua qu'ils avaient probablement dû être blancs, par le passé, mais qu'ils étaient à présent d'un crème défraîchi, cloqué et écaillé. Il inspecta le plafond et y trouva plusieurs taches d'humidité et ce qu'il pensait être un début de moisissure dans l'un des angles. Il frissonna, se demandant comment une jolie fille comme Mlle Mitchell pouvait habiter un lieu si sordide. Même s'il dut reconnaître que l'appartement était parfaitement propre et très bien tenu. Étrangement.

– À combien s'élève votre loyer ? s'enquit-il en grimaçant, tandis qu'il pliait en accordéon son 1,85 mètre afin de se rasseoir sur cette abomination qui se faisait passer pour une chaise pliante.

– Huit cents dollars par mois, charges comprises, lui répondit-elle juste avant de se glisser dans la salle de bains.

Il songea avec regret au pantalon Armani dont il avait dû se débarrasser à son retour de Pennsylvanie. Il aurait été incapable de porter un vêtement qui avait été trempé d'urine, même après l'avoir fait nettoyer. Il s'était donc contenté de le jeter. Mais avec l'argent que Paulina avait dépensé pour l'acheter, Mlle Mitchell aurait pu payer tout un mois de loyer. Voire un peu plus.

En examinant le petit studio, il se rendit compte qu'elle avait péniblement – et assez piteusement – tenté d'en faire un endroit agréable à vivre. Un grand poster de la toile de Henry Holiday *Dante rencontre Béatrice au Ponte Santa Trinita*, était fixé à côté de son lit. Le professeur l'imagina étendue sur son oreiller, sa longue chevelure brillante retombant en cascade de chaque côté de son visage, le regard tourné vers Dante avant de s'endormir. Il fut intrigué par la coïncidence : il possédait également une représentation de cette toile. Mais sa surprise fut accentuée quand surgit ce qu'il n'avait jamais observé jusqu'à présent, la ressemblance de Julia avec Béatrice.

Sur les murs écaillés de son studio, il remarqua d'autres affiches, plus petites, de divers paysages italiens : une représentation du Duomo de Florence, une esquisse de la place Saint-Marc, à Venise, et un cliché en noir et blanc du dôme de Saint-Pierre de Rome. Une rangée de plantes en pots ornait le rebord de la fenêtre, ainsi qu'une bouture de philodendron qu'elle tentait apparemment de faire pousser. Les rideaux, coquets, étaient d'un pur lilas assorti au dessus-de-lit et aux oreillers. Sa bibliothèque foisonnait de nombreux ouvrages, aussi bien en anglais qu'en italien. Il en étudia rapidement les titres, mais ne fut guère impressionné par sa collection d'amateur. Bref, le studio était vieux, minuscule, en mauvais état, sans cuisine, et le Pr Emerson n'aurait jamais laissé son chien vivre dans un endroit pareil, s'il en avait eu un.

Julia réapparut dans ce qui ressemblait à une tenue d'entraînement : un sweat à capuche et un pantalon de yoga. Elle rassembla ses cheveux sur le haut de sa tête avec une sorte de barrette. Même dans une tenue si décontractée, elle lui sembla toujours aussi attirante. Extrêmement attirante. Une véritable sylphide.

– J’ai de l’english breakfast ou du lady grey, annonça-t-elle par-dessus son épaule, se mettant à quatre pattes pour brancher la bouilloire à la prise située sous le buffet.

L’enseignant la regarda s’agenouiller, exactement comme dans son bureau, et secoua la tête en silence. Elle n’avait aucune arrogance ou fierté mal placée, ce qui était une qualité pour lui ; mais il était très chagriné de la voir constamment à genoux, sans savoir pourquoi.

– De l’english breakfast... Pourquoi vivez-vous ici ?

En réaction à la brusquerie de sa voix, elle se releva aussitôt. Elle continua à lui tourner le dos, s’emparant d’une grande théière marron, de deux tasses en porcelaine incroyablement belles, et de soucoupes assorties.

– C’est une rue paisible dans un joli quartier. Je n’ai pas de voiture, il fallait donc que je puisse aller à la fac à pied. (Elle s’interrompt pour disposer une petite cuillère en argent sur chacune des sous-tasses.) Dans ma gamme de prix, c’était l’un des plus beaux appartements que j’aie visités.

Elle posa les élégantes tasses à thé sur la table pliante sans le regarder, et retourna vers le buffet.

– Pourquoi n’avez-vous pas emménagé dans la résidence étudiante, sur Charles Street ?

Julia laissa échapper quelque chose. Emerson ne fut pas en mesure de voir ce dont il s’agissait.

– Je pensais aller dans une autre université, mais ça n’a pas pu se faire. Quand je me suis décidée à venir ici, les logements étudiants étaient tous pris.

– Et où aviez-vous l’intention d’aller ? (Elle commença à se mordiller la lèvre inférieure.) Mlle Mitchell ?

– À Harvard.

Le Pr Emerson manqua de tomber de sa chaise fort inconfortable.

– À Harvard ? Qu’est-ce que vous fichez ici, alors ?

Elle réprima un sourire, comme si elle connaissait la raison de sa colère.

– Toronto, c’est un peu le Harvard du Nord.

– Pas de fausse modestie, Mlle Mitchell. Je vous ai posé une question.

– Oui, professeur. Et je sais que vous attendez toujours que l’on réponde à vos questions. (Elle haussa un sourcil et détourna le regard.) Mon père n’a pas pu me payer mes études comme il en avait l’intention, alors le poste d’enseignant-chercheur qu’ils m’ont proposé n’était pas suffisant, et la vie est bien plus chère à Cambridge qu’à Toronto. J’ai déjà emprunté plusieurs milliers de dollars pour pouvoir aller à l’université Saint-Joseph, j’ai donc préféré éviter de m’endetter davantage. Voilà pourquoi je suis là.

Elle se remit à quatre pattes pour débrancher la bouilloire qui s’était mise à bouillir, et M. le professeur secoua de nouveau la tête.

– Ce n’était pas dans le dossier que Mme Jenkins m’a remis, protesta-t-il. Vous auriez dû m’en parler.

Julia ne tint pas compte de sa remarque et mit des feuilles de thé à infuser dans la théière.

Il se pencha sur sa chaise et commença à s’agiter.

– C’est impossible de vivre dans un endroit pareil, il n’y a même pas de cuisine. Que mangez-vous, ici ?

Elle posa la théière et une petite passoire à thé en argent sur la table pliante, puis prit place sur l’autre chaise. Elle commença à se tordre les mains.

– Je mange beaucoup de légumes. Je peux faire de la soupe et de la semoule sur la plaque chauffante. La semoule, c’est très nourrissant.

Sa voix tremblait un peu, mais elle s’efforça de prendre un ton enjoué.

– Vous ne pouvez pas manger cette saleté tous les jours. Un chien serait mieux nourri !

Julia baissa la tête et se mit à rougir, sentant soudain les larmes lui monter aux yeux.

L'enseignant l'observa un long moment avant de finir par comprendre. En voyant l'air tourmenté qui gâtait son joli visage, il finit par se rendre compte que lui, le Pr Gabriel O. Emerson, était un enfoiré d'égocentrique. Il lui avait reproché de ne pas être riche. Mais il n'y avait aucune honte à être pauvre. Lui aussi l'avait été, par le passé. Très pauvre, même. C'était une jeune femme intelligente et séduisante, mais c'était également une étudiante. Il n'y avait aucune honte à cela. Il était entré dans son petit studio qu'elle tentait de rendre agréable à vivre parce qu'elle n'avait aucun autre endroit où aller, et s'était permis de dire que ce lieu n'était pas digne d'un animal. Il l'avait fait passer pour une bonne à rien et une fille stupide, alors qu'elle n'était ni l'un ni l'autre. Qu'aurait dit Grace si elle avait pu l'entendre ?

Le Pr Emerson était un crétin. Mais au moins il le savait, à présent.

– Pardonnez-moi, commença-t-il d'une voix hésitante. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Il ferma les yeux et se mit à les frotter.

– Vous venez de perdre votre mère.

Julia s'était exprimée d'une voix étonnamment indulgente.

Il ressentit soudain comme un déclic.

– Je ne devrais pas être là. (Il se leva rapidement.) Il faut que j'y aille.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte. Elle attrapa son parapluie et lui tendit son trench-coat. Puis elle baissa les yeux, les joues écarlates, attendant qu'il s'en aille. Elle regrettait de lui avoir montré où elle vivait, car c'était manifestement indigne de lui. Alors que, quelques heures auparavant, elle était encore fière de son petit terrier, elle se sentait à présent humiliée. Sans oublier que le fait de l'avoir été devant lui n'arrangeait rien.

Il lui adressa un semblant de salut de la tête, marmonna quelque chose entre ses dents et quitta les lieux.

Elle s'adossa contre la porte qu'elle venait de refermer, et s'autorisa enfin à fondre en larmes.

Toc ! toc !

Elle savait qui c'était. Elle ne voulait simplement pas lui répondre.

Je vous en supplie, dieux des trous à lapin hors de prix et indignes d'un chien, faites qu'il me fiche la paix. Sa prière spontanée resta sans réponse.

Toc ! toc ! toc !

Elle s'essuya rapidement le visage et finit par entrouvrir la porte.

Il la regarda et cligna des yeux comme un sapin de Noël, avec du mal à comprendre qu'elle ait eu le temps de pleurer entre son départ et son retour.

Elle s'éclaircit la voix et baissa les yeux sur ses chaussures italiennes. Il se dandinait légèrement.

– Quand avez-vous mangé un steak pour la dernière fois ? (Elle éclata de rire et secoua la tête. Elle ne s'en souvenait pas.) Eh bien, vous allez en manger un ce soir. Je meurs de faim, et vous venez dîner avec moi.

Elle se permit le luxe d'un petit sourire malicieux.

– Vous en êtes certain, professeur ? Je croyais que ça n'allait pas fonctionner (elle imita son geste d'un peu plus tôt) entre nous.

Il rougit légèrement.

– Ne vous préoccupez pas pour ça. Sauf...

Il observa sa tenue, s'attardant sans doute un peu trop longtemps sur les courbes de sa ravissante poitrine.

Elle baissa les yeux.

– Je peux me changer.

– Ce serait mieux. Veillez à vous vêtir de façon convenable.

Elle leva les yeux vers lui d'un air froissé.

– Je suis peut-être pauvre, mais j'ai quelques tenues chics. Aucune n'est inconvenante, si vous craignez que je puisse vous embarrasser par une tenue bon marché.

Le professeur se mit de nouveau à rougir et s'en voulut.

– Je voulais simplement dire... convenable pour un restaurant où je vais moi-même devoir porter une veste et une cravate.

Il se risqua à un petit sourire en guise d'excuse.

Julia survola du regard sa chemise et son pull, s'attardant peut-être un peu trop longtemps sur ses ravissants pectoraux.

– J'accepte à une condition.

– Vous n'êtes pas vraiment en position de marchander.

– Alors au revoir, professeur.

– Attendez ! (Il coinça l'une de ses chaussures italiennes hors de prix dans l'entrebâillement de la porte pour l'empêcher de la fermer. Il ne se soucia même pas des éraflures qui auraient pu en résulter.) Je vous écoute.

Elle inclina la tête et l'observa en silence avant de reprendre la parole.

– Dites-moi pourquoi, après tout ce que vous m'avez dit, je devrais vous accompagner à dîner.

Il la regarda d'un air ébahi. Puis il rougit jusqu'à la racine de ses cheveux et se mit à bégayer.

– Je... euh... en fait, je crois que... vous pouvez dire que nous... ou que vous...

Elle haussa un sourcil et commença lentement à refermer la porte sur son pied.

– Attendez. (Il tendit la main pour tenir la porte et pour soulager son pied droit qui lui faisait à présent atrocement mal.) Parce que ce que Paul a écrit était juste : « Emerson est un crétin. » Mais au moins il le sait, à présent.

Elle lui adressa alors un sourire, et il se surprit à le lui rendre malgré lui. Elle était vraiment jolie quand elle souriait. Il allait falloir qu'il la fasse sourire plus souvent, ne serait-ce que pour des raisons esthétiques.

– Je vais vous attendre ici.

Préférant ne pas lui laisser l'occasion d'hésiter, il referma la porte.

Dans son studio, Julia ferma les yeux et poussa un gémissement.

Le Pr Emerson fit les cent pas dans le couloir pendant quelques minutes, puis s'adossa contre le mur et se passa les mains sur le visage. Il ignorait comment il avait pu en arriver là et ce qui l'avait poussé à adopter une telle conduite, mais il était sur le point de s'attirer des emmerdes aux proportions homériques. Il s'était montré très peu professionnel à l'égard de Mlle Mitchell dans son bureau, à la limite du harcèlement moral. Il l'avait fait monter dans sa voiture et était allé chez elle. Cette attitude était tout, sauf convenable.

S'il s'était agi de Mlle Peterson, elle se serait probablement penchée au-dessus de lui et lui aurait baissé la braguette avec les dents pendant qu'il conduisait. Cette idée le fit frémir. Il était à présent sur le point d'emmener dîner Mlle Mitchell. Un steak, rien de moins. Si ça, ce n'était pas violer les règles de non-fraternisation de l'université, il ne savait pas ce que c'était.

Il prit une longue inspiration purificatrice. Mlle Mitchell était une Calamity Jane, une source de tracas. Elle avait connu une incroyable série de mésaventures, à commencer par son impossibilité d'aller à Harvard, et tout semblait s'écrouler sur son passage. Y compris le calme de l'enseignant. Même s'il était navré qu'elle dût vivre dans des conditions déplorables, il n'allait pas risquer sa carrière pour elle. Elle serait alors parfaitement en droit d'aller voir le directeur de son département dès le lendemain et de porter plainte pour harcèlement. Il ne le permettrait pas.

Il traversa le couloir en deux grandes enjambées et leva la main pour frapper à sa porte. Il allait s'excuser auprès d'elle, ce qui serait tout de même mieux que de disparaître sans rien dire. Mais il se figea en entendant des bruits de pas dans le studio.

Mlle Mitchell ouvrit la porte, les yeux baissés. Elle était revêtue d'une robe noire à col en V, simple mais élégante, qui lui descendait jusqu'aux genoux. Il ne put s'empêcher de contempler ses courbes délicates ainsi que ses jambes étonnamment longues et parfaitement galbées. Et ses chaussures... Elle ne pouvait pas le savoir, mais il avait un faible pour les femmes en talons aiguilles. Il déglutit bruyamment en admirant ses magnifiques chaussures noires. Il aurait voulu les toucher...

– Hum.

Julia toussa doucement, et, à contrecœur, il leva les yeux vers elle. Elle le dévisageait d'un air amusé.

Elle avait remonté ses cheveux, mais quelques-unes de ses boucles s'étaient échappées et lui tombaient délicatement sur le visage. Elle s'était légèrement maquillée, et son teint de porcelaine, pâle mais lumineux, était rehaussé par deux exquis taches roses sur ses joues. Et ses cils semblaient encore plus longs et noirs que dans son souvenir.

Mlle Julianne Mitchell était pour le moins séduisante.

Elle enfila un trench-coat bleu marine et verrouilla rapidement la porte de chez elle. D'un geste, le professeur lui montra le chemin et la suivit sans un mot dans le couloir. Une fois dehors, il ouvrit son parapluie et prit un air quelque peu gêné.

Perplexe, elle leva les yeux vers lui.

– Il me serait plus facile de vous abriter si vous me teniez par le bras. (Il lui proposa son bras gauche, qui tenait le parapluie.) Si vous permettez, ajouta-t-il.

Elle accepta et le regarda d'un air tendre.

Il la conduisit à Harbour Front, un quartier sur le front de mer dont Julia avait entendu parler, mais qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'explorer. Avant de donner les clés de sa Jaguar au voiturier

du restaurant, il demanda à Julia de lui donner sa cravate, dans la boîte à gants. Elle s'exécuta, le fait qu'il conserve une cravate de soie immaculée dans sa voiture la faisant sourire.

Quand elle le rejoignit, il sentit son parfum et ferma les yeux, juste le temps d'une seconde.

– Vanille, murmura-t-il.

– Pardon ? demanda-t-elle, ne l'ayant pas bien entendu.

– Rien.

Il ôta son pull, et, l'espace d'un instant, elle entrevit son torse et quelques poils bruns dépassant de son col de chemise ouvert. Le Pr Emerson était séduisant, et le serait tout autant sans ses vêtements, elle en était persuadée. Elle s'efforça de ne pas trop y penser, pour son bien.

Mais cela ne l'empêcha pas de l'observer, captivée et admirative, alors qu'il nouait sa cravate sans effort et sans miroir. Hélas, le nœud était de travers.

– Je n'arrive pas à... je ne vois pas.

Il commença à s'agiter, à tenter de redresser son nœud, mais en vain.

– Vous permettez ? demanda-t-elle timidement, refusant de le toucher sans son consentement.

– Je vous remercie.

Grâce à ses doigts agiles, Julia répara rapidement les dégâts et remonta légèrement son col sur sa nuque avant de le rabattre sur la cravate. Le temps qu'elle ôte ses mains, elle respirait déjà rapidement, et avait le teint écarlate.

Le *Harbour Sixty Steakhouse* était un restaurant réputé, à Toronto, un établissement luxueux surtout fréquenté par des P.-D.G., des hommes politiques et des célébrités. L'enseignant y venait surtout parce que leur viande était meilleure que celle de tous les établissements qu'il avait testés, et que la médiocrité l'agaçait. Il n'avait donc jamais imaginé pouvoir inviter Mlle Mitchell à une autre adresse.

Antonio, le maître d'hôtel, l'accueillit chaleureusement, avec une poignée de main ferme et un déluge d'italien.

Le professeur lui répondit sur le même ton, également en italien.

– Et qui est cette magnifique jeune femme ?

Antonio lui fit un baisemain, puis se redressa sans cesser de la complimenter en des termes très imagés à propos de ses yeux, de sa chevelure et de son teint.

Julia se mit à rougir et le remercia, lui répondant timidement mais d'un ton déterminé dans sa langue.

Elle avait une voix délicieuse, mais quand elle s'exprimait en italien, c'était un ravissement. Sa bouche rubis qui s'ouvrait et se refermait, son accent délicat et chantant, sa langue qui dardait de temps à autre pour s'humecter les lèvres... le Pr Emerson dut se souvenir de fermer la bouche.

Antonio fut si surpris et ravi de sa réponse qu'il l'embrassa sur la joue avant de les conduire au fond du restaurant, où il leur proposa sa meilleure table pour deux, la plus romantique. L'enseignant tira sa chaise à contrecœur en comprenant ce qu'Antonio était en train de faire. Il s'était déjà assis à cette table, il n'y avait pas si longtemps, mais avec quelqu'un d'autre. Antonio demanda à Julia si elle accepterait une bouteille d'un millésime très particulier provenant des vignes de ses parents, en Toscane. Elle le remercia avec effusion, mais lui expliqua qu'*il professore* avait peut-être une autre préférence. Ce dernier prit aussitôt place, et, préférant éviter de vexer Antonio, lui répondit que son choix serait le sien. Le maître d'hôtel se fendit d'un sourire rayonnant et se retira sur-le-champ.

– En public, je préférerais que vous m'appeliez autrement que « professeur Emerson ».

Elle esquissa un sourire et acquiesça.

– Contentez-vous de « M. Emerson ».

Il était trop occupé à consulter le menu pour voir à quel point elle écarquilla les yeux avant de baisser la tête.

– Vous avez l’accent toscan, lui fit-il remarquer d’un air absent, toujours sans la regarder.

– C’est vrai.

– Comment cela se fait-il ?

– J’ai passé ma troisième année de licence à Florence.

– Vous avez un excellent niveau d’italien pour y avoir passé une seule année ?

– J’ai commencé à étudier cette langue au lycée.

Il leva les yeux vers elle et constata qu’elle cherchait activement à éviter son regard. Elle étudiait la carte comme s’il s’agissait d’un examen, se mordillant la lèvre inférieure.

– Je vous invite, Mlle Mitchell.

Elle le regarda dans les yeux d’un air interrogateur.

– Vous êtes mon invitée. Commandez ce que vous voulez, mais faites-moi plaisir, prenez au moins un peu de viande.

– Je ne sais que choisir.

– Je peux commander pour vous, si vous préférez.

Elle hocha la tête et referma son menu, sans cesser de se mâchouiller la lèvre.

Antonio refit alors son apparition et leur exhiba fièrement une bouteille de chianti dont l’étiquette était rédigée à la main, et lui en servit un fond de verre.

M. Emerson l’observa, presque en extase, quand elle fit tourner le vin dans son verre d’un geste expert avant de le lever pour pouvoir l’étudier de plus près à la lueur des chandelles. Elle porta le verre à ses narines, ferma les yeux et le huma. Puis elle l’approcha de ses lèvres charnues et goûta le breuvage, le gardant en bouche un moment avant de l’avaler. Elle rouvrit les yeux, se fendit d’un plus large sourire et remercia Antonio pour ce précieux présent.

Le visage du maître d’hôtel s’illumina. Il complimenta M. Emerson d’une façon un peu trop enthousiaste pour le choix de son invitée. Pendant ce temps, M. Emerson avait ajusté quelques détails sous la table, car il n’avait jamais rien vu de plus érotique que la manière dont Mlle Mitchell avait goûté son vin. D’attirante, elle était devenue sensuelle, hypnotique et innocente. Il décelait dans ses jolis yeux une profondeur d’âme et une pureté comme il n’en avait jamais vu.

Il passa la commande pour eux deux, insistant pour avoir les plus beaux morceaux de filet mignon. Quand Mlle Mitchell protesta, il repoussa ses inquiétudes d’un geste de la main, lui faisant remarquer qu’elle pourrait rapporter le surplus chez elle.

Il se demanda ce qu’elle mangerait une fois qu’elle aurait terminé ses restes, mais refusa de s’attarder sur cette question. Ce repas était exceptionnel, uniquement parce qu’il avait crié après elle et qu’il en avait honte. Ensuite, leurs relations retrouveraient leur caractère exclusivement professionnel. Et il faudrait qu’elle affronte seule ses problèmes.

Pour sa part, Julia était ravie de dîner en sa compagnie. Elle voulait lui parler. Lui parler vraiment. L’interroger sur sa famille et l’enterrement. Elle voulait le consoler de la mort de sa mère, lui raconter des secrets et qu’il lui en chuchote d’autres en retour. Mais, en voyant son regard résolument posé sur elle, même s’il semblait quelque peu distant, elle comprit qu’elle n’obtiendrait pas ce qu’elle recherchait.

– Pourquoi avez-vous commencé à étudier l’italien au lycée ?

Elle sursauta, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. Il fronça les sourcils devant cette réaction disproportionnée par rapport à sa question. Il ne lui avait pas demandé la taille de son soutien-gorge

après tout, même s'il essayait de deviner la taille de ses bonnets. Il baissa involontairement le regard sur le renflement de ses seins avant de lever de nouveau les yeux vers elle.

– Euh, je m'intéressais à la littérature italienne. À Dante et Béatrice.

Elle plia et replia la serviette qu'elle avait disposée sur ses cuisses, quelques mèches rebelles tombant de chaque côté de son visage ovale.

Il songea au poster dans son studio et à son extraordinaire ressemblance avec Béatrice. Une fois de plus cette idée le hanta, et une fois de plus il la repoussa.

– Un centre d'intérêt plutôt étonnant pour une jeune fille, lâcha-t-il, s'autorisant à s'imprégner de sa beauté.

– C'est... une amie qui m'a fait faire leur connaissance.

Elle semblait peinée et un peu triste.

Comprenant qu'il était en train de rouvrir une vieille plaie, il revint aussitôt sur ses pas, tentant de trouver un terrain plus agréable où s'aventurer.

– Antonio semble bien vous aimer.

Elle leva les yeux et esquissa un charmant sourire.

– Il a l'air très gentil.

– Vous êtes sensible à la gentillesse, n'est-ce pas ? Elle vous permet de vous épanouir comme une rose.

Les mots lui avaient échappé avant qu'il n'ait eu le temps de les peser, et, quand il les eut prononcés et que Julia l'eut regardé avec énormément de chaleur, il était bien trop tard pour revenir dessus.

C'en était assez. Le Pr Emerson concentra son attention sur son verre de vin. Son visage s'assombrit et il prit un air glacial.

Tout au long du repas, Antonio, visiblement sous le charme, passa plus de temps que nécessaire à leur table, bavardant en italien avec la jolie Julianne, et l'invitant à dîner au club italo-canadien le dimanche suivant afin qu'elle puisse y rencontrer ses parents. Elle accepta de bon cœur, et en fut récompensée par du tiramisu, un *espresso*, des *biscotti*, de la *grappa*, et, pour finir, un petit *bacio*. Le professeur n'ayant pas droit à ces petits plaisirs, il demeura immobile, broyant du noir, la regardant s'amuser.

À la fin de la soirée, le maître d'hôtel glissa entre les mains de la jeune femme ce qui ressemblait à un grand panier de pique-nique, sans lui laisser la possibilité de le refuser. Après l'avoir aidée à enfiler son manteau, il l'embrassa sur les joues à plusieurs reprises et implora Emerson de revenir bientôt avec elle.

Le professeur se redressa et lui lança un regard glacial.

– C'est impossible.

Tournant les talons, il quitta le restaurant et laissa Julia le suivre avec son gros panier, d'un air abattu.

En suivant du regard ce drôle de couple, Antonio se demanda pour quelle raison l'enseignant avait invité une si charmante créature dans ce lieu romantique si c'était pour rester stoïquement assis sans lui adresser la parole, donnant l'impression de souffrir tout au long du repas.

En arrivant chez Mlle Mitchell, le Pr Emerson lui ouvrit obligeamment la portière et s'empara du panier sur la banquette arrière de la Jaguar. Il y jeta un coup d'œil intrigué, déplaçant quelques articles pour mieux en analyser le contenu.

– Du vin, de l'huile d'olive, du vinaigre balsamique, des *biscotti*, un pot de *marinara* cuisinée par la femme d'Antonio, et les restes du repas. Vous allez avoir de quoi manger pendant un bon moment.

– Grâce à vous, sourit Julia en tendant la main pour récupérer le panier.

– C'est lourd. Je vais vous le porter.

Il l'accompagna jusqu'au perron de l'immeuble et attendit qu'elle déverrouille la porte pour lui rendre sa nourriture.

Elle regarda fixement ses pieds, commençant à sentir ses joues lui chauffer à l'idée de ce qu'il fallait qu'elle dise.

– Je vous remercie pour cette charmante soirée, professeur. C'était vraiment généreux de votre part...

– Mlle Mitchell, l'interrompit-il. Ne rendons pas la situation plus gênante qu'elle ne l'est déjà. Je vous prie de me pardonner pour mon... manque de correction. Ma seule excuse, c'est que... ah, ce sont des raisons d'ordre privé. Alors, serrons-nous la main et oublions ça.

Il lui tendit sa main, qu'elle saisit. Il serra la sienne en s'efforçant de ne pas lui faire mal, faisant totalement abstraction du frisson qui lui parcourut les veines au contact de sa peau douce et délicate.

– Bonne nuit, Mlle Mitchell.

– Bonne nuit, professeur Emerson.

Sur ce, elle disparut dans son immeuble, quittant M. le professeur en des termes légèrement meilleurs que l'après-midi même.

Environ une heure plus tard, elle s'assit sur son lit et regarda fixement la photo qu'elle conservait sous son oreiller. Elle la contempla un très long moment, cherchant à savoir s'il fallait qu'elle la déchire, qu'elle la laisse à sa place, ou qu'elle la range dans un tiroir. Elle avait toujours adoré ce cliché. Elle aimait son sourire. C'était la plus belle photo qu'elle ait jamais vue, mais cela lui faisait également beaucoup de mal de la regarder.

Elle leva les yeux sur la jolie toile suspendue au-dessus de son lit et retint ses larmes. Elle ignorait ce qu'elle attendait de son Dante, mais elle n'en avait absolument rien obtenu. Avec la sagesse que l'on acquiert lorsqu'on a le cœur brisé, elle prit la décision de l'oublier une bonne fois pour toutes.

Elle songea à son garde-manger improvisé désormais plein à craquer, et à la gentillesse d'Antonio. Elle se remémora les messages de Paul sur son répondeur, son inquiétude face au fait de la laisser seule avec M. le professeur, ses suppliques pour qu'elle le rappelle à n'importe quelle heure et lui confirme que tout s'était bien passé.

Elle se dirigea à pas feutrés vers sa commode, ouvrit le tiroir du haut et rangea la photo tout au fond, avec respect mais détermination, sous les sous-vêtements sexy qu'elle ne portait jamais. Et ce fut en pensant à ces trois hommes très différents qu'elle alla se coucher. Elle ferma les yeux et rêva d'une vieille pommeraie abandonnée.

Le vendredi suivant, Julia reçut dans sa boîte aux lettres un document officiel lui signalant que le Pr Emerson acceptait de devenir son directeur de thèse. Elle contemplant le courrier avec stupéfaction, se demandant pour quelle raison il avait changé d'avis, quand Paul surgit derrière elle.

– Tu es prête ?

Elle l'accueillit avec un sourire et glissa la lettre dans son sac à dos, qu'elle avait sommairement raccommoqué. Ils quittèrent le bâtiment et s'engagèrent sur Bloor Street, en direction du *Starbucks* le plus proche, à peine à une rue de là.

– Je voulais te demander comment s'était passé ton rendez-vous avec Emerson, mais avant, il faut que je te dise quelque chose.

Il semblait très sérieux.

Elle se tourna vers lui, l'air passablement anxieux.

– N'ai pas peur, Lapin. Ça ne va pas faire mal. (Il lui tapota le bras. Il avait le cœur presque aussi gros que lui, et c'était quelqu'un de très sensible à la douleur des autres.) Je sais ce qui s'est passé avec notre message.

Julia ferma les yeux et poussa un juron.

– Je suis vraiment désolée, Paul. J'allais te le dire, mais je n'en ai pas eu l'occasion : j'ai merdé, et j'ai écrit sur ton mot. Mais je ne lui ai pas dit que c'était toi qui l'avais écrit.

Il lui serra le bras pour l'interrompre.

– Je le sais. C'est moi qui lui ai dit.

Elle leva les yeux d'un air étonné.

– Pourquoi as-tu fait ça ?

En sondant ses grands yeux noisette, il comprit, sans le moindre doute, qu'il ferait tout pour empêcher qu'il ne soit de lui faire du mal. Même si cela devait lui coûter sa carrière universitaire. Même s'il lui fallait traîner Emerson derrière le département de littérature italienne et lui infliger la correction que son arrière-train prétentieux méritait si amplement.

– Mme Jenkins m'a dit qu'Emerson t'avait convoquée, et j'ai compris qu'il allait te passer un savon. J'ai trouvé un duplicata de notre mot dans une pile de photocopies qu'il avait laissées pour moi. (Il haussa les épaules.) Ce sont les risques du métier, quand on est l'assistant de recherche d'un parfait crétin !

Il la tira légèrement par le bras pour la persuader de reprendre son chemin, et avant de poursuivre leur conversation, lui offrit un *venti latte* vanille sans sucre. Dès qu'elle se fut installée comme un chat sur un fauteuil en velours violet et qu'il fut assuré qu'elle était confortablement installée et au chaud, il se tourna vers elle avec un air compatissant.

– Je sais que c'était un accident. Tu étais si secouée après ce premier cours. J'aurais dû te conduire moi-même jusqu'à son bureau. Franchement, Julia, je ne l'avais jamais vu se conduire comme ça. Il peut parfois se montrer suffisant ou susceptible, mais c'était la première fois que je le voyais si agressif avec une étudiante. J'ai trouvé ça pénible. (Elle but une petite gorgée de café et attendit qu'il poursuive.) Alors, quand j'ai découvert la copie de notre message au milieu du bazar qu'il avait laissé pour moi, j'ai compris qu'il allait te faire passer un sale quart d'heure. J'ai réussi à savoir à quelle heure tu étais convoquée et à obtenir un rendez-vous juste avant. Puis je lui ai avoué que c'était moi qui avais rédigé le mot. J'ai même menti et tenté de dire que j'avais imité ta signature pour plaisanter, mais il ne m'a pas cru.

– Tu as fait tout ça pour moi ?

Il esquissa un sourire et, d'un air détaché, fit jouer les muscles de ses bras énormes.

– J'ai essayé de jouer les boucliers humains. Je m'étais dit que s'il s'en prenait à moi et que je parvenais à le faire sortir de ses gonds, il ne recommencerait pas avec toi. (Il la dévisagea d'un air songeur.) Mais ça n'a pas fonctionné, hein ?

Elle le regarda avec une grande reconnaissance.

– C'est la première fois qu'on fait quelque chose comme ça pour moi. À charge de revanche.

– Je t'en prie. Je regrette seulement qu'il n'ait pas déversé toute sa colère sur moi. Que t'a-t-il dit ? (Elle concentra toute son attention sur son café et fit comme si elle n'avait pas entendu sa question.) À ce point ? (Il se frotta le menton d'un air songeur.) Eh bien, il a dû se calmer, parce qu'il s'est montré poli avec toi lors du dernier cours.

Julia se mit à ricaner.

– Effectivement. Mais il ne m'a pas laissée répondre à la moindre question, même quand je levais la main. Il était trop occupé à laisser Christa Peterson parler tout le temps.

Paul observa son soudain élan d'indignation avec amusement.

– Ne t'inquiète pas pour elle. Elle risque d'avoir des problèmes avec son sujet de thèse. Il n'apprécie pas vraiment la direction qu'elle est en train de prendre. Il me l'a dit.

– C'est terrible. Elle est au courant ?

Il haussa les épaules.

– Elle devrait s'en rendre compte rapidement. Mais, qui sait ? Elle cherche tellement à le séduire qu'elle laisse partir son travail à la dérive.

Elle s'enfonça dans son fauteuil, détendue, et savoura le reste de son après-midi avec Paul, ce garçon charmant et prévenant qui la rendait heureuse d'être à Toronto. À 17 heures, son estomac se mit à gronder, et elle se cramponna d'un air gêné.

Paul éclata de rire et lui adressa un sourire pour apaiser son embarras.

– Tu aimes la cuisine thaïe ?

– Oh oui ! Il y a un restaurant que j'adore à Philadelphie, et j'avais l'habitude d'y aller avec...

Elle se reprit avant de prononcer son nom à voix haute. Cet établissement était celui auquel elle allait toujours avec « lui ». Elle se demanda s'ils y allaient encore, à présent, s'ils mangeaient à sa table préférée, s'ils se moquaient du menu, s'ils se moquaient d'elle...

Paul s'éclaircit doucement la voix pour la ramener à la réalité.

– Désolée.

Elle baissa la tête et se mit à fouiller machinalement dans son sac à dos, sans y chercher quoi que ce soit en particulier.

– Il y en a un génial, tout en bas de la rue. C'est à plusieurs pâtés de maisons d'ici, ça risque donc de faire un peu loin, mais on y mange vraiment bien. Si tu n'as rien de prévu, laisse-moi t'emmener dîner.

Sa nervosité ne se remarquait que dans le tapotement subtil de son pied droit, que Julia perçut du coin de l'œil, par-dessus le bord de la table basse. Elle croisa son regard noir mais chaleureux et accepta même sans pouvoir imaginer refuser. Il ramassa son sac à dos et le balança sur son épaule sans le moindre effort.

– C'est un fardeau bien trop lourd pour toi, déclara-t-il en la regardant droit dans les yeux, choisissant chacune de ses paroles avec soin. Je vais te le porter un moment.

Le professeur rentrait chez lui à pied, après une dure journée de travail, réfléchissant à la conférence qu'il allait donner à l'université, sur la luxure dans l'œuvre de Dante. C'était un péché auquel il songeait souvent, et avec grand plaisir. En fait, l'idée même de la luxure et de sa myriade de satisfactions était si séduisante que le Pr Emerson se surprit à fermer son trench-coat pour éviter d'attirer l'attention sur la grosseur quelque peu spectaculaire de son entrejambe.

Ce fut alors qu'il la vit. Il s'immobilisa, suivant du regard la brune fort séduisante sur le trottoir d'en face.

Calamity Julianne.

Sauf qu'elle n'était pas seule. Paul portait son horrible sac à dos et marchait à ses côtés. Ils bavardaient gaiement, riaient et cheminaient dangereusement proches l'un de l'autre.

On porte ses livres, maintenant ? Quel adolescent tu fais, Paul...

Emerson vit leurs mains se frôler, provoquant un petit sourire chez Mlle Mitchell. Il poussa un grognement et retroussa les lèvres en un rictus qui laissait entrevoir ses dents.

Qu'est-ce que c'est que ça ? songea-t-il.

Il prit un moment pour se ressaisir et, en s'adossant contre la vitrine de la boutique Louis Vuitton, tenta de comprendre ce qui venait de se produire. C'était un être doué de raison.

Néanmoins, en observant Mlle Mitchell et Paul, il se rendit compte qu'il n'était lui-même qu'un animal. Une créature primitive. Sauvage. Quelque chose le poussait à traverser la rue et à arracher la main de Paul de celle de Mlle Mitchell. À l'embrasser sans réfléchir, à lui mordiller le cou et la faire sienne.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?!

Le professeur fut effaré à cette idée. En plus d'être un crétin et un enfoiré bardé de suffisance, il se sentait un homme de Neandertal qui se sentait propriétaire d'une jeune femme qu'il connaissait à peine et qui le détestait déjà. Sans oublier qu'il s'agissait d'une de ses étudiantes.

Il valait mieux qu'il rentre chez lui, qu'il se couche et qu'il respire lentement, et ce jusqu'à ce qu'il se soit calmé. Puis il allait lui falloir autre chose, quelque chose de plus efficace pour apaiser son désir. En poursuivant son trajet, se traînant péniblement le plus loin possible de ses deux étudiants, il sortit son iPhone et appuya sur son écran tactile.

À la troisième sonnerie, une femme décrocha.

– Allô ?

– Allô, c'est moi. On peut se voir ce soir ?

*

* *

Le mercredi suivant, Julia quittait le bâtiment du département, après le cours d'Emerson, quand elle entendit une voix familière.

– Julia ? Julia Mitchell, c'est toi ?

Elle se retourna brusquement et se retrouva soudain dans les bras de quelqu'un qui la serrait si fort qu'elle crut qu'elle allait étouffer.

– Rachel, parvint-elle à balbutier en cherchant à reprendre son souffle.

La jeune fille blonde et mince poussa un cri perçant et étreignit de nouveau Julia.

– Tu m'as manqué. J'ai du mal à croire que ça fait si longtemps ! Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je suis désolée, Rachel. Je suis désolée pour tout, pour ta mère et... pour tout.

Les deux amies partagèrent leur peine en silence et s'éteignirent un long moment.

– Je suis désolée d'avoir manqué l'enterrement. Comment va ton père ? demanda Julia en séchant ses larmes.

– Il est perdu sans elle. Nous le sommes tous. Il est en congé, en ce moment. Il essaie de remettre de l'ordre dans ses idées. Moi aussi, je suis en vacances, il fallait vraiment que je fasse une pause. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais là ? lui reprocha-t-elle, les larmes aux yeux.

Gênée, Julia regarda tour à tour son amie et le Pr Emerson, qui venait de sortir du bâtiment et la regardait avec des yeux de merlan frit.

– Je n'étais pas certaine de rester. Les deux premières semaines se sont révélées vraiment, euh... difficiles.

Rachel, qui, de l'avis général, était une jeune femme très intelligente, remarqua l'étrange tension entre son frère adoptif et son amie, mais pour le moment, préféra fermer les yeux.

– Je disais justement à Gabriel que je comptais lui faire à manger ce soir. Tu n'as qu'à te joindre à nous.

Julia écarquilla les yeux et sembla légèrement paniquée.

Gabriel s'éclaircit la voix.

– Ah, Rachel, je suis certain que Mlle Mitchell est occupée et qu'elle a d'autres projets.

L'étudiante croisa son regard lourd de sens et se mit à hocher docilement la tête.

Rachel se retourna brusquement.

– « Mlle Mitchell » ? C'est ma meilleure amie depuis le lycée ! Tu l'ignoris ? (Elle regarda son frère dans les yeux, mais n'y décela absolument rien, pas la moindre lueur qui aurait indiqué qu'il la reconnaissait.) J'avais oublié que vous ne vous étiez jamais rencontrés, tous les deux. Quoi qu'il en soit, tu exagères. Fais-moi plaisir, ôte-moi ce balai de ton fondement.

Quand elle se retourna, elle crut que Julia était en train d'avaler sa langue. C'était du moins l'impression qu'elle lui donnait, car elle était presque bleue et s'était mise à tousser.

– Déjeunons ensemble un de ces jours, plutôt. Je suis certaine que le prof... que ton frère te souhaite pour lui tout seul.

Elle s'efforça d'esquisser un sourire, consciente du fait que l'enseignant était en train de la fusiller du regard par-dessus la tête de sa sœur.

Celle-ci plissa les yeux.

– C'est Gabriel, Julia. Qu'est-ce qui vous arrive, à tous les deux ?

– C'est mon étudiante. Il y a des règles.

Il avait pris un ton de plus en plus glacial et inamical.

– C'est mon amie, Gabriel. Et j'emmerde les règles ! (Elle regarda tour à tour son frère et son amie, et remarqua que celle-ci était en train de contempler ses chaussures, et que Gabriel avait pris un air renfrogné.) Quelqu'un va-t-il enfin m'expliquer ce qui se passe ?

N'obtenant aucune réponse, ni de l'un ni de l'autre, elle croisa les bras et plissa les yeux. Elle réfléchit brièvement à la remarque de son amie à propos de ses difficiles premières semaines à l'université et en tira rapidement ses conclusions.

– Gabriel Owen Emerson, te serais-tu comporté comme un crétin avec Julia ?

Julia réprima un éclat de rire, et l'enseignant fronça les sourcils. Malgré leur silence, Rachel comprit qu'elle avait vu juste.

– Eh bien, je n'ai pas de temps à perdre avec ces absurdités. Il ne vous reste plus qu'à vous embrasser et à vous réconcilier. Je ne suis là que pour une semaine, et j'entends passer beaucoup de

temps avec vous deux.

Elle les saisit chacun par le bras et les entraîna en direction de la Jaguar.

Rachel Clark ne ressemblait en rien à son frère adoptif. C'était l'assistante de l'attachée de presse du maire de Philadelphie, un titre ronflant pour un poste pas si important que cela. En fait, elle passait le plus clair de son temps, soit à éplucher la presse locale en quête d'une allusion au maire, soit à photocopier des communiqués officiels. Au mieux, on l'autorisait à mettre à jour le blog du maire. Physiquement, c'était une femme fine et élancée, avec de longs cheveux raides, des taches de rousseur et des yeux gris. Elle était également très sociable, ce qui exaspérait parfois son frère, plus âgé et plus introverti.

Sur le trajet qui les menait chez lui, Gabriel garda le silence, les deux femmes bavardant sur la banquette arrière comme deux lycéennes, évoquant leurs vieux souvenirs en gloussant. Il ne se réjouissait guère de devoir passer la soirée avec elles deux, mais sa sœur souffrait, en ce moment, et il n'avait aucune intention d'ajouter à sa peine.

Bientôt, le trio pénétra dans l'ascenseur du Manulife Building, une tour aussi luxueuse que majestueuse sur Bloor Street. En sortant de la cabine au dernier étage, Julia remarqua qu'il n'y avait que quatre portes qui donnaient sur le couloir.

Ouah ! Ces appartements doivent être gigantesques.

En entrant dans le logement et en suivant Gabriel dans la petite entrée, puis dans la pièce à vivre centrale, elle comprit pourquoi la sensibilité de l'enseignant avait été à ce point heurtée par son studio. Son appartement spacieux s'enorgueillissait de baies vitrées qui montaient jusqu'au plafond, ornées de rideaux spectaculaires d'un bleu électrique et orientées plein sud, avec une vue sur la tour CN et le lac Ontario. Le luxueux parquet était paré de tapis persans, et les murs étaient peints en taupe clair.

Le mobilier de son séjour semblait tout droit issu de chez Restoration Hardware, une chaîne de magasins d'ameublement typiquement américain, – grand canapé en cuir chocolat émaillé de minuscules ornements, fauteuils club en cuir, siège confortable de velours rouge devant la cheminée.

Julia contempla ce dernier et l'ottomane assortie avec une certaine envie. Elle aurait adoré pouvoir s'y asseoir un jour de pluie pour y savourer une tasse de thé tout en lisant son livre préféré. Mais elle savait qu'elle n'aurait jamais cette chance.

La cheminée était équipée d'un insert au gaz, et Gabriel avait suspendu un téléviseur à écran plasma sur son manteau, comme un tableau. Divers objets d'art, des peintures à l'huile et des sculptures ornaient les murs et le dessus de certains meubles. Il y avait des pièces de verrerie romaine, des poteries grecques dignes d'un musée, et des reproductions de sculptures célèbres, dont la Vénus de Milo et *Apollon et Daphné*, du Bernin. En fait, se dit-elle, il y avait trop de sculptures, et uniquement des nus de femmes.

Aucune photo personnelle n'était visible. Elle trouva très étrange qu'il puisse exposer des clichés en noir et blanc de Paris, Rome, Londres, Florence, Venise et Oxford, mais aucun des Clark, pas même un de Grace.

Dans la pièce suivante, près d'une grande table solennelle, se trouvait un buffet d'ébène dont elle admira la richesse et les dimensions. Il était surmonté d'un grand vase de cristal et d'un plateau d'argent richement ouvragé sur lequel étaient disposés quelques flacons au contenu ambré, un seau à glace et des verres en cristal d'une autre époque. Une pince à glaçons en argent complétait le tableau, appuyée contre une pile de petites serviettes carrées en tissu blanc brodées des initiales G.O.E.

Pour résumer, cet appartement esthétiquement très avenant était décoré avec goût, rigoureusement propre, délibérément masculin... et très, très froid. Julia se demanda s'il lui était déjà arrivé

d'amener une femme en ce lieu glacial, puis s'efforça d'éviter d'imaginer ce qu'il aurait y pu faire avec elle. Peut-être disposait-il d'une pièce réservée à cet usage... Dans la cuisine, elle passa la main sur le plan de travail glacial en granit noir, et se mit à frissonner.

Rachel mit aussitôt le four à préchauffer, et se lava les mains.

– Gabriel, pourquoi ne lui ferais-tu pas faire le tour du propriétaire pendant que je prépare à dîner ?

Julia serra son sac à dos sur sa poitrine, se refusant à déposer quelque chose d'aussi grossier sur son mobilier. Gabriel le lui prit des mains et le posa par terre, sous une petite table. Ils échangèrent un sourire que chacun peinait à expliquer.

Il n'avait aucune envie de lui faire visiter son appartement. Et il n'avait par-dessus tout aucunement l'intention de lui montrer sa chambre et les photos en noir et blanc qui en ornaient les murs. Mais Rachel le rappelant à ses obligations d'hôte courtois malgré lui, il ne trouva aucun moyen d'échapper à son devoir.

Ils se retrouvèrent bientôt dans son bureau, une troisième chambre qu'il avait aménagée en une confortable bibliothèque de travail en y faisant installer des étagères en bois foncé du sol au plafond. Bouche bée, Julia contempla les ouvrages aussi bien récents que rares, mais presque tous reliés, en italien, en latin, en français, en anglais ou en allemand. La pièce, à l'image de l'appartement, était délibérément masculine : les mêmes rideaux bleu électrique, le même parquet foncé, avec un tapis persan ancien en son centre.

Gabriel se tenait derrière son grand bureau en chêne richement orné.

– Vous aimez ?

D'un geste, il désigna sa bibliothèque.

– Énormément, répondit-elle. C'est magnifique.

Elle tendit la main pour caresser le grand fauteuil en velours rouge, le même que celui qu'elle avait tant admiré devant la cheminée. Mais elle se dit qu'il n'aimerait sans doute pas cela. Il était du genre à s'opposer à ce que l'on touche à ses affaires, et elle se ravisa juste à temps. Il lui en aurait certainement voulu de l'avoir sali avec ses petits doigts malpropres.

– C'est mon fauteuil préféré. Il est très confortable. Essayez-le, si vous le souhaitez.

Elle y prit place avec enthousiasme, comme s'il venait de lui offrir un présent, repliant ses jambes sous ses fesses et s'y lovant comme un chaton.

Il aurait juré l'avoir entendue ronronner. Temporairement détendu, il se sentit presque heureux de cette futilité. Sur un coup de tête, il décida de lui montrer ce qu'il avait de plus précieux.

– Il faut que vous voyiez ça.

Il lui fit signe d'approcher et elle le rejoignit devant son bureau.

Il ouvrit un tiroir et en tira deux paires de gants de coton blanc.

– Enfilez ça.

Il lui en tendit une paire, qu'elle accepta sans un mot, l'imitant tandis qu'il enfilait la sienne sur ses longs doigts.

– C'est l'un de mes biens les plus précieux, lui expliqua-t-il en extrayant une grande boîte en bois d'un tiroir qu'il venait de déverrouiller. Il la déposa sur son bureau, et, l'espace d'un effroyable moment, Julia appréhenda de voir ce qu'elle renfermait.

Une tête réduite ? Peut-être celle d'un ancien étudiant ?

Il ouvrit la boîte et en retira ce qui ressemblait à un livre. Il s'agissait en fait d'une succession de pochettes en papier rigide assemblées les unes aux autres en accordéon, et libellées en italien. Il les

parcourut avec précaution jusqu'à trouver celle qu'il voulait, puis il en ôta quelque chose qu'il tint à deux mains.

Julia poussa un petit cri.

Il lui sourit d'un air fier.

– Vous le reconnaissez ?

– Naturellement ! Mais ça... ça ne peut pas être l'original ?

Il gloussa doucement.

– Malheureusement non. Ma petite fortune n'y suffirait pas. Les originaux datent du xv^e siècle. Ce sont des reproductions du xvi^e siècle.

Il tenait une copie de la célèbre illustration de Dante et Béatrice dont l'original avait été dessiné au crayon et à l'encre par Botticelli. Elle faisait environ quarante centimètres sur cinquante, et, même s'il ne s'agissait que d'encre sur du parchemin, les détails étaient à couper le souffle.

– Comment vous l'êtes-vous procurée ? J'ignorais qu'il en existe des copies.

– Non seulement il s'agit de copies qui ont probablement été accomplies par un élève de Botticelli, mais cette série est complète. Ce dernier a réalisé une centaine d'illustrations pour *La Divine Comédie*, mais seules quatre-vingt-douze ont survécu. Je les ai toutes.

Julia écarquilla les yeux, et son regard se mit à scintiller d'émotion.

– Vous plaisantez...

Il éclata de rire.

– Non, pas le moins du monde.

– Je suis allée voir les originaux quand ils ont été exposés à la galerie des Offices, à Florence. Le Vatican en a huit, il me semble, et les autres sont la propriété d'un musée de Berlin.

– Tout à fait. Je savais que ça vous plairait.

– Mais je n'ai jamais vu les huit du Vatican.

– Personne. Laissez-moi vous montrer.

Le temps filait tandis qu'il dévoilait ses trésors à Julia, muette d'admiration, quand la voix de Rachel retentit dans le couloir.

– Gabriel, propose quelque chose à boire à Julia, veux-tu ? Et cesse de l'importuner avec tes cochonneries d'antiquités !

Il leva les yeux au ciel, et Julia se mit à glousser.

– Comment vous les êtes-vous procurées ? Pourquoi ne se trouvent-elles pas dans un musée ? s'enquit-elle en le regardant ranger les illustrations dans leurs pochettes respectives.

Il serra les lèvres.

– Si elles ne sont pas dans un musée, c'est parce que je refuse de les céder. Et personne ne sait que je les ai, à l'exception de mon avocat, de mon assureur... et de vous, à présent.

Il serra les dents comme pour signifier que toute discussion était désormais close, et elle préféra éviter d'insister.

Peut-être que ces illustrations avaient été volées dans un musée et qu'il les avait achetées au marché noir. Ce qui aurait expliqué sa réticence à révéler leur existence. Elle frissonna en se rendant compte qu'elle avait vu ce que moins d'une demi-douzaine de personnes au monde avaient eu la chance de voir. Elles étaient si incroyablement belles... de véritables œuvres d'art.

– Gabriel...

Rachel se tenait dans l'encadrement de la porte, lui lançant un regard noir.

– Oui, oui. Que désirez-vous boire, Mlle Mitchell ?

Ils quittèrent le bureau, et il se dirigea vers la cave à vin dans la cuisine.

– Gabriel !

– Julianne ?

L'intéressée sursauta en l'entendant l'appeler par ce nom qui ne lui était guère familier. Rachel remarqua son étrange réaction et disparut dans un placard, à la recherche des casseroles de son frère.

– Comme vous voudrez. Je vous remercie, prof... Gabriel.

Elle ferma les yeux pour savourer le plaisir de pouvoir enfin prononcer son prénom. Puis elle prit place sur l'un des élégants tabourets du comptoir.

Il s'empara d'une bouteille de chianti et la déposa sur le plan de travail.

– Je vais la laisser à température ambiante, expliqua-t-il.

Il s'excusa et quitta la pièce, sans doute pour enfiler des vêtements plus décontractés.

– Julia, siffla Rachel en déposant un tas de légumes dans l'un des deux bacs du double évier. Que se passe-t-il entre Gabriel et toi ?

– C'est à lui qu'il faut le demander.

– J'en ai bien l'intention. Mais pourquoi se conduit-il si bizarrement ? Et pourquoi ne lui as-tu pas dit qui tu étais ?

Julia lui donna l'impression d'être sur le point de fondre en larmes.

– J'ai cru qu'il se souviendrait de moi. Mais ce n'est pas le cas.

Sa voix se mit à trembler, et elle baissa la tête.

Les paroles de son amie et sa réaction pour le moins émotive laissèrent Rachel quelque peu perplexe. Elle s'approcha aussitôt d'elle et la serra dans ses bras.

– Ne t'inquiète pas. Je suis là, à présent, et je vais lui remonter les bretelles. Il a un cœur, quelque part, sous tout le reste. Je le sais, j'en ai eu la preuve. Maintenant, aide-moi à laver quelques légumes. L'agneau est déjà au four.

À son retour, Gabriel ouvrit la bouteille de vin avec une certaine impatience, un sourire malicieux au coin des lèvres. Il allait se faire un petit plaisir. Il avait déjà vu Julianne goûter du vin, et il attendait de pouvoir assister à une nouvelle démonstration de sensualité. Il commença à s'agiter et regretta de ne pas avoir dissimulé de caméra quelque part chez lui. Cela manquerait certainement de finesse s'il sortait son appareil photo et faisait quelques clichés d'elle.

Il lui montra d'abord la bouteille, remarquant avec approbation son air impressionné quand elle se pencha sur l'étiquette. Il avait rapporté ce millésime particulier de Toscane, et cela l'aurait chagriné de le partager avec un palais non averti. Il lui en servit un fond de verre et recula pour l'observer, s'efforçant de contenir son émotion.

Comme la fois précédente, Julia fit lentement tourner son verre. Elle l'examina à la lumière de la lampe à halogène, ferma les yeux et en huma les arômes. Puis elle posa ses lèvres sensuelles sur le bord du verre et goûta un peu de vin, le gardant un moment en bouche avant de l'avalier.

Il soupira sans la quitter des yeux tandis que le vin descendait le long de sa gorge délicate.

Quand elle rouvrit les yeux, elle remarqua que Gabriel oscillait légèrement devant elle, son regard bleu assombri, le souffle rapide, et le devant de son pantalon anthracite... elle fronça les sourcils. Renflé.

– Ça va ?

Il se passa une main sur les yeux et, au prix d'un effort surhumain, redescendit sur terre.

– Oui, désolé.

Il leur servit chacun un grand verre et trempa sensuellement les lèvres dans le sien, observant attentivement son étudiante par-dessus son verre.

– Tu as probablement faim, Gabriel. Je sais quel monstre tu peux devenir quand tu es affamé, déclara sa sœur par-dessus son épaule en remuant une casserole de sauce, sur la cuisinière.

– Qu’y a-t-il avec l’agneau ?

Il dévisagea Julia comme un faucon quand elle porta de nouveau son verre à ses lèvres pulpeuses pour boire une gorgée de vin.

Rachel posa une boîte sur le comptoir.

– De la semoule !

Julia cracha son vin, aspergeant de vin la chemise blanche de Gabriel. Traumatisée par ce qu’elle venait de faire, elle laissa tomber son verre, sans manquer, ce faisant, d’éclabousser sa tenue ainsi que le parquet. Le verre en cristal vola en éclats en heurtant le pied de son tabouret de bar.

Gabriel secoua aussitôt son onéreuse chemise de costume et poussa un juron. D’une voix forte. Julia se laissa tomber à genoux et tenta immédiatement de ramasser les éclats de verre à mains nues.

– Arrêtez, lui dit-il calmement en la regardant par-dessus le comptoir. (Julia poursuivit sa mission désespérée, les larmes aux yeux.) Arrêtez ! répéta-t-il plus fort, en faisant le tour.

Elle transféra quelques morceaux de verre dans son autre main et tenta de ramasser les autres un à un, se traînant par terre de manière pathétique, comme un chiot blessé traînerait sa patte brisée.

– Arrêtez ! Pour l’amour du ciel, arrêtez. Vous allez vous abîmer les mains.

Il se dressa devant elle d’un air menaçant, déchaînant ses foudres sur elle comme s’il s’agissait de la colère de Dieu.

Il la prit par les épaules, la força à se relever et lui fit lâcher les morceaux de verre dans un récipient, sur le plan de travail, avant de la conduire dans le couloir jusqu’à une salle de bains.

– Asseyez-vous, lui ordonna-t-il.

Elle prit place sur l’abattant des toilettes et parvint à contenir un sanglot en frissonnant.

– Faites-moi voir vos mains.

Elles étaient tachées de vin et de quelques gouttelettes de sang. Quelques morceaux de cristal scintillaient encore dans sa paume, au milieu des coupures. Gabriel poussa quelques jurons et ouvrit l’armoire à pharmacie en secouant la tête.

– Vous n’écoutez pas quand on vous parle, hein ? (Elle cligna des yeux pour chasser ses larmes, désolée de ne pas être capable de les essuyer avec ses mains.) Et vous n’êtes guère obéissante.

Il se tourna vers elle et s’interrompit brusquement.

Il en ignorait la raison, et si on lui avait posé la question un peu plus tard il se serait contenté d’un haussement d’épaules, sans fournir la moindre explication. Mais en voyant la pauvre petite en larmes, recroquevillée dans un coin, cela lui avait fait... quelque chose. Il ne s’agissait ni d’agacement, ni de colère, ni de culpabilité, ni d’excitation sexuelle. C’était de la compassion. Il était désolé de l’avoir fait pleurer.

Il se pencha au-dessus d’elle et commença à lui essuyer tendrement les larmes du bout des doigts. Il perçut le petit gémissement qu’elle poussa à son contact, et constata, une fois encore, que sa peau lui semblait très familière. Quand il eut séché ses larmes, il prit son visage pâle dans ses deux mains, lui souleva le menton... puis recula aussitôt et nettoya ses blessures.

– Merci, murmura-t-elle, remarquant le soin avec lequel il ôtait les morceaux de verre de sa main.

Il s’était armé d’une pince à épiler et traquait méticuleusement les plus petits fragments de cristal.

– Je vous en prie. (Quand il en eut terminé, il versa de la teinture d’iode sur du coton.) Ça va piquer un peu.

Il la vit s’armer de courage, et fit légèrement la grimace. Il ne se réjouissait guère à l’idée de lui faire mal. Elle était si douce et si fragile. Il lui fallut une minute et demie pour trouver l’énergie de lui

appliquer la teinture d'iode sur ses plaies, et pendant tout ce temps elle demeura immobile, les yeux écarquillés, se mordant la lèvre, attendant patiemment qu'il en ait terminé.

– Voilà, finit-il par déclarer d'un ton bourru en essuyant la dernière trace de sang. Voilà qui est mieux.

– Je suis navrée d'avoir brisé votre verre. Je sais que c'était du cristal.

Il fut interrompu dans sa rêverie par sa voix douce alors qu'il rangeait son matériel de premiers soins dans l'armoire à pharmacie.

Il lui fit signe de ne pas s'en faire.

– J'en ai des dizaines. Il y a un magasin spécialisé dans le cristal, juste en bas. J'irai en acheter un autre, si j'en ai besoin.

– J'aimerais vous le remplacer.

– Vous ne pourriez pas vous le permettre.

Ses paroles lui avaient échappé sans qu'il s'en rende compte. Il la regarda d'un air horrifié tandis qu'elle rougissait avant de pâlir. Elle baissa la tête, naturellement, et elle commença à se mordiller l'intérieur de la joue.

– Je n'ai aucune envie de vous prendre votre argent, Mlle Mitchell. Ça irait à l'encontre de toutes les règles de l'hospitalité.

– Mais j'ai taché votre chemise. Je vous en prie, permettez-moi de vous rembourser le nettoyage à sec.

Gabriel baissa les yeux sur sa ravissante chemise blanche visiblement fichue et poussa un juron étouffé. Il l'aimait bien, cette chemise que Paulina lui avait achetée à Londres. Et il serait impossible d'en faire partir les taches de chianti.

– J'en ai également plusieurs, mentit-il d'une voix douce. Et je suis certain que les taches vont partir. Rachel va m'aider.

Julia se pinça les lèvres un peu plus fort, si rouges et si appétissantes qu'il était incapable d'en détourner le regard.

Il le remarqua, et cela lui donna la nausée, comme s'il avait le mal de mer.

– Ça aurait pu arriver à n'importe qui. Ce n'est la faute de personne, la rassura-t-il en lui tapotant le revers de la main.

Regarde-la donc. La gentillesse la fait s'épanouir. Comme une rose qui ouvre ses pétales.

– Ça va ? s'enquit Rachel, faisant soudain irruption dans la pièce.

Il ôta aussitôt sa main et poussa un soupir.

– Oui. Mais, apparemment, Julianne déteste la semoule.

Il lui fit un clin d'œil d'un air entendu et la vit rougir. C'était vraiment un ange au regard noisette.

– Pas de problème. Je vais faire du riz pilaf à la place.

Elle s'éloigna, et il lui emboîta le pas, laissant à Julia le temps de se ressaisir.

Tandis que Rachel remettait la semoule au réfrigérateur, Gabriel se dirigea vers sa chambre pour changer de chemise. Il jeta celle qui était tachée avec beaucoup de regret avant d'aller rejoindre sa sœur dans la cuisine pour nettoyer le sol.

– Il y a deux ou trois choses qu'il faut que je te dise à propos de Julia, commença-t-elle, en s'adressant à lui par-dessus son épaule.

Il jeta les morceaux de verre dans la poubelle.

– Je préférerais ne pas l'entendre.

– Mais qu'est-ce que tu as avec elle ? C'est mon amie, bon sang !

– Et c’est mon étudiante. Il m’est inutile de tout savoir sur sa vie privée. Le fait qu’elle soit ton amie représente déjà un conflit d’intérêts dont j’ignorais tout.

Elle redressa les épaules et secoua la tête d’un air obstiné, son regard gris s’assombrissant.

– Tu sais quoi ? Je m’en moque ! Je l’aime beaucoup, et maman l’aimait aussi. Essaie de t’en souvenir la prochaine fois que tu seras tenté de t’en prendre à elle. Elle est brisée, espèce d’imbécile. C’est pour ça qu’elle a rompu le contact avec moi, l’an dernier. Et maintenant qu’elle a enfin réussi à sortir de sa coquille, une coquille, je dois le souligner, que je ne pensais jamais la voir quitter, tu l’y renvoies tout droit avec ton... ton arrogance et ta condescendance ! Alors, laisse tomber tes airs de vieille pimbêche anglaise et traite-la comme le trésor qu’elle est ! Sinon, je reviens et je te mets un coup de pompe dans le cul !

Il eut un mouvement de recul et lui lança un regard débordant de mépris.

– Par « pompe », j’imagine que tu fais référence à une chaussure ?

Elle refusa de céder. Ou de reculer. De fait, elle bomba le torse et prit un air presque menaçant.

– D’accord, Rachel.

– Parfait. J’ai du mal à croire que tu n’aies même pas reconnu son nom. Malgré le nombre de fois où je t’ai répété qu’elle adorait Dante. Enfin quoi, combien connais-tu de passionnés de Dante à Selinsgrove ?

Il se pencha au-dessus d’elle et déposa un baiser sur son front plissé.

– Vas-y doucement avec moi, Rach. J’évite de penser à tout ce qui se rapporte à Selinsgrove, dans la mesure du possible.

Sa colère s’estompa, et elle serra son frère dans ses bras.

– Je sais.

Quelques heures plus tard, et après une autre bouteille de chianti, tout aussi onéreuse que la première, Julia se leva et se prépara à partir.

– Merci pour le dîner, mais il va falloir que je rentre.

– On va te raccompagner, lui proposa Rachel en disparaissant pour aller chercher son manteau.

Gabriel fronça les sourcils et s’excusa avant de s’élancer à sa suite.

– Ce n’est pas la peine, je peux y aller à pied, leur fit-elle remarquer.

– C’est hors de question. Il fait nuit, et je me moque de savoir à quel point Toronto est une ville sûre. D’ailleurs, il pleut, s’écria Rachel avant de s’engager dans une discussion animée avec son frère.

Ils prirent tous les trois la direction de l’ascenseur, dans le couloir. Au moment même où les portes de la cabine s’ouvrirent, le téléphone de Rachel se mit à sonner.

– C’est Aaron. (Elle étreignit bien fort Julia.) J’ai essayé de le joindre toute la journée, mais il était en rendez-vous. On n’a qu’à déjeuner ensemble, demain. Ne t’inquiète pas, grand frère, j’ai le double des clés !

Elle regagna l’appartement, laissant un Gabriel à la mine renfrognée et une Julia mal à l’aise prendre l’ascenseur jusqu’au parking.

– Aviez-vous l’intention de me révéler un jour qui vous étiez ? demanda-t-il d’un ton légèrement accusateur.

La jeune femme secoua la tête et serra son horrible sac à dos contre sa poitrine.

Il jeta un coup d’œil à la monstruosité et décida sur-le-champ qu’il fallait qu’elle s’en débarrasse. S’il revoyait cette affreuse chose, il allait péter les plombs. Et Paul avait posé ses mains dessus, ce qui signifiait qu’il était contaminé. Il fallait qu’elle le jette.

Il la conduisit jusqu'à sa place de stationnement, et elle se dirigea aussitôt vers la portière passager de la Jaguar.

Il appuya sur un bouton, et le Range Rover garé juste à côté se mit à pépier.

– Euh, prenons celle-ci, plutôt. Les quatre roues motrices, c'est mieux quand il pleut. Je n'aime pas trop prendre la Jaguar quand il fait si mauvais temps, si je n'y suis pas obligé.

Julia tenta de dissimuler sa surprise face aux problèmes de riche de Gabriel, surtout quand il lui ouvrit la portière et l'aida à s'installer. En prenant place sur son siège, elle se demanda s'il avait ressenti quelque chose quand il lui avait touché le bras.

– Vous m'avez fait passer pour un imbécile.

Il sortit du parking en fronçant les sourcils.

Tu n'as pas eu besoin de moi pour ça, merci.

Elle se demanda si le professeur était doué pour comprendre les signaux non verbaux.

– Je vous aurais traitée différemment. Mieux, si j'avais su.

– Vraiment ? Et vous auriez anéanti une autre étudiante ? Dans ce cas, je suis ravie que vous ayez dirigé votre colère contre moi.

Il lui lança un regard glacial.

– Ça ne change rien. Je suis ravi que vous soyez l'amie de Rachel, mais vous êtes toujours mon étudiante, ce qui signifie qu'il nous faudra rester professionnels, Mlle Mitchell. Et faites attention à la façon dont vous parlez de moi, à l'avenir.

– Bien, monsieur le professeur Emerson.

Il chercha le moindre signe de sarcasme dans son regard, mais il n'en décela aucun. Elle avait les épaules voûtées et la tête baissée. Il avait fait faner sa petite rose qui n'avait plus rien d'épanouie.

Ta petite rose ? Mais qu'est-ce qui t'arrive, Emerson ?

– Rachel est très heureuse de votre présence. Vous saviez qu'elle s'était fiancée ?

Elle secoua la tête.

– « S'était » ? Elle ne l'est plus ?

– Aaron Webster l'a demandée en mariage, elle a dit « oui », mais c'était avant que Grace... (Il soupira lentement.) Rachel n'avait pas la tête à l'organisation d'un mariage, alors, elle a tout annulé. C'est la raison de sa présence ici.

– Oh, non, mince. Pauvre Rachel. (Elle soupira à son tour.) Pauvre Aaron ! Je l'aimais bien.

Gabriel fronça les sourcils.

– Ils sont encore ensemble. Aaron est amoureux d'elle, évidemment, et il a accepté qu'elle prenne son temps. Ils se sont beaucoup... disputés, chez mes parents, quand j'y étais. Elle est venue me voir pour faire une coupure. Ce qui est ridicule, vraiment, puisque je suis le mouton noir de la famille et que c'est la petite préférée.

Julia acquiesça, comme si elle comprenait.

– J'ai un problème avec la colère, Mlle Mitchell. J'ai mauvais caractère, j'ai du mal à me maîtriser, et quand je m'emporte je peux me révéler très destructeur.

Elle écarquilla les yeux en ouvrant légèrement la bouche, mais s'abstint de tout commentaire.

– Il serait... inopportun que je m'emporte contre quelqu'un comme vous. Ce serait très préjudiciable. Pour tous les deux.

Son aveu était à la fois si franc et effrayant que ses paroles lui semblèrent brûler en elle.

– La colère est l'un des sept péchés capitaux, lui fit-elle remarquer, essayant d'échapper à son regard en se tournant vers la vitre, et en tentant d'apaiser cette sensation d'embrasement qui la gagnait.

Il éclata d'un rire amer.

– Ce qui est incroyable, c'est que je collectionne les sept. Ne vous donnez pas la peine de les compter. L'orgueil, l'envie, la colère, la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure.

Elle haussa un sourcil mais se retint de se tourner vers lui.

– Je ne sais pas pourquoi, mais j'en doute.

– Je ne vous demande pas de comprendre. Vous n'êtes qu'un aimant à incidents, Mlle Mitchell, alors que je suis un aimant à péchés.

Cette fois, elle se retourna. Il lui souriait d'un air résigné, et elle le gratifia en retour d'un regard compatissant.

– Ce n'est pas l'être humain qui attire le péché, professeur. C'est plutôt l'inverse.

– Pas d'après ce que j'en sais. Le péché semble me trouver même quand je ne le cherche pas. Et je ne suis pas très doué pour résister à la tentation.

Il lui jeta un coup d'œil, puis reporta son attention sur la route.

– Votre amitié avec Rachel explique pourquoi vous avez envoyé des gardénias. Et pourquoi vous avez signé la carte de cette façon.

– Je suis désolée pour Grace. Je l'aimais beaucoup.

Il la regarda dans les yeux. Il y décela de la bonté, mais aussi un soupçon de tristesse et le sentiment d'avoir perdu quelque chose d'incalculable.

– Je ne m'en rends compte que maintenant, reconnut-il.

– Vous avez la radio par satellite ?

Elle désigna le tableau de bord alors qu'il allumait la radio et pressait le bouton d'une des stations préréglées.

– Oui. J'écoute du jazz, en général, mais ça dépend de mon humeur.

Elle tendit le doigt vers la radio mais ôta aussitôt la main.

Sa retenue fit sourire Gabriel, qui se rappela de quelle façon elle s'était mise à ronronner quand il lui avait donné l'autorisation de se blottir dans son fauteuil préféré. Il voulait de nouveau la faire ronronner.

– Il n'y a pas de problème. Choisissez ce que vous voulez.

Elle parcourut les différentes stations en mémoire, certains de ses choix, dont celui de la radio française CBC et celui de BBC News la faisant sourire, jusqu'à ce qu'elle parvienne à la dernière, intitulée « Nine Inch Nails ».

– Ils ont une station de radio qui leur est entièrement dédiée ? s'enquit-elle d'un ton incrédule.

– Oui.

Il se mit à remuer sur son siège, comme si elle venait de découvrir un secret embarrassant.

– Et vous aimez ce groupe ?

– Ça dépend de mon humeur.

Elle pressa le bouton de la station de jazz.

Il préféra ne pas lui demander pourquoi elle avait réagi de manière si viscérale. Il n'avait pas compris sa réaction, mais décida de ne pas s'attarder sur le sujet.

Elle haïssait Nine Inch Nails. Elle changeait de station chaque fois qu'ils passaient à la radio. Si l'on diffusait l'un de leurs morceaux quelque part, elle quittait la pièce ou le bâtiment. Le son de leur musique, surtout la voix de Trent Reznor, lui donnait la chair de poule, même si elle n'en avait jamais révélé la raison à qui que ce soit.

La première fois qu'elle avait entendu ce groupe, c'était dans un club de Philadelphie. Elle dansait avec « lui », et il n'avait cessé de s'en prendre à elle. D'abord, elle ne s'en était pas préoccupée, il

était toujours comme cela, mais ensuite on avait diffusé cette chanson... Dès que la musique avait commencé, elle s'était sentie mal. À cause de l'étrangeté des premières mesures, puis de la voix et du texte, qui parlait de baiser quelqu'un comme une bête, puis de son visage quand il avait approché son front du sien et lui avait chuchoté les paroles en la regardant droit dans les yeux.

Même si Julia n'avait guère de convictions religieuses, à cet instant elle avait été persuadée d'avoir entendu la voix du diable. Lucifer en personne la tenait dans ses bras et lui chuchotait à l'oreille.

Elle s'était brusquement écartée de lui et était allée se réfugier dans les toilettes, contemplant son reflet pâle et tremblant dans le miroir, se demandant ce qui avait bien pu se produire. Elle ignorait pourquoi il lui avait parlé de la sorte et pourquoi il avait choisi cet instant pour se confesser. Pourtant, elle le connaissait suffisamment pour savoir que ces paroles répétées étaient une confession de ses plus noires intentions, et non une rengaine gratuite.

Mais elle refusait de se faire baiser comme un animal. Elle voulait qu'on l'aime. Elle aurait renoncé au sexe à tout jamais si cela avait pu lui garantir qu'on l'aimerait comme dans les contes et les poèmes. C'était le genre d'affection dont elle rêvait désespérément, sans pour autant être certaine de le mériter. Elle voulait être la muse de quelqu'un, être admirée et révérée, corps et âme. Elle voulait être la Béatrice d'un Dante noble et fringant, et vivre avec lui au paradis à tout jamais. Mener une existence à la hauteur de la beauté des illustrations de Botticelli.

Et c'était pourquoi, à vingt-trois ans, Julia Mitchell était encore vierge, avec la photo de celui qui lui avait gâché la vie cachée au fond de son tiroir à sous-vêtements. Cela faisait six ans qu'elle dormait avec sa photo sous son oreiller. Aucun homme ne lui était encore arrivé à la cheville. Aucun de ses sentiments n'avait, depuis, ne serait-ce que ressemblé à l'amour et au dévouement qu'il lui avait inspirés. Toute leur relation était fondée sur une seule soirée, une soirée qu'elle revivait chaque jour...

Julia gara son vélo près de la grande maison blanche des Clark et se dirigea vers le perron. Elle ne frappait jamais quand elle venait leur rendre visite. Elle gravit donc les quelques marches d'un bond et ouvrit la porte. Elle fut bouleversée par ce qu'elle vit.

La table basse en verre du salon était fracassée, le tapis taché de sang et les fauteuils et les coussins étaient sens dessus dessous. Rachel, en larmes, et Aaron étaient blottis l'un contre l'autre sur le canapé, au centre de la pièce.

Julia se figea, horrifiée.

– Que s'est-il passé ?

– Gabriel, dit Aaron.

– Gabriel ? Il est blessé ?

– Il va parfaitement bien ! (Rachel éclata d'un rire presque hystérique.) Ça fait moins de vingt-quatre heures qu'il est à la maison, et il a déjà failli en venir aux mains avec mon père, a fait pleurer ma mère à deux reprises et a envoyé Scott à l'hôpital.

Aaron continuait à caresser le dos de sa petite amie pour tenter de la reconforter, l'air sombre.

Julia poussa un petit cri.

– Pourquoi ?

– Qui sait ? On ne sait jamais ce qui se passe avec lui. Il s'est disputé avec papa, maman s'est interposée, et il l'a poussée. Scott a dit qu'il le tuerait s'il la touchait encore, alors Gabriel lui a asséné un coup de poing et lui a cassé le nez.

Julia vit les morceaux de verre maculés de sang, sur le tapis. Une dizaine de cookies, désormais en miettes, étaient dispersés au milieu des éclats de verre et de ce qu'il restait apparemment de deux tasses à café.

– Et ça ?

Elle désigna le désordre sordide.

– Il a poussé Scott sur la table basse. Papa et lui sont à l'hôpital. Maman est enfermée dans sa chambre, et je vais aller passer la nuit chez Aaron.

Rachel entraîna son petit ami vers la porte d'entrée sous les yeux de Julia, comme paralysée, incapable du moindre mouvement.

– Je vais essayer de parler à ta mère.

– Je ne peux pas rester dans cette maison une minute de plus. Ma famille est détruite.

Alors que Rachel se sauvait en compagnie d'Aaron et que Julia s'apprêtait à monter à l'étage pour aller voir Grace, elle entendit un bruit, côté cuisine. Elle se dirigea donc vers le fond de la maison. Par la porte de derrière entrouverte, elle aperçut quelqu'un, assis sous le porche, qui portait une bouteille de bière à ses lèvres. Sa chevelure brune brillait à la lueur du soleil couchant. Elle le reconnut car elle l'avait vu sur les photos de Rachel.

Avant d'avoir eu le temps d'y réfléchir, elle franchit la porte et alla s'asseoir sur la méridienne, à quelque distance de lui, les genoux rassemblés sous son menton. Elle enroula ses bras autour de ses jambes et regarda dans sa direction.

Il fit comme si elle n'existait pas.

Elle l'observa intensément, espérant parvenir à graver cette vision dans sa mémoire. Il était nettement plus beau en chair et en os. Elle vit ses yeux bleus injectés de sang, saisissants sous ses sourcils bruns. Elle suivit du regard l'angle de ses pommettes, son nez droit et noble et sa mâchoire

carrée, remarquant la présence d'une barbe de deux ou trois jours qui dissimulait presque sa peau et une légère fossette. Elle s'attarda sur ses lèvres charnues, découvrant la courbe et l'épaisseur de celle du bas avant d'être en mesure de porter à contrecœur son attention sur ses ecchymoses.

Gabriel avait la main droite meurtrie et maculée de sang, et une tache violette sur la joue gauche. Scott lui avait laissé la trace de son poing, mais, étonnamment, Gabriel était encore conscient.

– Vous arrivez un peu tard pour la représentation de 18 heures. Le spectacle est terminé depuis une bonne demi-heure.

Il avait la voix douce, presque aussi belle que son visage. Elle songea un instant à ce que cela pourrait lui faire de l'entendre prononcer son nom.

Elle frissonna.

– Il y a une couverture juste là.

Il désigna d'un geste un grand plaid en laine roulé en boule près de sa hanche. Il tapota dessus sans la regarder.

Julia prit un air méfiant. Heureuse qu'il ne soit plus en colère, elle s'approcha de lui et prit place sur un tabouret, toujours à distance respectueuse. Elle se demanda s'il courait vite. Et si elle pourrait aller plus vite que lui s'il se lançait à sa poursuite.

Il lui tendit la couverture.

– Je vous remercie, murmura-t-elle, en l'enroulant autour de ses épaules.

Du coin de l'œil, elle étudia sa silhouette et constata avec quelle décontraction il avait replié ses jambes immenses dans son fauteuil. Ses épaules semblaient plus larges dans son blouson de cuir noir, ses pectoraux apparents sous le tissu de son tee-shirt moulant, lui aussi noir. Son jean, de la même couleur, lui allait parfaitement. Il lui paraissait plus grand et plus fort que sur les vieilles photos de sa sœur.

Elle voulait dire quelque chose. Lui demander pourquoi il s'était énervé contre la plus belle famille qu'elle eût jamais connue. Mais elle était trop timide et avait trop peur de lui pour cela. Elle se contenta donc de lui demander s'il avait un décapsuleur.

Il se tourna vers elle en fronçant les sourcils avant d'en tirer un de sa poche arrière et de le lui tendre. Elle le remercia et ne dit plus un mot. Il se tourna vers la caisse de bières à demi vide, derrière lui, saisit une bouteille et la lui tendit.

– Permettez-moi, dit-il en souriant. (Il récupéra l'ouvre-bouteille, décapsula sa bière d'un mouvement sec et fit s'entrechoquer leurs bouteilles.) Santé.

Elle savoura poliment sa boisson, s'efforçant de ne pas s'étouffer avec l'étrange liquide au goût de levure. Elle poussa un gémissement sans s'en rendre compte et attendit.

– C'est la première fois ? sourit Gabriel.

Elle hocha la tête.

– Eh bien, je suis ravi d'être le premier, alors.

Elle rougit et dissimula son visage derrière ses longs cheveux acajou.

– Que faites-vous là ? demanda-t-il d'un air intrigué.

Elle marqua un temps d'arrêt, se demandant comment lui répondre au mieux.

– On m'a invitée à dîner.

J'espérais enfin faire ta connaissance.

Il éclata de rire.

– J'imagine que j'ai tout fichu en l'air. Eh bien, mademoiselle au regard noisette, il ne vous reste plus qu'à ajouter ça à mon ardoise.

– Vous ne voulez pas me raconter ce qui s’est passé ? demanda-t-elle d’une voix paisible, évitant de trembler.

– Vous ne voulez pas me dire pourquoi vous n’êtes pas partie en courant ?

Il croisa son regard et la dévisagea avec une certaine brusquerie.

Elle baissa de nouveau la tête, espérant que son acte de soumission permettrait à Gabriel d’apaiser sa colère. Elle était vraiment stupide de rester à côté de lui après ce qui s’était passé. Il était ivre, et il n’y aurait personne pour lui porter secours s’il décidait de se montrer violent. C’était le moment ou jamais de partir.

Toutefois, de manière inexplicable, il tendit le bras vers elle pour se rapprocher. Il repoussa les cheveux de la jeune femme derrière ses épaules, y glissant lentement ses doigts avant de finir par les ôter. Elle savoura cette sensation et poussa un nouveau gémissement, ayant complètement oublié sa question.

– Vous sentez la vanille, lui fit-il remarquer, remuant sur son siège pour mieux la voir.

– C’est mon shampoing.

Il vida sa bière, en décapsula une autre et en but une longue gorgée avant de se tourner de nouveau vers elle.

– Ce n’était pas censé se passer comme ça.

– Ils vous aiment, vous savez ? Ils ne me parlent que de vous.

– Le fils prodigue. À moins que ce ne soit un démon. Le démon Gabriel !

Il éclata d’un rire amer et termina sa bière d’un trait. Il en ouvrit une nouvelle.

– Ils étaient très heureux que vous reveniez à la maison. C’est la raison pour laquelle votre mère m’a invitée à dîner.

– Ce n’est pas ma mère. Et peut-être que Grace vous a invitée parce qu’elle savait que j’avais besoin d’un ange au regard noisette pour veiller sur moi.

Il s’approcha pour lui saisir la joue. Surprise, elle prit une brève inspiration, Gabriel la contemplant avec ses grands yeux bleus d’un air aussi surpris qu’alcoolisé. Il passa le pouce sur sa pommette et hésita, comme s’il se délectait de la chaleur de sa peau. Quand il ôta sa main, elle manqua de fondre en larmes.

Il déposa sa bouteille par terre et se leva aussitôt.

– Le soleil se couche. Ça vous dirait d’aller vous balader ?

Elle se mordit la lèvre. Elle savait qu’il aurait mieux valu que non. Mais c’était le Gabriel de la photo, et probablement sa seule et unique chance de le voir et de passer un peu de temps avec lui. Après ce qui s’était produit, elle doutait qu’il retourne de nouveau chez lui. Du moins pas avant très longtemps.

Elle poussa la couverture de côté et se leva.

– Prenez-la, lui conseilla-t-il.

Quand elle l’eut roulée sous son bras, il la prit par la main.

Elle hoqueta. Elle commença à éprouver une sensation de picotement au bout des doigts, qui se propagea lentement le long de son bras, jusqu’à son épaule, avant de prendre la direction de son cœur, faisant battre ce dernier beaucoup plus vite qu’à l’accoutumée.

Il approcha sa tête de la sienne.

– Vous est-il déjà arrivé de tenir un garçon par la main ?

Elle secoua la tête, et il se mit à rire doucement.

– Eh bien, je suis ravi d’être le premier, alors.

Ils s'enfoncèrent lentement dans les bois, perdant rapidement de vue la maison des Clark. Julia aimait cette façon dont sa main était calée dans la sienne, et la manière dont Gabriel avait refermé ses longs doigts sur les siens. Il la tenait délicatement, mais fermement, la serrant de temps à autre, sans doute pour la rassurer. Elle commença à se dire que c'était sûrement ce que l'on ressentait quand on tenait quelqu'un par la main. Même si c'était la première fois.

Elle ne s'était aventurée dans ces bois qu'une fois ou deux, et toujours avec Rachel. Elle savait que s'il lui arrivait quoi que ce soit, il était fort probable qu'elle se perde en tentant de retrouver le chemin jusqu'à la maison. Elle repoussa cette idée et focalisa toute son attention sur ce qu'elle ressentait en tenant la main chaude et vigoureuse de l'énigmatique Gabriel.

– Avant, je passais beaucoup de temps, ici. C'est très paisible. Là-bas, il y a une vieille pommeraie. Rachel vous l'a déjà montrée ?

Elle secoua la tête.

Il la regarda d'un air qui se voulait sérieux.

– Vous êtes affreusement silencieuse. Vous pouvez me parler. Je vous promets que je ne mords pas.

Il la gratifia de l'un de ses charmants sourires, qu'elle avait déjà vus sur les photos de Rachel.

– Pourquoi êtes-vous rentré ?

Il ne tint aucun compte de sa question et continua de marcher, mais elle remarqua qu'il commençait à lui serrer la main de plus en plus fort. Elle en fit autant, pour lui faire comprendre qu'elle n'avait pas peur de lui. Même si c'était pourtant bien le cas.

– Je ne voulais pas revenir. Pas comme ça. Il y a quelque chose que j'ai perdu, et je suis ivre depuis des semaines.

La jeune femme fut étonnée par sa franchise.

– Mais si vous avez perdu quelque chose, vous pouvez peut-être essayer de le retrouver, non ?

Il plissa les yeux.

– Je l'ai perdu à tout jamais.

Il accéléra soudain le pas, et elle dut allonger le sien pour éviter de se faire distancer.

– Je suis revenu pour demander de l'argent. Voilà à quel point je suis désespéré. (Il prit une voix plus douce, et Julia le sentit frissonner.) J'étais déjà foutu bien avant de tout casser et de m'en prendre à tout le monde. Avant même votre arrivée.

– Je suis vraiment désolée.

Il haussa les épaules et l'entraîna sur la gauche.

– On y est presque.

Par une ouverture au milieu des arbres, ils accédèrent à une petite clairière tapissée d'une bonne épaisseur de gazon. Des fleurs des champs, des mauvaises herbes et de vieilles souches en décomposition émaillaient l'étendue de verdure. L'atmosphère était paisible. À la lisière de la clairière s'élevaient quelques vieux pommiers à l'air fatigué et usé.

– Et voilà. (Il fit un grand geste.) C'est le paradis.

Il entraîna Julia vers un gros rocher qui se dressait de manière inexplicable au bord de la clairière, et la souleva par la taille pour la jucher à son sommet. Puis il la rejoignit tout en haut. Elle fut parcourue par un frisson. Le rocher était glacial, dans l'ombre du soleil couchant, et elle avait déjà la chair de poule sur ses jambes malgré son jeans.

Il ôta son blouson et le lui déposa sur les épaules.

– Vous allez attraper une pneumonie et mourir, dit-il d'un air absent, passant un bras autour de sa taille et la serrant contre lui. Bras nus, il dégagait une certaine chaleur, ce qui la réchauffa instantanément.

Elle prit une profonde inspiration et poussa un soupir de bien-être, s'émerveillant de la perfection avec laquelle elle s'emboîtait dans le creux de son bras. Comme si elle avait été faite pour lui.

– Vous êtes Béatrice.

– Béatrice ?

– Celle de Dante.

Elle commença à rougir.

– J'ignore de qui il s'agit.

Il se mit à glousser doucement, son souffle chaud contre son visage, en frottant son nez contre son oreille.

– Ils ne vous l'ont pas dit ? Ils ne vous ont pas dit que le fils prodigue écrivait un livre sur Dante et Béatrice ?

Comme elle ne répondait pas, il approcha ses lèvres du sommet de son crâne et déposa un délicat baiser sur ses cheveux.

– Dante était un poète. Béatrice était sa muse. Il a fait sa connaissance alors qu'elle était très jeune, et il l'a aimée à distance pendant toute sa vie. Béatrice était son guide au paradis.

Julia écoutait le son de sa voix les yeux fermés, humant le parfum de sa peau. Il sentait le musc, la sueur et la bière, mais elle ne s'arrêta pas à ces distractions et se concentra sur le véritable parfum de Gabriel, une senteur très masculine et potentiellement dangereuse.

– Il existe une toile d'un artiste du nom de Holiday. Vous ressemblez à sa Béatrice.

Il lui prit la main et porta ses doigts pâles à ses lèvres, les embrassant avec respect.

– Vos proches vous aiment. Vous devriez vous réconcilier avec eux.

Elle fut elle-même surprise de ses propres paroles, mais il se contenta de la serrer un peu plus fort contre lui.

– Il ne s'agit pas de ma famille. Pas vraiment. Et il est trop tard, de toute façon, Béatrice.

Julia sursauta et se rendit compte que la bière avait manifestement eu raison de lui. Mais elle laissa la tête sur son épaule. Bientôt, il se mit à lui caresser le bras, tentant d'attirer son attention.

– Vous n'avez pas dîné...

Elle secoua la tête.

– Non.

– Vous voulez manger quelque chose ?

Même si elle en fut attristée, elle leva la tête de son épaule. Il lui adressa un sourire et se dirigea vers l'un des pommiers. Il en examina les branches chargées de fruits et choisit la pomme rouge la plus grosse et la plus mûre avant d'en cueillir une seconde, plus petite. Il glissa cette dernière dans sa poche et retourna auprès d'elle.

– Béatrice.

Il lui tendit la pomme en souriant.

Ravie, elle regarda fixement le fruit, comme s'il s'agissait d'un trésor.

Il éclata de rire et mit la pomme dans la paume de sa main droite, comme un enfant aurait donné un sucre à un poney. Elle s'en empara et la porta aussitôt à ses lèvres pour y croquer à pleines dents.

Il la regarda mâcher ; il la regarda avaler. Puis, satisfait, il reprit sa position, son bras autour de sa taille. Il lui fit signe d'appuyer la tête contre son épaule et se mit à croquer la petite pomme qu'il avait rangée dans sa poche.

Ils demeurèrent immobiles tandis que le soleil se couchait, et, juste avant que la pommeraie ne soit plongée dans l'obscurité, il prit la couverture sous le bras de Julia et l'étendit sur l'herbe.

– Venez, Béatrice.

Il lui tendit la main.

Julia savait qu'il serait idiot d'accepter et de s'asseoir avec lui sur la couverture. Mais elle s'en moquait. Elle avait un faible pour lui depuis que Rachel lui avait montré une photo, que Julia était parvenue à subtiliser à son amie. Maintenant qu'il était là en chair et en os, elle ne put s'empêcher de lui prendre la main.

– Vous est-il déjà arrivé de vous étendre à côté d'un garçon et de contempler les étoiles ?

Couché sur le dos, il l'attira sur la couverture et la dévisagea.

– Non.

Il glissa ses doigts entre les siens et attira sa main sur son cœur. Elle le sentit battre lentement, et son rythme régulier la réconforta.

– Vous êtes magnifique, Béatrice. Comme un ange au regard noisette.

Elle tourna la tête pour mieux le voir, et lui sourit.

– Moi aussi, je vous trouve très beau.

Elle commença timidement à lui caresser la joue, s'émerveillant au contact de sa barbe naissante.

Il esquissa un sourire et ferma les yeux. Elle lui caressa délicatement le visage pendant un long moment, jusqu'à ce qu'elle commence à avoir le bras lourd.

Il rouvrit les yeux.

– Je vous remercie.

Elle lui sourit et serra sa main, sentant le cœur de Gabriel s'emballer.

– Vous est-il déjà arrivé de vous faire embrasser par un garçon ?

Elle se fit écarlate et secoua la tête.

– Eh bien, je suis ravi d'être le premier, alors.

Il roula sur le côté et se pencha au-dessus d'elle. Les yeux légèrement brillants, il lui sourit à son tour.

Elle parvint à fermer les yeux avant qu'il puisse trouver sa bouche. Elle était sur un nuage.

Ses lèvres brûlantes étaient accueillantes, et il les déposa avec précaution sur les siennes, comme s'il redoutait de lui faire mal. Ignorant comment embrasser et encore légèrement méfiante, Julia garda la bouche fermée. Il prit sa joue dans sa main, la lui caressa avec son pouce, plaçant doucement ses lèvres sur les siennes.

Ce baiser ne ressemblait en rien à ce qu'elle s'était imaginé.

Elle avait cru qu'il se montrerait brusque, voire légèrement violent. Elle pensait qu'il l'aurait embrassée avec fougue, qu'il aurait fait courir ses doigts sur sa peau, en des lieux qu'elle n'était pas prête à lui laisser découvrir. Mais il laissa ses mains où elles étaient, lui caressant le bas du dos avec l'une, et la joue avec l'autre. Il l'embrassa doucement et tendrement. Le genre de baiser que donnait un homme à sa bien-aimée après une longue absence, s'imaginait-elle.

Il l'embrassa comme s'il la connaissait, comme si elle lui appartenait. Son baiser était passionné et chargé d'émotion, comme s'il avait regroupé toutes les fibres de son corps dans ses lèvres pour mieux pouvoir se donner à elle. À cette idée, le cœur de Julia s'emballa. Elle n'avait jamais osé espérer un tel premier baiser. D'une manière ou d'une autre, alors que la pression de ses lèvres s'atténuait, elle eut l'impression qu'elle allait éclater en sanglots, sachant que plus jamais on ne l'embrasserait comme cela. Elle ne pourrait plus embrasser quelqu'un d'autre. Plus jamais.

Gabriel la libéra en poussant un profond soupir et lui déposa un baiser sur le front.

– Ouvre les yeux.

Julia obtempéra et se retrouva face à son regard bleu étonnamment clair et chargé d'une émotion qu'elle fut incapable de déchiffrer. Il lui sourit et pressa de nouveau ses lèvres sur son front avant de

rouler sur le dos et de se tourner vers les étoiles.

– À quoi penses-tu ?

Elle se lova contre lui, sans pour autant le toucher.

– Je pensais à tout ce temps pendant lequel je t’ai attendue. Je t’attendais, mais tu ne venais jamais.

Il lui adressa un sourire mélancolique.

– Je suis désolée, Gabriel.

– Mais tu es là, à présent. *Apparuit iam beatitudo vestra.*

– J’ignore ce que ça signifie, avoua-t-elle timidement.

– Ça veut dire : « La félicité vous est apparue. » Mais, vraiment, ça devrait être : « La félicité m’est apparue », maintenant que tu es là. (Il l’attira vers lui, passant son bras sous son cou, jusqu’à sa taille avant d’écarter les doigts dans le bas de son dos.) Le restant de mes jours, je rêverai de t’entendre prononcer mon nom.

Julia esquissa un sourire dans l’obscurité.

– T’es-tu déjà endormie dans les bras d’un garçon, Béatrice ?

Elle secoua la tête.

– Eh bien, je suis ravi d’être le premier, alors. (Il lui fit signe de poser la tête sur sa poitrine, près de son cœur, et le corps de la jeune femme épousa parfaitement ses formes.) Comme la côte d’Adam, chuchota-t-il dans sa chevelure.

– Il va vraiment falloir que tu partes ? lui demanda-t-elle sur le même ton, lui caressant le torse d’une main hésitante.

– Oui, mais pas ce soir.

– Tu vas revenir ? geignit-elle.

Il poussa un profond soupir.

– Demain, on va me flanquer à la porte du paradis, Béatrice. Notre seul espoir, c’est que tu parviennes à me retrouver un jour. Cherche-moi en enfer.

Il la fit rouler doucement sur le dos et plaça les mains de chaque côté de ses hanches, vacillant au-dessus d’elle, les yeux écarquillés, plongeant son regard avec convoitise dans le sien.

Puis il approcha ses lèvres des siennes...

Rachel était installée au comptoir, chez Gabriel, en ce jeudi matin, et savourait un *latte* en parcourant un exemplaire de l'édition française de *Vogue*. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait l'habitude de lire. Sa table de chevet, à Philadelphie, était encombrée d'ouvrages traitant de politique, de relations publiques, d'économie et de sociologie, dans l'espoir qu'un jour l'un de ses supérieurs vienne lui demander son opinion plutôt que de photocopier celle d'un autre. Maintenant qu'elle était en congé, elle avait le temps de lire autre chose que les déclarations du maire.

Elle se sentait mieux, ce matin-là. Beaucoup mieux. Sa conversation avec Aaron, la veille au soir, s'était bien passée. Même s'il était encore déçu par l'annulation du mariage, il n'avait cessé de lui répéter qu'elle comptait nettement plus à ses yeux qu'un mariage.

« On n'est pas obligés de se marier tout de suite. On peut reporter la cérémonie jusqu'à ce que tu ne sois plus en deuil. Mais je veux toujours de toi, Rachel. Je voudrai toujours de toi. Comme ma femme, comme mon amante... Pour le moment, je prends tout ce que tu voudras bien me donner, parce que je t'aime. Reviens-moi vite. »

Les paroles d'Aaron résonnaient encore dans l'esprit embrumé de Rachel. Et, soudain, tout s'éclaircit. Elle avait cru qu'elle tentait de fuir Scott, son père et le fantôme de sa mère. Mais peut-être fuyait-elle aussi Aaron, et l'entendre prononcer ces mots... comme si elle pouvait le quitter. Comme si elle pouvait ne serait-ce que s'imaginer rester longtemps loin de lui.

Sa déclaration lui avait presque brisé le cœur et lui avait permis de se rendre compte à quel point elle désirait vraiment l'épouser. Et de comprendre qu'elle était déterminée à ne pas le faire attendre trop longtemps. La vie était trop courte pour la gâcher. C'était sa mère qui le lui avait dit.

Gabriel entra dans la cuisine, ses lunettes sur le nez, l'embrassa sur le sommet du crâne et glissa une liasse de billets devant elle. Elle jeta un coup d'œil soupçonneux à tout cet argent et fit une rapide estimation de la somme en écarquillant les yeux.

– C'est pour quoi faire ?

Il s'éclaircit la voix et s'installa auprès d'elle.

– Tu n'avais pas l'intention d'aller faire du shopping avec Julianne ?

Elle leva les yeux au ciel.

– C'est « Julia », Gabriel. Et, non, ce n'était pas prévu. Elle travaille toute la journée sur son projet avec un certain Paul. Ensuite, il l'emmène dîner.

Le baiseur d'anges, songea-t-il. Le juron lui était venu comme ça. Il se crispa et poussa un grondement.

Rachel fit glisser les billets vers lui et retourna à son magazine.

Il déposa l'argent de nouveau devant elle.

– Prends-le.

– Pourquoi ?

– Achète-lui quelque chose.

Rachel plissa les yeux.

– Pourquoi ? Ça fait une belle somme.

– Je sais, dit-il tranquillement.

– Ça fait cinq cents dollars. Je sais bien que la monnaie canadienne n'est pas aussi forte que la monnaie américaine, mais, doux Jésus, Gabriel, c'est beaucoup trop.

– Tu as vu où elle habite ?

– Non. Et toi ?

Il commença à s'agiter sur son tabouret de bar.

– Pas longtemps. Elle s'est fait surprendre par la pluie, alors je l'ai raccompagnée, et...

– Et ? (Rachel lui passa un bras autour du cou et se pencha vers lui avec un sourire délicieux.)

Accouche.

Il repoussa son bras et lui lança un regard noir.

– Ce n'est pas ce que tu crois. Mais j'ai eu le temps de voir son studio, et il est atroce. Elle n'a même pas de cuisine, pour l'amour du *ciel*.

– Pas de cuisine ? Merde...

– Cette fille est pauvre comme Job. Sans parler de cette chose immonde qui lui sert de sac à dos et qu'elle trimballe partout. Dépense tout cet argent pour lui acheter une serviette décente, je m'en fiche. Mais fais quelque chose. Parce que si je revois ce sac une seule fois, je vais le brûler.

Il passa ses mains dans sa chevelure châtain et les y laissa, finissant par s'appuyer sur ses coudes au-dessus du comptoir. Avec la perspicacité dont seule une sœur pouvait disposer, Rachel l'examina attentivement. Il aurait fait un excellent joueur de poker : il était impassible, imperturbable et glacial. Rachel considérait qu'il s'agissait de son pire défaut : sa faculté de dire et faire des choses sans aucune considération pour les autres. Y compris les membres de sa famille.

Malgré ses imperfections, Gabriel était son chouchou. Et, comme elle était le bébé de la famille avec ses dix ans de moins, elle était également sa petite préférée. Il ne s'était jamais disputé avec elle comme cela avait pu être le cas avec Scott ou leur père. Il l'avait toujours protégée. Aimée, même. Jamais il ne lui aurait été possible de lever la main sur elle. Il n'y avait que lorsqu'il s'en prenait à quelqu'un d'autre, ou à lui-même, qu'il lui faisait du mal.

Elle le regarda se mettre à arpenter la pièce et se demanda ce qu'il redoutait.

– Pourquoi t'inquiètes-tu tant pour elle ? Tu ne semblais pas si amical que ça quand elle est venue dîner. Tu ne l'as même pas appelée « Julia ».

– C'est mon étudiante. Il faut que je reste professionnel.

– Et ton métier t'oblige à te montrer méchant avec elle ? (Il se figea et fronça les sourcils.) Très bien. Je vais prendre l'argent et lui acheter une serviette. Mais je préférerais lui acheter des chaussures.

Il regagna son tabouret.

– Des chaussures ?

– Oui. Et si on lui achetait des vêtements ? Elle aime bien les jolies choses, mais elle n'a pas les moyens de s'en procurer. Et elle est plutôt mignonne, tu ne trouves pas ?

Troublé, son corps réagit au-delà de ce qu'il attendait, son pantalon en laine grise se déforma légèrement et il dut serrer les cuisses pour dissimuler ce fait troublant à sa sœur.

– Dépense cet argent comme tu le souhaites, mais remplace-moi ce sac.

– Génial ! Je vais lui acheter quelque chose de merveilleux. Mais il va certainement me falloir plus d'argent... Et on pourrait l'amener dans un lieu particulier pour lui offrir ses nouveaux vêtements.

Elle cligna des yeux d'un air espiègle.

Sans la moindre hésitation, il tira une carte de visite de son portefeuille, s'empara de son stylo-plume Montblanc et en dévissa lentement le capuchon.

– Il y a encore des gens normaux qui utilisent ce genre de stylos ? Ou juste les médiévistes ? (Elle se pencha avec curiosité.) Je suis étonnée que tu ne te serves pas d'une plume d'oie.

Il fronça les sourcils.

– C'est un Meisterstück 149, se défendit-il, comme si cela pouvait signifier quelque chose pour elle.

Elle leva les yeux au ciel quand il se servit de sa plume étincelante en or dix-huit carats pour rédiger quelques mots au verso de sa carte de visite, d'une écriture assurée mais démodée. Son frère était plus prétentieux que quiconque.

– Voilà. (Il fit glisser le carton sur le comptoir.) J'ai un compte chez Holt Renfrew. Montre ça au concierge, et il te conduira à Hilary, ma vendeuse particulière. Elle mettra tout sur ma note. Je compte sur toi pour ne pas faire n'importe quoi, Rachel. Et garde le liquide pour toi. Joyeux anniversaire, avec six mois d'avance.

Elle se pencha pour lui déposer un baiser sur la joue.

– Je te remercie. C'est quoi, Holt Renfrew ?

– C'est un magasin sur Bloor Street. Ils ont tout ce qu'il faut. Mais je compte sur toi pour remplacer ce sac. C'est tout ce qui m'importe. Le reste, c'est juste... sans importance.

Il avait pris un ton bourru, tout à coup.

– D'accord. Mais je veux que tu m'expliques ce que tu as contre ce sac L.L. Bean. Tous les étudiants en ont un. J'en ai moi-même eu un, bon sang. Avant de grandir et de découvrir Longchamp.

– Je n'en sais rien.

Il ôta ses lunettes et commença à se frotter les yeux.

– Euh... je peux mettre un peu de lingerie sur ma liste de commissions ? Tu aimes bien... comme elle est ?

Elle lui adressa un sourire exaspérant.

Il grommela.

– Quel âge as-tu, Rachel ? Rappelle-toi que c'est mon étudiante. Ça n'a rien de romantique, je fais simplement pénitence.

– Pénitence ?

– Oui. Pour mes péchés.

Rachel poussa un gloussement.

– Tu es décidément encore au Moyen Âge. Quel péché as-tu commis contre Julia ? À part le fait d'être un crétin ? Tu ne la connais même pas...

Il rechaussa ses lunettes et commença à s'agiter sur son siège. Le simple fait d'associer le péché à Mlle Mitchell le fit tressauter. Ensemble. Dans la même pièce. Avec lui. Et rien d'autre... à part, peut-être, une paire de chaussures à talons aiguilles de haute couture... qu'il pourrait enfin toucher...

– Gabriel ? Je t'attends.

– Je n'ai pas besoin de te confesser mes péchés, Rachel. Il faut simplement que je les expie.

Il lui arracha le magazine des mains.

Elle serra les dents.

– Tu parles français ? Et que sais-tu de la mode féminine ?

Il jeta un coup d'œil sur le magazine ouvert, à la photo retouchée d'un mannequin, bras et jambes écartés et revêtu d'un minuscule Bikini blanc. Il ouvrit de grands yeux.

Elle croisa les bras d'un air agacé et lui lança un regard mauvais.

– Ne t'en prends pas à moi. Je ne suis pas une de tes étudiantes, et je ne vais pas supporter tes conneries très longtemps.

Il poussa un soupir et se frotta de nouveau les yeux, soulevant légèrement ses lunettes.

– Désolé, marmonna-t-il avant de revenir au magazine, non sans avoir jeté au mannequin un dernier coup d’œil – uniquement dans un but professionnel, *bien sûr*.

– Pourquoi es-tu si énervé ? Tu as des problèmes avec une fille ? Tu as une copine, en ce moment ? C’était quand, la dernière ? Et, au fait, c’est quoi ces photos, dans ton…

Il l’interrompit aussitôt.

– Je refuse de discuter de ça avec toi. Je ne te demande pas avec qui tu baisses.

Rachel ravala sa réponse et prit une profonde inspiration.

– Je vais faire comme si je n’avais pas entendu, même si c’était très indélicat de ta part. Et grossier. Quand tu seras à genoux pour ta repentance, n’oublie pas d’y inclure le péché d’envie, veux-tu ?

« Tu sais parfaitement que j’ai toujours été avec Aaron. Et il me semble que tu sais très bien que nos relations vont bien au-delà de ça. Qu’est-ce que tu as, à la fin ?

Il marmonna une excuse et évita de croiser son regard. Mais il était parvenu à ses fins, c’est-à-dire à détourner son attention et à lui faire oublier la question qu’elle venait de lui poser. Il n’éprouva donc aucun remords. Enfin, pas vraiment.

Elle s’amusa un moment avec la carte de visite pour tenter de retrouver son calme.

– Si tu n’aimes pas Julia, tu as au moins de la pitié pour elle. Pourquoi ? Simplement parce qu’elle est pauvre ?

– Je n’en sais rien.

Il poussa un soupir et secoua la tête.

– Elle fait ressortir le côté protecteur des gens. Elle a toujours été un peu triste, un peu perdue. Mais, ne te méprends pas, elle a les reins solides. Elle a survécu à sa mère alcoolique et à un petit ami qui…

Il leva ses yeux bleus vers elle avec un certain intérêt.

– Qui ? insista-t-il

– Je croyais que tu ne voulais rien savoir de sa vie privée. C’est vraiment dommage. Si elle et toi n’aviez pas cette relation professionnelle, tu l’aurais beaucoup appréciée. Vous auriez pu devenir amis.

Elle lui adressa un sourire, tâtant le terrain, mais Gabriel continua à regarder fixement le comptoir et commença à se frotter le menton d’un air distrait.

Rachel se mit à tambouriner des doigts sur le plan de travail.

– Tu veux que je lui dise que la serviette et les chaussures sont de ta part ?

– Bien sûr que non ! Je pourrais me faire renvoyer, pour ça. On aurait tôt fait d’en tirer des conclusions, et on me traînerait devant la commission de discipline.

– Je croyais que tu étais titulaire…

– Peu importe, bredouilla-t-il.

– Alors, tu veux dépenser tout cet argent pour Julia, mais tu refuses qu’elle sache que ça vient de toi ? Ça fait un peu *Cyrano de Bergerac*, tu ne trouves pas ? On dirait que tu es meilleur en français que je ne le croyais.

Il se leva sans tenir compte de sa présence et se dirigea vers le grand percolateur, sur l’un des plans de travail. Il se lança dans le laborieux rituel nécessaire à la réalisation d’un espresso parfait, tournant délibérément le dos à sa sœur.

Elle poussa un soupir.

– Très bien. Tu veux faire quelque chose de gentil pour Julia. Tu peux appeler ça de la pénitence si tu veux, mais c’en est peut-être que de la bienveillance. Et c’est doublement adorable, parce que tu

préfères le faire en secret pour éviter de l'embarrasser et de lui faire croire qu'elle t'est redevable. Je suis impressionnée. Vraiment.

– Je veux que ses pétales s'ouvrent, murmura-t-il doucement.

Rachel repoussa son aveu et le considéra comme un simple marmonnement, car elle eut du mal à croire ce qu'elle avait entendu. C'était trop étrange.

– Tu ne crois pas que tu devrais traiter Julia comme une adulte et lui avouer que ces cadeaux sont de ta part ? Laisse-la décider elle-même si elle souhaite les conserver ou non.

– Elle les refuserait si elle savait qu'ils étaient de moi. Elle me déteste.

Rachel éclata de rire.

– Julia n'est pas du genre à détester qui que ce soit. Elle est bien trop indulgente pour ça. Et même si c'était le cas, tu le mérites probablement. Mais tu as , elle n'accepte pas la charité. Elle ne me permettra jamais de lui acheter quoi que ce soit, sauf pour une occasion très particulière.

– Alors, dis-lui que c'est un cadeau de Noël en retard de ta part. Ou que c'est de la part de Grace.

Ils se lancèrent un regard qui en disait long.

Rachel sentit les larmes lui monter aux yeux.

– Maman était la seule personne de laquelle Julia aurait accepté un présent. Parce qu'elle la considérait comme sa mère.

En un clin d'œil, Gabriel fut à son côté et l'enlaça, tentant de la réconforter du mieux possible.

Il avait l'impression d'être en enfer, se plaignant rarement. Mais, à vrai dire, il espérait plus que tout pouvoir s'en échapper. Malheureusement, il n'avait ni Virgile ni Béatrice pour lui venir en aide. Ses prières demeuraient vaines, et ses plans pour se racheter étaient presque toujours déjoués. D'ordinaire, une femme à la longue chevelure blonde qui portait des talons de dix centimètres et qui lui griffait le bas du dos avec ses ongles longs en hurlant son nom sans relâche...

Compte tenu de sa situation, ce qu'il pouvait faire de mieux pour se racheter consistait à prendre l'argent de son vieux et à le dilapider au profit d'un ange au regard noisette. Un ange qui n'avait pas les moyens de se payer un appartement équipé d'une cuisine, et qui s'épanouirait sans doute un peu quand sa meilleure amie lui offrirait une jolie robe et une nouvelle paire de chaussures.

Il aurait bien voulu faire plus que de lui offrir une simple serviette, même s'il refusait toujours de reconnaître ce qu'il voulait vraiment : la faire sourire.

Pendant que le frère et la sœur discutaient pénitence, pardon et sac à dos, Paul attendait Julia juste à l'entrée de la bibliothèque Robarts, la plus grande du campus de l'université de Toronto. Même si la jeune femme ne pouvait en avoir la certitude, depuis le peu de temps que le garçon la connaissait, il semblait s'être énormément pris d'affection pour elle.

Il avait beaucoup d'amis, dont de nombreuses filles. Et il était sorti avec un grand nombre d'entre elles, qu'elles soient équilibrées ou à problèmes. Sa dernière relation s'était terminée. Allison avait préféré rester dans le Vermont pour y devenir institutrice, tandis qu'il avait choisi d'aller faire ses études à Toronto pour devenir professeur. Au bout de deux ans, leur relation à distance avait perdu tout son sens, sans aucune animosité, ni pneus crevés ni photos brûlées. Ils étaient restés amis, même, et Paul en était assez fier.

Mais, maintenant qu'il avait fait la connaissance de Lapin, il commençait à apprécier le fait qu'une relation avec une personne qui partageait les mêmes centres d'intérêt et les mêmes objectifs de carrière puisse se révéler si passionnante et si enrichissante.

Paul était de la vieille école. Il ne dédaignait pas faire la cour à une femme. Ainsi, il se satisfaisait parfaitement de l'amitié qui était en train de naître entre la magnifique et néanmoins timide « Lapin » et lui, et il lui exprimerait ses sentiments naissants quand il la connaîtrait un peu mieux. Il était résolu

à passer du temps avec elle, à la traiter correctement et à lui accorder énormément d'attention pour que, si quelqu'un d'autre se présentait à elle entre-temps et essayait de lui griller la politesse, il soit suffisamment près du but pour pouvoir conseiller à cet intrus d'aller se faire voir ailleurs.

Julia était désolée de ne pouvoir aller faire les magasins avec Rachel, mais elle avait déjà promis à Paul de passer la journée avec lui à la bibliothèque. Il fallait qu'elle entame son projet de mémoire, maintenant que le Pr Emerson avait accepté de diriger ses travaux. Elle était très motivée pour faire bonne impression dans son cours et pour tâcher de l'éblouir avec son projet, même si elle savait d'après la façon dont il s'était conduit avec elle qu'il était peu probable qu'elle parvienne à atteindre l'un ou l'autre de ses objectifs.

– Salut, l'accueillit chaleureusement Paul avant de s'emparer de son gros sac à dos.

Il lui donna l'impression qu'il ne pesait rien sur son épaule musclée.

Elle lui sourit, soulagée d'être déchargée de son fardeau pour un moment.

– Merci d'avoir accepté de jouer les guides. La dernière fois que je suis venue ici, je me suis perdue. J'ai fini dans une salle sinistre, au troisième étage, où il n'y avait que des cartes.

Elle en frissonna.

Paul éclata de rire.

– Cette bibliothèque est gigantesque. Je vais te montrer la collection de Dante au huitième étage, et t'emmener jusqu'à mon bureau.

Il lui tint la porte, et elle la franchit d'un pas léger, avec l'impression d'être une princesse. Ce garçon avait d'excellentes manières, et il n'en usait pas comme d'une arme. Julia considérait que certains, dont elle tairait le nom, se servaient de leurs manières pour intimider et dominer les femmes, tandis que d'autres, comme lui, les employaient pour les honorer et les traiter comme des êtres particuliers. Très particuliers, même.

– Tu as un bureau ? s'étonna-t-elle en montrant sa carte d'étudiante à l'agent de sécurité assis devant les ascenseurs.

– En quelque sorte. (Il lui tint la porte de l'ascenseur et attendit qu'elle se glisse dans la cabine pour la rejoindre.) Mon box se trouve juste à côté du rayon consacré à Dante.

– Je peux faire une demande pour un box ?

Il fit la grimace.

– Ça vaut de l'or. Il est presque impossible d'en obtenir un, surtout quand on est en maîtrise.

Voyant son air interrogateur, il se hâta d'ajouter :

– Les étudiants de maîtrise sont aussi importants que ceux en doctorat. Mais il n'y a pas assez de box. Celui dont je bénéficie n'est même pas le mien, c'est celui d'Emerson.

Si elle ne s'était pas tournée pour presser le bouton du huitième étage, il l'aurait vue prendre un teint légèrement verdâtre ainsi qu'une brève inspiration. Mais ce ne fut pas le cas.

Une fois arrivé au huitième, il la guida patiemment au milieu des rayons consacrés à Dante, lui indiquant les sources primaires et secondaires. Et il la regarda avec plaisir passer amoureusement la main sur la tranche des livres, comme si elle saluait de vieux amis.

– Julia, ça te dérange si je te pose une question personnelle ?

Elle se figea, le doigt sur l'édition in-quarto d'un ouvrage à la couverture de cuir en piteux état. Elle en huma profondément le parfum pour s'obliger à rester calme, et finit par hocher la tête.

– Emerson m'a demandé de lui récupérer ton dossier auprès de Mme Jenkins, et...

Elle se tourna vers lui, les yeux écarquillés. *Oh non*, songea-t-elle.

Il leva la main pour la rassurer.

– Je ne l’ai pas lu, ne t’inquiète pas. (Il gloussa doucement.) De toute façon, il n’y a rien de bien personnel dans ces dossiers. Apparemment, il voulait en retirer quelque chose qu’il y avait mis. Mais c’est ce qu’il a fait après qui m’a le plus surpris.

Elle haussa un sourcil, attendant qu’il crache le morceau.

– Il a téléphoné à Greg Matthews, le président du département des langues et de la littérature du Moyen Âge à Harvard.

Elle cligna lentement des yeux en réfléchissant à ses paroles.

– Comment le sais-tu ?

– Je déposais des photocopies, et j’ai entendu Emerson au téléphone. Il lui posait des questions sur toi.

– Pourquoi ferait-il ça ?

– C’est ce que je voulais te demander. Il voulait savoir pourquoi ils n’avaient pas de financements suffisamment généreux pour leurs étudiants en maîtrise. C’est un ancien élève de ce département, tu sais ? Matthews en était déjà le président quand il passait son doctorat.

Merde. Il vérifie ce que je lui ai dit ? Bien sûr. Il n’a pas cru que j’aurais pu aller à Harvard, exactement comme lui. Elle ferma les yeux et se cramponna au rayonnage pour garder l’équilibre.

– Je n’entendais pas tout ce que disait Matthews, mais j’entendais très bien Emerson.

Elle garda les yeux fermés, s’attendant au pire. Elle souhaitait simplement qu’il en termine au plus vite.

– J’ignorais que tu avais été admise à Harvard, Julia. C’est incroyable. Emerson a demandé si tu avais été acceptée et à quelle place dans leur classement.

– Naturellement, marmonna-t-elle. Je viens d’une petite bourgade de Pennsylvanie, et je suis allée dans une université de jésuites d’environ sept mille étudiants. Comment aurais-je pu aller à Harvard ?

Paul fronça les sourcils. *Pauvre petit Lapin. Cet enfoiré s’est vraiment foutu d’elle. Il va vraiment falloir que je lui mette une raclée. Et puis que je le travaille au corps...*

– Qu’y a-t-il de mal à être allé dans une école catholique ? J’ai passé ma licence à St Mike, dans le Vermont, et j’y ai reçu une très bonne éducation. Il y avait même un spécialiste de Dante dans le département de littérature anglaise, un autre de Florence en histoire...

Julia hocha la tête comme si elle l’avait entendu. Mais ce n’était pas vraiment le cas.

– Attends, je ne t’ai pas encore tout dit. Le truc, c’est que Matthews a tenté de le persuader de te renvoyer là-bas pour ton doctorat. Il a dit que tu avais été très bien classée. Ce qui est plutôt bien, compte tenu de l’individu. J’ai fait une demande dans ce département, et on m’a refusé tout de suite. (Il esquissa un sourire sans enthousiasme, ignorant de quelle manière elle allait réagir à cette information.) Alors, si ce n’est pas trop personnel, pourquoi n’es-tu pas allée à Harvard ?

– Je ne voulais pas venir ici, chuchota-t-elle d’une voix honteuse. Je savais qu’il était là. Mais je n’ai pas eu le choix. J’avais déjà emprunté plusieurs milliers de dollars pour aller à Saint-Joseph... Je n’avais pas les moyens d’aller à Harvard. J’espérais faire ma maîtrise très vite et aller à Harvard l’année prochaine. Si je parviens à obtenir un poste d’enseignant-chercheur plus intéressant, je n’aurai pas besoin d’emprunter pour mon doctorat.

Il hocha la tête d’un air rassurant, et tandis qu’elle faisait mine d’étudier les ouvrages avec une grande attention, il se mit à l’observer, sans tenir le moindre compte du petit renseignement qu’elle venait de lui fournir sans s’en apercevoir. Cette petite information bien plus importante que les raisons pour lesquelles elle n’avait pu se rendre à Harvard.

En la regardant ouvrir et refermer les livres poussiéreux, les yeux grands ouverts et un sourire sur ses lèvres ravissantes, il se rendit compte que son surnom, « Lapin », lui allait encore mieux qu'il ne l'avait d'abord imaginé. Car, oui, elle ressemblait beaucoup à un lapin que l'on aurait pu trouver dans un pré, mais elle lui faisait également beaucoup penser au *Lapin de velours*.

Paul ne le lui aurait jamais dit en face, et si on lui avait demandé s'il avait lu le livre, il aurait nié de manière catégorique. Mais Allison avait adoré ce conte, et, au début de leur relation, elle lui avait demandé de le lire pour qu'il puisse mieux la comprendre. Et Paul, le garçon de ferme du Vermont de plus de cent kilos, avait lu ce satané livre en cachette parce qu'il était amoureux d'elle.

Même s'il refusait de l'admettre, lui aussi aimait beaucoup cette histoire.

En voyant Lapin, il avait l'impression qu'elle aussi attendait désespérément de devenir réelle. De se faire aimer, même. Et cette attente avait fait des dégâts. Pas sur son apparence extérieure, qui était fort séduisante, même s'il aurait volontiers admis qu'elle était trop maigre et trop pâle à son goût, ce à quoi un bon régime à base de produits laitiers du Vermont aurait très bien pu remédier. Non pas sur son apparence, mais sur son âme, qu'il trouvait magnifique mais triste.

Il n'était même pas sûr de croire à l'existence de l'âme avant de faire sa connaissance. Et, maintenant qu'il la connaissait, il était obligé d'y croire. Il espérait secrètement qu'elle parviendrait un jour à devenir ce qu'elle souhaitait, que quelqu'un finirait par l'aimer et qu'elle perdrait cette apparence de lapin apeuré. Qu'elle se transformerait en quelque chose de plus audacieux. De plus joyeux.

Préférant éviter de donner libre cours à son imagination, Paul comprit rapidement qu'il lui fallait trouver un moyen de détourner Lapin de ses tracas, et lui adressa un nouveau sourire. Puis la conduisit à une porte munie d'une plaque en cuivre jaune sur laquelle était inscrit d'une élégante écriture cursive : « Pr Gabriel O. Emerson, département de littérature italienne. »

Julia remarqua avec un certain intérêt qu'aucune des autres portes n'était affublée de plaque nominative. Elle nota également que Paul avait scotché une fiche à son propre nom sous la plaque. Elle imagina le professeur se présenter et arracher la fiche par pure malveillance. Puis elle aperçut le nom complet de l'étudiant : « Paul V. Norris, maîtrise de lettres. »

– Que signifie le V ?

Elle tendit un doigt vers la fiche.

Il sembla soudain mal à l'aise.

– Je n'aime pas utiliser mon second prénom.

– Moi non plus, je ne m'en sers jamais. Et je peux comprendre, si tu ne veux pas me le dire.

Elle esquissa un sourire et se tourna vers la porte verrouillée avec l'air d'attendre quelque chose.

– Tu vas te moquer de moi.

– J'en doute. Mon nom de famille est « Mitchell ». Il n'y a pas de quoi être fier.

– Je trouve ça mignon.

Elle se mit à rougir, mais juste un peu.

Il poussa un soupir.

– Tu me promets de ne le dire à personne ?

– Bien sûr. Le mien, c'est « Helen ».

– C'est mignon aussi. (Il prit une profonde inspiration et ferma les yeux. Puis il attendit. Quand il ne put retenir son souffle plus longtemps et que ses poumons lui réclamèrent de l'oxygène au plus vite, il expira brièvement.) Virgile.

Elle le dévisagea d'un air incrédule.

– Virgile ?

– Oui.

Il rouvrit les yeux et l'étudia une bonne minute, redoutant qu'elle se moque de lui.

– Tu fais des études pour devenir spécialiste de Dante, et ton deuxième prénom, c'est Virgile ? Tu te fiches de moi ?

– C'est un prénom très répandu dans la famille. Mon arrière-grand-père s'appelle Virgile. Il n'a jamais lu Dante, fais-moi confiance ! Il était producteur de lait à Essex, dans le Vermont.

Admirative, elle lui adressa un sourire.

– Je trouve que c'est un prénom magnifique. Et c'est un immense honneur de porter le nom d'un honorable poète.

– De la même manière que c'est un grand honneur de s'appeler comme Hélène de Troie, Julia Helen. Il te correspond à merveille.

Il prit un regard tendre et la dévisagea d'un air admiratif.

Gênée, elle détourna les yeux.

Il s'éclaircit la voix comme pour apaiser la soudaine tension qui s'était matérialisée entre eux.

– Emerson ne se sert jamais de son box. Sauf pour y déposer des choses pour moi. Mais il lui appartient, et il paie pour le conserver.

– Ils ne sont pas gratuits ?

Il secoua la tête et déverrouilla la porte.

– Non. Mais ça en vaut vraiment la peine, parce qu'ils sont climatisés, il y a le chauffage, un accès Wifi, et on peut y laisser des livres sans avoir à le signaler au guichet des prêts. Donc, si j'ai besoin de quoi que ce soit, même s'il s'agit d'ouvrages de référence qu'il est interdit de sortir, je peux les laisser ici.

Les yeux grands ouverts, Julia examina la pièce, petite mais confortable, comme s'il s'agissait de la Terre promise, promenant son regard sur le grand bureau intégré, les fauteuils moelleux et les étagères qui couraient du sol au plafond. Une petite fenêtre offrait une jolie vue sur les immeubles du centre-ville et la tour CN. Elle se demanda combien il lui en coûterait de vivre dans un box plutôt que dans son indigne terrier.

– En fait, poursuivit l'étudiant en débarrassant l'une des étagères de quelques documents, je te laisse ce rayon-là. Et je te donne ma clé de rechange. (Il fouilla dans ses poches et en tira une clé, puis il nota un nombre sur un morceau de papier.) Ça, c'est le numéro de la porte, au cas où tu aurais du mal à la retrouver. Et voici la clé.

Julia demeura immobile, la bouche grande ouverte.

– Je ne peux pas. Il me déteste. Ça ne va pas lui plaire.

– Qu'il aille se faire foutre. (Elle écarquilla les yeux de surprise.) Désolé. Je n'ai pas l'habitude de jurer... autant. Du moins, pas devant les jeunes filles. Je veux dire « les femmes ».

Elle hocha la tête, mais ce n'était pas vraiment ce qui l'avait le plus étonnée.

– Emerson ne vient jamais. Tu peux y laisser tes livres, il croira que ce sont les miens. Si tu ne veux pas qu'il te surprenne, tu n'es pas obligée de travailler ici. Contente-toi de passer quand je suis là, je viens très souvent. Comme ça, s'il te voit, il croira qu'on travaille ensemble.

Il lui adressa un sourire penaud. Il voulait vraiment lui remettre cette clé. Savoir qu'elle pouvait passer à tout moment. Voir ses livres sur son étagère... étudier et travailler près d'elle.

Mais Julia n'en voulait pas.

– Je t'en prie.

Il saisit sa main blanchâtre et la lui ouvrit délicatement. La sentant hésiter, il lui caressa le revers de la main avec son pouce pour la rassurer. Il lui enfonça la clé et le morceau de papier dans la

paume et lui referma le poing, prenant grand soin de ne pas appuyer trop fort, de peur de lui faire mal. Il savait qu'Emerson lui faisait suffisamment de mal comme cela.

– « La réalité, ce n'est pas ce que tu es, c'est ce qui se passe. Et, à présent, il faudrait que quelque chose de bien se passe pour toi. »

Julia sursauta, car il n'imaginait même pas à quel point il avait raison.

Serait-il en train de citer... Non, c'est impossible.

Elle leva les yeux vers lui. Il avait un regard chaleureux et amical. Elle n'y décelait ni calcul ni vulgarité, n'y devinait aucune sornioiserie ni sévérité. Peut-être l'aimait-il vraiment bien. Ou peut-être avait-il simplement pitié d'elle. Quelles que soient ses mystérieuses motivations, à cet instant, Julia préféra croire que tout n'était pas que ténèbres et déception dans l'univers, et qu'il y restait quelque vestige de bonté et de vertu. Ainsi, la tête basse, accepta-t-elle la clé.

– Ne pleure pas, petit Lapin.

Il s'apprêta à lui sécher une larme qui n'était pas encore tombée, mais il se ravisa et retira sa main.

Elle se retourna, honteuse de cette soudaine et intense montée d'émotions, tout cela rien que pour une clé. Et aussi parce qu'il avait cité un livre qu'elle avait adoré quand elle était petite. Cherchant frénétiquement du regard quelque chose, n'importe quoi, susceptible de détourner son attention, ses yeux se posèrent sur un CD posé tout seul sur une étagère. Elle s'en empara. Le *Requiem* de Mozart.

– Tu aimes Mozart ? s'enquit-elle en retournant le boîtier dans sa main.

Il détourna le regard.

Elle s'en étonna. Elle s'apprêta à reposer le CD, redoutant de l'avoir embarrassé en fouinant dans ses effets personnels, mais il l'en empêcha.

– Il n'y a pas de problème, tu peux le regarder. Mais ce n'est pas le mien. Il est à Emerson.

Elle eut de nouveau froid de la tête aux pieds et se sentit légèrement indisposée.

Il vit sa réaction, cette fois, et se mit à lui parler très rapidement.

– Ne le dis à personne, mais je le lui ai volé.

Elle haussa les sourcils.

– Je sais, ce n'est pas bien du tout. Mais il n'arrêtait pas de mettre sans cesse le même morceau dans son bureau, pendant que j'étais en train de dresser l'inventaire de sa bibliothèque personnelle. *Lacrimosa*, lacrimosa, putain de lacrimosa ! Je ne le supportais plus. C'est si déprimant. Alors, je le lui ai volé dans son bureau et je l'ai caché ici. Problème résolu.

Julia éclata de rire. Elle ferma les yeux et continua à rire.

Soulagé par sa réaction, il esquissa un sourire.

– On ne peut pas dire que tu l'as bien caché. Je l'ai trouvé en quoi, trente secondes ?

Elle se mit à glousser et tenta de lui remettre le CD.

Il repoussa sa longue chevelure noire derrière ses épaules pour avoir une vue imprenable sur son visage.

– Pourquoi ne le cacherais-tu pas chez toi, plutôt ?

D'instinct, elle se raidit et recula d'un pas.

Il la vit baisser la tête et se mettre à mâchouiller sa lèvre inférieure. Il se demanda ce qu'il avait bien pu dire ou faire... Aurait-il mieux valu qu'il s'abstienne de la toucher ? Redoutait-elle qu'Emerson découvre que c'était elle qui avait son CD ?

– Julia ? l'appela-t-il d'une voix douce, évitant de s'approcher d'elle. Je suis désolé. J'ai fait quelque chose de mal ?

– Non. Ce n'est rien. (Elle lui jeta un coup d'œil nerveux et reposa le CD sur l'étagère.) J'adore le *Requiem* de Mozart, et *Lacrimosa*, c'est mon passage préféré. J'ignorais qu'il l'aimait aussi. Je suis

simplement, euh... surprise.

– Prends-le. (Il le lui mit dans la main.) Si Emerson le demande, je dirai que c'est moi qui l'ai. Mais, au moins, si tu le prends, tu pourras l'uploader sur ton iPod. Tu n'auras qu'à me le rendre lundi.

Elle regarda fixement le CD.

– Je ne sais pas...

– Je l'ai depuis une semaine, et il ne l'a pas cherché. Il a peut-être changé d'humeur. Il s'est mis à l'écouter en revenant de Philadelphie. Je ne sais pas ce que...

Sur un coup de tête, elle glissa le disque dans son sac à dos.

– Merci.

Il lui sourit.

– Tout ce que tu voudras, Julia.

Il avait envie de la tenir par la main. Ou, du moins, de la lui serrer ne serait-ce qu'un instant. Mais il voyait très bien qu'elle était nerveuse. Il se contenta donc de la contourner avant de la conduire dans le hall pour pouvoir poursuivre sa visite de la bibliothèque.

– Oh, le Festival du film de Toronto a lieu ce week-end. J'ai deux entrées pour samedi. Ça te dirait de m'y accompagner ?

Il tenta de prendre un ton décontracté en la guidant vers les ascenseurs.

– C'est pour quels films ?

– L'un d'eux est français, et l'autre allemand. Je préfère les films européens. (Il sourit sans enthousiasme.) Je peux échanger les billets pour quelque chose de plus... américain.

Elle secoua la tête.

– Moi aussi, j'aime bien les films européens. S'ils sont sous-titrés. J'ai un très mauvais français, et je ne connais que des jurons en allemand.

Il appela l'ascenseur, se retourna et l'observa de manière plus aiguë. Puis il eut un sourire malicieux.

– Tu connais des insultes en allemand ? Comment ça se fait ?

– Je logeais à la Maison internationale, à Saint-Joseph. L'une des étudiantes étrangères était de Francfort, et elle jurait tout le temps ! À la fin du semestre, on s'insultait tous en allemand. C'était un truc entre nous.

Elle commença à rougir légèrement et se dandina.

Elle savait que Paul était en doctorat, ce qui signifiait qu'il était fort probable qu'il ait déjà suivi des cours de français et d'allemand. Il se moquerait sans aucun doute de ses pauvres talents linguistiques, comme Christa n'avait pas manqué de le faire après un cours. Elle attendit la remarque cinglante ou le geste dédaigneux de la main.

Mais il se contenta d'esquisser un sourire et de lui tenir la porte de l'ascenseur.

– Mon allemand est atroce. Tu pourrais peut-être m'enseigner quelques grossièretés, ce serait déjà un progrès !

Elle se tourna vers lui et lui rendit son sourire. Plus franchement, cette fois.

– Peut-être. Et ça me dirait bien d'aller au cinéma avec toi, samedi. Merci pour l'invitation.

– Pas de problème.

Il était content de lui. La ravissante Julia allait l'accompagner au Festival du film, et ensuite ils iraient dîner. Il fallait absolument qu'il lui fasse découvrir son restaurant indien préféré. Ou peut-être pourraient-ils y aller ce soir et faire un tour dans Chinatown après le cinéma. Il l'amènerait alors

chez Greg pour une glace maison... et l'inviterait le week-end suivant au musée des Beaux-arts de l'Ontario pour visiter la nouvelle extension architecturale de Frank Gehry.

Ils poursuivirent leur déambulation dans la bibliothèque, Paul était déterminé à se montrer patient et précautionneux chaque fois qu'il lui offrirait une carotte et qu'il tendrait la main pour caresser délicatement son doux pelage. Sinon, il savait très bien qu'il effraierait Lapin et qu'il n'aurait alors plus l'occasion de l'aider à devenir réelle.

*

* *

Le lendemain matin, Julia s'installa sur son petit lit étroit avec son ordinateur portable et se mit à travailler sur son projet de mémoire en écoutant Mozart. Les choix musicaux du Pr Emerson la surprenaient vraiment. Comment pouvait-il passer de Nine Inch Nails à ça ? N'écoutait-il ce *Requiem* qu'à cause de Grace ou se torturait-il l'esprit en remettant sans cesse le même morceau déprimant pour une autre raison ?

Elle ferma les yeux et se concentra sur les paroles du *Lacrimosa*, chantées par un chœur en latin, d'une voix puissante et envoûtante.

Jour de larmes,

Où surgira des cendres le coupable que vous jugerez.

Ayez pitié de cet homme, Seigneur Jésus.

Accordez-leur le repos éternel, Dieu miséricordieux.

Amen.

Qu'est-ce que Gabriel peut bien avoir pour écouter ça du matin au soir ? Et pourquoi ne puis-je m'empêcher de me sentir proche de lui quand je l'écoute à mon tour ? Je n'ai fait que remplacer sa photo par son CD... sauf que je ne dors pas avec le disque sous mon oreiller.

Je suis vraiment malade...

Elle secoua la tête et tenta de se concentrer sur son projet de mémoire, cessant de faire attention aux plaintes de la musique classique, repensant à Paul et aux activités de la veille.

Il s'était montré très serviable. En plus de la clé du box de M. le professeur, il lui avait donné des conseils sur la meilleure façon de structurer son projet de mémoire, et l'avait fait rire plus d'une fois. Il y avait même très, très longtemps qu'elle n'avait pas autant ri. C'était agréable de se trouver en compagnie d'un homme à la fois beau, tendre et galant, un vrai gentleman. Des qualités recherchées mais rares. Elle lui était également reconnaissante pour ses conseils. Car, vraiment, qui mieux que Virgile, qui avait guidé Dante au milieu des Enfers, aurait pu mieux la diriger dans son projet de mémoire ?

Quoi qu'il en soit, elle n'arrivait pas à oublier très longtemps le professeur.

Elle se demanda ce qui était le pire : que Gabriel l'ait oubliée, ou qu'il soit devenu le Pr Emerson ? Cette seconde partie de la question la rendait malade, et elle refusait ne serait-ce que d'y réfléchir. Elle aurait préféré de loin qu'il l'ait oubliée, mais qu'il soit resté l'homme tendre qu'elle avait embrassé dans la vieille pommeraie, plutôt que de se souvenir d'elle mais d'être devenu le Pr Emerson, avec tous ses vices.

Le projet de mémoire de Julia était simple et direct. Elle voulait comparer l'amour courtois qui caractérisait la relation entre Dante et Béatrice, et le désir passionnel qui se manifestait dans la liaison adultérine entre Paolo et Francesca, deux personnages que le poète avait placés dans le cercle

de la luxure, dans son *Enfer*. Elle souhaitait discuter des vertus et des inconvénients de la chasteté, un sujet pour lequel elle éprouvait un intérêt plus que passager, et la comparer à l'érotisme subliminal de *La Divine Comédie*.

En travaillant à son projet, elle se retrouva à contempler tour à tour la toile de Holiday suspendue au-dessus de son lit, et une carte postale qui représentait la sculpture de Rodin, *Le Baiser*. Rodin avait sculpté Paolo et Francesca de telle manière que leurs lèvres ne se touchent pas. La sculpture n'en était pas moins sensuelle et érotique, et si Julia n'en avait pas acheté de réplique lors de sa visite au musée Rodin à Paris, c'était parce qu'elle avait trouvé l'œuvre trop émoustillante. Et trop déchirante.

Elle s'était contentée d'une carte postale qu'elle avait fixée au mur.

En plus de son « français de boulangerie », elle en savait suffisamment sur cette langue pour se rendre compte que le nom de la sculpture faisait partie intégrante de sa subversion. Car en français, le terme « baiser » pouvait tout aussi bien représenter l'innocence d'une caresse du bout des lèvres que la bestialité de l'acte sexuel. L'innocence et la bestialité étaient représentées dans l'étreinte de ces deux amants dont les lèvres ne se touchaient jamais. Ils étaient figés ensemble à tout jamais, mais séparés pour l'éternité. Elle rêvait de pouvoir les libérer de leur étreinte, et espérait en secret que son mémoire le lui permettrait.

De temps à autre, au fil des ans, Julia s'était laissée aller à repenser à la vieille pommeraie derrière la maison des Clark, à son premier baiser avec Gabriel et à ce qui s'était produit par la suite, mais la plupart du temps elle en rêvait la nuit. Elle songeait rarement, voire jamais au lendemain matin, à ses larmes et à sa crise de nerfs. C'était un souvenir bien trop douloureux. C'était un souvenir de trahison qu'elle ne se remémorait que dans ses cauchemars. Et, malheureusement pour elle, bien trop souvent à son goût. C'était la raison pour laquelle elle n'était jamais partie à sa recherche.

Son téléphone portable se mit alors à sonner, l'interrompant dans son travail.

– Salut, Julia. Tu as quelque chose de prévu ce soir ?

C'était Rachel. Elle entendit Gabriel qui râlait, derrière elle.

Elle pressa immédiatement une touche sur son ordinateur pour couper le son, afin qu'il ne puisse pas entendre Mozart au téléphone. Elle retint son souffle et attendit de savoir s'il avait entendu...

– Julia ? Tu es là ?

– Oui, oui, je t'écoute.

D'après les marmonnements de Gabriel, elle aurait été incapable de dire s'il était en colère ou simplement s'il se plaignait. Dans aucun de ces deux cas elle n'aurait été surprise.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ?

– Oui, très bien. Euh, non, je n'ai rien de prévu.

Soulagée, elle se mordit la lèvre. Il n'avait pas entendu son CD. Du moins le semblait-il.

– Parfait. Je veux aller en discothèque.

– Oh, allez. Tu sais bien que je déteste ce genre d'endroit. Je ne sais pas danser, et le son est toujours trop fort.

Rachel éclata de rire.

– C'est drôle que tu dises ça, Gabriel m'a fait exactement la même remarque. À l'exception de la danse. Il croit savoir danser, mais il n'en a simplement pas envie.

Julia se redressa sur son lit.

– Gabriel viendrait avec nous ?

– Je rentre dans deux jours. Il m’emmène dîner quelque part, et ensuite, je veux aller danser. Ça ne lui dit rien, mais il n’a pas dit non. Ce serait sympa que tu viennes nous rejoindre après dîner. Qu’en dis-tu ?

Julia ferma les yeux.

– J’aimerais bien, Rachel. Mais je n’ai rien à me mettre. Je suis désolée.

Son amie se mit à glousser.

– Tu n’as qu’à enfiler une petite robe noire. Quelque chose de simple. Je suis sûre que tu as ce qu’il faut.

Au même instant, on sonna à la porte.

– Ne quitte pas, Rachel, il y a quelqu’un en bas.

Elle s’engagea dans le couloir et aperçut un livreur devant la porte de l’immeuble.

Elle lui ouvrit.

– Oui ?

– J’ai une livraison pour Julia Mitchell. C’est vous ?

Elle acquiesça et accepta ce qui se révéla être un grand paquet rectangulaire.

– Merci, marmonna-t-elle en glissant la boîte sous son bras et en portant son téléphone à son oreille. Tu es encore là, Rachel ?

Celle-ci lui donna l’impression d’être en train de rire.

– Oui. Qu’est-ce que c’était ?

– Une livraison. Pour moi.

– Et qu’est-ce que c’est ?

– Je n’en sais rien. C’est une grosse boîte.

– Ouvre-la.

Elle referma la porte de son appartement derrière elle et déposa le colis sur son lit. Elle coinça son portable entre son oreille et son épaule pour pouvoir l’ouvrir tout en continuant à parler.

– Il y a une étiquette sur la boîte : « Holt Renfrew ». Je ne vois pas pourquoi on m’enverrait un cadeau... Rachel, ce n’est pas toi !

Elle entendit de grands éclats de rire à l’autre bout du fil.

Elle ouvrit la boîte et découvrit une magnifique robe de cocktail croisée. Elle ne connaissait pas le nom sur l’étiquette, Badgley Mischka, mais il s’agissait probablement de l’une des robes les plus féminines qu’elle ait jamais vues.

Elle vit, nichée dans une boîte à chaussures à côté de la robe, une paire de Louboutin en cuir noir. Elle contempla d’un air incrédule les semelles rouges et les très hauts talons. Il y avait sur chaque orteil un joli petit arc de velours, et elle se doutait qu’elles devaient coûter au moins un mois de loyer. Au fond de la boîte se cachait un petit sac à main orné de perles.

Elle se prit soudain pour Cendrillon.

– Ça te plaît ? C’est la vendeuse qui a tout choisi. Je lui ai juste demandé de trouver une robe violette.

Elle entendit son amie hésiter.

– C’est magnifique, Rachel. Tout. Attends une minute, comment connaissais-tu ma taille et ma pointure ?

– Je ne les connaissais pas. On dirait que tu n’as pas bougé depuis le lycée, mais il a fallu que je devine. Il faudra donc que tu essaies la robe pour voir si elle te va.

– Mais c’est trop. Rien que les chaussures... Je ne peux pas...

– S’il te plaît, Julia. Je suis si contente qu’on soit de nouveau amies. À part le fait de te retrouver et de parvenir à me rapprocher de Gabriel, il ne m’est rien arrivé de bon depuis que ma mère est tombée malade. Je t’en prie, ne m’enlève pas ça non plus.

Rachel sait vraiment comment s’y prendre pour faire culpabiliser les gens.

Elle inspira lentement.

– Je ne sais pas...

– Ce n’est pas mon argent. C’est celui de la famille. Depuis que maman est morte...

Rachel s’interrompit, espérant que Julia en tirerait ses propres conclusions, même si elles étaient fausses.

Et ce fut précisément ce qu’elle fit.

– Ta mère aurait voulu que tu dépenses son argent pour toi.

– Elle aurait voulu que tous ceux qu’elle aime soient heureux, y compris toi. Et elle n’a pas beaucoup eu l’occasion de te gâter après... après ce qui s’est passé. Je suis certaine qu’elle sait que nous nous reparlons et que ça la fait sourire. Rends-la heureuse pour moi, Julia.

Et voilà qu’elle sentait les larmes lui monter aux yeux. Quant à Rachel, elle se sentit coupable de l’avoir manipulée à ce point. Gabriel ne ressentit ni larmes ni culpabilité et espérait que les deux filles allaient bientôt régler cette histoire, qu’il puisse enfin se servir de son satané téléphone pour passer un coup de fil.

– Tu veux que je participe ? Je pourrais payer les chaussures... petit à petit.

Gabriel avait dû l’entendre, car elle l’entendit jurer et protester avec véhémence, derrière Rachel. Il marmonnait quelque chose à propos de Job. Elle ne voyait pas ce qu’il voulait dire.

– Laisse-moi m’en occuper, Gabriel ! s’exclama sa sœur.

Julia les entendit chacun discuter âprement.

– Si tu insistes, très bien – Gabriel, arrête –, mais c’est notre dernière sortie, et je veux que tu viennes avec nous. Alors, enfile-la et viens nous rejoindre, on parlera d’argent plus tard. Beaucoup plus tard. Quand je serai rentrée à Philadelphie. Et que je serai à la retraite.

Julia poussa un profond soupir et se mit à prier en silence, remerciant Grace, qui s’était toujours montrée bonne avec elle.

– Je te remercie, Rachel. À charge de revanche. Encore une fois.

Rachel se mit à hurler.

– Gabriel ! Julia nous accompagne !

L’étudiante dut éloigner son téléphone de son oreille pour éviter la surdité.

– Sois prête vers 21 heures. On viendra te chercher chez toi. Gabriel dit qu’il sait où ça se trouve.

– Ça fait tard, tu es sûre ?

– S’il te plaît ! Gabriel a choisi la discothèque, et il dit que ça n’ouvre qu’à 21 heures. On va y arriver tôt, en fait. Prends ton temps pour te préparer, et on se voit ce soir. Tu vas avoir un succès fou !

Sur ce, Julia raccrocha et se mit à admirer sa nouvelle robe. Rachel avait la même générosité et le même esprit charitable que sa mère. Dommage que rien de tout cela n’ait atteint Gabriel...

Elle se demanda comment elle allait pouvoir danser avec des chaussures aussi sexy et périlleuses. Elle songea à la perspective à la fois enthousiasmante et légèrement effrayante de danser avec un certain professeur.

Mais Rachel a dit qu’il ne voulait pas danser. Va comprendre.

Inspirée, elle se dirigea vers sa commode et ouvrit précautionneusement le tiroir aux sous-vêtements. Sans regarder la photo qu’elle y avait dissimulée, elle en tira aussitôt un petit string sexy.

Elle le tint dans le creux de sa main – il n'était pas plus grand que cela –, et le regarda fixement, comme s'il s'agissait d'une représentation de Bouddha. Et, tout à coup, elle décida qu'elle allait le porter, espérant qu'à l'instar d'un talisman ou d'une amulette, il lui donnerait le courage et l'assurance nécessaires pour faire ce qu'il fallait. Ce qu'elle voulait faire. C'est-à-dire rappeler à Dante tout ce qu'il avait perdu en l'abandonnant.

Il allait y avoir encore beaucoup de *Lacrimosa* pour Béatrice.

Le *Lobby* était un bar lounge tout ce qu'il y avait de plus chic sur Bloor Street. Gabriel, d'une façon très dantesque, appelait toujours ce night-club « le Vestibule », car il trouvait que ses clients ressemblaient aux païens vertueux qui passaient l'éternité dans les limbes de Dante. Mais, en réalité, le *Lobby* et ses fidèles avaient beaucoup plus de choses en commun avec les différents cercles de l'enfer.

Il ne voulait pas y emmener Julianne, et encore moins Rachel, car il s'agissait de son terrain de chasse, le lieu où il se rendait toujours pour satisfaire ses envies. Là-bas, trop de monde le connaissait ou avait entendu parler de lui, et il redoutait ce qui pourrait se dire et ce qu'une femme aux lèvres rouge sang pourrait involontairement laisser échapper.

Mais il se sentait à l'aise, au *Lobby*. Sûr de lui. Il était hors de question qu'il emmène Rachel et Julianne dans un environnement qu'il ne maîtrisait pas. Ce soir-là, il serait Beowulf plutôt que Dante, guerrier plutôt que poète. Il dégainerait son épée et abattrait Grendel et toute sa famille, ne serait-ce que s'ils se tournaient vers ses ouailles. Même s'il voyait la pure hypocrisie de la situation, il l'avait acceptée pour faire plaisir à sa sœur.

Quand les jeunes femmes sortirent du taxi et le suivirent docilement vers le *Lobby*, tous ceux qui attendaient dans la longue file d'attente pour entrer dans le night-club tournèrent leurs regards vers eux. Gabriel n'en tint aucun compte et s'approcha du physionomiste, un grand Noir au crâne chauve dont les oreilles étaient ornées d'un diamant. Le videur lui serra la main et le salua d'un ton cérémonieux.

– M. Emerson.

– Ethan, je vous présente ma sœur, Rachel, et son amie, Julianne.

Il lui désigna les deux jeunes femmes, et Ethan hocha la tête en esquissant un sourire, faisant un pas de côté pour les laisser entrer.

– Comment a-t-il fait ? chuchota Julia à l'intention de Rachel quand ils s'introduisirent dans l'établissement moderne, tout en noir et blanc, décoré avec goût.

– Il est sur la liste des VIP, apparemment. Ne pose pas trop de questions, lui répondit-elle en faisant la grimace.

Il les conduisit au fond de l'établissement, dans une zone qu'il avait réservée, le salon blanc, ainsi baptisé en raison de sa décoration monochrome. Les deux amies s'installèrent sur une banquette blanche, et prirent leurs aises sur les coussins moelleux recouverts de fourrure. Depuis leur position élevée, ils avaient vue sur la piste de danse, autour de laquelle s'égrenait une succession de salons privés. Pour le moment, personne ne dansait.

Rachel jeta un coup d'œil admiratif à sa protégée.

– Julia est magnifique, n'est-ce pas, Gabriel ? Elle est vraiment superbe.

L'intéressée prit un teint anormalement écarlate et se mit à tripoter l'ourlet de sa robe.

– Je t'en prie, Rachel, chuchota-t-elle.

– Quoi, elle n'est pas jolie ?

Les sourcils froncés, Rachel se tourna vers son frère, qui lui lançait un regard de mise en garde.

– Vous êtes toutes les deux ravissantes, répondit-il, refusant d'admettre quoi que ce soit, et croisant les jambes comme s'il souffrait.

Julia secoua la tête de façon imperceptible et jura entre ses dents, se demandant pourquoi son avis était si important pour elle, et pourquoi il lui semblait si difficile de se montrer aimable. Assise à

côté d'elle, Rachel haussa les épaules. C'était l'argent de Gabriel. Et si cela ne lui faisait rien de dépenser près de deux mille dollars pour que Julia soit simplement « ravissante », qu'avait-elle à y redire ? Sauf qu'elle considéra que ce manque évident d'enthousiasme était en partie dû à sa propre incapacité à susciter une quelconque réaction en lui. Elle releva donc le défi.

– Au fait, Julia, commença-t-elle en s'assurant du coin de l'œil que Gabriel l'écoutait, comment s'est passé ton rendez-vous avec Paul ?

La jeune femme était écarlate.

– Très bien. Il est vraiment bien élevé. Très... vieux jeu.

Elle résista à l'envie de se tourner vers Gabriel pour voir s'il l'écoutait. Ce n'était pas nécessaire. Rachel la regardait pour deux.

– Et il t'a emmenée dîner ?

– Oui. Au *Nataraj*, son restaurant indien préféré. Demain, il m'emmène voir deux longs métrages au Festival du film, et, après, on ira à Chinatown.

– Il est mignon ?

Julia se sentit mal à l'aise.

– Je ne sais pas si l'on peut qualifier un joueur de rugby de mignon... Mais il est beau et gentil. Il me traite comme une princesse.

– Le baiseur d'anges.

Rachel et Julia se tournèrent vers Gabriel, pas vraiment certaines d'avoir bien entendu. Julia haussa les sourcils avant de les froncer et de détourner le regard.

Satisfaite d'être parvenue à provoquer une réaction chez son frère à la mesure de sa plus récente infraction, Rachel se tourna sur la banquette pour vérifier son maquillage dans le miroir, derrière eux. Elle retouchait son rouge à lèvres rose de chez Chanel quand elle s'interrompit brusquement, le regard rivé sur quelqu'un qui venait dans leur direction.

– Gabriel, cette femme est carrément en train de te baiser du regard ! Qu'est-ce que...

Comme en réponse à son exclamation, une serveuse, une fausse blonde, apparut aussitôt auprès d'eux.

– M. Emerson ! Quel plaisir de vous revoir.

Elle se baissa, révélant le haut de son décolleté modérément généreux, et posa une main soigneusement manucurée sur son épaule, ses ongles couleur corail étincelant dans la pénombre.

Malgré elle, Julia prit un air renfrogné et se demanda si la serveuse avait l'intention de faire quoi que ce soit à Gabriel avec ses ongles, ou si elle les exhibait dans le seul but de faire fuir les autres femmes.

Elle leur adressa un hochement de tête.

– Je m'appelle Alicia, et c'est moi qui vais m'occuper de vous, ce soir.

– La note sera pour moi. Les boissons pour nous trois sont pour moi, ainsi qu'une pour Ethan et pour vous, naturellement.

Il lui enfonça un billet plié dans la main, l'obligeant de manière efficace à ôter ses doigts de son épaule.

Elle esquissa un léger sourire et le rangea.

– Mesdemoiselles ? demanda-t-elle sans quitter le professeur des yeux et sans se départir de son sourire provocant, dardant le bout de sa langue entre ses lèvres corail.

– Un cosmo, pour moi, déclara Rachel.

Julia se figea.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? lui demanda Rachel en la poussant du coude.

– Je... je ne sais pas, bredouilla-t-elle, se demandant ce qu'elle pouvait commander sans se mettre dans l'embarras.

Dans un lieu comme le *Lobby*, elle n'allait certainement pas demander une bière, ni des shots de tequila, ses poisons préférés.

– Deux cosmopolitans, alors. (Rachel se tourna vers son amie.) Tu vas adorer, c'est super bon.

– Un double Laphroaig vingt-cinq ans d'âge. Sec, je vous prie. Et demandez un petit verre d'eau plate au barman, exigea Gabriel sans jamais croiser le regard de la serveuse.

Celle-ci s'éloigna, et Rachel se mit à rire.

– Mon frère, il n'y a que toi pour paraître prétentieux même en commandant à boire !

Julia poussa un petit gloussement, ne serait-ce que parce qu'elle adorait voir Gabriel s'agacer des remarques pertinentes de sa sœur.

– Qu'est-ce que c'est que ça, du Laphroaig ? s'enquit-elle.

– Un scotch whisky single malt.

– Et le verre d'eau plate ?

– Juste une goutte pour ouvrir le goût. Je vous ferai goûter.

Il risqua un petit sourire, et Julia baissa aussitôt les yeux sur ses ravissantes chaussures.

Il suivit son regard et fut transporté par ses magnifiques talons aiguilles. Rachel ignorait complètement à quel point il était satisfait de son achat. Rien que le fait de pouvoir admirer les jolies jambes galbées de Mlle Mitchell était un plaisir en soi. Il se mit à remuer sur son siège, espérant parvenir à déloger son excitation naissante du piège dans lequel elle se trouvait présentement.

Ce ne fut pas le cas.

– Tu n'as qu'à attendre qu'on nous serve, Gabriel. Julia et moi mourons d'envie d'aller danser.

Avant que cette dernière n'eût le temps de protester, Rachel l'avait déjà entraînée sur la piste, sans avoir manqué de faire signe au DJ de monter le volume, et s'était mise à danser avec un certain enthousiasme.

Julia était quant à elle relativement mal à l'aise. Elle s'était rendu compte que Gabriel s'était tourné pour mieux la voir, adossé à la banquette, l'observant d'un regard intense et imperturbable. Elle se demanda s'il avait remarqué qu'elle ne portait pas ses sous-vêtements habituels sous sa robe.

Est-ce que les hommes les remarquent, les sous-vêtements ?

Elle fut incapable de détourner les yeux tandis qu'il l'examinait sous toutes les coutures, s'attardant plus que nécessaire sur ses jambes nues parfaitement galbées et ses chaussures à semelles rouges.

– Je ne peux pas danser avec ces hauts talons, protesta-t-elle à l'oreille de son amie.

– N'importe quoi. Contente-toi de remuer ton corps, et laisse tes pieds se reposer. Tu es magnifique, au fait. Mon frère est un idiot.

Julia tourna le dos à son professeur et se mit à danser, fermant les yeux et se laissant emporter par la musique. C'était une sensation merveilleuse. Dès qu'elle l'oublia, lui et son regard perçant, elle fut en mesure de s'amuser. Un peu.

Je me demande s'il peut voir mon string, sous ma robe. Non. J'espère qu'il peut le voir. J'espère qu'il est au supplice. Admirez, M. le professeur, parce que c'est tout ce que vous aurez !

À la fin de la chanson, Rachel s'approcha du DJ avec un sourire, lui demandant ce qu'il comptait passer par la suite. Elle sembla enchantée par sa réponse, car elle serra le poing d'une manière bien peu élégante et laissa presque échapper un cri.

– Génial ! s'exclama-t-elle en allant rejoindre Julia, la saisissant par les mains et la faisant tourner sur elle-même.

Maintenant que les deux jeunes femmes dansaient et s’amusaient manifestement beaucoup, quelques personnes provenant de différents salons privés se joignirent à elles, dont un jeune homme blond beau comme un dieu.

– Salut, les aborda-t-il, s’approchant de Julia en rythme avec la musique.

– Salut, parvint-elle à lui répondre, ayant l’impression de se faire remarquer.

Elle se souvint d’une vieille citation, à propos de la manière dont les femmes associaient la danse au sexe. Cet inconnu devait sans aucun doute exceller dans ce dernier domaine, car il maîtrisait le premier à la perfection. C’en était stupéfiant, en fait.

– C’est la première fois que je vous vois ici, lui sourit-il.

Elle remarqua qu’il avait les dents très blanches et le regard d’un bleu étincelant. Elle en oublia de lui répondre, tant elle était concentrée sur la couleur de ses yeux.

– Je m’appelle Brad. Et vous ?

Il se pencha vers elle, lui frôlant presque les lèvres avec son oreille pour mieux entendre sa réponse en dépit de la musique.

Elle sursauta légèrement, surprise par tant de proximité.

– Julia.

– Ravi de faire votre connaissance, Julia. Quel joli prénom !

Elle lui signifia qu’elle l’avait bien entendu et jeta un coup d’œil désespéré à Rachel, espérant la voir voler à son secours. Mais celle-ci était trop occupée à danser les yeux fermés, car elle adorait manifestement cette chanson.

– Je peux vous offrir un verre ? Mes amis et moi avons une table, juste devant.

Il tendit vaguement le bras, mais elle ne tint pas compte de son geste.

– Je vous remercie, mais je suis avec mon amie.

Il esquissa un sourire, sans se laisser démonter, et s’approcha davantage.

– Amenez votre amie avec vous. Vous avez des yeux magnifiques. Je le regretterais toute ma vie, si je vous laissais partir sans vous avoir demandé votre numéro de téléphone.

– Euh... je ne sais pas...

– Permettez-moi au moins de vous donner le mien.

Elle jeta un nouveau coup d’œil en direction de Rachel, ce qui se révéla être une mauvaise idée, car cela l’empêcha de voir Brad s’approcher plus encore. Elle finit par lui marcher sur les orteils, ce qui le fit grimacer de douleur, et elle perdit l’équilibre.

Il la rattrapa avant qu’elle ne s’écroule et la tint tout contre lui le temps qu’elle retrouve son aplomb. Elle fut forcée de reconnaître qu’il avait le torse musclé. Et des bras étonnamment puissants pour quelqu’un qui portait un costume.

– Doucement, ma belle. Désolé de vous avoir fait autant d’effet. Ça va ?

Il garda la main sur son bras et, de l’autre, écarta quelques boucles de son visage. Il la regarda dans les yeux et esquissa un sourire.

– Ça va. Merci de m’avoir rattrapée.

– J’aurais été bien bête de vous laisser chuter, Julia.

Son sourire semblait sincère. Il paraissait sympathique, même. Comme il était en costume, il était certainement venu directement du bureau et travaillait probablement dans le quartier des affaires pour une importante société, dans l’une de celles qui exigeaient encore que leurs jeunes employés portent le costume et la cravate. Et des chaussures noires extrêmement brillantes.

Il était sûr de lui, lui sembla-t-il, mais pas prétentieux. Et ses paroles, même s’il les avait choisies avec soin, ne paraissaient pas calculées. Il s’agissait sans doute du genre de personnes avec

lesquelles elle imaginait pouvoir sortir un moment, mais elle doutait fort qu'ils aient énormément de choses en commun. Elle n'avait aucune envie de recommencer à danser dans un avenir proche. Même si danser avec lui...

Elle était bien trop timide pour poursuivre la conversation. Elle s'apprêtait à lui présenter ses excuses, mais quelqu'un la saisit tout à coup par son autre bras, et repoussa Brad de manière fort efficace. Elle ressentit un frisson dans tout le corps et comprit aussitôt à qui appartenaient ces longs doigts glaciaux sur son bras nu.

– Ça va ? demanda Gabriel en regardant uniquement la jeune femme.

Son calme et son ton préoccupé contredisaient complètement son regard inexplicablement furieux.

Troublée par sa colère, elle ne lui répondit pas. Elle semblait interloquée, ce que Brad remarqua immédiatement.

– Est-ce que ce connard vous importune ? s'enquit-il en redressant les épaules et en fusillant Gabriel du regard.

Il s'approcha d'un pas, l'air plutôt menaçant.

Elle secoua la tête, encore sous le choc.

– Elle est avec moi, gronda Gabriel, sans même se donner la peine de se tourner vers lui.

Brad recula légèrement, car l'enseignant savait se montrer féroce.

– Venez, ordonna-t-il à Julia en l'entraînant vers leurs sièges.

Elle lança un regard d'excuse à Brad par-dessus son épaule et quitta avec soulagement la piste de danse.

Le professeur lui tendit un verre tout en reprenant son souffle. Il était surpris par sa propre réaction, et son empressement à voler au secours de la jeune femme avant même d'en avoir envisagé les conséquences.

Tandis qu'elle savourait son cosmopolitan en tentant de réfléchir à ce qui venait de se produire, Gabriel se tourna vers elle, cramponné à son verre à présent à moitié vide.

– Il va falloir faire un peu plus attention. Ce genre d'endroit peut se révéler très dangereux pour une jeune femme comme vous, et vous, ma chère, vous êtes une catastrophe ambulante.

Elle serra les dents.

– Ça allait. Et il était sympathique !

– Il a posé les mains sur vous.

– Et alors ? On dansait, et il m'a empêchée de tomber quand j'ai trébuché ! Je ne vous ai pas entendu me proposer de danser avec moi.

Il s'enfonça sur la banquette et la dévisagea en esquissant un lent sourire.

– Je préfère regarder.

Elle rejeta sa chevelure en arrière et se détourna de ses yeux saphir aux reflets de scotch. Elle vit que Brad tentait de capter son regard depuis la piste de danse, et elle essaya de lui indiquer par sa posture qu'elle n'était pas avec Gabriel. Une lueur de compréhension illumina le regard du jeune homme, qui hocha la tête avant de disparaître.

– Je vous ai promis de vous faire goûter.

Gabriel glissa jusqu'à elle sur la banquette et lui tendit son verre.

– Non, répondit-elle en tournant la tête et en faisant la moue.

– J'insiste.

Il avait pris un ton plus déterminé.

Elle soupira et tenta de lui prendre le verre des mains, mais il le tenait fermement.

– Laissez-moi vous faire boire, lui chuchota-t-il d'une voix soudain rauque et charnelle.

Bon sang, Gabriel. Bon sang, Gabriel...

– Je suis capable de boire toute seule, lâcha-t-elle d'un ton hésitant.

– Naturellement. Mais à quoi bon, puisque je suis là pour le faire à votre place ? rétorqua-t-il avec un sourire qui lui permit de révéler sa dentition parfaite.

Préférant éviter de laisser échapper son précieux scotch par accident, elle l'autorisa à presser le verre contre sa lèvre inférieure, ce qu'il fit lentement, avec sensualité. Elle ferma les yeux et se concentra sur la sensation lisse et froide contre sa bouche. Il fit pencher délicatement le verre, jusqu'à ce que le liquide ambré se mette à couler entre ses lèvres entrouvertes.

Elle fut étonnée qu'il se montre si direct avec elle. Si sensuel. Mais elle fut encore plus surprise quand le whisky lui enflamma la bouche. Elle l'avala aussitôt.

– C'est atroce ! bredouilla-t-elle. Ça a un goût de brûlé !

Il se pencha en arrière et examina son visage. Elle était écarlate.

– C'est la tourbe. C'est quelque chose qu'il faut apprendre à aimer. Vous l'apprécierez sans doute, quand vous aurez essayé plusieurs fois.

Il lui adressa un petit sourire satisfait, les lèvres retroussées.

Elle se mit à tousser en secouant la tête.

– J'en doute. Sinon, je suis une grande fille, et je suis parfaitement capable de prendre soin de moi. Donc, à moins que je vous appelle à l'aide, s'il vous plaît, laissez-moi vivre.

– Balivernes. (Il désigna vaguement la piste de danse.) Grendel et les siens vont vous dévorer à la première occasion, et inutile de discuter.

– Je vous demande pardon ? Pour qui vous prenez-vous ?

– Pour quelqu'un qui sait reconnaître la naïveté et l'innocence. À présent, savourez votre cocktail comme une gentille fille et cessez de faire comme si vous vous sentiez chez vous. (Il lui lança un regard noir et termina son verre d'un trait.) Calamity Julianne.

– Qu'est-ce que c'est censé signifier, « naïveté et innocence » ? Franchement, qu'essayez-vous de me dire, Gabriel ?

– Vous voulez que je vous l'épelle ?

Il grimaça et, baissant d'un ton, se pencha vers elle. Quand elle ressentit son souffle chaud sur son cou nu, elle leva les yeux au ciel malgré elle.

– Vous rougissez comme une adolescente, Julianne. Et je devine votre innocence. Il est plus qu'évident que vous êtes encore vierge. Alors, cessez de vouloir vous faire passer pour quelqu'un d'autre.

– Vous... vous ! (Elle s'écarta brusquement de lui en cherchant une insulte suffisamment forte en anglais. Malheureusement, elle dut se contenter d'un terme italien.) *Stronzo* !

Tout d'abord, l'enseignant sembla furieux, puis ses traits s'adoucirent, et il éclata de rire, la tête en arrière, les yeux fermés et les mains sur le ventre.

Julia était folle de rage. Elle se mit à fulminer, vidant son cosmo presque d'un trait, se demandant comment Gabriel pouvait savoir la vérité sur elle après des retrouvailles encore si brèves. Certainement Rachel... elle secoua la tête. Jamais son amie n'aurait fait cela. Il s'agissait d'une question intime, et elle n'en avait parlé de vive voix qu'à Aaron. Et ce dernier était trop bien élevé pour répéter ce genre d'information.

Alors que Gabriel souriait, Julia déplora le fait qu'il lui ait gâché une occasion de faire connaissance avec quelqu'un de sympathique. Elle ne lui aurait probablement pas donné son numéro de téléphone parce que ce n'était pas son genre, mais elle aurait préféré qu'il s'agisse de sa propre décision plutôt que de celle de son professeur. C'était vraiment un con. Il était temps qu'il change.

Quelques minutes plus tard, leur fausse blonde de serveuse s'approcha et tendit à Julia une petite boîte dorée.

– C'est pour vous.

– Je suis désolée, il doit s'agir d'une erreur. Je n'ai pas commandé ça.

– Évidemment, c'est un des gars à la table des banquiers qui m'a demandé de vous la remettre. Et je suis censée vous dire que si vous la lui renvoyez, vous allez lui briser le cœur. (Elle adressa un sourire charmeur à Gabriel.) Je vous ressers quelque chose, M. Emerson ?

– Je crois qu'on a assez bu pour la soirée, je vous remercie.

Il n'avait pas quitté Julia des yeux, et la regarda retourner la petite boîte dans sa main. En l'ouvrant, elle y trouva une carte de visite et une truffe au chocolat enveloppée dans du papier doré. Sur la carte, il était inscrit :

« Brad Curtis
Directeur des marchés financiers
Banque de Montréal
55, Bloor Street West, 5^e étage
Toronto, Ontario, Canada
Tél. : 416-555-2525. »

Elle retourna la carte et lut les quelques phrases qu'il avait rédigées d'une main décidée.

« Julia,
Désolé que l'on soit parti du mauvais pied.
Le chocolat me rappelle la couleur de vos yeux magnifiques,
Brad.
S'il vous plaît, appelez-moi : 416-555-1491. »

Elle retourna la carte et esquissa un sourire. Il plaisantait. Il n'avait pas trouvé que son extrême maladresse était un motif suffisant pour la repousser. Et il ne l'avait pas traitée de « vierge », comme s'il s'était agi d'une insulte. Il aimait la couleur de ses yeux et la trouvait attirante.

Elle défit l'emballage de la truffe avec précaution et la glissa dans sa bouche. *Paradisique*. Comment savait-il qu'elle adorait les chocolats de luxe ? C'était certainement le destin. Elle ferma les yeux et savoura le goût intense du chocolat noir, se léchant les lèvres pour s'assurer qu'elle n'en manquait pas une miette. Elle poussa un gémissement involontaire.

Pourquoi n'ai-je pas rencontré quelqu'un comme lui en première année, à Saint-Joseph ?

Pendant ce temps, Gabriel se rongea les ongles de la main droite jusqu'aux phalanges. Une fois encore, le fait de voir Mlle Mitchell se satisfaire des petits plaisirs de la vie était un des spectacles les plus érotiques auxquels il ait jamais assisté. La façon dont elle avait ouvert de grands yeux en apercevant la truffe, le rose qui lui était monté aux joues et sa façon de se réjouir à l'avance, la manière dont elle avait gémi les lèvres entrouvertes et dont elle avait dardé sa langue pour récupérer les miettes de cacao restées accrochées à sa bouche rubis... C'en était trop.

Donc, naturellement, il avait fallu qu'il gâche tout.

– Vous n'avez pas mangé ce truc, si ?

Elle tourna la tête. Elle avait oublié sa présence, tant elle s'était laissé emporter par l'extase pseudo-orgasmique que lui avait procurée son chocolat.

– C'était délicieux.

– Il aurait pu vous droguer. Ne savez-vous donc pas qu'il ne faut pas accepter les bonbons d'un étranger, ma petite ?

– Je suppose que l'on peut accepter une pomme, en revanche, Gabriel ?

Il plissa les yeux pour tenter de la suivre. Quelque chose lui échappait.

– Et je ne suis pas une petite fille, se vexa-t-elle.

– Alors, cessez de vous comporter comme telle. Vous n'allez pas garder ça, hein ?

Il désigna la boîte qui dépassait du sac minuscule de la jeune femme.

– Et pourquoi pas ? Il m'avait l'air sympathique.

– Vous êtes capable de ça ? De ramasser un homme dans un bar ?

Elle fronça les sourcils, et sa lèvre inférieure se mit à trembler.

– Je ne suis pas en train de le « ramasser » ! Et je suis certaine que vous n'avez jamais ramassé de femmes dans un bar, vous, que vous ne les avez jamais ramenées chez vous ; ce que je n'ai moi-même jamais fait, professeur, je vous le ferais remarquer.

Gabriel devint écarlate. Il lui était impossible de le nier. Il n'était pas hypocrite à ce point. Mais ce qui s'était produit entre Grendel le banquier blond et Mlle Mitchell lui était resté en travers de la gorge, même s'il en ignorait la raison. Il fit aussitôt signe à la serveuse pour lui commander un autre scotch.

Quant à elle, Julia opta pour un autre cosmopolitan, espérant que le mélange fruité mais fort puisse l'aider à oublier l'homme cruel mais fascinant, assis à côté d'elle, et qu'elle n'aurait jamais.

Quand Rachel revint, s'écroulant d'épuisement sur la banquette, Julia se leva et s'excusa. Elle s'engagea dans le couloir du fond, à la recherche des toilettes. L'arrogance et la condescendance de Gabriel l'avaient rendue folle de rage. Il ne voulait pas d'elle, mais voilà à présent qu'il refusait que qui que ce soit d'autre puisse l'avoir. Quel était son problème ?

Elle était si furieuse contre lui qu'elle ne vit pas l'homme qui se tenait dans le couloir. Elle le heurta de plein fouet, recula d'un bond et manqua de tomber. Heureusement, il la rattrapa à temps.

– Je vous remercie, murmura-t-elle en levant les yeux vers un Ethan à l'air amusé.

– Pas de problème.

Le physionomiste la relâcha aussitôt.

– Je cherchais les toilettes.

Il lui indiqua le chemin en pointant son téléphone portable.

– Dans l'autre direction. (Retournant au SMS qu'il était en train de rédiger avant qu'elle ne le percu, il poussa un juron.) Merde.

– J'ai cassé quelque chose ?

Il secoua la tête.

– Non. J'ai simplement des problèmes de... SMS.

Elle lui adressa un sourire compatissant.

– Je suis désolée.

– Moi aussi. (Il lui lança un regard inquisiteur.) Je suis impressionné. D'habitude, Emerson ne vient jamais accompagné.

– Et pourquoi ça ?

Il gloussa.

– Vous êtes sérieuse ? Regardez autour de vous. Combien de couples sont arrivés ensemble, à votre avis ?

– Oh. Il vient souvent ?

Ethan l'examina attentivement, se demandant s'il n'en avait pas trop dit.

– Ce serait plutôt à lui de vous le dire.

Elle se sentit mal.

Quand il s'en rendit compte, il tenta de la reconforter.

– Hé, il est là avec vous, ce soir. Ça signifie quelque chose, non ?

Elle baissa les yeux sur ses mains et se tripota les ongles.

– Euh, il n'est pas vraiment avec moi. Je suis simplement une vieille amie de sa sœur.

Elle avait l'air si triste, avec ses grands yeux noisette et ses lèvres tremblantes, qu'Ethan chercha une idée pour détourner son attention.

– Julianne, vous ne parleriez pas italien, des fois ?

Elle esquissa un sourire.

– Euh, c'est Julia, en fait. Et si, je parle italien. J'étudie cette langue à l'université.

Le regard du videur s'illumina instantanément.

– Pourriez-vous m'aider à envoyer un message à ma petite amie ? Elle est italienne. J'aimerais pouvoir l'impressionner.

– Gabriel parle mieux l'italien que moi. Vous devriez le lui demander.

Ethan lui lança un regard étonné.

– Vous plaisantez ? Je ne veux pas de lui autour de ma copine. Je vois bien comment les femmes réagissent quand il est dans les parages. Elles en ont toutes après lui.

Julia se sentit mal, mais parvint à repousser son sentiment de dégoût.

– Bien sûr, que voulez-vous que je vous traduise ?

Il lui tendit son téléphone, et elle commença à saisir en italien ce qu'il lui dictait. Elle gloussa légèrement à certaines phrases plus intimes que d'autres, mais, dans l'ensemble, elle fut impressionnée qu'Ethan, malgré sa robustesse et son côté bourru, se soucie suffisamment de sa petite amie pour lui dire à quel point il l'aimait et pour lui garantir que les femmes du *Lobby* n'avaient pas le droit de l'approcher. Elle était sur le point d'achever son SMS, quand quelqu'un surgit derrière eux.

– Hum.

Julia leva la tête et aperçut une paire d'yeux bleus menaçants qu'elle commençait à connaître.

– M. Emerson, le salua Ethan.

– Ethan, gronda Gabriel.

Julia n'était pas certaine d'avoir bien entendu. Elle avait eu l'impression que le professeur avait grogné comme un animal, mais c'était impossible.

Elle appuya sur la touche d'envoi du téléphone et rendit ce dernier au vigile.

– Voilà. C'est fait.

– Je vous remercie, Julia. Je vous offrirai un verre.

Il adressa un signe de tête à Gabriel et s'éloigna dans le couloir.

Julia se dirigea vers les toilettes.

– Où croyez-vous aller ?

Il la suivit.

– Aux toilettes. Et vous ?

Il l'attrapa par le poignet, posant le pouce sur ses veines. Elle lâcha un petit cri.

Il la poussa dans un recoin sombre, le long du couloir, et la plaqua contre le mur, sans lui lâcher le poignet, plaçant son autre main sur la paroi, à côté de son épaule. Elle était prise au piège.

Il prit le temps de humer son parfum vanillé et de se lécher les lèvres, mais semblait loin d'être ravi.

– Pourquoi lui avez-vous donné votre numéro ? Il vit avec quelqu'un, vous savez ? Maintenant, il vous paie à boire et vous appelle « Julia » ?

– C'est comme ça que je m'appelle, M. le professeur ! Il n'y a que vous qui m'appeliez autrement. Et à ce stade, quand bien même vous voudriez m'appeler par mon prénom je ne vous le permettrais pas. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous m'appeliez Mlle Mitchell à tout jamais. Et je ne lui ai pas donné mon numéro.

– Vous avez saisi votre numéro sur son téléphone. Vous voulez vraiment coucher avec plusieurs hommes en même temps ?

Elle secoua la tête, trop furieuse pour répondre, et tenta de se glisser sous son bras, mais il la rattrapa par la taille.

– Dansez avec moi.

Elle se mit à ricaner.

– Alors là, ça ne risque pas d'arriver.

– Ne soyez pas si dure avec moi.

– Ce n'est qu'un début, professeur.

– Méfiez-vous.

Il avait pris un ton menaçant.

Elle attendit que le frisson qui lui parcourait l'échine se dissipe.

– Vous n'avez qu'à m'enfoncer un couteau dans le cœur, qu'on en finisse, chuchota-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Ne m'avez-vous pas fait suffisamment de mal comme ça ?

Il la libéra aussitôt et recula.

– Julianne. (Il avait laissé échapper son nom, sans savoir s'il s'agissait d'un reproche ou d'une question. Il fronça les sourcils et sembla très affecté. Pas furieux, mais affecté. Blessé, même.) Suis-je si maléfique ? demanda-t-il d'une voix grave, presque en chuchotant.

Elle secoua la tête, et ses épaules s'affaissèrent.

– Je n'ai aucune envie de vous faire du mal, poursuivit-il. Loin de moi cette idée.

Il vit son air intentionnellement soumis, et chercha aussitôt sa bouche du regard. Il vit sa lèvre inférieure se mettre à trembler. Elle regardait autour d'elle d'un air inquiet.

Elle est effrayée, espèce de crétin. Lâche un peu de lest !

« Vous m'avez fait remarquer tout à l'heure que je ne vous avais pas invitée à danser. Eh bien, voilà, c'est chose faite. (Il s'exprimait d'un ton nettement plus doux.) Julianne, voudriez-vous me faire l'honneur de danser avec moi ? S'il vous plaît ?

Il se fendit d'un sourire charmeur et inclina légèrement la tête... un geste de séduction évident. Mais qui n'eut pas l'effet escompté, car Julia continua à regarder par terre. Il lui caressa le poignet du bout des doigts, comme s'il tentait de s'excuser auprès de sa peau. Même s'il n'était pas certain que cette dernière aurait accepté ses excuses.

Julia porta instinctivement la main à son cou, ayant soudain l'impression d'avoir reçu le coup du lapin, tant il changeait constamment d'humeur. Il contempla sa main sur la peau laiteuse de sa gorge et vit de nouveau ses veines bleues frémir à chacun des battements de son cœur.

On dirait un colibri, songea-t-il. Si minuscule, si fragile. Fais attention...

Elle déglutit bruyamment et chercha impatiemment une issue.

– S'il vous plaît, répéta-t-il, les yeux brillant dans la pénombre.

– Je ne sais pas danser.

– Vous étiez bien en train de danser, tout à l'heure.

– Pas un slow. Je vais vous marcher sur les pieds et vous blesser, avec ces talons aiguilles. Ou alors, je vais trébucher et finir par terre, et vous serez humilié. Vous m'en voulez déjà suffisamment comme ça...

Sa lèvre inférieure se mit à trembler de manière plus perceptible.

Il s'approcha d'un pas, et elle s'aplatit encore plus contre le mur, comme si elle tentait de disparaître à l'intérieur pour pouvoir lui échapper. Il lui prit la main et la porta majestueusement à ses lèvres. Puis, avec le sourire, il se pencha vers elle, approchant sa bouche de son oreille. Cette proximité la fit frissonner, surtout quand elle commença à sentir son souffle sur sa peau.

– Julianne, comment pourrais-je en vouloir à quelqu'un de si doux ? Je vous promets de ne pas me fâcher et de ne pas avoir honte. Avec moi, vous allez savoir danser. (Son chuchotement était vivifiant et doux, sensuel et séduisant : scotch et menthe poivrée.) Venez.

Il la prit par la main, et le même frisson lui parcourut de nouveau l'échine. En attendant sa réponse, la sentant figée à son contact, il s'étonna de sa réaction envers lui. Il avait l'impression que son charme fonctionnait enfin, alors même qu'elle tremblait encore quelques instants auparavant.

– Je vous en prie, professeur, lâcha-t-elle en regardant sa chemise, réticente à croiser son regard.

– Je croyais qu'on était censés être Gabriel et Julianne, ce soir.

– Vous n'avez pas vraiment envie de danser avec moi. C'est uniquement le scotch qui parle.

Il haussa les sourcils et réprima une riposte plutôt rude. Elle tentait de le pousser à bout, comme si elle savait exactement quelle partition jouer, et à quel moment.

– Un slow. C'est tout ce que je demande.

– Pourquoi voudriez-vous danser avec une vierge ? chuchota-t-elle, soudain fascinée par le motif de ses propres chaussures.

Il se crispa.

– Pas n'importe quelle vierge, mais vous, Julianne. Je m'étais dit que vous accepteriez de danser avec quelqu'un qui n'a aucune intention de vous importuner sur la piste, ni de prendre les moindres libertés avec vous devant un parterre d'hommes assoiffés de sexe. (Elle sembla sceptique, mais préféra garder le silence.) J'essaie de tenir les loups à distance, lui fit-il remarquer d'une voix grave.

Un lion à la tête d'une meute de loups, songea-t-elle. *Comme c'est pratique.*

Il ne plaisantait pas. Il la regardait sérieusement, l'obligeant à soutenir son regard intensément bleu.

– Une danse avec moi, et ils comprendront qu'il vaut mieux vous laisser tranquille. Ce qui serait un net progrès. (Il esquissa un léger sourire.) Avec un peu de chance, on ne vous dérangera plus de la soirée, et je ne serai plus obligé de surveiller mon élève de si près.

Elle se hérissa mais s'apaisa aussitôt, se rendant compte qu'à son âge il était habitué à obtenir ce qu'il voulait. Toujours.

Mais ça n'a pas toujours été comme cela. S'agissait-il bien du même Gabriel ?

– Sur quel morceau voulez-vous danser ? (Il la persuada de regagner leur salon privé en lui posant la main dans le creux du dos.) Je demanderai au DJ la chanson que vous désirez. Que diriez-vous de Nine Inch Nails ? Un petit *Closer*, par exemple ?

Il lui sourit pour lui montrer qu'il plaisantait. Mais elle ne le regardait pas, elle avait les yeux rivés sur le sol pour éviter de trébucher et de les plonger tous les deux dans l'embarras. Néanmoins, dès qu'il eut prononcé le nom de cette chanson, elle se figea.

Il manqua de la heurter, tant elle s'était immobilisée brusquement. Du bout de ses doigts, il remarqua à quel point elle était soudain devenue glaciale, et regretta aussitôt d'avoir prononcé ces quelques paroles. Il chercha son visage du regard, et ce qu'il y vit le troubla profondément.

– Regardez-moi, Julianne. (Elle retint son souffle.) S’il vous plaît, ajouta-t-il.

Obéissante, elle leva ses grands yeux noisette vers lui et le regarda sous ses longs cils. Il lut sur son visage un sentiment de peur et une immense gêne, et éprouva en lui comme un déclic.

– C’était une plaisanterie. De mauvais goût. Pardonnez-moi. Jamais je ne demanderais cette chanson pour danser avec vous. Ce serait un blasphème de la pire espèce que d’exposer quelqu’un comme vous à de telles paroles. (Confuse, elle cligna des yeux.) Je sais que je me suis montré un peu... *stronzo*, ce soir. Mais je vais essayer de trouver quelque chose de bien. Je vous le promets.

Réticent à la lâcher de peur qu’elle ne s’enfuie, il la conduisit jusqu’à la cabine du DJ à qui il glissa un billet en lui chuchotant sa requête.

Il l’entraîna ensuite sur la piste de danse et la prit dans ses bras, mais pas trop près. Il remarqua qu’elle avait les mains moites – et nettement plus petites que les siennes. Il ne lui était pas venu à l’idée qu’elle avait peut-être eu cette réaction à cause de la chanson à laquelle il avait fait allusion. Non, il croyait que c’était parce qu’elle le détestait, et qu’il n’avait fait qu’envenimer la situation en se montrant insultant et autoritaire avec elle, alors que tout ce qu’il voulait, c’était la protéger des loups qui étaient descendus la renifler d’un peu trop près.

Pourquoi je me donne autant de mal ? Ce n’est plus une enfant. Ce n’est même pas une amie.

Il la sentit frissonner et, une nouvelle fois, regretta de s’être montré si dur avec elle. C’était une jeune femme fragile et manifestement plutôt sensible. Il n’aurait jamais dû faire allusion à sa prétendue virginité. Il s’était montré grossier. Grace aurait été ulcérée par son manque de raffinement. À juste titre.

Peut-être pourrait-il se réconcilier avec la belle Julianne en dansant gentiment avec elle et en lui montrant qu’il pouvait se conduire en garçon bien élevé, malgré tout. Il lui posa la main dans le bas du dos. Aussitôt, il la sentit se mettre à respirer beaucoup plus vite.

– Détendez-vous, chuchota-t-il en lui effleurant involontairement la joue du bout des lèvres.

Il la serra contre elle, s’assurant qu’elle puisse sentir sa poitrine contre la sienne. Il s’efforçait à présent de se conduire du mieux possible.

Julia ne connaissait pas la chanson qu’il avait demandée. Le chanteur fredonnait en espagnol, et les paroles lui étaient inconnues, même si celles du refrain, *besame mucho*, lui disaient quelque chose et qu’elle savait que cela signifiait « embrasse-moi beaucoup ». Les arrangements étaient très latin jazz, et ils se mirent tous deux à se déhancher doucement au rythme du morceau, Gabriel l’entraînant d’un bout à l’autre de la piste de danse, comme s’il avait été un danseur professionnel. Le fait qu’il ait choisi un titre si ouvertement romantique la fit rougir.

Je t’ai beaucoup embrassé, Gabriel, lors de cette merveilleuse soirée. Mais tu ne t’en souviens pas. Je me demande si tu te rappelleras de moi si je t’embrassais...

Elle sentit son cavalier effleurer le haut de son string avec son auriculaire, à travers sa robe, et elle se demanda s’il savait ce qu’il y avait sous son doigt. À l’idée qu’il puisse s’en douter, elle devint brûlante. Elle lui cacha ses yeux en regardant fixement les boutons de sa chemise.

– Ce serait mieux si vous me regardiez dans les yeux. Il vous serait plus facile de me suivre.

Il lui adressa un sourire. Un grand sourire sincère qu’elle n’avait plus revu depuis des années. Son cœur commença à s’emballer, et elle lui rendit son sourire en rougissant, ne baissant sa garde qu’un bref instant.

Le sourire de Gabriel se dissipa.

– Votre visage m’est familier. Êtes-vous certaine que Rachel ne nous a jamais présentés lors d’une de mes visites à la maison ?

Une lueur d’espoir se fit jour dans le regard de la jeune femme.

– Elle ne nous a pas présentés, non, mais nous...

– J’aurais juré vous avoir déjà rencontrée.

Perplexe, il fronça les sourcils.

– Gabriel ? lâcha-t-elle, tentant de lui révéler la vérité d’un simple regard.

Il soupira lentement en secouant la tête.

– Non, j’imagine que ce n’est pas le cas. Mais vous me faites penser à Béatrice, du tableau de Holiday. N’est-il pas amusant que vous en ayez vous aussi une copie ?

S’il avait su ce qu’il cherchait, ou s’il avait été un peu plus doué pour lire en elle, il aurait deviné qu’elle se sentait légèrement mal, et que tout espoir avait quitté son regard.

Elle se mordit la lèvre d’un air absent.

– C’est... un ami qui m’a parlé de cette toile. C’est la raison pour laquelle je l’ai achetée.

– Votre ami a bon goût.

Quelque chose dans la réponse de Julia lui avait déplu, mais il repoussa son mécontentement, le mettant sur le compte du fait qu’il la sentait fortement tendue dans ses bras. Il soupira et approcha son front du sien, son souffle chaud sur son visage. Il sentait le Laphroaig et dégageait un parfum qui lui était propre.

Potentiellement dangereux.

– Julianne, je vous promets que je ne mords pas. Cessez de vous inquiéter.

Elle se raidit, même si elle savait parfaitement qu’il tentait de la mettre à l’aise. Mais il lui avait fait de la peine plus d’une fois, et cela l’épuisait. Elle n’était pas une marionnette au bout d’un fil avec laquelle il pouvait jouer comme bon lui semblait, uniquement parce qu’un banquier blond lui avait offert une truffe. Elle avait l’impression que cette danse n’était que l’occasion pour lui d’afficher sa supériorité.

– Je ne crois pas que ce soit très professionnel, commença-t-elle, le regard soudain enflammé.

Le sourire du professeur s’estompa, et il se tourna vers elle.

– Non, vous avez raison, Mlle Mitchell. Je ne suis pas professionnel avec vous. Pas le moins du monde. Je suppose que le fait de vouloir danser avec la plus jolie fille du club n’est pas une excuse suffisante ?

Elle entrouvrit ses ravissantes lèvres écarlates, puis il l’observa les serrer l’une contre l’autre.

– Je ne vous crois pas.

– Quoi, que vous êtes de loin la plus belle femme ici ? Ou que moi, un enfoiré au cœur de pierre, je veuille danser avec vous sur une belle chanson ?

– Cessez de vous moquer de moi, lui rétorqua-t-elle sèchement.

– Je ne me moque pas de vous, Julianne.

Il baissa son bras vers le bas de son dos, et elle ne put s’empêcher de pousser un petit cri, tant ce geste avait provoqué quelque chose, au fond d’elle. Il s’en était douté, naturellement, et s’était attendu à sa réaction. Ce qu’il ignorait, c’était qu’il l’avait déjà touchée à cet endroit. Qu’il avait été le premier à poser sa main là. Et que Julia ne s’était jamais vraiment remise de son absence.

Il la vit prendre un air agacé, non sans un certain amusement.

– Quand vous ne me faites pas la tête, vous êtes plutôt jolie, avec vos grands yeux doux. Vous êtes toujours très séduisante, mais, dans ces moments-là, vous ressemblez à un ange. C’est presque comme si... vous ressembliez à...

Un éclair lui traversa l’esprit, et sa cavalière s’arrêta de danser.

Elle serra sa main dans la sienne et le regarda dans les yeux, espérant qu’il allait se rappeler.

– Oui, Gabriel ? Je ressemble à quelqu’un ?

L'expression sur son visage se dissipa aussi vite qu'elle était apparue, et il secoua la tête, lui adressant un sourire.

– Juste le fruit de mon imagination. Ne vous inquiétez pas, Mlle Mitchell, le morceau est presque terminé. Vous serez libre, ensuite.

– Si seulement..., marmonna-t-elle.

– Pardon ?

Il approcha de nouveau son front du sien.

Sans réfléchir au caractère intime de ses actes, il lui lâcha la main et repoussa lentement une mèche de cheveux du visage de la jeune femme, lui effleurant le cou du bout des doigts bien plus longuement que nécessaire.

– Vous êtes ravissante, chuchota-t-il.

– J'ai l'impression d'être Cendrillon. C'est Rachel qui m'a offert cette robe et ces chaussures.

Elle avait habilement changé de sujet.

Il ôta sa main.

– Vous avez vraiment l'impression d'être Cendrillon ?

Elle acquiesça.

– Il vous en faut vraiment peu pour être heureuse, déclara-t-il, plus pour lui-même que pour elle. Votre robe est ravissante. Rachel devait connaître votre couleur préférée.

– Comment savez-vous que le violet est ma couleur préférée ?

– Il y en a partout chez vous.

Elle grimaça en se remémorant sa seule et unique visite dans son terrier.

Il voulait qu'elle le regarde. Qu'elle ne voie que lui.

– Vos chaussures sont splendides.

Il la toisa de la tête aux pieds.

Elle haussa les épaules.

– J'ai peur de tomber à chaque pas.

– Je ne vous laisserais jamais tomber.

– Rachel est extrêmement généreuse.

– C'est vrai. Tout comme Grace. (Il la vit hocher la tête.) Contrairement à moi.

Il fit cette remarque comme il aurait posé une question, et chercha son regard.

– Je n'ai jamais dit ça. En fait, je suis sûre que vous pouvez vous montrer très généreux quand vous vous en donnez la peine.

– Quand je m'en donne la peine ?

– Oui. Quand j'avais faim, vous m'avez nourrie.

Deux fois, songea-t-elle.

– Vous aviez faim ? (Il avait pris un ton sec, presque horrifié, et cessa aussitôt de danser.) Vous avez faim ?

Son regard s'était durci, comme deux gemmes bleues, et sa voix s'était faite aussi glaciale que l'eau qui s'écoule des glaciers.

– Je ne meurs pas de faim, professeur. Juste assez pour un steak. Et des pommes.

Elle leva timidement les yeux vers lui, espérant pouvoir apaiser sa colère soudaine.

Il était bien trop contrarié pour faire attention à son allusion aux pommes. Mis face à la réalité de la misère étudiante – une réalité qu'il ne connaissait que trop bien –, il comprit qu'il était inutile de se demander pourquoi la pauvre Mlle Mitchell était si pâle et si maigre.

– Répondez-moi franchement. Avez-vous suffisamment de quoi vivre, ou non ? Si vous êtes dans le besoin, j’irai voir le président de mon département dès lundi, et je lui demanderai d’augmenter votre bourse. Pour l’amour du *ciel*, je donnerais mon American Express, ce soir. Je refuse de vous savoir affamée. Vraiment.

Julia demeura silencieuse un long moment, stupéfaite par sa réaction.

– Ça va, professeur. J’ai suffisamment d’argent, si je fais attention. J’ai du mal à cuisiner dans mon studio, mais je vous promets que je mange à ma faim.

Il se remit doucement à danser, l’entraînant avec délicatesse sur la piste de danse.

Il baissa les yeux sur ses magnifiques chaussures.

– Vous allez les vendre pour pouvoir faire vos courses ? Ou pour payer votre loyer ?

– Bien sûr que non ! C’est Grace qui me les a offertes, en quelque sorte. Jamais je ne m’en séparerai. Quoi qu’il arrive.

– Vous me promettez que vous viendrez me voir si vous avez besoin d’argent ? Par égard pour Grace ?

Elle détourna le regard, préférant garder le silence.

Il soupira et baissa d’un ton.

– Je sais que je ne mérite pas votre confiance, mais je vous le demande uniquement pour ça. Vous me le promettez ?

Elle prit une profonde inspiration et retint son souffle.

– Est-ce si important pour vous ?

– Absolument, oui.

Elle soupira bruyamment.

– Alors, oui, je vous en fais la promesse.

– Je vous remercie.

Il sembla soulagé.

– Rachel et Grace se sont toujours montrées bienveillantes envers moi, surtout après la mort de ma mère.

– Quand votre mère est-elle morte ?

– Quand j’étais en terminale. Je vivais déjà avec mon père à Selinsgrove, à l’époque. Elle habitait Saint Louis.

– Toutes mes condoléances.

Elle ouvrit la bouche comme si elle s’apprêtait à poursuivre, mais se ravisa.

– Allez-y, chuchota-t-il. Vous pouvez le dire.

Il la regarda dans les yeux pour l’encourager, et l’espace d’un instant, elle oublia ce qu’elle voulait dire. Mais elle se ressaisit.

– Euh, j’allais vous dire que si vous aviez besoin de quelqu’un à qui parler... de Grace, je veux dire... Je sais que Rachel ne va pas tarder à rentrer à Philadelphie, mais je serai là, euh, bien sûr. Ce ne sera pas très professionnel, mais, euh, voilà...

Elle évita son regard, et il sentit le corps de la jeune femme se crispier, comme si elle se préparait à une réaction affreuse de sa part.

Mais qu’est-ce que j’ai fait à cette pauvre fille ? Elle est terrifiée, elle a peur que je m’en prenne à elle...

Il savait bien qu’il méritait sa méfiance, et il décida de se montrer gentil avec elle. Du moins jusqu’à la fin de la chanson, avant de reprendre une attitude professionnelle. Ensuite, il se montrerait plus distant, mais tendre.

– Regardez-moi, Julianne. Vous savez, je n’ai rien contre les gens qui me regardent dans les yeux. (Elle leva la tête avec une certaine hésitation.) C’est une proposition très aimable. Je vous remercie. Il y a certains sujets que je n’aime pas vraiment aborder, mais je penserai à vous. (Il lui adressa un nouveau sourire, qui, cette fois, ne le quitta plus.) Vous êtes à la fois charitable et modeste, deux des vertus catholiques les plus importantes. En fait, je suis certain que vous avez les sept.

Surtout la chasteté, songèrent-ils tous les deux. *Et dire qu’il trouve que la chasteté est quelque chose de ridicule*, se dit Julia.

– C’est la première fois que je danse comme ça, déclara-t-elle avec une certaine mélancolie.

– Alors, je suis ravi d’être le premier.

Il serra chaleureusement sa main dans la sienne.

Elle se figea.

– Julianne ? Que se passe-t-il ?

Son regard se fit vitreux, et sa peau glaciale. Il la vit blêmir, sa peau prenant une teinte translucide, comme une feuille de riz. Elle refusa de le regarder, et, quand il lui passa la main dans le bas du dos, ce fut comme si elle ne l’avait même pas sentie.

Quand elle sortit de son état second, de sa transe, quel que soit le nom que l’on puisse donner à cet état, il tenta de la faire parler, mais elle était trop bouleversée pour cela. N’ayant aucune idée de ce qui s’était produit, il fit signe à Rachel de l’emmener aux toilettes. Puis il se dirigea vers le bar, commanda un double whisky et le vida d’un trait avant leur retour.

Il décida qu’il était temps de rentrer. Mlle Mitchell n’allait manifestement pas bien, et le Vestibule n’était pas un endroit pour elle, même en temps normal. Il savait qu’à un moment, dans la soirée, les hommes allaient être ivres et voraces, et que les femmes allaient être tout aussi ivres et excitées. Il n’avait aucune envie que sa petite sœur chérie et la magnifique et innocente Mlle Mitchell se retrouvent exposées à l’un ou à l’autre de ces comportements. Il régla donc sa note et demanda à Ethan de leur appeler deux taxis, avec la ferme intention de payer celui de Mlle Mitchell, et d’attendre devant chez elle le temps de s’assurer qu’elle soit bien rentrée.

Hélas pour le pauvre Gabriel, Rachel avait d’autres projets.

– Bonne nuit, Julia ! On se retrouve chez toi, Gabriel. Merci de la raccompagner chez elle !

Rachel s’engouffra dans l’un des véhicules, claquant la portière derrière elle, et tendit au chauffeur un billet de vingt dollars pour qu’il démarre avant que son frère n’ait pu faire le moindre pas dans sa direction.

Il était à présent contrarié pour un tout autre motif, tant il était évident que sa sœur lui avait tendu un piège. Toutefois, il était moins probable qu’elle croise un bon à rien dans le hall gardé du Manulife Building que Mlle Mitchell sur Madison Avenue. Il ne pouvait donc pas lui en vouloir.

Il aida Julia à monter dans le taxi et la suivit dans le véhicule. Quand ce dernier s’immobilisa devant son immeuble, il empêcha Julia de payer et demanda au chauffeur de l’attendre. Il accompagna la jeune femme jusqu’à la porte du bâtiment et s’arrêta sur le perron faiblement éclairé pendant qu’elle cherchait ses clés.

Elle les fit tomber, naturellement, car elle était encore tremblante après ce qui s’était passé au night-club. Il les ramassa, les essaya dans la serrure jusqu’à ce qu’il trouve la bonne. Il les lui rendit et lui effleura le revers de la main du bout des doigts. Puis il la dévisagea d’un air amusé.

Julia prit une brève inspiration et se mit à parler à ses chaussures – qui étaient un peu trop chics, même pour lui –, car il lui était impossible de s’adresser à lui en le regardant dans les yeux.

– Professeur Emerson, je voudrais vous remercier de m’avoir tenu la porte et de m’avoir invitée à danser. Je suis certaine que vous avez dû vous sentir humilié de vous conduire de la sorte avec une

étudiante. Je sais que vous me supportez uniquement à cause de Rachel, et que lorsqu'elle n'est plus là, tout redevient normal. Et je vous promets que je ne dirai rien. À personne. Je suis très douée pour garder des secrets.

« Je vais demander un autre directeur de thèse. Je sais que vous ne me trouvez pas très brillante, et que vous avez changé d'avis uniquement parce que vous avez eu pitié de moi à cause de mon appartement. Il est clair d'après ce que vous m'avez dit ce soir que vous me jugez inférieure à vous et que ça vous chagrine d'être obligé de vous adresser à une petite idiote de vierge. Au revoir.

Le cœur gros, elle se retourna et se glissa dans l'entrée de l'immeuble.

Gabriel se faufila pour lui barrer la route.

– Vous avez fini, oui ? lui demanda-t-il d'un ton extrêmement sec.

Tremblante, les yeux écarquillés, elle croisa son regard.

– Vous vous êtes exprimée, et il me semble que la courtoisie exige que vous me laissiez la possibilité de vous répondre. Donc, si vous le permettez... (Il s'écarta de la porte et se mit à la dévisager, contenant difficilement sa fureur.) Si je vous tiens la porte, c'est parce que c'est ainsi que l'on est censé se conduire avec une demoiselle, et, que vous le vouliez ou non, vous êtes une demoiselle, Mlle Mitchell. Je ne me suis pas toujours conduit comme quelqu'un de bien élevé, mais Grace a fait de son mieux.

« Quant à Rachel, c'est une fille gentille, mais sentimentale. Elle serait capable de me faire réciter des sonnets sous votre fenêtre comme un adolescent. Alors, laissez-la en dehors de tout ça, d'accord ?

« Quant à vous, si Grace vous a adoptée comme elle m'a adopté, quelque chose me dit qu'elle a décelé quelque chose de très particulier en vous. Elle avait le don de guérir les gens rien qu'avec l'amour qu'elle leur portait. Malheureusement, dans votre cas comme dans le mien, elle est sans doute arrivée un peu trop tard.

Julia haussa les sourcils, se demandant ce qu'il voulait dire par là, mais elle n'eut pas le courage de le lui demander.

« Si je vous ai invitée à danser, c'est parce que j'apprécie votre compagnie. Vous avez la tête bien faite, et vous êtes charmante. Si vous préférez changer de directeur de thèse, c'est votre droit. Mais, franchement, j'en serai très déçu. Je n'ai jamais pensé que vous pourriez abandonner si facilement.

« Si vous croyez que je fais tout ça parce que j'ai pitié, c'est que vous ne me connaissez pas si bien que ça. Je suis un enfoiré d'égoïste qui ne pense qu'à soi, et j'ai du mal à comprendre les préoccupations des autres. Je me fiche de votre petit discours, de votre manque d'estime de soi et de votre cursus. (Il pouffa de frustration, s'efforçant de ne pas hausser le ton.) Vous n'avez pas à avoir honte de votre virginité, et ça ne me regarde certainement pas. Je voulais simplement vous faire sourire, et...

Il s'interrompt et lui prit le menton dans la main. Il lui fit redresser la tête et croisa son regard.

Il se surprit à avancer vers elle, à approcher son visage, leurs lèvres à quelques centimètres les unes des autres. Il était si près qu'elle sentit son souffle chaud sur son visage.

Scotch et menthe poivrée...

Ils prirent tous les deux une profonde inspiration, inhalant chacun le parfum de l'autre. Elle ferma les yeux et darda rapidement la langue pour s'humecter les lèvres. Elle attendit.

– *Facilis descensus Averni*, chuchota-t-il, ces paroles aussi inquiétantes que surnaturelles la touchant au plus profond d'elle-même. La descente aux Enfers est des plus aisées.

Il se redressa, lui lâcha le menton et se dirigea à grands pas vers le taxi, claquant la portière derrière lui.

Julia rouvrit les yeux et vit le véhicule démarrer. Les jambes en coton, elle s'adossa contre la porte.

Au *Lobby*, Julia avait eu par moments l'impression que Gabriel se souvenait d'elle. Mais il s'agissait d'instant fugaces et insaisissables qui s'étaient aussitôt dissipés. L'étudiante, qui était une jeune femme honnête, commença donc à douter d'elle-même.

Peut-être sa première rencontre avec Gabriel n'avait-elle été qu'un rêve. Peut-être était-elle tombée amoureuse de sa photo et s'était-elle imaginé tout ce qui s'était produit après le départ de Rachel et d'Aaron. Peut-être s'était-elle assoupie toute seule dans la pommeraie, victime d'une illusion, elle, une jeune fille issue d'un foyer brisé qui n'avait jamais connu l'amour.

Quand bien même ç'aurait été réel, elle n'était pas disposée à le forcer à la reconnaître ou à se souvenir de la nuit qu'ils avaient partagée, car elle avait le cœur pur et n'aimait pas obliger les gens à faire quoi que ce soit.

Quand elle avait remarqué son air confus pendant qu'ils dansaient, et compris qu'il ne se souviendrait jamais d'elle, elle avait renoncé. Elle craignait ce qui pourrait lui arriver s'il avait une soudaine prise de conscience, et redoutait que son esprit puisse voler en éclats comme la table basse de Grace. Elle préférait donc ne rien dire.

Julia était quelqu'un de bien. Et, parfois, la bonté cache bien des choses. Parfois, elle attend le moment le plus opportun et, en attendant, fait avec ce qu'elle a.

Le Pr Emerson n'était pas l'homme dont elle était tombée amoureuse dans la pommeraie. En fait, elle en avait conclu qu'il lui était arrivé quelque chose de très grave. Il n'était pas simplement triste ou déprimé, mais il était bel et bien perturbé. Et elle craignait qu'il ait un penchant pour l'alcool, ne connaissant que trop bien ce problème à cause de sa mère. Mais, comme c'était quelqu'un de bien, elle ne le briserait pas de la manière dont elle-même avait été brisée, et ne l'obligerait pas à regarder ce qu'il refusait de voir.

Elle aurait fait n'importe quoi pour Gabriel, l'homme avec lequel elle avait passé la nuit dans les bois, s'il lui avait fourni le moindre signe qu'il voulait bien d'elle. Elle aurait enfoncé des portes pour le ramener. Elle aurait été le Sam de Frodon et l'aurait accompagné au cœur de la montagne du Destin.

Mais ce n'était pas son Gabriel. Le sien était mort. Disparu. Il n'avait laissé que quelques vestiges de lui dans le corps d'un clone rude et torturé. Il avait déjà failli lui briser le cœur. Elle était déterminée à ce que cela ne se reproduise plus.

Avant que Rachel ne quitte Toronto pour retrouver Aaron et sa famille, elle insista pour voir le studio de Julia. Celle-ci avait sans cesse remis la visite à plus tard, et Gabriel lui-même avait découragé sa sœur de passer à l'improviste. Il savait que dès qu'elle verrait où vivait son amie, elle ne la lâcherait plus et la forcerait à déménager pour un lieu plus décent, de préférence dans la chambre d'amis de Gabriel. Il était aisé d'imaginer la réaction de ce dernier, quelque chose d'assez proche de : « Putain, c'est hors de question ! »

Ainsi, le dimanche après-midi, Rachel frappa à la porte de Julia pour prendre le thé et lui faire ses adieux avant que Gabriel ne l'emmène à l'aéroport.

L'étudiante était nerveuse. Elle avait la vertu chrétienne du courage, comme un saint obstiné du Moyen Âge, et était donc peu sujette au sentiment de gêne ou sensible aux affronts. Par conséquent, lorsqu'elle avait signé son bail, elle n'avait pas trouvé son terrier si horrible que cela. Il était sécurisant, propre, et elle pouvait se le payer. Mais cela n'avait rien à voir avec le fait de montrer son appartement à Rachel.

– Je te préviens, c’est petit. Rappelle-toi que j’en ai qu’une bourse d’étudiante et c’est tout. Je ne peux pas travailler au Canada, parce que je n’ai pas de permis de travail. Et je ne peux pas me permettre d’habiter dans l’immeuble de Gabriel ou dans n’importe quel autre appartement de ce standing, lui expliqua-t-elle en la faisant entrer dans son studio.

Rachel hocha la tête et déposa une grosse boîte sur le lit.

Gabriel l’avait déjà prévenue. Il lui avait demandé de ne pas faire d’esclandre, car il regrettait encore en secret de s’être conduit de manière si exécrationnelle au cours de sa seule et unique visite chez Julia.

Malgré tout, aucun des avertissements de son amie et de son frère ne l’avait préparée à ce qu’elle vit quand Julia lui ouvrit la porte. C’était petit, ancien, et tout à l’intérieur était d’occasion ou bon marché, à l’exception des rideaux tout simples, de la literie et de tout ce que la jeune femme avait rapporté de chez elle. Elle traversa la pièce – cinq pas lui suffirent –, se tourna vers le placard, inspecta la salle de bains et s’arrêta dans le « coin-cuisine », se figeant devant la misérable petite plaque chauffante et le vieux micro-ondes décrépi. Puis elle enfouit son visage dans ses mains et fondit en larmes.

Julia se retrouva tétanisée, ne sachant pas vraiment quoi faire. Son amie n’appréciait guère la laideur, elle le savait, mais elle avait tout fait pour rendre les lieux agréables et avait employé pour ce faire ses tons préférés de violet. Rachel aurait au moins pu le remarquer.

Au bout d’un moment, celle-ci se ressaisit, séchant ses larmes et se mettant à glousser.

– Désolée. Ce sont les hormones et le manque de sommeil. Et je suis encore toute retournée à cause de ma mère. Et puis, il y a toutes ces histoires avec mon père, Aaron et le mariage. Oh, Julia, comme j’aimerais que tu puisses venir à la maison et vivre avec nous à Philadelphie. On a tant de place ! Et notre cuisine est plus vaste que tout ton appartement !

Julia serra très fort son amie dans ses bras jusqu’à ce qu’elle accepte de se fendre d’un sourire.

– Gabriel m’a dit que tu étais très exigeante avec le thé. Il a été impressionné par ta façon de faire. Et tu sais bien que rien ne l’impressionne, pourtant. Alors, je vais me pelotonner sur ton ravissant lit lilas et apprendre à le faire comme toi.

Elle se laissa tomber sur l’édredon, posa la grosse boîte sur ses genoux et s’efforça de garder un air enjoué, par égard pour son amie.

Julia fut étonnée que Gabriel se souvienne même de son thé, car il s’était montré très occupé à critiquer ses habitudes alimentaires lors de sa visite. Mais elle repoussa cette idée et fit tout son possible pour que Rachel se sente chez elle et pour l’aider à oublier ses soucis. Bientôt, elles se retrouvèrent toutes les deux sur le lit, une tasse en porcelaine à la main, grignotant des truffes au chocolat que Julia avait achetées pour cette occasion exceptionnelle avec son fonds de secours.

Rachel fit courir son doigt sur le bord de la tasse.

– Il faut que je te dise quelque chose, à propos de Gabriel.

– Je préférerais ne pas l’entendre.

Elle se tourna vers Julia et fronça les sourcils.

– Et pourquoi ça ?

– Parce que c’est mon professeur. Il vaut mieux que l’on fasse semblant de ne pas se connaître. Crois-moi.

Rachel secoua la tête.

– Il m’a dit à peu près la même chose, tu sais. Mais je vais te répéter ce que je lui ai répondu : « Je m’en moque. » C’est mon frère et je l’aime. Et il y a deux ou trois petites choses qu’il faut que tu saches.

Julia poussa un soupir en guise d'acquiescement.

– S'il savait que je te racontais ça, il me tuerait, mais je crois que ça te permettra de mieux comprendre son comportement. Ma mère t'a-t-elle déjà raconté comment elle l'avait adopté ?

– Elle ne m'a parlé que des bons côtés : de sa fierté pour lui, de sa formidable réussite à Princeton et Oxford... Elle n'a jamais évoqué son enfance.

– Il avait neuf ans quand elle l'a trouvé. Il errait à l'hôpital de Sunbury. Il voyageait avec sa mère, une folle alcoolique, qui a fini par tomber malade. Ils se sont retrouvés dans cette ville, où sa mère est morte. D'une pneumonie, il me semble. Quoi qu'il en soit, quand ma mère l'a trouvé, il n'avait pas un sou en poche. Il ne pouvait même pas s'acheter à boire au distributeur. Elle a été d'autant plus contrariée que lorsqu'elle a appelé les proches de sa mère, tous lui ont dit de le garder. Il savait que sa famille ne voulait pas de lui. Et, malgré tout ce que mes parents ont pu faire pour lui, je crois qu'il ne s'est jamais vraiment senti chez lui, avec nous. Il n'est jamais devenu un Clark.

Julia imagine Gabriel comme un petit garçon apeuré et affamé et sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle vit ses grands yeux bleus, son visage pâle mais angélique. Sa tignasse brune indisciplinée. Ses vêtements sales et une mère déséquilibrée. Elle savait ce que c'était que d'avoir une mère alcoolique. Que de pleurer chaque soir en allant se coucher en priant pour que quelqu'un, n'importe qui, finisse par l'aimer. Gabriel et elle avaient plus de points communs qu'elle ne voulait le reconnaître. Beaucoup plus.

– Je suis désolée, Rachel. Je l'ignorais.

– Je ne cherche pas à excuser son manque de correction. Je t'explique simplement qui il est. Sais-tu qu'après qu'il s'est disputé avec Scott, chaque nuit ma mère a allumé une bougie qu'elle a mise devant sa fenêtre ? Elle pensait que si Gabriel était à Selinsgrove et qu'il apercevait la chandelle, il saurait qu'elle l'attendait, qu'elle l'aimait, et reviendrait à la maison.

Julia secoua la tête. Elle l'ignorait, mais cela lui paraissait parfaitement plausible. C'était tout Grace : la bonté même.

– Il prétend aller bien, mais c'est un être brisé. Au fond de lui, il se déteste. Je lui ai demandé de te traiter gentiment, alors il va sans doute faire attention. Fais-le-moi savoir si ce n'est pas le cas, et je verrai ça avec lui.

Julia soupira.

– La plupart du temps, il fait comme si je n'existais pas. Je ne suis qu'une simple étudiante, et il ne manque jamais de me le rappeler.

– J'ai du mal à le croire. Je doute énormément qu'il regarderait avec tant d'intérêt une « simple » étudiante.

Julia se focalisa sur son chocolat.

– Il me regarde ?

Elle s'était efforcée de paraître détendue, mais sa voix sonnait faux, et elle tremblait légèrement.

– Il te regarde sans discontinuer. Tu ne l'as pas remarqué ? Je l'ai surpris plus d'une fois, au dîner, l'autre soir, puis au night-club. Chaque fois que tu buvais, en fait. Et quand je lui faisais un clin d'œil, il se renfrognait. (Elle prit un air songeur.) Quand je vous vois tous les deux, j'ai l'impression de manquer quelque chose... Il savait que j'allais faire les magasins, cette semaine, et non seulement il m'y a encouragé, mais, en plus, il m'a donné de l'argent.

– Et alors ? C'est gentil. C'est à ça que servent les grands frères. Que t'es-tu acheté ?

– L'argent était pour toi, pas pour moi.

Julia fronça les sourcils et se tourna sur le lit, les jambes croisées, afin de faire face à son amie.

– Pourquoi diable ferait-il ça ?

– Je me le demande.

Rachel inclina la tête sur le côté.

– Moi aussi. C’est un vrai goujat avec moi, depuis la rentrée.

– Eh bien, il m’a donné un peu d’argent et m’a demandé de t’offrir un cadeau. Il était très précis.

Alors voilà.

Elle posa la boîte sur les genoux de Julia.

– Je n’en veux pas.

Elle tenta de le lui rendre, mais Rachel refusa.

– Ouvre-le, au moins, pour voir de quoi il s’agit.

Julia secoua la tête, mais son amie insista. Elle finit donc par céder et ouvrit la boîte. Elle découvrit à l’intérieur une magnifique sacoche en cuir italien brun chocolat. Elle la souleva par sa bandoulière et l’examina. L’étiquette spécifiait qu’elle provenait de chez Fendi.

Putain, songea Julia.

– Alors ? Qu’en dis-tu ?

– Je... je ne sais pas, bredouilla-t-elle, les yeux rivés sur la sacoche à la fois magnifique et classique.

Rachel la lui prit des mains et se mit à fouiller à l’intérieur, marmonnant quelque chose à propos de ses coutures, de ses nombreux compartiments et de la qualité générale de sa facture.

– Tu vois comme elle est parfaite ? Elle est à la fois pratique et féminine, car c’est une sacoche et non une serviette, et elle vient d’Italie. On sait toutes les deux que Gabriel et toi avez un faible... pour l’Italie, ajouta-t-elle après avoir marqué une pause censée provoquer une réaction en elle.

Julia s’étant aussitôt mise à rougir et à s’agiter, Rachel comprit immédiatement ce qu’elle voulait savoir, mais préféra éviter d’embarrasser son amie davantage.

– Je ne suis pas censée te dire que c’est de sa part. Il s’est montré très clair à ce sujet. Naturellement, je n’en ai tenu aucun compte.

Elle se mit à glousser.

– Ton frère m’offre ça parce qu’il déteste mon vieux sac à dos miteux. Son existence même est une offense à ses goûts d’aristocrate. Alors il croit pouvoir se servir de toi pour me persuader de m’en débarrasser. Mais je n’en ai aucune intention. C’est un L.L. Bean, merde, et il est garanti à vie. Je vais le renvoyer dans le Maine, et ils vont me l’échanger. S’il s’estime trop noble pour pouvoir supporter mes affaires de domestique, il peut reprendre sa sacoche et se la fourrer où je pense !

Rachel était abasourdie.

– Ce n’est pas comme s’il manquait d’argent, il en a plus qu’il n’en faut.

– Les professeurs ne gagnent pas tant que ça.

– Tu as raison. Il en a hérité.

– De Grace ?

– Non, de son père biologique. Il y a quelques années, un notaire a retrouvé sa trace et lui a expliqué que son père était mort et qu’il lui avait laissé une belle somme d’argent. Je ne suis même pas certaine qu’il savait comment il s’appelait auparavant. Il a d’abord refusé l’héritage, mais il a fini par changer d’avis.

– Pourquoi ?

– Je l’ignore. C’était après sa première dispute avec Scott. Je ne lui ai plus parlé pendant très longtemps. Mais à propos de cet argent, j’ai l’impression qu’il essaie de le dépenser plus vite qu’il ne lui rapporte d’intérêts. Alors, ne vois pas ça comme un cadeau de Gabriel, mais comme une

vengeance contre son vieux. Il a envie de dépenser cet argent. Et il souhaite que tu aies de belles affaires. C'est lui-même qui me l'a dit.

L'étudiante secoua la tête.

– Je ne peux pas l'accepter. Je me moque de savoir d'où il vient, et pourquoi.

Rachel lui adressa un regard peiné.

– S'il te plaît, Julia. Il est resté en froid avec nous tous pendant si longtemps. Il a finalement accepté que je revienne dans sa vie. Je ne veux plus le perdre après tout ce que...

Elle se décomposa, l'air vraiment bouleversée.

– Je suis désolée, mais c'est trop. C'est mon professeur... il va avoir des ennuis !

Rachel lui prit la main.

– Tu vas le dénoncer ?

– Bien sûr que non.

– Parfait. Parce que tu es censée croire que c'est un cadeau d'anniversaire en retard de ma part ou de celle de ma mère. (Rachel écarquilla les yeux en se rendant compte de son erreur.) Oh, mon Dieu, Julia, ton anniversaire. J'ai oublié. Je suis vraiment désolée.

Julia serra légèrement les dents.

– Je ne les fête plus vraiment. C'est trop difficile... je ne peux pas...

– Tu as eu des nouvelles de « lui » ?

La jeune femme se sentit aussitôt mal à l'aise.

– Uniquement quand il était ivre, ou énervé. Mais j'ai changé de numéro de portable quand je suis arrivée ici, il ne peut donc plus me joindre.

– Quel salaud ! Eh bien, je n'étais pas censée te dire que la sacoche était de Gabriel, mais je n'ai pas pu te mentir. Je sais à quel point les mensonges te font souffrir, et je n'avais vraiment pas l'intention de te faire du mal.

Les deux amies échangèrent un regard entendu. Julia réfléchit au présent de Gabriel et à tout ce qu'il pouvait impliquer. Elle ne voulait pas de cadeau de sa part. Il l'avait rejetée, purement et simplement. Que ferait-elle de cette sacoche dans son petit terrier ? Pourrait-elle s'en servir, la prendre pour aller en cours, sachant qu'elle venait de lui ? Qu'il la regarderait béatement, croyant lui avoir rendu service ? Pour rien au monde.

Rachel comprit ce que Julia était sur le point de faire, avant même qu'elle ait dit quoi que ce soit.

– Si tu refuses la sacoche, il saura que quelque chose s'est mal passé. Et il me le reprochera.

Julia le maudit en silence. *Ô, dieux de tous les spécialistes prétentieux de Dante qui ont un balai dans le cul, donnez-lui des boutons sur il pene. Je vous en prie. Quelque chose qui démange vraiment.*

Mais Julia aurait fait n'importe quoi pour Rachel.

– Très bien. Je le fais pour toi. Mais peux-tu lui demander de ne plus jamais rien m'acheter ? J'ai l'impression d'être un de ces gamins sur les affiches de l'Unicef à Noël.

Rachel acquiesça, lui adressa un sourire et mordit dans un chocolat. Elle lécha le cacao qui était resté sur ses lèvres et ferma les yeux. C'était délicieux.

Julia serra la sacoche contre sa poitrine, comme un bouclier, et huma la délicieuse odeur du cuir. *Gabriel voulait m'offrir un cadeau. Il éprouve certainement quelque chose pour moi, même si ce n'est que de la pitié. Et, à présent, j'ai quelque chose de lui, en plus de la photo... Quelque chose que je conserverai toute ma vie.*

Elle attendit un moment avant de changer délicatement de sujet.

– Tu sais ce qui s’est passé, à l’enterrement ? J’ai envoyé des fleurs avec une carte, Gabriel les a vues, mais il n’avait aucune idée de la raison pour laquelle je les avais envoyées.

– J’en ai entendu parler. J’ai vu les gardénias, et Scott m’a dit que c’était de ta part, mais la carte avait disparu avant même que j’aie l’occasion de lui expliquer quoi que ce soit. J’étais une loque. Mes frères se disputaient, et j’essayais tant bien que mal de les tenir à distance l’un de l’autre avant qu’il y en ait un qui passe par la fenêtre. Ou à travers une table basse.

Julia se rappela les morceaux de verre et le sang sur le tapis blanc, et se mit à frissonner.

– Pourquoi ne cessent-ils jamais de se battre ?

Rachel soupira.

– Ça n’était jamais le cas, avant. Gabriel a beaucoup changé, en allant à Harvard...

Elle s’interrompit pour une raison mystérieuse.

Julia était trop gênée pour insister.

– Comme tu le sais, on n’a plus revu Gabriel pendant des années, après sa dispute avec Scott, et, quand il est revenu, ce n’était que pour quelques jours. Il a préféré coucher à l’hôtel, et ça a brisé le cœur de ma mère. Scott ne manque jamais l’occasion de le lui rappeler. Comme tout ce qu’il lui a fait subir. (Elle prit une autre truffe et la savoura d’un air songeur.) Scott admirait Gabriel. Il a vraiment souffert quand la situation a dégénéré. À présent, ils se parlent à peine, et quand c’est le cas... (Elle fut parcourue par un frisson.) Je ne sais pas ce que j’aurais fait sans Aaron. Je me serais probablement enfuie et ne serais jamais revenue.

– Mieux vaut une famille dysfonctionnelle que pas de famille du tout, déclara doucement Julia.

Rachel prit un air attristé.

– Eh bien, c’est ce que nous sommes, à présent. Avant, nous étions les Clark, et, maintenant, il ne reste plus qu’une « famille dysfonctionnelle ». Une mère disparue, un père accablé de douleur, un mouton noir impétueux, et un frère buté du nom de Scott. J’imagine que c’est à moi de rabibocher tout ce monde-là.

– Scott a une petite amie ?

– Il sortait avec une fille, au travail, mais ils ont rompu juste avant que ma mère ne tombe malade.

– Désolée.

Rachel soupira.

– On dirait que ma famille sort tout droit d’un roman de Dickens, Julia. Non, pire. On est un mélange d’Arthur Miller et de John Steinbeck, avec un soupçon de Dostoïevski et de Tolstoï.

– À ce point ?

– Oui, parce que j’ai l’impression qu’il y a un peu de Thomas Hardy, tapi dans un coin. Et tu sais à quel point je le hais, cet enfoiré de manipulateur !

Julia réfléchit et espéra pour son amie que le roman de Hardy qui décrivait le mieux la vie de Rachel Clark soit plutôt *Le Maire de Casterbridge* que *Tess d’Urberville* ou, pire, *Jude l’Obscur*. Elle ne se donna pas la peine de chercher celui qui décrivait le mieux sa propre existence.

– Sans ma mère, tout part à vau-l’eau. Mon père parle de prendre sa retraite et de vendre la maison. Il veut déménager à Philadelphie pour se rapprocher de Scott et de moi. Quand il a demandé à Gabriel s’il ne voyait aucune objection à ce qu’il vende la maison, celui-ci a pétié les plombs et s’est enfui dans les bois. On ne l’a plus vu pendant des heures.

Julia prit une brève inspiration et se mit à tripoter sa sacoche.

Rachel fut trop occupée à poser sa tasse de thé sur la table pliante, puis à se diriger vers la salle de bains pour le remarquer, mais elle avait dit quelque chose qui avait profondément bouleversé

Julia. Pendant l'absence de son amie, l'étudiante fit de gros efforts pour retrouver son calme, et elle était à présent en train d'ajouter de l'eau chaude dans la théière.

Rachel la regarda fixement, l'air inquiète.

– Qu'est-ce que Gabriel t'a dit quand tu dansais avec lui pour que ça te mette dans un état pareil ? Et, au fait, j'ai pas mal perdu de mon espagnol, mais *Besame mucho* est une chanson plutôt sexy ! Tu as déjà fait attention aux paroles ?

Julia se concentra sur son thé et fit tout son possible pour garder son calme. Elle savait qu'il allait lui falloir mentir, et ce n'était pas une décision qu'elle prenait à la légère.

– Tout ce dont nous avons parlé, c'est du fait qu'il savait que j'étais vierge.

– L'enfoiré ! Pourquoi diable faut-il qu'il fasse ce genre de chose ? (Elle secoua la tête.) Attends, je vais l'avoir. Il a des photos dans sa chambre, et je vais...

– Ne t'embête pas. C'est la vérité. Pourquoi devrais-je tenter de le dissimuler ? (Elle se mordit la lèvre.) J'ai simplement du mal à me figurer comment il a pu l'apprendre. Ce n'est pas comme si j'en parlais à tout le monde : « Bonjour, professeur Emerson. Je m'appelle Mlle Mitchell et je suis une vierge de Selinsgrove, en Pennsylvanie. Ravie de faire votre connaissance. »

Rachel fit un geste dédaigneux de la main.

– Attends, réfléchis. Il n'a jamais vraiment été en quête de compagnie féminine. Je suis certaine que tu es différente, à ses yeux. Au club, tu étais probablement la seule fille à part moi à ne pas être en chaleur. (Julia prit un air de dégoût, à juste titre, mais s'abstint de tout commentaire.) Quand tu es revenue de la piste de danse, j'ai eu l'impression que tu avais vu un fantôme. Comme si tu avais vu Si...

– Je t'en prie, Rachel. Non. Je ne veux pas parler de cette nuit-là. Je ne veux même pas y penser.

– J'ai envie de lui foncer dessus avec ma voiture pour ce qu'il t'a fait. C'est une excellente idée, tiens. Il est encore à Philadelphie ? Donne-moi son adresse.

– Je t'en prie, l'implora Julia en serrant ses bras sur sa poitrine.

Rachel étreignit chaleureusement son amie.

– Ne t'inquiète pas. Tu vas finir par rencontrer le bonheur, un jour. Tu vas tomber amoureuse d'un beau garçon, et il va tellement t'aimer que tu en auras mal. Vous allez vous marier, vous aurez une petite fille et vous vivrez heureux jusqu'à la fin de vos jours. En Nouvelle-Angleterre, je suis sûre. Enfin, c'est l'histoire que j'écrirais pour toi, si je pouvais.

– J'espère que tu as raison. J'aimerais croire qu'une telle chose puisse être possible, même pour moi. Sinon, je ne sais pas si...

Rachel esquissa un sourire.

– Ton histoire plus que toute autre mérite une fin heureuse. Malgré tout ce qui t'est arrivé, tu as gardé le moral. Tu n'es pas amère. Tu t'es juste mise un peu en retrait et tu as fait ta timide, mais ce n'est pas grave. Si j'étais une bonne fée, je ferais aussitôt en sorte que tes souhaits se réalisent. Je sécherais tes larmes et te dirais de ne plus pleurer. J'aurais bien aimé que Gabriel lise ton livre, Mlle Julia. Il y aurait appris deux ou trois choses sur le meilleur moyen de soulager ta peine de cœur. (Elle libéra son amie et la regarda de près avant de reprendre la parole.) Je sais que c'est beaucoup te demander, mais tu accepterais de veiller sur lui ?

Julia se pencha délibérément au-dessus de la théière, remplissant leurs tasses pour que Rachel ne puisse voir son visage.

– Gabriel n'éprouve que du mépris pour moi. Il ne me tolère que par égard pour toi.

– C'est faux. Crois-moi, ce n'est pas vrai du tout. J'ai très bien vu de quelle manière il te regarde. Il peut se montrer... froid. Mais à part ses parents biologiques et lui-même, je crois qu'il n'a jamais

détesté qui que ce soit. Pas même Scott lors de leurs pires disputes.

Julia haussa les épaules.

– Que veux-tu que je fasse ?

– Je ne te demande pas de faire quoi que ce soit, vraiment. Contente-toi d'ouvrir les yeux. Et si tu le vois... commencer à se comporter bizarrement, ou s'il a des ennuis, je veux que tu m'appelles. À n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

Julia prit un air incrédule.

– Je suis sérieuse, Julia. Ma mère n'étant plus là, j'ai peur qu'il reprenne ses mauvaises habitudes. Et je ne veux pas le perdre encore une fois. Parfois, j'ai l'impression qu'il est au bord d'un précipice et qu'au moindre geste, au moindre souffle de vent, il peut basculer. J'ai peur que ça se produise.

Julia fronça les sourcils et finit par hocher la tête.

– Je ferai tout mon possible.

Rachel ferma les yeux et poussa un soupir.

– Je me sens tellement mieux de te savoir près de lui. Tu seras son ange gardien. (Elle rit doucement.) Peut-être que ta chance déteindra un peu sur lui.

– Moi, j'ai de la chance ? Tu es la première qui devrait savoir que ce n'est pas le cas.

– Tu as rencontré Paul. Ça a l'air d'être quelqu'un de bien.

Julia esquissa un sourire.

Rachel fut ravie de la voir heureuse.

– Paul ne me semble pas être du genre à se préoccuper de savoir si tu es... enfin, tu vois ce que je veux dire. Même s'il n'y a aucun mal à l'être.

Julia éclata de rire.

– Tu peux le dire, Rachel. Ce n'est pas un gros mot. Et tu as raison, je ne crois pas que ça lui poserait le moindre problème. Mais on ne parle pas vraiment de ce genre de chose.

Bientôt, Rachel étreignit Julia pour lui dire au revoir et sauta dans un taxi pour retourner chez son frère.

– Dès que j'aurai réglé la liste interminable de mes problèmes, j'envisage de me marier. Et j'aimerais que tu sois ma demoiselle d'honneur.

Julia sentit les larmes lui monter aux yeux.

– Bien sûr. Tu n'auras qu'à me donner la date. Et je t'aiderai à tout préparer, si tu as besoin de moi.

Rachel lui adressa un baiser par la vitre ouverte du véhicule.

– J'appréhendais ce voyage, mais je suis vraiment contente d'être venue. Enfin, deux parties de ma vie se sont de nouveau rassemblées. Si Gabriel t'envoie encore sur les roses, appelle-moi et je prendrai le premier avion !

Avec le départ de Rachel, Julia et Gabriel eurent le sentiment de se séparer de leur sécurisante sainte Lucie. Mais dans la plus pure tradition des saintes, elle avait rempli toutes ses missions avant de s'en retourner, et elle avait planté des graines qui ne tarderaient pas à germer, même si c'était d'une façon plutôt inattendue.

En cette fin d'après-midi du mardi, Julia et Paul savouraient leurs cafés et discutaient au *Starbucks* de Bloor Street, tous les deux lovés dans un petit canapé de velours violet. Ils étaient proches l'un de l'autre, mais pas trop. Suffisamment près pour qu'il puisse admirer la beauté de Julia, mais suffisamment loin pour que celle-ci puisse contempler les grands yeux débordants de gentillesse de Paul sans se sentir trop nerveuse. Ou oppressée.

– Tu aimes Nine Inch Nails ? s'enquit-elle, tenant son café dans ses deux mains.

Il fut quelque peu déconcerté par la question.

– Euh, non. Non, je n'aime pas. (Il haussa les épaules.) Trent Reznor me rend fou. Sauf quand il fait les chœurs pour Tori Amos. Pourquoi, tu aimes bien ?

Elle frissonna.

– Vraiment pas.

Il tira un CD de sa serviette et le lui tendit.

– C'est ce genre de musique, que j'aime. Je peux l'écouter en travaillant.

– Hum ? Jamais entendu parler, réfléchit-elle en retournant le boîtier dans sa main.

– Ils ont une chanson que tu vas aimer, j'en suis sûr. Elle s'appelle *Half Acre*. On l'entend dans une pub pour une compagnie d'assurance à la télévision. Tu l'as forcément entendue. Elle est magnifique. Et personne ne nous crie dessus, ne hurle ou ne nous dit qu'il veut nous bai...

Il s'interrompit soudain et se mit à rougir. Il faisait de gros efforts pour surveiller son langage en sa compagnie, mais n'y parvenait que partiellement.

Elle tenta de lui rendre le CD, mais il refusa.

– C'est pour toi. *Rabbit Songs* pour Lapin.

– Merci, mais je ne peux pas.

Il sembla offusqué. Et blessé.

– Et pourquoi donc ?

– Je ne peux pas. Mais merci quand même.

Il baissa les yeux sur la nouvelle sacoche de la jeune femme, posée à ses pieds, et plissa les yeux.

– Tu as bien accepté une jolie serviette de la part de quelqu'un. Un cadeau de Noël en avance de la part d'un petit ami ?

– Je n'ai pas de petit ami, reconnut-elle d'un air gêné. C'est la mère de ma meilleure amie qui voulait que j'aie cette sacoche. Elle est morte il n'y a pas longtemps.

– Oh, je suis désolé, Lapin. Je l'ignorais.

Il lui tapota doucement la main, posant le CD sur le canapé, entre eux. Il remarqua qu'elle n'avait pas bougé. En fait, elle s'était mise à fouiller dans sa sacoche de son autre main, afin de trouver le CD du Pr Emerson et le lui rendre.

– Que puis-je faire pour te convaincre d'accepter mon cadeau ?

Il dissimula son visage en rangeant le CD de Mozart dans son propre sac.

– Rien. J'en ai bien trop reçu, ces derniers temps.

Il se redressa et esquissa un sourire.

– Laisse-moi essayer de te persuader, alors. « Tu as de si petites mains. Plus petites que celles de la pluie. »

Il brandit la main de Julia à la lumière. Elle semblait minuscule, au creux de la sienne.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

– C’est joli. Tu viens de l’inventer ?

Il pencha la tête en arrière contre le dossier du canapé et approcha sa main de ses yeux, faisant courir son pouce contre sa paume, comme s’il avait l’intention d’y lire l’avenir.

– Non. C’est tiré de *Somewhere I have never travelled*, de E.E. Cummings. Tu ne connais pas ce poème ?

– Non, répondit-elle, très intimidée.

– Ce n’est pas du Dante, mais c’est magnifique. (Avec son pouce, il trouva le centre de sa ligne de vie et y exerça une légère pression.) Il faudra que je te le lise, un jour. Tu es là où je n’ai jamais voyagé ; ta fragilité et tes toutes petites mains...

Elle se pencha pour dissimuler ses joues rouges et but une petite gorgée de café. Mais elle lui permit de continuer à lui caresser gentiment la paume de la main. Lorsqu’elle porta son café à ses lèvres, son vieux pull violet glissa de son épaule de manière plutôt provocante, révélant cinq centimètres de sa bretelle de soutien-gorge en coton blanc ainsi qu’une petite surface de sa peau d’albâtre.

Paul la lâcha aussitôt et remonta délicatement son pull pour couvrir sa bretelle innocente, détournant le regard et appuyant sa main sur son épaule pour maintenir son maillot en place.

– Voilà, dit-il doucement. C’est mieux.

Puis il ôta rapidement la main et la reposa aussitôt sur celle de la jeune femme, redoutant qu’elle rechange d’avis.

Julia l’observa en retenant son souffle, comme si toute la scène se déroulait au ralenti. Quelque chose dans son geste l’avait profondément touchée. Il s’était agi d’un acte intime mais incroyablement chaste. Il l’avait couverte. Il avait couvert la partie la plus innocente de son être pour éloigner les regards indiscrets, voire lubriques, et ce faisant lui avait témoigné de son estime et de son respect. Virgile lui faisait honneur.

Par cette simple action, si galante et chevaleresque fût-elle, Paul était parvenu à s’approcher de son cœur. Pas complètement, mais jusqu’au Vestibule, pour ainsi dire. Si ce geste était le reflet de son âme, alors Julia était persuadée qu’il se moquerait de savoir si elle était vierge ou non et que, en l’apprenant, il ferait tout pour la protéger.

Il ne la tournerait pas en ridicule et ne la dénoncerait pas. Il tairait tous les secrets qu’elle lui révélerait. Il ne la traiterait pas comme un animal uniquement bon à se faire baiser et violer. Il voudrait la garder pour lui tout seul.

Elle fit donc quelque chose d’impulsif : elle se pencha et l’embrassa, mais timidement et chastement. Elle ne sentit ni son sang lui monter à la tête ni ses oreilles se mettre à bourdonner ou rougir. Il avait les lèvres douces et avait réagi avec hésitation. Elle avait deviné son étonnement quand il avait aussitôt serré les dents. Il s’était crispé, sans doute surpris par son effronterie. Elle en fut attristée.

Elle fut déçue que ses lèvres ne soient pas celles de Gabriel. Et que ce baiser ne soit pas le leur.

En un clin d’œil, elle se sentit submergée par une immense vague d’abattement, et s’en voulut d’avoir eu un aperçu, il y avait longtemps de cela, de ce qu’elle ne pourrait plus jamais retrouver. Car, en ayant eu cet avant-goût, elle s’était condamnée. En mordant dans la pomme, elle avait appris quel goût elle avait, et désormais, elle savait.

Elle recula avant de laisser à Paul l’occasion de la repousser, se demandant comment elle était parvenue à faire preuve d’une telle effronterie, et ce qu’il allait penser d’elle, à présent. *Je viens juste de dire adieu au seul ami que j’ai à Toronto*, songea-t-elle. *Merde.*

– Petit Lapin.

Il lui adressa un regard tendre et lui caressa aussitôt la joue du bout des doigts. Son contact ne fut pas électrique, mais léger et rassurant. Même sa peau était douce.

Il passa son bras autour elle et l'attira contre lui pour mieux pouvoir lui caresser les cheveux et lui chuchoter des mots doux à l'oreille... quelque chose de rassurant... quelque chose qui lui permettrait de dissiper le mélange de confusion et de douleur qu'il lisait dans son regard. Il fut interrompu par l'irruption d'une harpie juchée sur des talons de dix centimètres, maquillée de rouge à lèvres pourpre et chargée de deux gobelets en carton.

– Oh, comme c'est mignon.

Sa voix glaciale mit un terme au moment de tendresse du couple. Quand Julia leva la tête, elle tomba sur le regard sévère de Christa Peterson.

Elle se redressa brusquement et tenta de s'écarter de Paul, mais il la serrait contre lui.

– Christa, la salua-t-il d'un ton monocorde.

– On s'encanaille avec des étudiantes de maîtrise, Paul ? Comme c'est charitable de ta part, poursuivit-elle en faisant délibérément comme si Julia n'était pas là.

– Attention, Christa, la mit-il en garde. Deux cafés, aujourd'hui ? Ça fait un peu beaucoup. Tu prévois de passer une nuit blanche ?

Il désigna les deux gobelets qu'elle tenait, un dans chaque main.

– Tu n'imagines même pas, ronronna-t-elle. Il y en a un pour moi, et un pour Gabriel, naturellement. Oh, désolée, je ne t'avais pas vue, Julianne. Je suppose qu'il s'agit toujours du « professeur Emerson », pour toi.

Elle se mit à glousser comme une vieille poule.

Julia haussa un sourcil, mais résista à l'envie de la remettre à sa place ou de la gifler pour faire disparaître son petit sourire suffisant. Car elle était bien élevée. Elle aimait sentir les bras de Paul sur ses épaules et n'était pas disposée à se lever. Du moins, pas pour l'instant.

– Tu ne l'as jamais appelé Gabriel, Christa. Je te mets au défi de le faire, la prochaine fois que tu le verras.

Elle lui lança un regard noir. Puis elle se remit à sourire.

– Tu me mets au défi ? Comme c'est amusant. C'est une expression du Vermont ? Ce que les fermiers se disent quand ils retournent le fumier à la fourche ? Après ma réunion avec Gabriel, on ira certainement au *Lobby*, boire un verre ou deux. Il aime bien aller s'y détendre, après le travail. Je suis certaine qu'on fera plus que... s'appeler par nos prénoms, ce soir.

Elle darda sa langue et se mit à se lécher les lèvres de manière langoureuse.

Julia eut un haut-le-cœur.

– Et il va t'amener là-bas ?

Paul semblait sceptique.

– Oh que oui !

Julia avait envie de vomir. Car rien que le fait d'imaginer Gabriel avec cette... putain lui donnait la nausée. Même la serveuse du *Lobby* serait mieux pour lui que cette Christa.

– Tu n'es pas son genre, marmonna-t-elle.

– Pardon ?

Elle leva les yeux et évalua en quelques secondes les options qui lui étaient offertes. Elle préféra miser sur la prudence.

– Je disais : il ne faut pas croire tout ce qu'on dit.

– À quel propos ?

– Au sujet du *Lobby*. Ce n'est pas si bien que ça.

Christa lui adressa un sourire glacial.

– Comme si le physionomiste allait te laisser entrer. Le *Lobby* est un endroit chic.

Elle la toisa de la tête aux pieds, comme s'il s'agissait d'un animal plus qu'ordinaire. D'un vieux poney à demi aveugle dans une ferme pédagogique. Julia se sentit aussitôt complexée et affreuse. Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle les repoussa courageusement.

Paul avait compris où Mlle Peterson voulait en venir en lui affichant un tel mépris. Il vit frissonner Julia en réaction aux coups de griffes félins de Christa. Ainsi, à contrecœur, il ôta son bras des épaules de la jeune femme et s'avança sur le bord du petit canapé en pliant les bras.

Ne m'oblige pas à me lever, garce, songea-t-il.

– Et pourquoi donc ne la laisserait-on pas entrer, Christa ? On n'y accepte que les filles de joie ?

L'étudiante devint écarlate.

– Qu'est-ce que tu connais des filles de joie, Paul ? Tu es un vrai moine ! À moins que ce soit ce que font les moines : ils se paient des filles.

Elle lança un regard lourd de sens à la nouvelle sacoche de Julia.

– Christa, tu vas la fermer tout de suite, ou je vais me lever. Et il n'y aura plus de galanterie qui tienne.

Il lui lança un regard noir et se rappela qu'il ne pouvait pas frapper une femme. Et que Christa en était une, en fait, et non une truie anorexique en chaleur. Il ne l'aurait jamais comparée à une vache, car il les considérait comme des animaux supérieurs. Surtout les prim'holstein.

– Ne t'excite pas, lui dit-elle d'un ton hargneux. Je suis certaine qu'il y a énormément de raisons. Peut-être qu'on ne la laisserait pas entrer au *Lobby* à cause de son Q.I. Gabriel dit que tu n'es pas si intelligente que ça, Julianne.

Elle se fendit d'un sourire triomphal, quand Julia baissa la tête avec l'impression d'être une moins-que-rien. Paul s'apprêta à se lever. Il n'avait pas l'intention de la frapper, mais simplement de lui fermer le caquet. Et peut-être de la traîner jusqu'à la sortie, ou quelque chose de ce genre. Il n'eut même pas besoin de se donner cette peine.

– Oh, vraiment ? Et qu'est-ce que Gabriel dit d'autre ?

Les trois étudiants se retournèrent lentement, comme un seul homme, et aperçurent les yeux bleus du spécialiste de Dante, qui s'était approché furtivement. Aucun d'entre eux ne savait précisément ce qu'il avait entendu ni depuis combien de temps il se tenait là. Mais son regard jetait des étincelles, et Julia le sentit très en colère contre Christa. Heureusement, sa fureur n'était pas dirigée contre elle-même. Cette fois.

Je savais bien qu'il allait nous arriver des bricoles, songea Paul.

– Paul.

Gabriel hocha froidement la tête en remarquant l'espace à présent perceptible entre Julianne et son assistant de recherche. *Le baiseur d'anges. Voilà, c'est bien. Bas les pattes de mon ange, salopard.*

– Mlle Mitchell, quel plaisir de vous revoir ! (Il esquissa un sourire figé.) Vous êtes ravissante, comme toujours.

Oui, mon ange au regard noisette, j'ai très bien entendu ce qu'elle t'a dit. Ne t'inquiète pas, je vais la remettre à sa place.

– Mlle Peterson.

Il avait pris un ton glacial. Il lui fit signe de le suivre, comme si c'était son chien. *Tu as regardé Julianne comme si c'était un tas d'ordures. Ça ne se reproduira plus jamais. J'y veillerai personnellement.*

Julia le vit refuser le café que Christa lui avait acheté et se diriger vers le comptoir pour en commander un autre. Christa se mit à trembler de rage.

Paul se retourna vers Julia et poussa un soupir.

– Bon, où en étions-nous ?

Elle prit une profonde inspiration et se concentra une minute avant de faire ce qu'il fallait.

– Je n'aurais pas dû t'embrasser. Je suis désolée.

Elle baissa les yeux sur sa sacoche, se sentant très mal à l'aise.

– Pas moi. Je suis simplement navré que tu le sois. (Il approcha son visage du sien et esquissa un sourire.) Mais tout va bien. Je ne suis pas fâché.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne suis pas comme ça... je n'ai pas l'habitude d'embrasser n'importe qui.

– Je ne suis pas « n'importe qui », si ? (Il lui lança un regard interrogateur.) Ça fait une éternité que j'ai envie de t'embrasser. Depuis le premier cours, il me semble. Mais ç'aurait été prématuré.

Il tenta de la convaincre de le regarder, mais elle détourna les yeux. Elle porta son attention sur une autre table et ses deux occupants en pleine dispute. Elle soupira.

– Julia, ce baiser n'a rien changé. Considère qu'il s'agit d'un moment entre amis. Ce n'est pas obligé de se reproduire, à moins que tu en aies envie. (Il chercha son visage d'un air anxieux.) Tu préférerais ? Qu'on oublie ça ?

Elle acquiesça en se tortillant sur son siège.

– Je suis vraiment désolée, Paul. Tu t'es toujours montré très gentil avec moi.

– Tu ne me dois rien. Je ne cherche aucune contrepartie. Si je suis gentil avec toi, c'est parce que j'en ai envie. C'est pour ça que je t'ai acheté ce CD. C'est pour ça que le poème me fait penser à toi. Tu m'inspires. (Il s'approcha davantage pour mieux pouvoir lui parler à l'oreille, parfaitement conscient qu'une menaçante paire d'yeux saphir s'était aussitôt braquée sur lui.) Je t'en prie, ne te sens pas obligée de quoi que ce soit. Je resterai ton ami quoi qu'il advienne. (Il marqua une pause.) C'était un petit baiser amical. Mais à partir de maintenant, on peut s'en tenir à une accolade, si tu préfères. Et un jour, si tu en veux davantage...

– Je ne suis pas prête, lâcha-t-elle, quelque peu surprise d'avoir si rapidement trouvé les mots justes.

– Je le sais bien. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas insisté, même si j'en avais envie. Mais c'était très bien. Merci beaucoup. Je sais que tu fais attention aux personnes que tu fréquentes. Je suis honoré que tu m'aies embrassé.

Il lui tapota la main et lui adressa un nouveau sourire. Elle s'apprêta à dire quelque chose, mais il la devança.

– Je pourrais lui tordre le cou pour ce qu'elle t'a dit. Je ne me donnerai même pas la peine de lui adresser la parole, la prochaine fois.

Il jeta un coup d'œil à la table du professeur, où il remarqua avec un certain soulagement que le menaçant regard saphir était à présent rivé sur Christa qui, au bord des larmes, avait baissé la tête.

Julia haussa les épaules.

– Je m'en moque.

– Pas moi. J'ai bien vu comme elle t'a regardée. Et j'ai senti ta réaction : tu as eu un mouvement de recul. Putain, tu avais envie de rentrer sous terre, Julia. Pourquoi ne lui as-tu pas dit d'aller se faire voir ?

– Je ne fais pas ce genre de chose si je peux m'en empêcher. J'essaie de ne pas m'abaisser à son niveau. Parfois, je me sens tellement... surprise que l'on puisse se montrer si méchant avec moi que

j'ai du mal à réfléchir. J'en reste sans voix.

– Les gens sont... méchants avec toi ?

Paul commençait à se mettre en colère.

– Parfois.

– Emerson ? chuchota-t-il.

– Il commence à redevenir aimable. Tu as bien vu à l'instant, il a été gentil.

Paul hocha la tête à contrecœur. *Professeur Crétin-son.*

Julia commença à montrer des signes d'impatience.

– Je n'ai pas l'intention de jouer les... saint François d'Assise ou je ne sais quoi, mais c'est donné à tout le monde de savoir proférer des obscénités. Pourquoi devrais-je devenir comme elle ? Pourquoi ne pas penser que l'on peut parfois – mais pas toujours – vaincre le mal par le silence ? Et laisser les gens se rendre compte de leur propre haine ? Peut-être la bonté est-elle suffisante pour montrer le mal tel qu'il est vraiment. Plutôt que de tenter de vaincre le mal par plus de mal encore. Pas que je sois bonne, je ne crois pas que ce soit le cas. (Elle s'interrompit et se tourna vers son camarade.) Je ne suis pas certaine d'être claire...

Il se contenta de sourire.

– Si, tu es très claire. On en a parlé pendant mon cours sur Thomas d'Aquin : le mal est son propre châtement. Regarde Christa. Crois-tu qu'elle soit heureuse ? Comment pourrait-ce être le cas avec pareil comportement ? Certaines personnes sont si égocentriques et se bercent tellement d'illusions qu'on aurait beau le leur dire en hurlant, ce ne serait pas suffisant pour les convaincre de leurs propres défauts.

– Ou pour leur rafraîchir la mémoire, marmonna-t-elle en jetant un coup d'œil à l'autre table et en secouant la tête.

Le lendemain, elle se rendit au département de littérature italienne pour vérifier sa boîte aux lettres avant le cours sur Dante. Elle écoutait le CD que Paul lui avait offert, qu'elle avait fini par accepter et copier sur son iPod. Il avait raison, elle était aussitôt tombée amoureuse de cet album. Et elle trouva qu'elle pourrait rédiger son projet de mémoire plus facilement en écoutant cette musique plutôt que Mozart. *Lacrimosa* était un morceau bien trop déprimant.

Après plusieurs jours sans le moindre courrier dans son casier, elle en avait enfin reçu. Trois lettres d'un coup.

La première annonçait la reprogrammation de la conférence du Pr Emerson « La luxure dans *L'Enfer* de Dante : le péché mortel opposé à l'ego ». Elle prit note de la nouvelle date et envisagea de demander à Paul s'il accepterait de l'y accompagner.

La seconde était une petite enveloppe couleur crème. Elle l'ouvrit et fut surprise d'y trouver un bon d'achat valable chez *Starbucks*. On l'avait personnalisé, constata-t-elle, et l'on avait transformé le logo en grosse ampoule. En travers, on y avait inscrit : « Vous êtes très intelligente, Julianne. »

Elle retourna le carton et y aperçut la valeur du bon d'achat : cent dollars. *Merde*, se dit-elle. *Ça fait beaucoup de cafés !* L'identité de son bienfaiteur et la raison de ce présent lui parurent évidentes. Cela ne l'empêcha pas d'être pour le moins surprise. Jusqu'à ce qu'elle s'empare de la troisième lettre.

Il s'agissait d'une longue enveloppe élégante, qu'elle ouvrit sans tarder. Elle provenait du directeur du département de littérature italienne, qui la félicitait pour sa bourse d'études. Elle fut incapable de lire plus loin que son montant, qui s'élevait à 5 000 dollars par semestre, payables en sus de la bourse d'étudiante dont elle bénéficiait déjà.

Ô dieux des étudiants vraiment pauvres qui habitent dans de tout petits trous à lapin même pas dignes d'un chien, merci, merci, merci !

– Ça va, Julianne ? retentit la voix douce et réconfortante de Mme Jenkins.

Julia se dirigea d'un pas hésitant vers son bureau et lui tendit la lettre sans un mot.

– Ah, oui, j'en ai entendu parler, sourit-elle aimablement. C'est fantastique, non ? Ces bourses sont extrêmement rares, et soudain, un lundi matin, on reçoit un appel nous informant qu'une fondation est prête à déboursier des milliers de dollars pour l'une d'entre elles.

L'étudiante hocha la tête, toujours sous le choc.

Mme Jenkins jeta un coup d'œil au courrier.

– Je me demande de qui il s'agit.

– Qui ça ?

– La personne qui t'a attribué cette bourse.

– Je n'ai pas lu jusque-là.

Mme Jenkins brandit la lettre et désigna une partie du texte rédigée en caractères gras.

– Il est dit que vous êtes la bénéficiaire de la bourse M.P. Emerson. Je me demandais juste qui pouvait bien être ce M.P. Emerson. Peut-être un proche du Pr Emerson. Même si Emerson est un nom plutôt usité. Il ne s'agit probablement que d'une coïncidence.

Le Pr Emerson vit le rai de lumière sous la porte de son box, à la bibliothèque, mais Paul ayant collé du papier kraft brun sur l'étroite vitre de la porte, il n'était pas en mesure de voir ce qui se passait à l'intérieur. Il s'étonna que l'étudiant travaille si tard un jeudi soir. Il était 22 h 30, et la bibliothèque allait fermer une demi-heure plus tard.

Il chercha ses clés dans sa poche et ouvrit la porte sans frapper. Ce qu'il vit à l'intérieur le stupéfia. Pelotonnée sur un fauteuil, Mlle Mitchell avait posé la tête sur ses bras, élégamment croisés sur le bureau. Elle avait les yeux fermés, les lèvres entrouvertes, mais l'air grave. Elle avait les joues rouges, et sa poitrine se soulevait lentement, de façon apaisante, telles les vagues de l'océan venant s'échouer sur une plage déserte. Il resta dans l'embrasure de la porte, se disant que le simple son de sa respiration ferait un excellent CD de relaxation. Un disque avec lequel il s'imaginait très bien s'endormir chaque soir.

Son ordinateur portable était ouvert, et il aperçut son économiseur d'écran, un diaporama de dessins qui lui firent penser à une histoire pour enfants, quelque chose avec des animaux, dont un amusant lapin blanc aux longues oreilles tombantes. Un air de musique flottait dans l'air, et il se rendit compte qu'il provenait de l'ordinateur. Il aperçut un CD dont la jaquette représentait un lapin. Il commença à se demander pourquoi Mlle Mitchell semblait si obsédée par cet animal.

Peut-être a-t-elle une passion pour Pâques ? Il était en train d'imaginer ce à quoi pourrait ressembler une telle dévotion, quand il se ressaisit. Il pénétra aussitôt dans le box et referma la porte derrière lui, prenant soin de la verrouiller. Cela pourrait leur jouer des tours à tous deux s'ils se faisaient surprendre ensemble.

Il contempla sa silhouette immobile, peu enclin à la déranger ou à s'immiscer dans ce qui semblait être un rêve très agréable. Elle souriait, à présent. Il repéra le livre qu'il cherchait, s'apprêtant à la laisser tranquille, quand son regard s'arrêta sur un petit carnet, à côté de la main de la jeune femme.

« Gabriel... Mon Gabriel... », y lut-il.

La vue de son nom inscrit avec tendresse, bien qu'au hasard, à plusieurs reprises sur son calepin, l'attira comme le chant d'une sirène et lui donna des frissons dans le dos. Il resta figé un moment, la main levée.

Naturellement, c'était un autre Gabriel. Il lui semblait incroyable qu'il ait pu s'agir de lui et qu'elle l'ait appelé « mon » Gabriel.

Tout en l'observant, il comprit que s'il restait plus longtemps, plus rien ne serait pareil. Il comprit que s'il effleurait la belle et pure Mlle Mitchell, il serait incapable de résister à l'envie – indéniable et primitive – de la faire sienne. Elle était là, semblant l'attendre, l'appeler, son parfum vanillé enivrant dans cet espace réduit où il faisait bien trop chaud.

« Mon Gabriel. » Il l'imagina prononcer son nom comme un amant ferait courir sa langue sur la peau de... Ses pensées se succédèrent à une vitesse folle : il la vit dans ses bras. Il l'étreignait et l'embrassait. Il la soulèverait sur le bureau et se glisserait entre ses jambes, tandis qu'elle enfonce ses mains dans ses cheveux, sous son pull, sous sa chemise, dénouant son nœud papillon et le jetant à terre.

Il glisserait à son tour ses doigts dans sa chevelure ondoyante et suivrait la courbe de son cou, provoquant des frissons sur son passage, frôlant sa joue, son oreille et sa gorge d'un blanc laiteux avec son nez. Il sentirait son poulx battre sur son cou, ce qui contribuerait étrangement à l'apaiser, et il aurait l'impression d'être assujetti au rythme de son cœur, surtout quand il commencerait à

s'accélérer à son contact. Il se demanda s'ils seraient assez proches pour que leurs cœurs se mettent à battre à l'unisson... ou s'il ne s'agissait que d'une absurdité de poète.

Tout d'abord, elle ferait sa timide. Mais il insisterait doucement, lui chuchotant des mots doux dans les cheveux. Il lui dirait tout ce qu'elle voudrait entendre, et elle le croirait. Il lui lâcherait alors les épaules et ferait glisser ses mains sur ses courbes innocentes, s'émerveillant de sa sensibilité tandis qu'elle s'épanouirait à son contact.

Car il serait le premier à la toucher comme cela. Elle finirait par se laisser faire et se montrer réceptive. Oh, si réceptive ! Ils s'embrasseraient, et ce serait électrique, intense, explosif. Leurs langues s'entremêleraient et se lanceraient dans un tango éperdu, comme s'il s'agissait de leur premier baiser.

Il la trouverait trop vêtue. Il voudrait la déshabiller et couvrir sa peau de porcelaine de baisers. Surtout sa gorge ravissante et son réseau de veines bleuâtres. Elle rougirait comme une gamine, mais il l'apaiserait avec ses lèvres. Elle se retrouverait bientôt nue et s'ouvrirait à lui, ne pensant plus qu'à lui et à son admiration, oubliant la sensation de l'air sur sa peau rose pâle.

Il la complimenterait et lui donnerait des petits surnoms, et elle n'aurait pas honte. *Mon cœur, ma douce, mon ange, ma chérie...* Il lui prouverait son adoration, et elle y croirait à juste titre.

Enfin, il aurait du mal à supporter toute cette excitation, et il la ferait pencher légèrement en arrière, prenant sa nuque dans le creux de sa main. Il ne la lâcherait pas, de peur de lui faire mal. Il préférerait éviter de lui cogner la tête contre le bureau, comme un jouet quelconque.

Ce n'était pas un amant cruel. Il ne ferait preuve ni de brutalité ni d'indifférence. Il se montrerait sensuel, véhément mais délicat. Car il savait qu'elle était vierge. Et, pour sa première fois, il souhaitait qu'elle prenne autant de plaisir que lui. Mais il la voulait étendue devant lui, accueillante, les yeux grands ouverts, brûlants de désir.

Il placerait son autre main dans le creux de son dos légèrement cambré et la regarderait dans ses yeux clairs quand elle se mettrait à haleter et gémir. Ce serait lui qui la ferait gémir. Et lui seul.

Elle se mordrait les lèvres, les yeux mi-clos, quand il s'avancerait vers elle, lui chuchotant de se détendre quand elle se donnerait à lui. Ce serait plus facile pour elle, surtout la première fois. Il s'immobiliserait et éviterait de se précipiter. Il marquerait une pause et se garderait de lui faire mal. Peut-être même qu'il s'arrêterait.

Son ange merveilleux au regard noisette... sa poitrine se soulevant et retombant rapidement, tout son corps prenant la teinte vermeille de ses joues. Ce serait sa rose, et elle éclorait pour lui. Car il serait gentil, et elle s'ouvrirait. Transporté, il contemplerait la scène comme si elle se déroulait au ralenti. La vue, l'odeur, le bruit, le goût, le contact... elle deviendrait femme, perdrait sa virginité, tout cela grâce à lui. Grâce à lui.

Sa virginité ? Il allait y avoir du sang. Car c'était le prix du péché.

Le cœur de Gabriel se figea. Il demeura silencieux une demi-seconde avant de se mettre à battre deux fois plus vite quand l'enseignant prit conscience de la situation. Un poème qu'il avait oublié depuis ses études au Magdalen College d'Oxford lui revint en mémoire. Car, à cet instant, il comprit que lui, le Pr Gabriel O. Emerson, soi-disant séducteur de la ravissante et innocente Julianne, était une puce.

Les vers de John Donne résonnèrent soudain à ses oreilles :

*Observe cette puce, et constate
À quel point ce que tu me refuses est dérisoire ;
Elle m'a piqué avant de s'en prendre à toi,
Et en elle nos deux sangs sont désormais mêlés.*

*Impossible de parler, tu t'en doutes,
De péché, de honte ou de virginité perdue ;
Elle jouit pourtant avant d'avoir fait sa cour
Et, comblée, se gonfle de deux sangs qui n'en font plus qu'un ;
Ce dont, hélas, nous n'avons pas la possibilité.*

Il sut aussitôt pourquoi son inconscient avait choisi cet instant pour se remémorer l'œuvre de Donne : ce poème était un argument de séduction. Donne s'adressait à son amante, une vierge, et lui soutenait que la perte de sa virginité aurait moins de conséquences que la piqûre d'une puce. Il fallait qu'elle se donne à lui sans tarder, sans y réfléchir à deux fois. Sans hésiter. Sans aucun regret.

Dès qu'il se rappela ces vers, Gabriel sut qu'ils convenaient parfaitement à la situation. À ce qu'il envisageait de lui faire. À la justification de ses actes.

La goûter. La prendre. Pécher. L'exténuer. L'abandonner.

Elle était pure. Innocente. Il la voulait.

Facilis descensus Averni.

Mais il refusait d'être celui qui la ferait saigner. Il ne pouvait pas, ne voulait pas qu'une autre fille souffre à cause de lui pour le restant de ses jours. Tous ses projets de séduction et de baise effrénée sur le bureau et les fauteuils, contre le mur, les étagères et la fenêtre s'écroulèrent aussitôt. Il ne la prendrait pas. Il s'abstiendrait de la marquer au fer rouge et de réclamer ce qui n'était pas son dû.

Gabriel Emerson était un pécheur banal, déjà à demi repent. Intéressé par le beau sexe et son propre plaisir, il savait que c'était le désir qui le menait par le bout du nez. Jamais cet appétit ne faisait place à quoi que ce soit qui ressemblait à de l'amour. Pourtant, malgré cette déchéance morale et son éternelle incapacité à résister à la tentation, il lui restait un ultime principe. Une ligne jaune qu'il ne franchirait pas.

Le Pr Emerson ne s'intéressait pas aux vierges. Il n'avait jamais ôté la vertu de qui que ce soit, même quand on la lui avait volontiers offerte. L'innocence n'étanchait pas sa soif ; il ne s'abreuvait qu'auprès de celles qui y avaient déjà goûté et qui en voulaient encore. Et il n'était pas près de violer le seul et unique principe qu'il lui restait pour une heure ou deux de plaisir salace avec une délicieuse élève dans son box d'étude. Même un ange déchu avait ses principes.

Il laisserait sa vertu intacte. Il la laisserait comme il l'avait trouvée, un ange au regard noisette et aux joues rougies, entourée de lapins, pelotonnée comme un chaton dans son petit fauteuil. Il la laisserait dormir sans la déranger, sans l'embrasser, sans la toucher, sans lui faire mal. Il referma sa main sur la poignée de la porte et, au moment même où il s'apprêtait à la tourner, il entendit du bruit derrière lui.

Il baissa la tête et soupira. Il ne se privait pas d'une nuit de plaisir avec elle fondée sur la haine, mais sur l'amour – car il avait soif de bonté. Et peut-être aussi en souvenir de celui qu'il était jadis, avant que le péché et le vice ne s'enracinent en lui, tel un enchevêtrement de ronces étouffant sa vertu. Il lâcha la poignée de porte et prit une profonde inspiration. Il redressa les épaules et ferma les yeux, se demandant ce qu'il allait bien pouvoir lui dire.

Il se retourna lentement et vit Mlle Mitchell s'étirer légèrement en gémissant. Elle cligna des yeux et étouffa un bâillement du revers de la main.

Mais quand elle remarqua la présence du Pr Emerson devant la porte, elle ouvrit grands les yeux. Interdite, elle bondit de son siège en laissant échapper un petit cri, et se plaqua contre le mur. Désespérée, elle se recroquevilla, ce qui brisa le cœur de l'enseignant. Ce qui prouvait au moins qu'il en avait un.

– Du calme, Julianne. Ce n'est que moi.

Il leva les mains en signe de reddition. Il tenta d'esquisser un sourire.

Elle était abasourdie. Quelques secondes auparavant, elle rêvait encore de lui. Et voilà qu'il était là. Elle se frotta les yeux. Il était toujours là. Il l'observait. Elle se pinça le bras. Il était encore là.

Merde. Qu'est-ce qu'il fait là ?

– Ce n'est que moi, Julianne. Ça va ?

Elle cligna rapidement des yeux et se les frotta de nouveau.

– Je... je ne sais pas.

– Ça fait combien de temps que vous êtes là ?

Il baissa les mains.

– Euh... je... je ne sais pas.

Elle tentait en même temps de se réveiller et de se rappeler.

– Paul est avec vous ?

– Non.

Quelque part, il se sentit soulagé.

– Comment êtes-vous entrée ? C'est mon box.

Elle lui jeta un coup d'œil pour prendre la mesure de sa réaction. *Je vais avoir de très gros ennuis. Et Paul aussi. Emerson va certainement le renvoyer.*

Elle se leva si rapidement qu'elle renversa le fauteuil et s'écroula sur une pile de livres, sur le bureau. Dans son élan, elle fit voler un tas de feuilles de bloc-notes qui retombèrent autour d'elle comme des flocons de neige. Avec tout ce blanc voletant autour d'elle, Gabriel trouva qu'elle ressemblait à un ange. Un ange dans une boule à neige.

Elle est magnifique.

Elle se jeta à quatre pattes, tentant de tout remettre en ordre. Elle ne cessait plus de présenter ses excuses, comme si elle égrenait un rosaire, marmonnant quelque chose à propos de la clé de Paul. Elle était désolée. Vraiment, vraiment désolée.

En un pas, il la rejoignit et posa délicatement mais fermement la main sur son épaule.

– Ce n'est rien. Ça ne me dérange pas. Détendez-vous.

Elle ferma les yeux et fit tout son possible pour se calmer. C'était si difficile ; elle redoutait tant qu'il se mette en colère et qu'il interdise à Paul de profiter de son box. À tout jamais.

Il prit une brève inspiration, et elle rouvrit les yeux, dressant la tête à son contact.

Il se pencha vers elle et l'examina.

– Julianne ? Vous êtes livide. Êtes-vous souffrante ?

Il ignorait comment réagir. Pourquoi se comportait-elle si bizarrement ? Peut-être avait-elle faim, ou n'était-elle pas complètement réveillée. Il faisait très chaud dans la pièce. Trop chaud. Elle avait laissé le radiateur allumé. Il la rattrapa au moment même où elle défaillait, la serrant fort contre lui. Elle n'avait pas perdu connaissance. Du moins, pas encore.

– Julianne ?

Il écarta les cheveux qu'elle avait devant les yeux et lui caressa la joue du revers de la main.

Elle murmura quelque chose, et il comprit qu'elle n'était pas évanouie, mais qu'elle s'était appuyée contre lui comme si elle n'avait pas la force de tenir debout. Il la retint pour l'empêcher de heurter le fauteuil renversé et de s'écrouler par terre.

– Ça va aller ?

Il la porta pour qu'elle puisse s'asseoir, mais elle resta cramponnée à lui, jetant sans la moindre hésitation les bras autour de son cou. Se réjouissant de la savoir pressée contre lui, il l'enlaça

fermement et se pencha pour humer subrepticement sa chevelure. *De la vanille*. Son petit corps s'emboîtait parfaitement au sien, comme s'ils se complétaient. C'en était stupéfiant.

– Que s'est-il passé ? bredouilla-t-elle contre son pull d'un vert éclatant censé contraster avec le bleu de ses yeux.

– Je ne sais pas vraiment. Je crois bien que vous avez eu un étourdissement parce que vous vous êtes levée trop vite. Et il fait chaud, là-dedans.

Elle esquissa un léger sourire qui le fit aussitôt fondre.

Elle mourait d'envie de l'embrasser. Il était si près. Cinq centimètres, et ces lèvres lui appartiendraient... de nouveau. Il avait le regard si doux, si ardent... Et il s'était montré si gentil avec elle...

Il recula doucement pour voir si elle était en mesure de tenir debout. Comprenant que ce n'était pas le cas, il la déposa délicatement sur le bureau avant de redresser le fauteuil. Ensuite, il se dirigea vers la porte du box et ajusta son nœud papillon.

– Ça m'est égal que vous vous serviez de ce box. Complètement. J'ai simplement été surpris de vous y trouver. En fait, je suis ravi que Paul vous ait proposé de venir. Il n'y a pas de problème. (Il sourit pour la mettre à l'aise, observant qu'elle se cramponnait au bureau pour éviter de tomber.) J'étais venu chercher un livre qu'il m'avait emprunté.

Il brandit le recueil et se tourna de nouveau vers Julia.

Elle se redressa lentement, avec précaution, et se mit à empiler les livres sur le bureau et à ramasser les feuilles éparpillées par terre.

– Vous étiez censée voir Paul, ce soir ?

– Il est allé à une conférence à Princeton. Il y fait un exposé, demain.

Elle se tourna prudemment vers l'enseignant et, quand elle se rendit compte qu'il souriait encore, elle se détendit. Très légèrement.

– Princeton. Oui, bien sûr. Ça m'était sorti de la tête. Quelle jolie serviette vous avez là.

Il lui sourit d'un air entendu en lui indiquant la sacoche appuyée contre le mur.

Julia se mit à rougir, s'efforçant de ne pas lui montrer qu'elle savait.

– Mais on dirait bien qu'il y a quelque chose de vivant, dedans. Il y a deux oreilles qui dépassent.

Elle se retourna brusquement. Il avait raison : deux petites oreilles brunes dépassaient de l'une des fermetures à glissière, comme si elle avait tenté de s'introduire dans la bibliothèque en y dissimulant un petit animal. La jeune femme était écarlate.

– Vous permettez ?

Il désigna la sacoche mais attendit sa permission avant de s'en approcher.

D'un air hésitant, elle en tira la peluche et la lui tendit, se mordant les lèvres de honte.

Manifestement, Mlle Mitchell a bel et bien une obsession pour les lapins.

Il brandit l'animal du bout des doigts, l'examinant attentivement, comme s'il ignorait ce dont il s'agissait. Ou comme si, dans un accès de colère, il pouvait décider d'imiter le célèbre lapin de *Monty Python : Sacré Graal !* et lui sauter à la gorge. Il se frotta le cou et résista à la soudaine envie de dire : « Ni ! »

La peluche était sans doute en velours. L'animal avait de longues oreilles, des petites pattes et de belles moustaches. Il tenait debout, plutôt raide. Il lui semblait étrangement familier. Il aurait énormément plu à Grace. Cela lui fit penser à l'enfance qu'il n'avait jamais eue.

Quelqu'un lui avait noué de manière sommaire un ruban rose autour du cou. Après avoir examiné ce nœud, Gabriel parvint à la conclusion que c'était une personne légèrement handicapée, sans

manquer de respect à qui que ce soit, ou peut-être quelqu'un qui avait de grandes mains et aucune dextérité, comme lui. Une petite carte y était fixée.

Préférant éviter de la mettre mal à l'aise plus longtemps, il sourit et jeta un rapide coup d'œil vers le morceau de carton, juste le temps de lire ce que l'on y avait inscrit.

« L.,
Quelqu'un pour te tenir compagnie en mon absence.
On se voit à mon retour.
Amicalement,
Paul. »

Le baiseur d'anges a encore frappé, maugréa Gabriel.

Il tendit le lapin à la jeune femme.

– C'est très, euh... mignon.

– Merci.

– Qui est ce « L » ?

Julia se retourna pour ranger le dernier présent de Paul dans sa sacoche, prenant grand soin d'éviter de coincer les oreilles de l'animal dans la fermeture éclair.

– C'est l'un de mes surnoms.

– Mais pourquoi cette lettre ? Pourquoi pas un B ?

Elle le regarda en fronçant les sourcils. *B comme quoi ? Bonnasse ? Bêtasse ? Baleine ? Bugs Bunny ?*

– Comme « beauté », lâcha-t-il en se mettant à rougir, le mot lui ayant échappé. Ainsi, vous êtes restée dormir ici pendant des heures, avec *Rabbit Songs* et un lapin en peluche pour vous tenir compagnie... J'ignorais que vous aimiez à ce point les lapins. (Elle sembla embarrassée. Il n'avait pas pu s'en empêcher ; la pique était manifeste.) J'aime beaucoup vos goûts musicaux.

– Je vous remercie.

Elle éteignit aussitôt son vieil ordinateur et le rangea précautionneusement dans sa sacoche avec le CD.

– La bibliothèque ne va pas tarder à fermer. Qu'auriez-vous fait si je n'étais pas venu ?

Elle regarda autour d'elle, légèrement confuse.

– Je l'ignore.

– Si personne n'avait remarqué que le box était allumé avant de fermer, vous auriez pu rester enfermée toute la nuit. Sans quoi que ce soit à manger. (Il prit un air sérieux.) Qu'allez-vous faire pour éviter que ça ne se reproduise ?

Elle regarda brièvement autour d'elle.

– Mettre l'alarme sur la pendule de Paul ?

Il hocha la tête comme s'il était satisfait de sa réponse. Même si ce n'était pas le cas.

– Vous avez faim ?

– Je ferais bien d'y aller, professeur. Je suis désolée d'être venue dans votre box sans votre permission.

Si seulement tu savais à quel point tu avais raison, Julianne...

– Attendez, Mlle Mitchell. (Alors qu'elle récupérait sa nouvelle sacoche d'une main et passait l'autre sur le bureau pour faire place nette, il s'approcha d'elle.) Avez-vous dîné ?

– Non.

Il fronça les sourcils.

– Quand avez-vous déjeuné ?

– À midi.

Il prit un air renfrogné.

– C’était il y a presque onze heures. Qu’avez-vous mangé ?

– Un hot-dog chez le marchand ambulant, devant la bibliothèque.

Il poussa un juron.

– Vous ne pouvez pas vous contenter de ces saletés. Et si j’étais vous, j’évitais d’acheter de la viande dans la rue. Vous m’avez promis de me prévenir si vous aviez du mal à acheter de quoi manger. Et voilà que vous vous évanouissez sous mes yeux.

Il jeta un coup d’œil à sa Rolex Day-Date en or blanc.

– Il est trop tard pour vous emmener manger un steak. Le *Harbour Sixty* doit être fermé. Pourquoi n’irions-nous pas dîner ailleurs ? Je me suis fait surprendre par le temps, alors que je travaillais sur mon cours, et je n’ai pas mangé non plus.

Elle le regarda fixement.

– Vous êtes sûr ?

Son visage se durcit.

– Je ne suis pas du genre à lancer des invitations en l’air, Mlle Mitchell. Si je vous invite à dîner, c’est que je suis certain de mon fait. Alors, vous venez ou pas ?

– Je vous remercie beaucoup, mais je ne suis pas habillée pour sortir, déclara-t-elle d’une voix douce comme du velours mais ferme comme de l’acier.

Elle se tourna vers lui en haussant un sourcil. Elle s’était remise de sa surprise et était à présent parfaitement réveillée et très ennuyée par le ton qu’il avait employé.

Il la toisa lentement, passant du temps sur ses jolies courbes et s’arrêtant sur ses tennnis. Il détestait ce genre de chaussures chez une femme, car il trouvait que c’était du gâchis. Il s’éclaircit la voix.

– Ça ira très bien. Je trouve que la couleur de votre chemisier fait ressortir le teint de votre peau et les reflets caramel dans vos yeux. Ça vous va très bien, en fait.

Il lui adressa un sourire un peu trop chaleureux et détourna aussitôt le regard.

J’ai des reflets caramel dans les yeux ? Depuis quand ? Et depuis quand me regarde-t-il comme ça ?

– Il y a un petit restaurant à côté de chez moi. J’y vais surtout quand je travaille tard. Je vous invite à dîner, on discutera de votre projet de mémoire. En toute simplicité, naturellement. Qu’en dites-vous ?

– Je vous remercie, professeur.

Il finit par croiser son regard, et ils échangèrent un sourire.

Il attendit patiemment qu’elle remette tout en ordre avant de s’écarter et de lui indiquer le couloir.

– Après vous.

Elle le remercia, et, quand elle passa devant lui, il lui prit sa sacoche en lui frôlant la main. Julia recula instinctivement et la laissa tomber.

Heureusement, il la rattrapa.

– Quelle belle sacoche ! Je crois que j’aimerais bien la porter un moment. Si ça ne vous fait rien.

Il lui adressa un petit sourire en coin et se mit à rougir.

– Je vous remercie, murmura-t-elle. Je l’aime beaucoup. Elle est parfaite.

Il ne tenta d’engager la conversation que lorsqu’ils furent au restaurant, au *Volo Caffè*, sur Yonge Street. Il s’agissait d’un établissement tranquille mais accueillant qui pouvait s’enorgueillir d’avoir la plus longue carte de bières de Toronto. Le cuisinier italien était très doué, et ses plats étaient les

meilleurs du quartier. Le restaurant en lui-même était relativement petit, avec sa dizaine de tables, mais l'été on pouvait profiter de sa grande terrasse. Il était décoré de façon rustique avec quelques meubles anciens, comme de vieux bancs d'église et des tables de récupération. Julia eut l'impression de se retrouver dans une cave à vins allemande, comme le restaurant *Vinum*, où elle était allée avec des amis pendant son séjour à Francfort.

Si Gabriel aimait tant cet endroit, c'était parce qu'ils y servaient sa bière de trappistes préférée, la Chimay Première. Et il adorait prendre une pizza napolitaine pour accompagner sa bière. Comme toujours, la médiocrité l'agaçait. Comme c'était un client assidu du *Volo Caffè*, et qu'il était plutôt pointilleux, on lui donna la meilleure place, une table pour deux dans un angle, près de la grande baie vitrée qui donnait sur la rue animée qu'était Yonge Street dès la tombée de la nuit.

Des travestis, des étudiants, des membres de fraternités, des célébrités cherchant à s'encanailler, de jeunes cadres dynamiques promenant leurs chiens prétentieux, des militants écologistes, des sans-abri, des musiciens des rues, de probables membres de gangs ou de la mafia russe, un professeur ou un député de province volage... Il était fascinant d'observer tous ces gens. C'était une rue vivante.

Julia s'installa avec précaution sur un vieux banc d'église recyclé, et s'enroula dans la pelisse en peau d'agneau que le serveur avait posée sur le dossier du banc.

– Vous avez froid ? Je vais demander à Christopher de nous placer près de la cheminée.

Il s'apprêta à faire signe au garçon, mais elle l'en empêcha.

– J'aime bien regarder les gens, déclara-t-elle timidement.

– Moi aussi, reconnut-il. Mais vous ressemblez à un yeti !

Elle s'empourpra.

– Pardonnez-moi, se hâta-t-il d'ajouter. Mais on peut certainement trouver mieux qu'une pelisse qui a traîné Dieu sait où. Christopher s'en est sans doute servi comme tapis chez lui. Et qui sait quelles entourloupettes il lui est arrivé.

C'est moi ou il vient d'employer le terme « entourloupettes » ?

Sur ce, le Pr Emerson ôta avec grâce son pull en cachemire vert anglais en le faisant passer par-dessus sa tête et son nœud papillon prétentieux, et le lui tendit. Elle l'accepta et repoussa la pelisse en peau de yeti. Elle enfila avec précaution ce pull bien trop grand pour elle.

– C'est mieux, non ? sourit-il en tentant de remettre de l'ordre dans sa chevelure en bataille.

– Oui, vous avez raison.

Elle se sentait nettement plus à l'aise, baignant dans la chaleur et le parfum de Gabriel. Elle replia l'extrémité des manches, car il avait les bras nettement plus longs qu'elle.

– Vous êtes allé au *Lobby*, mardi ? s'enquit-elle.

– Non. À présent, pourquoi ne me parleriez-vous pas de votre projet de mémoire ?

Il avait soudain pris un ton sérieux et professoral.

Par chance, Christopher les interrompit pour prendre leur commande, ce qui donna à Julia quelques précieuses minutes pour rassembler ses esprits.

– Leurs salades César sont excellentes, comme leurs pizzas napolitaines. Mais elles sont toutes les deux un peu trop copieuses pour une seule personne. Vous êtes du genre partageuse ? demanda l'enseignant. (Elle ouvrit grande la bouche.) Enfin, vous accepteriez de partager avec moi ? Sinon, vous pouvez commander ce qui vous fait plaisir. Vous ne voulez peut-être ni salade ni pizza.

Il fronça les sourcils, s'efforçant d'éviter de ressembler à un professeur autoritaire pendant au moins cinq minutes.

Christopher se mit à taper doucement du pied pour dissimuler son impatience. Il avait déjà vu M. le professeur en colère et préférait éviter de renouveler l'expérience. Même s'il ne risquait sans

doute pas de se conduire de la même manière en compagnie d'une jeune femme. Ce que Christopher recommandait en cas de trouble de la personnalité, quel qu'il soit.

– J'aimerais énormément partager une pizza et une salade avec vous. Je vous remercie.

D'une voix douce, elle avait mis fin aux délibérations.

Il passa commande, et bientôt le serveur réapparut avec leurs Chimay, Gabriel ayant insisté pour qu'elle y goûte.

– Santé, dit-il en trinquant avec elle.

– *Prost*, répondit-elle.

Elle en but une petite gorgée, incapable d'oublier sa première bière et celui avec qui elle l'avait partagée. Il s'était alors agi d'une bière américaine. Celle-ci était à la fois rousse, douce et maltée. Elle la trouva excellente et le lui fit savoir.

– La bouteille est à plus de dix dollars, chuchota-t-elle, évitant d'embarrasser Gabriel en exprimant sa remarque incrédule à voix haute.

– Mais c'est la meilleure. Et ne préféreriez-vous pas boire une bouteille de celle-ci plutôt que deux Budweiser au goût d'eau croupie ?

Je dirais que tout ce qui a le goût d'eau croupie doit être épouvantable à boire, professeur Emerson, mais question bière je vous fais confiance. Espèce de malade.

– Alors ? Je vous écoute, lâcha-t-il. À quoi pensez-vous ? J'ai l'impression de voir les engrenages tourner dans votre petite tête. Dites ce que vous avez à dire.

Il croisa les bras et se fendit d'un sourire, comme s'il la considérait, avec une certaine condescendance, comme une source intarissable d'amusement.

Julia se hérissa. Elle n'appréciait guère qu'il qualifie sa tête de « petite », car elle avait le sentiment que cela signifiait tout le mépris qu'il avait pour ses capacités intellectuelles. Elle décida donc de riposter.

– Je suis ravie d'avoir l'occasion de vous parler en privé, commença-t-elle en tirant deux enveloppes de sa sacoche. Je ne peux pas les accepter.

Elle fit glisser sur la table le bon d'achat pour *Starbucks* et la lettre de félicitations pour sa bourse d'études.

Il les regarda toutes les deux, les reconnut immédiatement et fit la grimace.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que ça vient de moi ?

Il les repoussa vers elle.

– Simple déduction. Il n'y a que vous qui m'appeliez « Julianne ». Et vous seul avez un compte en banque suffisamment fourni pour financer une bourse.

Elle lui rendit les enveloppes.

Il marqua une longue pause. Était-il vraiment le seul à l'appeler par son véritable prénom ? Comment les autres l'appelaient-ils ?

Julia.

– Il faut que vous acceptiez.

Il fit de nouveau glisser les enveloppes vers elle.

– Non. Les présents me rendent nerveuse, et le montant du bon d'achat est beaucoup trop élevé. Sans parler de la bourse. Je ne pourrai jamais vous rembourser, et je suis déjà nettement trop redevable envers votre famille. Je ne peux pas les accepter.

Elle les repoussa.

– Oh que si. Vous allez les accepter. Le bon d'achat est sans importance ; je dépense plus que ça en café tous les mois. C'est le seul moyen que j'aie trouvé pour vous montrer de façon concrète que je

respecte votre intelligence. Sans y prendre garde, j'ai dit quelque chose que Mlle Peterson a mal interprété. Ce n'est donc même pas un cadeau ; il s'agit plus d'une restitution. Je vous ai dénigrée, et à présent, je vous complimente. Il faut que vous acceptiez, sinon l'injustice ne sera pas réparée et j'aurai énormément de mal à croire que vous ayez pardonné ma maladresse devant l'une de vos camarades.

Il repoussa les enveloppes et, pour faire bonne mesure, lui lança un regard noir.

Julia braqua son attention sur son nœud papillon noué à la main afin de la détourner de ses yeux bleus étincelants. Elle se demanda comment il était parvenu à faire un nœud si droit et régulier. *Peut-être loue-t-il les services d'une noueuse de nœuds papillons. Une fausse blonde à hauts talons. Avec des ongles très longs.*

Elle fit une nouvelle fois glisser le bon d'achat vers lui, d'un air de défi. À sa grande surprise, il prit un air sévère et le rangea dans sa poche.

– Je n'ai pas l'intention de jouer au ping-pong toute la soirée avec ce bon d'achat, déclara-t-il sèchement. Mais vous ne pouvez pas refuser la bourse. Cet argent n'est pas à moi. J'ai simplement signalé à M. Randall, le directeur de l'œuvre de bienfaisance, que vous étiez une personne talentueuse.

– Et pauvre, marmonna-t-elle.

– Si vous avez quelque chose à me dire, Mlle Mitchell, je vous prierai d'avoir la courtoisie de vous exprimer de manière audible.

Il la foudroya du regard.

Elle en fit autant.

– Je ne crois pas que ce soit très professionnel, professeur Emerson. Vous me faites cadeau d'une bourse de plusieurs milliers de dollars. On dirait que vous essayez de m'acheter.

Il prit une brève inspiration et compta jusqu'à dix pour éviter d'exploser.

– De vous « acheter » ? Faites-moi confiance, Mlle Mitchell, jamais une idée pareille ne m'a traversé l'esprit ! Je suis profondément offensé par une telle calomnie. Si j'avais voulu de vous, je n'aurais certainement pas eu besoin de vous acheter.

Elle haussa les sourcils et lui lança un regard sévère.

– Attention.

La jeune femme était parvenue à le mettre mal à l'aise, ce qui n'était pas si fréquent. Elle savoura ce moment.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'essayais simplement de vous faire comprendre que jamais je ne vous aurais traitée comme une marchandise. Et vous n'êtes pas le genre de fille à vous laisser acheter, n'est-ce pas ?

Elle lui lança un regard glacial avant de détourner les yeux, secoua la tête et jeta un coup d'œil à la porte de sortie, se demandant s'il ne valait pas mieux qu'elle s'enfuie.

– Pourquoi faites-vous ça ? chuchota-t-il au bout de quelques minutes.

– Quoi donc ?

– Vous me provoquez.

– N... non. Je ne vous provoque pas. J'énonce un fait.

– Quoi qu'il en soit, c'est extrêmement provocant. Chaque fois que je tente d'avoir une conversation normale avec vous, vous me provoquez.

– Vous êtes mon professeur.

– Oui, et aussi le grand frère de votre meilleure amie. Ne pourrions-nous pas simplement être Julianne et Gabriel, le temps d'un soir ? Ne pourrions-nous pas avoir une discussion agréable en

dînant gentiment, et tout le reste ? Je n'ai pas l'impression que ce soit très évident pour vous, mais je fais tout ce que je peux pour me comporter en être humain, là.

Frustré, il ferma les yeux.

– Vraiment ?

Il s'agissait d'une question innocente posée de bonne foi. Elle se plaqua la main sur la bouche en se rendant compte qu'elle l'avait posée à voix haute.

Il rouvrit lentement ses yeux bleus, comme le dragon dans l'histoire de Tolkien, mais il ne mordit pas à l'hameçon de son impertinence. Et il s'abstint de cracher du feu. Du moins pour le moment.

– Vous voulez vous montrer professionnelle, alors allez-y. Une étudiante normale qui recevrait une telle lettre remercierait du fond du cœur sa bonne étoile et accepterait l'argent. Faites preuve de professionnalisme, Mlle Mitchell. J'aurais très bien pu vous faire croire que je n'avais aucun lien avec cette bourse, mais j'ai préféré vous traiter en adulte. J'ai choisi de respecter votre intelligence et d'éviter de vous mener en bateau. J'ai néanmoins pris grand soin de dissimuler mon lien avec cette bourse à la direction du département. L'œuvre de bienfaisance ne lui a pas donné mon nom. Il est donc impossible de remonter jusqu'à moi. Et « Emerson » est un patronyme extrêmement répandu. Personne ne vous croira si vous allez raconter que j'en suis à l'origine.

Il tira son iPhone de sa poche, lança l'application « bloc-notes » et se mit à écrire avec son doigt.

– Je n'avais pas l'intention d'aller me plaindre, commença Julia.

– Vous auriez pu vous contenter d'un « merci ».

– Je vous remercie, professeur Emerson. Mais mettez-vous à ma place : je refuse d'être l'Héloïse de votre Abélard.

Elle baissa les yeux sur ses couverts et se mit à les tripoter jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement alignés.

Il se souvint l'avoir déjà vue faire la même chose, quand ils avaient dîné au *Harbour Sixty*. Il posa son téléphone sur la table et se tourna vers elle d'un air doublement peiné, se sentant coupable de ce qui avait failli se produire dans son box. Oui, il avait été à deux doigts de succomber aux charmes de Mlle Mitchell et de courir le risque de connaître le même sort, car Rachel l'aurait sans doute émasculé en découvrant qu'il avait séduit son amie. Miraculeusement, toutefois, il avait su faire preuve d'un plus grand sang-froid qu'Abélard.

– Jamais je ne tenterai de séduire une étudiante.

– Merci, alors, marmonna-t-elle. Et merci pour la bourse, même si je ne peux pas vous promettre de l'accepter. Je sais qu'il ne s'agit que d'une petite somme pour vous, mais avec tout cet argent je pourrais m'offrir un billet d'avion pour rentrer chez moi à Thanksgiving, à Noël, au printemps et à Pâques. Et beaucoup de choses que je n'ai pas les moyens de m'acheter à l'heure actuelle. Dont des steaks de temps à autre.

– Pourquoi dépenser cette somme dans des billets d'avion ? Je m'étais dit que vous en profiteriez pour changer d'appartement.

– Je ne crois pas pouvoir résilier mon bail. Et, de toute façon, il est très important pour moi d'aller voir mon père. C'est la seule famille qu'il me reste. Et j'aurais bien aimé voir Richard avant qu'il ne vende la maison et aille s'installer à Philadelphie.

En fait, ça vaudrait la peine d'accepter cette bourse, ne serait-ce que pour aller voir Richard et la pommeraie. Je me demande si mon pommier préféré est encore là... et si quelqu'un le remarquerait si je gravais mes initiales sur son tronc...

Il fit la grimace.

– Vous ne seriez pas rentrée chez vous, sinon ?

Elle secoua la tête.

– Mon père voulait me payer l’avion pour Noël, plutôt que le bus. Mais les prix sur Air Canada sont rédhibitoires. J’aurais eu honte d’accepter qu’il me paie l’avion.

– N’ayez jamais honte d’accepter un présent lorsqu’il vous est offert de bon cœur.

– J’ai l’impression d’entendre Grace. Elle disait la même chose.

Il commença à s’agiter sur son banc, et se gratta involontairement la nuque.

– Qui m’a appris à faire preuve de générosité, d’après vous ? Pas ma mère biologique, en tout cas.

Julia croisa son regard sans rougir ni ciller. Puis elle soupira et rangea la lettre dans sa sacoche, déterminée à y réfléchir plus longuement quand elle ne se trouverait plus en présence de l’irrésistible professeur. Car elle avait compris qu’il était inutile de discuter avec lui. Et, à cet égard comme à bien d’autres, il ressemblait énormément à Pierre Abélard : attirant, intelligent et séducteur.

– Alors, en dépit de tous mes efforts, ce qui ne représente pas grand-chose, je le reconnais, vous allez continuer à vous affamer ?

– Gabriel, j’entretiens une drôle de relation avec mon estomac. J’oublie de manger quand je suis occupée ou préoccupée. Ou triste. Ça n’a rien à voir avec l’argent. C’est comme ça, c’est tout. Ne vous donnez pas tant de peine.

Elle ajusta de nouveau ses couverts pour faire bonne mesure.

– Alors... vous êtes triste ? (Elle but lentement un peu de bière et ne tint aucun compte de sa question.) Est-ce que Dante vous rend malheureuse ?

– Parfois, chuchota-t-elle.

– Et sinon ?

Elle leva les yeux vers lui et esquissa un sourire.

– Je ne peux pas m’en empêcher. Il me rend follement heureuse. Parfois, quand j’étudie *La Divine Comédie*, j’ai l’impression d’accomplir ma destinée. Comme si j’avais trouvé ma passion, ma vocation. Je cesse d’être cette petite fille timide de Selinsgrove. Je sais comment faire, je me trouve plutôt douée, et ça me donne le sentiment d’être... importante.

Elle en avait trop dit. Elle avait bu sa bière trop vite, le sang lui montait à la tête et le parfum du professeur sur son pull lui emplissait les narines. Elle n’aurait jamais dû se dévoiler à ce point, surtout face à lui.

Mais il se contenta de lui adresser un regard chaleureux, ce qui l’étonna.

– Vous êtes timide, c’est vrai, murmura-t-il. Mais ce n’est vraiment pas un défaut. (Il s’éclaircit la voix.) J’envie votre enthousiasme pour Dante. J’étais comme vous, avant. Mais c’était il y a longtemps. Trop longtemps.

Il lui adressa un nouveau sourire avant de détourner le regard.

Julia se pencha par-dessus la table et baissa d’un ton.

– Qui est ce M.P. Emerson ?

Il leva les yeux vers elle d’un air surpris.

– Je préférerais éviter d’en parler.

Il n’avait pas pris un ton sec, mais très, très froid. Elle comprit qu’elle avait touché un point sensible, un nerf encore à vif. Il lui fallut un moment pour se ressaisir, et avant d’avoir réfléchi à la pertinence de sa question, elle lui demanda :

– Seriez-vous en train d’essayer de devenir mon ami ? Serait-ce ce que vous avez essayé de me faire comprendre par cette bourse ?

Il fronça les sourcils.

– C’est Rachel qui vous a mis cette idée en tête ?

– Non, pourquoi ?

– Elle est persuadée qu'on devrait être amis. Mais je vais vous répéter ce que je lui ai dit : c'est impossible.

Elle sentit une boule se former dans sa gorge et déglutit bruyamment.

– Pourquoi ?

– Ma fonction me l'interdit. Il est défendu aux professeurs de se lier d'amitié avec leurs élèves. Et même si nous n'étions que deux individus quelconques partageant une pizza, il vaudrait mieux que vous ne deveniez pas mon amie. Contrairement à vous, je suis loin d'être pur. (Il esquissa un sourire affligé.) Vous voyez, c'est sans espoir. « Abandonne toute espérance, toi qui entres ici... »

– Aucune situation n'est jamais complètement désespérée, chuchota-t-elle le regard rivé sur ses couverts.

– Aristote a dit que l'amitié n'était possible qu'entre deux personnes vertueuses. Par conséquent, c'est impossible entre nous.

– Personne n'est parfaitement vertueux.

– Si, vous.

Il la regarda fixement, avec autant de passion que d'admiration.

– Rachel m'a dit que vous étiez sur la liste des VIP du *Lobby*.

Julia avait encore changé de sujet, sans réfléchir davantage à ses paroles.

– C'est le cas.

– Elle en a fait tout un mystère. Pourquoi ?

Il se renfrogna.

– À votre avis ?

– Je n'en sais rien. C'est la raison pour laquelle je vous pose la question.

Il baissa d'un ton, sans la quitter des yeux.

– Je m'y rends régulièrement, d'où le statut de VIP. Même si je n'y suis guère allé ces derniers temps.

– Pourquoi y allez-vous ? Vous n'aimez pas danser. Est-ce juste pour boire ? (Elle regarda l'intérieur simple, mais agréable du bar-restaurant.) Ici, c'est un endroit comme un autre pour boire, non ? Je trouve même que c'est plus sympathique. C'est... *gemütlich*, chaleureux.

Et il semblerait qu'il n'y ait pas de putain à l'horizon.

– Non, Mlle Mitchell. En général, je ne vais pas au Vestibule pour boire.

– Pourquoi y allez-vous, alors ?

– N'est-ce pas évident ? (Il fronça les sourcils puis secoua la tête.) Sans doute pas pour quelqu'un comme vous.

– Qu'insinuez-vous par « quelqu'un comme moi » ?

– Vous n'avez aucune idée de ce que vous me demandez, lâcha-t-il d'un ton exaspéré. Sinon, vous ne m'obligeriez pas à vous répondre ! Vous voulez savoir pourquoi je vais là-bas ? Je vais vous le dire : j'y vais pour baiser, Mlle Mitchell. (Il était furieux, à présent, et la fusillait du regard.) Voilà, vous êtes contente ? grogna-t-il.

Julia prit une profonde inspiration et retint son souffle. Au bout d'un moment, elle secoua la tête et souffla.

– Non, répondit-elle calmement sans quitter ses mains des yeux. Pourquoi cela devrait-il me rendre heureuse ? Ça me donne envie de vomir, en fait. Vraiment. Vous n'en avez pas idée.

Gabriel poussa un profond soupir et se prit la nuque à deux mains. Ce n'était pas à elle qu'il en voulait ; c'était à lui. Et il avait honte. Au fond de lui, il voulait la repousser. Se mettre à nu devant

elle, ne rien lui dissimuler pour qu'elle puisse constater ce qu'il était vraiment : un individu noir et dangereux. Ainsi, elle ne s'approcherait plus de lui.

Sans doute son inconscient était-il déjà à l'œuvre avec ces crises de colère ridicules et bien peu professionnelles. Car jamais il n'aurait avoué à un étudiant ce qu'il venait de lui dire, et surtout pas à une étudiante, même si c'était la vérité. Elle était peu à peu en train de causer sa perte, et il avait du mal à comprendre comment.

Il chercha son regard. Sur son beau visage blême, Julia décela du remords.

– Pardonnez-moi de vous avoir écoeuvée, déclara-t-il d'un ton très calme. Mais, croyez-moi, vous avez eu la réaction qu'il fallait. Il est tout à fait normal que je vous dégoûte. Chaque fois que je me trouve à vos côtés, je vous pervertis.

– Je n'ai pas l'impression d'être pervertie.

Il l'observa d'un air attristé.

– Simplement parce que vous ignorez ce que ça signifie. Et quand vous l'aurez compris, il sera trop tard. Adam et Ève n'ont pris conscience de ce qu'ils avaient perdu que lorsqu'on les a expulsés du paradis.

– Je sais parfaitement ce que ça veut dire, marmonna-t-elle. Et je ne l'ai pas appris en lisant Milton.

Christopher réapparut alors avec leur pizza, mettant un terme à leur embarrassante discussion. Gabriel joua son rôle en servant son invitée en premier et en prenant soin de s'assurer qu'elle ait plus de parmesan râpé et de croûtons que lui. Et ce n'était pas parce qu'il n'aimait pas, il adorait ça.

Pendant le repas, alors que Julia repensait à leur premier dîner silencieux, une chanson si douce jaillit soudain des haut-parleurs qu'elle posa sa fourchette pour l'écouter.

Il entendit lui aussi le morceau et se mit à chantonner entre ses dents quelque chose à propos du paradis et de l'enfer, du vice et de la vertu.

Julia fut frappée par l'inquiétante pertinence des paroles. Mais le professeur s'interrompit, soudain peu sûr de lui, et concentra son attention sur sa pizza. Bouche bée, elle se tourna vers lui. Elle ignorait qu'il savait chanter. Et, en entendant sa voix parfaite prononcer ces mots...

– C'est une jolie chanson. De qui est-elle ?

– Elle s'appelle *You and Me*. Elle est de Matthew Barber, un musicien de la région. Vous avez entendu ce couplet, celui à propos du vice et de la vertu ? Je crois bien que l'on sait tous les deux auquel d'entre nous chacun de ces termes s'applique.

– Elle est jolie, mais triste.

– J'ai toujours eu un faible pour ce qui est à la fois joli et triste. (Il l'examina minutieusement avant de détourner le regard.) Je crois que l'on ferait bien de discuter de votre mémoire, à présent, Mlle Mitchell.

Julia constata qu'il avait brusquement revêtu son masque de professeur. Elle prit une profonde inspiration et se mit à lui décrire son projet, évoquant les noms de Paolo, Francesca, Dante et Béatrice quand elle fut interrompue par le téléphone de l'enseignant.

Sa sonnerie ressemblait au carillon de Big Ben. Il leva un doigt pour lui demander de patienter le temps qu'il consulte l'écran de son iPhone. Il semblait soucieux.

– Il faut que je réponde. Je suis désolé. (Il se leva et répondit à l'appel dans un mouvement fluide.) Paulina ?

Il se dirigea vers la salle contiguë, mais Julia pouvait encore l'entendre.

– Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

Julia se concentra sur sa bière et son repas, se demandant qui pouvait bien être cette Paulina. C'était la première fois qu'elle entendait parler d'elle. Gabriel lui avait paru profondément troublé en regardant l'écran de son téléphone.

Est-ce que M.P. Emerson serait Paulina ? S'agit-il de son ex-femme ? À moins que ce soit un code pour autre chose et qu'il cherche à m'asticoter...

Il revint au bout d'un quart d'heure. Il resta debout. Il était extrêmement agité, pâle et presque tremblant.

– Il faut que j'y aille. Je suis désolé. J'ai réglé l'addition, et je demanderai à Christopher de vous appeler un taxi quand vous aurez terminé.

– Je peux rentrer à pied.

Elle se pencha pour ramasser sa sacoche.

Il leva la main pour l'en empêcher.

– C'est hors de question. Pas toute seule sur Yonge Street après la tombée de la nuit. (Il fit glisser un billet plié sur la table.) Pour le taxi, et au cas où vous voudriez commander autre chose. Je vous en prie, terminez votre repas. Et emportez ce qu'il restera chez vous, d'accord ?

– Je ne peux pas accepter votre argent.

Elle s'apprêta à repousser le billet, mais il lui lança un regard tremblant.

– S'il vous plaît, Julianne. Ce n'est pas le moment.

Il se frotta les yeux avec une main.

Éprouvant une certaine pitié pour lui, elle préféra s'abstenir d'insister.

– Je suis vraiment navré de devoir vous laisser. Je...

Il semblait désolé. Vraiment. Il était au supplice, gémissant involontairement. Sans réfléchir, elle glissa sa main dans la sienne, un geste de compassion et de solidarité. Elle fut surprise qu'il ne bronche pas, qu'il ne la repousse pas.

Il lui serra aussitôt les doigts, comme s'il était heureux de ce contact. Il rouvrit les yeux et se tourna vers elle en lui caressant légèrement le revers de la main du bout des doigts. C'était si agréable, si adorable. Comme s'il l'avait déjà fait mille fois. Comme si elle lui appartenait. Il porta la main de la jeune femme à ses lèvres et la contempla un long moment.

– « L'odeur du sang est toujours là ; tous les parfums de l'Arabie ne sauraient purifier cette petite main », chuchota-t-il. (Il lui fit un baisemain respectueux, mais c'était sa propre main qu'il regardait fixement.) Bonne fin de soirée, Julianne. On se voit mercredi. Si je suis encore là.

Julia acquiesça et le regarda partir, se mettant soudain à courir dès qu'il eut posé le pied sur le trottoir. Ce ne fut qu'après son départ qu'elle se rendit compte qu'elle portait encore son précieux pull en cachemire et que, dissimulé dans le billet de cinquante dollars qu'il lui avait laissé, se trouvait le bon d'achat valable chez *Starbucks*, avec un mot rédigé au dos de l'enveloppe.

« J.,

Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais céder si facilement, hein ?

N'ayez jamais honte d'accepter un présent lorsqu'il vous est offert de bon cœur.

Et c'est bien le cas ici.

Amicalement,

Gabriel. »

Le lendemain matin, Julia n'avait toujours pas décidé ce qu'elle allait faire de cette bourse. Elle n'était pas vraiment pressée de dénoncer la générosité de Gabriel aux esprits retors de l'administration universitaire, car elle savait que cela pouvait se révéler très risqué pour lui.

Et elle n'avait pas vraiment envie qu'on la prenne pour autre chose qu'une étudiante sérieuse. Elle était donc peu disposée à aller trouver le président de leur département pour lui expliquer qu'elle ne voulait pas de cette bourse. Car celle-ci lui ferait le plus grand bien sur son CV, et les étudiants sérieux étaient censés se soucier de ce genre de détail plutôt que de leur fierté.

En des termes plus classiques, Mlle Mitchell était prise entre Charybde, sa fierté, et Scylla, l'envie de se préserver et de protéger Gabriel. Malheureusement pour sa fierté, il lui serait risqué de refuser la bourse. Le péril pouvait être évité si elle se contentait d'accepter cet argent. Elle n'aimait pas beaucoup cela. Pas du tout, même. Surtout que Rachel lui avait déjà acheté une robe et des chaussures, et Gabriel une nouvelle sacoche.

Elle avait omis de lui signaler qu'elle avait renvoyé son sac à dos chez L.L. Bean et qu'elle attendait son retour avec impatience. Elle avait l'intention de s'en servir, quand ils le lui auraient renvoyé, ne serait-ce que pour réaffirmer son indépendance.

Le vendredi après-midi, cherchant à tout prix à obtenir des réponses, Julia envoya un SMS à Rachel pour lui parler de la bourse et lui demander si elle savait qui était M.P. Emerson.

Son amie lui répondit aussitôt.

<<
M
P

Julia fut déconcertée par sa réponse, mais trouva très convaincante l'idée selon laquelle il pourrait s'agir de la grand-mère de Gabriel, car elle ne l'imaginait pas donner le nom de quelqu'un qu'il haïssait à une bourse d'études. Et elle était certaine qu'il détestait sa mère biologique.

Gabriel se montrant si mystérieux, même avec sa sœur, il était même possible, songea-t-elle, qu'il lui ait dissimulé un certain nombre de choses. Ainsi, dans un accès d'audace, aidée par un shot ou deux de tequila, elle lui envoya un nouveau SMS pour lui demander s'il avait une petite amie à Toronto à qui elle pourrait parler de cette bourse. Elle reçut immédiatement une réponse par e-mail :

<<
B
P
à
a
T
n
S
L
T
n
e
À
d
t
S
B
R
P

Julia essuya une larme. Elle était à la fois heureuse et soulagée qu'ils soient tous les deux à ce point amoureux l'un de l'autre. Ce qu'elle ne donnerait pas pour se sentir aimée comme ça...

Elle se demanda pourquoi la proposition d'Aaron de lui laisser ses miles ne lui avait pas semblé être un acte de charité. Pourquoi elle avait aussitôt réfléchi à son offre. Puis elle comprit : Grace avait raison. Lorsqu'on offre un cadeau et que cela vient du fond du cœur, c'est souvent par amour ou par amitié, ce qui est une sorte d'amour, et il n'y a aucune honte à l'accepter. Si elle acceptait celui d'Aaron, elle pourrait toujours participer au premier Thanksgiving de Richard sans Grace, et rendre sa bourse à Emerson.

En pensant à Grace, elle se demanda s'il serait efficace de lui adresser une prière pour Gabriel et elle, car c'était une véritable sainte, une merveilleuse mère qui n'aurait jamais hésité à venir en aide à ses enfants. Ainsi, pendant que sainte Lucie se préparait à partir en vacances avec son bien-aimé Aaron, Julia se tourna vers le ciel et implora sa mère céleste d'intervenir dans leurs vies, allumant une chandelle à la fenêtre de son petit studio en ce vendredi soir. Et, avant de se glisser dans son petit lit avec son lapin de velours, elle prit la décision d'accepter l'offre gracieuse d'Aaron, comme pour prouver qu'elle était de nouveau ouverte à la charité et prête à ravalier sa fierté quand la situation l'exigeait. Ce qui signifiait, sans surprise, que ce péché n'était pas si mortel.

*

* *

En l'absence de Paul, Julia passa la longue journée du samedi à la bibliothèque, dans le box du Pr Emerson, pour travailler sur son projet de mémoire. Au fond, elle espérait secrètement qu'il la surprendrait encore, mais ce ne fut pas le cas. Elle se remémora alors ses paroles : « On se voit mercredi. Si je suis encore là. »

Elle se rendit compte qu'en dépit de ce que Rachel lui avait dit, il était plus que probable que Gabriel ait une petite amie du nom de Paulina. Julia se rappela qu'il avait assigné le carillon de Big Ben à la sonnerie de cette femme. Était-ce parce qu'elle se trouvait à Londres ? Était-elle anglaise ? À moins qu'il n'ait trouvé une autre signification à ce carillon. Elle fit une recherche à propos de « Big Ben » sur Wikipédia mais n'y trouva aucune réponse à ses questions – ce site pouvait parfois se révéler source de déception.

Malgré ce que l'enseignant pensait d'elle, elle était tout sauf naïve. Elle savait qu'il n'était pas puceau et qu'il ne l'était pas non plus la première fois qu'elle l'avait rencontré. Pourtant, il y avait une grosse différence entre le fait de le savoir et celui d'en avoir la preuve sous les yeux.

Ses pensées se mirent à dériver, et elle imagina Gabriel et Paulina, ou n'importe quelle autre fille sans nom et sans visage, peau contre peau, leurs corps entrelacés. Elle le vit embrasser l'autre fille à pleine bouche et explorer chaque parcelle de son corps avec ses lèvres, ses mains, ses yeux. Elle le vit donner du plaisir à cette grande blonde et en recevoir autant de sa part. Elle l'imagina en pleine

extase, criant le nom de la fille, plongeant son regard dans le sien en atteignant l'orgasme. Elle le vit ne devenir qu'un avec elle, s'offrir à elle. L'aimerait-elle ? Serait-elle bonne avec lui ? Exigerait-elle de lui qu'il devienne quelqu'un de mieux, ou ne s'intéressait-elle qu'à son corps, à sa vigueur, à sa nature animale ? Se donnerait-elle même la peine de découvrir que derrière ces yeux magnifiques se trouvait l'âme d'un homme disparu depuis bien longtemps, meurtri, qui avait besoin de rédemption et de soins ? Ou se contenterait-elle de l'attirer plus encore vers le fond, de le prendre au piège de ses charmes et de ses ongles ?

Elle fut profondément touchée par cette idée qu'il puisse amener une autre fille, n'importe laquelle, dans son lit, et peut-être lui ouvrir son cœur. Mais, quelque part, le fait qu'il puisse y avoir quelqu'un pour réchauffer son lit plus d'un soir de suite la dévastait plus que tout. Parce qu'elle aurait rêvé d'être cette fille. Pour toujours.

Si lugubres et sordides que soient ses fantasmes, ils ne l'avaient pas empêchée de mettre son pull en cachemire vert pour aller à la bibliothèque, même si c'était pathétique, et de croiser les bras pour mieux s'imprégner de sa douceur et de son parfum. Car elle était convaincue qu'elle n'obtiendrait jamais rien de plus de lui.

Dans le box de l'enseignant, elle retira le CD de Paul et préféra écouter celui de Yael Naim. Elle adorait la chanson *Far Far*, même si elle n'avait aucune idée de la pertinence de ses paroles. L'étudiante avait passé une grande partie de son existence à attendre que quelque chose de bien se produise, gardant ses espoirs et ses rêves pour elle-même. Mais un jour viendrait où il faudrait qu'elle se décide à agir.

Elle trouvait la musique apaisante et distrayante. Elle lui permit d'avancer à grands pas dans son projet de mémoire, car elle travailla jusqu'à la fermeture de la bibliothèque.

En quittant les lieux, elle enfonça résolument ses écouteurs dans ses oreilles et traita avec mépris le marchand ambulant de hot-dogs devant l'immeuble au profit d'un repas liquide. Elle acheta un énorme smoothie à la mangue et prit la direction de son appartement, le savourant en réfléchissant. Plongée dans ses pensées, se demandant où pouvait bien être Gabriel, elle faillit ne pas voir Ethan, qui lui fit signe quand elle dépassa la longue file d'attente devant l'entrée du *Lobby*.

– Salut, Ethan.

Elle ôta ses écouteurs en souriant.

Il lui fit signe d'approcher.

– Salut, Julia. Merci encore de m'avoir aidé avec ce SMS pour Raphaela. Ça lui a fait extrêmement plaisir. (Si Ethan avait pu rougir, il l'aurait fait. Ses yeux noirs se mirent à étinceler, et il se fendit d'un large sourire.) Elle m'apprend l'italien, maintenant.

Elle lui rendit son sourire, ravie que sa petite amie et lui soient heureux.

– Sinon, comment ça se passe, ce soir ? Il y a du monde ?

Elle jeta un coup d'œil à la longue file d'attente.

– Je ne vais pas tarder à en faire entrer quelques-uns, mais il va d'abord falloir que j'en fiche un dehors.

– Vraiment ? Vous m'inquiétez.

Il secoua la tête.

– Votre ami est ivre mort. Le barman refuse de le servir, ce qui signifie qu'il faut que je le mette dans un taxi et que je le renvoie chez lui.

Stupéfaite, Julia haussa les sourcils. *Gabriel est là ? Et Paulina ?*

– La dernière fois que j'ai tenté de le mettre dehors, il a essayé de me donner un coup de poing. Là, j'attends qu'un des autres videurs vienne me remplacer. Il va falloir que j'aille le chercher à

l'intérieur, et je vais sans doute avoir besoin de renforts. (Il la toisa de haut en bas.) À moins que vous ne parveniez à le faire sortir de manière pacifique.

Elle secoua brusquement la tête.

– Vous plaisantez ? Jamais il ne m'écouterà. Je ne suis même pas son amie.

– Ce n'est pas l'impression que j'ai eue la dernière fois, mais je comprends. Il n'y a pas de problème.

Il haussa nonchalamment les épaules et jeta un coup d'œil à sa montre.

Julia prit une gorgée de son smoothie et se rappela la promesse qu'elle avait faite à Rachel. Elle se demanda s'il s'agissait là d'un cas où elle était moralement obligée de surveiller Gabriel. *Et si je parlais et qu'il finissait au poste ? Il a essayé de se montrer gentil avec moi, cette semaine. Si je n'en tenais pas compte, je m'attirerais un mauvais karma.*

– Hum. Je peux essayer de le raisonner. De voir s'il accepterait de partir de son plein gré, suggérait-elle d'un ton quelque peu hésitant. Je n'ai pas envie qu'il se fasse arrêter.

– Moi non plus. On préfère que nos VIP soient pleinement satisfaits de l'établissement. Mais il s'envoie des doubles depuis qu'il est arrivé, et il n'est plus possible de le servir. Peut-être entendra-t-il la voix de la raison et acceptera-t-il de rentrer se coucher.

Il écarta le cordon de velours pour la laisser passer.

– Je ne suis pas vraiment en tenue.

Elle jeta un coup d'œil à ses tennis, à son jeans déchiré et au pull délicatement imprégné du parfum de Gabriel, mais nettement trop grand pour elle.

– Ça ira. Mais écoutez-moi : s'il est trop parti, ou si ça vous semble trop difficile, revenez aussitôt me voir. Il peut être relativement pénible quand il a bu.

Elle savait précisément à quoi il pouvait ressembler quand il était ivre, mais elle se rappela qu'il s'était montré charmant avec elle, ce soir-là, il y avait bien longtemps.

Elle entra au club, espérant que personne ne la reconnaîtrait. Elle défit aussitôt sa queue-de-cheval et dissimula son visage sous sa chevelure. Elle pria de tout son cœur les dieux des bars à cocktails pour que Brad Curtis, le directeur des marchés financiers, ne croise pas sa route ce soir-là. Elle n'avait aucune envie de tomber sur lui dans une tenue pareille. Elle remonta le col de son caban des surplus de la marine et le boutonna jusqu'en haut, car elle préférait éviter que Gabriel remarque qu'elle portait – encore – son pull.

Il ne lui fallut pas longtemps pour le débusquer. Il était assis au bar, discutant avec une femme séduisante, dos à elle. Il ne regardait pas la brunette, qui lui avait passé une main dans les cheveux et qui le tirait de l'autre par sa cravate, mais son verre de scotch vide. Il n'avait pas l'air content, mais surtout à cause de sa partenaire de beuverie, visiblement.

De l'endroit où elle se tenait, à quelques mètres de là, Julia se rendit compte que la garce pratiquement assise sur ses genoux, agitant son décolleté sous son nez, n'était autre que Christa Peterson. *Putain de merde. Aurait-il l'intention de rentrer chez lui avec elle ?*

Elle comprit alors qu'il s'agissait bien d'un cas où il fallait absolument qu'elle veille sur lui. S'il couchait avec cette étudiante, non seulement violerait-il les règles de non-fraternisation de la faculté et mettrait-il sa carrière universitaire en péril, mais il se retrouverait également entraîné dans une sale histoire avec celle qui espérait plus que tout devenir un jour Mme Emerson. Il était plus que probable que Christa tentait de le séduire afin d'obtenir sa vengeance sur ce qui s'était produit au Starbucks en début de semaine. À cause de Julia.

Dans un cas comme dans l'autre, elle n'avait pas l'intention de laisser cette scène de séduction se poursuivre. Pas une minute de plus.

Pas touche à mon trésor, Gollum.

Elle tourna les talons et ressortit. Elle arriva derrière Ethan et lui chuchota à l'oreille :

– J'ai besoin de votre aide. Il est avec une fille avec laquelle il ne faut surtout pas qu'il rentre.

C'est une de ses étudiantes. Il faut donc que j'arrive à les séparer avant que vous ne le mettiez dans un taxi.

Le videur haussa les épaules.

– Je ne vois pas bien ce que je peux y faire. Ce sont ses affaires.

– Et si l'un des serveurs renversait un verre sur elle et l'envoyait aux toilettes ? Je pourrais ensuite

tenter de raisonner Gabriel et de le faire sortir.

– Vous croyez pouvoir réussir à le convaincre ?

Elle cligna des yeux et prit le temps de réfléchir à la question.

– Je n'en sais rien. Si on les sépare, ce sera plus facile pour moi. Je doute qu'il puisse avoir un

raisonnement cohérent avec ses seins en plastique sous son nez.

Ô dieux des étudiantes qui font tout ce qu'elles peuvent pour venir en aide à un vieil ami, aidez-moi à éloigner cette putain de sa bite. Je vous en supplie.

Il éclata de rire.

– Vous vous croyez dans un film de cape et d'épée, non ? Mais bon, d'accord, je suis sûr que le barman acceptera de nous aider. Il a de l'humour. Si Emerson vous donne du fil à retordre, dites-lui de m'appeler, d'accord ?

– D'accord.

Il appela avec son portable, et deux minutes plus tard, fit signe à Julia d'aller chercher Gabriel. Elle prit une profonde inspiration, dressa les épaules et retourna à l'intérieur. Gabriel riait à gorge déployée. Il avait manifestement trouvé quelque chose d'extrêmement drôle, et s'esclaffait, la tête en arrière, se tenant les côtes à deux mains.

Elle dut reconnaître qu'il était encore plus beau quand il était heureux. Il portait une chemise de costume vert clair, les deux boutons du haut ouverts, laissant entrevoir quelques poils qui dépassaient de son tee-shirt blanc, ce qui lui fit penser à des brins d'herbe au milieu d'une étendue neigeuse. Dieu merci, il avait quitté les années 1950 et s'était débarrassé de son nœud papillon. Sa cravate de soie rayée noir sur noir pendait mollement autour de son cou. Son pantalon de costume était parfaitement ajusté, et ses chaussures étincelantes, noires elles aussi, étaient bien trop pointues.

Bref, il était ivre, mais parfait.

– Professeur ?

Il cessa aussitôt de rire et se tourna vers Julia, un large sourire illuminant son visage. Il semblait ravi de la voir là. Trop ravi.

– Mlle Mitchell ! Quelle belle surprise !

Il lui prit la main, la porta quelques secondes à ses lèvres avant de la lâcher.

Julia ne put s'empêcher de froncer les sourcils. Il ne semblait pas ivre, mais si amical, voire séducteur, qu'il l'était forcément. À moins qu'on lui ait greffé la personnalité de quelqu'un d'aussi charmant que, disons, Daniel Craig.

– Pourriez-vous m'aider à appeler un taxi ? il faut que je rentre.

Elle ôta sa main, grimaçant à l'inanité du seul prétexte qu'elle avait trouvé.

– Tout ce que vous voudrez, Mlle Mitchell. Et je dis bien « tout ». Puis-je vous offrir un verre auparavant ?

Il sortit quelques billets en souriant et les tendit au barman.

– Euh, non, j'ai ce qu'il faut.

Elle brandit son smoothie et le lui agita sous le nez.

Le barman regarda son gobelet criard en polystyrène en faisant la grimace, mais encaissa la note de Gabriel et se dirigea vers d'autres clients.

– Pourquoi buvez-vous ça ? Ça va bien avec la semoule ? gloussa-t-il.

Elle se mordit la lèvre.

Il cessa aussitôt de ricaner et fronça les sourcils, avant de lui tirer plutôt brutalement sur la lèvre avec son pouce jusqu'à ce qu'il parvienne à l'extraire d'entre ses dents.

– Arrêtez ça. Je n'ai pas envie que vous vous mettiez à saigner. (Il ôta son pouce et s'approcha de son visage. Trop près, en fait.) C'était une plaisanterie, à propos de la semoule.

Julia tentait encore de retenir son souffle après avoir eu cette bouffée de chaleur quand il avait glissé son pouce entre ses lèvres.

– Ce n'était pas drôle, hein ? C'est mal élevé de se moquer de quelqu'un de pauvre. Et vous êtes une gentille fille.

Elle serra les dents, se demandant jusqu'à quel point elle pourrait supporter son ton condescendant avant de les laisser, lui et sa bite, entre les griffes de Christa.

– Professeur, je...

– J'étais en train de parler à quelqu'un. Vous la connaissez... c'est une vraie mégère. (Il balaya paresseusement la salle de son regard embrumé avant de reporter son attention sur Julia.) On dirait qu'elle est partie. Tant mieux. C'est une sacrée garce.

Julia acquiesça. Et se mit à sourire.

– Elle parlait de vous comme si vous étiez de la merde, mais je l'ai remise à sa place. Si elle vous ennue encore, je la vire. Elle ne vous posera plus de problèmes, désormais.

Il s'approcha de nouveau de son visage et passa lentement sa langue sur ses lèvres aussi rouges que parfaites. Très lentement.

– Vous ne devriez pas venir dans un lieu pareil. Il est tard, non ? Vous devriez être couchée dans votre petit lit violet, roulée en boule comme un chaton. Un joli petit chat aux yeux noisette. J'aimerais bien vous caresser.

Elle haussa les sourcils. *Où diable va-t-il chercher tout ça ?*

– Euh, il faut vraiment que je rentre. Tout de suite. Ça vous dit de sortir et de m'aider à appeler un taxi ? Je vous en prie, professeur...

Elle lui indiqua vaguement la sortie, tentant d'installer une distance de sécurité entre eux deux.

Il attrapa aussitôt son trench-coat.

– Je suis désolé. Je vous ai laissée rentrer toute seule, jeudi. Ça ne se reproduira plus. Allez, rentrons, mon petit chat.

Il lui tendit son bras de manière tout aussi convenable que vieux jeu. Elle le lui prit, se demandant lequel était en train de guider l'autre. Une fois dehors, ils aperçurent Ethan à côté d'un taxi, tenant la portière arrière grande ouverte.

– Mlle Mitchell, haleta Gabriel en lui posant la main dans le bas du dos et en la poussant doucement vers la portière du taxi.

– À bien y réfléchir, je crois que je vais marcher, protesta-t-elle en tentant de s'écarter.

Mais l'enseignant insista – tout comme Ethan, sans doute parce qu'il essayait de se débarrasser d'eux avant que Gabriel ne change d'avis et tente de retourner à l'intérieur. Aussi, pour éviter de perdre du temps et pour échapper à Christa-Gollum, qui pouvait réapparaître à tout moment et essayer de récupérer son bien précieux, Julia s'engouffra dans le véhicule et se glissa tout au bout de la banquette.

Gabriel lui emboîta le pas. Elle se pinça légèrement les narines pour éviter d'inhaler les vapeurs de scotch dont il était imbibé. Ethan tendit quelques billets au chauffeur et referma la portière derrière eux, faisant signe à Julia tandis que la voiture s'éloignait.

– Au Manulife Building, ordonna Gabriel.

Julia était sur le point de reprendre M. le professeur et de donner sa propre adresse au chauffeur, mais l'enseignant l'en empêcha.

– Vous n'êtes pas venue au Vestibule pour boire un verre.

Il examinait sa tenue, attardant son regard vorace sur ses genoux, que l'on apercevait par les trous de son jean déchiré.

– Ce n'est pas de chance. J'étais au mauvais endroit au mauvais moment.

– Certainement pas ! s'exclama-t-il en esquissant un sourire. Je dirais plutôt que vous avez eu énormément de chance. Et maintenant que je vous ai vue, je crois que moi aussi.

Elle poussa un soupir. Il était trop tard pour demander au chauffeur de faire demi-tour, à présent ; ils allaient dans la direction opposée. Avant de rentrer chez elle, il allait falloir qu'elle veille à ce que le professeur arrive chez lui en un seul morceau. Elle secoua la tête et but une longue gorgée de son smoothie.

– Vous m'espionniez ? (Il la regarda d'un air soupçonneux.) Pour Rachel ?

– Bien sûr que non. Je rentrais de la bibliothèque quand je vous ai vu par la fenêtre.

– Vous m'avez vu et avez décidé de venir me parler ?

Il semblait surpris.

– Oui, mentit-elle.

– Pourquoi ?

– Je ne connais que deux personnes à Toronto, professeur. Et vous êtes l'une d'elles.

– Quel dommage. Je suppose que l'autre, c'est Paul.

Elle lui jeta un coup d'œil circonspect, mais garda le silence.

– Le baiseur d'anges.

Elle fronça les sourcils.

– Pourquoi l'appellez-vous tout le temps comme ça ?

– Parce que c'est ce qu'il est, Mlle Mitchell. Ou, plutôt, c'est ce qu'il aimerait devenir. Il lui faudra me passer sur le corps ! Dites-le-lui. Dites-lui que s'il veut se taper un ange, ce sera à ses risques et périls.

Ayant du mal à saisir son juron manifestement médiéval et l'explication qui allait avec, Julia haussa un sourcil. Elle l'avait déjà vu ivre, naturellement, et savait que dans son état il alternait les moments de parfaite lucidité et d'absolue démente.

Comment peut-on baiser un ange ? Ce sont des êtres immortels, des créatures spirituelles. Ils n'ont pas de sexe. Gabriel, tu es bien un taré de spécialiste de Dante...

Ils atteignirent bientôt son immeuble et sortirent tous les deux du taxi. Ce n'était pas si loin que ça de chez Julia. À moins d'un kilomètre. Et elle n'avait pas d'argent à dépenser dans un taxi, de toute façon. Elle adressa donc un sourire à Gabriel, lui souhaita une bonne nuit et se félicita d'avoir rendu service à Rachel. Puis, avec son smoothie, elle s'apprêta à rentrer chez elle à pied.

– J'ai perdu mes clés ! lui cria-t-il en tapotant sur les poches de son pantalon tout en s'appuyant de manière précaire sur un faux palmier en pot. Mais j'ai retrouvé mes lunettes !

Il brandit sa paire de Prada noires.

Julia ferma les yeux et inspira. Elle aurait voulu le laisser là. Transmettre la responsabilité de son bien-être à quelque bon Samaritain, de préférence un sans-abri. Mais quand elle aperçut son visage

déconfit et le vit pencher d'un côté, sur le point de basculer en emportant le pauvre palmier dans sa chute, un arbre qui n'avait jamais fait de mal à qui que ce soit, elle comprit qu'il avait besoin de son aide. Il avait jadis été le petit garçon de Grace, et il lui était impossible de l'abandonner. Et elle savait au fond d'elle que tout acte de bonté, si infime soit-il, n'était jamais perdu.

Pour l'amour de Dante, il ne retrouve même pas ses clés. Elle jeta son smoothie encore à moitié plein dans une poubelle et poussa un soupir.

– Allons-y.

Elle passa son bras autour de sa taille, sursautant légèrement quand il enroula le sien autour de son cou et l'étreignit presque trop affectueusement.

Ils pénétrèrent dans le hall en louvoyant comme un galion, faisant signe au gardien, qui reconnut Gabriel et les fit entrer dans l'immeuble. Une fois à l'ascenseur, Gabriel sembla de plus en plus souffrir des effets du scotch. Il avait fermé les yeux, la tête penchée en arrière, et gémissait de temps à autre. Elle profita de l'occasion pour fouiller ses poches, à la recherche de ses clés, qu'elle retrouva facilement une fois qu'elle lui eut ôté son précieux Burberry.

– Vous m'avez ramassé, espèce de petit chat coquin. Je croyais que vous ne rameniez jamais chez vous les hommes que vous rentriez dans les bars.

Même fin soûl, le Pr Emerson n'en demeurait pas moins un sale con.

– Je ne vous ai pas ramassé, professeur, je vous dépose. Et si vous continuez comme ça, je vous laisse tomber, marmonna-t-elle d'un ton agacé.

Il lui fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour trouver la clé de son appartement, et quand elle y parvint, elle l'aida à entrer et retira la clé de la serrure. Son objectif était de laisser là, partant du principe qu'il ne risquait plus rien chez lui, mais il commença à marmonner qu'il ne se sentait pas bien. Elle l'imagina en train de s'étouffer dans son propre vomi, mourant seul sur le sol de sa salle de bains, comme une rock star défraîchie. Elle prit donc la décision de rester le temps qu'il aille se coucher et de veiller à ce qu'il évite de vomir. Et de mourir. Elle déposa son trench-coat et ses clés sur la table de l'entrée. À son tour, elle ne tarda pas à ôter son caban, et le posa sur sa sacoche.

Gabriel était appuyé contre le mur, les yeux clos, ce qui signifiait qu'il était probable qu'il remarque qu'elle portait encore son pull, comme une gamine qui aurait le béguin.

– Venez, professeur.

Elle saisit son bras et le passa autour de son cou avant de le prendre de nouveau par la taille pour tenter de l'aider à se diriger vers sa chambre.

– Où m'emmenez-vous ?

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

– Au lit. (Il éclata de rire. Il se campa sur ses pieds et s'appuya une nouvelle fois contre le mur en la regardant fixement.)

– Qu'y a-t-il de si drôle ?

– Vous, Mlle Mitchell, lâcha-t-il d'une voix soudain rauque. Vous m'amenez au lit alors que vous ne m'avez même pas encore embrassé. Vous ne croyez pas qu'on devrait commencer par se bécoter et peut-être se faire des mamours dans le canapé pendant deux ou trois soirs ? Avant d'aller au lit ? Je n'ai même pas encore eu l'occasion de vous caresser, vilain petit chaton. Et vous êtes vierge, non ?

Elle se hérissa. Surtout à cause de sa dernière remarque.

– Vous n'avez jamais fait de mamours à qui que ce soit de votre vie. Et je ne vais pas avec vous au lit, espèce d'idiot, je vous guide jusqu'à votre chambre pour que vous puissiez vous coucher et dormir. Maintenant, venez. Et cessez de jacasser.

– Embrassez-moi, Julianne. Pour me souhaiter bonne nuit. (Il la regarda en écarquillant les yeux et prit une voix douce comme du satin.) Ensuite, j’irai me coucher comme un bon petit garçon. Et peut-être que, si vous êtes gentille, je vous permettrai de venir me rejoindre.

Elle retint son souffle. Il ne semblait plus ivre. Il paraissait étonnamment lucide et la caressait du regard, s’attardant sur sa poitrine plus longtemps qu’il n’était convenable de le faire. Il s’humecta langoureusement les lèvres.

Et dans cinq secondes le sourire ravageur... quatre... trois... deux... un... évanouissement. Heureusement, elle n’était pas d’humeur à se laisser défaillir.

Elle le lâcha aussitôt et recula, évitant de croiser son regard, car elle était déjà éblouie rien qu’à la vue de son sourire. Il se poussa du mur et fit un pas dans sa direction. Elle était prise au piège. Elle était adossée à l’autre mur, et il s’approchait de plus en plus.

Elle écarquilla les yeux. Il s’approcha encore, l’air vorace.

– Je vous en prie, non. S’il vous plaît... ne me faites pas mal, geignit-elle.

Il fronça les sourcils et lui saisit délicatement le visage avec ses deux mains, le tournant de sorte qu’elle ne puisse échapper à son regard brillant.

– Jamais de la vie.

Sur ce, il approcha ses lèvres des siennes.

Dès qu’il l’effleura, elle perdit toute sa faculté de raisonner et se laissa submerger par ses sentiments. C’était la première fois qu’elle se sentait si charnelle, qu’elle avait l’impression d’avoir la tête vide. Il déplaça à peine sa bouche sur la sienne. Il avait les lèvres chaudes, humides et étonnamment douces. Elle ignorait s’il l’embrassait de cette façon parce qu’il était soûl, mais elle avait l’impression que leurs lèvres étaient figées. Comme si leur lien, si intense et si concret fût-il, ne pouvait se rompre, ne serait-ce que pour une seconde. Elle n’osa plus bouger, de peur qu’il la relâche et qu’il ne veuille plus jamais la toucher.

Il se pressa fermement contre elle, mais avec une certaine douceur, lui effleurant tendrement les joues du bout des doigts. Il n’ouvrit pas la bouche. Mais il se forma entre eux un sentiment plus puissant que jamais. Julia commença à sentir battre ses tempes. Elle était certainement écarlate tant elle avait chaud, se pressant contre son torse et lui passant un bras dans le dos. Elle devinait ses muscles sous sa chemise. Elle sentit les battements de son cœur contre sa propre poitrine. Mais il était si doux, si tendre... Elle ne voulait pas que ça s’arrête.

Elle ignorait combien de temps ce baiser avait duré, mais quand il la libéra, elle en eut des vertiges. C’était merveilleux. Émouvant. La réalisation de son vœu le plus cher. Elle se remémora la pommeraie. Il ne s’agissait pas du fruit de son imagination : l’étincelle, l’attirance... tout était vrai. Elle n’avait rien inventé, et se demanda s’il éprouvait la même chose. À moins qu’il ne soit immunisé contre ce genre de sentiments, à présent.

– Merveilleuse Julianne, murmura-t-il en reculant d’un pas chancelant. Aussi délicieuse qu’une friandise.

Il se passa la langue sur les lèvres comme s’il se délectait de sa saveur, et les dernières traces de lucidité qu’il lui restait se dissipèrent. Il ferma les yeux et s’écroula contre le mur, à deux doigts de perdre connaissance.

Quand elle retrouva ses esprits, ce qui lui demanda plus d’une minute, elle le traîna jusque dans sa chambre. Et tout se serait bien passé. Tout se serait bien passé s’il n’avait ouvert la bouche à ce moment-là et ne lui avait vomi dessus. Et sur son magnifique et coûteux pull en cachemire vert anglais, qui n’était plus vraiment vert quand il en eut terminé.

Julia hoqueta et eut un haut-le-cœur, car elle avait l'estomac très sensible. *J'en ai même dans les cheveux ! Ô dieux de tous les bons Samaritains, hâtez-vous de me venir en aide !*

– Je vous prie de m'excuser, Julianne. Je suis désolé d'avoir été un méchant garçon.

Il avait pris une voix enfantine.

Elle retint son souffle et secoua la tête.

– Ce n'est pas grave. Venez.

Elle l'entraîna dans sa chambre et le fit agenouiller devant la cuvette des toilettes avant l'éruption stomacale suivante.

Quand il régurgita de nouveau, elle se pinça les narines et tenta de détourner sa propre attention en faisant l'inventaire de sa salle de bains aussi spacieuse qu'élégante. Une baignoire à deux places ? D'accord. Une immense douche version « pluie tropicale » avec aussi de nombreux jets corporels ? D'accord aussi. De grandes serviettes blanches moelleuses idéales pour ramasser le vomi ? Encore d'accord.

Quand il en eut terminé, elle lui tendit un essuie-mains, petit mais absorbant, pour qu'il s'essuie la bouche. Il poussa un gémissement sonore et se désintéressa de son offre. Elle se pencha donc et lui passa délicatement la serviette sur le visage avant de lui donner un peu d'eau pour se rincer la bouche.

Elle le regarda fixement. Même si sa propre famille était un véritable désastre, et malgré sa frilosité à propos du mariage, il lui était déjà arrivé à plusieurs reprises de songer à quoi sa vie pourrait ressembler avec un bébé. Un petit garçon ou une petite fille qui leur ressemblerait, à son mari et à elle. En voyant Gabriel dans cet état, elle comprit à quoi cela devait ressembler d'être mère de famille et de prendre soin de son enfant malade. Sa vulnérabilité fit vibrer en elle une corde sensible, car c'était la seconde fois seulement qu'elle en avait conscience, après l'avoir vu pleurer dans son bureau.

Grace serait contente de me voir prendre soin de son fils.

– Ça va aller ? s'enquit-elle en repoussant ses cheveux de ses yeux.

Il gémit de nouveau, les yeux clos, et elle prit cela pour un « oui ». Mais elle eut du mal à le lâcher. Tandis qu'il restait assis là à gémir, elle le choya un peu, lui caressant les cheveux et s'adressant à lui comme s'il s'agissait d'un nourrisson.

– Tout va bien, Gabriel. Tout va bien. J'ai toujours voulu être gentille avec vous... prendre un peu soin de vous... même si vous vous êtes toujours fichue de moi.

Quand elle fut certaine de pouvoir le laisser seul quelques minutes, elle se dirigea vers sa chambre et se mit aussitôt à fouiller dans sa commode, à la recherche de quelque chose pour se changer. Elle résista à l'envie soudaine de fouiner dans ses sous-vêtements, à la recherche d'un trophée qu'elle aurait pu rapporter chez elle ou vendre sur eBay, et s'empara du premier caleçon qu'elle trouva. Il était noir, orné du blason du Magdalen College, et semblait bien trop petit pour le fessier musclé de Gabriel.

Même ses sous-vêtements sont prétentieux, se dit-elle en se mettant à la recherche d'un tee-shirt.

Elle se dirigea vers la salle d'eau des invités et se débarrassa aussitôt de ses vêtements souillés, fit un tour sous la douche uniquement pour se rincer les cheveux et se débarrasser de l'odeur de vomi, puis enfila ses habits de rechange.

Ensuite, elle tenta de s'attaquer au pull en cachemire de Gabriel. Elle le nettoya du mieux qu'elle put, après l'avoir fait tremper un peu. Finalement, elle l'étendit sur le marbre à côté du lavabo pour qu'il sèche. Il lui faudrait le faire nettoyer à sec. Ou le brûler. Elle s'empara du reste de ses vêtements, les enfonça dans la machine à laver et regagna la chambre.

Gabriel était assis par terre, adossé au mur, les genoux remontés contre sa poitrine, la tête dans les mains. Il était encore en train de geindre.

Julia lava rapidement les toilettes et s'agenouilla auprès de lui. Elle ne voulait pas trop le voir garder ses vêtements souillés, mais n'avait aucunement l'intention de le déshabiller non plus. Il l'accuserait certainement de harcèlement sexuel, et elle n'avait aucune envie d'avoir affaire à un Pr Emerson ivre et furieux. Ni à un Pr Emerson sobre et furieux, d'ailleurs. Car comme un dragon, s'il pensait que vous lui tiriez la queue, il pouvait se retourner contre vous en un clin d'œil.

– Gabriel, vous vous êtes vomi dessus. Vous comprenez ? Vous voulez rester comme ça ou...

Elle s'interrompit.

Il secoua la tête avec un semblant de lucidité et tenta d'ôter sa cravate. Naturellement, les yeux fermés, ce fut un échec. Elle l'aida donc doucement à la dénouer et à la lui faire passer par la tête. Elle la nettoya du mieux qu'elle put avec un peu d'eau et la laissa à côté du lavabo. Il lui faudrait la faire nettoyer à sec, elle aussi.

Dès qu'elle eut le dos tourné, il commença à déboutonner sa chemise. Toutefois, cela lui sembla nettement plus compliqué qu'escompté, et il se mit à jurer contre les boutons en leur tirant dessus, manquant de les arracher.

Julia soupira.

– Attendez, laissez-moi faire.

Elle s'agenouilla de nouveau à côté de lui, repoussa ses longs doigts et défit rapidement les boutons.

Il se débarrassa de sa chemise de costume d'un simple haussement d'épaules et ôta aussitôt son tee-shirt. Désorienté, il fut incapable de libérer sa tête et resta donc le vêtement sur les cheveux comme un turban.

C'était plutôt drôle. Julia étouffa un éclat de rire, regrettant de ne pas avoir son téléphone portable à portée de main pour prendre une photo. Elle aurait adoré utiliser ce cliché en fond d'écran. Ou pour son avatar, si jamais un jour elle en avait besoin. Elle le libéra précautionneusement de son tee-shirt et s'accroupit, le souffle coupé.

Le torse nu de Gabriel était magnifique. En fait, son buste entier était un modèle de perfection. Il avait de gros bras musclés, de larges épaules et des pectoraux bien fermes. Il lui avait toujours semblé mince, surtout quand il portait un pull ou une veste. Mais il n'avait plus rien de mince, à présent. Absolument plus rien.

Et il avait un tatouage. Ce qui la surprit au plus haut point. Elle avait vu des clichés de Scott et de lui torse nu, des photos de vacances prises avant qu'elle ne s'installe à Selinsgrove, et elle aurait juré qu'il n'en avait pas. Celui-ci était donc récent : il avait moins de six ou sept ans.

Le tatouage se trouvait sur son pectoral gauche, au-dessus de son téton, et s'étendait jusqu'à son sternum. Il représentait un dragon enroulé autour d'un énorme cœur, l'écrasant entre ses deux pattes antérieures. Le cœur était très réaliste, non stylisé, et la créature y enfonçait si profondément les griffes que du sang en jaillissait.

Julia demeura bouche bée devant ce motif aussi sinistre que troublant. L'animal mythique était vert et noir avec une queue acérée et de grandes ailes. Il avait la gueule ouverte et crachait des flammes. Mais ce qui attira le plus son attention, c'étaient les lettres noires inscrites sur le cœur. Elle devina un « M », un « A », un « I » et un autre « A ». Maia. À moins qu'il s'agisse de M.A.I.A., un acronyme ?

Elle n'avait aucune idée de quoi ou de qui il était question. Elle n'avait jamais entendu Rachel y faire allusion, ni aucun des autres Clark, d'ailleurs. Elle avait l'impression que cela ne ressemblait

pas du tout au Gabriel qu'elle avait à peine connu jadis, ni à celui qu'elle commençait tout juste à connaître, d'avoir un tatouage si étendu et si impressionnant.

Il a un tatouage pareil sous ses vêtements, et il met des nœuds papillons ? Avec un pull ?!

Elle se demanda si d'autres surprises l'attendaient sur la peau du professeur, et laissa errer son regard un peu plus bas. Il lui était impossible de manquer ses abdominaux parfaitement dessinés et le grand V qui descendait de ses hanches jusque sous la ceinture de son pantalon de laine.

Putain ! Le Pr Emerson doit faire du sport. Énormément de sport. J'aimerais bien prendre une photo de ces abdos, et de ce V, pour mon fond d'écran...

Elle rougit et tourna la tête. Ce n'était pas bien de reluquer ainsi son professeur. Elle n'aurait pas aimé que l'on se conduise de cette façon avec elle, surtout dans un moment pareil. Commencant à se sentir coupable, elle rassembla ses vêtements sales et la serviette dont elle s'était servie pour nettoyer le tapis persan de sa chambre, et les emporta dans la buanderie. Elle déposa le tout dans le lave-linge, mit la lessive et lança une machine. Elle se rendit ensuite dans la cuisine pour aller chercher un verre et un pichet d'eau filtrée dans le réfrigérateur.

En son absence, Gabriel était parvenu à s'approcher de l'imposant lit aux draps de soie, au centre de la pièce. Il s'était assis sur le bord, pieds nus et uniquement revêtu d'un boxer noir, les cheveux ébouriffés.

La vache !

Même s'il n'y avait probablement rien de plus sexy au monde qu'un Gabriel à demi nu assis sur son lit, Julia détourna le regard et déposa l'eau sur sa table de chevet. Elle voulait lui demander comment il allait, mais elle se dit qu'il serait sans doute préférable de lui laisser un moment. Elle préféra donc reculer et se mit à inspecter la pièce. Ce qu'elle y découvrit la stupéfia.

Son goût pour les photos en noir et blanc était plus perceptible dans cette pièce, trois des quatre murs étant chacun ornés de deux imposants cadres noirs. Toutefois, ce furent les clichés eux-mêmes qui l'étonnèrent le plus.

Il s'agissait de photos érotiques. Des nus, essentiellement féminins, même s'il y avait ici ou là un couple, les visages et les parties génitales soit absents, soit dissimulés dans l'ombre. Photographiés avec goût, ces nus étaient magnifiques, et elle ne les trouvait pas répugnants. Mais ils étaient pour le moins sensuels, bien plus raffinés que ce que l'on avait l'habitude de voir, et nettement plus émoustillants.

L'un d'eux représentait un couple de profil, les deux amants se faisant face sur une sorte de banc. Ils étaient pressés l'un contre l'autre, l'homme ayant plongé les mains dans la longue chevelure claire de la femme. Julia se mit à rougir et se demanda si la photo avait été prise avant, pendant ou après qu'ils avaient fait l'amour, car c'était difficile à déterminer.

Un autre révélait une femme de dos et les mains d'un homme, l'une d'elles au milieu de son dos, l'autre couvrant ses fesses. Elle avait un tatouage sur sa hanche droite, mais l'inscription lui sembla être en arabe, et elle fut donc incapable de la déchiffrer.

Mais ce furent les deux plus grandes photos suspendues au-dessus du lit qui attirèrent toute son attention.

L'une d'elles montrait une femme couchée sur le ventre. Une silhouette masculine flottait derrière elle, tel un ange noir, déposant un baiser sur son omoplate, la main gauche posée sur le bas de ses reins. Elle lui fit penser à une sculpture de Rodin, *Le Baiser de l'ange*, à tel point qu'elle se demanda si le photographe ne s'était pas inspiré de cette œuvre.

L'autre cliché lui coupa le souffle. C'était le plus ouvertement érotique, et elle fut aussitôt écœurée par son caractère cru et agressif. On y voyait une femme de profil, étendue sur le ventre, les genoux

repliés sur le buste. Au-dessus d'elle se devinait une silhouette masculine. L'homme pressait les doigts sur son côté gauche, les hanches plaquées contre la courbe des fesses de la femme. Il avait un séduisant postérieur et les doigts effilés. Elle fut si bouleversée par cette photo qu'elle détourna aussitôt les yeux d'un air gêné.

Qui voudrait d'une photo pareille sur son mur ? Elle secoua la tête. En tout cas, à en juger d'après les clichés, une chose était claire : *le Pr Emerson aime bien les fesses.*

Compte tenu de la décoration et de ce choix de photos, la chambre de Gabriel semblait n'avoir qu'un seul but, servir de lieu de débauche. Elle comprit d'après ce qu'elle venait de voir que c'était parfaitement délibéré de sa part, en dépit de la froideur manifeste des lieux, une froideur conforme à l'ambiance glaciale qui régnait dans le reste de son appartement. Dans cette chambre aux murs taupe, les rideaux et la literie en soie bleu électrique, les portraits et le mobilier épars entièrement noir ainsi que le lit trop grand avec sa tête sculptée et son pied tout aussi complexe donnaient la chair de poule.

C'est moyenâgeux, songea-t-elle. Comme ça lui correspond bien !

Mais quelque chose d'autre détourna bientôt son attention des grandes photos. Quelque chose d'encore plus surprenant. Bouche bée, elle contempla la toile accrochée sur le mur face à elle.

Devant le grand lit médiéval, dénotant étrangement au milieu des clichés érotiques en noir et blanc, était accroché un tableau préraphaélite aux couleurs éclatantes. Il s'agissait d'une reproduction grandeur nature de l'œuvre de Henry Holiday, la même que celle qui était fixée au-dessus du lit de Julia.

La jeune femme regarda tour à tour la toile, Gabriel et de nouveau la toile. Il la voyait parfaitement depuis son lit. Elle l'imagina en train de s'endormir en admirant le visage de Béatrice. C'était la dernière chose qu'il voyait chaque soir, et la première qu'il apercevait tous les matins. Elle ignorait qu'il possédait un exemplaire de ce tableau. C'était à cause de lui qu'elle en avait un ; était-ce par le plus grand des hasards à cause d'elle qu'il en avait un ?

Elle se mit à frissonner. Qu'importe qui venait dans sa chambre, qu'importe les filles que Gabriel invitait dans son lit, Béatrice était toujours là. Toujours présente.

Mais il ne se souvenait plus que c'était elle, Béatrice.

Elle secoua la tête pour s'éclaircir les idées et tenta doucement de convaincre l'enseignant de s'étendre. Elle remonta sur lui le drap et la housse de couette en soie, jusque sous ses bras, en travers de sa poitrine. Elle s'assit auprès de lui sur le lit, sans le quitter des yeux.

– J'écoutais de la musique, chuchota-t-il, comme s'il poursuivait une discussion.

Troublée, elle fronça les sourcils.

– Quel genre de musique ?

– *Hurt*. La version de Johnny Cash. Sans discontinuer.

– Pourquoi écoutiez-vous ça ?

– Pour me rappeler.

– Oh, Gabriel, pourquoi ?

Elle cligna des yeux pour repousser ses larmes, car c'était la seule chanson composée par Trent Reznor qu'elle pouvait écouter sans avoir de haut-le-cœur, et qui la faisait fondre en larmes chaque fois.

Il resta muet.

Elle se pencha vers lui.

– Gabriel ? Je vous en prie, n'écoutez plus ce genre de musique, d'accord ? Plus de *Lacrimosa* ou de Nine Inch Nails. Quittez les ténèbres et dirigez-vous vers la lumière.

– Où est-elle, cette lumière ? marmonna-t-il.

Elle poussa un profond soupir.

– Pourquoi buvez-vous autant ?

– Pour oublier, répondit-il en fermant les yeux et en posant la tête sur l'oreiller.

Elle pouvait à présent le contempler à l'envi. Elle présuma qu'il devait être magnifique quand il était adolescent, avec ses grands yeux saphir, ses lèvres désirables et sa séduisante chevelure brune. À l'époque, il était certainement plus timide que triste ou furieux. Il devait avoir bon cœur. S'ils avaient été du même âge, il l'aurait peut-être embrassée sur le perron de chez son père, emmenée au bal de fin d'année, et lui aurait peut-être fait l'amour pour la première fois sur une couverture, sous la voûte étoilée, dans la vieille pommeraie derrière la maison de ses parents. Elle aurait sans doute été sa première, dans un monde parfait.

Julia médita sur toute la douleur qu'un être humain – elle-même – était capable de supporter sans se flétrir complètement, et s'apprêta à se lever du lit. Il tendit une main brûlante pour la rattraper.

– Ne me laissez pas tout seul, murmura-t-il. (Il avait les yeux mi-clos, le regard implorant.) Je vous en prie, Julianne.

Il savait qui elle était, et pourtant il voulait tout de même qu'elle reste. Et compte tenu du désespoir contenu dans son regard et dans sa voix, elle ne pouvait rien lui refuser.

Elle lui prit la main et s'assit de nouveau près de lui.

– Je ne vais pas vous abandonner. Mais dormez, à présent. La lumière est partout. Tout autour de vous.

Un sourire se dessina sur ses lèvres parfaites, et elle l'entendit soupirer. Ses doigts desserrèrent leur étreinte. Elle prit une profonde inspiration, retint son souffle et approcha un doigt de ses sourcils. Voyant qu'il ne bronchait pas et qu'il gardait les yeux fermés, elle les caressa doucement, l'un après l'autre. C'était ce que sa mère lui faisait lorsqu'elle ne parvenait pas à dormir, quand elle était enfant. Mais c'était un lointain souvenir, avant que Sharon commence à s'intéresser à des choses plus importantes et finisse par ne plus s'occuper d'elle.

Gabriel ayant encore le sourire, Julia tendit courageusement la main vers ses cheveux. En sentant ses mèches indisciplinées entre ses doigts, elle se rappela une journée qu'elle avait passée dans une ferme en Toscane, au cours de son année à l'étranger. Un jeune Italien l'avait emmenée dans les champs, et elle s'était promenée avec lui, faisant courir sa main sur le sommet des hautes herbes. La chevelure de Gabriel était légère et douce, semblable à l'herbe italienne qui bruissait.

Elle se mit à lui caresser les cheveux de la même manière que Grace avait dû le faire, à une époque. Il lui permit de lui effleurer le visage du bout des doigts, de suivre le contour de sa mâchoire carrée et de frôler le chaume de sa barbe. Elle frôla une petite fossette sur son menton, et remonta jusqu'à ses pommettes élégantes du revers de sa main. Plus jamais elle n'aurait l'occasion d'avoir avec lui des gestes si intimes. S'il avait été en pleine possession de ses moyens, il ne le lui aurait pas permis. Il lui aurait mordu la main, elle en était persuadée, et se serait jeté sur elle.

Au rythme de son souffle, son torse parfait se soulevait avec une grande régularité. Il semblait s'être endormi.

Elle contempla son cou, les muscles de ses épaules et le haut de ses bras, ses clavicules et le haut de ses pectoraux. S'il avait été plus pâle, il aurait ressemblé à une statue romaine taillée dans du marbre blanc. Mais ce qu'il restait de son bronzage estival lui donnait un teint presque doré sous cet éclairage.

Julia déposa un baiser sur deux de ses doigts et appliqua tendrement ces derniers sur ses lèvres entrouvertes.

– *Ti amo, Dante. Eccomi Beatrice.* « Je t’aime, Dante. Me voici, Béatrice. »

Le téléphone de Gabriel se mit alors à sonner.

Elle sursauta. Le volume était extrêmement fort. L’enseignant commença à s’agiter, l’horrible sonnerie le troublant dans son sommeil. Elle décida de répondre à l’appel.

– Allô ?

– Qui est-ce ? demanda sèchement une voix stridente.

– Vous êtes bien chez Gabriel Emerson. À qui ai-je l’honneur ?

– C’est Paulina. Passez-moi Gabriel !

Son cœur se mit à battre à tout rompre. Elle se leva, emportant le combiné sans fil, et se dirigea vers la salle de bains, avant d’en refermer la porte.

– Il ne peut pas vous parler pour le moment. S’agit-il d’une urgence ?

– Qu’entendez-vous par « il ne peut pas » ? Dites-lui que c’est Paulina et que je veux lui parler.

– Il est, euh... souffrant.

– Souffrant ? Écoutez, espèce de petite traînée, réveillez-le, et mettez-lui le téléphone dans la main. J’appelle de...

– Il ne peut pas vous parler pour le moment. Merci de rappeler demain.

Profondément écœurée, Julia raccrocha, interrompant le flot effréné des paroles de Paulina.

Elle est plus exigeante qu’une amante occasionnelle. Il doit s’agir de sa maîtresse. Et elle va être furieuse que ce soit moi qui aie répondu au téléphone. À tel point qu’elle voudra peut-être rompre avec lui.

Julia avait vraiment l’impression que le malheur s’acharnait sur elle. Elle ôta la serviette qu’elle s’était nouée sur la tête et la mit à sécher. Elle regagna la chambre et reposa le téléphone sur sa base. Elle avait l’intention de laisser Gabriel à ses rêves et d’aller se coucher dans la chambre d’amis, parce qu’elle lui avait promis de ne pas l’abandonner.

Soudain, il ouvrit deux grands yeux bleus et se mit à la regarder fixement, comme s’il voulait voir à travers elle.

– Béatrice, chuchota-t-il en tendant la main. (Julia se mit à frissonner de manière convulsive.) Béatrice, répéta-t-il en la regardant dans les yeux, semblant la reconnaître.

– Gabriel ?

Elle réprima un sanglot.

Il ferma les yeux juste une seconde, puis se fendit lentement d'un sourire. Son regard s'adoucit et se fit plus chaleureux.

– Tu m'as retrouvé.

Julia se mordilla la joue, s'efforçant de ne pas éclater en larmes au son de sa voix. C'était celle dont elle se souvenait. Cela faisait si longtemps qu'elle attendait de l'entendre à nouveau. Si longtemps qu'elle attendait son retour.

– Béatrice. (Il la saisit par le poignet et l'attira vers lui. Il changea légèrement de position dans le lit pour s'adapter à elle, enroulant ses bras autour d'elle, tandis qu'elle posait la tête sur son torse nu.) J'ai cru que tu m'avais oublié.

– Jamais, suffoqua-t-elle, incapable de retenir ses larmes. Tous les jours j'ai pensé à toi.

– Ne pleure pas. Tu m'as retrouvé.

Il ferma les yeux et tourna la tête, son souffle retrouvant son rythme régulier. La jeune femme demeura immobile, refusant de le déranger par ses sanglots, tentant désespérément d'éviter de faire trembler le lit en se laissant succomber à un mélange de chagrin et de soulagement. Des larmes roulaient sur ses joues blêmes et tombaient sur la peau hâlée et tatouée, sous sa tête.

Son Gabriel s'était souvenu d'elle. Son Gabriel était enfin revenu.

– Béatrice. (Il serra son bras autour de sa taille et tourna la tête pour chuchoter contre ses cheveux encore humides de la douche.) Ne pleure pas.

Les yeux clos, il pressa ses lèvres contre son front, une fois, deux fois, trois fois.

– Tu m'as tellement manqué, murmura-t-elle, remuant les lèvres contre son tatouage.

– Tu m'as retrouvé. J'aurais dû t'attendre. Je t'aime.

Elle fondit en larmes, se cramponnant à lui comme si elle était en train de se noyer. Elle l'embrassa doucement sur le torse et fit courir ses doigts sur son abdomen.

En réponse, il lui effleura les bras, lui donnant la chair de poule, puis glissa la main sous son tee-shirt. Il lui caressa le dos avant de s'immobiliser sur ses reins. Il poussa un profond soupir et sembla basculer une nouvelle fois au pays des songes.

– Je t'aime, Gabriel. Je t'aime tellement que j'en souffre, dit-elle en posant délicatement la main sur son cœur.

Elle lui chuchota les paroles mêmes de Dante, non sans les avoir quelque peu adaptées à la situation :

*L'amour m'a possédée si longtemps
Et m'a tellement habituée à sa domination
Qu'après avoir été d'abord douloureux à supporter
Il est devenu d'une grande douceur pour mon cœur.
Aussi quand j'ai perdu tout mon courage
Et que mes esprits semblent m'abandonner,
Alors mon âme débile sent
Une telle douceur que mon visage pâlit.
Puis l'amour prend un tel pouvoir sur moi
Que mes soupirs se mêlent à mes paroles,
Et en sortant implorent*

*Mon Gabriel pour qu'il me rende à moi-même.
Cela m'arrive toutes les fois qu'il me voit,
Et à un point tel qu'on aurait de la peine à le croire.*

Quand elle eut séché ses larmes, Julia déposa quelques baisers hésitants sur les lèvres douces de Gabriel, et sombra dans un profond sommeil dans les bras de son bien-aimé.

*
* *

Quand elle se réveilla, il était 7 heures passées. Gabriel dormait encore profondément. En fait, il ronflait, et ils n'avaient manifestement pas bougé de la nuit. Elle n'avait probablement jamais si bien dormi. À l'exception d'une autre nuit.

Elle voulait rester là. Elle refusait de se séparer de lui, ne serait-ce que d'un centimètre. Elle aurait souhaité rester dans ses bras à tout jamais, et faire comme s'ils ne s'étaient jamais quittés.

Il m'a reconnue. Il m'aime. Enfin.

Elle n'avait jamais eu l'impression d'avoir été aimée. Pas vraiment. Oh, « lui » l'avait bredouillé, et sa mère le lui avait hurlé, mais uniquement sous l'emprise de l'alcool. Ces paroles n'avaient donc jamais atteint sa conscience. Ni son cœur. Elle ne les avait jamais crus, parce qu'ils avaient eu des actes en parfaite contradiction. Mais elle croyait Gabriel.

Ainsi, ce matin-là, pour la première fois, Julia se sentit aimée. Elle se fendit d'un si large sourire qu'elle eut l'impression que sa mâchoire allait se décrocher. Elle pressa ses lèvres contre le cou de Gabriel et se blottit contre les poils drus de sa barbe naissante. Il poussa un léger gémissement et tendit le bras vers elle, mais elle comprit à son souffle profond et régulier qu'il dormait encore.

Elle avait suffisamment d'expérience avec les alcooliques pour savoir qu'il aurait la gueule de bois et qu'il serait probablement grognon au réveil. Elle n'était donc pas vraiment pressée de le réveiller. Elle s'estimait déjà heureuse qu'il se soit contenté d'être un ivrogne inoffensif et charmeur. Elle était capable de gérer ce genre d'individus. C'étaient les autres qui l'effrayaient.

Elle passa environ une heure à se délecter de son parfum et de sa chaleur, savourant leur proximité, effleurant timidement le haut de son corps. À l'exception de la soirée qu'elle avait passée avec lui dans les bois, il s'agissait du plus beau moment de sa vie. Mais il lui fallut finalement se lever.

Elle s'extirpa furtivement de sous son bras et se dirigea à pas feutrés vers la salle de bains principale, refermant la porte derrière elle. Elle remarqua la présence d'un flacon de parfum Aramis sur sa table de toilette. Elle s'en empara, en ôta le bouchon et en huma l'essence. Ce n'était pas la même odeur que celle qu'il avait dans la pommaraie. Son parfum était alors plus naturel, plus sauvage, même.

C'est le nouveau parfum de Gabriel. Tout comme lui, il est à couper le souffle. Et, désormais, il m'appartient...

Elle se brossa les dents, rassembla sa chevelure à présent bouclée en un chignon désordonné, et se dirigea vers la cuisine pour y chercher un élastique ou un crayon pour le faire tenir. Une fois ce problème réglé, elle se rendit dans la buanderie et transféra les vêtements propres mais humides dans le sèche-linge. Elle ne pourrait pas rentrer chez elle avant que ses habits ne soient secs. Mais elle n'avait plus aucune intention de partir, maintenant qu'il se souvenait d'elle.

Et Paulina ? Et M.A.I.A. ? Elle repoussa ces questions, les jugeant tout simplement hors de propos. Gabriel l'aimait. Il quitterait naturellement Paulina.

Mais il n'en demeure pas moins mon professeur... Et s'il était alcoolique ?

Elle s'était promis bien longtemps auparavant de ne plus jamais sortir avec un alcoolique. Mais, plutôt que d'affronter cette possibilité, elle refoula soigneusement tous les petits doutes insidieux qui bouillonnaient à la surface de son esprit, car elle espérait franchement croire que leur amour viendrait à bout de tout.

N'apportons pas d'entraves au mariage de nos âmes loyales, se dit-elle, brandissant Shakespeare comme un talisman contre ses peurs. Elle était convaincue que les vices de Gabriel trouvaient leurs racines dans la solitude et le désespoir. Mais maintenant qu'ils s'étaient retrouvés, leur amour serait suffisant pour les sauver tous les deux de leurs ténèbres respectives. Ensemble, ils seraient nettement plus forts et résistants que chacun de leur côté.

Tout en réfléchissant, elle se mit à fouiller dans les placards excessivement bien fournis de la cuisine. Comme il aurait probablement la gueule de bois, elle ignorait s'il prendrait un petit déjeuner. Sharon avait toujours préféré prendre un cocktail comme le *sea breeze*, que Julia avait tristement appris à faire dès ses huit ans. Néanmoins, quand elle eut terminé ses œufs brouillés, son bacon et son café, elle lui prépara la même chose.

Ignorant s'il allait vouloir combattre le mal par le mal, mais souhaitant lui laisser cette possibilité, elle lui prépara également un *bloody caesar*. Elle en trouva la recette dans son *Guide du barman*, après avoir choisi, en espérant ne pas s'être trompée, le flacon de scotch qu'il aimait le moins, tout en haut du buffet, préférant éviter de souiller son excellent single malt avec du jus de fruit.

Somme toute, Julia était enchantée d'avoir l'occasion de le gâter un peu, et elle prépara son plateau avec grand soin. Elle tailla quelques brins de persil qu'elle arrangea le long des quartiers d'orange qu'elle avait coupés et disposés à côté du bacon. Elle enroula même ses couverts dans une serviette en tissu, qu'elle plia malgré tout de façon assez maladroite en forme de poche. Elle regrettait de ne pas être suffisamment habile pour concevoir quelque chose de plus élégant – un paon, peut-être, ou un éventail –, et se promit de se pencher sur la question la prochaine fois qu'elle se mettrait devant son ordinateur. Nadine de Rothschild saurait. Elle savait toujours tout.

Puis elle se rendit courageusement dans l'étude de Gabriel et trouva sur son grand bureau en bois un bloc-notes ainsi qu'un stylo à plume. Elle lui rédigea un petit mot :

« Octobre 2009,
Cher Gabriel,
J'avais abandonné tout espoir,
Jusqu'à ce que tu me regardes dans les yeux, hier soir, et que tu finisses par me voir.
Apparuit iam beatitudo vestra.
La félicité t'est apparue,
Ta Béatrice. »

Elle posa le mot contre le verre à vin dans lequel elle lui avait servi son jus d'orange. Préférant éviter de le réveiller, elle rangea tout le plateau, avec le cocktail et tout le reste, dans son grand réfrigérateur à demi vide. Puis elle s'adossa contre sa porte et poussa un soupir de satisfaction.

Toc, toc, toc.

La fée du logis fut soudain interrompue dans ses pensées par quelqu'un qui frappait à la porte d'entrée.

Merde, se dit-elle. Est-ce que c'est...

Tout d'abord, elle ne sut que faire. Fallait-il qu'elle attende pour voir si Paulina avait sa propre clé ? Ou valait-il mieux qu'elle retourne dans les bras de Gabriel ? Au bout d'environ une minute, sa curiosité prit le dessus, et elle se dirigea vers la porte sur la pointe des pieds.

Ô dieux des étudiantes qui viennent tout juste de retrouver leur âme sœur après six longues années, je vous en supplie, ne laissez pas la future ex de mon amour tout fiche en l'air. S'il vous plaît...

Elle prit une profonde inspiration et jeta un coup d'œil dans le trou de la serrure. Le couloir était désert. Du coin de l'œil, elle aperçut quelque chose, par terre. Avec hésitation, elle entrebâilla la porte et tendit une main nerveuse vers ce quelque chose, poussant un profond soupir de soulagement quand elle referma la main sur l'édition du samedi matin du *Globe And Mail*.

Ayant retrouvé le sourire, et soulagée que ses bienheureuses retrouvailles avec Gabriel n'aient pas été réduites à néant par son ancienne maîtresse, Julia ramassa le quotidien avant de refermer la porte en toute hâte. Sans se départir de son sourire, elle se servit un verre de jus d'orange et alla se lover dans le grand fauteuil en velours rouge à côté de la cheminée, posant ses pieds nus sur l'ottomane assortie. Elle poussa un soupir de bien-être.

Si on lui avait demandé ne serait-ce que deux semaines auparavant, en se rendant chez lui avec Rachel, si elle avait imaginé pouvoir s'asseoir un dimanche matin dans son précieux fauteuil, elle aurait répondu par la négative. Elle n'aurait pas cru un seul instant que ce serait possible, même par l'intercession divine de Grace. Mais maintenant qu'elle était là, elle était très, très heureuse.

Elle se prépara à passer une matinée paisible avec un jus d'orange et le journal de la veille, et décida que son bonheur méritait bien un peu de musique cubaine. Plus particulièrement un peu de Buena Vista Social Club. En écoutant *Pueblo Nuevo* sur son iPod, elle parcourut la section Arts du journal de Gabriel. Il allait y avoir une exposition d'art florentin au musée royal de l'Ontario, constituée d'œuvres prêtées par la galerie des Offices. Peut-être accepterait-il de l'y emmener.

Oui, ils étaient passés à côté de sa fête de fin d'études, et de toutes les soirées de l'université Saint-Joseph. Mais elle était certaine que toutes ces occasions manquées et ce temps perdu allaient lui être rendus au centuple. Elle commença à sautiller joyeusement quand le trompettiste entama dans ses oreilles les premières mesures de *Stormy Weather*, en contrepoint de la mélodie cubaine. Elle se mit à chanter, trop fort, dansant avec son jus d'orange, dans les sous-vêtements prétentieux de Gabriel, sans avoir remarqué la présence de l'homme à demi nu, derrière elle.

– Qu'est-ce que vous fichez ?

– Haaaa !

Elle poussa un cri et fit un bond en entendant le ton furieux de sa voix. Elle ôta aussitôt ses écouteurs et se retourna. Elle fut anéantie par ce qu'elle vit.

– Je vous ai posé une question ! s'impatientait-il, le regard noir. Putain, qu'est-ce que vous foutez dans un de mes caleçons, à sauter partout dans mon salon ?

Crac.

S'agissait-il du bruit qu'avait fait le cœur de Julia en se fendant en deux ? Ou était-ce celui du dernier clou sur le cercueil dans lequel gisait son amour tourmenté ?

Peut-être s'agissait-il du ton de sa voix, furieux et impérieux. Peut-être était-ce le fait qu'en une seule question elle s'était rendu compte qu'il ne la voyait plus comme sa Béatrice et que tous ses espoirs et ses rêves s'étaient brisés alors qu'ils venaient à peine de se réaliser. Mais, quelle que soit la véritable explication, elle laissa échapper son iPod et son jus d'orange. Le verre vola aussitôt en éclats, et son vieil iPod glissa dans la flaque de liquide orange, à ses pieds.

Elle contempla le désastre pendant quelques secondes, tentant de se concentrer. Elle avait l'impression de ne pas comprendre comment le verre avait pu se briser et faire autant de dégâts, comme si une étoile venait d'exploser. Elle finit par se laisser tomber à genoux pour ramasser les morceaux de verre en se répétant sans cesse ces deux questions :

Pourquoi est-il si en colère contre moi ? Pourquoi ne se rappelle-t-il de rien ?

Torse nu, il la regarda de toute sa hauteur. Il ne portait qu'un caleçon, ce qui lui donnait un air à la fois sexy et ridicule. Il serrait les poings, et elle vit se contracter les muscles de ses bras magnifiques.

– Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé hier soir, Gabriel ?

– Non. Et heureusement. Levez-vous ! Vous êtes plus souvent à genoux qu'une putain.

Il s'était exprimé en serrant les dents, lui lançant un regard mauvais.

Elle leva la tête. Elle chercha ses yeux, comprenant qu'il avait tout oublié et qu'il était très en colère. Elle eut l'impression qu'il venait de la transpercer avec une épée. Elle sentit la lame se ficher dans son cœur, et ce dernier se mettre à saigner lentement.

Comme sur son tatouage, songea-t-elle. Lui, c'est le dragon, et moi le cœur qui saigne.

À cet instant se produisit un fait incroyable. Quelque chose en elle qui s'était forgé pendant six longues années finit enfin par céder.

– Je devrais vous prendre au mot à propos de l'attitude des putains, Emerson. Vous avez l'air de bien vous y connaître, gronda-t-elle.

Puis, cette réflexion sournoise n'étant pas parvenue à guérir son cœur de plus en plus meurtri, elle cessa avec effronterie de nettoyer le désordre qu'elle avait provoqué et se redressa d'un bond. Et explosa aussitôt.

– C'est vous qui osez me parler sur ce ton, espèce de sale ivrogne ! rugit-elle. Merde, pour qui vous vous prenez ? Après tout ce que j'ai fait pour vous hier soir ? J'aurais dû vous laisser avec Gollum ! J'aurais dû vous laisser la baiser devant tout le monde sur le comptoir du *Lobby* !

– De quoi est-ce que vous parlez ?

Elle se pencha vers lui, des éclairs dans le regard, les joues écarlates, les lèvres frémissantes. Elle tremblait de rage, laissant l'adrénaline faire son œuvre. Elle voulait le frapper. Elle voulait lui faire perdre son petit air avec ses poings. Elle voulait lui tirer les cheveux à pleines poignées et le laisser chauve. À tout jamais.

Gabriel huma son parfum sensuel et attirant, et s'humecta involontairement les lèvres. Mais c'était précisément ce qu'il valait mieux éviter de faire devant une femme en colère.

Elle tourna brusquement la tête et traversa le couloir à grands pas, bredouillant divers jurons, aussi bien en anglais qu'en italien. Et quand elle en eut terminé, elle passa à l'allemand, le signe incontestable qu'elle était en rage.

– *Hau ab ! Verpiss dich !* lâcha-t-elle depuis la buanderie.

Gabriel commença à se frotter lentement les yeux. En plus de souffrir d'une des pires gueules de bois de son existence, cela l'amusait quelque peu de voir Mlle Mitchell dans l'un de ses tee-shirts et avec l'un de ses caleçons, farouchement en colère et lui criant dessus dans une multitude de langues européennes. C'était la seconde chose la plus sensuelle à laquelle il ait jamais assisté. Mais c'était totalement hors sujet.

– Où avez-vous appris à jurer en allemand ?

Il suivit le son de sa voix et ses insultes *auf Deutsch* jusqu'à la buanderie, où elle était occupée à extraire ses vêtements à présent à moitié secs du sèche-linge.

– Allez vous faire foutre, Gabriel !

Son attention fut alors attirée par un soutien-gorge en dentelle noire, étendu sur le sèche-linge de manière quelque peu provocante, mais avec une certaine désinvolture. Il le regarda fixement et se rendit compte qu'il avait vu entièrement juste pour son tour de poitrine et la taille de ses bonnets, le soir où il l'avait emmenée dîner au *Harbour Sixty*. Il se félicita en silence.

Il la regarda dans les yeux. Il y vit des étincelles, du caramel luminescent dans du chocolat noir, comme dans un délicieux sundae.

– Que faites-vous ?

– Qu’avez-vous l’impression que je suis en train de faire ? Je décampe d’ici avant de prendre l’un de vos ridicules nœuds papillons et de vous étrangler avec !

Il fronça les sourcils, car il les avait toujours trouvés très élégants.

– Qui est Gollum ?

– Cette salope de Christa Peterson !

Il haussa les sourcils. Christa ? *C’est vrai qu’elle ressemble un peu à Gollum. En plissant les yeux.*

– Oubliez-la. Je me moque éperdument d’elle. J’ai couché avec vous ?

Il avait croisé les bras et pris un ton des plus sérieux.

– Dans vos rêves, Gabriel !

– Ce n’est pas un « non », Mlle Mitchell. (Il posa la main sur son bras et l’obligea à cesser toute activité.) Et ne me dites pas que vous n’en avez jamais rêvé, vous non plus.

– Bas les pattes, espèce d’ enfoiré prétentieux ! (Elle se retira si vigoureusement qu’elle manqua de tomber à la renverse.) Bien sûr, vous deviez être complètement ivre pour vouloir me baiser.

Gabriel se mit à rougir.

– Ça suffit ! Qui a parlé de vous baiser ?

– Que voudriez-vous me faire d’autre ? Je suis une petite putain qui se met à genoux toutes les cinq secondes. Quoi qu’il se soit passé, estimez-vous heureux de ne plus vous en souvenir ! Je suis certaine que c’est mieux ainsi.

Il lui saisit le menton et le tint fermement, le dressant de sorte que son visage se retrouve à quelques centimètres du sien.

– J’ai dit : « Ça suffit. » (Il lui lança un regard noir, et Julia y lut un sérieux avertissement.) Vous n’êtes pas une putain. Et ne parlez plus jamais de vous comme ça.

Elle eut l’impression que sa voix lui glissait sur la peau, comme un glaçon.

Il la libéra et recula d’un pas, le souffle rapide et le regard incandescent. Il ferma très fort les yeux et commença à prendre de profondes inspirations. Très profondes. Malgré son esprit confus et alcoolisé, il avait compris que la situation avait dégénéré bien au-delà de ce qu’il croyait. Il lui fallait se calmer, et plus vite que ça. Il lui faudrait ensuite la calmer, elle, avant qu’elle ne commette une imprudence.

La lueur dans les yeux de la jeune femme était éloquente : il l’avait acculée comme un animal. Elle était en colère, profondément meurtrie, effrayée et attristée. Un chaton blessé furieux, toutes griffes dehors, les larmes aux yeux. C’était sa faute. C’était lui qui était à l’origine de la transformation de l’ange au regard noisette, en la comparant à une putain et en ne se souvenant plus de ce qui s’était passé entre eux la veille.

Vu son attitude, tu as certainement tenté de la séduire... Emerson, tu es un crétin de première classe. Et tu viens de tirer un trait sur ta carrière.

Pendant qu’il réfléchissait avec beaucoup de mal, Julia saisit l’occasion qui se présentait. En l’insultant haut et fort, elle s’empara de ses vêtements dans le sèche-linge et se précipita dans la chambre d’amis, claquant et verrouillant la porte derrière elle.

Elle ôta le caleçon de l’enseignant, le laissa tomber par terre avec un certain dédain et enfila aussitôt ses chaussettes humides et son jean. Quand elle se rendit compte qu’elle avait laissé son soutien-gorge dans la buanderie, elle décida de partir sans. *Il n’aura qu’à l’ajouter à sa collection.*

Salaud. Elle préféra garder son tee-shirt, car il était moins décolleté que le sien. Et s'il le lui réclamait, elle lui arracherait les yeux.

Elle colla son oreille contre la porte, à l'affût du moindre mouvement dans le couloir. N'étant sûre de rien, elle eut l'occasion de réfléchir.

Elle s'était énervée et avait été stupide. Elle savait comme il pouvait être, elle avait bien vu ce qu'il restait de la table basse et le sang qui avait taché le tapis de Grace. Même si elle avait la certitude que son Gabriel ne la frapperait jamais, elle ignorait quelle pouvait être la réaction du Pr Emerson quand on le provoquait.

Mais il l'avait vraiment mise en rogne. Et c'était la première fois qu'elle avait l'occasion de se déchaîner contre lui. Elle avait eu l'impression que toute la colère qu'elle refoulait avait voulu sortir d'un coup. Il fallait qu'elle l'oublie. Une bonne fois pour toutes. Elle s'était gâché l'existence à se languir de quelqu'un qui n'existait même pas, d'une apparition éthylique temporaire, et il fallait que cela cesse.

Tu viens de crier après lui et de l'insulter. Fiche le camp d'ici avant qu'il ne se décide à en venir aux mains.

Pendant que Julia s'habillait, Gabriel se dirigea vers la cuisine en chancelant pour y chercher n'importe quel remède susceptible de lui rafraîchir les idées. Il ouvrit la porte du réfrigérateur et s'y appuya, baigné de la lumière éclatante qui s'en échappait.

Il en parcourut le contenu du regard jusqu'à ce qu'il tombe sur un grand plateau blanc. Un grand plateau blanc bien dressé. Bien dressé, comme seule une femme aurait su le faire, avec de quoi manger, du jus d'orange et ce qui semblait être un cocktail.

Et s'agissait-il de... *Elle a même garni l'assiette, pour l'amour du ciel !*

Il contempla fixement le plateau. Mlle Mitchell semblait être une personne bienveillante, mais pourquoi lui aurait-elle préparé son petit déjeuner s'ils n'avaient pas couché ensemble ? Le plateau, vraiment splendide, était la preuve même de son pouvoir de séduction, et cela le rendait malade.

Néanmoins, il lui fut reconnaissant de lui avoir préparé un cocktail, qu'il vida presque d'un trait. C'était précisément le remède dont il avait besoin, et au bout d'un moment, il se sentit un peu mieux.

Par hasard, son regard se posa sur le mot appuyé contre le jus d'orange. Il le parcourut lentement, ne comprenant pas vraiment pour quelle raison Mlle Mitchell choisirait de s'adresser à lui de cette façon. Il le lut et le relut, finissant par parvenir à se concentrer sur ces mots :

Apparuit iam beatitudo vestra.

« La félicité t'est apparue,
Ta Béatrice. »

Il jeta le billet avec un geste d'agacement. Si ce n'était la confirmation de leur aventure, c'était au moins la preuve d'un béguin. Inutile de se demander pourquoi il avait été si facile de la charmer. Les étudiantes étaient attirées par les symboles d'autorité et s'y attachaient de façon peu convenable. Dans le cas de Julianne, il semblait qu'elle le voyait à travers le filtre des personnages de ses recherches, c'est-à-dire Béatrice et Dante. Un béguin simple mais interdit. Un béguin auquel il avait cédé par pur égoïsme au cours d'une soirée alcoolisée. Il avait perdu l'appétit. *Que va dire Rachel quand elle va l'apprendre ?*

Maudissant son propre manque de maîtrise, il passa devant la porte close de la chambre d'amis et se dirigea vers la sienne. Par bribes, des images de la veille lui revenaient en mémoire. Il se rappela avoir embrassé Julianne dans son couloir et se souvint de ce qu'il avait ressenti à son contact.

Il l'avait sérieusement désirée, ainsi que la douceur de ses lèvres, son souffle chaud sur son visage, sa façon de trembler sous ses doigts. Même s'il n'avait aucun souvenir de l'acte en lui-même, ni du plaisir de sa nudité, il se rappelait l'avoir regardée dans les yeux alors qu'il était étendu sur son lit. Il sentit de nouveau sa main sur sa joue alors qu'elle l'implorait de marcher vers la lumière. Elle avait le visage d'un ange. D'un ange magnifique au regard noisette.

Elle est venue à ton secours, et regarde comme tu la traites. Tu as pris sa virginité, et tu ne t'en souviens même pas. Elle mérite mieux que ça. Beaucoup mieux.

Il enfila un jean et un vieux tee-shirt et se lança à la recherche de ses lunettes en poussant un gémissement tourmenté. Alors qu'il était sur le point de sortir de sa chambre, il se figea, son attention inexplicablement attirée par la toile sur le mur.

Béatrice.

Il s'approcha à quelques centimètres de son délicieux visage, sa silhouette blanche lui apportant un certain réconfort. Son ange au regard noisette. Une idée farfelue lui vint à l'esprit, mais elle se dissipa comme une volute de fumée. Il avait la gueule de bois et n'avait pas les idées claires.

Julia déverrouilla la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir. Il était désert. Elle se dirigea vers la cuisine sur la pointe des pieds, chaussa ses tennis, récupéra ses affaires et courut vers la sortie. Gabriel l'y attendait.

Scheiße.

– Vous ne sortirez d'ici que lorsque vous m'aurez fourni quelques explications.

Elle déglutit avec peine.

– Laissez-moi partir. Ou j'appelle la police.

– Si vous appelez les flics, je leur dirai que vous êtes entrée ici par effraction.

– Si vous leur dites ça, je leur dirai que vous me retenez ici contre mon gré et que vous m'avez fait mal.

Elle parlait encore une fois sans réfléchir, ce qui n'était pas très malin. Et voilà qu'elle le menaçait d'un mensonge. Tout ce qu'ils avaient fait ensemble avait été consensuel, innocent et mignon. Et c'était complètement gâché. Mais Gabriel l'ignorait.

– Je vous en prie, Julianne. Dites-moi que je n'ai pas... (Il ouvrit de grands yeux ronds, et son visage sembla se tordre de douleur.) S'il vous plaît, dites-moi que je n'ai pas été... violent avec vous. (Il avait un air de dégoût et le teint verdâtre. Il porta une main tremblante à ses lunettes.) À quel point vous ai-je fait mal ?

Elle se demanda combien de temps elle allait le faire mariner, mais décida de ne pas le faire attendre plus longtemps. Elle ferma les yeux et poussa un gémissement.

– Vous ne m'avez pas fait mal. Pas physiquement, du moins. Vous aviez juste besoin de quelqu'un pour vous aider à vous coucher et vous tenir compagnie. Vous m'avez suppliée de rester, en fait, mais juste comme une amie. Vous étiez plus aimable avec moi hier soir que ce matin, et c'est peu de le dire. J'ai l'impression de préférer quand vous êtes ivre.

– Ne croyez pas ça, Julianne. (Il secoua la tête et poussa un soupir.) Et je suis encore soûl. Je suis simplement soulagé de ne pas être votre premier.

Elle prit une brève inspiration, et il décela une certaine douleur sur ses traits pourtant ravissants.

– Mais vos vêtements...

Il regarda sa poitrine, ses tétons qui pointaient de charmante façon sous son tee-shirt noir. Il tenta de se retenir de la reluquer, mais sans succès.

– Vous plaisantez ? l'interrompit-elle. Vous ne vous en souvenez vraiment pas ?

– J’ai des trous de mémoire. Parfois, quand je bois, j’ai du mal à..., commença-t-il à bredouiller de manière incohérente.

Julia était à bout de patience.

– Vous m’avez vomi dessus. C’est pour ça que j’ai pris vos vêtements. Et pour aucune autre raison, croyez-moi.

Elle décela dans son regard une lueur de soulagement et de honte.

– Je suis navré, regretta-t-il. Et je vous prie de m’excuser de vous avoir insultée. Je ne pensais pas ce que j’ai dit, tout à l’heure. Vraiment. J’étais bouleversé de vous voir là, dans cette tenue. J’ai cru que nous...

Il fit un geste vague de la main.

– Foutaises !

Il lui lança un regard noir, s’efforçant de garder son calme.

– Si qui que ce soit qui a un lien avec l’université découvre que vous avez passé la nuit ici, je risque d’avoir de très gros ennuis. Et vous aussi.

– Je ne le répéterai à personne, Gabriel. Je ne suis pas idiote, en dépit de ce que vous semblez croire.

Il fronça les sourcils.

– Je sais bien que vous n’êtes pas stupide, mais si Paul ou Christa l’apprennent, je...

– C’est tout ce qui vous importe ? De protéger votre peau ? Eh bien, vous n’avez plus à vous inquiéter, je l’ai protégée pour vous. J’ai arraché Christa de votre bite, hier soir, avant que vous n’ayez l’occasion de consommer votre relation avec une étudiante. Vous devriez être en train de me remercier !

Le visage de Gabriel se fit plus dur. Il serra les lèvres.

– Je vous remercie, Mlle Mitchell. Mais si quelqu’un vous voit partir d’ici...

Elle leva les mains dans un geste de frustration. C’était terrible d’être bouché à ce point.

– Si quelqu’un me voit, je dirai que je me suis mise à genoux devant votre voisin de palier, pour me faire un peu d’argent pour acheter de la semoule. Je suis sûre que ce serait crédible.

En un clin d’œil, il lui saisit le menton, de manière plus énergique, cette fois.

– Ça suffit ! Je vous ai déjà prévenue de ne pas dire des choses pareilles.

Elle se figea, rien qu’une seconde, avant de se libérer brusquement de sa poigne.

– Je vous défends de me toucher, lui interdit-elle.

Elle tenta de le contourner, priant pour qu’il ne se décide pas à la frapper en représailles, mais il se contenta de poser la main sur la poignée et de s’arc-bouter contre la porte.

– Merde ! Ça suffit !

Il leva la main, espérant la calmer.

D’instinct, elle se baissa et recula. Il comprit sa réaction et regretta aussitôt son geste.

– Je vous en prie, Julianne. (Il baissa la voix jusqu’à en chuchoter et l’implora du regard.) Je ne vais pas vous frapper. Je souhaite simplement vous parler.

Il porta la main à son front et se mit à grimacer.

– Je n’avais pas toute ma tête, et j’ai fait des choses horribles. J’avais peur de vous avoir maltraitée, hier soir. Je m’en suis pris à vous, mais c’est uniquement à moi que j’en veux.

« Je pense beaucoup de bien de vous. Énormément. Comment pourrait-il en être autrement ? Vous êtes magnifique, innocente et douce. Je déteste vous voir accroupie par terre, comme si vous n’étiez qu’un animal ou une putain d’esclave. Laissez ce satané verre où il est, je m’en fous. Vous vous souvenez des propos dévalorisants que vous m’avez tenus à votre égard quand je vous ai ramenée

chez vous, après Le Vestibule ? Ces paroles m'ont obsédé. Alors, ayez pitié de moi et cessez de vous dénigrer vous-même. C'est insupportable.

Il s'éclaircit la voix. Deux fois.

– Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé avec Mlle Peterson, mais je m'en excuse. J'ai été un parfait imbécile, et vous êtes venue à mon secours. Je vous en remercie. (Il ajusta lentement ses lunettes.) Ce qui s'est produit hier soir ne peut plus se reproduire. Je m'excuse de vous avoir embrassée. Vous avez certainement dû trouver ça épouvantable. Un ivrogne plein de bave qui vous embrasse... Pardonnez-moi.

Elle prit une profonde inspiration. Les excuses de Gabriel lui faisaient horriblement mal. Car, à les entendre, il ne se souvenait pas de ce baiser de la même façon qu'elle. Et cela lui fit de la peine. Énormément de peine.

– Oh, ça, dit-elle froidement. J'avais complètement oublié. Ce n'est rien.

Il haussa les sourcils. Pour une raison ou une autre, son visage s'assombrit, et il prit un air renfrogné.

– Ce n'est rien ? Vous exagérez.

Il la dévisagea un long moment, se demandant s'il devait faire allusion au mot qu'elle lui avait laissé sur le plateau.

– Vous êtes bouleversée. Je suis encore ivre. Mettons un terme à toute cette affaire avant que ça ne dégénère davantage. (Il avait pris un ton saccadé et soudain glacial.) Au revoir, Mlle Mitchell.

Il déverrouilla la porte et la lui tint ouverte.

– Gabriel ?

Une fois dans le couloir, elle s'immobilisa et se tourna vers lui.

– Oui ?

– Il faut que je vous dise quelque chose.

– Allez-y.

Il avait pris un ton sinistre.

– Paulina a appelé, hier soir, pendant que vous étiez... indisposé. Et j'ai répondu au téléphone.

Il ôta ses lunettes et commença à se frotter les yeux.

– Merde. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Elle m'a traité de traînée et m'a demandé de vous réveiller et de vous mettre le téléphone dans la main. Je lui ai dit que vous étiez souffrant.

– Elle vous a dit ce qu'elle voulait ?

– Non.

– Vous lui avez dit qui vous étiez ? Vous lui avez donné votre nom ?

Elle secoua la tête.

– Dieu merci, marmonna-t-il.

Elle fronça les sourcils. Elle avait espéré qu'il s'excuserait pour Paulina, mais ce ne fut pas le cas. En fait, il semblait complètement insensible à ce qu'elle avait pu endurer, comme s'il était plus inquiet du fait que Julia ait pu la contrarier que le contraire.

Il doit s'agir de sa maîtresse.

Se mettant à trembler de rage, elle lui lança un regard glacial.

– Vous m'avez suppliée de vous chercher, de vous suivre jusqu'en enfer. C'est précisément où je vous ai retrouvé. Et, en ce qui me concerne, vous pouvez y rester à tout jamais.

Il recula, rechaussa ses lunettes et plissa les yeux.

– De quoi parlez-vous ?

– De rien du tout. J’en ai assez, professeur Emerson.

Elle tourna les talons et se dirigea vers l’ascenseur.

L’esprit confus, il la suivit du regard. Au bout d’un moment, il se lança à sa suite.

– Pourquoi avez-vous rédigé ce mot ridicule ?

Elle eut l’impression qu’il venait de lui enfoncer un poignard dans le cœur. Elle redressa les épaules et tenta de prendre un ton ferme.

– Quel mot ?

– Vous savez parfaitement de quoi je parle ! De celui que vous avez laissé dans mon frigo !

Elle haussa exagérément les épaules.

Il la saisit par le coude et l’obligea à se retourner.

– À quoi jouez-vous ?

– À rien ! Lâchez-moi.

Elle libéra son bras et se mit à presser le bouton de l’ascenseur avec une certaine insistance, l’implorant de venir à son secours. Elle se sentait humiliée et furieuse, idiote et vraiment toute petite. Elle ne pourrait pas lui échapper, même en dévalant l’escalier.

Il s’approcha d’elle.

– Pourquoi avez-vous signé ce message de cette façon ?

– Qu’est-ce que ça peut vous faire ?

Il entendit l’ascenseur arriver et sut qu’il ne lui restait que quelques secondes s’il voulait obtenir des réponses à ses questions. Il ferma les yeux, les paroles de l’étudiante résonnant encore à ses oreilles. *Elle est venue me chercher en enfer...* Il avait supplié l’ange au regard noisette d’aller le chercher. Naturellement, elle ne l’avait pas fait. Les hallucinations ne répondaient pas aux prières.

Et si Béatrice n’était pas une hallucination ? Et si... Il se sentit peu à peu gagné par un sentiment qui ressemblait fortement à de la peur. Une fois encore, c’était impossible. En se concentrant, il se souvenait d’elle, mais son visage était flou.

Une sonnette tinta, signalant l’arrivée de l’ascenseur.

Il ouvrit grands les yeux.

Elle pénétra dans la cabine en secouant la tête, déçue par lui, par sa confusion, par son état encore alcoolique. Tout dépendait de cela : soit elle lui racontait ce qui s’était passé entre eux, soit elle continuait à se taire. Comme c’était le cas depuis six ans, merde.

Quand la porte commença doucement à se refermer, elle vit dans son regard qu’il commençait à comprendre.

– Béatrice ? chuchota-t-il.

– Oui, lui répondit-elle en se déplaçant dans la cabine d’ascenseur pour pouvoir le regarder dans les yeux jusqu’à la dernière seconde. C’est moi, Béatrice. Tu es mon premier baiser. Je me suis endormie dans tes bras dans ta précieuse pommeraie.

Il bondit pour empêcher l’ascenseur de se refermer.

– Béatrice, attends !

Trop tard. Les portes de la cabine se refermèrent au moment où il prononça son nom. Il pressa furieusement le bouton, espérant qu’elles allaient se rouvrir.

– Je ne suis plus Béatrice.

Quand la cabine entama sa lente mais inexorable descente, Julia éclata en sanglots.

Gabriel posa le front et la paume de ses mains contre l’acier glacial de la porte de l’ascenseur.

Qu’ai-je fait ?

Le vieux M. Krangel jeta un coup d'œil dans le couloir par son judas et ne vit rien qui sortait de l'ordinaire. Il avait entendu des voix, un homme et une femme qui se querellaient, mais il n'avait vu personne. Il avait même entendu un nom : Béatrice. Mais il ne connaissait personne de ce nom-là à son étage. Et le couloir semblait à présent désert.

Il s'était déjà aventuré dehors, un peu plus tôt dans la matinée. Il était allé rendre à son mystérieux voisin son journal du samedi. Les Krangel ne lisaient pas l'édition du week-end, mais Mme Krangel, qui souffrait de démence, l'avait récupérée la veille et dissimulée chez elle.

Légèrement agacé d'être dérangé un dimanche matin par une *kemfn* dans le couloir, M. Krangel ouvrit sa porte et y passa la tête. À moins d'une quinzaine de mètres de là, il aperçut un homme appuyé contre la porte de l'ascenseur. Ses épaules tremblaient.

M. Krangel fut aussitôt embarrassé par cette vision pathétique, mais aussi temporairement fasciné.

Il ne connaissait pas cet homme et n'avait aucune intention de se présenter à lui. Quelqu'un qui sortait de chez lui, au trentième étage, pieds nus, grossièrement vêtu et qui faisait... il ne savait trop quoi, ce n'était assurément pas le genre de personne qu'il souhaitait connaître. Les hommes de sa génération ne pleuraient jamais. Naturellement, ils ne se promenaient pas non plus sans chaussettes dans les couloirs. À moins d'être... bizarres. On n'était pas en Californie.

M. Krangel rentra prestement chez lui, verrouilla la porte et appela le concierge, au rez-de-chaussée, pour lui signaler la présence d'un inconnu pieds nus et en pleurs dans le couloir, qui venait d'avoir une sérieuse *kemfn* avec une femme du nom de Béatrice.

Il lui fallut cinq longues minutes pour expliquer au concierge ce qu'était une *kemfn*. M. Krangel se plaignit haut et fort de ce fait, préférant accuser le Conseil scolaire du district de Toronto et son programme qui se limitait à la culture protestante.

*

* *

On était fin octobre, et il faisait déjà froid à Toronto. Julia n'avait aucun vêtement chaud sous son manteau, et elle marchait lentement en direction de chez elle, l'air malheureuse. Elle avait laissé le pull souillé du Pr Emerson chez ce dernier. Elle serrait les bras contre sa poitrine, essuyant ses larmes de colère et de résignation.

Les gens qui la croisaient lui jetaient des coups d'œil compatissants. Les Canadiens étaient comme cela : sympathiques, mais distants. Julia apprécia leur gentillesse et fut d'autant plus reconnaissante que personne ne s'arrêta pour lui demander pourquoi elle pleurait. Car son histoire était à la fois trop folle et trop longue à raconter.

Elle ne s'était jamais demandé pourquoi ce genre de choses arrivait toujours aux gens bien : cela arrivait à tout le monde. Ce n'était ni une excuse ni un prétexte pour faire du mal aux autres. Pourtant, il arrivait à tous les humains de souffrir. Aucun d'eux ne quittait ce monde sans avoir versé une larme, éprouvé une certaine douleur ou dérivé sur l'océan de la tristesse. Pourquoi en irait-il différemment pour elle ? Pour quelle raison devrait-elle espérer un traitement de faveur ? Même Mère Teresa avait souffert, et c'était une sainte.

Julia ne regrettait pas de s'être occupée de M. le professeur le temps qu'il dessoûle, même si sa bonne action n'était pas restée impunie. Car lorsqu'on est persuadé que la gentillesse n'est jamais

inutile, il faut vraiment y croire, même quand on nous la renvoie en pleine figure.

Elle avait honte de s'être montrée si stupide, si ridicule et si naïve en croyant qu'il se souviendrait d'elle après s'être soûlé, et qu'ils pourraient retourner en arrière, à cette fameuse nuit dans la pommeraie. Elle savait pertinemment qu'elle avait fini par idéaliser cette lubie romantique, qu'elle en avait fait un conte de fées, sans jamais se demander à quoi ressemblaient la vraie vie et le vrai Gabriel.

Mais c'est la réalité, l'étincelle est toujours là. Quand il m'a embrassée, quand il m'a touchée, elle était là. Lui aussi l'a certainement ressentie. Ce n'est tout de même pas que le fruit de mon imagination. Elle repoussa cette idée, préférant s'en tenir à son nouveau régime « sans Emerson ». *Il est temps de grandir. Terminé, les contes de fées. Il ne s'est pas souvenu de toi en septembre, et il a Paulina, à présent.*

Une fois dans son petit terrier, elle prit une longue douche et enfila son pyjama en pilou le plus vieux et le plus confortable. Le rose pâle avec des petits canards en plastique. Elle jeta le tee-shirt de Gabriel au fond de son placard, où, avec un peu de chance, elle finirait par l'oublier. Elle se pelotonna dans son petit lit, serrant contre elle son lapin de velours, et s'endormit, exténuée, aussi bien physiquement que moralement.

Pendant qu'elle dormait, Gabriel luttait contre sa gueule de bois et combattait son envie de se plonger dans une bouteille de scotch sans plus jamais refaire surface. Il ne s'était pas lancé à sa poursuite. Il ne s'était pas jeté dans la cage d'escalier et n'avait pas dévalé les trente étages pour l'intercepter dans le hall d'entrée. Il n'avait pas pris l'ascenseur suivant et ne s'était pas élancé dans la rue pour la rattraper.

Non. Il était rentré chez lui d'un pas chancelant et s'était laissé tomber dans un fauteuil pour pouvoir se complaire dans son état nauséux et dans le sentiment de haine qu'il éprouvait pour lui-même. Il s'en voulait de l'avoir traitée avec une telle brutalité, pas seulement ce matin-là, mais bien depuis son premier cours, en septembre dernier. Une brutalité aggravée par le fait qu'elle avait souffert en silence comme une sainte, sachant depuis le début ce qu'elle était pour lui.

Comment ai-je pu être si aveugle ?

Il repensa à la première fois qu'il l'avait vue. Il était retourné à Selinsgrove en pleine dépression et au comble du désespoir. Mais il avait profité d'une intervention divine, un véritable *deus ex machina*. Dieu lui avait envoyé un ange pour le sauver de l'enfer. Un ange fragile au regard noisette, en jean et en tennis avec un magnifique visage et une âme pure. Elle l'avait réconforté et lui avait redonné espoir. Elle lui avait semblé nourrir une sincère affection pour lui, malgré tous ses défauts.

Elle m'a sauvé.

Comme si cela n'avait pas suffi, l'ange lui était apparu une seconde fois, le jour même où il avait cruellement perdu Grace, qui, à ses yeux, avait toujours été la bonté incarnée. L'ange s'était inscrit à son cours sur Dante pour lui rappeler ce qu'étaient la vérité, la beauté et la bonté. Et il avait réagi en lui parlant comme à un chien et en la menaçant de la renvoyer de son cours. Puis, le matin même, il s'était montré d'une cruauté sans pareille et l'avait comparée à une putain.

C'est moi le baiseur d'anges, à présent. J'ai baisé mon ange au regard noisette. Gabriel se dirigea vers la cuisine pour y récupérer le mot qu'elle avait rédigé, maudissant l'absurdité de son propre nom.

Son merveilleux message à la main, il eut un aperçu de sa propre laideur. Il ne s'agissait pas d'une laideur physique, mais intérieure. Le mot de Julianne, et même son plateau de petit déjeuner le mettaient de manière rude, péremptoire et implacable face à ses péchés.

Elle l'ignorait sans doute, mais dans des moments pareils, les propos qu'elle lui avait tenus la semaine précédente lui paraissaient horriblement vrais. Parfois, quand elles étaient seules, certaines personnes pouvaient entendre la haine qu'elles éprouvaient pour elles-mêmes. Parfois, la bonté seule permettait de révéler le mal pour ce qu'il était vraiment.

Il laissa tomber le billet sur le comptoir et se prit le visage à deux mains.

*
* *

Quand Julia finit par se réveiller, il était déjà plus de 22 heures. Elle poussa un bâillement et s'étira, et, après s'être préparé un bol de porridge déshydraté et avoir péniblement pu en ingurgiter un petit tiers, elle décida d'écouter les messages sur son répondeur.

Elle avait éteint son portable à son arrivée chez Gabriel, la veille, car elle attendait un appel de Paul. Elle n'était pas d'humeur à lui parler, même si elle savait qu'il était probable qu'il parvienne à lui remonter le moral. Elle préférait simplement rester seule pour lécher ses blessures, comme un chiot auquel on n'aurait cessé de donner des coups de pied.

Ce fut donc le cœur gros qu'elle vérifia ses messages, commençant par le plus ancien, fronçant les sourcils en se rendant compte que sa messagerie était pleine. C'était la première fois que cela lui arrivait, car il n'y avait que son père, Rachel et Paul qui l'appelaient, et ils lui laissaient généralement des messages relativement courts.

« Salut Julia, c'est moi. On est samedi soir, et la conférence s'est très bien passée. Je te rapporterai quelque chose de Princeton. C'est petit, alors ne t'inquiète pas. Tu es probablement en train de travailler à la bibliothèque. Rappelle-moi plus tard. (Pause lourde de sens.) Tu me manques. »

Julia soupira et effaça le premier message de Paul avant d'écouter le suivant.

« Salut, Julia. C'est encore moi. On est dimanche matin, et je devrais rentrer ce soir. Ça te dirait de dîner avec moi ? Il y a un excellent restaurant de sushis, près de chez toi. Appelle-moi. Tu me manques, petit Lapin. »

Elle effaça le second message de Paul et lui envoya aussitôt un SMS, dans lequel elle disait qu'elle avait la grippe et qu'elle rattrapait le sommeil qu'elle avait perdu. Elle le rappellerait dès qu'elle irait mieux, et espérait qu'il était bien rentré. Elle évita de lui dire qu'il lui manquait.

Le message suivant provenait d'un numéro de la région qu'elle ne connaissait pas.

– Julianne, euh... Julia. C'est Gabriel. Je... je t'en prie, ne raccroche pas. Je sais que tu n'en as rien à faire, mais je t'appelle pour te demander pardon. En fait, je suis devant chez toi, sous la pluie. Je m'inquiétais pour toi, et je voulais être sûr que tu étais bien rentrée.

« Je regrette que l'on ne puisse pas remonter le temps jusqu'à ce matin, parce que je voudrais te dire que je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que toi, quand tu dansais, heureuse, dans mon salon. Que j'ai énormément de chance que tu m'aies sauvé et tenu compagnie toute la nuit. Que je suis un imbécile et un crétin et que je ne mérite pas tant de gentillesse. Mais alors pas du tout. Je sais que je t'ai fait du mal, Julia, et j'en suis navré. (Il inspire et expire profondément.)

« Jamais je n'aurais dû te laisser partir, ce matin. Pas comme ça. J'aurais dû te rattraper et te supplier de rester. J'ai merdé, Julia. J'ai merdé.

« J'aurais dû m'humilier en personne, ce que j'essaie de faire en ce moment. Je t'en prie, sors, que je puisse te présenter mes excuses. En fait, ne sors pas, tu vas attraper une pneumonie. Va jusqu'à ta

porte et écoute-moi à travers la vitre. Je vais rester là et t'attendre. Voici mon numéro de portable... »

Elle fronça les sourcils et effaça son message, sans se donner la peine d'enregistrer son numéro. Toujours revêtue de son pyjama « canards en plastique », elle ouvrit la porte de chez elle et longea le couloir. Elle n'avait aucune intention d'écouter ce qu'il avait à dire, mais voulait simplement savoir s'il attendait encore dans le froid et sous la pluie.

Elle pressa le nez contre la vitre en y faisant une trace, et scruta l'obscurité. Il ne pleuvait plus. Et il n'y avait aucun professeur en vue. Elle se demanda combien de temps il avait attendu. Était-il venu à pied et sans parapluie jusque chez elle ? Elle se crispa et tenta de se persuader qu'elle s'en moquait.

Qu'il attrape une bonne pneumonie. Ça lui servira de leçon.

Avant de faire demi-tour, elle remarqua la présence d'un gros bouquet de jacinthes violettes au pied de l'un des piliers du perron. Il était orné d'un gros ruban rose et, au milieu, figurait ce qui ressemblait à une carte de vœux. Sur l'enveloppe, il était inscrit : « Julia ».

Oh, vraiment, professeur Emerson ? J'ignorais qu'il y avait des cartes de vœux pour la fille, l'étudiante que j'ai injuriée après lui avoir dit que je voulais la caresser et lui avoir vomi dessus. Elle tourna les talons et rentra chez elle, secouant la tête en marmonnant.

Lovée sur son lit avec son ordinateur portable, elle lança une recherche sur Internet sur les jacinthes violettes, juste au cas où Gabriel ou son fleuriste auraient tenté de lui transmettre un message subliminal. Sur un site horticole, elle trouva : « Les jacinthes violettes symbolisent la tristesse, une demande de pardon ou des excuses. »

Ouais, eh bien, si tu n'avais pas été un tel enfoiré avec moi, Gabriel, tu n'aurais pas été obligé d'acheter des jacinthes pour implorer mon pardon. Crétin. Sans cesser de secouer la tête d'agacement, elle posa son ordinateur à côté d'elle et écouta son dernier message. Il était de Gabriel, et il l'avait laissé quelques minutes auparavant.

« Julia, je voulais te le dire en personne, mais je n'en peux plus.

« Je ne t'ai pas traitée de putain, ce matin. Je te le jure. C'était une comparaison épouvantable, et jamais je n'aurais dû dire ça. Mais je ne t'ai pas traitée de putain. Je ne voulais simplement plus te voir à genoux. Ça me fait... beaucoup de peine. Chaque fois. On devrait te vénérer, t'adorer et te traiter avec dignité. Tu ne devrais jamais te mettre à genoux. Jamais, Julia. Devant qui que ce soit. Peu importe ce que tu penses de moi, c'est la vérité.

« J'aurais dû m'excuser aussi pour ce que Paulina t'a dit. Je viens de la remettre à sa place, et elle te demande pardon. Elle est désolée. Elle et moi, on a... euh... (il tousse) c'est compliqué. Tu imagines aisément pourquoi elle a tiré ces conclusions hâtives, et ses reproches me sont uniquement destinés, à moi et à mon ancienne, euh... conduite. Et ça n'a rien à voir avec toi. Je suis vraiment désolé qu'elle t'ait insultée. Ça ne se reproduira plus. Je t'en fais le serment.

« Merci de m'avoir préparé un petit déjeuner, ce matin. Euh... (Il marque une très longue pause) Le fait de voir ce plateau, ça m'a énormément touché. J'ai du mal à formuler ce que je ressens. Julia, c'est la première fois que l'on fait quelque chose comme ça pour moi. Personne ne me l'avait jamais fait. Ni Grace, ni un ami ni une femme, personne. Je... Tu as été gentille, généreuse, bonne... alors que moi, je me suis montré égoïste et cruel. (Il s'éclaircit la voix.)

« S'il te plaît, Julia (sa voix est rauque, à présent), il faut que l'on discute de ton mot. Je le tiens en ce moment même dans le creux de ma main, et je n'ai pas l'intention de le lâcher. Mais il faut que je t'explique certaines choses, des choses sérieuses, et je préférerais éviter d'avoir à le faire au

téléphone. Je suis désolé pour tout ce qui s'est produit ce matin. Tout est ma faute, et je souhaiterais me racheter. Dis-moi comment je peux faire, et je le ferai. Rappelle-moi. »

Une fois encore, elle effaça son message et n'essaya même pas de sauvegarder son numéro. Elle éteignit son téléphone, le posa avec son ordinateur sur sa table pliante et retourna se coucher, tentant d'oublier la voix triste et tourmentée de Gabriel.

Le lendemain et le surlendemain, Julia resta chez elle. En fait, elle passa tout son temps en pyjama, tentant de se changer les idées en écoutant de la musique fort et en lisant une série de livres de poche usés jusqu'à la corde d'Alexander McCall Smith. Ses histoires préférées étaient celles qui se déroulaient à Édimbourg parce qu'elles étaient joyeuses, empreintes d'un certain mystère, intelligentes... Elle trouvait ses écrits réconfortants et rassurants. Ces récits lui donnaient envie de goûter des produits écossais comme le porridge, les sablés de Walker et le cheddar de l'île de Mull. Et pas forcément dans cet ordre.

Malgré son expérience vraiment traumatisante, juste après avoir passé la nuit dans les bras de Gabriel, elle était plus déterminée que jamais à ne pas se laisser briser. Ce n'était pas la première fois qu'elle souffrait ; il l'avait lui-même déjà fait souffrir. Et elle avait juré de ne plus jamais se laisser faire. Par personne.

Elle prit donc les trois décisions suivantes.

Premièrement, elle n'allait pas abandonner les cours d'Emerson, parce qu'il lui fallait des travaux dirigés sur Dante pour démontrer ses capacités.

Deuxièmement, elle n'allait pas abandonner la fac ni retourner comme une lâche à Selinsgrove.

Troisièmement, elle allait chercher un nouveau directeur de thèse, remplir les papiers nécessaires à l'insu d'Emerson, et ce dès que possible.

Le mardi, vers minuit, elle ralluma enfin son téléphone pour consulter sa messagerie. Une fois encore, elle était pleine. Elle leva les yeux au ciel quand elle découvrit, sans surprise, que c'était Gabriel qui avait laissé le premier message. Il datait du lundi matin.

« Julianne... J'ai laissé quelque chose pour toi sur ton perron, hier soir. Tu l'as vu ? Tu as lu la carte ? S'il te plaît, lis-la.

« Au fait, j'ai dû appeler Paul Norris pour qu'il me donne ton numéro de portable. Je lui ai dit qu'il fallait que je te parle de ton mémoire, s'il te pose la question.

« Tu sais que tu as oublié ton iPod ? J'ai écouté ce qu'il y avait dedans. J'ai été surpris de découvrir que tu étais fan d'Arcade Fire. J'ai écouté *Intervention*, même si je suis plus que surpris que quelqu'un d'aussi équilibré et joyeux que toi puisse aimer une chanson si tragique. Je voudrais pouvoir te rendre ton iPod moi-même.

« J'aimerais bien que tu me répondes. Que tu hurles après moi. Que tu me maudisses. Que tu me jettes des choses au visage. Tout sauf le silence, Julianne. Je t'en prie. (Gros soupir.) Juste quelques minutes. C'est tout ce que je te demande. Rappelle-moi. »

Elle effaça son message et se dirigea aussitôt, avec son pyjama en tartan écossais, vers le perron de l'immeuble. Elle s'empara de la carte glissée dans le bouquet, la déchira en mille morceaux et jeta ces derniers dans l'herbe, par-dessus la balustrade. Elle ramassa les jacinthes violettes à présent flétries et leur fit suivre le même chemin. Puis elle prit une profonde inspiration pour s'imprégner de la fraîcheur nocturne et retourna en toute hâte à l'intérieur, claquant la porte derrière elle.

Dès qu'elle se fut calmée, elle écouta le message suivant, qui était aussi de Gabriel. Il l'avait rappelée dans l'après-midi.

« Julianne, tu savais que Rachel était sur une île perdue au large des côtes canadiennes ? Sans accès ni à un téléphone portable ni à ses e-mails ? Il a fallu que j'appelle Richard, pour l'amour du

ciel, vu qu'elle ne répondait pas à son téléphone. Je tentais de la joindre pour qu'elle essaie de te contacter, puisque tu refuses de répondre à mes messages.

« Je m'inquiète pour toi. J'ai demandé autour de moi, et personne, pas même Paul, ne t'a vue depuis au moins quatre jours. Je vais t'envoyer un e-mail, mais il risque d'être d'un ton un peu soutenu, car l'université a accès à mon compte. J'espère que tu auras ce message avant de lire mon mail, sinon, je vais encore passer pour un âne. Je suis obligé de faire comme s'il s'agissait d'un e-mail officiel. Si tu me réponds, n'oublie pas que tout le monde à la fac peut le lire. Fais attention à ce que tu écris.

« On se voit en cours demain. Si tu ne viens pas, je vais appeler ton père et lui demander de te retrouver. Pour ce que j'en sais, tu es peut-être déjà dans un bus pour Selinsgrove. Rappelle-moi, s'il te plaît. Depuis dimanche, je me retiens d'aller chez toi. (Longue pause.)

« Je veux juste savoir si tu vas bien. Deux mots, Julia. Envoie-moi simplement un SMS avec deux mots pour me dire que ça va. C'est tout ce que je te demande. »

Elle alluma aussitôt son ordinateur et consulta ses e-mails sur son compte universitaire. Là, dans sa boîte de réception, telle une bombe prête à exploser, se trouvait le message du Pr Gabriel O. Emerson :

«
I
S
4
C
P
M
D
U

Sans y réfléchir à deux fois, elle effaça l'e-mail et le message vocal, et rédigea un rapide courrier électronique destiné à Paul, lui expliquant qu'elle était trop mal en point pour assister au cours du Pr Emerson, l'après-midi même, et lui demandant de communiquer l'information à M. le professeur. Elle le remercia pour ses nombreux e-mails, s'excusa de n'avoir pu y répondre plus tôt, et lui demanda s'il accepterait de l'accompagner, dès qu'elle serait rétablie, au musée royal de l'Ontario pour aller voir l'exposition sur l'art florentin.

Le lendemain, elle passa une bonne partie de l'après-midi à rédiger un e-mail à l'attention du Pr Jennifer Leaming, du département de philosophie. C'était une spécialiste de Thomas d'Aquin qui s'intéressait également à Dante. Même si Julia ne la connaissait pas personnellement, Paul avait des cours avec elle et l'aimait beaucoup. Elle était jeune, drôle, et très appréciée de ses étudiants. Tout le contraire du Pr Emerson. Elle espérait que le Pr Leaming accepterait de diriger son mémoire de maîtrise, et elle en évoqua la possibilité dans son message.

Elle aurait bien aimé demander l'avis de Paul sur ce changement, mais cela lui était impossible. Elle savait qu'il croirait qu'Emerson l'avait renvoyée, et il était probable qu'il aille lui en parler en personne. Elle se contenta donc d'envoyer l'e-mail au Pr Leaming en espérant qu'elle daignerait le lire et y répondre rapidement.

Plus tard dans la soirée, Julia consulta de nouveau son répondeur. Gabriel y avait encore laissé un message.

« Julianne, on est mercredi après-midi. Ça m'a manqué de ne pas te voir à mon cours. Tu es un rayon de soleil dans une salle de classe, tu sais ? Tu l'illuminés rien que par ta présence. Désolé de ne jamais te l'avoir dit.

« Paul m'a expliqué que tu étais malade. Je peux t'apporter de la soupe de poule ? De la glace ? Du jus d'orange ? Je peux te les faire livrer. Tu ne serais pas obligée de me voir. Je t'en prie, laisse-moi t'aider. Je culpabilise de te savoir malade et seule chez toi sans que je puisse faire quoi que ce soit.

« Au moins, je sais que tu es en sécurité et non dans un car pour je ne sais où. (Il marque une pause et s'éclaircit la voix.)

« Je me rappelle t'avoir embrassée. Tu m'as rendu ce baiser. Tu me l'as rendu, Julia. Je sais que tu l'as fait. Tu n'as rien ressenti ? Il y a quelque chose entre nous. Ou, du moins, il y avait...

« Je t'en prie, il faut qu'on parle. Tu ne peux pas espérer que je découvre ta véritable identité et ne pas me laisser l'occasion de t'en parler. Il faut que je t'explique deux ou trois choses. C'est important, d'accord ? Rappelle-moi. Tout ce que je demande, c'est une simple conversation. Je crois que tu me dois bien ça. »

Au fil des messages, le ton de Gabriel semblait de plus en plus désespéré. Julia éteignit son téléphone, refusant délibérément de céder à son empathie naturelle. Elle savait que l'université avait accès aux e-mails de Gabriel, mais elle s'en moquait. Il fallait que cela cesse. Elle ne pourrait jamais aller de l'avant s'il continuait à l'ennuyer. Et il ne donnait pas l'impression de vouloir abandonner de sitôt.

Elle lui envoya donc un message à son adresse professionnelle, déversant toute sa peine et sa colère dans chacun de ses mots :

«
C
J
J
L
S
i
t
C
M
M
P
P
v

Elle fit partir le message avant de l'avoir relu, et, dans un accès de rébellion, se servit deux shots de tequila et mit la chanson *All The Pretty Faces* de The Killers. À fond. En boucle.

Elle se prit soudain pour Bridget Jones.

Elle saisit une brosse à cheveux dans la salle de bains et se mit à chanter dedans comme s'il s'agissait d'un micro et à danser à travers toute la pièce dans son pyjama en pilou, orné cette fois d'un pingouin. Elle avait l'air franchement ridicule. Elle se sentait étrangement... dangereuse, audacieuse et provocatrice.

Les jours suivants, elle n'eut plus aucun contact avec le Pr Emerson. Chaque jour, elle s'attendait à avoir de ses nouvelles, mais ce n'était pas le cas. Jusqu'au mardi suivant, quand il lui laissa un nouveau message sur son répondeur.

« Julianne, tu es peinée et en colère. Je le comprends. Mais ne laisse pas ta colère t'empêcher de garder ce que tu as obtenu en étant la meilleure étudiante admise cette année en maîtrise.

« Je t'en prie, ne te prive pas, uniquement parce que j'ai été con, d'une somme d'argent que tu pourrais utiliser pour rentrer chez toi et aller voir ton père.

« Je suis désolé de t'avoir donné l'impression de ne pas valoir grand-chose. J'ai bien compris que lorsque tu m'appelles Abélard, ce n'est pas censé être un compliment. Mais il était très attaché à

Héloïse, et je tiens beaucoup à toi. Donc, dans un certain sens, il y a des points communs entre lui et moi. Il l'a également fait souffrir. Mais il était profondément navré de lui avoir fait du mal. As-tu lu les lettres qu'il lui a écrites ? Lis la sixième et dis-moi que tu penses toujours la même chose de lui... et de moi.

« Si cette bourse n'a jamais été accordée auparavant, c'est parce que je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui méritait de la recevoir, avant toi. Si tu la refuses, l'argent ira de nouveau dormir sur le compte en banque de la fondation, sans bénéficiaire à qui que ce soit. Je ne permettrai à personne d'avoir cet argent, parce que c'est le tien.

« J'ai tenté de faire ressortir ce qu'il y avait de bon en moi, mais je n'y suis pas parvenu, comme j'ai raté tout le reste. Je détruis tout ce que je touche... (Il marqua une longue pause.)

« Il y a une chose que je peux faire pour toi : te trouver une nouvelle directrice de thèse. Le Pr Katherine Picton est une de mes amies, et même si elle est à la retraite, elle a accepté de te rencontrer pour discuter de l'éventualité de diriger ton projet. Ce serait une occasion formidable, et ce à plus d'un titre. Il faut que tu la contactes dès que possible, directement par e-mail, à kpicton@utoronto.ca.

« Je sais que, officiellement, il est trop tard pour que tu abandonnes mes cours, mais j'ai compris que c'était ton souhait. Je demanderai à l'une de mes collègues si elle accepte de te prendre à l'un des siens, ce qui te permettra d'avoir suffisamment d'UV pour passer ton diplôme. Je signerai le formulaire d'abandon et j'essaierai de trouver une solution avec l'université. Explique simplement à Paul ce que tu veux faire, et demande-lui de me transmettre le message. J'ai compris que tu ne souhaitais plus me parler. (Il s'éclaircit la voix.)

« Paul est quelqu'un de bien. (Il se met à marmonner.)

« *Audentes fortuna juvat*. (Il marque une pause et baisse d'un ton, poursuivant dans un murmure.)

« Je suis déçu que tu ne veuilles plus me voir. Je vais regretter toute ma vie d'avoir manqué cette seconde occasion de te connaître. Et j'aurai à tout jamais conscience de ton absence.

« Mais je ne t'embêterai plus. (Il tousse à deux reprises.)

« Au revoir, Julianne. » (Il marque une longue, longue pause avant de raccrocher.)

Julia était abasourdie. Elle s'assit, bouche bée, son téléphone à la main, tentant de réfléchir à ce qu'il venait de lui dire. Elle écouta le message en boucle, s'efforçant de décrypter chacune de ses paroles, mais la seule partie en laquelle elle croyait déjà, c'était la citation de Virgile : « La chance sourit aux audacieux. »

Seul M. le professeur pouvait saisir l'occasion d'un message sur un répondeur pour réaffirmer son savoir académique et lui donner un cours improvisé sur Pierre Abélard. Elle passa outre son agacement et refusa de suivre son conseil de lire les lettres du malheureux philosophe. Elle préféra porter son attention sur la partie la plus intéressante de son message, son allusion à Katherine Picton.

À soixante-dix ans, le Pr Picton était une spécialiste de Dante qui avait effectué sa scolarité à Oxford et qui avait enseigné à Cambridge et à Yale avant d'être attirée à l'université de Toronto par une chaire richement dotée au département de littérature italienne. Elle était réputée pour être sévère, exigeante et brillante, et son savoir était comparable à celui de Mark Musa. La carrière de Julia ferait un bond en avant si elle parvenait à rédiger un mémoire réussi sous la supervision du Pr Picton, et elle le savait fort bien. Elle lui ouvrirait les portes des meilleures universités pour son doctorat : Oxford, Cambridge, Harvard...

Sans lui avoir demandé son avis, Gabriel lui offrait la plus belle occasion professionnelle de sa vie, un présent enveloppé avec un joli nœud brillant. Une occasion qui valait bien plus qu'une serviette ou que la bourse M.P. Emerson. Mais quelle allait être la contrepartie à ce cadeau ?

La rédemption, songea-t-elle. Il essaie de se racheter pour tout le mal qu'il m'a fait.

Il avait demandé à Katherine Picton de lui rendre un service. Pour elle. Les professeurs émérites ne dirigeaient que rarement, si ce n'était jamais, les thèses de doctorat, sans parler des mémoires de maîtrise. Il s'agissait d'un service considérable, et il avait dû user de tous ses charmes avec Katherine.

Tout ça pour moi...

Après avoir envisagé l'affaire sous tous les angles, Julia repoussa le superflu pour se concentrer sur la question essentielle, qui la terrifiait honteusement.

Gabriel serait-il en train de me faire ses adieux ?

Elle écouta trois fois encore son message et, en entamant un gros travail d'autocritique, alla se coucher en pleurant. Car, en dépit de toute sa volonté, il y avait en elle une flamme qui avait vu briller sa jumelle en Gabriel. Et il lui serait impossible de l'éteindre, à moins qu'elle n'accepte de faire une croix sur une partie d'elle-même.

Tôt le lendemain matin, elle appela Paul pour le voir avant le cours d'Emerson. Elle espérait qu'il lui dirait que M. le professeur ne se sentait pas bien, qu'il avait mystérieusement quitté le pays pour l'Angleterre, ou qu'il avait attrapé la grippe A et annulé son cours le reste du semestre. Malheureusement, ce ne fut pas le cas.

Julia prit la décision de continuer à suivre les travaux dirigés sur Dante, juste au cas où Gabriel aurait du mal à lui trouver un cours de remplacement. En fait, si le Pr Picton devenait sa directrice de thèse, Julia était persuadée de pouvoir supporter le cours d'Emerson pendant les cinq dernières semaines du semestre. Ainsi, cet après-midi-là, elle se rendit au bureau du département pour vérifier sa boîte aux lettres avant son rendez-vous avec Paul.

Elle fut quelque peu intriguée d'y trouver une grande enveloppe matelassée. En s'en emparant, elle remarqua qu'aucun nom n'y figurait. Elle ne lui était pas adressée, et il n'y avait aucune mention de son expéditeur, ni aucune marque de quelque forme que ce soit.

Elle glissa son doigt sous la bande adhésive et l'ouvrit sèchement. Ce qu'elle contenait la mit hors d'elle. Blotti au creux de l'enveloppe rembourrée en papier kraft, telles les plumes d'un corbeau, se trouvait un soutien-gorge noir. Son soutien-gorge noir. Celui qu'elle avait malencontreusement oublié sur le sèche-linge de Gabriel.

Quel enfoiré !

Elle était si furieuse qu'elle se mit à trembler. Comment osait-il le lui rendre dans sa boîte aux lettres ? N'importe qui aurait pu se trouver à côté d'elle quand elle avait ouvert l'enveloppe. *Essaierait-il de m'humilier ? Ou trouve-t-il ça très amusant ?* Elle n'avait pas remarqué que son iPod s'y trouvait également.

– Salut, beauté. (Elle fit un bond de trente centimètres et poussa un cri.) Ouah, je n'avais pas l'intention de t'effrayer.

Elle croisa le regard bienveillant de Paul et s'aperçut qu'il la regardait d'un air perplexe.

– Tu es nerveuse, aujourd'hui. Qu'est-ce que c'est ?

Il désigna l'enveloppe, les mains toujours levées.

– De la publicité. (Elle l'enfonça dans son nouveau sac à dos L.L. Bean et esquissa un sourire forcé.) Prêt pour le cours d'Emerson ? Quelque chose me dit que ça va être intéressant.

– Je ne crois pas. Il est de nouveau d'une humeur massacrant. Il faut que je te prévienne : ne le cherche pas trop aujourd'hui, voilà deux semaines qu'il est de mauvais poil. (Il prit un air extrêmement sérieux.) Je ne veux pas qu'il se produise la même chose que la dernière fois qu'il était dans cet état.

Elle rejeta ses cheveux en arrière et esquissa un sourire. *En fait, je crois bien que c'est plutôt à Emerson qu'il va falloir que tu dises de ne pas me chercher. Je suis en colère, j'ai un soutien-gorge noir, et je porte un string. C'est lui qui risque d'avoir des ennuis, pas moi.*

– Je suis tellement content que tu ailles mieux. Je m'inquiétais vraiment pour toi.

Il lui prit la main, l'ouvrit et lui posa quelque chose de froid dans la paume. Il lui referma les doigts et les serra délicatement. Julia retira sa main et l'ouvrit. Elle y vit un joli porte-clés argenté avec un P rayé qui se balançait comme un pendule au bout de l'anneau.

– Maintenant, je t'en prie, ne me dis pas que tu vas le refuser. Je sais que tu n'as pas de beau porte-clés, et je voulais que tu saches que j'ai beaucoup pensé à toi pendant ton absence. Alors, garde-le, s'il te plaît.

Elle se mit à rougir.

– Je ne vais pas te le rendre, lui garantit-elle. Je ne veux pas être le genre de personne à renvoyer aux gens leur gentillesse au visage. Je sais ce que ça fait. (Elle regarda rapidement autour d'elle pour vérifier qu'ils étaient seuls.) Je te remercie Paul. Toi aussi, tu m'as manqué.

Elle s'approcha de lui et l'étreignit avec une certaine hésitation, serrant le porte-clés entre ses doigts. Elle pressa la joue contre les boutons de sa chemise et l'étreignit fortement.

– Merci, soupira-t-elle quand il passa son long bras musclé autour de ses épaules.

Il lui déposa un délicat baiser sur les cheveux.

– De rien, Lapin.

Sans qu'ils s'en rendent compte, un certain spécialiste de Dante caractériel aux yeux bleus venait de franchir la porte, désireux de savoir si un certain objet avait été récupéré par sa propriétaire. En voyant devant lui le jeune couple se murmurer des mots doux à l'oreille, dans les bras l'un de l'autre, il se figea.

Et le baiseur d'anges passe à l'offensive.

– Mais qui a bien pu te renvoyer ta gentillesse au visage ? s'enquit Paul, inconscient de la présence du dragon derrière lui, qui crachait des flammes en silence.

Julia demeura muette et, inconsciemment, le serra encore plus fort.

– Dis-le-moi, Lapin, et je lui réglerai son compte. Qui que ce soit. (Il lui parlait contre ses cheveux.) Tu sais que tu représentes beaucoup, pour moi, hein ? Si jamais tu as besoin de quelque chose, tu n'as qu'à me demander. Tout ce que tu veux. D'accord ?

Elle soupira contre son torse.

– Je le sais.

Le dragon aux yeux bleus tourna les talons et s'éloigna brusquement, disparaissant dans le couloir en pestant contre un certain « baiseur de lapins ».

Julia se libéra en premier.

– Je te remercie, Paul. Et merci pour ça.

Elle brandit le porte-clés et se fendit d'un sourire.

Je pourrais contempler ce sourire éternellement, se dit-il.

– Je t'en prie. Tout le plaisir est pour moi.

Ils pénétrèrent bientôt dans la salle de classe. Julia évita soigneusement de croiser le regard de Gabriel, riant doucement à l'une des plaisanteries de Paul. La main familièrement posée dans le bas du dos de la jeune femme, il la guida vers leurs places. À l'avant de la salle, l'enseignant se mit à bouillir, se cramponnant au pupitre avec ses longs doigts blancs, refusant de le lâcher.

Bas les pattes, baiseur de lapins !

Il lui lança un regard noir et porta soudain son attention sur le sac de Julia. Il se demanda comment elle avait pu lui faire perdre son aspect putride, et pourquoi elle ne se servait pas de son cadeau, plutôt. Cette question le hanta.

Rachel lui a-t-elle dit que cette serviette venait de moi ?

Il se mit à jouer avec son nœud papillon. Il le portait en signe d'auto-humiliation. Pour attirer son attention. Mais elle ne semblait pas l'avoir remarqué. En fait, elle ne le regardait même pas. Elle ne faisait que chuchoter et rire avec Paul, agitant sa longue chevelure noire, ses joues légèrement roses et ses lèvres... elle était encore plus belle que dans ses souvenirs.

– Mlle Mitchell, j'aurais deux mots à vous dire après le cours, je vous prie.

Il lui adressa un sourire avant de baisser les yeux sur ses propres chaussures, se dandinant d'un pied sur l'autre. Il était sur le point d'entamer son cours quand il fut interrompu par une petite voix déterminée, au fond de la classe.

– Je suis navrée, professeur, mais ce ne sera pas possible. J'ai un rendez-vous urgent qu'il m'est impossible de reporter.

Elle se tourna vers Paul et lui fit un clin d'œil.

Gabriel releva lentement la tête et la regarda fixement. Dix étudiants retinrent alors leur souffle en même temps et s'enfoncèrent sur leurs chaises, redoutant qu'il explose ou qu'il les fusille du regard. Elle le provoquait. Et il le savait. Le ton de sa voix, sa proximité physique avec Paul, sa façon de repousser sa chevelure derrière son épaule avec une main...

Il fut momentanément distrait par la courbe de son cou, sa peau délicate, le parfum de vanille qui lui parvenait aux narines ou dont il se souvenait simplement. Il voulait dire quelque chose, lui demander de s'entretenir avec lui, mais il savait que c'était impossible. S'il se mettait en colère maintenant, elle ne ferait que lui échapper un peu plus, et il la perdrait définitivement. Il ne pouvait pas se le permettre.

Il cligna des yeux. Rapidement.

– Bien sûr, Mlle Mitchell. Ça arrive. Envoyez-moi un e-mail pour que l'on cale un rendez-vous.

Il tenta de sourire, mais découvrit qu'il en était incapable. Seule une moitié de sa bouche sembla accepter de lui obéir, comme s'il était paralysé du visage.

Elle lui jeta un coup d'œil, le regard vide. Elle ne rougit pas. Pas plus qu'elle ne cilla. Elle semblait simplement... absente.

Il remarqua son expression, qu'il ne lui connaissait pas, et commença à céder à la panique. *J'essaie d'être gentil avec elle, et elle me regarde comme si je n'étais pas là. Est-ce si étonnant que ça que je puisse me montrer cordial ? Que je parviennne à me maîtriser ?*

Paul passa la main sous la table et serra brièvement mais délicatement le coude de Julia. Ce contact détourna l'attention de cette dernière. Il secoua la tête, regardant tour à tour l'enseignant et l'étudiante.

Elle sembla s'extirper d'un rêve.

– Bien sûr, professeur. Ce sera pour une autre fois.

Pour faire bonne mesure, elle détourna le regard et attendit, le visage impassible, que le cours débute.

L'esprit de Gabriel était en effervescence. S'il ne lui parlait pas ce jour-là, il lui faudrait patienter des jours et peut-être des semaines avant de pouvoir s'expliquer. Il serait incapable d'attendre si longtemps. Cette séparation le rongait. Plus il attendrait, moins elle serait réceptive à ses explications. Il lui fallait agir. Trouver le moyen de communiquer avec elle. Sur-le-champ.

– Euh, j’ai décidé que, plutôt que de poursuivre nos travaux dirigés, j’allais vous donner un petit cours magistral aujourd’hui. Je vais étudier la relation qu’entretiennent Dante et Béatrice. En particulier ce qui se produit quand il la rencontre pour la seconde fois et qu’elle le rejette.

Julia réprima un hoquet et leva les yeux d’un air horrifié.

– Je suis désolé de devoir faire ça, déclara-t-il d’un ton penaud, mais on ne m’a pas laissé le choix. Il y a eu un malentendu qu’il faut régler avant qu’il ne soit trop tard.

Il soutint son regard quelques secondes, puis baissa les yeux sur ses notes. Naturellement, elles ne lui seraient d’aucune utilité pour ce cours.

Julia sentit son cœur s’emballer. *Oh, non. Il ne va pas...*

Il prit une profonde inspiration et commença.

– Béatrice symbolise de nombreuses choses, pour Dante. Avant tout, un idéal de féminité. Elle est magnifique. Elle est intelligente et charmante. Elle a toutes les qualités qu’il juge essentielles à la femme idéale.

« Il fait sa connaissance quand ils sont tous les deux très jeunes, trop jeunes pour établir la moindre relation. Plutôt que de salir leur amour par une liaison terre à terre ou banale, il préfère la vénérer respectueusement, mais de loin, par égard pour son âge et son manque d’expérience.

« Le temps passe. Il la rencontre une nouvelle fois. Elle a mûri et est devenue une jeune femme talentueuse. Elle est encore plus douée et magnifique. À présent, ses sentiments pour elle sont nettement plus affirmés, même s’il est marié à une autre. Il retranscrit son affection pour elle dans ses poèmes et rédige quelques sonnets à son attention, et non à celle de sa femme.

« Il ne la connaît pas. Il n’a que peu de contacts avec elle. Quand bien même, il l’aime à distance. Après la mort de la jeune femme, à vingt-quatre ans, il la glorifie dans ses écrits.

« Dans *La Divine Comédie*, l’œuvre de Dante la plus célèbre, Béatrice parvient à persuader Virgile de guider Dante à travers l’enfer, car elle est au paradis et ne peut lui porter secours. Une fois que Virgile a réussi à lui faire traverser l’enfer sans encombre, elle le rejoint et le guide à travers le purgatoire jusqu’au paradis.

« Dans mon cours d’aujourd’hui, j’aimerais vous poser la question suivante : où était Béatrice, et que pouvait-elle bien faire entre ses deux rencontres avec Dante ?

« Il l’a attendue pendant des années. Elle savait où il vivait. Elle connaissait les membres de sa famille. Elle était proche, très proche d’eux. Si elle tenait à lui, pourquoi ne lui a-t-elle pas écrit ? Pourquoi n’a-t-elle jamais tenté de le contacter ? Je crois que la réponse est évidente : leur relation était entièrement unilatérale. Dante tenait à Béatrice, mais elle n’avait rien à faire de lui. »

Julia manqua de chuter de sa chaise.

Tous les étudiants suivaient assidûment son cours et prenaient des notes, même si Paul, Julia et Christa, qui connaissaient bien Dante, n’y trouvèrent rien de vraiment nouveau. À l’exception de cette dernière réflexion, qui n’avait strictement rien à voir avec Dante Alighieri et Béatrice Portinari.

Gabriel jeta un coup d’œil à Julia et s’attarda un peu trop longtemps sur elle avant de se tourner vers Christa en lui adressant un sourire charmeur. Julia fulminait. Il le faisait exprès. Il la regardait avant de porter son attention sur Christa-Gollum, uniquement pour qu’elle puisse voir avec quelle facilité il pouvait la remplacer.

Très bien. S’il veut jouer à ça, on va être deux.

Elle se mit à tapoter son calepin avec son stylo, juste assez fort pour que ce soit gênant. Quand Gabriel se mit à scruter la salle, les yeux plissés, pour déterminer l’origine de ce bruit, et qu’il aperçut sa main gauche, elle glissa la droite vers celle de Paul et la serra. L’étudiant se tourna vers

elle avec un sourire à faire fondre, et elle le regarda dans les yeux sous ses cils noirs. Elle entrouvrit les lèvres, révélant sa dentition, et adressa à Paul le plus ravissant et le plus délicieux des sourires.

Un bruit, à mi-chemin entre le gémissement et la quinte de toux, à l'avant de la salle, obligea Paul à détourner son regard vers le visage furieux du Pr Emerson. Il ôta aussitôt sa main de celle de sa voisine de table.

Un sourire satisfait sur les lèvres, poursuivant son cours sans bafouiller, Gabriel se tourna vers le tableau. Les étudiants furent stupéfaits de lire ce qu'il y avait inscrit :

« Dans la vraie vie, Béatrice n'est que trop heureuse de laisser Dante en enfer, car elle n'a pas le courage de tenir sa promesse. »

Julia fut la dernière personne à lever les yeux, car elle était encore vexée de ce qui venait de se produire. Quand elle vit ce qu'il avait écrit au tableau, il y était déjà adossé, les bras croisés, visiblement content de lui. Elle décida aussitôt que, même s'il devait l'exclure du cours, elle allait lui faire quitter son petit air. Sur-le-champ.

Elle leva la main et attendit qu'il lui fasse signe.

– Je trouve ça très arrogant et intéressé, professeur.

Paul lui tira légèrement sur le bras en serrant les doigts.

– Tu es folle ? chuchota-t-il.

Elle ne tint aucun compte de lui et poursuivit.

– Pourquoi en vouloir, à Béatrice ? C'est elle la victime, dans cette histoire. Dante a fait sa connaissance alors qu'elle était mineure. Il lui était impossible d'entretenir une liaison, à moins d'être pédophile. Seriez-vous en train de nous dire que Dante était pédophile, professeur ?

L'une des étudiantes poussa un petit cri.

Gabriel se renfrogna.

– Bien sûr que non ! Il éprouve une véritable affection pour elle, qui reste intacte pendant leur séparation. Si elle avait eu le courage de lui poser la question, il le lui aurait fait savoir. Sans ambiguïté.

Julia inclina la tête et plissa les yeux.

– C'est un peu difficile à croire. Tout, dans la seconde partie de la vie de Dante, tourne autour du sexe. Il est incapable de s'entendre avec les femmes d'une autre façon. Et il ne reste certainement pas chez lui les vendredis et les samedis soirs à attendre Béatrice. Il ne tenait donc certainement pas à elle.

Écarlate, Gabriel décroisa les bras et fit un pas vers elle. Paul leva aussitôt la main, tentant de détourner l'attention de M. le professeur, mais l'enseignant se désintéressa complètement de lui et s'approcha davantage.

– C'est un homme, après tout, et il lui faut, euh... de la compagnie. Et s'il trouve ça agréable, ces femmes ne sont que des « amies serviables ». Rien de plus. Son attirance pour Béatrice demeure intacte. Il se désespère simplement de l'attendre, car il lui devient de plus en plus évident qu'il ne la reverra jamais. Et c'est sa faute à elle, pas la sienne.

Elle lui adressa un sourire en fourbissant ses armes.

– Si ça, c'est de l'affection, je préfère la haine. Et en quoi ces « amies » lui sont-elles « serviables », professeur ? Hein ? Ce ne sont pas des amies, ce ne sont que des « affiliées pelviennes ». Des amies ne souhaiteraient-elles pas que cette personne ait une belle vie ? Une existence joyeuse ? Plutôt que de la laisser courir après un plaisir fugace, tel un vieil homme libidineux accro au sexe ?

Elle le vit tressaillir mais ne tint aucun compte de sa réaction et poursuivit :

– Il est notoire que les badinages de Dante sont anonymes et sordides. Il a tendance à considérer les femmes comme de la chair fraîche, il me semble et, quand il en a terminé avec elles, il se contente de s'en débarrasser. Ça ne ressemble pas vraiment à l'idéal de Béatrice. Sans parler du fait qu'il a une maîtresse du nom de Paulina.

Immédiatement, dix paires d'yeux se tournèrent vers elle avec une certaine curiosité. Elle devint écarlate mais poursuivit, quelque peu nerveuse.

– Je... j'ai découvert quelque chose, un jour, grâce à une femme de Philadelphie, qui a exhumé la preuve de leur relation. Si Béatrice n'a aucune sorte d'affection pour Dante et le rejette plus tard, c'est entièrement justifié. Ce n'est qu'un débauché égocentrique, sadique et arrogant qui traite les femmes comme des jouets destinés à son propre amusement.

À ce moment, Christa et Paul se demandèrent ce qui était en train de se passer, car aucun d'eux n'avait jamais entendu parler de spécialistes de Dante à Philadelphie, ni d'une maîtresse nommée Paulina. Ils se promirent tous les deux en leur for intérieur de passer plus de temps à la bibliothèque, dorénavant.

Gabriel lança un regard noir vers le fond de la salle.

– Il me semble connaître la femme dont vous parlez, mais elle n'est pas de Philadelphie. Elle vient d'un village paumé au fin fond de la Pennsylvanie. Et elle ne sait pas de quoi elle parle, il vaudrait donc mieux qu'elle s'abstienne de prononcer de tels jugements.

Julia avait les joues en feu.

– C'est une attaque *ad hominem*. Son origine n'influe en rien sur sa crédibilité. Et Dante et sa famille sont eux aussi d'un village paumé. Même si Dante ne voudra jamais le reconnaître.

Gabriel haussa légèrement les épaules en tentant de se maîtriser.

– J'ai du mal à qualifier de « paumée » la Florence du XIV^e siècle. Quant à cette maîtresse, il s'agit d'une mauvaise information. En fait, je vais même aller plus loin. Cette femme raconte n'importe quoi, et elle n'a pas le moindre début de preuve à ses allégations.

– Je n'écarterais pas d'emblée ses preuves, professeur, à moins que vous ne soyez prêt à en discuter en détail. Et vous ne nous avez fourni aucun argument, juste une attaque grossière ! rétorqua-t-elle en haussant un sourcil, légèrement tremblante.

Paul lui prit la main sous la table et la serra.

– Ça suffit, chuchota-t-il, si bas qu'elle seule put l'entendre. Arrête.

Gabriel s'empourpra de nouveau et siffla entre ses dents :

– Si cette femme voulait vraiment savoir ce que Dante éprouvait pour Béatrice, elle savait où trouver la réponse. Elle ferait donc bien d'éviter de raconter n'importe quoi à propos de choses dont elle ignore tout. De se tourner en ridicule, et de tourner Dante en ridicule. En public.

Christa regarda tour à tour le Pr Emerson et Julia. Quelque chose n'allait pas. Mais alors pas du tout. Mais elle était incapable de deviner quoi. Elle était déterminée à le découvrir.

L'enseignant se tourna vers le tableau et y écrivit, tentant de se calmer :

« Dante croyait avoir rêvé. »

– Les termes qu'utilise Dante à propos de sa première rencontre avec Béatrice ont un caractère onirique. Pour diverses raisons, euh... personnelles, il ne fait pas confiance en ses sens. Il n'est pas certain de savoir qui elle est vraiment. De fait, d'après certaines théories, Dante est persuadé que Béatrice est un ange.

« Ainsi, plus tard, elle a tout faux en partant du principe qu'il se souvient de tout à propos de leur première rencontre, en brandissant ce fait contre lui et en refusant de lui laisser l'occasion de s'expliquer. À l'évidence, s'il la prend pour un ange, il n'a que peu d'espoir qu'elle revienne un jour.

» Dante lui aurait expliqué tout ça si elle ne l'avait pas rejeté sans lui en laisser l'occasion. Donc, une fois encore, le manque de clarté sur ce point est entièrement sa faute à elle. Et non à lui.

Christa leva la main, et Gabriel hocha la tête à contrecœur, extrêmement tendu, en attendant qu'elle pose sa question.

Mais Julia la prit de court.

– Leur première rencontre est complètement hors de propos, puisque Dante la reconnaît parfaitement quand il la voit pour la seconde fois. Rêve ou pas rêve. Alors, pourquoi prétend-il le contraire ?

– Il ne prétend rien du tout. Elle lui fait penser à quelqu'un, mais elle a grandi, il est troublé, et il a d'autres soucis dans sa vie.

Il avait pris un ton affligé.

– Je suis sûre que c'est ce qu'il s'est dit pour pouvoir dormir sur ses deux oreilles quand il n'était pas en train de prendre une cuite dans les « lobbies » des bas-fonds de Florence.

– Julia, ça suffit.

Paul avait haussé le ton.

Christa était sur le point d'intervenir, quand Gabriel tendit la main pour l'en empêcher.

– Ça n'a rien à voir avec ça !

Il se mit à respirer rapidement, tentant vainement de maîtriser ses émotions. Il baissa d'un ton et la regarda droit dans les yeux, sans tenir compte de la façon dont Paul s'était déplacé, de manière à pouvoir s'interposer entre l'étudiante et l'enseignant si nécessaire.

– N'avez-vous jamais été seule, Mlle Mitchell ? N'avez-vous jamais eu besoin d'avoir de la compagnie, ne serait-ce que de manière charnelle et temporaire ? C'est parfois tout ce que vous pouvez vous offrir. Alors, vous le prenez et vous vous estimez heureux, même si vous savez de quoi il s'agit, parce que vous n'avez pas le choix. Plutôt que de vous montrer si catégorique et suffisante dans votre appréciation du style de vie de Dante, vous devriez plutôt montrer un peu de compassion.

Il se tut, se rendant compte qu'il en avait dit bien plus qu'il n'en avait l'intention. Julia lui lança un regard glacial et attendit qu'il poursuive.

– Dante était hanté par son souvenir de Béatrice. Et cela ne contribuait qu'à aggraver la situation, non à l'améliorer, car aucune femme n'était jamais à sa mesure. Aucune n'était assez belle, assez pure, aucune ne lui faisait le même effet qu'elle. C'était elle qu'il voulait toujours. Il désespérait de la retrouver un jour. Faites-moi confiance, si elle s'était présentée plus tôt à lui et lui avait révélé qui elle était, il aurait tout lâché pour elle. Sur-le-champ.

Julia décela une lueur de désespoir dans son regard quand il se tourna vers elle.

– Qu'est-il censé faire, Mlle Mitchell ? Hein ? Éclairez-nous. Béatrice l'a rejeté. Il ne lui reste plus qu'une chose à laquelle il tient, et il s'agit de sa carrière. Quand elle le menace avec ça, que peut-il faire d'autre ? Il est obligé de la laisser filer, mais c'est son choix à elle, pas le sien.

Julia esquissa un sourire, et il comprit qu'il allait souffrir.

– Votre cours est très instructif, professeur. Mais il me reste encore une question. Vous prétendez donc que Paulina n'est pas la maîtresse de Dante ? Que c'est une simple *sex-friend* ?

Un bruit sec résonna dans toute la salle de classe. Les étudiants furent sous le choc quand ils se rendirent compte que le professeur Emerson avait brisé en deux le marqueur du tableau. Il avait de l'encre noire sur les doigts et une flamme bleue dans les yeux.

Ça suffit. Putain, ça suffit, songea-t-il.

Paul tira Julia vers lui pour la protéger de son corps quand il vit que les épaules de l'enseignant s'étaient mises à trembler de rage.

– C'est fini pour aujourd'hui. Dans mon bureau, Mlle Mitchell. Maintenant !

Emerson fourra ses notes et ses livres dans sa serviette et quitta la salle, claquant la porte derrière lui.

Abasourdis, les étudiants demeurèrent dans la classe en silence. La majorité d'entre eux n'étant pas des spécialistes de Dante, ils prirent l'altercation pour une querelle d'experts amusante, si aberrante fût-elle. Les universitaires étaient souvent passionnés par leur sujet, tout le monde le savait. Certains, comme Julia et M. le professeur, l'étaient plus que d'autres, voilà tout. Le cours de ce jour-là avait été un désastre, bien sûr, mais ce n'était pas vraiment surprenant. Pas aussi bizarre, songea Paul, que tout ce qui s'était produit au précédent semestre pendant le cours sur les méthodes de torture au Moyen Âge du Pr Singer... qui s'était révélé étonnamment « pratique »...

Quand les étudiants comprirent peu à peu que le duel à mort auquel ils venaient d'assister était terminé et qu'il n'y aurait ni second round ni pop-corn, ils commencèrent à quitter la salle, à l'exception de Christa, Paul et Julia.

Christa regarda fixement cette dernière en plissant les yeux et se lança à la poursuite de l'enseignant comme un caneton encore dépendant.

Paul ferma les yeux et poussa un gémissement.

– Tu as envie de te suicider ?

Julia sembla se réveiller d'un rêve.

– Pardon ?

– Pourquoi l'as-tu provoqué comme ça ? Il n'attend qu'un faux pas de ta part pour se débarrasser de toi !

Elle ne comprit qu'alors la gravité de la situation. Elle avait l'impression que c'était quelqu'un d'autre qui avait déversé son venin et sa colère sans la moindre pensée pour les personnes présentes. Et maintenant qu'elle s'était libérée, elle avait le sentiment d'être un vieux ballon dégonflé délaissé par un enfant à la fin d'un goûter d'anniversaire. Elle se mit lentement à rassembler ses affaires et s'arma de courage pour la discussion fortement déplaisante qui l'attendait dans le bureau de M. le professeur.

– Je crois que tu ne devrais pas y aller, lui suggéra Paul.

– Je ne veux pas y aller.

– Alors, n'y va pas. Envoie-lui un e-mail. Dis-lui que tu es malade... et que tu es désolée.

Elle réfléchit un instant à sa proposition. Elle était très, très tentante. Mais elle savait que son unique chance de sauver sa carrière serait de faire preuve de courage et d'accepter son châtement. Elle recollerait les morceaux de sa vie privée plus tard. Si jamais c'était possible.

– Si je ne vais pas dans son bureau, il sera encore plus en rogne. Il pourrait me renvoyer. Et j'ai besoin de ce cours si je veux avoir mon diplôme en mai.

– Alors, je viens avec toi. Mieux, je vais aller le voir avant.

Il se leva de toute sa hauteur et croisa les bras.

– Non, il vaut mieux que tu restes en dehors de ça. Je vais aller m'excuser et le laisser crier. Et quand il aura fini, il me laissera partir.

– « La clémence ne se commande pas », bredouilla Paul en citant Shakespeare. Même s'il n'en sait rien, quel était le but de cette dispute, de toute façon ? Dante n'avait pas de maîtresse du nom de Paulina.

Elle cligna rapidement des yeux.

– J'ai découvert un article sur Pia de' Tolomei. L'un de ses surnoms était Paulina.

– Pia de' Tolomei n'était pas la maîtresse de Dante. Il y a eu des rumeurs de maîtresses et d'enfants illégitimes, tu n'as pas tort, mais je suis navré, Julia, Emerson a raison : personne ne prétend que Pia a été la maîtresse de Dante. Personne.

Julia se mordit la joue d'un air songeur.

– Mais il ne m'a pas laissée m'expliquer. Et j'ai juste... craqué.

– Tu as craqué, d'accord. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, je t'aurais applaudie, car il a eu ce qu'il méritait. Ce coincé de crétin. Mais dans ton cas, je sais qu'il a exagéré. (Il secoua la tête.) Laisse-moi aller lui parler.

– C'est ton directeur de thèse, ne te fâche pas avec lui. S'il va trop loin, je partirai. Et je porterai plainte pour harcèlement.

Il la regarda d'un air inquiet.

– Tout ça ne me dit rien qui vaille. Il est furieux.

– Que peut-il me faire ? C'est le grand méchant professeur, et je ne suis que la petite étudiante de maîtrise. C'est lui qui détient tous les pouvoirs.

– Le pouvoir fait faire de drôle de choses aux gens.

– Qu'est-ce tu veux dire ?

Il passa la tête par la porte de la classe afin de jeter un coup d'œil dans le couloir.

– Emerson est un tordu. Il a eu une liaison avec le Pr Singer, et ça signifie qu'il...

Il s'interrompit brusquement et secoua la tête.

– Ça signifie que... quoi ?

– S'il te harcèle, ou s'il tente de te faire faire des choses, préviens-moi, et je t'aiderai. On pourra porter plainte.

Elle le regarda d'un air ébahi.

– Il ne se passe rien de tout ça. C'est juste un professeur grincheux qui déteste être contredit. Je vais aller faire amende honorable dans son bureau, et avec un peu de chance, il ne m'exclura pas de son cours.

– J'espère que tu as raison. Il s'est toujours montré très professionnel avec ses étudiants. Mais avec toi, les choses semblent différentes.

Il accompagna Julia jusqu'au bureau de M. le professeur et, sans prévenir, frappa à la porte.

L'enseignant lui ouvrit sèchement, une lueur de rage encore présente dans son regard lapis-lazuli.

– Que voulez-vous ? lâcha-t-il en fusillant Julia du regard.

– Rien qu'une minute de votre temps, lui répondit Paul d'une voix douce.

– Pas maintenant. Demain.

– Mais, professeur, je...

– Demain, M. Norris. N'insistez pas.

Paul lança à Julia un regard inquiet et articula : « Désolé. »

L'enseignant attendit qu'il ait disparu à l'angle du couloir avant de s'écarter pour laisser entrer Julia. Il referma la porte derrière elle et se dirigea vers la fenêtre.

Abandonne toute espérance, toi qui entres ici...

Il faisait sombre dans la pièce, uniquement éclairée par la lampe de bureau. Il avait tiré les stores et se tenait à présent le plus loin possible d'elle, se frottant les yeux avec ses doigts tachés d'encre.

Julia serra son sac à dos devant elle à deux mains, comme s'il s'agissait d'un bouclier. En attendant qu'il prenne la parole, elle jeta un coup d'œil dans la pièce. Son regard se posa sur une chaise, la chaise Ikea très inconfortable sur laquelle elle s'était assise en septembre, au cours de sa

première entrevue malheureuse avec M. le professeur. Elle était réduite en miettes, et il y en avait des morceaux un peu partout sur le tapis persan.

Elle regarda tour à tour les restes du siège et le professeur. *C'est lui qui a fracassé la chaise. Une chaise en métal !*

Il rouvrit les yeux, et elle décela dans leurs profondeurs bleutées un calme aussi étrange qu'inquiétant. Attention au dragon dans son antre. Et elle n'était pas armée.

– S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, je l'aurais renvoyé.

Dès qu'elle entendit le ton de sa voix, faussement calme et doux comme de la soie, elle se mit à trembler, car elle y décela la dureté de l'acier et la froideur de la glace.

– C'était la démonstration de puérilité la plus répugnante à laquelle j'aie jamais assisté. Ton manque de respect est inacceptable. Pour couronner le tout, je n'arrive même pas à exprimer le centième de la colère que j'éprouve à propos de ce que tu as dit sur Paulina. Je t'interdis de reparler d'elle. Me suis-je bien fait comprendre ?

Julia déglutit, mais elle était trop bouleversée pour lui répondre.

– Me suis-je bien fait comprendre ? répéta-t-il en grognant.

– Oui.

– Je suis à deux doigts d'exploser. Alors tu ferais bien de ne pas me pousser à bout. Et je préférerais que tu te défendes toute seule plutôt que de manipuler ce pauvre Paul pour qu'il vienne te sauver de ta propre bêtise. Il a d'autres problèmes à régler.

Julia se mit à contempler le tapis, évitant son regard, qui semblait briller dans la pénombre.

« J'ai l'impression que tu voulais que je me mette en colère. Que je t'en veuille et que je te fasse une scène pour justifier ta fuite. Tu voulais que je me conduise comme tous les autres enfoirés violents qui t'ont malmenée. Eh bien, je ne suis pas un enfoiré violent, et je n'ai aucune intention de m'en prendre à toi.

Elle jeta un coup d'œil à ce qu'il restait de la chaise, une jolie chaise suédoise qui n'avait jamais fait de mal à personne, et reporta son attention sur l'enseignant. Mais elle s'abstint de tout commentaire.

Il darda sa langue et s'humecta les lèvres.

« C'est un jeu, pour toi ? Hein ? Nous monter l'un contre l'autre comme dans une œuvre de Prokofiev ? C'est Pierre, et je suis le loup. Tu es qui, toi, le canard ? (Elle secoua la tête.) Ce qui s'est passé pendant mon cours aujourd'hui ne se reproduira plus jamais. Tu m'as compris ?

– Oui, M. le professeur. (Elle saisit la poignée de la porte, derrière elle. Elle était verrouillée.) Je présenterai mes excuses à la classe.

– Pour nous exposer à encore plus de commérages ? Tu n'en feras rien. Pourquoi refuses-tu de me parler ? Un coup de fil. Une entrevue. J'aurais même pu te parler derrière une porte, pour l'amour du ciel. Au lieu de ça, tu préfères t'adresser à moi au milieu de mon putain de cours !

– Vous avez déposé un soutien-gorge dans ma boîte aux lettres... je croyais que...

– Sers-toi un peu de tes méninges ! l'interrompit-il. Si je te l'avais envoyé par la poste, il y aurait eu une trace écrite. Ç'aurait été bien trop compromettant. Et je n'allais pas laisser ton iPod sur ton perron alors qu'il pleuvait à verse.

Julia fut troublée par ce changement de sujet, mais décida de ne pas mettre en doute ses paroles.

– C'est moi qui ai commencé ce foutoir en changeant ma leçon, mais c'est toi qui l'as terminé, Julianne. Et tu l'as terminé avec l'équivalent d'une bombe atomique. Tu ne vas pas quitter mon cours. Tu entends ? Tu ne vas pas abandonner au milieu de ta scolarité. Et nous allons faire comme s'il ne

s'était rien passé, en espérant que les autres étudiants seront trop occupés par leurs propres existences pour avoir remarqué quelque chose.

Il la regarda fixement d'un air impassible.

– Viens.

Il désigna le tapis.

Elle s'approcha de quelques pas.

– As-tu renvoyé la bourse ?

– Pas encore. Le directeur de littérature italienne a attrapé la grippe A.

– Mais tu as rendez-vous ?

– Oui.

– Tu as donc pris rendez-vous avec lui, mais tu n'as pas eu la courtoisie de m'envoyer ne serait-ce qu'un SMS alors que je mourais d'envie de savoir comment tu allais, gronda-t-il. (Elle cilla.) Tu vas annuler ce rendez-vous.

– Mais je ne veux pas de cet argent, et...

– Tu vas annuler ce rendez-vous, tu vas prendre l'argent, et tu vas te taire. Tu as mis le bazar, je vais m'efforcer de tout remettre en place. (Il lui lança un regard noir.) Compris ?

Elle retint son souffle et hocha la tête à contrecœur.

– L'e-mail que tu m'as envoyé est scandaleux, une véritable gifle après tous les messages que je t'ai laissés. As-tu au moins écouté ton répondeur ? Ou les as-tu directement effacés ?

– Je les ai écoutés.

– Tu les as écoutés, mais tu ne m'as pas cru. Et, naturellement, tu n'y as pas répondu. Tu as employé le terme « harcèlement » dans ton message. Merde, qu'espérais-tu obtenir avec ça ?

– Euh... je ne sais pas.

Il s'approcha, se tenant désormais à quelques centimètres d'elle.

– Il est fort possible que ton e-mail ait déjà été repéré par quelqu'un. Même effacé, ce que j'ai fait, il est toujours possible de mettre la main dessus. Les e-mails sont éternels, Julianne. Ne m'en envoie plus jamais. C'est clair ?

– Oui.

– Il semblerait que tu sois la seule personne capable de me pousser à bout.

Elle jeta un coup d'œil vers la porte, regrettant de ne pouvoir l'ouvrir et s'enfuir à toutes jambes.

– Regarde-moi, lâcha-t-il. (Quand elle leva les yeux, il poursuivit.) Il va falloir que je répare les dégâts. Je viens de m'occuper de Christa, et il va falloir à présent que je voie Paul, grâce à toi. Christa est une menace, mais Paul était un bon assistant de recherche.

« Était » *un bon assistant de recherche* ?

– Je t'en prie, ne renvoie pas Paul. C'est ma faute s'il est venu te voir. Je vais faire en sorte qu'il ne dise rien, l'implora-t-elle.

– C'est lui que tu veux ?

Il s'était exprimé d'un ton glacial.

Julia se mit à tripoter son sac à dos.

– Réponds-moi !

– J'ai essayé.

– Et ?

– Et rien.

– On n'aurait pas dit qu'il n'y avait rien entre vous quand je t'ai vue dans ses bras, devant les boîtes aux lettres. Ni quand il a frappé à ma porte, tel un chevalier blanc, prêt à m'affronter pour te

défendre. Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu veux, Julianne ? À moins que tu ne répondes qu'au surnom de « Lapin » ?

La voix de Gabriel dégoulinait de sarcasme.

Julia écarquilla les yeux de surprise, mais s'abstint de tout commentaire. Elle ne savait pas quoi répondre.

– Très bien. J'abandonne. (Avec un certain mépris, il fit un signe de la main en direction de la porte.) Paul peut t'avoir.

Il fallut un moment au cerveau de Julia pour commander à ses pieds de se diriger vers la porte. Elle marchait la tête basse et les épaules affaissées, ressemblant étonnamment à un papillon dont on aurait arraché les ailes. Mais elle avait conservé sa place dans son cours et ne s'était pas fait renvoyer. Une bien légère consolation pour tant de souffrances.

Gabriel demeura immobile tandis qu'elle maniait maladroitement la poignée de porte. Elle laissa échapper un geignement en bataillant avec la serrure. Il s'approcha derrière elle et passa un bras autour de sa taille pour déverrouiller la porte, lui effleurant la hanche gauche. Constatant qu'elle ne bronchait pas, il se pencha plus près et lui susurra à l'oreille :

– Alors, toute cette douleur, c'était pour rien ?

Elle sentit la chaleur de son corps, derrière elle. Elle émanait du torse de l'enseignant et se propageait à son propre dos. Son nœud papillon en soie frôla sa chevelure, s'y enfonça, jusqu'à ce qu'il entre en contact avec sa nuque, ce qui lui donna la chair de poule.

– Tu nous as exposés aux commérages pour rien ?

– Tu as été méchant.

– Toi aussi.

– Tu m'as fait souffrir.

– Et toi aussi. Est-ce que ta vengeance correspond à celle dont tu as rêvé ? (Il continuait de chuchoter, son souffle chaud sur sa joue.) De lapin, tu t'es transformée en chaton furieux. Eh bien, tu m'as sérieusement griffé, aujourd'hui, mon chat. Chacune de tes paroles a fait mouche. Es-tu heureuse, à présent ? Maintenant que tu m'as humilié devant mes étudiants en leur révélant mes péchés secrets ? Un véritable bûcher des vanités que tu t'es empressée d'allumer.

Il approcha ses lèvres encore plus près de son oreille, et son souffle la fit frissonner.

– Tu es une lâche.

– C'est faux.

– C'est toi qui pars.

– C'est toi qui m'envoies vers lui.

– Bien sûr ! Et as-tu l'habitude de faire ce que tout le monde te dit ? Où est donc passé mon chaton en colère ?

– Je ne suis qu'une étudiante. C'est toi qui détiens le pouvoir. Tu pourrais... m'anéantir.

– Foutaises. C'est ce que tu crois ? Que c'est une lutte de pouvoirs ? (Il lui arracha son sac à dos des mains et le jeta à terre. Il lui fit faire volte-face et la saisit par le visage, suivant les courbes de ses joues avec ses mains.) Tu crois que je veux te détruire ? Après ce que nous avons vécu ?

– Ce n'est pas moi qui ai un problème de mémoire. Tu crois que je suis heureuse ? Tu crois que c'est ce que je veux ? Je suis accablée de tristesse. Te revoir enfin après toutes ces années et te voir te conduire de la sorte ? Je ne te reconnais même pas !

– Tu ne m'en as jamais laissé l'occasion. Merde, comment pourrais-je savoir ce que tu veux, Julianne, alors que tu refuses même de me parler ? Tu ne me dis rien !

– Ce n'est pas en criant après moi que tu vas me convaincre de te parler !

Il plaqua sa bouche contre la sienne, passionnément mais brièvement, jusqu'à ce qu'il s'arrache à ses lèvres pour lui chuchoter à l'oreille :

– Parle-moi.

Il laissa traîner sa lèvre inférieure le long du lobe de son oreille.

Elle se tut en sentant une énergie différente entre eux, comme un serpent qui se mordrait la queue, se dévorant tout entier, la colère et la passion se nourrissant l'un de l'autre.

– Dis-moi que tu veux de moi, ou quitte ce bureau.

Sans réponse de sa part, il s'écarta lentement d'elle. Elle souffrit d'avoir perdu ce contact et ne réfléchit même pas aux paroles qu'elle prononça d'un ton impétueux :

– Je n'ai jamais voulu que ce soit d'autre.

Il la regarda dans les yeux avant de l'embrasser. Ils joignirent leurs lèvres avec force, chacun savourant le souffle chaud de l'autre, leurs bouches humides. Il lui effleura la joue de la main droite, la glissa sous son oreille et vers sa nuque. Tout en continuant à la dévorer, il se mit à la caresser pour la détendre. Ils poursuivirent leur baiser. Au bout d'un moment, il lui pencha légèrement la tête en arrière... une requête silencieuse.

Ouvre-toi pour moi.

Julia retenait sa respiration. Comment aurait-il pu en être autrement, alors que la sensation était si intense ? La saveur de menthe poivrée, l'arôme d'Aramis, la façon dont son souffle la consumait. Comme elle ne répondait pas à sa demande, il darda lentement la langue, explorant avec hésitation sa lèvre inférieure avant de la prendre entre les siennes et de l'aspirer dans sa propre bouche. La jeune femme inspira brusquement en savourant cette sensation étrange mais pour le moins intime.

Il lui titilla la lèvre sans cesser de l'aspirer. Cela lui sembla si nouveau, et pourtant si étrangement familier. Ses lèvres, ses dents, ce délicat jeu de langues. La passion demeura, mais, lorsqu'elle répondit à son invitation et s'ouvrit à lui, la colère fit place à une sensation électrique, qui se mit à crépiter autour d'eux.

Elle avait la mâchoire tendue. Il le sentait parfaitement. Il fit glisser sa main gauche de sa clavicule à la courbe de son menton et se mit à la caresser, la priant de se dénouer. Quand elle se détendit entre ses doigts experts, il se fit plus audacieux. Il fit rouler sa langue sur sa lèvre inférieure tout en l'aspirant, et lentement, sa langue entra en contact avec la sienne. Les présentations furent pour le moins timides, puisqu'elles se rencontrèrent d'abord en amis, craintives et douces, puis en amantes, sensuelles et érotiques, une bouffée de chaleur explosant dans leurs bouches, leurs danses solitaires se changeant bientôt en un tango serré.

C'était encore mieux qu'il ne l'avait imaginé. Tellement mieux que dans ses rêves ! Elle était réelle. Béatrice était réelle. Pressant ses lèvres contre les siennes pour explorer sa bouche, il comprit à cet instant qu'elle lui appartenait corps et âme. Ne serait-ce que pour ce moment-là.

C'est si doux, songea Julia. Si chaud...

Elle l'attira à elle, plongeant ses mains hésitantes dans sa chevelure, reculant jusqu'à ce qu'elle se retrouve coincée entre la porte et lui, sa silhouette frêle pressée contre la carrure musculeuse. Il prit la tête de la jeune femme dans le creux de sa main, la protégeant avec ses articulations tout en gémissant bruyamment contre sa bouche.

C'est à cause de moi qu'il gémit.

Il se mit à gronder de plus en plus fort, de manière à la fois sauvage et sensuelle. Julia se souviendrait toute sa vie de ce son, de la manière dont il vibrait contre ses lèvres et résonnait dans sa bouche. Elle sentait son sang circuler en elle, chaud et épais, sa peau s'épanouissant à son contact.

Elle n'avait jamais rien tant désiré que de sentir ses bras autour d'elle et ses lèvres contre les siennes.

Il n'y avait plus de Paul. Plus de Christa. Plus d'université. Rien qu'eux deux.

Gabriel la dévorait, la possédait. Il sentit un brasier s'allumer en lui lorsque leurs corps se mirent à remuer de concert, les courbes douces de la jeune femme contre l'acier inflexible de ses muscles. Julia se mit à haleter de façon frénétique, mais ce ne fut pas suffisant. Sa tête commença à lui tourner.

Il aurait juré percevoir les battements de son cœur à travers sa chemise, tant ils étaient serrés l'un à l'autre. Il passa sa main gauche sous son chemisier et la glissa sur la peau nue de ses hanches. Il se mit de nouveau à gémir quand il atteignit le bas de son dos. Il lui était inutile de le voir pour savoir que c'était un lieu magnifique et précieux.

Jusqu'à ce que... Julia se mette à hoqueter, le souffle difficile et irrégulier. Il ne voulait pas s'arrêter. Il voulait continuer, la porter jusqu'à son bureau et l'y étendre sur le dos pour pouvoir achever ce qu'ils avaient entamé. Il mourait d'envie d'explorer chaque parcelle de son corps et de la regarder dans ses yeux noirs pendant que son corps lui livrait tous ses secrets. Mais il demeura prudent et ralentit ses mouvements, même si son corps le faisait souffrir à la simple idée qu'ils puissent rompre leur étreinte.

Il la serra très fort contre lui, lui protégeant la tête, et déposa trois baisers chastes sur sa bouche entrouverte. Avec la douceur d'un ange, il dirigea ses lèvres vers son cou, jusqu'à son épaule. Un autre baiser sous son oreille, accompagné d'un coup de langue, plus une promesse qu'un adieu, et il s'interrompit.

Il glissa les mains le long des bras de l'étudiante et les lui baissa le long de ses hanches. Il décrivit des motifs complexes avec ses pouces, attendant qu'elle ouvre les yeux. Dans le silence de son bureau, il aurait juré être en mesure d'entendre les battements de son cœur, frénétiques, mais presque synchrones avec les siens. C'était elle qui l'avait mis dans cet état. Elle l'avait envoûté, corps et âme. Avec un certain émerveillement, il se baissa vers elle et effleura une fois encore ses lèvres entrouvertes. Elle n'eut aucune réaction. Il l'examina attentivement, cédant peu à peu à la panique.

– Julia ? Chérie ? Tout va bien ?

Son cœur cessa de battre quand elle s'écroula dans ses bras.

Elle ne s'était pas évanouie. Pas vraiment. Elle s'était simplement laissé submerger par ses émotions et le manque de nourriture. Mais elle savait qu'il la tenait fermement contre lui. Et qu'il lui chuchotait des mots doux à l'oreille.

Il lui caressa le visage du bout des doigts. N'obtenant aucune réaction, il pressa ses lèvres contre son front.

– Béatrice ?

Julia ouvrit brusquement les yeux.

– Pourquoi m'appelles-tu comme ça ?

– Parce que c'est ton nom, murmura-t-il en lui caressant les cheveux, à présent. Ça va ?

Elle prit de profondes inspirations.

– On dirait.

Il l'embrassa de nouveau sur le front.

Elle se souvint tout à coup de la colère de Gabriel et des étranges reflets brillants dans ses yeux bleus.

– Ce n'est pas bien. Tu es mon professeur. Je vais avoir de gros ennuis.

Elle tenta de s'échapper de ses bras, mais il refusa de la libérer. Elle s'adossa contre la porte.

– Qu'ai-je fait ?

Elle porta une main tremblante à son front.

Gabriel fronça les sourcils et la relâcha.

– Tu me déçois, Julianne. Je ne suis pas du genre à raconter ma vie privée. Je vais te protéger, je te le promets. (Il ramassa son sac à dos et le mit sur son épaule, saisissant sa serviette d'une main et passant son autre bras autour de la taille de la jeune femme, l'attirant à lui.) Suis-moi.

– Paul attend.

– Je l'emmerde. (Elle cligna des yeux.) Tu n'es qu'un jouet, pour lui.

– Je ne suis pas son jouet. Je suis son amie. C'est le seul que j'aie, à Toronto.

– J'aimerais bien être ton ami, lui fit remarquer Gabriel en baissant les yeux vers elle. Et j'ai bien l'intention de te garder auprès de moi pour éviter de te perdre une nouvelle fois.

– C'est... compliqué. Et risqué.

Elle fit un effort surhumain pour tenter d'oublier la sensation de ses lèvres contre les siennes, et de se concentrer sur ses problèmes. Mais c'était peine perdue, surtout que le souvenir des gémissements qu'il avait poussés en l'embrassant résonnait encore à ses oreilles.

Des gémissements.

– Tu ne semblais pas trouver ça si compliqué et si risqué quand tu te pavanais chez moi dans mes sous-vêtements. Tu n'as pas trouvé ça si compliqué quand tu m'as laissé mon petit déjeuner dans le réfrigérateur, accompagné de ce que l'on pourrait qualifier de lettre d'amour. En quoi la situation l'est-elle davantage, maintenant que je t'ai embrassée ?

– Parce qu'on nous a... surpris.

Les traits de Gabriel se firent plus durs.

– Non. À l'exception de l'e-mail, la seule chose qui s'est produite en public, c'est notre dispute, qui reste malgré tout ouverte à interprétation. C'est à nos adversaires d'apporter la charge de la preuve. Nous nierons tout en bloc.

– C'est vraiment ce que tu veux ?

– Quel autre choix avons-nous ? D'ailleurs, au moment de ce cours, nous n'entretentions plus aucune relation.

Il se pencha pour ramasser un porte-clés par terre.

– Ce sont les tiennes ?

Elle tendit la main.

– Oui.

– C'est le P de Princeton ou de Paul ? se moqua-t-il en laissant pendre les clés devant son nez.

Elle les lui arracha des mains en grimaçant et les rangea dans le sac à dos qu'il tenait.

La réaction de la jeune femme le fit sourire.

– Attends ici, je vais vérifier si Paul n'est pas armé, au cas où il attendrait de tirer sur le loup pour sauver le canard.

Il jeta un rapide coup d'œil dans le couloir désert.

– Vite. Prenons l'escalier.

Il entraîna prestement Julia en dehors de son bureau, qu'il verrouilla derrière eux.

– Tu peux marcher ? On peut prendre un raccourci à travers Victoria College et remonter Charles Street. Sinon, on n'a qu'à appeler un taxi, chuchota-t-il en lui ouvrant la porte de la cage d'escalier.

– Où m'emmènes-tu ?

– À la maison.

Elle se détendit très légèrement.

– Chez moi, précisa-t-il en approchant son visage du sien.

– Je croyais t’avoir poussé à bout.

Il recula et se dressa de toute sa hauteur.

– C’est le cas. À bout. Mais il est 18 heures, et tu meurs de faim. Il est hors de question que je t’amène dans un lieu public après ce qui s’est passé. Et il est impossible de cuisiner quoi que ce soit chez toi.

– Mais tu es encore furieux, je le vois dans tes yeux.

– Tu dois certainement encore m’en vouloir, toi aussi. Mais, avec un peu de chance, on s’en remettra. Pour le moment, chaque fois que je te regarde, je ne pense plus qu’à t’embrasser.

Il la libéra et l’entraîna dans l’escalier.

– Paul pourrait me raccompagner chez moi.

– Comme je te l’ai dit, je l’emmerde. Tu es ma Béatrice, tu restes avec moi.

– Je ne suis la Béatrice de personne, Gabriel. Il faut que tu cesses de te faire des illusions.

Il posa la main sur son bras pour l’interrompre.

– Aucun de nous deux n’a le monopole des illusions. Notre seul espoir, c’est de prendre le temps de découvrir qui nous sommes vraiment et de voir si nous sommes tous les deux prêts à accepter la réalité. Tu m’as causé suffisamment de tracas jusqu’à la fin de mes jours, et j’y mets un terme aujourd’hui même. On va avoir la conversation que je voulais avoir avec toi il y a dix jours, et d’ici là je ne te quitte plus des yeux. Fin de la discussion.

En voyant son air déterminé, Julia comprit qu’il était inutile d’insister. Quand il lui fit franchir une porte annexe, derrière le bâtiment, elle saisit son téléphone et envoya à Paul un SMS coupable. Elle lui certifia qu’elle allait bien, qu’elle était trop gênée pour en parler, et qu’elle était déjà sur le chemin du retour.

Paul avait fait les cent pas devant les ascenseurs, attendant que Julia ressorte de son entretien. Il s’était approché de la porte du bureau de M. le professeur à une ou deux reprises, mais n’y avait rien entendu. Il avait préféré éviter de contrarier Emerson en attendant juste devant sa porte.

Dès qu’il reçut son message, il retourna immédiatement au bureau. Il frappa à la porte, mais personne ne répondit. Il se précipita alors dans l’escalier et dévala les marches, espérant pouvoir la rattraper.

*

* *

Gabriel fit entrer Julia chez lui.

– Tu as déjeuné ?

– Je ne m’en souviens pas.

– Julianne ! Tu as pris un petit déjeuner, au moins ?

– Un peu de café...

Il jura entre ses dents.

– Il va falloir que tu prennes un peu mieux soin de toi. Inutile de se demander pourquoi tu es si pâle. Viens.

Il la conduisit jusqu’au grand fauteuil de velours rouge, dans le salon, et la fit s’asseoir, lui soulevant délicatement les pieds pour les poser sur l’ottomane.

– Je n’ai pas besoin de m’asseoir ici. Je peux rester avec toi dans la cuisine.

Il lui lança un regard soutenu en allumant la cheminée au gaz. Il lui caressa les cheveux, les ramenant sur sa nuque.

– Par un temps pareil, les chatons restent blottis dans leur fauteuil près de la cheminée. Tu seras plus en sécurité ici que sur un grand tabouret. Je vais préparer le dîner, mais il va falloir que je sorte pour aller acheter deux ou trois bricoles. Je peux te laisser toute seule ?

– Naturellement, Gabriel. Je ne suis pas invalide.

– Si tu as l'impression d'être en train de roussir en enfer, actionne l'interrupteur, et ça ira mieux.

Il se pencha et lui déposa un baiser sur la tête avant de se diriger vers la porte de l'appartement.

– Promets-moi de ne pas partir avant mon retour, s'écria-t-il.

– Je te le promets.

Elle se demanda s'il s'inquiétait vraiment à ce point de la perdre.

Elle repensa à ce qui s'était produit pendant le cours, ainsi que dans son bureau. Elle se demanda si c'était en raison d'un manque de nourriture qu'elle s'était évanouie, ou à cause du baiser de Gabriel. Cela n'aurait pas été la première fois qu'il lui faisait un tel effet.

Elle ferma les yeux un moment, bercée par le crépitement régulier du feu, et s'assoupit aussitôt.

Une voix de femme, aussi expressive qu'émouvante, résonnait dans l'appartement. Julia reconnut la chanson avant même d'avoir ouvert les yeux. Gabriel avait mis une chanson d'Édith Piaf, *Non, je ne regrette rien*. Un choix remarquable.

Quand elle rouvrit les yeux, ce fut pour le voir sourire. Il ressemblait à un ange soucieux. Un ange à la chevelure noire, avec des lèvres qui appelaient au péché et un regard bleu perçant. Il s'était changé et avait opté pour un pantalon noir et une chemise assortie dont il avait relevé les manches, exposant ses avant-bras musclés.

– Julianne ?

Il lui tendit la main en souriant.

Elle la saisit, et il la conduisit dans la salle à manger. Il avait recouvert la table d'une nappe blanche et allumé les bougies d'un chandelier ciselé en argent, disposé deux assiettes en porcelaine, des verres en cristal et des couverts en argent, ainsi qu'une bouteille de ce qui semblait être du champagne.

« Veuve Clicquot Ponsardin, vintage 2002 », était-il inscrit sur l'étiquette.

– Ça te va ?

Il resta derrière elle et lui caressa les bras.

– C'est magnifique, parvint-elle à articuler, jetant un coup d'œil soupçonneux au champagne hors de prix.

– Alors, si je puis me permettre... (Il tira sa chaise et lui tendit une serviette blanche en tissu.) Je fais une nouvelle tentative avec les fleurs. Je t'en prie, ne leur réserve pas le même sort qu'aux précédentes.

Il lui indiqua avec un sourire ironique une composition de jacinthes violettes dans un grand vase moderne en verre.

– Si tu es gentille, je te laisserai lire la carte, chuchota-t-il en lui servant un verre de champagne. Sans attendre qu'elle l'ait goûté, il disparut dans la cuisine.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'elle n'était pas observée, elle s'empara de la carte blottie au milieu des fleurs. Elle y lut :

« Ma chère Julianne,

Si tu veux savoir ce que je ressens pour toi,

Tu n'as qu'à me le demander.

Amicalement,

Gabriel. »

L'enfoiré de prétentieux... songea-t-elle avant de replacer la carte en toute hâte.

Elle se sentait agacée. Son attention fut attirée par un certain nombre de choses. Gabriel avait choisi Édith Piaf pour d'autres raisons que la musique. Elle chantait à présent *La Vie en rose*. La nappe, la disposition des couverts, le champagne, les fleurs... Il ne s'était pas donné autant de mal pour Rachel.

Après toutes ces émotions dans son bureau, ils étaient tous les deux en feu. Et la façon dont il l'avait embrassée... on ne l'avait jamais embrassée de la sorte. Pas même lui. Ce souvenir la fit frissonner de plaisir. C'était une nouvelle sensation, mais elle était loin d'être désagréable.

Des préliminaires.

Elle savait qu'il avait eu du mal à s'arrêter de l'embrasser, comme s'il avait été en guerre contre lui-même. La tension qui s'était érigée entre eux avait été manifeste, presque palpable. Elle savait que c'était quelqu'un de très porté sur le sexe qui n'avait que faire de la compagnie des femmes, de son propre aveu. Maintenant qu'il avait goûté à elle en étant sobre, il avait envie d'elle. Il était accablant d'être convoitée par un être si séduisant et si sensuel. Elle avait l'impression d'être Psyché désirée par Cupidon. Et il lui était impossible de nier l'attraction qu'elle éprouvait pour lui, ni la façon dont elle papillonnait de désir quand il l'embrassait.

Mais elle préférait le garder pour elle, ce qui rendait sans objet toute autre considération romantique ou sexuelle. Elle décida d'attendre après la salade pour le lui avouer.

Gabriel prit place à côté d'elle, en bout de table ; il leva son verre d'eau et porta un toast à leur soirée. Quand ils trinquèrent, Julia se rendit compte qu'il ne buvait pas de champagne.

– Pas de Veuve Clicquot ? s'enquit-elle d'un ton incrédule en savourant son vin.

Il lui adressa un sourire et secoua la tête.

— *Non, seulement de l'eau, ce soir, mon ange*, lui répondit-il en français. (Elle leva les yeux au ciel, mais pas à cause de sa prononciation.) Tu vas peut-être avoir du mal à me croire, mais je ne bois pas tout le temps. Néanmoins, je ne m'attends pas que tu finisses la bouteille à toi toute seule. On en gardera pour nos mimosas demain au petit déjeuner.

Julia haussa les sourcils. *Au petit déjeuner ? Tu me parais affreusement sûr de toi, Casanova !*

– J'ai cherché un millésime 2003 dans ma cave, mais j'ai dû me contenter d'un 2002.

Il fallut un moment à Julia pour comprendre la signification de cette année-là, et quand elle en prit conscience, elle se mit à rougir et baissa les yeux sur ses mains. Gabriel l'observait par-dessus sa salade, mais s'abstint de tout commentaire. Il avait espéré de sa part une réaction plus enjouée, mais il présuma qu'elle devait être abattue par le tumulte de la journée.

Elle est nerveuse. Elle tremble, et elle est écarlate.

De temps à autre, il lui caressait le poignet, uniquement pour la rassurer. Chaque fois que leurs regards se croisaient, il cessait toute activité et lui adressait un sourire encourageant, espérant qu'elle engage la conversation. Mais elle se contentait de baisser la tête et de contempler son assiette. Jusqu'à ce que la mélodie d'une chanson en particulier résonne dans la pièce.

Besame, besame mucho...

Il l'observa attentivement. Quand elle réagit enfin à la musique en s'empourprant davantage, il lui fit un clin d'œil.

– Tu te souviens de cette chanson ?

– Oui.

– Tu parles espagnol ?

Il la regarda d'un air interrogateur.

– Pas du tout.

– Quel dommage. Les paroles sont magnifiques.

Il lui adressa un sourire un peu triste, et elle détourna les yeux.

Quand il ne chantait pas, il la regardait, observant le mouvement de ses yeux, ses doigts qui ne tenaient pas en place, ses joues rouges... À la fin du morceau, il lui sourit, se leva et lui déposa un long baiser sur la tête.

Il débarrassa leurs assiettes, lui resservit du champagne et apporta les entrées, des *spaghetti con limone*, avec des câpres et des crevettes tigrées. C'était un mets rare, et l'un des préférés de Julia. Elle fut donc surprise qu'il ait préparé un tel plat. Sans doute Rachel avait-elle...

Elle secoua la tête. C'était entre Gabriel et elle. Point. À l'exception du spectre de Paulina, qui les hantait tous les deux...

– Tu n'es plus le même homme que dans la pommeraie, annonça-t-elle froidement, le champagne lui donnant de l'audace.

Il posa sa fourchette sur son assiette et fronça les sourcils.

– Tu as raison. Je suis... beaucoup mieux.

Elle poussa un éclat de rire amer.

– Impossible ! Il était gentil avec moi, et très, très doux. Il ne se serait jamais montré aussi glacial ou indifférent que toi.

– Tu ne sais pas de quoi tu parles. (Il lui lança des éclairs.) Je ne t'ai jamais menti. Pourquoi commencerais-je aujourd'hui ?

Elle sentit la colère lui monter au nez.

– Je ne me laisserai pas consumer par ton côté sombre.

Il fut stupéfait par sa soudaine hostilité et fut grandement tenté de le lui faire remarquer. Étonnamment, il se contenta toutefois d'incliner la tête. Il trempa son doigt dans son Perrier et se mit à le faire courir le long du bord de son verre, sans heurts, et de manière sensuelle. Bientôt, le verre de cristal se mit à chanter.

Soudain, Gabriel s'interrompit.

– Tu crois que l'obscurité peut consumer la lumière ? Quelle intéressante théorie. Voyons si elle fonctionne. (D'un geste, il désigna le chandelier.) Voilà. Je viens juste de projeter un peu des ténèbres qui m'envahissent sur ces bougies. Quel succès !

Il esquissa un petit sourire satisfait et recommença à manger.

– Tu sais très bien ce que je veux dire ! Et cesse de prendre cet air condescendant.

Le regard de Gabriel s'assombrit.

– Je n'ai aucune intention de te consumer, mais ce serait mentir que de prétendre que je ne suis pas attiré par ta luminosité. Si je suis l'obscurité, alors, tu es les étoiles. En fait, *la luce della tua umilitate* me plaît énormément.

– Je ne te laisserai pas me baiser.

Il recula sur sa chaise, l'air aussi indigné qu'écœuré. Il décida aussitôt que ce serait son dernier verre de champagne.

– Désolé, mais te l'ai-je demandé ?

Il s'exprimait d'une voix douce et imperturbable, ce qui la contraria encore plus.

Menteur. Menteur. Tes beaux yeux bleus brillent de désir.

Il lui sourit avec une certaine impertinence, l'observant par-dessus ses lunettes. Il s'essuya les lèvres à l'aide de sa serviette et approcha son visage à quelques centimètres du sien.

– Si j’avais quelque chose à te demander, ce ne serait certainement pas ça.

Il recula sur sa chaise et termina joyeusement son assiette, sans un mot de plus.

Julia bouillonnait. Elle savait qu’il la regardait fixement. Elle sentait ses yeux sur son visage, ses lèvres, ses épaules tremblantes. Rien n’échappait à son regard perçant. Elle avait l’impression qu’il parvenait à lire dans son cœur, et pourtant il ne détournait pas le regard.

– Julianne, finit-il par dire.

Il glissa la main sous la table pour lui saisir le poignet, lui effleurant ce faisant le haut des cuisses.

Il avait une voix douce et délicate, et elle sentit la chaleur de son contact se propager jusqu’à ses orteils.

– Regarde-moi. (Elle tenta d’ôter sa main, mais il la tenait fermement.) Regarde-moi quand je te parle.

Elle leva lentement les yeux vers les siens. Ils étaient plus doux et moins menaçants que le ton de sa voix, mais incroyablement intenses.

– Jamais, ô grand jamais, je ne te baiserais. Compris ? Personne ne peut baiser un ange.

– Alors, que ferait quelqu’un comme toi avec un ange ?

Elle avait la voix qui tremblait légèrement.

– Quelqu’un comme moi le chérirait. Tenterait de mieux le connaître et essaierait de le déchiffrer. Commencerait par devenir... son ami, peut-être.

Elle commença à se tortiller pour échapper à sa poigne.

– Un ami... et plus si affinités ?

– Julianne... (Il y avait comme un avertissement dans le ton de sa voix. Il lui libéra la main et la regarda fixement.) Est-ce si difficile à croire que je veuille mieux te connaître ? Prendre mon temps ?

– Oui.

Il réprima un juron.

– C’est tout nouveau pour moi, Julianne. Jusqu’à un certain point, tu as raison d’avoir des préjugés sur moi, mais ne joue pas délibérément avec mes nerfs.

– On sait très bien tous les deux que les professeurs ne sont jamais amis avec leurs étudiants.

– Pourquoi pas ? chuchota-t-il en repoussant délicatement sa chevelure derrière son épaule, lui effleurant le cou du bout des doigts. Si c’est ce que tu veux.

Ignorant quoi lui répondre, elle s’écarta de lui.

– Je n’ai pas pour habitude de séduire les vierges, Julia. Ta vertu est en sécurité avec moi.

Sur ce, il débarrassa leurs assiettes et disparut dans la cuisine.

Julia termina son champagne en deux gorgées à peine.

C’est un menteur. Si je n’avais pas refusé, il se serait fendu de son fameux sourire, m’aurait déshabillée et écarté les cuisses avant que ma petite culotte ne touche le sol. Et il m’aurait probablement demandé de reproduire l’une des poses de ses photos en noir et blanc. Puis Paulina aurait appelé en plein milieu.

À son retour, Gabriel ôta précipitamment le verre de la jeune femme et la bouteille de champagne. Au bout de quelques minutes, il lui apporta un espresso avec un zeste de citron. Julia fut étonnée. Il était difficile d’imaginer qu’il pelait ses propres citrons. Mais pourtant, cela semblait être le cas : une écorce parfaite de citron frais.

– Merci Gabriel. C’est comme ça que je le préfère.

Il paraissait content de lui.

– Je me suis dit qu’il était temps de te donner autre chose que de l’alcool, avant que tu ne me vomisses dessus.

Elle lui fit les gros yeux. Elle se sentait bien. Légèrement désinhibée, mais toujours en pleine possession de ses moyens. C'était du moins ce qu'elle croyait.

– Qu'est-ce que tu avais écrit sur la carte ? Celle que tu as laissée sur mon perron ?

Il se raidit.

– Tu ne l'as donc pas lue...

– J'étais en colère.

Il haussa les épaules.

– Alors, je suppose que c'est une bonne chose que tu ne l'aies pas lue.

Il tourna les talons et disparut encore une fois.

Julia savoura lentement son espresso, tentant de deviner ce qu'il avait bien pu écrire. Il devait s'agir de quelque chose de suffisamment intime pour qu'il se mette dans un tel état. Elle se demanda si les morceaux de la carte étaient encore éparpillés dans le jardin devant chez elle, et si elle serait en mesure de les assembler.

Au bout de quelques minutes, Gabriel revint avec un gâteau au chocolat et une fourchette.

– Un petit dessert ? (Il rapprocha sa chaise. Trop près d'elle, en fait.) Julianne, dit-il d'une voix chantante, je sais que tu as un faible pour le chocolat. J'en ai acheté pour te faire plaisir.

Il lui tendit la fourchette sous le nez, juste pour qu'elle puisse en humer le parfum. Elle s'humecta involontairement les lèvres. Cela sentait extrêmement bon. Elle tenta de lui prendre la fourchette des mains, mais il fut le plus prompt.

– Non. Laisse-moi te le faire manger.

– Je ne suis plus une enfant.

– Alors, cesse de te comporter comme si tu en étais une. Fais-moi confiance. Je t'en prie.

Elle se détourna et secoua la tête, résistant à l'envie de le regarder porter la fourchette à sa propre bouche et darder sa langue pour saisir une partie du glaçage.

– Hmm. Tu sais, le fait de nourrir quelqu'un est une preuve importante d'attention et d'affection. C'est comme si l'on se partageait soi-même avec quelqu'un, grâce à la nourriture. (Il brandit un nouveau morceau de gâteau sous son nez.) Réfléchis. On nous donne à manger à l'Eucharistie, par notre mère quand on vient de naître, par nos parents quand on est enfant, par nos amis à l'occasion de fêtes, par un amant quand on le dévore... Tu refuses que je te nourrisse ? Si tu ne veux pas me dévorer, mange au moins mon gâteau.

Il se mit à glousser. N'obtenant aucune réponse, il se concentra sur son dessert. Elle se renfrognait. S'il croyait pouvoir attirer son attention sur cet étalage révoltant de pornographie alimentaire et l'émoustiller jusqu'à ce qu'elle cède et finisse par lui manger dans la main...

... *Il avait raison.*

Le fait de le voir manger du gâteau au chocolat était sans doute la chose la plus érotique qu'elle ait jamais vue. Il en savourait chaque morceau, se léchant les lèvres et passant sa langue de manière suggestive sur la fourchette après chaque bouchée. De temps à autre, il fermait les yeux, poussait un gémissement ou un grognement qui lui semblait douloureusement familier. Il approchait lentement la fourchette de l'assiette, les tendons de ses bras parfaitement visibles à chacun de ses mouvements, les yeux brillants.

Avant qu'il en arrive à la dernière bouchée, Julia commença à trouver qu'il faisait une chaleur étouffante, dans cette pièce. Elle avait les joues rouges, le souffle difficile, et sentait de petites gouttes de sueur commencer à perler sur son front. Et plus bas...

Qu'est-il en train de me faire ? J'ai l'impression que...

– C'est ta dernière chance, Julia.

Il fit danser la fourchette devant ses yeux.

Elle tenta de résister. De détourner le regard. Mais, d'une manière ou d'une autre, quand elle ouvrit la bouche pour refuser, il parvint à lui glisser la fourchette entre les lèvres.

– Hmm, fredonna-t-il en se fendant d'un large sourire, révélant sa dentition parfaite. C'est bien, mon petit chaton.

Julia était écarlate. Elle se passa les doigts sur les lèvres pour ne pas en perdre une miette. Il avait raison, ce gâteau était délicieux.

– Voilà, ça n'était pas si terrible, hein ? Tu vois à quel point c'est agréable de se faire choyer ? chuchota-t-il. De se faire choyer... par moi ?

Elle commença à se demander si elle aurait eu la moindre chance de résister à la tentation. Tout ce qu'il avait pu dire à propos de sa vertu lui était miraculeusement sorti de la tête.

Gabriel lui saisit le poignet et porta les doigts de la jeune femme à sa bouche.

– Tu as laissé un peu de chocolat, ronronna-t-il en levant les yeux vers elle. Tu permets ?

Elle prit une brusque inspiration. Ignorant totalement quelles étaient ses intentions, elle ne répondit rien.

Il lui adressa un sourire malicieux avant de glisser ses doigts dans sa bouche, un à un, les suçant lentement et faisant tournoyer sans hâte sa langue à leur extrémité.

Quand elle eut l'impression qu'elle allait s'embraser, Julia se mordit la lèvre pour réprimer un gémissement. *Putain de merde, Gabriel !* Quand il en eut terminé, elle ferma les yeux et se tamponna le front.

Il l'observa en silence pendant ce qu'elle crut être éternité.

– Tu es épuisée, déclara-t-il soudain, soufflant les bougies. Il est temps d'aller se coucher.

Quand il se pencha vers elle, elle rouvrit les yeux.

– Et notre conversation ?

– On a suffisamment parlé pour aujourd'hui. Notre discussion risque de se révéler très longue, et on verra ça quand on aura tous les deux les idées claires.

– S'il te plaît, Gabriel. Ne fais pas ça.

Elle avait pris un ton grave et désespéré.

– Une nuit. Passe une nuit avec moi, et si tu veux partir demain je ne t'en empêcherai pas.

Il l'enlaça délicatement et la serra fermement contre lui.

Julia resta muette, ayant perdu toute maîtrise de son corps. Elle était exténuée. Il l'avait usée, et elle n'avait plus la moindre volonté. Peut-être était-ce dû au champagne. Peut-être était-ce à cause de cette dure journée et de leur rendez-vous explosif dans son bureau. Quelle qu'en soit l'explication, il lui fut impossible de lui résister. Son cœur battait déjà à un rythme soutenu, et elle avait l'impression d'être en train de fondre de l'intérieur, tant elle avait chaud. Et, plus bas, près de son ventre, un certain désir commençait à se manifester de manière fort peu subtile.

Il va me consumer, corps et âme.

Dans ses rêves, c'était toujours à Gabriel qu'elle offrait sa virginité. Mais pas de cette façon. Pas avec ce désespoir dans le creux de l'estomac, ni ces émotions indéchiffrables dont elle apercevait le reflet dans le regard de l'enseignant.

Il la porta jusqu'à sa chambre et la déposa tendrement au milieu de son grand lit médiéval. Il alluma quelques chandelles et les disposa tout autour de la pièce, sur les tables de nuit, la commode et la console sous la toile de Dante et Béatrice. Puis il éteignit toutes les lumières et se faufila dans la salle de bains.

Julia voulut profiter de l'occasion pour examiner ses photographies en noir et blanc. Mais elles avaient toutes disparu. Les murs étaient nus, à l'exception de la reproduction du tableau de Holiday et des six crochets et morceaux de ficelle qui témoignaient de la présence passée des clichés.

Pourquoi les a-t-il enlevés ? Et quand ?

Elle était ravie qu'ils ne soient plus là. Elle avait eu peur de ce à quoi ils auraient pu ressembler à la lueur vacillante des bougies, avec leurs reflets crus et sataniques dans la pénombre, illustrant le sort qui n'allait pas tarder à lui être réservé. Nue, anonyme, sans visage, sans âme. Elle espérait simplement que, pour sa première fois, il n'avait pas en tête le plus agressif des clichés, le sixième.

Était-ce ce qu'il allait attendre d'elle ? Exiger d'elle ? Lui arracher ses vêtements, la pousser à plat ventre et s'introduire en elle par-derrière... lui ôtant sa virginité sans même la regarder dans les yeux, l'embrasser ou lui faire l'amour, rien qu'en la dominant avec agressivité ? Elle ne connaissait ses préférences sexuelles que d'après ces photos, et d'après ce qu'il lui avait dit qu'il faisait aux femmes qu'il baisait.

Commençant à céder à la panique, elle se mit à respirer de plus en plus vite. Elle entendit une voix du passé dans sa tête, qui lui proposait de la baiser comme un animal.

Gabriel refit son apparition, vêtu d'un tee-shirt kaki et d'un bas de pyjama Black Watch en tartan. Il déposa un verre d'eau sur la table de nuit près de l'une des chandelles, tira les couvertures et souleva Julia pour qu'elle puisse se glisser sous les draps.

Elle tressaillit, mais il fit comme s'il ne l'avait pas remarqué et s'étendit sur le flanc, à côté de ses jambes, les tirant vers son torse. Il lui défit ses tennis et lui ôta ses chaussettes, lui caressant tendrement la plante des pieds et les orteils, lui arrachant un gémissement involontaire.

– Détends-toi, Julianne. Ne résiste pas. C'est censé être agréable.

Il lui arrivait de murmurer de temps à autre, plus pour lui-même que pour elle, et, à un moment donné, elle eut l'impression de l'avoir entendu dire : *la sua imagine*, mais elle n'en était pas certaine. Il avait une voix grave, comme une prière.

Elle se demanda s'il faisait allusion à elle ou à Béatrice, et à quels dieux libertins il s'adressait. Tout aussi silencieusement, elle les implora de lui venir en aide pour s'échapper.

Je vous en prie, ne le laissez pas me consumer.

– Il me semble que tu aimais bien mes caleçons du Magdalen College. Ils se trouvent dans le tiroir du haut, si tu veux me les emprunter. Ils ne me vont plus.

Elle renifla.

– Tes photos... celles qui étaient sur les murs. C'est ce que tu veux ?

Il cessa de lui caresser les pieds.

– De quoi parles-tu ?

Elle jeta un rapide coup d'œil à l'endroit où avait été accrochée la sixième photographie avant de reporter son attention sur lui. Il prit aussitôt un air horrifié.

– Bien sûr que non ! Pour qui me prends-tu ? demanda-t-il d'un ton outré. Tu es là, tu es épuisée. Je ne veux pas courir le risque de te perdre une nouvelle fois avant notre discussion. (Il esquissa un léger sourire.) Je veux te faire un plateau de petit déjeuner avec du persil et des quartiers d'orange, pas te prendre ta virginité. Et certainement pas de cette façon. (Il semblait écoeuré.) Je ne suis pas un barbare.

Voyant qu'elle ne répondait pas, il lui glissa les pieds sous les couvertures, la borda comme s'il s'agissait d'un enfant et lui déposa un léger baiser sur le front en lui repoussant les cheveux du visage.

– Essayons de nous pardonner l'un et l'autre, d'accord ? Nous avons tous les deux été blessés, et nous avons tous les deux gâché des années. Tâchons de ne plus perdre de temps en tirant des conclusions hâtives.

Il se leva et se frotta les yeux avec la paume de ses mains.

– Il est tout à fait possible que tu ne veuilles plus de moi demain, de toute façon, marmonna-t-il. (Il se mit au garde-à-vous et lui adressa un petit sourire.) Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose.

En se tournant et se retournant dans le lit, elle l'entendit allumer la chaîne hi-fi. Le son n'était pas fort, mais néanmoins distinct. Elle ne connaissait pas cet air, mais, en écoutant les arpèges qui lui faisaient penser à des chutes d'eau, elle finit par s'assoupir.

Plus tard dans la nuit, Gabriel était étendu sur le dos dans le lit de la chambre d'amis, le bras plié sur le visage. Il ne cessait de rêver et de se réveiller, quand il sentit un léger mouvement sur sa gauche. Un corps brûlant s'approcha de lui, tirant doucement sur les couvertures.

L'inconnue se glissa à son côté et se cala contre son flanc. Il sentit de longs cheveux bouclés sur son torse nu. Il entendit un petit soupir de bien-être, et elle glissa son bras sur ses abdominaux avant de demeurer immobile. Il déposa un baiser délicat sur le front que la femme avait posé à hauteur de son tatouage et fit glisser son bras sur ses épaules puis dans le bas de son dos, fauflant ses doigts sous son tee-shirt d'un geste hésitant, jusqu'à ce qu'ils entrent en contact avec sa peau douce. Et la ceinture d'un caleçon bien trop grand.

L'inconnue au corps brûlant poussa un nouveau soupir et pressa ses lèvres soyeuses sur son cou mal rasé.

– J'ai tenté de résister... dit Julia d'une voix hésitante, mais je n'y suis pas parvenue.

– J'ai tenté de résister à l'envie de lécher le chocolat sur tes doigts, mais je n'y suis pas parvenu non plus, répondit Gabriel d'un ton enjoué avec tout de même un soupçon de tristesse.

Elle acquiesça sans s'en rendre compte.

– Pourquoi as-tu retiré les photos, dans ta chambre ?

Elle le sentit soudain mal à l'aise dans ses bras.

– Parce que j'avais honte.

– Tu n'avais pas honte, avant.

– Avant que je ne décide de proposer à un ange de venir dormir dans mon lit.

Avec leurs mains paresseuses mais aventureuses, ils se caressèrent, explorant leur peau avec douceur et chasteté. Leurs soupirs se mêlèrent dans l'obscurité, comme s'ils ne formaient plus qu'une seule et même âme. Leurs rythmes cardiaques se synchronisèrent. Et leurs esprits tourmentés finirent par trouver le repos.

Au moment même où Gabriel s'endormit, il crut l'entendre parler dans son sommeil. Ce n'étaient pas des phrases, rien que des sons qui s'entrechoquaient de plus en plus vite, avant de s'achever quand elle fut à bout de souffle par un nom qu'il ne l'avait jamais entendue prononcer.

– Simon.

Quand Julia se réveilla, elle bâilla et s'étira, tendant les mains et... rien. Gabriel n'était plus là, et son côté du lit était froid. Elle fut gagnée par une impression de malaise. Ce n'était pas une nouvelle sensation, elle la connaissait déjà. L'espace d'un instant, son cœur se serra.

En posant les pieds par terre, elle aperçut un petit mot sur la table de chevet, appuyé contre un verre d'eau dans lequel flottaient des rondelles de citron. Le billet était rédigé au stylo-plume :

« Délicieuse Julianne,

Je suis allé chercher quelque chose de particulier pour le petit déjeuner.

Utilise plutôt la salle de bains de ma chambre, elle est plus confortable.

J'y ai déposé quelques affaires pour toi.

Tu peux également choisir ce que tu veux dans ma commode et mon placard.

S'il te plaît, reste.

Amicalement,

Gabriel.

P.S. : Pardonne-moi mon impudence, mais, en te voyant dormir dans mes bras, ce matin, je me suis rendu compte que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. »

Ouah ! Comment fait-il ? se demanda-t-elle en devenant écarlate. M. le professeur était vraiment doué avec les mots... et les fleurs, et le gâteau au chocolat... Elle porta une main à son front et s'efforça de rassembler ses esprits. Le gâteau au chocolat était devenu son dessert préféré. Et le souvenir de ses doigts dans la bouche brûlante d'Emerson... et la façon dont sa langue...

Concentre-toi, Julia. Il faut que tu prennes une douche. Froide, de préférence.

Elle but rapidement l'eau qu'il lui avait laissée et tapota le mot contre ses dents. La dernière fois qu'elle avait dormi dans son lit, elle avait eu un réveil pour le moins brutal, dans son salon. Même s'il s'était montré plutôt tendre avec elle la veille, elle redoutait qu'il s'en prenne de nouveau à elle ce matin-là.

Elle ouvrit la porte de la chambre d'amis et glissa la tête dans l'entrebâillement, impatiente de découvrir s'il y avait le moindre signe de vie dans l'appartement. Quand elle fut rassurée de se savoir seule, elle se dirigea tranquillement vers la chambre principale et referma la porte derrière elle. Elle récupéra ses vêtements et entra dans la vaste salle de bains, s'assurant de bien verrouiller la porte.

Gabriel lui avait laissé un autre mot, avec un verre de jus de fruit. Il était orné d'une rondelle d'orange. *Gabriel a décidément un faible pour les garnitures*, se dit-elle.

Sur le billet, il était écrit :

« Julianne,

J'espère que tu trouveras tout ce dont tu as besoin.

Dans le cas contraire, Rachel range sa trousse de toilette et ses affaires dans la salle de bains de la chambre d'amis. Fais comme chez toi.

Mes vêtements sont à ta disposition.

N'hésite pas à prendre un pull, il fait plutôt froid, aujourd'hui.

Amicalement,

Gabriel. »

Elle savoura le jus d'orange en étudiant les affaires qu'il avait apportées pour elle. À côté du lavabo, disposés avec une précision toute militaire se trouvaient une brosse à dents neuve dans son emballage, du dentifrice, un rasoir jetable neuf qu'elle observa en haussant un sourcil, divers produits de toilette féminins de marque Bliss, qui sentaient tous la vanille et la bergamote, ainsi qu'une éponge de douche couleur lavande.

Avait-il demandé à Rachel d'acheter ces articles pour ses invitées ? Ou était-il le genre d'homme à garder des éponges neuves sous la main, juste au cas où ? Peut-être suivait-il un code couleur : lavande pour les vierges, rouge pour Paulina, noir pour le Pr Singer, vert pour ses putains... Julia doutait que celle de couleur lavande ait jamais servi.

Une éponge vierge pour une vierge... comme ça tombe bien.

Elle s'interrompit. Il lui avait demandé pardon et lui avait suggéré de se retenir de tirer des conclusions hâtives sur lui. Et voilà qu'elle se montait la tête à partir d'une simple éponge de douche.

En regardant autour d'elle, elle découvrit un peignoir en coton blanc de Turquie suspendu derrière la porte, ainsi qu'une paire de chaussons de femme près de la baignoire. Ils étaient bien trop grands pour elle et n'étaient pas non plus à la pointure de Rachel. Cette fois, elle s'abstint de toute réaction négative et se contenta de lever les yeux au ciel.

Il lui fallut plusieurs minutes pour comprendre le fonctionnement de la douche sophistiquée, car elle était équipée de multiples jets corporels, de réglages de la pression et de la température de l'eau, et c'était extrêmement compliqué. Julia n'était intéressée que par la pomme centrale fixée au plafond, que l'on contrôlait, naturellement, avec le dernier levier qu'elle actionna.

Tout en s'enduisant le corps de vanille et de bergamote, et tentant de ne pas penser à la tasse de thé qui l'attendait, elle se posa de sérieuses questions. Elle soupçonnait Gabriel de vouloir lui imposer une petite discussion le plus tôt possible. Cela allait être douloureux. Et qu'allait-elle faire, ensuite ? Tenter de rester amie avec lui ? Dans quel but ?

Elle se rendit compte qu'elle ne parvenait à se concentrer que sur l'avenir, et qu'elle n'avait jamais été en mesure d'aborder le passé, du moins pas de façon satisfaisante. Elle était donc déterminée à se focaliser uniquement sur leurs relations passées, y compris son manque de correction et sa condescendance, tout au long de ce semestre-là. Il allait falloir qu'il s'explique. Et qu'elle l'écoute sans tirer de conclusions hâtives. Puis elle lui dirait précisément ce qu'elle pensait de lui.

Oui, cela allait être douloureux pour chacun d'eux. Elle fut attristée de se rendre compte qu'elle n'avait jamais eu de relation romantique saine, alors que l'une des choses qu'elle désirait le plus au monde, c'était qu'on l'aime et qu'on lui témoigne de l'affection. Et Gabriel, en dépit du fait qu'il était de bonne famille, même s'il s'agissait d'une famille d'adoption, qu'il était riche, beau et intelligent, était probablement incapable d'entretenir la moindre relation romantique.

Les fréquentations de sa mère étaient loin d'être saines ou ne serait-ce que normales, et Julia en avait beaucoup trop vu pour son jeune âge, un véritable défilé de détraqués. En revanche, la relation que son père entretenait avec Deb Lundy était assez normale, si l'on passait outre son caractère un peu superficiel. Ils tenaient l'un à l'autre, songea Julia, mais leurs liens étaient froids et distants.

L'amour de Gabriel doit brûler comme le soleil, si jamais il est capable d'aimer quelqu'un. Il est évident qu'il préfère le sexe à l'amour. À moins qu'il ne parvienne à concilier les deux. Qu'y a-t-il de pire : croire que le sexe, c'est de l'amour, ou croire que l'on peut dissocier l'un de l'autre et préférer le sexe ?

Julia se laissa submerger par l'eau chaude de la douche, tentant de ne plus penser à l'inexplicable attirance qu'elle éprouvait pour lui. *Que ne donnerais-je pour pouvoir profiter ne serait-ce que*

d'une petite partie du bonheur que Grace et Richard partageaient ? C'était le couple idéal. Ils se parlaient toujours gentiment. Et ils étaient si amoureux l'un de l'autre...

Elle sortit de la douche et enfila bientôt le peignoir de Gabriel, une épaisse serviette blanche enroulée sur ses cheveux bouclés. Du moins pensait-elle qu'il s'agissait du peignoir de Gabriel. Il ne portait pas son parfum. Elle mit les chaussons et se dirigea vers la chambre, en quête de vêtements. Elle trouva dans sa commode une paire de chaussettes, un maillot de corps blanc et un caleçon de Princeton qui semblaient pouvoir lui aller. Devant le grand dressing impeccable de Gabriel, elle actionna l'interrupteur. Il y avait des rangées et des rangées de vêtements méthodiquement ordonnés sur les trois murs.

Elle se dirigea vers le mur du fond et se mit à fouiller dans une pile de pulls et de gilets, presque tous en cachemire, de chez Loro Piana, disposés avec soin sur une étagère entre des cloisons de bois. Elle repéra rapidement le pull vert anglais qu'elle lui avait emprunté et remarqua avec satisfaction qu'il avait retrouvé son état d'origine. Elle le porta audacieusement à ses narines et le huma, souriant de plaisir en constatant qu'il dégageait à la fois l'odeur de Gabriel et des effluves d'Aramis. Il avait dû le porter depuis son retour du pressing.

Quelque chose de brillant attira alors son attention. Appuyés contre le mur, et à demi dissimulés derrière les vestes en tweed et les costumes suspendus à des cintres, étaient empilés les cadres contenant les fameuses photos en noir et blanc. Elle reconnut celle du dessus comme la cinquième, celle qui avait été accrochée au-dessus du lit. Elle était légèrement érotique et presque tendre.

Il n'aurait pas dû avoir honte de celle-ci. Julia aurait bien aimé avoir un dos aussi beau. Et, au fond d'elle, elle espérait que Gabriel la regarderait un jour comme l'homme sur le cliché semblait admirer la femme. Juste une fois.

Elle retourna rapidement dans la salle de bains et s'examina dans le miroir. Elle avait les traits tirés. Elle était pâle, comme d'habitude, avec de grands cernes noirs sous les yeux. Ses yeux, justement, étaient vitreux, et ses veines ressortaient sur son cou. Elle avait l'air malade, en fait, à cause de ces dernières semaines et du manque de sommeil. Et le contraste entre sa peau blanchâtre et sa chevelure noire n'arrangeait rien. Pas plus que le fait que Rachel n'ait pas songé à laisser le moindre maquillage pour les invitées de passage de Gabriel. C'était une négligence manifeste de sa part.

Après s'être habillée, Julia s'aventura dans la cuisine. Gabriel n'était pas là. Elle fourra son linge sale dans son sac à dos et en tira son téléphone et l'enveloppe matelassée. Elle se hissa sur l'un des tabourets de bar et consulta aussitôt son répondeur. Cinq messages de Paul l'y attendaient, chacun plus urgent que le précédent. Dans le dernier, il lui signalait qu'il se trouvait devant chez elle, sur Madison Avenue, et qu'il sonnait à sa porte.

Scheiße. Il était hors de question de lui expliquer ce qui s'était passé. Mais elle ne pouvait pas non plus faire comme s'il n'existait pas. Elle fabriqua donc de toutes pièces un prétexte et lui envoya un SMS.

«
0

Elle espérait que cela suffirait à l'occuper en attendant qu'elle trouve une meilleure explication. Elle supposait qu'il faudrait qu'elle en parle à Gabriel, pour qu'ils accordent leurs versions.

La veille, il avait dit quelque chose qui lui donna envie de savoir ce que contenait l'enveloppe qu'il lui avait laissée dans sa boîte aux lettres. Elle l'ouvrit et, en plus de son soutien-gorge en dentelle noire, y trouva son iPod. Elle s'en empara, plaça les écouteurs dans ses oreilles et navigua

dans les menus jusqu'à la section « Chansons récentes », où elle remarqua que Gabriel avait ajouté deux titres.

Le premier était *Prospero's Speech*, de Loreena McKenitt. Surprise, elle écouta la voix envoûtante de la chanteuse entonner les vers tirés de *La Tempête* de Shakespeare :

*Affranchissez-moi de mes liens
De vos mains complaisantes :
Que votre souffle favorable
Gonfle mes voiles, sinon mon projet échouera,
Même s'il était celui de vous plaire. Je n'ai plus maintenant
Ni d'esprit pour me soutenir ni d'art pour enchanter,
Et le désespoir m'emportera
Si je ne suis pas sauvé par mes prières,
Si ferventes qu'elles prendront d'assaut
La miséricorde elle-même, et me libéreront de mes fautes.
Puisse votre indulgence me délivrer
Tout comme vous souhaitez que vos offenses vous soient pardonnées.*

Julia écouta plusieurs fois la chanson, sous le charme des paroles autant que de la musique. Elle avait découvert depuis longtemps que Gabriel était quelqu'un de passionné. Grace le lui avait dit, et elle l'avait remarqué dès leur première rencontre, quand il avait plongé son regard dans le sien comme si c'était la première femme qu'il ait jamais vue.

– Julianne ?

Elle poussa un petit cri et se plaqua la main sur les lèvres. Gabriel se tenait devant elle avec trois petits sacs dans une main et un bouquet d'iris violets dans l'autre. Les yeux écarquillés, elle ôta ses écouteurs. Il jeta un coup d'œil curieux à son iPod et esquissa un sourire.

Elle le lui retourna. Il se pencha alors vers elle, sans la quitter des yeux, et lui déposa un léger baiser sur la joue gauche, puis sur la joue droite. Persuadée qu'il s'approcherait de sa bouche, elle fut déçue de sentir ses lèvres sur ses joues. Néanmoins, ces baisers l'électrisèrent, et le rythme de son cœur s'accéléra. Elle rougit et baissa les yeux sur ses mains.

– Bonjour, Julianne. Je suis ravi que tu sois restée. Tu as bien dormi ? s'enquit-il d'une voix douce.

– Oui. Jusque tard.

Il tendit la main derrière elle pour déposer les provisions et les fleurs sur le comptoir.

– Moi aussi.

Rien ne laissait penser qu'il voulait la toucher, mais il suivit son regard sur ses doigts.

Elle frissonna légèrement en se remémorant ce qu'il leur avait fait la veille.

– Tu as froid ?

– Non.

– Tu trembles. (Il fronça les sourcils.) Je te rends nerveuse ?

– Un peu.

Il se retira dans la cuisine et commença à déballer les provisions.

– Qu'as-tu acheté ? demanda-t-elle en désignant les sacs.

– Des viennoiseries et une baguette. Il y a une boulangerie française au coin de la rue. On y fait les meilleurs pains au chocolat de la ville. Et aussi du fromage à la crèmerie, en bas, des fruits, et une surprise.

– Une surprise ?

– Oui.

Il attendit en souriant.

Elle fit la grimace.

– Tu vas me dire ce que c'est ?

– Si je te le dis, ce ne sera plus une surprise.

Elle leva les yeux au ciel, et il éclata de rire.

– Des *baci*, céda-t-il.

Elle hésita.

– Des baisers ?

Il vit sa réaction et se rendit compte qu'elle n'avait pas saisi le double sens. Il tira quelque chose de l'un des sacs et le posa au centre de la paume de sa main, le lui présentant comme on tendrait une pomme pour attirer un cheval.

Julia eut également cette impression et contempla le petit chocolat enveloppé de papier d'aluminium en faisant la moue.

– Je croyais que tu aimais ça, dit-il, un soupçon de déception dans la voix. Quand Antonio t'en a offert un, tu lui as dit que c'étaient tes préférés.

– C'est le cas. Mais je ne suis pas censée accepter des chocolats de la part des hommes, tu te rappelles ? Il me semble que c'est ce que tu m'as ordonné quand on était au *Lobby* avec Rachel.

Elle saisit néanmoins le chocolat et s'empressa de le débiller et de le faire disparaître dans sa bouche.

– Je ne te donne pas d'ordres.

Elle le regarda avec de grands yeux en continuant à mâcher son chocolat.

– Tu plaisantes ?

– Non.

– Mais de quelle planète viens-tu ? Salut, je m'appelle Gabriel, et je viens de la planète Je-n'ai-pas-conscience-d'être-autoritaire !

Il fronça les sourcils.

– Très drôle, Julianne. (Il s'éclaircit la voix et chercha son regard.) Franchement, tu as l'impression que je te donne des ordres ?

– Tu ne fais que ça, Gabriel. On dirait que tu ne connais qu'un mode de conjugaison, l'impératif : fais ci, fais ça, viens là. Par-dessus le marché, à vous entendre, Paul et toi, j'ai l'impression que ma place est dans un zoo. Ou dans un livre pour enfants.

À la simple mention du nom de Paul, Gabriel fit la moue.

– Il fallait que quelqu'un s'occupe de régler cette situation, hier. J'ai tenté de nous protéger l'un et l'autre. Et je t'ai demandé de venir me parler, Julianne. J'ai tenté d'aller vers toi plusieurs jours de suite, mais tu m'as repoussé.

– Que voulais-tu que je fasse ? Tu es un véritable grand-huit émotionnel, et je voulais en descendre. Je ne sais jamais si tu vas être gentil et me chuchoter des mots doux à me couper le souffle, ou me dire quelque chose de si méchant que ça va me briser le...

Elle s'interrompit.

Il s'éclaircit de nouveau la voix.

– Je te demande pardon d'avoir été aussi odieux. C'est inexcusable.

Elle marmonna quelque chose entre ses dents pendant qu'il la regardait fixement.

« Il est parfois... difficile de te parler. Je ne sais jamais ce que tu penses, et tu ne dis ce que tu as sur le cœur que lorsque tu es en colère. Comme maintenant.

Elle renifla.

– Je ne suis pas en colère.

– Alors j’ai besoin que tu me parles un peu.

Il avait retrouvé sa voix douce.

Il prit le risque de lui caresser ses longues mèches de cheveux humides.

– Tu sens la vanille, chuchota-t-il.

– C’est ton shampoing.

– Tu as donc l’impression que je suis autoritaire.

– Oui.

Il soupira.

– C’est la force de l’habitude, je suppose. Toutes ces années passées seul m’ont rendu rustre, et je ne sais plus me montrer prévenant. Mais je ferai attention à ma façon de te parler, à l’avenir. Quant à Paul et tes surnoms animaliers, je trouve insultant qu’il te compare à un lapin. Les lapins, ça finit dans une assiette. Il faut qu’il arrête. Mais les chatons ? Je trouvais ça plutôt... mignon.

– Pas si on a vingt-trois ans, qu’on est petite et qu’on essaie d’être prise au sérieux dans le monde universitaire.

– Et si tu as vingt-trois ans, que tu es belle et que c’est un professeur d’université de trente-trois ans qui te le dit parce qu’il te trouve vraiment sexy ?

Elle détourna le regard.

– Cesse de te moquer de moi, Gabriel. C’est méchant.

– Jamais je n’oserais. (Il prit un air sérieux.) Regarde-moi, Julianne.

Elle continua à contempler le sol.

Il attendit avec une certaine impatience qu’elle lève de nouveau les yeux vers lui.

– Jamais je ne te tournerais en ridicule. Et certainement pas sur un sujet tel que celui-là. (Elle grimaça et tourna la tête.) Mais peut-être que « chaton » est un mot doux.

Elle rougit, tandis qu’il continuait à déballer ses courses. Au bout d’un moment, il se tourna vers elle.

– J’ai vraiment aimé m’endormir avec toi dans mes bras, hier soir. Je te remercie. (Elle évita son regard.) Regarde-moi, je t’en prie, souffla-t-il.

Elle obtempéra et fut surprise par son expression. Il semblait inquiet.

– Tu as honte d’être venue dans mon lit ? (Elle secoua la tête.) Ça m’a rappelé notre première nuit ensemble.

– À moi aussi, chuchota-t-elle.

– Je suis désolé de ne pas avoir été là à ton réveil, ce matin. J’étais debout à l’aube. Te voir profondément endormie, ça m’a fait penser à *La Scapigliata*, de Vinci. Tu avais l’air très sereine, la tête posée sur mon épaule. Et très, très belle. (Il tendit la main par-dessus le comptoir et lui déposa un tendre baiser sur le front.) Alors, tu as... bien dormi ?

– Trop bien. Pourquoi as-tu allumé des bougies dans ta chambre ?

Il caressa l’un de ses sourcils avec son pouce.

– Tu m’as déjà dit ce que tu pensais de l’obscurité. Je voulais que tu puisses nous voir, la toile de Holiday et moi. Je me suis dit que ça ne te plairait pas trop de rester dans le noir. J’avais peur que tu partes.

– C’était très, euh... prévenant de ta part. Je te remercie.

Il immobilisa sa main sur la joue de la jeune femme, la regardant droit dans les yeux.

– Je suis un bon amant, Julianne. Dans tous les sens du terme.

Quand il s'éloigna, elle tenta, presque en vain, de reprendre son souffle.

– Explique-moi pourquoi tu me détestes tant.

– Je ne te déteste pas. Lors du premier cours, j'étais préoccupé et irritable. J'avais l'impression de te connaître. Je t'ai posé une question pour mieux voir ton visage. Comme tu ne me répondais pas, je me suis emporté. Je n'ai pas l'habitude qu'on m'ignore. (Elle se mordilla légèrement la lèvre.) Je sais que ce n'est pas une excuse. Juste une explication. Rien qu'en te regardant, j'ai éprouvé des sentiments très forts. J'ignorais d'où ils provenaient, et j'ai eu du mal à le supporter. Mon ressentiment a rapidement fait place à des sentiments plus violents. Mais mon manque de correction à ton égard est impardonnable. (Il tendit la main pour effleurer sa lèvre.) J'ai été bien puni, par la suite. Scott m'a appelé pour m'apprendre que Grace était morte en prononçant mon nom parce que je n'étais pas là. Il m'a dit que si elle avait souffert sur son lit de mort, c'était ma faute...

Julia lui prit la main, et, sans y réfléchir, l'embrassa.

– Je suis désolée.

Il approcha ses lèvres des siennes et l'embrassa. Ils demeurèrent immobiles un long moment, puis il commença à se dandiner d'un pied sur l'autre.

– J'ai faim, murmura-t-elle, interprétant son signal.

– Tu veux que je te donne à manger ?

Elle acquiesça, rougissant en se rappelant comme il l'avait nourrie la veille.

– *Latte* ou espresso ?

Il se tourna vers la cafetière.

– Un *latte*, s'il te plaît.

Elle resta un moment immobile, le regard rivé sur lui, avant de porter son attention sur les iris qu'il avait achetés.

– Tu peux les mettre dans un vase, s'il te plaît ? Il y en a un sur le buffet de la salle à manger. Tu peux mettre les jacinthes d'hier ailleurs.

Elle se dirigea vers le meuble en ébène, en admira une nouvelle fois la beauté et s'empara du vase vide.

– J'ai entendu ta musique, hier soir. C'était magnifique.

– Je trouve la musique classique très apaisante. J'espère que ça ne t'a pas dérangée.

– Non. Pourquoi as-tu choisi des iris ?

– À cause des fleurs de lys¹, dit-il simplement en posant devant elle son *latte*, qu'il lui avait servi dans un bol, à la parisienne. Et je sais que le violet est ta couleur préférée.

– Ce sont mes fleurs préférées, fit-elle timidement remarquer, plus pour elle-même que pour lui.

– Les miennes aussi. Probablement parce qu'il s'agit du symbole de Florence. Mais pour toi, cette association a une signification plus profonde.

Il lui adressa un clin d'œil impertinent et se lança dans la préparation du petit déjeuner.

Julia pouffa légèrement. Elle savait à quoi il faisait allusion : au Moyen Âge, l'iris était le symbole de Marie, et on l'a donc rapidement associé à la virginité. En lui offrant des iris, Gabriel saluait sa pureté. Ce qui était plutôt étrange pour quelqu'un qui voulait devenir son amant, dut-elle reconnaître.

Il était peut-être sérieux quand il disait vouloir devenir mon ami, après tout.

Emportant les fleurs et son café, elle se dirigea vers la salle à manger. Elle s'attabla et savoura sa boisson chaude, tentant de mettre de l'ordre dans ce qu'il fallait qu'elle lui dise.

Il la rejoignit bientôt, lui apportant son petit déjeuner et s'asseyant à son tour sur la chaise juste à côté d'elle, en bout de table.

– *Buon appetito.*

Julia se rendit compte qu'elle n'avait jamais si bien mangé que chez Gabriel. Sauf en Italie. Il y avait devant elle une assiette de fruits frais, des pains au chocolat, de la baguette et du fromage, plus particulièrement du brie, de la mimolette et du gorgonzola. Il avait même orné leurs assiettes de persil et de quartiers d'orange.

Il brandit sa coupe de champagne et attendit qu'elle en fasse autant.

– Ce sont des bellinis, pas des mimosas. Je me suis dit que tu préférerais.

Ils trinquèrent, et Julia trempa les lèvres dans son verre. *Ça a un goût de pêche pétillante*, songea-t-elle. C'était tellement meilleur que du jus d'orange. Même si elle se demandait pourquoi il avait décidé de boire de nouveau.

– Tu es vraiment très doué, le félicita-t-elle.

– Pour quoi ?

– La séduction par la nourriture. Je suis certaine que tes invitées de passage ne doivent jamais vouloir repartir.

Il reposa sa fourchette sur son assiette de manière quelque peu brutale et s'essuya les lèvres avec sa serviette en tissu.

– Je n'ai pas pour habitude de nourrir mes invitées nocturnes. Et certainement pas de cette façon. (Il lui lança un regard noir.) Il me semblait que tu avais compris que tu étais différente... que je te traitais différemment. (Il secoua la tête.) Peut-être pas.

– Tu as dit qu'il fallait qu'on discute, dit-elle pour changer de sujet.

– Oui. (Il l'observa un long moment.) J'aurais quelques questions à te poser, et quelques explications à te donner.

– Je n'ai jamais dit que j'accepterais de subir un interrogatoire.

– Ça n'a rien d'un interrogatoire. Juste quelques questions, essentiellement parce que lors de notre première rencontre je n'étais pas entièrement lucide. Pardonne-moi donc de vouloir avoir une meilleure idée de ce qui s'est vraiment passé.

Il avait employé un ton légèrement sarcastique.

Elle planta sa fourchette dans une fraise et l'engloutit. *Parfait. Laisse-le poser ses questions. J'en ai moi aussi quelques-unes pour lui, et ça risque de ne pas être beau à voir.*

– Avant de commencer, il me semble que nous devrions nous mettre d'accord sur quelques règles. J'aimerais te parler du passé avant d'aborder le présent ou l'avenir. D'accord ?

– D'accord.

– Et je te promets que tout ce que tu me diras restera strictement confidentiel. J'espère qu'il en sera de même pour toi.

– Bien sûr.

– Y a-t-il des règles que tu aimerais fixer ?

– Euh, juste que l'on se dise l'un et l'autre la vérité.

– Entièrement d'accord. À présent, quel âge avais-tu lors de notre première rencontre ?

– J'ai le même âge que Rachel, commença-t-elle de manière quelque peu évasive.

Quand elle le vit lui lancer un regard sévère, elle ajouta :

– Dix-sept ans.

– Dix-sept ans ? (Il poussa quelques jurons et prit une longue gorgée de bellini. Il était manifestement ennuyé par sa révélation, ce qui la surprit au plus haut point.) Pourquoi es-tu venue me

voir, ce soir-là ?

– Ce n'est pas toi que j'allais voir. J'étais invitée à dîner, mais à mon arrivée, Rachel et Aaron étaient sur le départ. J'ai entendu du bruit, et je suis tombée sur toi, derrière la maison.

Il sembla réfléchir un moment.

– Tu savais qui j'étais ?

– Ils parlaient de toi tout le temps.

– Savais-tu à quel point j'avais bousillé ma vie ?

– Non. Personne n'a jamais dit de mal de toi. Du moins, jamais en ma présence. Même après. Ils ne disaient que des choses gentilles.

– Que s'est-il passé, le lendemain matin ?

Julia n'avait pas envie d'aborder ce sujet. Elle ne tint aucun compte de sa question et commença à goûter à ses viennoiseries, sachant très bien qu'il n'allait pas lui demander de répondre la bouche pleine.

– C'est important, Julianne. Je veux savoir ce qui s'est passé. Mes souvenirs du lendemain matin sont assez confus.

Elle lui jeta un coup d'œil et déglutit avec difficulté.

– Vraiment ? Eh bien, je vais te le dire. Je me suis réveillée avant le lever du soleil, seule au milieu des bois. Tu m'avais abandonnée. J'étais terrifiée. J'ai donc pris la couverture et je suis partie. Mais je ne me souvenais plus du chemin, et il faisait encore noir. J'ai erré en pleine crise de nerfs pendant près de deux heures, jusqu'à ce que je retrouve enfin la maison de tes parents. (Elle se mit à trembler.) J'ai cru que je ne retrouverais jamais mon chemin.

– Voilà où tu étais passée, lâcha-t-il.

– De quoi parles-tu ?

– Je ne t'avais pas abandonnée.

– Comment appelles-tu ça, alors ?

– J'ai dû me réveiller peu de temps avant toi. Tu étais endormie dans mes bras, et je ne voulais pas te réveiller. Mais il fallait que j'aie... me soulager. Je me suis donc éloigné. J'ai fait une pause pour fumer une cigarette et cueillir quelques pommes pour notre petit déjeuner. À mon retour, tu n'étais plus là. Je suis rentré à la maison, mais tu n'y étais pas non plus. Je me suis dit que tu étais partie, et je suis monté à l'étage pour aller me coucher dans mon ancienne chambre.

– Tu t'es dit que j'étais partie ?

– Oui.

Il la regarda fixement.

– Je t'ai appelé, Gabriel ! Je t'ai cherché.

– Je ne t'ai pas entendue. J'avais la gueule de bois, et je me suis peut-être éloigné un peu trop.

– Tu ne fumais pas quand on était ensemble.

Elle avait pris un ton légèrement sceptique.

– Non. Et j'ai arrêté peu de temps après.

– Pourquoi n'as-tu pas tenté de me retrouver ?

Avant qu'il ne détourne le regard, elle y décela un soupçon de culpabilité.

– Les autres m'ont réveillé et m'ont demandé de m'occuper des dégâts que j'avais faits la veille. Quand j'ai demandé où était Béatrice, Richard m'a dit que je délirais.

– Et Rachel ?

– Je suis parti avant son retour. Elle a refusé de me parler pendant des mois.

– Ne me mens pas, Gabriel. J’ai rapporté ton blouson. Je l’ai plié, déposé sur la couverture et j’ai mis le tout sur le perron, derrière la maison. C’était une preuve. Et personne n’a vu mon vélo ?

– J’ignore ce qu’ils ont vu ou non. Grace m’a rendu mon blouson, et personne n’a fait allusion à toi, n’a prononcé ton nom, même si je ne l’aurais sans doute pas reconnu. J’avais l’impression que tu étais un fantôme.

– Comment as-tu pu croire qu’il s’agissait d’un rêve ? Tu n’étais pas si soûl que ça !

Il ferma les yeux et serra les poings. Elle le vit contracter les muscles de ses bras.

Il rouvrit les yeux, mais les laissa rivés sur la table.

– Parce que j’avais la gueule de bois et que je n’avais pas les idées claires. Et parce que j’étais shooté à la coke.

Bam.

C’était le bruit que fit le conte de fées de Julia en s’écrasant contre le mur de la réalité. Elle écarquilla les yeux et prit une profonde inspiration.

– Rachel ne t’a-t-elle donc jamais expliqué pourquoi nous nous étions disputés ? Richard avait compris en venant me chercher à l’aéroport de Harrisburg que j’avais pris quelque chose. Avant le dîner, il s’est mis à fouiller ma chambre et a découvert ma planque. Quand il m’en a parlé, j’ai pétié un plomb.

Julia ferma les yeux et se prit la tête à deux mains.

Il demeura immobile, attendant qu’elle prenne la parole.

– De la cocaïne, chuchota-t-elle.

Il se tortilla sur sa chaise.

– Oui.

– J’ai passé la nuit dans les bois, seule, avec un camé de vingt-sept ans shooté et ivre ? Comme j’ai été stupide !

Il serra les dents.

– Tu n’es pas stupide, Julianne. C’est moi qui ai fait n’importe quoi. Jamais je n’aurais dû t’emmener là-bas dans mon état.

Elle soupira lentement, et ses épaules se mirent à trembler.

– Regarde-moi, Julianne. (Elle secoua la tête.) J’ai vu ton père, ce matin-là.

Julia leva les yeux vers lui.

– Vraiment ?

– Tu sais ce que c’est dans les petites villes. La rumeur s’est mise à enfler quand Richard a emmené Scott à l’hôpital et qu’aucun des deux n’a voulu expliquer ce qui lui était arrivé. Ton père en a eu vent et est passé à la maison pour voir s’il pouvait être utile.

– Il ne m’en a jamais parlé.

– Richard et Grace étaient gênés. Je suis certain que ton père voulait les protéger des ragots. Mais comme personne à l’exception de toi et moi ne savait ce qui s’était passé entre nous... (Il s’interrompit et secoua la tête.) Pourquoi ne l’as-tu jamais dit à Rachel ?

– J’étais traumatisée. Et humiliée.

Gabriel grimaça. Il lui prit la main, le regard ardent.

– Tu ne te souviens pas de ce qui s’est passé entre nous ?

Elle rejeta sa main.

– Bien sûr que si ! C’est la raison pour laquelle j’étais si contrariée. Parfois, je repensais à cette nuit-là et je me mettais à croire tout ce que tu m’avais dit. J’essayais de me persuader que tu étais parti pour une bonne raison.

« D'autres fois, tout ce dont j'arrivais à me souvenir, c'était que tu m'avais abandonnée, et je rêvais que j'étais perdue dans les bois. Mais tu sais le pire ? J'espérais que tu reviendrais. Pendant des années, j'ai espéré que tu sonnerais à ma porte et que tu me dirais que tu voulais de moi. Que tu pensais vraiment ce que tu avais dit, que tu avais réellement été heureux de tomber sur moi. Ce n'est pas pitoyable, ça ?

– Ça n'a rien de pitoyable. Je suis d'accord, tout portait à croire que je t'avais abandonnée, mais je te jure que ce n'était pas le cas. Et fais-moi confiance, si j'avais pensé un seul instant que tu existais vraiment et que tu vivais à Selinsgrove, j'aurais sonné à ta porte. (Il s'éclaircit la voix, et Julia sentit son genou trembler sous la table.) Je suis un camé. Voilà ce que je suis. J'ai un besoin maladif de tout maîtriser, aussi bien les choses que les gens, et ça ne disparaîtra jamais.

– Tu te drogues encore ?

– Bien sûr que non ! Tu crois que je te ferais ça ?

– Quand on est camé, on est camé. Qu'importe que je sois là ou non.

– Ça fait toute la différence, à mes yeux.

– On peut être dépendant à toutes sortes de choses : la drogue, l'alcool, le sexe, les gens... Et si tu devenais accro à moi ?

– C'est déjà le cas, Béatrice. Sauf que tu es bien plus dangereuse que la cocaïne.

Surprise, elle haussa les sourcils.

Il lui prit de nouveau la main, lui caressant les veines qui ressortaient contre la peau blanche de son petit poignet.

– Je me livre à toi, à présent. Je suis quelqu'un de destructeur. Je suis d'humeur changeante. J'ai mauvais caractère. C'est en partie lié à ma dépendance, et aussi à mon... passé.

« Avais-je tort de te tenir en si haute estime que le seul moyen d'expliquer ton existence, c'était de me dire que tu étais soit le produit de mon imagination débridée, soit la plus belle création de Dieu ?

Ses paroles étaient si intenses et son air si sérieux que Julia eut un mouvement de recul. Le son de sa voix et le contact de ses longs doigts glacés sur ses veines... Elle craignait de prendre feu et de se transformer en un petit tas de cendres.

– Te drogues-tu encore ?

– Non.

– Même occasionnellement ?

– Non. Après ma conduite exécrationnelle à Selinsgrove, Grace m'a convaincu d'accepter de me faire aider. J'avais l'intention de me tuer. Il me fallait juste un peu d'argent pour régler mes affaires. La nuit que j'ai passée avec toi a tout remis en question. Quand on m'a certifié qu'il n'y avait personne du nom de Béatrice, je me suis résigné à l'idée qu'il s'agissait d'une hallucination, ou d'un ange. Et, dans un cas comme dans l'autre, j'avais l'impression que quelqu'un, Dieu, peut-être, avait eu pitié de moi et t'avait envoyée pour me sauver. *Lo seme di felicità messo da Dio nell'anima ben posta.*

Au son des paroles de Dante extraites du *Convivio*, Julia ferma les yeux. « La graine de la félicité envoyée par Dieu dans une âme bien disposée. »

Gabriel s'éclaircit la voix.

– Scott a accepté de ne pas porter plainte si j'allais immédiatement en cure. Alors, le jour même, Richard m'a conduit à l'hôpital, à Philadelphie. Après ma cure de désintoxication à proprement parler, il m'a ramené à Boston, dans une maison de repos, pour que je sois plus près de mon... travail.

Il remua sur sa chaise.

Julia ouvrit les yeux, l'air préoccupée.

– Pourquoi voulais-tu te tuer, Gabriel ?

– Je ne peux pas te le dire.

– Et pour quelle raison ?

– J’ignore ce qui se produirait si je ramenaï ces vieux démons à la surface, Béatrice.

– As-tu encore des tendances suicidaires ?

Il s’éclaircit une nouvelle fois la voix.

– Non. Ma dépression était en partie due à la drogue. Et en partie à... d’autres problèmes dans ma vie que j’ai tenté de régler. Mais tu sais aussi bien que moi qu’une personne suicidaire est une personne qui a perdu tout espoir. J’ai retrouvé l’espoir quand je t’ai rencontrée.

Son regard se mit à briller intensément, et Julia préféra changer de sujet.

– Ta mère était alcoolique ?

– Oui.

– Et ton père ?

– Je préfère éviter de parler de lui.

– Rachel m’a expliqué pour l’argent.

– C’est la seule chose valable dont il ait jamais été capable, gronda-t-il.

– Ce n’est pas vrai, protesta-t-elle calmement.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il t’a fait, toi.

Les traits de Gabriel s’adoucirent aussitôt, et il pressa ses lèvres sur le revers de la main de Julia.

– Ton père était alcoolique ? insista-t-elle.

– Je n’en sais rien. Il était P.-D.G. d’une société, à New York, et il est mort d’une crise cardiaque. Je n’ai pas cherché à en savoir davantage à son sujet.

– Tu es alcoolique ?

– Non.

Les doigts tremblants, elle replit soigneusement sa serviette en tissu et poussa sa chaise de la table.

– Je suis heureuse que tu ne te drogues plus, et je suis ravie que tu sois guéri. Mais je ne veux plus avoir affaire à des alcooliques. La vie est trop courte pour être obligé de subir ce genre de malheur.

Il la regarda fixement.

– Je suis d’accord avec toi. Mais si tu acceptais de passer du temps avec moi, tu te rendrais compte que je ne suis pas un alcoolique. Et je te promets de ne plus jamais me soûler. Il est regrettable que tu aies été témoin de la seule fois où j’ai été ivre en six mois.

– Ma mère en est sortie à plusieurs reprises, mais elle a toujours replongé. Que se passera-t-il si tu te remets à te droguer ? Sans parler du fait que tu as des visions de cette Béatrice. Je ne suis pas Béatrice, Gabriel. Tu es à la recherche d’un idéal, ou tu as une perception erronée de notre rencontre à cause de la drogue, mais ce n’est pas moi que tu veux.

– Voilà six ans que je n’ai plus touché à quoi que ce soit. Je ne viens pas juste de m’en remettre. Néanmoins, je sais que j’ai énormément de défauts. Mais j’ai envie de te connaître, toi, telle que tu es. Je veux que tu sois toi-même et, oui, Julianne, j’ai compris que tu étais plus qu’un simple rêve. La réalité est beaucoup plus belle et séduisante. Je te préfère à n’importe quel rêve.

Une larme roula sur la joue de la jeune femme. Elle l’essuya aussitôt.

– Tu ne me connais pas. Tu ne m’as jamais connue. C’est la Béatrice de Dante que tu serrais dans tes bras, cette nuit-là, celle qu’il y a dans ses écrits et sur la toile de Holiday, pas moi.

Il secoua la tête.

– Ce que j’ai ressenti était bien réel. Ce que j’ai fait est bien réel.

– Tu en as eu l’impression, mais ça fait partie de l’illusion.

– C’est vrai, Julia. Je l’ai su dès que je t’ai touchée... et quand je t’ai de nouveau touchée... je me suis souvenu de toi. Mon corps s’est souvenu de toi. Ce n’était que mon esprit qui avait oublié.

– Je ne suis plus cette gamine. Et la femme que je suis devenue, tu l’as méprisée au premier coup d’œil.

– Tu te trompes. Tu es devenue une jeune femme ravissante.

– C’est un chaton que tu veux.

– Non, Béatrice.

Elle serra les dents.

– Cesse de m’appeler comme ça.

– Je suis désolé, Julianne. Je sais que je te fais du mal. Je sais que j’ai un côté sombre. Me permettras-tu de te montrer que je peux aussi être quelqu’un de bien ? De très bien ?

– C’est trop tard. Je ne peux pas.

Même si cela lui fit de la peine, elle saisit son sac à dos et son manteau et se dirigea vers la porte de l’appartement.

– Et la nuit dernière ? demanda-t-il en se lançant à sa poursuite. Ça n’a rien signifié, pour toi ?

– Qu’est-ce que ça aurait dû signifier ? Dis-le-moi !

Elle serra son sac contre sa poitrine et recula contre le mur.

Il posa les mains de chaque côté de ses épaules et se pencha au-dessus d’elle.

– Faut-il vraiment que je te l’explique ? Tu n’as rien ressenti ?

Il approcha son visage du sien, ses lèvres à quelques centimètres de sa bouche. Elle se mit à frissonner en sentant son souffle chaud sur sa peau.

– Ressenti quoi ?

– Toi et moi, l’un contre l’autre... C’est toi qui es venue me voir, cette nuit, Julianne. Tu es venue dans mon lit. Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi m’as-tu dit que tu n’avais pas pu résister ? Parce que nous sommes des âmes sœurs, exactement comme Aristophane l’a décrit : une âme dans deux corps. Tu es ma moitié manquante. Tu es mon *bashert*.

– Ton *bashert* ? Sais-tu au moins ce que ça signifie ? Un *bashert* est un *bashert*, Gabriel. Le destin, c’est le destin. Ça peut vouloir dire tout ce que tu veux, et pas forcément moi.

Il lui adressa un large sourire.

– Tes connaissances linguistiques me surprendront toujours.

– Je connais ce terme.

– Naturellement, mon amour. Parce que tu es intelligente.

Il lui caressa légèrement le cou, du bout des doigts.

– Ça suffit, Gabriel. (Elle le repoussa pour pouvoir réfléchir calmement.) Tu es désintoxiqué, mais tu n’en demeures pas moins un accro. Je suis la fille d’une alcoolique. Je ne veux pas que ça recommence.

– Je ne te mérite pas. Je le sais. *Conosco i segni dell’antica fiamma*. Je l’ai compris la première fois que je t’ai pris la main. La première fois que je t’ai embrassée. Et aussi hier soir : tous les sentiments, tous les souvenirs, toutes les sensations que j’avais eus étaient de nouveau là. C’était réel. Regarde-moi dans les yeux, dis-moi que ça ne signifie rien pour toi, et je te laisserai partir. (Elle ferma les yeux pour repousser ses supplications.) Tu n’en es pas capable, hein ? Ta peau se souvient de moi, et ton cœur aussi. Tu leur as demandé d’oublier, mais c’est impossible. Souviens-toi de moi, Béatrice. Souviens-toi de ta première fois.

Il lui déposa un baiser dans le cou, et elle sentit son cœur s'emballer. Son corps n'était qu'un traître. Il refusait de mentir. D'écouter la voix de la raison. Il aurait pu lui demander n'importe quoi, elle aurait accepté. Cette idée la désespéra.

– S'il te plaît, Gabriel.

– S'il te plaît, quoi ? chuchota-t-il en l'embrassant dans le cou, avant de s'interrompre pour sentir son pouls battre sous ses lèvres.

– S'il te plaît, laisse-moi partir.

– C'est impossible.

Il lui arracha son sac et son manteau des mains et les laissa tomber par terre.

– Je n'ai aucune confiance en toi.

– Je le sais.

– Tu vas me briser, Gabriel, et c'en sera fini de moi.

– Jamais.

Il lui prit le visage dans ses deux mains et quand elle ferma les yeux il marqua un temps d'arrêt. Elle attendit, se préparant à sentir la moiteur de ses lèvres sur les siennes, mais ce ne fut pas le cas. Elle attendit encore. Puis elle rouvrit les yeux.

Gabriel avait le regard doux et chaleureux, et il la contemplait. Il esquissa un sourire. Il se mit à lui caresser délicatement le visage, en explora la moindre courbe, le moindre trait, comme s'il cherchait à le mémoriser. Il descendit la main vers son cou, se servant d'un seul doigt de sa main droite. Elle commençait à frissonner.

Il approcha ses lèvres de son oreille.

– Détends-toi, ma chérie. (Il lui mordilla le lobe de l'oreille et lui effleura le cou avec son nez de manière très sensuelle.) Laisse-moi te montrer ce dont je suis capable quand j'y vais en douceur.

Le visage de la jeune femme entre ses mains, il lui embrassa le front, le nez, les joues et le menton. Il ne s'intéressa à ses lèvres que lorsqu'elle ferma de nouveau les yeux. Elle était déjà à bout de souffle.

Dès que leurs bouches entrèrent en contact, ils se sentirent l'un et l'autre envahis par une bouffée de chaleur et d'énergie. Mais Gabriel demeura prudent et se garda bien d'accélérer le rythme. Il lui effleurait les lèvres avec les siennes, mais sans ouvrir la bouche. Il enfonça délicatement les doigts dans ses cheveux pour lui masser le cuir chevelu.

Julia fit preuve de moins de délicatesse quand elle le saisit par la nuque, lui tirant les cheveux en les enroulant autour de ses doigts. Leurs lèvres semblaient scellées. Il darda légèrement la langue et la passa langoureusement sur la lèvre supérieure de la jeune femme, la goûtant timidement avant d'aspirer sa lèvre inférieure entre les siennes.

C'était alléchant, appétissant. C'était le baiser le plus lent qu'il ait jamais donné. Et son cœur se mit à battre plus vite. Quand elle commença à gémir contre sa bouche, il lui pencha la tête en arrière pour qu'elle accepte sa langue. Mais il évita de se précipiter. Il attendit qu'elle desserre les dents, et, quand elle n'en put plus d'attendre et tendit elle-même timidement la langue pour aller à la rencontre de la sienne, il accepta son invitation.

Elle l'aurait bien embrassé à un rythme enfiévré, mais il maîtrisait parfaitement ce baiser et préférait y aller avec tendresse. Délicatesse. Sans se presser. Il lui fallut une éternité pour faire glisser ses mains de son visage à son cou, puis à ses épaules. Et encore une éternité pour les faire descendre le long de son échine, jusqu'à ce qu'il puisse les passer sous ses vêtements, à la recherche de sa peau nue. Pendant tout ce temps, il explora lentement sa bouche, comme si c'était la dernière fois.

Il poussa un gémissement en retrouvant les plis qu'il avait découverts la veille. Il avait déjà exploré ces nouveaux territoires, même si cela ne lui donnait aucun droit sur elle.

Il la caressait, lui arrachant des gémissements, la poussant à se cramponner à lui. Les sons qu'elle poussait étaient plus érotiques que tous ceux qu'il avait déjà eu l'occasion d'entendre. Ils le transperçaient et l'enflammaient. Puis il se pressa contre elle, et la fit pivoter avec force et vigueur. Ils échangèrent subtilement leurs places, de sorte que c'était lui, à présent, qui était appuyé contre le mur, car il n'avait aucune envie qu'elle se sente prise au piège. Il préférait lui laisser le choix.

Julia respirait son souffle humide et chaud. Il était son oxygène. Elle était incapable de s'interrompre pour pouvoir reprendre son souffle. La tête se mit à lui tourner. Cela rendait le contact de ses lèvres encore plus intense, et elle n'opposa aucune résistance. Elle y renonça, se contentant de lécher et de sucer sa langue...

Gabriel battit minutieusement en retraite, rompant le baiser.

Il suivit la courbe de sa taille avec ses pouces. Elle prit une brève inspiration, et il la serra contre lui.

– Il va falloir que tu t'habitues à mes lèvres, Julia, parce que j'ai l'intention de beaucoup t'embrasser.

Il déposa un baiser sur ses cheveux et lui sourit, l'air vraiment heureux.

Quand elle finit par retrouver l'usage de la parole, elle lui dit d'une voix tremblante :

– Je ne te promets rien, Gabriel. Je n'accepte rien. Ce n'est pas un baiser qui changera quoi que ce soit.

Son sourire se dissipa, mais il continua de la serrer contre lui. Il repoussa quelques mèches de cheveux de son visage.

– Laisse-moi une chance. On peut y aller en douceur et tenter de se guérir mutuellement.

– Hier soir, tu voulais que l'on devienne amis. Les amis ne s'embrassent pas comme ça.

Il poussa un gloussement.

– On peut rester amis. On peut suivre le modèle de l'amour courtois, si tu le souhaites. Il faudra juste que je m'en souvienne la prochaine fois que je voudrai t'embrasser. Et toi aussi.

Julia détourna le regard.

– Je n'ai pas suffisamment confiance en toi pour aller plus loin. Et même si c'était le cas, tu t'es trompé de fille. Tu vas être profondément déçu, avec moi.

– De quoi parles-tu ?

– Je ne pourrai jamais te satisfaire à moi toute seule, et dès que tu t'en rendras compte, tu voudras me quitter. Alors, aie pitié de moi et choisis quelqu'un de plus sexuellement compatible avant que l'un d'entre nous ne finisse par en souffrir.

Elle le vit s'empourprer, le regard enflammé. Il allait exploser d'un instant à l'autre.

– Que t'a-t-il fait ?

Elle ne s'était pas attendue à cette question.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

Il l'observa attentivement, comme s'il sondait son âme. Il s'écarta du mur et se dressa de toute sa hauteur, les épaules droites.

– J'ignore ce qu'il t'a fait pour que tu puisses avoir une si piètre opinion de toi, mais je ne suis pas lui. Notre nuit dans la pommeraie n'est-elle pas la démonstration que notre relation est fondée sur autre chose que le sexe ? (Il lui caressa les cheveux pendant un moment, avec une douceur qui contrastait avec la férocité du ton de sa voix.) Je le tuerais pour ce qu'il t'a fait, chuchota-t-il. Pour t'avoir broyée.

« Je ne nierai pas que je me suis fait plaisir en renonçant à la monogamie, mais ça ne me suffit pas. Il me faut quelque chose de vrai. Et je sais que c'est aussi ce que tu veux. Quelle est la probabilité pour que ton prochain petit ami soit vierge ? Presque nulle. Le manque d'estime que tu as pour toi sera un problème pour tous ceux que tu fréquenteras, pas uniquement pour moi. Et ceux qui voudront te quitter parce que tu n'as aucune expérience ne vont pas manquer. Il faut que tu aies foi, Julia, et que tu gardes espoir. Même si tu n'en as aucun en ce qui nous concerne, il faut que tu en aies pour toi. Sinon, personne ne pourra jamais t'aimer.

– Tu ne me connais même pas.

– J'en sais plus sur toi que tu ne le crois, et je meurs d'envie de connaître le reste. Apprends-moi, Béatrice. Je vais m'inscrire en tant qu'étudiant dans ton université. Enseigne-moi la meilleure façon de prendre soin de toi.

– Je t'en prie, Gabriel. C'est sérieux !

– Je suis sérieux. Nous ignorons tous les deux un tas de choses sur l'autre. Des choses que j'ai hâte de découvrir et d'explorer.

– Je refuse d'être partagée.

Il poussa un grondement.

– Je n'ai pas pour habitude de partager ce qui me tient à cœur. Je ne permettrai jamais à un autre homme de poser les mains sur toi, y compris Paul et n'importe quel autre baiseur d'anges.

– Moi non plus, je ne te partagerai pas.

– Moi ?

– Oui.

– Eh bien, cela va sans dire.

– Non.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda-t-il d'un air vexé.

– Je ne veux pas que tu ailles coucher avec qui que ce soit d'autre, même le temps que... je me décide. Comme démonstration de ta bonne foi.

– D'accord.

Elle éclata de rire.

– Tu dis ça comme si ça allait être facile ! Tu es prêt à abandonner toutes tes conquêtes juste comme ça, dans l'éventualité qu'il puisse se passer quelque chose avec moi ? Je ne te crois pas.

– J'y ai plus, beaucoup plus à gagner qu'à perdre, crois-moi. Et j'ai bien l'intention de te le prouver, jour après jour.

Il se pencha et l'embrassa sur la joue.

– Paulina..., chuchota-t-elle.

Gabriel continua à l'embrasser dans le creux formé par son cou et son épaule.

– Ne t'inquiète pas pour elle.

– Je n'ai pas l'intention de te partager avec elle.

– Ce sera inutile.

Il commençait à perdre patience.

– Paulina... c'est ta femme ?

Il recula et lui lança un regard glacial.

– Bien sûr que non. Pour qui me prends-tu ?

– C'est ton ex-femme ?

– Ça suffit, Julianne. Non, ce n'est pas mon ex-femme. Fin de la discussion.

– Je veux en savoir plus sur elle.

– Non.

– Et pourquoi ?

– Pour des raisons que je préfère ne pas aborder. Je t’ai dit que je ne couchais pas avec elle, et je ne coucherai jamais avec elle. Ça devrait te suffire.

– Et « M-A-I-A » ?

Ses traits se durcirent.

– Non.

– J’ai vu le tatouage, sur ta poitrine, Gabriel. J’ai vu les lettres.

Il croisa les bras.

– Je ne peux pas.

– Alors, je ne peux pas non plus.

Elle se baissa pour ramasser son sac à dos et son manteau.

Il l’en empêcha.

– Julianne. Dis-moi qui t’a fait perdre toute ta confiance en toi et en tes compétences sexuelles. C’est Simon ? (Elle eut un mouvement de recul.) Dis-le-moi.

– Ne prononce jamais son nom devant moi.

– C’est toi qui me l’as dit. Tu l’as dit dans ton sommeil. Tu avais l’air bouleversée. Raconte-moi.

– Non.

– Et pour quelle raison ?

– Parce que ça me rend malade, chuchota-t-elle, l’implorant silencieusement de changer de sujet.

Une idée, sombre et dérangeante, vint progressivement à l’esprit de Gabriel. Une fois qu’elle fut ancrée en lui, il lui fut impossible de s’en débarrasser.

– Julianne. Il ne t’a pas... forcée, hein ?

Elle baissa la tête.

– Non, Gabriel. Je suis vierge.

Il se tut un moment, expirant lentement.

– Tu pourrais être vierge même s’il t’avait forcée. Tu le serais pour moi, en tout cas.

Il avait employé un ton si affligé et si sincère que Julia sentit son cœur se serrer.

– C’est très généreux de ta part. Mais je n’ai pas été violée.

Il ferma les yeux une seconde et poussa un profond soupir.

– On a tous les deux des secrets qu’on refuse de révéler. Je ne vais pas te mentir, mais je ne pourrai pas tout te dire. Pas aujourd’hui. Et à en juger par ton regard, je sais que tu me caches de douloureux secrets. Mais je l’accepte. Je n’insisterai pas pour que tu m’en parles.

Il passa son bras autour de sa taille et l’attira contre lui.

– Alors, on va avoir des secrets l’un pour l’autre ?

Elle semblait quelque peu perplexe.

– Pour le moment, oui.

– Il y a toujours le fait que je suis ton étudiante.

Il l’embrassa de nouveau pour l’empêcher d’aller plus loin.

– Encore un secret qu’il va nous falloir taire. Mais, ma chérie, je préférerais que l’on aille discuter ailleurs que dans ce maudit couloir. Reviens à la table, s’il te plaît, et termine ton petit déjeuner. On bavardera devant un café, ou on mangera en silence. Mais ne pars pas. Je t’en prie.

Elle jeta un coup d’œil à la porte.

– Il faut que je sache ce que tu éprouves pour moi, Gabriel, commença-t-elle d’un ton hésitant. Il faut que je sois sûre que ce n’est pas un jeu, pour toi. Est-ce que tu m’apprécies, au moins ? Le

« vrai » moi ?

Il lui lança un regard perplexe.

– Évidemment que je t'aime bien. Et j'aimerais gagner ton affection. Ensuite, tout dépendra de toi.

Elle lui caressa les cheveux d'un geste hésitant. Il ferma les yeux et se détendit, inspirant et expirant lentement. Quand elle s'arrêta, il rouvrit les yeux, et elle y décela un profond désir.

Il sourit, et ce sentiment fit place à autre chose.

À de l'espoir. En le comprenant, Julia sentit les larmes lui monter aux yeux.

– Ce n'est pas du tout comme ça que je l'avais imaginé, sanglota-t-elle, s'essuyant le visage du revers de la main. C'est tellement différent de la façon dont ça se passait dans mes rêves... Et tu n'es pas celui que je croyais.

– Je le sais.

Il l'enlaça et l'embrassa tendrement sur le front.

– J'ai eu le béguin pour toi alors que je n'avais que dix-sept ans, Gabriel. Mon premier véritable coup de foudre. Et ce n'était même pas vraiment toi. Je me suis gâché la vie pour un fantôme.

– Je suis désolé de t'avoir déçue. J'aurais préféré être le preux chevalier plutôt que le dragon. Mais ce n'est pas le cas. (Il recula pour la regarder au fond des yeux.) Tout dépend de toi. Tu peux voler à mon secours ou me chasser d'une simple parole.

Julia pressa son visage contre sa poitrine et se demanda si elle avait jamais eu le choix.

¹. En héraldique, l'iris, sous le nom de « fleurs de lys », symbolise la royauté.

Paul lut avec une certaine confusion le message que Julia venait de lui envoyer. Sa sonnette, cassée ? Quelle mauvaise excuse. Refusait-elle de le voir parce qu'elle était gênée après son altercation avec Emerson ou était-ce pour une autre raison ? Quoi qu'il en soit, il n'avait pas le temps de chercher à le découvrir. Le professeur lui avait envoyé un e-mail avec une liste d'ouvrages qu'il lui avait demandé d'aller récupérer à la bibliothèque et de rapporter à son bureau avant 13 heures.

Il envoya donc à Julia une réponse brève dans laquelle il lui fit savoir qu'il était ravi qu'elle aille bien, partit de chez lui en toute hâte et se rendit à la bibliothèque Robarts en secouant la tête.

f

a

*

* *

Julia s'installa la tête en bas sur le canapé de cuir, le menton sur ses bras croisés. La vue par la baie vitrée de Gabriel était incroyable. De là où elle était, elle apercevait le centre-ville ainsi qu'une partie du lac Ontario. Les arbres de la ville avaient changé de teinte et étaient désormais drapés d'or, de jaune, d'orange et de rouge vif. Ils lui faisaient penser à certains paysages canadiens que Paul l'avait emmenée voir au musée des Beaux-Arts de l'Ontario.

Elle avait proposé à Gabriel de l'aider à faire un peu de ménage après le petit déjeuner, mais il n'avait rien voulu entendre. Il lui avait déposé un baiser sur le front et demandé de se détendre, comme si elle en avait eu la possibilité. En admirant les gratte-ciel de Toronto, elle joua sans interruption dans son esprit la conversation qu'elle avait eue avec lui, tentant de la faire coïncider avec leurs précédentes rencontres.

Comment avait-elle pu ne s'apercevoir de rien ? Et pourquoi les Clark lui avaient-ils dissimulé sa dépendance ? Ils l'avaient toujours considérée comme un membre de la famille. Mais même Rachel n'y avait jamais fait la moindre allusion, sauf si l'on prenait en compte ses récents propos au sujet de son côté sombre. Les Clark s'exprimaient-ils donc tous par métaphores, comme les poètes abstraits ? Il lui aurait fallu suivre un cours de critique littéraire pour apprendre à interpréter leurs allusions.

Gabriel s'adossa à la cheminée et la contempla. Elle semblait aussi à l'aise que chez elle, perchée sur son canapé, regardant par la fenêtre comme un chat. Mais ses épaules tendues témoignaient de son état d'inquiétude. Il prit place auprès d'elle, laissant à dessein un bon espace entre eux deux. Constatant qu'elle ne faisait rien pour se rapprocher de lui, ou même le regarder, il tendit la main.

– S'il te plaît.

Elle lui prit la main à contrecœur, et il l'attira contre lui. Il l'enlaça et l'embrassa sur la tête.

– Voilà qui est mieux. (Elle soupira et ferma les yeux.) Tout va bien ? s'enquit-il.

– Oui.

a

Il la sentit se détendre. Après leur discussion, il était surpris qu'elle puisse se relâcher en sa présence.

– Depuis quand personne ne t'a tenue comme ça ?

Il se mit à lui caresser les cheveux d'un air faussement distrait.

– Hier soir.

s

Il gloussa.

– Je crois m’en souvenir. Mais avant ?

– Je ne me rappelle pas.

Comme elle semblait sur la défensive, il préféra éviter d’insister.

Elle est probablement en manque d’affection. Les mères alcooliques n’ont pas le temps de s’occuper de leurs enfants. Et ce Simon ne l’a probablement jamais prise dans ses bras, sauf pour tenter de la déshabiller.

Cette simple idée – que quelqu’un puisse la traiter avec si peu de considération – le rendit furieux. Il savait que quelque chose dans leur relation l’avait apaisée, tout comme lui. Et cela lui laissait à croire qu’elle n’avait jamais eu de véritables contacts physiques.

– Ça te va si je te tiens comme ça ? chuchota-t-il contre ses cheveux.

– Oui.

– Parfait. (Il se mit à suivre du bout des doigts la limite de sa chevelure, autour de son visage, repoussant une mèche de sa joue.) Que tu es belle, chuchota-t-il. Tu es magnifique.

Ils demeurèrent ainsi un long moment, jusqu’à ce qu’elle lui pose une question qui la taraudait.

– La photo qu’il y avait au-dessus de ton lit, celle sur laquelle l’homme embrasse la femme sur l’épaule... où l’as-tu trouvée ?

Il serra les lèvres.

– Je ne l’ai pas trouvée.

– Alors, où...

– Quelle importance ?

– Pas de problème si tu ne veux pas me le dire. Je l’ai vue dans le dressing quand je cherchais un pull. Elle est jolie.

Elle tenta de s’écarter, mais il la tenait fermement contre lui.

– Tu la trouves vraiment belle ?

Il avait pris une voix douce et lui leva le menton pour pouvoir la regarder dans les yeux.

– Oui, lâcha-t-elle.

– Et les autres ?

– Pas vraiment.

Il semblait content de lui.

– C’est moi qui les ai faites.

– C’est toi qui les as prises ?

Surprise, elle recula.

– Oui.

– Mais elles sont...

– Érotiques ?

– Oui.

– Me croirais-tu incapable de prendre des photos à la fois belles et érotiques ? demanda-t-il d’un ton sarcastique.

– J’ignorais que tu étais photographe. Et ce ne sont pas des prises de vue anodines.

– Je ne suis pas vraiment photographe. Mais ces clichés sont plutôt pas mal, je trouve. J’en ai d’autres.

Julia en resta bouche bée. *D’autres ?*

– Et les femmes ?

Il s’approcha d’elle.

– Ces femmes sont, ou plutôt étaient des amies.

– Des modèles ?

– Non.

Un peu perdue, Julia plissa les yeux, jusqu'à ce qu'elle comprenne enfin. Et, les sourcils haussés, elle lui adressa un regard étonné.

Il se frotta les yeux en soupirant.

– Oui, je suis convaincu que c'était de mauvais goût de les exposer. Et c'était d'encore plus mauvais goût de te les faire subir. C'est la raison pour laquelle j'ai jugé nécessaire de les retirer avant de te faire venir dans ma chambre. Mais elles ont été prises avec leur accord. Dans certains cas, elles m'ont supplié, en fait. Tu remarqueras que je figure sur plusieurs d'entre elles, je n'étais donc pas qu'un observateur lubrique.

Oubliant de lui demander sur laquelle d'entre elles se trouvait Paulina, elle recula, stupéfaite.

– C'est toi ?

– Oui.

– Celle dont je te parlais, c'est toi ?

Il fronça les sourcils.

– Ne fais pas semblant d'être surprise. Je croyais que tu me trouvais séduisant.

– Mais tu es nu sur cette photo.

Se sentant morveuse, elle se mit à agiter furieusement la main devant son visage pour s'éventer. Elle était brûlante.

Il éclata de rire et l'attira à lui.

– Je suis nu sur toutes ces photos. (Sa voix respirant le sexe, il s'approcha de son oreille.) Cette photo était aussi ma préférée, même si, sur la fin, je n'appréciais plus trop cette femme. (Il esquissa un sourire incandescent et l'embrassa sur le sommet du crâne.) J'aimerais bien te prendre en photo.

– Je ne crois pas, non.

– Tu es magnifique, Julianne. Une photo de toi – de ton sourire, de ton profil ou de ton joli cou –, ce serait la plus jolie de toutes les œuvres d'art que je possède, y compris la toile de Holiday.

Elle secoua la tête.

– Je te reposerai la question, un jour. À présent, que dirais-tu si je réservais une table au *Scaramouche* ? C'est l'un de mes restaurants préférés.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'aller dîner dehors.

Elle tentait encore de reprendre son souffle.

– Et pourquoi donc ?

– Ne disais-tu pas qu'il valait mieux éviter d'être vus en public ?

Il fronça les sourcils.

– Mais je connais le patron. Je peux réserver « la table du chef », on sera à l'abri des regards indiscrets. À moins que tu préfères aller au *Harbour Sixty* pour voir Antonio. Il me harcèle pour que j'y retourne avec toi.

– Vraiment ?

– Oui. Il m'a tout raconté à propos du repas que tu as partagé avec lui et sa famille, au club italo-canadien.

– Il a été très gentil avec moi.

Gabriel hocha la tête et s'apprêta à l'embrasser, mais elle lui posa la main sur la poitrine.

– Je ne peux pas aller dîner avec toi ce soir. J'ai rendez-vous avec Katherine Picton demain, et je n'ai rien préparé.

– Demain ?

– Elle m’a invitée à aller prendre le thé chez elle. Elle me fait un peu peur.

– Attends de l’avoir rencontrée. On dirait une vieille grand-mère, mais ne te laisse pas abuser : elle est brillante et pleine de bon sens. Elle s’attend que tu l’appelles « Pr Picton », et elle n’est pas du genre à parler de la pluie et du beau temps, ni de sa vie privée.

– Il n’y a que les oxfordiens prétentieux qui veulent qu’on les appelle « professeur », marmonna-t-elle.

Il se renfrogna jusqu’à ce qu’elle lui fasse un clin d’œil.

– Elle est très à cheval sur les principes, mais c’est une sacrée universitaire. Et si tu as l’occasion de travailler avec elle, ce sera excellent pour toi. Tiens-toi bien, et je suis certain qu’elle acceptera.

Dans la mesure de ses compétences.

Julia s’étant mise à frissonner, Gabriel resserra son étreinte.

– Ne t’inquiète pas, ton projet de mémoire l’intéressera. Je suis persuadé qu’elle voudra le modifier, mais si j’étais toi, j’accepterais ses corrections sans discuter. Elle sait ce qu’elle fait.

– Je suis sûre qu’elle a autre chose à faire pendant sa retraite que de superviser des étudiants.

– Elle m’est redevable. Je lui ai dit que j’avais une étudiante brillante, que je ne me sentais pas vraiment de superviser parce qu’elle faisait partie de ma famille, et Katherine a accepté de te rencontrer. Elle est très sceptique vis-à-vis des jeunes d’aujourd’hui. Elle trouve qu’ils ne sont plus aussi talentueux ni travailleurs qu’à son époque. Elle ne m’a donc rien promis.

– Tu n’étais pas obligé de faire ça pour moi.

Il enroula une mèche de ses cheveux autour d’un de ses doigts.

– Je voulais faire quelque chose de bien. Je suis navré que tu n’aies pas pu aller à Harvard.

Elle baissa les yeux sur ses mains.

– Ça m’a conduite jusqu’à toi, non ?

Ses yeux se mirent à briller.

– Oui, c’est vrai.

Au bout d’un moment intense, il changea de position pour jeter un coup d’œil à sa Rolex. Il soupira.

– Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Il faut que j’y aille. J’ai une réunion.

– Moi aussi, il faudrait que j’y aille.

Elle se leva, se dirigea d’un pas preste vers son sac à dos, le glissa sur son épaule et se mit en quête de son manteau.

En trois pas, Gabriel eut traversé la pièce et lui posa les mains sur les épaules.

– Reste. Je ne serai pas long, et je reviendrai dès que possible.

Elle se mordilla la lèvre d’un air songeur.

Il glissa son pouce entre ses dents et sa lèvre.

– Cesse de faire ça, ça m’incommode.

Il ôta aussitôt son pouce, de peur qu’elle interprète mal ses intentions, mais non sans lui avoir accidentellement effleuré la langue. Il aurait été difficile de lui imputer la responsabilité de cet incident.

– C’est une réunion sur quoi ?

Il se frotta les yeux.

– C’est avec Christa. Ça risque de ne pas être très agréable. Mais ce sera nettement plus facile pour moi si je sais que tu m’attends ici.

– J’ai beaucoup de travail, et il faut que j’appelle Paul. Apparemment, il est venu chez moi hier soir, pour prendre de mes nouvelles. (Elle se mit à parler très vite.) Je lui ai envoyé un SMS pour lui dire que ça allait et que je n’allais pas être obligée de quitter ton cours, mais qu’il fallait que je trouve un nouveau directeur de thèse. J’ignore comment je vais pouvoir lui expliquer qu’il y a des chances que ce soit Katherine Picton.

Gabriel se mit à fulminer.

– Tu ne lui dois aucune explication. Dis-lui que ce ne sont pas ses oignons.

– C’est un ami.

– Alors laisse-lui entendre qu’il y a un lien entre ta demande d’inscription à Harvard et Katherine.

C’est une amie de Greg Matthews.

Elle acquiesça et commença à boutonner son manteau.

– Attends.

Il se dirigea vers son bureau et disparut quelques minutes. À son retour, il lui remit un livre entre les mains.

Elle en lut le titre, *Le Personnage de Béatrice : une étude sur Dante*, de Charles Williams.

– Je voudrais que tu lises ça.

– Gabriel, j’aimerais que tu cesses de me faire des cadeaux.

Elle voulut le lui rendre.

– Katherine sera très impressionnée que tu connaisses ce livre. C’est une admiratrice de Dorothy L. Sayers, qui a emprunté beaucoup de ses idées sur *La Divine Comédie* à Williams. (Il s’éclaircit la voix.) C’est de bon cœur, Julianne. Il n’y a aucune honte à avoir.

Elle contempla l’ouvrage et passa la main sur la vieille reliure.

– Prends-le, au moins jusqu’à ce qu’elle accepte de devenir ta directrice de thèse.

– Je te remercie.

– De rien. À présent, il faut qu’on parle d’autre chose.

Elle le regarda avec une certaine inquiétude.

– Ce serait nettement plus facile si tu n’étais pas mon étudiante, mais c’est le cas. Du moins pour le moment.

Elle prit une brève inspiration.

Il se frotta de nouveau les yeux.

– Désolé. Ce n’est pas ce que je voulais dire. Ce que je veux dire, c’est que je ne peux pas être ton directeur de thèse, évidemment, mais que le problème de mon cours sur Dante demeure.

– Si j’abandonne ton cours, je ne pourrai pas obtenir mon diplôme en mai. Tu m’as dit dans tes messages que tu pourrais me trouver des travaux dirigés de remplacement, mais ça ne me sera pas très utile. Il me faut un cours sur Dante pour ma spécialisation et mon mémoire.

– Les règles de non-fraternisation s’appliquent aussi bien aux étudiants des cours des membres de la faculté qu’à ceux qui sont sous leur supervision pour leur mémoire. Ça signifie que je ne pourrai pas avoir de relation avec toi tant que tu seras mon étudiante. Le semestre prochain, en revanche, ce sera une tout autre histoire. Tu ne seras plus mon étudiante.

Elle était au courant. Cela figurait dans la Déclaration des droits et des devoirs de l’étudiant. Les membres du corps enseignant n’étaient pas autorisés à coucher avec leurs élèves, c’était clair. Et les élèves n’étaient pas autorisés à coucher avec des membres de la faculté. Sinon...

Naturellement, Julia n’avait pas l’intention de coucher avec Gabriel. Elle se demanda s’il s’en souvenait.

– Je ne te perdrai pas une nouvelle fois, chuchota-t-il. Et je ne t’empêcherai pas de faire ce que tu es venue faire ici. Il va donc falloir qu’on trouve une solution. En attendant, je vais en toucher deux mots à mon avocat.

– À ton avocat ?

– Une discussion préventive sur ce à quoi il va falloir que je m’attende de la part de l’université si j’ai l’intention de sortir avec l’une de mes étudiantes.

Julia posa une main tremblante sur sa manche.

– Tu veux te faire renvoyer ?

– Bien sûr que non ! s’exclama-t-il brutalement.

– J’ai déjà mis ta carrière en péril, je ne veux pas recommencer. Il faut que l’on garde nos distances, et quand le semestre sera terminé, on en reparlera. Tu pourrais changer d’avis, tu sais, et te rendre compte que tu ne veux plus de moi.

Elle baissa les yeux sur ses tennys et remua nerveusement les orteils.

– Ça n’est pas près de se produire, Julianne.

– On a encore énormément de choses à apprendre l’un de l’autre. Peut-être que cinq semaines d’amitié, c’est précisément ce qu’il nous faut.

– Les amis vont ensemble au restaurant. Que dirais-tu de demain soir ?

Elle secoua énergiquement la tête.

– Pourquoi ne m’appellerais-tu pas ? Je te promets de répondre.

Il fronça les sourcils.

– Alors, quand vais-je pouvoir te revoir ?

– À ton cours, mercredi prochain.

– C’est dans trop longtemps.

– C’est comme ça, professeur.

Elle lui adressa un petit sourire et se dirigea vers la porte.

– Tu n’oublies rien ?

Elle vérifia rapidement le contenu de son sac à dos pour s’assurer qu’elle avait bien ses clés.

– Je ne crois pas.

Il s’approcha d’elle, le regard momentanément noir.

– Pas de baiser d’adieu pour le pauvre Gabriel ? chuchota-t-il d’un ton intentionnellement séducteur.

Elle déglutit.

– Les amis ne s’embrassent pas à ta façon.

Il s’approcha encore, jusqu’à ce qu’elle se retrouve acculée contre la porte.

– Juste un petit bisou amical. Parole de scout.

– Tu as été scout ?

– Non.

Il leva lentement la main pour éviter de l’effrayer, et lui caressa la joue. Il lui adressa un sourire désarmant qu’elle lui retourna. Il pressa ses lèvres contre les siennes, fermement mais avec douceur, et se figea.

Julia attendait qu’il fasse quelque chose, qu’il ouvre la bouche, qu’il s’en aille, n’importe quoi, mais ce ne fut pas le cas. Il était comme paralysé, appliquant une légère pression sur sa bouche, jusqu’à ce qu’il se retire et lui adresse un nouveau sourire.

– Ce n’était pas si terrible, hein ? gloussa-t-il en suivant le contour de sa mâchoire du bout du doigt.

Elle secoua la tête.

– Au revoir, Gabriel.

Quand elle referma la porte derrière elle, il s'adossa contre le mur en se frottant les yeux, marmonnant pour lui-même.

*

* *

Quand Gabriel rentra chez lui après un rendez-vous fort désagréable avec Christa, il attrapa un Perrier dans le réfrigérateur et composa le numéro de John Green, son avocat. Cela faisait un moment qu'il n'avait pas eu besoin de ses services, et il s'en réjouissait. John avait des clients louches, mais c'était le meilleur, et l'enseignant le savait très bien, surtout dès qu'il était question de droit pénal canadien. Il n'était malheureusement pas du tout spécialiste en droit du travail, ce qu'il ne manqua pas de lui faire remarquer à plusieurs reprises au cours de leur conversation d'une bonne demi-heure.

– Il faut que je te prévienne, si la règle de non-fraternisation figure dans ton contrat de travail, tu la violes à tes risques et périls, et ce péril, c'est la perte de ton boulot. Alors, permets-moi de te poser une question : est-ce que tu couches avec elle ?

– Non, répondit-il laconiquement.

– Bien. Tâche de faire en sorte que ça continue comme ça. En fait, mon conseil de professionnel, c'est de ne plus t'approcher de cette fille jusqu'à ce que je te rappelle. Quel âge a-t-elle ?

– Pardon ?

– La fille, Gabriel, la bimbo.

– Appelle-la encore une fois comme ça et je vais voir ailleurs.

L'avocat marqua un temps d'arrêt. Gabriel était un enfoiré de dur à cuire, il le savait, un peu castagneur sur les bords. Et John n'avait pas le courage de se disputer au téléphone.

– Je voulais dire : la jeune femme en question, quel âge a-t-elle ?

– Vingt-trois ans.

Il poussa un soupir de soulagement.

– Bon. Au moins, il n'y aura pas de détournement de mineure.

– Là aussi, je vais faire comme si je n'avais rien entendu.

– Écoute-moi, Emerson. Je suis ton avocat. Laisse-moi faire mon boulot. Je ne peux pas te donner mon avis de professionnel sur ta situation si je n'ai pas tous les éléments en main. L'une de mes associées a poursuivi l'université de Toronto, l'an dernier. Je lui demanderai de me mettre au courant. Mais, pour le moment, mon conseil, c'est de rester le plus loin possible de cette fille, et en tout cas de ne pas coucher avec elle. C'est bien compris ?

– Oui.

– Et permets-moi de me montrer plus explicite. N'entreprends aucune activité sexuelle avec elle. Aucune. Aucun de nous deux n'a envie d'être entraîné dans un débat clintonien à propos de ce qu'est ou non une relation sexuelle. Ne fais rien avec elle, peu importe si elle est consentante.

– Et si on avait une liaison platonique, non sexuelle ?

Après un long silence, John commença à se gratter l'oreille avec son auriculaire.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Et si je la voyais de manière amicale, sans rapports sexuels ?

John éclata de rire.

– Tu te fous de moi, Emerson ? Je ne te crois pas. Pourtant, je suis payé pour ! Personne d’autre ne te croira non plus.

– Ce n’est pas le sujet. La question, c’est de savoir si on enfreint les règles si on n’a aucune activité sexuelle.

– Personne ne va croire que tu entretiens une liaison avec une étudiante sans relations sexuelles, surtout avec ta réputation. Bien sûr, c’est à l’employeur d’apporter la preuve de la charge, à moins que ta *chiquita* ne porte plainte contre toi, ou que quelqu’un vous surprenne tous les deux dans une situation compromettante. Ou qu’elle finisse en cloque.

– Ça ne se produira pas.

– C’est ce qu’ils disent tous, Emerson.

Ce dernier s’éclaircit la voix.

– Oui, mais dans ce cas, c’est inenvisageable. Et pour plus d’une raison.

John leva les yeux au ciel et préféra éviter de donner un cours de biologie à M. le professeur.

– Quoi qu’il en soit, si tu te fais pincer et qu’il n’y a pas de contact sexuel, il est probable que tu n’encoures qu’un blâme pour relation inconvenante. Mais je ne peux pas en être certain tant que je n’aurai pas lu le règlement, et il faut que mon associée me dise s’il y a déjà eu des précédents dans cette université.

– Je te remercie.

– C’est ta peau, pas la mienne, que tu risques, alors, sois prudent. Moi, dans un cas comme dans l’autre, je me ferai payer. (Il s’éclaircit la voix.) Et, Gabriel ?

– Oui ?

– À ta place, je me tiendrais à carreau pendant un petit moment. Pas de filles, pas de bagarres, pas d’ivresse en public ou quoi que ce soit de ce genre. Tout procès avec l’université fera ressurgir ton passé, tâche de t’en souvenir. Essaie de faire en sorte que le passé reste le passé, d’accord ?

– D’accord, John.

Sur ce, Gabriel raccrocha et saisit ses clés, décidé à évacuer sa frustration à son club d’escrime.

*

* *

De retour chez elle, Julia s’empressa d’aller fouiller le parterre de fleurs désormais en sommeil, à la recherche du moindre fragment de la carte de Gabriel. Malheureusement, elle ne mit la main que sur quelques morceaux de carton déchirés, ce qui était loin d’être suffisant pour reconstituer son message.

Elle passa une bonne partie de la journée à parcourir le livre de Charles Williams, prenant des notes susceptibles, espérait-elle, de lui être utiles lors de son rendez-vous avec Katherine. Elle dut reconnaître que la prévoyance de Gabriel, sur ce point, était presque providentielle. Williams avait une telle maîtrise de Dante que son travail lui ouvrait un nombre incroyable de perspectives pour son mémoire.

Avant d’aller se coucher, elle s’assit sur son lit, son iPod dans les oreilles, et se mit à penser à Gabriel. Il avait uploadé deux chansons pour elle. La deuxième était *Dante’sayer*, également de Loreena McKennitt. C’était un morceau très émouvant, qui la fit fondre en larmes. Ce soir-là, elle s’endormit de nouveau avec la photo de son tiroir à sous-vêtements sous son oreiller, réfléchissant à un certain nombre de points.

Gabriel avait été toxicomane. Elle savait pertinemment que si sa dépendance reprenait le dessus, elle en deviendrait elle aussi victime, et que cela l'entraînerait dans un gouffre qu'elle préférait même éviter d'imaginer.

En outre, toute relation avec Gabriel aurait le potentiel d'entacher leurs carrières. Dès que leur liaison serait mise au jour, il serait le jeune professeur talentueux qui se serait tapé un beau petit lot déniché dans l'un de ses cours, ce qui ferait de lui le sujet principal des conversations salaces lors des cocktails de la faculté. Elle serait la jeune garce prête à écarter les cuisses pour obtenir son diplôme parce qu'elle n'était pas assez intelligente pour l'avoir d'une autre manière. Qu'importe, en fait, qu'ils attendent la fin du semestre ou non, les commérages iraient bon train.

Enfin, elle n'avait que dix-sept ans quand elle était tombée amoureuse de Gabriel Emerson. Sans doute cela pouvait-il être expliqué par le lien passionné qui les unissait, par la façon dont il la regardait, ou les émotions qu'il suscitait en elle quand il l'enlaçait. Quelles que soient les raisons de son béguin, elle était tombée amoureuse de lui, et pas qu'un peu. Quand elle avait compris qu'il n'irait pas la chercher, elle avait tenté de contenir ses sentiments. De s'en débarrasser en s'éprenant de quelqu'un d'autre. Mais, blottie dans ses bras, la veille, elle s'était laissé submerger par un flot d'émotions, et toutes les petites défenses qu'elle était parvenue à ériger avaient été emportées par la vague comme un vulgaire château de sable. L'amour qu'elle éprouvait pour lui était encore présent, une petite flamme brûlant vaillamment, que toute l'eau de l'océan ne parviendrait jamais à éteindre.

Alors, peut-être que si elle avait l'impression de ne plus avoir le choix, c'était parce qu'il était déjà fait. Elle l'avait fait quand il lui avait demandé sa main et qu'elle la lui avait offerte sans la moindre question. Dès qu'il l'avait touchée, elle avait compris qu'elle lui appartenait. Ensuite, il avait toujours été là, tapi dans l'ombre, tel un fantôme refusant de partir. À présent, le fantôme avait décidé qu'il voulait bien d'elle.

Mais Julia était convaincue qu'il ne l'aimerait jamais.

*

* *

Le lendemain matin, elle consulta le répondeur de son téléphone et fut surprise d'y trouver un message de Gabriel. Il avait appelé après qu'elle se fut endormie.

« Julianne, tu m'as promis que tu décrocherais ton téléphone. (Soupir.) J'espère que tout va bien et que tu es sous la douche ou quelque chose de ce genre. Appelle-moi dès que tu as ce message.

« Je suis désolé de ne pas avoir pu t'emmener au restaurant ce soir, mais j'aimerais bien dîner avec toi demain. Pourrait-on au moins en parler ? (Pause.) Rappelle-moi, *principessa*. S'il te plaît. »

Elle sauvegarda aussitôt son numéro, mais au nom de « Dante Alighieri ». Quand elle le rappela, elle tomba sur son répondeur.

– Salut, c'est moi. Euh, désolée de ne pas avoir entendu ton message hier soir. Je m'étais endormie. Naturellement, je serais ravie de te voir, mais j'ai l'impression qu'il serait trop risqué d'aller au restaurant. Je veux de nouveau apprendre à te connaître, Gabriel, et j'espère qu'on trouvera le moyen de le faire. Encore désolée d'avoir manqué ton appel. À plus tard.

Elle passa une bonne partie de son vendredi à travailler sur son projet de mémoire. Elle garda son téléphone allumé, au cas où. Mais elle ne reçut aucun appel de Gabriel. Paul, en revanche, la contacta. Leur conversation fut relativement brève, car il fut interrompu dans son box par l'arrivée du Pr Emerson. Comme ce dernier semblait de bien meilleure humeur, l'étudiant n'eut pas trop de mal à

croire qu'il se soit montré accommodant avec elle. Et Julia fit tout son possible pour dissiper ses derniers doutes. Crise évitée.

Après un rendez-vous particulièrement intéressant avec Katherine, elle rentra chez elle et prit pour tout repas une soupe de tomates. Après dîner, elle se doucha et s'enroula dans une serviette violette qui lui couvrait tout juste la poitrine et les fesses, se dirigeant vers son placard pour y chercher un pyjama en pilou qu'elle enfilerait pour aller se coucher. Compte tenu de la fraîcheur de l'air en cette fin de mois d'octobre et de la proximité de Halloween, elle trouva que le pyjama avec une citrouille serait parfaitement de circonstance.

Toc, toc, toc.

Surprise, Julia poussa un petit cri. Elle entendit une voix étouffée à sa fenêtre, et l'on frappa de plus belle au carreau. Elle se précipita, tira le rideau et aperçut le visage inquiet de Gabriel.

– Tu m'as fait peur ! s'cria-t-elle d'une voix aiguë. Elle déverrouilla la vieille fenêtre et tenta de la soulever d'une main tout en se cramponnant de l'autre à sa serviette avec une certaine anxiété.

– Tu ne répondais pas au téléphone. Ni à la porte. J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose. Je suis allé dans le jardin, et j'ai vu que c'était allumé. (Quand il remarqua qu'elle se débattait avec la fenêtre, il glissa ses doigts en dessous.) Laisse-moi faire.

En un seul mouvement, il parvint à soulever la vitre et à lui tendre deux sacs en papier.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le dîner. À présent, recule, il fait froid, dehors.

Après avoir posé les mains sur le rebord de la fenêtre, il tenta de se hisser.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je passe par la fenêtre, pourquoi ?

– Je pourrais te faire entrer par la porte, comme quelqu'un de normal, protesta-t-elle en déposant les sacs sur la table pliante.

Il fit basculer ses jambes à l'intérieur en lui lançant un regard concupiscent.

– Non, tu ne peux pas, tu es presque nue. (Il referma solidement la fenêtre, la verrouilla et tira le rideau.) Tu ferais bien d'aller enfiler quelque chose.

Julia fut prise d'un frisson quand il caressa son épaule nue du bout du doigt.

Douce, humide et chaude, songea-t-il.

Quand elle ajusta sa serviette, il détourna le regard. Elle était presque nue et encore trempée de la douche, et, à sa vue... il fut pris de soubresauts. Plus d'une fois.

– Je t'en prie, va t'habiller, Julianne, lui recommanda-t-il d'une voix grave et rocailleuse.

Elle réagit à ce qu'elle prit pour de l'embarras et recula aussitôt.

– Je vais me changer dans la salle de bains, bredouilla-t-elle, se mettant instantanément en quête d'une tenue de yoga et de ses vieux chaussons en agneau retourné.

– Pourquoi n'as-tu pas allumé le chauffage ? demanda-t-il quand elle se précipita dans la salle de bains.

– Il est allumé.

– Pratiquement pas. Il fait presque aussi froid ici que dehors. Tu vas tomber malade en te baladant partout en serviette.

Elle referma la porte derrière elle, mettant un terme à leur conversation.

Gabriel tenta de s'adapter à la température et se mit en quête d'un thermostat, mais naturellement il n'y en avait pas. Il se retrouva bientôt à quatre pattes, pour se battre avec l'antique radiateur qui était l'unique source de chaleur dans la pièce principale de l'appartement. *Comment fait-elle pour vivre comme ça ? Il gèle, ici.*

Quand elle sortit de la salle de bains, elle remarqua que Gabriel n'avait pas quitté son manteau, et qu'il était à genoux devant son radiateur, comme s'il s'agissait d'un autel. Elle se mit à glousser.

– Tu es plus souvent à genoux qu'un professeur moyen.

Il la fusilla du regard.

– Très amusant, Julianne. Ce radiateur ne sert à rien. Tu as un chauffage d'appoint ?

– Il y a un convecteur électrique dans la salle de bains, mais je ne m'en sers jamais.

Il se leva en secouant la tête et lui passa devant. Il monta le chauffage à fond et s'assura de laisser la porte grande ouverte.

– Permits-moi juste de réchauffer un peu ton appartement. Tu as les cheveux mouillés, et tu vas attraper froid. Je vais te faire un peu de thé, proposa-t-il en pendant son manteau derrière sa porte d'entrée.

– Je vais le faire, dit-elle doucement.

– Je t'en prie.

Il lui déposa un baiser sur le front et s'empara de la bouilloire électrique, qu'il remplit d'eau au robinet de la salle de bains. Il se mit à quatre pattes pour la brancher sous la commode.

Julia tenta vraiment de résister à l'envie d'observer la manière dont son pantalon de laine noire moulait son merveilleux fessier. Pour se changer les idées, elle compara sa conduite à celle qu'il avait eue lors de sa précédente visite dans son petit terrier. C'était comme s'il y avait deux Gabriel. Et c'était le gentil qui était venu la voir, ce soir-là. *Ce nouveau modèle est tout aussi beau, mais infiniment plus attirant.*

– Maintenant, déclara-t-il en regardant autour de lui, il faut que je te réchauffe.

Il la dévisagea puis l'étreignit, lui frottant le dos avec la paume de ses mains.

– Ça va ?

– Oui.

– Pourquoi ne réponds-tu pas au téléphone ?

– Je réponds. Sauf quand je dors ou que je suis sous la douche.

– Je m'inquiétais. Tu n'as pas décroché hier soir, et tu ne m'as pas répondu il y a environ une heure.

– Je me lavais les cheveux.

Il enfouit son visage dans son cou et huma son parfum. *De la vanille.*

– Julianne, commença-t-il en s'appêtant à lui caresser le visage de sa main gauche.

Elle cilla.

– Oui ?

Il demeura silencieux.

Elle leva les yeux vers lui d'un étonné. Le regard sombre, il la dévisageait intensément.

Il se pencha de nouveau vers elle et se mit à lui effleurer le côté gauche du cou du bout des lèvres, commençant juste sous le lobe de son oreille et achevant par sa clavicule. Julia sentit le désir monter au creux de son ventre, et un peu plus bas. Ses lèvres ne faisaient que frôler la surface de sa peau, et elle eut l'impression que chaque goutte de son sang se précipitait vers cette zone. Son contact était plus sensuel, plus affectueux que jamais.

De haut en bas et de bas en haut, il suivait la courbe de son cou, dardant la langue de temps à autre pour goûter à la saveur de sa peau. Il retirait parfois ses lèvres pour pouvoir la caresser délicatement avec son nez ou son menton, lui éraflant la peau avec sa barbe à peine naissante. Il l'embrassa doucement dans le creux du cou et pressa fermement ses lèvres sur sa gorge, entamant son séjour du côté droit.

Julia se mit à gémir en fermant les yeux, remontant les bras dans le dos de l'enseignant pour enfoncez ses mains dans ses cheveux. Elle bougeait ses doigts sans y réfléchir, lui caressant la nuque juste au-dessus du col de sa chemise.

– Hmm, soupira-t-elle.

– Ça te plaît ? chuchota-t-il en continuant à l'embrasser délicatement.

Elle murmura son approbation.

– J'ai envie de te faire plaisir, Julianne. Plus que tu ne peux l'imaginer. (Il porta une attention toute particulière à sa peau, autour de son oreille, et juste sous sa mâchoire, la taquinant légèrement avec sa langue.) Dis-moi si j'y arrive.

Elle entendit à peine sa question, concentrée qu'elle était sur la myriade de sensations qui lui traversaient le corps et la chaleur qui commençait à l'envahir. Elle n'avait plus froid. À part lui, plus rien n'existait.

– Tu me fais plaisir, Gabriel, chuchota-t-elle d'un air hagard.

– C'est une déclaration de désir, lui susurra-t-il à l'oreille, lui arrachant un frisson. Si on était amants, je t'embrasserais comme ça pour t'indiquer mon intention de t'amener au lit. Et tu ne peux qu'imaginer les délices qui t'y attendraient. Mais, pour le moment, je dois me contenter de te déclarer que je brûle pour toi. Je ne me permettrai pas de te toucher les lèvres, de peur d'être incapable de m'arrêter.

Elle se mit à gémir encore plus fort, et il poursuivit son œuvre, repoussant ses cheveux de ses épaules pour pouvoir reprendre son exploration. Il l'embrassait le plus délicatement possible, lui couvrant le cou de baisers jusqu'à ce qu'il puisse enfin lui saisir le lobe de l'oreille entre ses lèvres et tirer légèrement dessus, en traçant le contour avec la langue.

– Si je pouvais goûter à la saveur de ta bouche, je ne répondrais plus de moi. Il ne me reste donc qu'à vénérer ce cou magnifique. Je sais très bien que, dans quelques secondes, il va falloir que je me retire, avant que la tentation ne soit trop grande. Elle l'est déjà. Tu n'as pas idée à quel point j'ai envie de toi.

Il avait pris une voix rauque et semblait respirer plutôt vite.

Julia sentit ses jambes sur le point de se dérober sous elle, et se mit à osciller. Ce fut le moment que choisit la bouilloire pour se mettre à siffler. Gabriel l'embrassa chastement sur la joue et alla préparer du thé pendant que Julia s'asseyait en tremblant sur l'une des chaises. Son cœur battait si fort qu'elle crut qu'elle allait avoir une crise cardiaque. Elle pencha la tête et la posa dans le creux de ses mains.

Si je me mets dans des états pareils quand il m'embrasse, qu'est-ce que ça va être quand il va...

– Quel genre de thé veux-tu, ma chérie ?

Même s'il l'observait reprendre son souffle avec peine, il n'y avait qu'un léger soupçon d'amusement dans sa voix.

Naturellement, la seule raison pour laquelle il avait été en mesure de reprendre si vite le sien, c'était parce qu'il s'était éloigné. Et il était nettement plus doué qu'elle pour dissimuler ses sentiments, sauf quand on y regardait de plus près.

– Du lady grey. Il y en a dans la boîte près de la théière, répondit-elle d'une voix tremblante.

– Je ne bois pas beaucoup de thé. Il ne sera donc certainement pas aussi bon que le tien. Mais, avec un peu de chance, il sera buvable.

Elle haussa un sourcil mais le remercia poliment quand il déposa la théière, une tasse et sa soucoupe devant elle.

– J'ai acheté deux ou trois choses pour dîner. Tu as déjà mangé ?

– J’ai pris une soupe.

– Julianne. (Il prit place à côté d’elle et lui adressa un regard réprobateur.) Ce n’est pas un repas, une soupe.

– Oui, il me semble que j’ai déjà entendu ça quelque part.

Elle prit l’air indigné et éclata de rire.

Les premières choses qu’il tira du sac furent une bouteille de vin et un tire-bouchon en forme de lapin.

– Tu as des verres à vin ?

– Oui.

Elle se dirigea d’un pas hésitant vers la petite cuisine. Elle avait encore des questions à lui poser à propos de sa relation avec l’alcool, surtout à la lumière de son passé. Mais elle avait décidé de lui accorder le bénéfice du doute. Pour le moment.

De retour à la table, elle lut l’étiquette, sur la bouteille : « Serego Alighieri Vaio Armaron 2000 ».

– Est-ce la personne à laquelle je pense ? s’enquit-elle en désignant la bouteille.

Il lui prit la main et lui déposa un baiser dans la paume.

– Oui. Le fils de Dante a acquis ce vignoble au XIV^e siècle, et la famille Masi y produit toujours du vin.

Il s’appuya contre le dossier de la chaise pliante et l’observa en silence. Elle semblait abasourdie.

– J’ignorais que sa famille possédait un vignoble.

– C’est un excellent vin. Même si, à la lumière de notre passé, tu trouveras peut-être ce choix par trop sentimental ?

Elle secoua la tête.

– Non, non, pas du tout.

– J’ai travaillé jusque tard, mais je voulais absolument dîner avec toi. Je suis donc allé chez *Pusateri*, et j’ai commandé quelque chose à emporter. Il y a des *manicotti*, de la salade César et une miche de pain. Qu’en dis-tu ?

Elle observa l’étalage de nourriture devant elle et eut aussitôt faim.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-elle en désignant un paquet de cookies avec un renne sur l’étiquette.

Il esquissa un sourire.

– Des cookies au citron vert de chez *Dancing Deer Baking Co*. Ce sont mes préférés. Pourquoi ne me laisserais-tu pas m’occuper de tout ça pendant que tu te sèches les cheveux et que tu bois ton thé ?

Il lui passa la main dans ses longs cheveux mouillés.

– Pourquoi veux-tu toujours me nourrir ?

Sa main se figea.

– Je te l’ai dit, j’aime te procurer du plaisir. (Il ôta sa main et prit un air perplexe.) C’est comme ça que se comporte, un homme, quand il est intéressé par une femme, Julianne. Il est attentif et prévenant. (Il lui adressa un sourire malicieux.) Peut-être suis-je en train d’essayer de te faire comprendre que si je prends à ce point soin d’assouvir tes besoins alimentaires, je le prendrai encore plus à satisfaire tes autres, euh... désirs.

Comme elle se mit aussitôt à rougir, il lui caressa la joue.

– Tu as une peau magnifique, lâcha-t-il. Comme une rose à sa première floraison. (Il la contempla avec une certaine admiration.) Rachel a cessé de rougir quand elle a commencé à coucher avec Aaron.

– Comment le sais-tu ?

– Si je m’en souviens bien, on l’a tous remarqué. D’un jour à l’autre, elle est passée du *Petit Prince* aux boutiques de lingerie.

Julia se mordilla la lèvre d’un air songeur.

– J’ai adoré ce livre.

– « On ne voit bien qu’avec le cœur. L’essentiel est invisible pour les yeux », déclara-t-il.

– Exactement, murmura-t-elle. J’aime beaucoup le passage où le renard explique au petit prince ce que signifie le fait d’apprivoiser. Le renard décide alors qu’il veut devenir son animal, quitte, ce faisant, à devenir vulnérable.

– Julianne, il me semble que tu devrais te sécher les cheveux à présent.

Il ôta la main de son visage et se leva brusquement, lui tournant prétendument le dos pour préparer le repas, la laissant se demander ce qui l’avait perturbé à ce point.

*

* *

Après le dîner, ils se retrouvèrent assis sur le lit comme sur un canapé. Gabriel appuya quelques oreillers contre le mur et s’y adossa, passant son bras autour de la taille de la jeune femme.

– Désolée si ce n’est pas très confortable, s’excusa-t-elle humblement.

– C’est très confortable.

– Je sais que tu détestes cet endroit. C’est petit, il y fait froid, et...

Elle désigna la pièce d’un geste de la main.

– Je regretterai jusqu’à la fin de mes jours tout ce que j’ai dit quand tu as eu la bonté de m’inviter. Je ne déteste pas cet endroit. Comment le pourrais-je ? (Il croisa ses doigts avec les siens.) C’est là où tu te trouves.

– Je te remercie.

– C’est moi qui te remercie de tout rendre beau par ta seule présence.

Elle esquissa un sourire quand il porta ses mains à ses lèvres et lui embrassa tendrement chacun de ses doigts, l’un après l’autre.

– À présent, parle-moi de ton rendez-vous avec Katherine.

Elle dut patienter un moment que ses doigts cessent de picoter avant de commencer.

– Elle était exactement comme tu me l’as décrite, très heureuse que j’aie lu Charles Williams. J’ai l’impression que ça lui a fait chaud au cœur. Elle a accepté de devenir ma directrice de thèse.

– Et qu’a-t-elle pensé de ton projet de mémoire ?

– Euh, elle a trouvé que ce n’était pas très original. Plutôt que de comparer l’amour courtois et le désir, elle m’a conseillé de me pencher sur les différents aspects de l’amitié entre Virgile et Dante, par rapport à l’amour courtois. Ainsi, plutôt que d’évoquer l’amour et le désir, je discuterai d’amour et d’amitié.

– Et ça te convient ?

– Je crois. On a trouvé qu’il valait mieux que je suive le cours du Pr Leaming sur Thomas d’Aquin, le semestre prochain, parce qu’il traite pour l’essentiel d’amour et d’amitié.

Il hocha la tête.

– Je connais Jennifer Leaming. C’est quelqu’un de bien.

Julia se mit à triturer sa couette.

Il posa la main sur les siennes.

– Quoi ?

– Rien.

– Dis ce que tu as sur le cœur, Julianne. Qu’y a-t-il ?

– J’ai envoyé un e-mail au Pr Leaming, il y a une semaine, pour lui demander de diriger mes travaux. C’était avant qu’on ait notre, euh... conversation.

Le regard de Gabriel se fit momentanément glacial.

– Et que t’a-t-elle répondu ?

– Rien.

– C’est quelqu’un de très occupé. Elle n’est pas titulaire, et je doute qu’elle ait le temps de superviser des étudiants hors du département de philosophie. (Il marqua une pause.) Tu ne m’as pas cru lorsque je t’ai dit que j’allais te trouver un autre directeur de thèse ?

Julia se sentit mal à l’aise.

– Si.

– Alors, pourquoi as-tu ressenti le besoin de le faire dans mon dos ?

– Je voulais voir si je pouvais régler ça toute seule.

Il serra les lèvres.

– Et comment ça s’est passé ?

– Mal.

– Tôt ou tard, il va falloir que tu commences à me faire confiance. Surtout à propos de tout ce qui concerne l’université. Sinon, ça ne va pas fonctionner.

Elle hocha la tête, se mordant légèrement la joue.

– Raconte-moi ton entrevue avec Christa.

– Je préférerais ne pas en parler. C’est une emmerdeuse. (Julia tenta vainement de réprimer un sourire.) Elle est bien trop occupée à tenter de sauver son projet de thèse pour nous causer le moindre problème. Je ne l’accepterai jamais tel qu’il est, ce qui signifie qu’il lui faudra trouver un autre directeur. Et, comme tu t’en es rendu compte, je suis le seul professeur qui supervise des thèses sur Dante, à ce jour.

– Alors, Christa est renvoyée ?

– Je lui ai dit aujourd’hui que je lui donnais jusqu’au 18 décembre pour me remettre un projet acceptable. Et je lui fais une faveur. Alors, ne t’inquiète plus pour elle. Son avenir universitaire ne tient qu’à un fil, et c’est moi qui dispose de l’autre.

Parfait, songea Julia.

– J’ai eu une discussion intéressante avec mon avocat, aujourd’hui.

Elle but une nouvelle gorgée de vin et attendit qu’il poursuive.

– Il m’a dit qu’il allait jeter un coup d’œil à cette règle de non-fraternisation, mais il m’a sérieusement mis en garde contre toute relation sentimentale avec toi tant que tu suivras mes cours.

Elle se mit à rougir.

– Est-ce que ça concerne aussi les baisers ?

– Sans aucun doute, mais il m’a fait remarquer que l’université se préoccupait essentiellement de relations sexuelles. Donc, tant que nous resterons chastes et discrets ce semestre, je suis persuadé que nous n’aurons aucun problème. (Julia se fit écarlate et baissa les yeux sur son verre de vin.) Il va donc falloir que tu gardes les mains dans tes poches. Du moins tant que je ne t’aurai pas remis ton diplôme. Ensuite, eh bien...

Il lui adressa un sourire suggestif.

– Tu ne peux pas m’embrasser à un moment et noter mon mémoire à un autre.

– À ce stade, je serais bien incapable de faire preuve de la moindre objectivité au sujet de ton travail. Je vais demander à Katherine de le noter.

– Ne risque-t-elle pas de trouver ça un peu particulier ?

Il sourit.

– Je trouverai un prétexte. Et je lui achèterai une bouteille de whisky de Lagavulin de seize ans d'âge. Ça réveillerait un mort.

– Ce que tu proposes, ce n'est qu'un autre genre de fraternisation, en quelque sorte.

Il prit le visage de la jeune femme entre ses mains.

– Mais c'est moins grave qu'une relation amoureuse, et ça nous fait donc courir de bien moindres risques avec l'administration. Je demanderai à mon avocat d'étudier toutes les failles possibles.

– Je ne veux pas être une faille.

– Je ne te considère pas comme tel. Préfères-tu que je ne m'approche plus de toi pendant cinq semaines et qu'on ne se voie plus du tout ? Que je ne te tiennne plus la main et que je ne t'enlace plus ? C'est ce que tu veux ? (Elle réfléchit un moment, et cette idée la rendit malade. Elle secoua la tête.) J'aimerais bien que l'on continue à se voir. En tant qu'amis, naturellement. C'est à toi de décider si tu peux me faire confiance, et il faut toujours que l'on apprenne à mieux se connaître. Ce que l'université ne sait pas ne nous fera pas de mal.

Il lui prit son verre de vin des mains et le déposa à côté du sien sur la table pliante. Quand il regagna sa place, il l'attira vers lui de sorte qu'elle soit presque assise sur ses genoux.

– On pourrait faire semblant d'être tous les deux au lycée et d'habiter à Selinsgrove. On dirait qu'on viendrait juste de se rencontrer, et comme on serait de petits adolescents bien sages et un peu vieux jeu, on aurait fait vœu de chasteté.

– Il semblerait que tu y aies beaucoup réfléchi...

– J'ai l'imagination fertile dès qu'il s'agit de toi, chuchota-t-il. Et je regrette peut-être qu'on n'ait pas pu passer notre adolescence ensemble.

– Ça va donc se transformer en relation amoureuse...

Il se tut un moment.

– J'avais en tête quelque chose de moins vulgaire. Mais ce que sera ou non notre relation dépend entièrement de toi, Julianne.

Elle hocha la tête pour lui indiquer qu'elle l'avait entendu, et ils se turent tous les deux. Elle finit par fermer les yeux, humant son parfum et se sentant étrangement apaisée par le rythme régulier des battements de son cœur. Il lui caressa les cheveux et lui chuchota quelque chose en italien.

– Julianne ?

Silence.

– Julia ?

Il découvrit en se penchant qu'elle s'était assoupie. Il ne voulait pas la réveiller. Mais il ne souhaitait pas non plus partir sans lui dire au revoir, et il préférait qu'elle verrouille la porte derrière lui.

Il la souleva avec précaution et la fit glisser sous les draps et l'édredon, espérant qu'elle se réveillerait. Mais ce ne fut pas le cas. Il contempla sa petite silhouette, la façon dont sa poitrine se soulevait au rythme de son souffle léger, dont ses lèvres étaient légèrement entrouvertes. Elle était jolie. Elle était délicieuse.

Il était incapable de se souvenir de la dernière fois où il avait passé une soirée en toute innocence avec une belle femme. Une soirée chaste, mais pleine de désir et de passion. Il avait envie d'elle.

Mais un vieux conflit intérieur ressurgit dans son esprit. Il refusait de la corrompre, qu'elle lui ressemble. Il ne voulait pas qu'elle devienne vulnérable, ni qu'elle souffre, dans tous les sens du terme. Il doutait sérieusement de sa capacité à entretenir une relation physique avec elle sans perdre toute maîtrise, car rien qu'en la voyant dans sa serviette, il avait failli faire voler en éclats toute sa détermination.

Voilà ce qu'il advient après des années de luxure débridée. Tu n'es même plus en mesure de la séduire comme quelqu'un de bien élevé. Tu veux lui faire l'amour sans lui donner l'impression de la baiser, mais en es-tu seulement capable ? Peux-tu avoir avec elle une relation sexuelle sans la traiter comme un joli jouet conçu dans le seul but de te satisfaire ? Te sens-tu à même d'aimer sans pécher ?

Tandis qu'il contemplait l'agneau aux joues rouges qui lui faisait suffisamment confiance pour s'endormir dans ses bras, inconsciente de la passion qui bouillait dans ses veines, ses pensées le troublèrent. Il vida ses poches et éteignit son iPhone avant de se diriger vers la salle de bains. Il baissa le chauffage, comme promis, et se mit rapidement en tee-shirt et en caleçon. Il prit le temps de faire l'inventaire des produits de bain et des shampooings, s'efforçant de mémoriser leurs noms pour être sûr d'en avoir la prochaine fois qu'elle viendrait chez lui. Il préférait nettement la vanille à tous les autres parfums. *Même si la vanille et le chocolat...*

Il éteignit les lumières et se hissa sur son lit. Il était bien trop étroit pour deux. En fait, il lui rappela avec une certaine nostalgie ceux des dortoirs de Princeton ou du Magdalen College. Presque. Ceux-là étaient tout juste assez confortables pour y dormir, et naturellement loin d'être idéaux pour toutes sortes d'activités sexuelles. Par chance, de telles activités n'étaient pas au menu, ce soir-là.

Quand il se tourna sur le côté, il referma la main sur un petit morceau de papier coincé sous l'oreiller. Il le récupéra et le brandit au clair de lune qui parvenait à s'infiltrer dans la pièce malgré les rideaux. Ce qu'il vit le surprit au plus haut point, car ce qu'il tenait dans sa main n'était autre qu'une vieille photo de lui qui datait de son séjour à Princeton. Il reconnut le maillot de l'équipe d'aviron de l'université qu'il portait.

Où a-t-elle eu ça ? Depuis quand l'a-t-elle ? Il la remit à sa place sous l'oreiller, esquissant un sourire émerveillé. Un semblant d'espoir commençait à lui réchauffer le ventre.

Il n'avait jamais été un adepte de la position « en cuillères » pour dormir. Il la trouvait bien trop intime à son goût. Mais ce soir-là, c'était ce qu'il voulait. Il se blottit contre elle et étendit son bras gauche autour de sa taille, posant légèrement sa main sur son ventre. Ils s'emboîtaient à la perfection. Il poussa un soupir de satisfaction en sentant la douce chaleur de la jeune femme qu'il enlaçait, le nez enfoui dans sa longue chevelure au parfum de vanille.

*

* *

Aux environs de 3 heures du matin, Julia ouvrit les yeux. Un bras puissant l'empêchait de bouger, et le parfum de Gabriel lui emplissait les narines. Elle était blottie dans ses bras, contre son torse. Même s'il remua, apparemment en réaction à son anxiété, elle comprit au son de sa respiration qu'il dormait encore.

Elle l'observa dans le noir. Combien d'années avait-elle attendu avant de pouvoir de nouveau dormir à son côté ? Elle se retourna lentement pour se mettre sur le dos. Les yeux clos et le visage paisible, il paraissait nettement plus jeune. Il ressemblait presque à un petit garçon. À un gentil petit

garçon aux cheveux bruns et aux lèvres roses qui souriait joliment dans son sommeil. Elle poussa un soupir de satisfaction.

Il ouvrit brusquement les yeux. Dans le noir, il lui fallut un moment pour la trouver, mais quand il y parvint, il se pencha pour lui déposer un baiser sur les lèvres.

– Ça va ? chuchota-t-il contre sa bouche.

– Tu es encore là.

– Je ne te quitterai plus jamais sans te dire au revoir. Tu n'arrives pas à dormir ?

– J'ai cru que c'était un rêve.

Il lui sourit.

– Rien que pour moi.

– Tu es superbe, Gabriel. Tu l'as toujours été, tu sais.

– La nature est cruelle : l'ange déchu conserve sa beauté. Mais je suis laid à l'intérieur.

Elle l'embrassa à son tour brusquement, tentant d'appuyer à l'avance la véracité des paroles qu'elle allait prononcer.

– Quelqu'un de laid à l'intérieur ne m'aurait jamais acheté de sacoche en préférant taire sa générosité.

Il la regarda fixement.

– Depuis combien de temps es-tu au courant ?

– C'est Rachel qui me l'a appris.

– Et ça t'a incitée à l'accepter ou pas ?

– Sur le moment, moitié-moitié.

– J'ai remarqué que tu ne l'utilisais plus, chuchota-t-il en repoussant des cheveux de son visage.

– Je vais m'en resservir.

– Alors, elle te plaît ?

– Énormément. Je te remercie.

Il frotta légèrement son nez contre le sien.

– Tu n'étais que ravissante à dix-sept ans, Julianne. Aujourd'hui, tu es éblouissante.

– Tout le monde est beau, dans le noir, murmura-t-elle.

– Non, c'est faux.

Il l'embrassa puis recula brusquement, parvenant au prix d'un effort surhumain à s'arrêter.

Elle posa la tête sur sa poitrine et ferma les yeux, écoutant le battement régulier de son cœur et tentant de ne pas trop s'enflammer.

– Je viens de me rendre compte, Julia, que je ne parviens à obtenir des réponses franches de ta part que lorsque nous sommes dans le même lit. (Elle se mit à rougir, et même s'il faisait noir, Gabriel le devina. Il gloussa doucement.) À quoi est-ce dû, à ton avis ?

– Quand on est au lit, tu es gentil avec moi. Je me sens... en sécurité.

– J'ignore jusqu'à quel point on peut être en sécurité avec moi, Julianne, mais je te promets d'essayer d'être tout le temps gentil avec toi. Surtout au lit.

Elle l'étreignit très fort et acquiesça contre son torse, comme si elle comprenait tout ce que cela pouvait impliquer. Ce qui n'était pas le cas. Comment aurait-elle pu ?

– Tu vas rentrer chez toi, pour Thanksgiving ?

– Oui. Il faut que j'appelle mon père pour lui annoncer la nouvelle.

– J'ai promis à Richard de passer. Ça te dirait de... de prendre l'avion avec moi ?

– Oui, bien sûr.

– Parfait. (Il se frotta les yeux en soupirant.) Ça risque de ne pas être des fêtes très agréables.

– Je n’aime pas Thanksgiving. Mais avec Grace, c’était toujours bien.

– Ce n’était pas agréable, avec ta famille ?

Elle se sentit mal à l’aise.

– On ne le fêtait pas vraiment.

– Et pourquoi donc ?

– C’est moi qui faisais la cuisine, sauf quand ma mère allait mieux. Et chaque fois que je tentais de faire quelque chose qui sortait de l’ordinaire...

Elle secoua la tête.

Gabriel la serra un peu plus fort dans ses bras.

– Raconte-moi, chuchota-t-il.

– Je préfère ne pas en parler.

Elle tenta de se détourner de lui, mais il l’étreignait fermement.

– Je n’avais pas l’intention de te contrarier. J’essaie simplement de mieux te connaître.

Le ton qu’il avait employé fut plus efficace que ses paroles ou que ses bras. Elle prit une profonde inspiration.

– Lors de mon dernier Thanksgiving à Saint-Louis, Sharon s’était pris une cuite avec l’un de ses petits amis. Mais comme une sottise, je me suis lancée dans la préparation d’un poulet rôti farci avec des pommes de terre en robe des champs et quelques légumes.

Elle s’interrompit.

– Ça devait être délicieux, l’encouragea-t-il.

– Je ne l’ai jamais su.

– Pourquoi ?

– J’ai eu une sorte... d’accident.

– Julianne ? (Il tenta de lui faire dresser le menton pour pouvoir la regarder dans les yeux, mais elle refusa.) Que s’est-il passé ?

– Nous n’avions pas de table de cuisine. J’avais donc installé dans la salle à manger une table pliante que j’avais dressée pour trois. C’était idiot, vraiment. Je n’aurais pas dû me donner cette peine. J’ai mis tous les plats sur un plateau pour pouvoir les apporter jusqu’à la table, mais son copain m’a fait un croc-en-jambe.

– Délibérément ?

– Il m’a vue arriver.

Gabriel se mit instantanément à bouillir et serra les poings.

– J’ai fait un vol plané. Les plats ont été projetés dans la pièce. Il y avait de la nourriture partout.

– Tu t’es fait mal ? demanda-t-il en serrant les dents.

– Je ne me rappelle pas, répondit-elle d’un ton soudain glacial.

– Ta mère t’a aidée ?

Elle secoua la tête.

Il poussa un grondement grave.

– Ils ont éclaté de rire. Je devais avoir l’air pathétique, à quatre pattes, en larmes, couverte de sauce. Le poulet avait glissé sur le carrelage jusque sous une chaise. (Elle s’interrompit et prit un air songeur.) Je suis restée un moment à genoux. Tu aurais eu une attaque si tu m’avais vue.

Il réprima l’envie d’enfoncer son poing dans le mur, derrière sa tête.

– Je n’aurais pas eu d’attaque. Je l’aurais roué de coups, et elle, j’aurais eu du mal à me retenir de la gifler.

Elle suivit les contours de son poing avec l’un de ses doigts.

– Ça a fini par les ennuyer, et ils sont allés dans sa chambre pour baiser. Ils ne se sont même pas donné la peine de fermer la porte. C'était mon dernier Thanksgiving avec Sharon.

– Ta mère me fait penser à Anne Sexton.

– Sharon n'a jamais fait de poésie.

– Mon Dieu, Julia.

Il desserra les poings et l'étreignit.

– J'ai tout nettoyé pour éviter qu'ils ne se mettent en colère contre moi, et j'ai sauté dans un bus. J'ai erré sans but jusqu'à ce que je finisse par tomber sur une mission de l'Armée du Salut. Ils faisaient la promotion d'un repas de Thanksgiving pour les sans-abri. J'ai demandé s'ils avaient besoin de volontaires en cuisine, et ils m'ont mise au travail.

– C'est comme ça que tu as passé ton Thanksgiving ?

Elle haussa les épaules.

– Je ne pouvais pas rentrer, et les gens de la mission étaient très chaleureux. Une fois les convives servis, j'ai mangé de la dinde avec les bénévoles. Ils m'ont même donné des restes. Et de la tarte. (Elle prit un air songeur.) C'était la première fois qu'on préparait de la tarte pour moi.

Il s'éclaircit la voix.

– Pourquoi ton père ne t'a-t-il pas emmenée loin d'elle, Julianne ?

– Ce n'était pas tous les jours comme ça.

Elle se mit à triturer le tee-shirt de Gabriel, rassemblant l'étoffe en coton entre ses doigts et tirant doucement dessus.

– Aïe. Attention, gloussa-t-il. Tu me tires les rares poils que j'ai sur la poitrine.

– Désolée. (Elle passa nerveusement la main sur le coton pour le lisser.) Euh, mon père a vécu avec nous jusqu'à mes quatre ans. Puis ma mère l'a fichu dehors. Il est retourné à Selinsgrove, où il avait grandi. Il m'appelait tous les dimanches. Un jour, en lui parlant, j'ai laissé échapper le fait que l'un des petits amis de Sharon s'était aventuré dans ma chambre la nuit précédente, nu, persuadé qu'il s'agissait de la salle de bains. (Elle s'éclaircit la voix et se mit à parler plus vite, de sorte à ne pas lui laisser l'occasion de poser la question fatidique.) Mon père a piqué une crise. Il voulait savoir si ce type m'avait touchée. Ce n'était pas le cas. Il voulait que je lui passe ma mère, et quand je lui ai expliqué que je n'avais pas le droit de la déranger quand l'un de ses amis était là, il m'a dit d'aller m'enfermer dans ma chambre. Naturellement, je n'avais pas de verrou. À la première heure, le lendemain matin, il est venu me chercher et m'a emmenée à Selinsgrove. Je crois que le type a bien fait de partir avant l'arrivée de mon père. Il aurait pu le tuer.

– Alors, tu es partie ?

– Oui. Mon père a dit à Sharon que si elle ne se débarrassait pas de ses petits copains et qu'elle continuait à boire, il allait me garder définitivement. Elle a accepté d'aller en cure de désintoxication, et je suis allée vivre avec lui.

– Quel âge avais-tu ?

– Huit ans.

– Pourquoi n'es-tu pas restée avec lui ?

Il n'était jamais à la maison. Il était très pris par son travail, et, parfois, il devait aller travailler le week-end. De plus, il était pompier volontaire. À la fin de l'année scolaire, il m'a renvoyée à Saint-Louis. Ma mère venait de sortir de cure et travaillait dans un salon de manucure. Il pensait que ça se passerait bien.

– Mais tu es retournée chez lui, ensuite ? (Elle hésita.) Tu peux me le dire, Julianne. (Il la serra très fort contre lui et patienta en lui caressant doucement les cheveux.) Tout va bien.

Elle déglutit. Bruyamment.

– L'été juste avant mes dix-sept ans, il m'a reprise avec lui.

– Pourquoi ?

– Euh, Sharon m'avait frappée. Je suis tombée et me suis cogné la tête contre l'angle du comptoir de la cuisine. J'ai appelé mon père depuis l'hôpital pour lui dire que s'il ne venait pas me chercher, j'allais fuguer. Et voilà. Je n'ai plus jamais revu ma mère depuis.

– Ça t'a laissé une cicatrice ?

Elle lui prit la main et la porta sur l'arrière de son crâne, pressant ses doigts contre une légère boursoufflure de chair où ses cheveux ne poussaient plus.

– Je suis désolé. (Du bout du doigt, il suivit plusieurs fois la longueur de cicatrice et l'embrassa.) Je suis désolé qu'il te soit arrivé tout cela. Si je le pouvais, je leur donnerais une bonne correction, à commencer par ton enfoiré de père.

– J'ai eu de la chance, en fait. Sharon ne m'a frappée qu'une seule fois.

– Rien de ce que tu m'as dit ne me fait dire que tu as eu de la chance.

– J'en ai, à présent. Personne ne me bat, ici. Et j'ai un ami qui me nourrit.

Il secoua la tête et poussa un juron.

– On aurait dû te cajoler, t'aimer et te traiter comme une princesse. Comme Rachel.

– Je ne crois pas aux contes de fées, lâcha-t-elle.

– J'aimerais pouvoir t'y faire croire.

Il se pencha et l'embrassa sur le front.

– La réalité vaut bien mieux que tous les rêves, Gabriel.

– Pas si la réalité est un rêve.

Elle secoua la tête, mais esquissa un sourire.

– Je peux te demander quelque chose ?

– Naturellement.

Le sourire de la jeune femme s'estompa.

– Tu as des cicatrices, toi ?

Il garda un air impassible.

– On ne frappe pas quelqu'un dont on ignore la présence.

Elle se redressa et pressa sa joue dans le creux de son cou.

– Désolée.

– Il est difficile de savoir ce qu'il y a de pire : recevoir des coups ou avoir l'impression de ne pas exister. J'imagine que ça dépend du genre de souffrance que l'on préfère.

– Je suis vraiment désolée, Gabriel. Je ne savais pas.

Elle lui prit la main et entrecroisa ses doigts avec les siens, prenant une profonde inspiration avant de lui demander :

– Tu vas rentrer, maintenant ?

– Sauf si tu me demandes de rester.

Il se remit à caresser sa chevelure, évitant soigneusement sa cicatrice.

Elle posa la tête sur son épaule et soupira.

– Je voudrais que tu restes avec moi.

– Alors, je reste.

Elle s'endormit pendant que Gabriel réfléchissait à tous les malheurs qu'elle lui avait racontés, se demandant avec autant d'écœurement que de colère s'il y avait encore beaucoup de cicatrices qu'elle ne lui avait pas montrées.

– Julia ? chuchota-t-il.

Son souffle régulier et l'absence de réponse de sa part lui indiquèrent qu'elle dormait.

– Je ne laisserai personne te faire le moindre mal. (Il l'embrassa doucement sur la joue.) À commencer par moi.

Le lendemain matin, Julia fut réveillée par le bruit de la douche. Elle tentait de comprendre comment quelqu'un d'autre qu'elle pouvait se trouver dans sa salle de bains, quand le silence se fit et qu'un grand brun enroulé dans une petite serviette violette surgit dans l'embrasure de la porte. Elle poussa un petit cri en écarquillant les yeux et se plaqua aussitôt la main sur les lèvres.

– Bonjour, dit Gabriel, se cramponnant d'une main à la serviette qui lui ceignait les hanches tandis qu'il s'emparait de ses vêtements de l'autre.

Elle le regarda fixement. Et ce n'était pas son visage qu'elle admirait.

Indépendamment de ce qu'elle observait, elle vit qu'il avait les cheveux mouillés et ébouriffés. Des gouttelettes d'eau étaient restées accrochées à ses épaules et à son torse, et luisaient sur son tatouage. N'importe quel observateur aurait eu le souffle coupé par les contours de ses muscles et le dessin de ses veines, tout en symétrie et en équilibre dans des proportions idéales. Mais Julia n'était pas n'importe quelle observatrice, car elle avait passé toute la nuit avec cet homme au corps sculptural, tout contre elle, jouant avec ses cheveux. Comme si cela ne suffisait pas, il avait également de l'esprit et le cœur ardent.

C'était néanmoins son physique qu'elle contemplait, et le qualificatif de « demi-dieu de l'onde » fut celui qui lui vint en premier à l'esprit.

Il sourit.

– J'ai dit « bonjour », Julianne.

Elle referma la bouche.

– Euh, bonjour.

Il s'approcha, se pencha et lui déposa un baiser ferme mais tendre sur les lèvres. Quelques gouttelettes tombèrent sur les draps.

– Tu as bien dormi ?

Elle hocha lentement la tête, commençant soudain à avoir bien trop chaud.

– Tu n'es pas très bavarde.

Il se redressa et lui adressa un petit sourire satisfait.

– Tu es à demi nu.

– C'est vrai. Tu préférerais que je le sois complètement ?

D'un geste provocant, il souleva légèrement la serviette sur sa hanche et se fendit d'un large sourire.

Julia manqua de rendre l'âme.

– Je plaisante, mon cœur.

Il l'embrassa de nouveau en fronçant les sourcils.

Une idée dérangeante lui était venue à l'esprit. Il recula, l'air excessivement sérieux.

– J'ai oublié ce qui t'était arrivé à Saint-Louis. Quand tu étais petite, précisa-t-il. Excuse-moi de t'avoir bousculée ainsi. Je n'ai pas réfléchi.

Elle se tourna vers lui d'un air reconnaissant et lui adressa un sourire timide.

– Ce n'est rien. J'avais juste un peu de mal à me concentrer. Tu sembles bien joyeux, ce matin.

– Je suis simplement content d'avoir pu passer la nuit avec toi. Je peux te préparer ton petit déjeuner ?

– Euh, bien sûr. Mais tu es au courant que je n'ai pas de cuisine.

– Je suis un homme plein de ressources.

Il lui adressa un sourire sincère, suffisamment chaleureux pour qu'elle cesse d'être gênée du manque d'équipement de sa cuisine.

Juste avant qu'il ne ferme la porte de la salle de bains derrière lui, quand il laissa tomber sa serviette violette, elle eut la chance d'entrapercevoir une partie de son fessier magistral.

Elle en resta bouche bée.

*

* *

Le lendemain soir, Rachel rentra de son séjour romantique avec Aaron, et, une fois chez elle à Philadelphie, consulta aussitôt son répondeur. Après avoir appelé son père affolé, elle contacta immédiatement Gabriel et lui laissa un message.

« Qu'est-ce qui se passe à Toronto, Gabriel ? Qu'est-ce que tu as fait à Julia ? Elle n'a disparu qu'une fois dans sa vie, et c'est quand elle s'est fait humilier par son ex ! Putain, j'aimerais bien savoir ce que tu lui as fait. Je jure devant Dieu que je vais sauter dans un avion. Rappelle-moi.

« Au fait, papa te dit bonjour, et il est content que tu aies appelé. Ça te tuerait d'essayer de le joindre au moins une fois par semaine ? Il a décidé de reprendre le travail, parce qu'il ne supporte plus de rester tout seul chez lui. Sinon, il a mis la maison en vente. »

Puis, plus qu'inquiète pour sa meilleure amie, elle appela Julia et lui laissa également un message sur son répondeur.

« Julia ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, Gabriel ? Il délirait comme un fou sur mon répondeur. Il ne répond pas au téléphone, je ne peux donc pas avoir sa version des faits. Même si je ne m'attends pas qu'il me dise la vérité. Bon, j'espère que tu vas bien, et je suis vraiment désolée. Quoi qu'il ait pu te faire, ne disparais pas encore une fois. Surtout que ce sera notre dernier Thanksgiving à la maison. Mon père l'a mise en vente. Aaron est toujours d'accord pour te payer un billet d'avion, alors appelle-moi, d'accord ? Je t'embrasse. »

Ensuite, elle reprit le cours normal de son existence à Philadelphie, attendant patiemment que son frère et sa meilleure amie lui donnent de leurs nouvelles. Et organisant tranquillement son mariage.

Après que Gabriel eut convaincu sa sœur de ne pas se rendre à Toronto pour lui botter les fesses et qu'il eut demandé à Richard de revenir sur la mise en vente de la maison, il laissa un message sur le répondeur de Julia, qui était en communication avec son propre père.

« Il semblerait que tu ne décroches jamais ton téléphone. (Il soupira légèrement.) Tu n'as pas le double appel ? Tu pourrais demander l'option, s'il te plaît ? Je me moque de savoir ce que ça coûte, je paierai. Mais j'en ai assez de te laisser des messages. (Il prit une profonde inspiration.) J'imagine que tu as eu des nouvelles de Rachel. Elle est furieuse contre moi, mais je crois que j'ai réussi à la convaincre que toi et moi avons eu une mésentente professionnelle, et que nous nous sommes réconciliés depuis. (Il gloussa.) Enfin, je ne lui en ai pas dit davantage.

« Il vaudrait peut-être mieux que tu la rappelles pour la rassurer avant qu'elle ne mette sa menace à exécution et qu'elle monte dans un avion. (Il soupira et prit une profonde inspiration.) Ça m'a rendu extrêmement heureuse de me réveiller à ton côté, hier, Julianne. Plus que je ne peux l'exprimer sur un répondeur. Dis-moi si j'aurai bientôt de nouveau cette chance. (Il prit une voix grave et intense.) Je suis assis devant la cheminée et regrette que tu ne sois pas là, dans mes bras. Appelle-moi, *principessa*. »

Pendant ce temps, Julia téléphonait à son père.

– Je suis ravi que tu viennes à la maison, Jules. Je serai d’astreinte, mais je trouverai le moyen de passer du temps avec toi...

Il s’interrompit et se mit à tousser en tentant de s’éclaircir la voix.

– Bien. Rachel aimerait elle aussi que j’aie lui rendre visite. Elle va bientôt se marier, et je crois qu’elle a besoin d’un peu d’aide pour les préparatifs, maintenant que Grace n’est plus là.

– Deb m’a invité à venir dîner avec elle et ses enfants. Je suis certain qu’elle te fera volontiers une place.

– Jamais de la vie, marmonna Julia.

– Pardon ?

– Désolée, papa. Ce serait avec plaisir, mais il est hors de question que j’aie là-bas. Hors de question.

Géné, Tom marqua une pause.

– Je n’y suis pas obligé non plus. Je, euh... je la vois tout le temps. (Julia leva les yeux au ciel.) À quelle heure veux-tu que je vienne te chercher à l’aéroport ?

– En fait, Gabriel Emerson habite à Toronto. Il a parlé de rentrer chez lui ce week-end. Je verrai si je peux profiter de la voiture des Clark, si on prend le même vol.

Tom demeura silencieux un long moment.

– Gabriel est là-bas ?

– Il enseigne à l’université. J’ai un cours avec lui.

– Tu ne me l’as jamais dit. Évite de t’approcher de lui, Jules.

– Pourquoi ?

– Parce que tu n’auras que des ennuis avec lui.

– Pourquoi dis-tu ça ?

Il s’éclaircit de nouveau la voix.

– Il n’est jamais rentré voir sa mère, alors qu’elle était en train de mourir. Il ne va jamais rendre visite à sa famille. Je ne lui fais pas confiance, et je me méfierais doublement de lui s’il fréquentait ma fille.

– C’est le frère de Rachel, papa. Elle sait que je viens pour Thanksgiving. Elle va certainement vouloir passer nous prendre à l’aéroport, de toute façon.

– Quoi que tu fasses, ne transporte rien pour lui dans l’avion, et n’accepte rien qui te paraisse suspect. Tu devras passer la douane.

– Qu’est-ce que c’est censé vouloir dire ?

– Ça signifie que je fais attention à toi. Je n’en ai pas le droit, avec ma fille unique ?

Elle se retint de lui répondre quelque chose de cruel ou de grossier.

– Je te tiendrai au courant quand j’aurai acheté mes billets.

– Très bien. À bientôt.

Sur ce, Julia mit un terme à la conversation en grande partie sans intérêt qu’elle venait d’avoir avec Thomas Mitchell, de Selinsgrove.

Elle passa l’heure suivante à rassurer Rachel, lui garantissant que oui, tout allait bien à présent et que, non, si surprenant que cela puisse paraître, Gabriel ne se comportait plus comme un imbécile. Elle parvint également à convaincre Aaron qu’elle avait suffisamment d’argent avec sa bourse pour

s'acheter un billet d'avion. Elle évoqua le problème d'emploi du temps de son père et promit de se joindre aux Clark pour le dîner de Thanksgiving, le jeudi soir.

Exténuée, elle passa une heure de plus à tenter de convaincre Gabriel qu'il n'était pas très judicieux de partager le même lit tous les soirs, surtout qu'il était possible que quelqu'un de l'université les voie entrer ou sortir de chez l'un ou chez l'autre. Il avait fini par en convenir, sans manquer de bougonner, tout en lui arrachant la promesse qu'ils pourraient de nouveau dormir ensemble au moins une fois au cours des sept jours suivants.

Julia refusait que Gabriel perde son travail à cause d'elle. Elle était donc déterminée à éviter qu'on puisse les voir ensemble. Elle était également résolue à ne pas passer toutes les nuits dans son lit, car elle savait où cela la mènerait. Elle avait encore du mal à lui faire confiance, sa réticence semblant parfaitement raisonnable, compte tenu du fait qu'il n'avait changé d'inclination à son égard que tout récemment. Et il lui avait pratiquement avoué qu'il avait du mal à maîtriser la passion qu'il éprouvait pour elle.

Julia refusait d'être poussée à faire des choses auxquelles elle n'était pas prête. Elle ne voulait pas se donner en partie à lui et rentrer chez elle épuisée et seule, comme cela s'était produit tant de fois avec « lui ». Certes, Gabriel n'était pas lui. Mais cela ne la rendait pas moins prudente, même si elle désirait plus que tout pouvoir lui faire confiance.

Malgré ce réflexe défensif, elle dormait bien mieux avec Gabriel que toute seule, et chaque jour où elle ne le voyait pas, son cœur se serrait davantage.

*

* *

Le lundi après-midi, on sonna chez Julia. Un livreur se tenait devant la porte, un gros paquet blanc dans les bras. Elle signa le reçu, et, de retour dans son studio, saisit la carte jointe au colis. Elle était frappée des initiales « G.O.E. » et rédigée à la main.

« Chère Julianne,

Merci de m'avoir accepté vendredi soir.

Tu as un cœur de lion.

J'aimerais tant pouvoir t'appriivoiser, lentement,

Mais sans larmes ni adieux.

Amicalement,

Gabriel.

P.S. : Tu peux m'écrire à ma nouvelle adresse privée :

goe717@gmail.com. »

Elle ouvrit le colis et fut aussitôt conquise par son délicieux parfum. À l'intérieur, elle fut sidérée de trouver un grand vase de verre sphérique rempli d'eau. À la surface flottaient sept gardénias. Elle ôta avec précaution le vase de son paquet et le déposa sur sa table pliante, prenant une profonde inspiration tandis que le parfum des fleurs commençait à envahir la pièce.

Elle relut le mot de Gabriel et alluma avec empressement son ordinateur portable pour lui envoyer une réponse rapide depuis son compte Gmail.

J
J
J

*
* *

Le mercredi après-midi, avant le cours du Pr Emerson, Julia tomba sur Paul près des boîtes aux lettres. Ils échangèrent quelques plaisanteries et bavardèrent brièvement avant d'être interrompus quelque peu grossièrement par la sonnerie du téléphone de l'étudiante. Si incroyable que cela puisse sembler, c'était un appel de Dante Alighieri. Donc, naturellement, elle y répondit.

– Il faut que je prenne cet appel, chuchota-t-elle à Paul d'un ton d'excuse avant de se diriger vers le couloir. Allô ?

– Julianne.

Elle se fendit d'un large sourire en entendant le son de sa voix.

– Bonjour.

– Tu veux qu'on dîne ensemble ?

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle pour s'assurer qu'elle était bien seule.

– Euh, où veux-tu aller ?

– Chez moi. Je ne t'ai pas vue depuis samedi. Je commence à croire que tu ne veux plus communiquer avec moi que par e-mail, maintenant que tu as ma nouvelle adresse, gloussa-t-il.

Elle prit une profonde inspiration, ravie qu'il ne lui en veuille pas.

– Je me suis préparée à mon prochain rendez-vous avec Katherine, et tu as travaillé sur ton cours, donc...

– J'ai envie de te voir.

– Moi aussi. Mais ça va être le cas dans quelques minutes.

– À propos. On va faire comme s'il ne s'était rien passé, la dernière fois. Je ferai probablement comme si tu n'étais pas là. Je voulais t'en parler avant pour éviter de te contrarier. (Il marqua une pause.) Naturellement, tout ce dont j'ai envie, c'est de te toucher, mais nous sommes obligés de sauvegarder les apparences.

– Je comprends.

– Julianne..., commença-t-il en baissant d'un ton. Cette situation ne me plaît pas plus qu'à toi. Mais j'aimerais que tu acceptes de dîner avec moi ce soir, pour que je puisse me faire pardonner. Ensuite, on pourrait passer une soirée tranquille au coin du feu, en profitant chacun de la compagnie de l'autre. Avant d'aller se coucher.

Julia se mit aussitôt à rougir.

– J'aimerais bien, mais j'ai prévu de travailler toute la soirée. Je n'ai pas terminé de réviser ce que Katherine m'a demandé, et je dois aller la voir demain après-midi. Elle est très exigeante. (Il commença à marmonner entre ses dents.) Je suis désolé, Gabriel, mais je veux qu'elle soit contente de moi.

– Et moi ?

– Je...

Elle ne savait plus quoi lui dire.

Il se mit à fulminer légèrement.

– Tu me promets qu'on pourra se voir vendredi soir, alors ?

– Après ta conférence ?

– Je vais devoir aller dîner quelque part. J’aimerais bien que tu viennes me rejoindre chez moi, ensuite.

– Ça ne va pas faire trop tard ?

– Pas pour ce que j’ai en tête. Tu me l’as promis, tu sais.

Elle sourit à l’idée de devoir passer de nouveau la nuit chez lui.

– Alors ? On se voit vendredi soir ?

Il avait pris un ton de séducteur.

– Oui. Il va falloir que je trouve une excuse pour Paul. On va ensemble à la conférence.

Le silence se fit à l’autre bout de la ligne.

– Allô ? (Julia se déplaça dans le couloir, espérant obtenir une meilleure réception.) Tu es encore là ?

– Oui, je suis là, répondit-il d’un ton soudain glacial.

Scheiße, se dit-elle.

Il se tut un long moment avant de reprendre la parole.

– Ne nous étions-nous pas mis d’accord sur le fait qu’on ne se partageait pas ?

Double *scheiße*.

– Euh, si, bien sûr.

– J’ai respecté ma part du contrat.

– Gabriel, je t’en prie...

Il l’interrompit.

– Dis-moi que j’ai mal compris ce que tu viens de me dire.

– Nous sommes amis. Il m’a demandé de l’accompagner à ta conférence. J’ai cru que ça ne te ferait rien.

– Tu veux que j’aie voir d’autres femmes en ami ? Que je me rende à des manifestations publiques avec elles ?

– Non, chuchota-t-elle.

– Alors, sois aimable de ne pas le faire de ton côté.

– Je t’en prie, ne te fâche pas. (Il accueillit sa demande avec un long silence.) C’est le seul ami que j’ai. Quand on est étudiant dans une ville étrangère, on se sent très... seul.

– Je croyais être ton ami.

– Bien sûr que tu l’es. Mais j’ai besoin de quelqu’un à qui parler des cours et de choses diverses.

– Tout ce qui a un rapport avec l’université doit être discuté avec moi.

– S’il te plaît, ne me force pas à laisser tomber le seul ami que j’ai à part toi. Sinon, je vais vraiment me sentir isolée, parce que je ne peux pas être tout le temps avec toi.

Il sursauta.

– Tu lui as dit que tu voyais quelqu’un ?

Elle hoqueta.

– Non, je croyais que c’était un secret.

– Allons, Julianne. Tu es plus maligne que ça. (Il soupira bruyamment.) Très bien. Je te concède qu’il te faut un ami, mais il faut qu’il comprenne que tu n’es plus disponible. Il est bien trop proche de toi, et ça pourrait nous causer un problème.

– Je vais lui dire que j’ai un nouveau petit ami. On est censés aller au musée dans quinze jours pour aller voir...

Elle entendit Gabriel pousser un grognement dans le combiné.

– Non, tu n’iras pas avec lui. C’est moi qui t’y emmènerai.

– En public ? Comment peux-tu ?

– Ne t'inquiète pas pour ça. Sinon, j'imagine que c'est lui qui va porter tes livres en classe dans quelques minutes ?

Il avait pris un ton sarcastique.

– S'il te plaît, Gabriel.

Il poussa un profond soupir dans le téléphone.

– Très bien. Oublions ça. Mais je l'ai à l'œil. Quant à vendredi, je te donnerai une clé. Ou j'appellerai le concierge pour qu'il te fasse entrer.

– D'accord.

– À tout de suite.

*

* *

Quand Julia et Paul pénétrèrent dans la salle de cours, M. le professeur était déjà là. Il leur jeta un coup d'œil, regardant Paul de travers avant de reporter son attention sur ses notes. Il remarqua toutefois avec une certaine satisfaction que Julia s'était équipée de sa sacoche. Cette idée lui plut énormément.

Les autres étudiants, y compris Christa, regardèrent tour à tour Julia et l'enseignant, à trois ou quatre reprises. On se serait cru sur le court central de Wimbledon.

Julia s'installa à sa place habituelle, à côté de Paul, et adopta aussitôt une posture étrangement respectueuse.

– Ne sois pas si nerveuse. Il a été de bonne humeur toute la semaine. Je ne crois pas qu'il t'importunera aujourd'hui. (Il se pencha vers elle, bien trop près, pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.) Il a dû baiser, le week-end dernier. Et pas qu'une fois.

Le Pr Emerson toussa bruyamment, jusqu'à ce que Paul s'éloigne de Julia.

Pour sa part, la jeune femme fut quelque peu troublée par la remarque de son voisin. Elle garda la tête baissée, prenant une quantité abondante de notes dans son cahier. Ce fut une bonne diversion, car elle cessa de se remémorer ce dernier samedi matin, et de revoir Gabriel sans ses vêtements, encore mouillé de sa douche, laissant tomber sa petite serviette violette...

Le professeur la regarda à peine et ne lui demanda jamais de commenter un sujet ou de répondre à une question. En somme, ce cours fut une véritable déception d'un point de vue divertissement et laissa plus d'un étudiant sur sa faim. Quant à Christa, elle sembla ravie que la situation se soit enfin rétablie et que tout – ou presque – soit rentré dans l'ordre.

– Vous êtes tous invités à la conférence que je vais donner au Victoria College, vendredi à 15 heures, sur le thème de la luxure dans *L'Enfer* de Dante. Sinon, à la semaine prochaine. Vous pouvez y aller.

L'enseignant rassembla rapidement ses affaires et quitta la salle de classe sans même lancer un regard derrière lui.

Paul se pencha vers Julia.

– Tu veux que je te raccompagne chez toi ? En chemin, on pourrait passer par le restaurant thaï et commander quelque chose à emporter.

– Ça me ferait énormément plaisir, mais je vais probablement travailler en arrivant. Et il faut que je te dise quelque chose...

Le vendredi matin, Julia se tenait dans l'entrée de son petit dressing, se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir porter. Elle savait que Gabriel ne serait guère ravi de la voir au côté de Paul. Elle savait également qu'elle verrait l'enseignant chez lui, tard dans la soirée, et qu'elle dormirait là-bas. Elle avait déjà préparé sa sacoche en conséquence.

Elle souhaitait vraiment lui faire bonne impression. Qu'il la remarque au milieu de toutes les autres femmes et qu'il la trouve jolie. Ainsi, pour la première fois ce semestre-là, elle décida de bien s'habiller pour aller à l'université. Elle enfila une robe et des bas noirs ainsi que des bottes en cuir à hauts talons qui lui montaient jusqu'aux genoux et que Rachel l'avait convaincue d'acheter quelques années auparavant. Elle portait des bijoux assez simples, des dormeuses serties d'une perle qui avaient appartenu à sa grand-mère. Elle s'était également enroulé un pashmina violet foncé autour du cou, redoutant que son modeste décolleté ne se révèle inconvenant pour une simple conférence à l'université.

Julia et Paul furent presque les premiers arrivés à la grande salle de conférence. Ils prirent rapidement place au fond de la pièce, près de l'allée, pour éviter de trop attirer l'attention. Les membres de la faculté s'octroyaient généralement les meilleures places, aux premiers rangs, et aucun étudiant n'aurait osé aller à l'encontre de cet usage.

Dès que Julia pénétra dans la salle, elle ressentit sa présence. Un lien étrange les unissait, même quand ils étaient éloignés l'un de l'autre. Elle sentit aussi son regard se poser sur elle et comprit qu'il la dévisageait. Elle savait qu'il n'allait pas tarder à se renfrogner. Elle en eut la confirmation en jetant un coup d'œil discret vers l'avant de la salle. Il regarda Paul d'un air mauvais quand ce dernier posa la main dans le bas de son dos pour la guider jusqu'à leurs sièges.

La toisant de la tête aux pieds, il s'attarda un peu trop longtemps sur les talons de ses bottes. Après s'être retourné, il poursuivit sa conversation avec l'un des professeurs.

Julia prit le temps de l'admirer. Il était d'une beauté à couper le souffle, comme d'habitude, vêtu d'un très élégant costume Armani, d'une chemise blanche aux poignets à revers et d'une cravate de soie noire. Ses lunettes sur le nez, il portait également une paire de chaussures noires qui, Dieu merci, n'étaient pas pointues. Étonnamment, il avait revêtu un gilet et, comme sa veste de costume était ouverte, Julia aperçut la chaîne d'une montre en or entre les boutons de son gilet et une petite poche.

– Regarde-le. Un gilet et une montre à gousset ? marmonna Paul en secouant la tête. Mais quel âge il a, ce type ? Je suis prêt à parier qu'il a un portrait de lui dans son grenier.

Elle réprima un sourire mais garda le silence.

– Tu sais ce qu'il m'a demandé de faire, hier ?

Elle secoua la tête.

– J'ai dû rassembler ses précieux stylos dans une boîte, prendre une assurance, et envoyer le tout à une « infirmerie » pour stylos à plume. Tu y crois ?

– C'est quoi, une infirmerie pour stylos à plume ?

– Un magasin où l'on fait réparer ces fichus stylos pour engraisser de foutus enfoirés qui croulent sous le pognon. Et qui ont du temps à perdre.

Julia éteignit son téléphone portable en pouffant.

Enfin remis de sa grippe A, le Pr Jeremy H. Martin, le directeur du département de littérature italienne, salua un auditoire d'environ une centaine de personnes et se lança dans une description plutôt élogieuse des recherches et des résultats du Pr Emerson. Julia vit ce dernier se tortiller sur sa chaise d'un air gêné, comme s'il était embarrassé par tous ces compliments. Il croisa son regard, elle lui adressa un signe d'encouragement. Et le vit alors se détendre.

Le Pr Martin était fier d'Emerson et n'éprouvait aucun scrupule à le faire savoir. À ses yeux, il avait été l'une des recrues les plus prometteuses du département et s'était vraiment montré à la hauteur de son potentiel. Il avait rapidement été titularisé lors de la publication de son premier livre, édité par l'Oxford University Press, et était en bonne voie de devenir le nouveau Katherine Picton. C'était du moins ce qu'espérait le Pr Martin.

Après quelques applaudissements, Gabriel rejoignit le centre de la scène, déploya ses notes sur le pupitre et vérifia de nouveau que sa présentation PowerPoint était prête. Il prit le temps de scruter son auditoire : le Pr Martin se réjouissait d'avance, Mlle Peterson s'était avancée sur son siège et tripotait malicieusement son décolleté plongeant, tandis que ses collègues de la faculté attendaient patiemment, visiblement très intéressés par le thème de sa conférence.

À l'exception flagrante d'une femme, au tout premier rang. Ce professeur ne s'intéressait nullement à ses recherches ni à ses résultats universitaires. Non, sa curiosité était nettement plus licencieuse, et Gabriel eut l'impression qu'elle en faisait un peu trop, à présent, dardant sa langue rose pour humecter ses lèvres cramoisies. Elle était perverse. Une véritable prédatrice. Et le fait qu'elle le regarde si fixement avec ses yeux de serpent, à quelques mètres de Julia, le mit extrêmement mal à l'aise. Il savait que son passé menaçait de le rattraper à tout moment ; que Dieu lui vienne en aide si les deux femmes devaient un jour se rencontrer.

Détournant le regard de cette blonde, il tenta de se concentrer sur son auditoire. Il rechercha aussitôt le joli minois de Julia et puisa toute sa force dans la chaleur de son regard avant de se lancer.

– La conférence est intitulée « La Luxure dans *L'Enfer* de Dante : le péché mortel opposé à l'ego ». Immédiatement, on pourrait se demander en quoi la luxure serait un péché opposé à l'ego, puisqu'il est toujours dirigé vers une autre personne : c'est l'usage d'un autre être humain dans le but d'obtenir une satisfaction sexuelle personnelle.

Il perçut un gloussement étouffé au premier rang, mais n'en tint aucun compte, sa réaction se réduisant à une légère crispation du visage.

– Chez Dante, le concept de péché s'inspire largement des écrits de saint Thomas d'Aquin. Dans sa célèbre *Summa Theologiae*, ce dernier prétend que tout acte malfaisant, ou péché, est une forme d'autodestruction. Il part du principe que l'être humain est de nature bonne et raisonnable. Il imagine que cette nature, celle de cet animal raisonnable, lui a été spécifiquement accordée par Dieu dans le but de rechercher le bien, plus précisément les vertus cardinales.

« Quand un être humain s'écarte de son objectif naturel, il se fait du mal, car il fait des choses qui n'étaient pas attendues. Il va à l'encontre de lui-même et de sa nature.

Mlle Peterson se pencha en avant, feignant d'être captivée par ses propos.

– Pourquoi Thomas d'Aquin a-t-il une telle vision du péché ?

« C'est en partie parce qu'il accepte l'affirmation de Boèce selon laquelle la bonté et l'être humain sont interchangeables. En d'autres termes, tout ce qui existe a un peu de bonté en lui, parce que c'est Dieu qui l'a créé. Qu'importe à quel point cette chose peut être abîmée, brisée ou immorale, elle renfermera tout au long de son existence un peu de bonté.

Il appuya sur un bouton, et une première diapositive apparut à l'écran, juste sur sa gauche. Julia reconnut le *Lucifer*, de Botticelli.

– D'après lui, personne, pas même Lucifer, pris dans les glaces au fond de l'enfer de Dante, n'est véritablement mauvais. Le mal ne peut se nourrir que du bien, tel un parasite. Si on élimine toute la bonté d'une créature, celle-ci cesse d'exister.

Il sentit un regard malicieux se poser sur lui, se moquant de lui et de son absurde acceptation de concepts aussi bourgeois que le bien et le mal.

Il s'éclaircit la voix.

– Pour nombre d'entre nous, il s'agit d'une façon de penser plutôt particulière. L'idée même qu'un ange déchu condamné à passer le reste de son existence en enfer puisse encore avoir de la bonté en lui... (Il chercha le regard de Julia et le soutint juste assez longtemps pour qu'elle décèle dans le sien une lueur de supplication.) Une bonté qui demande à être reconnue, malgré sa triste dépendance au péché.

Encore une illustration de Botticelli. Il s'agissait cette fois de *Dante, Béatrice et les étoiles fixes du paradis*. Julia reconnut qu'il s'agissait de la scène que Gabriel lui avait montrée dans sa collection privée.

– Avec le bien et le mal en toile de fond, imaginez les personnages de Dante et de Béatrice. Leur relation est caractéristique de l'amour courtois. Dans le contexte de *La Divine Comédie*, Béatrice est associée à Virgile. Elle lui demande d'aider son bien-aimé, Dante, à traverser les Enfers, car elle n'est pas en mesure de s'y rendre, résidant de manière permanente au paradis. En établissant le lien entre Béatrice et Virgile, Dante nous dévoile que, selon lui, l'amour courtois est lié à la raison plutôt qu'à la passion.

À l'évocation de Béatrice, Julia se mit à remuer sur sa chaise, évitant de lever les yeux, de peur de trahir quelque émotion. Remarquant son agitation, Paul l'interpréta de travers et lui prit la main, la serrant doucement. Ils étaient assis trop loin pour que Gabriel puisse voir ce qui se passait, mais ce dernier se rendit compte que l'étudiant s'était tourné vers elle, sa main disparaissant près de son genou. Cela attira momentanément son attention.

Il toussota, et Julia leva les yeux vers lui en retirant prestement sa main.

– Mais qu'en est-il du désir ? Si l'amour est le lapin, alors le désir est le loup. Dante le dit ouvertement quand il l'identifie à l'incontinence sexuelle des loups. Un péché où la passion l'emporte sur la raison.

Christa s'avança alors tout au bord de sa chaise, se penchant juste assez pour que l'on puisse bien voir son décolleté depuis la scène. Malheureusement pour elle, Gabriel était trop occupé à lancer la diapositive suivante, une représentation du *Baiser*, la sculpture de Rodin, pour le remarquer.

– Dante place Paolo et Francesca dans le cercle de la luxure. Étonnamment, l'histoire de leur chute est liée à la tradition de l'amour courtois. À l'époque de leur vice, ils étaient en pleine lecture de la relation adultérine de Lancelot et de la reine Guenièvre. (Il prit un air malicieux.) Sans doute s'agit-il de l'équivalent médiéval des préliminaires pornographiques d'aujourd'hui.

Quelques rires polis résonnèrent dans la salle de conférence.

– Dans le cas de Paolo et Francesca, la passion l'a emporté sur la raison, car cette dernière aurait dû leur faire comprendre que puisqu'ils étaient chacun liés à quelqu'un d'autre, il aurait mieux valu qu'ils évitent de se toucher.

Il lança un regard lourd de sens en direction de Paul. Mais ce dernier ne comprit pas qu'il lui était destiné et crut qu'il était peut-être adressé à Julia ou à l'une des jeunes femmes assises devant lui. Il

n'eut donc aucune réaction. Face à cette indifférence, le regard bleu de l'enseignant se fit aussi vert que celui d'un dragon. Il ne lui manquait plus que de pouvoir cracher des flammes.

– Sans doute est-ce semblable à la relation exclusive qui s'installe dans un couple quand ses deux éléments se font la cour. Si quelqu'un d'autre commence à se satisfaire des plaisirs particuliers qui devraient être réservés au couple, aucun doute qu'il en résultera de la colère et de la jalousie.

Il avait pris un ton acerbe.

Julia tressaillit et s'écarta légèrement sur sa gauche, s'éloignant de Paul.

– Mais le fait que Dante puisse voir en Lancelot et Guenièvre ou Paolo et Francesca une altération de la tradition de l'amour courtois nous démontre qu'il reconnaît les véritables dangers auxquels son affection pour Béatrice devra faire face. Si Dante devait laisser la passion prendre le pas sur sa raison, leurs existences en seraient menacées, et ils seraient tous deux livrés au scandale. Ainsi, le destin de Paolo et de Francesca est-il un avertissement tout personnel qu'il se destine à lui-même afin que sa relation avec Béatrice demeure des plus chastes. Ce qui n'est pas si aisé, compte tenu de l'immense beauté de la jeune femme et de l'intensité du désir qu'il éprouve pour elle.

Julia se mit à rougir.

– Comprenez-moi bien, en dépit du fait qu'ils aient été séparés l'un de l'autre pendant des années, Dante est rongé par le désir. Il a envie d'elle. Vu la force et le désespoir de son désir, sa chasteté n'en est que plus vertueuse.

Quand il marqua une pause, la femme au regard de serpent suivit celui de Gabriel jusqu'à Julia avant de reporter son attention sur lui. Il serra les dents et poursuivit.

– Dans la philosophie de Dante, ce désir est certes un amour déplacé, mais il n'en demeure pas moins une façon d'aimer. C'est pourquoi il s'agit du moins grave des sept péchés capitaux, et c'est la raison pour laquelle Dante situe le cercle de la luxure juste sous celui des limbes. Il est ici question du plus grand des plaisirs terrestres...

Quand il se tourna en direction de Julia, elle lui rendit son regard, pétrifiée.

– Le sexe est considéré à juste titre comme un acte non seulement physique, mais aussi spirituel. Il s'agit d'une union mystique de deux corps et de deux âmes, censée imiter la joie et l'extase de l'union avec le divin au paradis. Les deux corps se joignent dans le plaisir, ainsi que les deux âmes, grâce au lien qui s'établit entre les deux corps et au don de soi sans réserve, enthousiaste et désintéressé. »

Julia tenta de garder son calme quand elle se rappela ce qu'elle avait ressenti, l'autre soir, quand il lui avait sucé les doigts un à un, pour les débarrasser des restes de gâteau au chocolat. Il commençait à faire de plus en plus chaud, dans la salle, et quelques personnes s'agitaient déjà sur leur siège.

– En étant sans doute un peu pointilleux, je vous ferai remarquer que si l'on se retient et que l'on ne se donne pas entièrement au cours de la relation, la jouissance reste hors de portée. Il en résultera de la tension, de la frustration et un partenaire mécontent. Le moment de l'orgasme est un avant-goût de transcendance absolue et de plaisir inconditionnel. Le genre de plaisir qui permet de satisfaire pleinement les envies et les désirs les plus profonds.

Quand Julia se mit à croiser et décroiser ses jambes, Gabriel se sentit content de lui, se délectant de sa réaction tout en buvant une gorgée d'eau.

– L'idée d'orgasme partagé, lorsque l'extase d'un des partenaires provoque celle de l'autre, met en valeur le caractère commun de l'union physique et spirituelle. Les halètements, les mouvements, le contact, le désir, le don de soi, et enfin la merveilleuse extase.

Il marqua un temps d'arrêt, luttant pour se retenir de regarder Julia et d'attirer l'attention sur elle, qui, malgré sa tête baissée, était écarlate. Il finit par s'éclaircir la voix et prendre un air suffisant.

– Est-ce qu'il y en a qui se sentent mal ?

Des rires enjoués mais néanmoins réservés résonnèrent dans la salle, et Christa repoussa sa chevelure de son cou, s'éventant avec un exemplaire du livre de l'enseignant.

– J'ai l'impression d'avoir correctement illustré le point de vue de Dante : à savoir que le désir est suffisamment puissant pour détourner notre attention, – qui est la faculté de la raison – et inciter notre esprit à se concentrer sur des sujets terrestres et charnels, plutôt qu'à s'élever pour méditer sur des sujets célestes, c'est-à-dire Dieu. Je ne doute pas un seul instant que certains d'entre vous préféreraient se précipiter chez eux et se jeter dans les bras de leur conjoint plutôt que de rester là pour écouter la suite de ma rébarbative conférence.

Il gloussa, ne tenant aucun compte du professeur au premier rang, qui tira légèrement de son sac à main un petit objet obscène, dans le seul but de le narguer.

– À l'opposé de la luxure, qui est un péché mortel, nous avons l'amour. Thomas d'Aquin prétend qu'un amant est lié à sa bien-aimée comme si cette dernière faisait partie de lui.

Les traits de Gabriel s'adoucirent alors.

– Les joies et la beauté de la relation, qui s'expriment dans l'acte unificateur du rapport sexuel, sont le prolongement naturel de l'amour. Dans ce cas, comprenez-moi bien, le sexe n'est pas identique au désir. D'où la distinction que l'on fait dans le langage moderne entre, excusez ma vulgarité, « baiser » et « faire l'amour ». Mais le sexe n'est pas non plus équivalent de l'amour, comme le démontre la tradition de l'amour courtois. On peut très bien aimer quelqu'un de manière aussi chaste que passionnée sans avoir de rapports sexuels avec cette personne.

« Dans *Le Paradis*, de Dante, le désir est traduit en charité, la manifestation la plus authentique et la plus pure de l'amour. Au paradis, l'âme est libre d'avoir des envies, car tous ses désirs ont été satisfaits, et elle est emplie de joie. Elle n'éprouve plus aucune culpabilité de ses péchés passés et profite de sa liberté absolue et de son épanouissement. Toutefois, le temps m'étant compté, je m'abstiendrai de vous donner un avis plus complet sur le paradis.

« Dans *La Divine Comédie*, on retrouve la dichotomie entre le désir et la charité, ainsi qu'une puissante manifestation du caractère chaste de l'amour courtois, comme l'illustre la relation entre Dante et Béatrice. C'est sans doute Béatrice qui exprime le mieux cet idéal d'amour courtois, quand elle déclare : *Apparuit iam beatitudo vestra*, autrement dit : « La félicité vous est apparue. » On ne l'a jamais mieux dit depuis. Je vous remercie. »

Des applaudissements polis et des murmures d'approbation résonnèrent dans la salle de conférence. Le professeur commença ensuite à répondre aux questions des spectateurs. Comme de coutume, les membres de la faculté furent les premiers à prendre la parole, les étudiants attendant patiemment leur tour.

Car l'académie, telle l'Europe du Moyen Âge, était organisée selon une certaine hiérarchie sociale.

Julia demeura immobile, tentant d'assimiler ce qu'elle avait cru entendre durant la conférence de Gabriel. Elle était en train de répéter pour elle-même des affirmations éloquentes quand Paul se pencha vers elle pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

– Regarde : Emerson va faire comme si Christa n'était pas là.

De l'endroit où ils se trouvaient, il leur était Dieu merci impossible d'apercevoir le décolleté de l'étudiante. Elle était encore penchée en avant, levant à présent la main, tentant d'attirer l'attention de l'enseignant. Celui-ci semblait ne pas la voir, préférant donner la parole à d'autres et leur répondre de manière approfondie. Finalement, le Pr Martin se leva pour signifier la fin des questions. Ce ne fut qu'alors que Christa baissa la main, la mine refrognée.

Des applaudissements retentirent de nouveau dans la salle, et Gabriel descendit de l'estrade. Il fut aussitôt accueilli par une brune de taille moyenne qui semblait être un professeur proche de la quarantaine. Ils se serrèrent la main.

Paul s'esclaffa.

– Tu as vu ça ? Il n'a pas permis à Christa de poser la moindre la question. Il a certainement eu peur qu'elle lui jette son soutien-gorge ou qu'elle brandisse une pancarte « J'aime Emerson » !

Julia se mit à ricaner et observa Mme le professeur, qui bavarda un moment avec Gabriel avant de se détourner et de s'adresser à quelqu'un d'autre.

– Je suis étonné que personne n'ait corrigé l'erreur d'Emerson, déclara Paul en se grattant la tempe d'un air songeur.

– Quelle erreur ?

– Il a attribué la phrase *Apparuit iam beatitudo vestra* à Béatrice, alors que l'on sait tous que c'est Dante qui l'a prononcée. Il prononce ces paroles dans la seconde partie de *La Vita Nuova*, quand il rencontre Béatrice pour la première fois.

Julia était au courant, naturellement, mais n'aurait jamais osé faire la moindre remarque à ce sujet. Elle garda donc le silence.

Paul finit par hausser les épaules.

– Sa langue aura certainement fourché. Il est capable de citer Dante de mémoire, aussi bien en italien qu'en anglais. J'ai simplement trouvé amusant que M. Parfait puisse commettre une telle erreur en public et que personne ne le reprenne. (Il poussa un gloussement pour lui-même.) C'est peut-être pour ça que Christa a levé la main.

Julia acquiesça. Elle savait qu'il s'agissait d'une erreur intentionnelle de la part de Gabriel. Mais elle ne le répéterait à personne. Surtout pas à Paul.

Il la dévisagea d'un air admiratif.

– Tu es ravissante, aujourd'hui. Tu l'es tous les jours, mais, aujourd'hui, tu es... resplendissante. (Il prit un air sérieux.) J'espère ne pas froisser ton petit ami en te faisant de tels compliments. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

– Owen.

– Eh bien, je le vois dans tes yeux. Tu sembles ravie de t'être remise avec lui. Après t'avoir vue triste pendant des semaines, je suis heureux de te voir heureuse.

– Je te remercie, murmura-t-elle.

– En quel honneur as-tu mis cette robe ?

Elle parcourut la salle du regard.

– J'ignorais si les gens s'habillaient pour ce genre d'occasion. Je savais que tous les professeurs seraient présents, et je voulais faire bonne impression.

Il éclata de rire.

– Je ne connais pas beaucoup d'universitaires qui se soucient de la mode ! (Il secoua la tête et lui effleura délicatement la main.) J'espère que ton ex te traitera bien, cette fois. Sinon, je me verrais obligé d'aller à Philadelphie pour lui mettre mon pied au cul.

Julia ne l'écoutait plus que d'une oreille distraite. Elle venait de voir une petite blonde, un autre professeur, embrasser Gabriel sur les deux joues.

Surprise, elle haussa les sourcils.

Et c'est toi qui m'en fais baver avec Paul. Il me semblait qu'on ne partageait pas...

L'étudiant se mit à marmonner entre ses dents.

– Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle.

– Eh bien, la conférence était géniale. Tu comprends pourquoi je suis venu ici pour travailler avec lui ? (Il jeta un coup d’œil éloquent en direction de Gabriel.) Mais regarde-les.

Comme si elle l’avait entendu, la blonde jeta la tête en arrière et se mit à rire à gorge déployée pendant qu’Emerson la regardait d’un air tendu. Elle faisait moins de 1,50 mètre, avait des cheveux filasse qu’elle avait rassemblés en chignon, ce qui lui donnait un air des plus sévères. Elle portait des lunettes Armani carrées et rouges, ainsi qu’un tailleur noir visiblement coûteux, mis en valeur par une jupe droite moulante qui lui arrivait tout juste aux genoux. L’étudiante remarqua également qu’elle avait des escarpins, eux aussi noirs, à très hauts talons et des bas résille.

C’était une jolie femme, mais elle ne semblait pas à sa place au milieu de tous ces universitaires. Et il y avait quelque chose de franchement agressif dans son allure.

– C’est le Pr Singer, grimaça Paul.

– La blonde ?

– Oui. La brune, à sa gauche, c’est le Pr Leaming. Elle est géniale. Il faut absolument que tu fasses sa connaissance. Mais évite de t’approcher de Singer, c’est un véritable dragon.

Julia sentit son cœur se serrer quand elle vit le Pr Singer poser la main sur l’avant-bras de Gabriel de façon bien trop familière à son goût, enfonçant ses griffes dans la veste de son costume tandis qu’elle se hissait sur la pointe des pieds pour lui chuchoter quelque chose à l’oreille. Il garda un air parfaitement impassible.

– Qu’est-ce qui te fait dire ça ? demanda Julia.

– Tu es allée jeter un coup d’œil sur son site ?

– Non.

– Tu as de la chance. Tu serais choquée par ce qu’on y trouve. On l’appelle « Pr Douleur ».

L’étudiante détourna à contrecœur le regard de ce spectacle insupportable et commença à se tordre les mains. Elle se demanda si le Pr Douleur avait pour prénom « Paulina ».

Écœurée par cette vision d’horreur, elle s’empara de son manteau et se leva.

– J’imagine qu’il est temps de partir.

– Je te raccompagne chez toi.

Galamment, Paul l’aïda à enfiler son manteau.

Ils s’éloignèrent et étaient sur le point de gagner la sortie, quand le Pr Martin, le directeur du département de littérature italienne, accrocha le regard de Paul et lui fit signe d’approcher.

– J’en ai pour une minute. Attends-moi.

Après s’être rassise, Julia se mit à tripoter les boutons de son manteau pour s’occuper l’esprit.

Gabriel ne regardait pas du tout dans sa direction, et d’après son attitude, elle le soupçonnait de l’éviter sciemment. Paul eut un bref échange avec le directeur avant de se retourner et de la désigner du doigt. Le directeur hocha la tête et donna une tape amicale sur l’épaule de l’étudiant. Ce dernier retourna auprès de Julia, l’air rayonnant.

– Eh bien, tu ne devineras jamais.

Elle haussa les sourcils.

– Il nous a invités au dîner de la faculté en l’honneur de la conférence d’Emerson.

– Tu plaisantes ?

– Non. Apparemment, il est prévu dans le budget que deux étudiants puissent y assister, et le directeur a décidé de m’inviter. Quand je lui ai dit que j’étais avec toi, il a accepté que tu m’accompagnes. (Il lui fit un clin d’œil.) Pauvre Christa, elle n’est pas sur la liste. On dirait bien que c’est ton jour de chance.

Au même instant, Gabriel croisa le regard de Julia par-dessus l'épaule de Paul. Il semblait contrarié, en colère même, et secouait la tête à son intention. Il regardait tour à tour Paul et la jeune femme tout en continuant à secouer la tête.

Julia retroussa les lèvres d'un air obstiné. *Comment Gabriel peut-il être jaloux de Paul alors que le Pr Douleur ne le quitte pas d'une semelle ? On dirait bien qu'il y a deux poids, deux mesures.*

– On n'est pas obligés d'y aller, si ça ne te dit rien. (Paul s'éclaircit la voix.) Je sais bien qu'Emerson s'est comporté comme un imbécile avec toi. Tu n'as peut-être pas envie de célébrer sa dernière réussite devant une paella.

– Il serait plutôt grossier de décliner l'invitation du directeur, déclara-t-elle lentement.

– Tu as probablement raison. Je te promets qu'on va bien s'amuser. On va au *Segovia*, c'est un restaurant génial. Mais le dîner n'est prévu qu'à 19 heures. Ça te dirait d'aller au *Starbucks*, en attendant ? Ou ailleurs ?

Il lui tendit la main pour l'aider à se lever.

– Le *Starbucks*, ça me va.

Quelques minutes après avoir quitté le bâtiment, elle trouva enfin le courage de lui poser une question qui la tourmentait depuis un moment.

– Tu connais bien le Pr Singer ?

Elle avait tenté de prendre un ton détaché.

– Non. J'évite de m'approcher d'elle. (Il poussa plusieurs jurons.) J'aimerais bien pouvoir oublier les e-mails qu'elle a envoyés à Emerson. Mais ils semblent gravés dans ma mémoire.

– C'est quoi, son prénom ?

– Ann.

Julia offrit à Paul un café qu'elle paya discrètement avec un bon d'achat Starbucks, sur lequel figurait la photo d'une ampoule électrique. Quand ils franchirent enfin le seuil du *Segovia*, ils furent accueillis par un Espagnol très agréable à regarder, qui se présenta comme étant le patron de l'établissement. À son plus grand plaisir, Paul lui répondit en espagnol.

Les murs du restaurant étaient d'un jaune éclatant, et on y avait affiché des reproductions de dessins de Don Quichotte et de Sancho Pança par Picasso. Un guitariste classique était assis dans un coin, jouant des arrangements du maestro Andrés Segovia. Non loin, au centre même de la salle, on avait disposé de longues tables en carré pour délimiter l'espace réservé au dîner de la faculté. Sa configuration géométrique impliquait que les invités soient assis face à face. Julia ne goûtait guère l'idée de devoir faire face au Pr Douleur, et si, pour y échapper, elle avait dû insulter le Pr Martin, elle l'aurait fait.

Paul choisit de prendre place à l'un des angles les plus éloignés de la table. Une fois de plus, il avait respecté l'organisation sociale, sachant qu'il n'avait rien à faire aux places d'honneur. Tandis qu'il discutait du menu avec le serveur *en español*, Julia réfléchit en silence à la jalousie de Gabriel et alluma discrètement son téléphone pour lui envoyer un SMS. Mais un message l'attendait déjà :

« Ne viens pas au dîner. Trouve un prétexte pour Paul. Attends-moi chez moi, le concierge te fera entrer. T'expliquerai plus tard. Fais ce que je te demande, STP. G. »

Elle contempla l'écran d'un air ébahi, jusqu'à ce que Paul lui donne un petit coup de coude.

– Qu'est-ce que tu veux boire ?

– Euh, ce n'est probablement pas la saison pour une sangria, mais j'en voudrais bien une, s'ils en ont.

– Notre sangria est excellente, intervint le serveur avant de s'éloigner pour transmettre leur commande au barman.

Elle jeta à Paul un regard d'excuse.

– J'ai reçu un SMS d'Owen. Désolée de m'être montrée impolie.

– Pas de souci, la rassura Paul en se concentrant sur le menu pendant qu'elle réfléchissait à une réponse.

« Téléphone éteint. Trop tard, suis déjà là. Aucune raison d'être jaloux, rentrerai avec toi. Tu m'auras dans ton lit jusqu'à demain matin. J. »

Elle rangea son portable dans sa sacoche, priant en silence pour que Gabriel ne soit pas trop fâché. *Ô dieux de tous les hommes jaloux et surprotecteurs, je vous en supplie, faites qu'il ne me fasse pas une scène. Pas devant ses collègues.*

Malheureusement pour elle et celui qui lui envoyait le message, la sonnerie pour prévenir de l'arrivée d'un SMS, un instant plus tard, fut étouffée par le contenu de sa sacoche.

Le temps d'une vingtaine de minutes, le reste des invités se présenta par petits groupes. Le Pr Leaming et certains de ses collègues prirent place à côté de Paul. À l'autre bout, Gabriel était pris en sandwich entre les Prs Martin et Singer.

En l'apercevant, Julia se mit à boire sa sangria avec un peu trop d'empressement, espérant qu'on la resservirait, ce qui lui permettrait de se détendre un peu plus. La boisson était effectivement délicieuse et bien garnie en agrumes, ce qu'elle apprécia énormément.

– Tu as froid ?

Paul désigna le pashmina violet enroulé autour de son cou de manière extrêmement chic.

– Pas vraiment.

Elle ôta lentement son écharpe et la posa par-dessus son sac.

Paul détourna poliment les yeux quand elle révéla la peau pâle et délicate de sa gorge. Magnifique, elle était pourvue malgré sa petite taille d'une poitrine généreuse, et bénéficiait d'un merveilleux décolleté idéalement proportionné.

Dès qu'elle eut retiré son pashmina, une paire d'yeux bleus des plus jaloux dardèrent dans sa direction depuis l'autre bout de la table, admirant cette parcelle de peau nue avec une certaine avidité, avant de battre hâtivement en retraite.

– Paul, qu'est-ce qui arrive au Pr Singer ? demanda Julia à voix basse, derrière son verre de vin.

Il vit l'enseignante s'approcher bien trop près d'Emerson, et ce dernier éloigner subtilement sa chaise. Elle insista et déplaça à son tour sa chaise. Mais Julia était trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient.

– Emerson et elle ont eu une liaison. On dirait qu'elle a repris. (Il se mit à ricaner.) Je crois qu'on vient de découvrir pour quelle raison il est de si bonne humeur cette semaine.

Les yeux écarquillés, Julia se sentit mal.

– Ils sont... sortis ensemble ?

Paul rapprocha sa chaise pour que le Pr Leaming ne puisse surprendre leur conversation. Bien sûr, le fait qu'une danseuse de flamenco ait fait son apparition et se soit mise à danser aux puissants accords d'une guitare classique lui facilita grandement la tâche.

– Attends une minute. (Il lui fit passer une assiette de tapas.) Essaie ça. C'est du chorizo et du manchego, et ça des croustines avec du cabrales, un fromage espagnol persillé.

Elle se servit, grignotant les amuse-bouches en attendant qu'il lui réponde.

– Singer ne sort avec personne. Elle est branchée douleur. Et domination. Tu sais...

Il s'interrompit en prenant un air suggestif.

Incrédule, Julia cilla.

– Tu as vu *Pulp Fiction* ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête.

– Je n'aime pas Quentin Tarantino. Ses films sont bien trop sombres.

– Alors, disons simplement qu'elle aime bien se la jouer « moyenâgeuse »... en privé... avec le cul des autres. Et elle n'hésite pas à le faire savoir. Elle fait des recherches dans ce domaine et poste ses publications sur son site.

Julia manqua d'avaler de travers son morceau de chorizo.

– Alors, ça veut dire qu'il...

– Que c'est un cinglé du sexe, comme elle. Mais c'est un sacré chercheur, comme tu as pu t'en rendre compte cet après-midi. J'essaie de faire abstraction de ce qui peut se passer dans sa vie privée. Je suis convaincu que des personnes qui s'aiment doivent faire preuve de délicatesse l'une envers l'autre. Même si je ne crois pas qu'il y ait d'amour dans ce qu'ils font.

Il jeta un coup d'œil prudent dans la salle avant de chuchoter à l'oreille de Julia :

– Je suis persuadé que lorsque l'on tient suffisamment à quelqu'un pour coucher avec lui, on doit respecter cette personne et éviter de la traiter comme un objet. On doit être responsable et attentionné et ne jamais, au grand jamais lui faire de mal. Même si elle est assez dérangée pour le demander.

Prise d'un frisson, Julia but une grande gorgée de son second verre de sangria.

Il s'appuya contre le dossier de sa chaise.

– J'aurais du mal à nouer des relations avec quelqu'un qui aime souffrir, et encore moins au lit. Le sexe, c'est censé être une question de plaisir et d'affection. Crois-tu que Dante aurait pu ligoter

Béatrice pour la fouetter ?

Elle hésita avant de secouer la tête.

– Quand j'étais en premier cycle, à Saint-Michael, j'ai suivi un cours de philosophie du sexe, de l'amour et de l'amitié. Nous y avons parlé de consentement. Tu sais qu'on n'arrête pas de répéter que tant qu'une activité est partagée par deux adultes consentants, il n'y a aucun problème ? Notre professeur nous a demandé si nous pensions qu'un être humain pouvait donner son accord à une injustice, comme le fait de se vendre en tant qu'esclave.

– Personne ne peut avoir envie de devenir esclave.

– Si, dans le monde du Pr Douleur. Certaines personnes acceptent de devenir des esclaves sexuels. Volontairement. Donc, est-ce que l'esclavage est admissible si l'esclave l'est de son plein gré ? Quelqu'un qui a toute sa tête peut-il consentir à l'esclavage, ou est-ce tout simplement déraisonnable ?

Julia commença à se sentir relativement mal à l'aise de tenir ce genre de conversation si près du Pr Douleur et de Gabriel. Elle vida donc son verre et changea promptement de sujet.

– Quel est ton sujet de thèse, Paul ? Je crois que tu ne me l'as jamais dit.

Il se mit à glousser.

– Le plaisir et la vision béatifique. C'est une comparaison entre les péchés capitaux associés au plaisir, à savoir la luxure, la gourmandise et l'avarice, et le plaisir de la vision béatifique au paradis. Emerson est un excellent directeur de thèse, mais comme je l'ai dit, je reste à l'écart de sa vie privée. Même si ce serait probablement un sacré cas d'école pour le second cercle de l'enfer.

– J'ai du mal à comprendre pourquoi on ne cherche pas tous la gentillesse, réfléchit-elle tout haut. La vie est suffisamment dure comme ça.

– C'est comme ça. (Il prit un air sincère.) J'espère que ton copain est gentil avec toi. Estime-toi heureuse d'avoir trouvé quelqu'un de sain.

Ils furent alors interrompus par le serveur, ce qui empêcha Paul de voir Julia blêmir. Elle jeta un coup d'œil involontaire à Gabriel et vit que Singer lui chuchotait de nouveau quelque chose à l'oreille.

Gabriel avait le regard obstinément rivé sur la table qui se trouvait face à lui, les dents serrées. Il saisit son verre de vin, le vida et le reposa.

Regarde-moi, Gabriel. Lève les yeux au ciel, frotte-toi le visage, fronce les sourcils... fais quelque chose. Montre-moi que tout cela n'est qu'un malentendu. Prouve-moi que Paul se trompe.

– Julia ? (La voix de Paul l'interrompit dans ses pensées.) Ça te dit de partager une paella valenciana avec moi ? Ils ne la font que pour deux. C'est très bon. (Il remarqua alors la pâleur de la jeune femme et ses doigts tremblants.) Eh, ça va ?

Elle se passa la main sur le front.

– Ouais. Une paella, c'est très bien.

– Tu devrais peut-être y aller un peu plus doucement avec la sangria. Tu es à jeun, et tu commences à avoir l'air malade.

Il craignait de l'avoir choquée avec ses révélations salaces, révélations qu'il n'avait pas le droit de faire à une étudiante. Il changea donc de sujet et lui raconta son dernier voyage en Espagne, ainsi que sa fascination pour l'architecture de Gaudí. Elle acquiesça aux bons moments, et lui posa même quelques questions de temps à autre, mais elle avait l'esprit ailleurs, très, très loin, tentant de deviner avec qui précisément elle avait partagé sa couche la semaine précédente : l'ange déchu qui avait encore de la bonté en lui, ou quelqu'un de bien plus noir ?

Elle remarqua que la main gauche du Pr Singer avait soudain disparu. Elle ne pouvait se résoudre à lever les yeux vers Gabriel. Mais cela n'empêcha pas le Pr Singer de remarquer l'étudiante. Leurs regards se croisèrent au moment même où il semblait repousser la main de sa collègue, sous la table. Embarrassée, Julia se tourna vers Paul, tandis que l'enseignante prenait un air aussi amusé qu'interrogateur avant de la regarder fixement, comme si elle était envoûtée.

Impatiente d'échapper au spectacle sordide dont elle croyait être témoin, Julia s'excusa de manière peu convaincante auprès de Paul et prétextait ne pas se sentir bien pour pouvoir quitter la table. Elle gravit l'escalier jusqu'au premier étage et localisa rapidement les toilettes. Tout en se regardant dans le miroir, elle tenta de réfléchir à ce qu'il lui avait dit. Ses pensées n'étaient qu'un méli-mélo sordide de paroles et d'images sinistres, alors que son cœur saignait.

Pourquoi quelqu'un accepterait-il de se faire frapper ? Gabriel et Ann... la souffrance... la domination... les doigts d'Ann sur les cuisses de Gabriel... Ann frappant Gabriel... Gabriel frappant Ann.

Julia se pencha au-dessus du lavabo, luttant contre une envie de vomir. Elle ignorait depuis combien de temps elle se trouvait là, les yeux clos, quand on poussa la porte.

– Bonjour, il y a quelqu'un ?

Le Pr Singer se fendit d'un large sourire, révélant son éclatante dentition.

Julia s'émerveilla de la manière dont la lumière qui étincelait sur les lunettes de l'enseignante donnait l'impression que ses yeux verts avaient des reflets rougeâtres.

– Je suis le Pr Singer. Ravie de vous rencontrer.

Julia serra à contrecœur la main qu'elle lui tendait et bredouilla quelque chose.

Le professeur avait la main froide, mais loin d'être sans expression. Quand elle la libéra, elle laissa courir un doigt le long de la ligne de vie de l'étudiante, comme si elle la jugeait délibérément. Julia en frissonna.

Ann inclina la tête sur le côté et plissa les yeux.

– Je croyais que vous m'attendiez. Je vous rends nerveuse ?

Julia fronça les sourcils.

– Non, je suis montée ici pour me laver les mains. Je crois que je suis en train d'attraper la grippe.

– Quel dommage ! (Le professeur prit un air encore plus enjoué et fit un pas vers elle.) Vous me semblez en parfaite santé. Vous avez une très jolie peau.

– Je vous remercie.

L'étudiante jeta un coup d'œil vers la porte, impatiente de pouvoir s'éclipser.

– De rien, de rien. Vous portez du rouge à lèvres, ou c'est la teinte naturelle de vos lèvres ?

Elle se pencha en avant et examina de beaucoup trop près la bouche ouverte de Julia, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre.

La jeune femme recula d'un pas.

– Euh, c'est ma couleur naturelle.

Ann s'approcha de nouveau.

– C'est extraordinaire. Vous n'êtes pas sans savoir, naturellement, que la couleur naturelle des lèvres se répète sur le corps de la femme à des endroits plutôt intimes. Cette nuance va si bien à vos lèvres... je suis certaine que par ailleurs elle est à couper le souffle.

Julia en demeura bouche bée.

– Regardez-vous dans ce miroir. Comment aurais-je pu ne pas vous remarquer, en bas ? Et heureusement, vous m'avez également remarquée. (Elle s'approcha encore d'un pas et baissa d'un

ton.) Vous aimez regarder ? chuchota-t-elle. Vous avez aimé regarder ce que je lui faisais sous la table ?

Julia s'empourpra.

– J'ignore de quoi vous parlez.

– La peau change de teint, savez-vous, en réponse à un afflux de sang. Comme à présent. (Elle se fendit d'un sourire, révélant une bonne partie de ses dents.) Soit je vous ai embarrassée, soit je vous ai excitée. Vos joues sont donc devenues toutes rouges, comme vos lèvres. Mais vous êtes aussi rouge ailleurs, n'est-ce pas ? (Elle baissa encore d'un ton.) Et plus bas, je suis sûre que vous mourez d'envie qu'on vous caresse et qu'on vous excite... (Elle se passa la langue sur les lèvres d'un air amusé.) Ma petite perle rose, je suis sûre que vous voulez que je vous excite. Vous feriez un si joli petit animal de compagnie !

Julia lui lança un regard de défi.

– Je ne veux être l'animal de compagnie de personne.

Cela fit reculer le Pr Singer. Elle ne s'était pas du tout attendue à cette manifestation de courage.

– Je suis un être humain, pas un animal. Fichez-moi la paix !

Julia ignorait où elle avait bien pu trouver l'énergie de riposter, mais elle en fit bon usage.

Ann éclata de rire.

– Les êtres humains sont des animaux, très chère. Nous partageons la même physiologie, les mêmes réactions aux stimuli, les mêmes besoins de se nourrir, de boire et d'avoir des activités sexuelles. Certains d'entre nous sont simplement un peu plus intelligents.

Julia la regarda de haut.

– Je suis suffisamment intelligente pour savoir ce qu'est un animal. Et ça ne m'intéresse pas de me faire baiser comme un animal. Veuillez m'excuser.

Elle contourna aussitôt l'enseignante et se dirigea vers la porte.

– Si vous changez d'avis, n'hésitez pas à venir me trouver, ronronna Ann.

– Ça n'est pas près d'arriver, lâcha Julia d'un ton dédaigneux.

Elle s'enfuit dans le couloir au pas de course, le souffle rapide.

Entendant des pas rapides, juste derrière elle, elle laissa échapper un petit cri quand on la tira dans une pièce plongée dans l'obscurité, refermant et verrouillant la porte derrière elle. Elle se débattit jusqu'à ce que le mystérieux inconnu la saisisse par les poignets.

– Julianne.

Il faisait trop sombre pour qu'elle puisse distinguer ses traits, mais elle reconnut sa voix et l'étrange sensation dans ses bras, en réaction à son contact. Elle cessa de lutter.

– S'il te plaît, allume. Je... je suis claustrophobe.

Sa voix résonna aux oreilles de Gabriel comme celle d'un enfant effrayé.

Il la libéra et sortit son iPhone, s'en servant comme d'une lampe-torche.

– C'est mieux ? (Il se retint de lui demander le rapport qu'il y avait entre la lumière et la claustrophobie, passa un bras autour de ses épaules tremblantes et lui déposa un baiser sur le front.) Julianne ?

Elle prit le temps de jeter un coup d'œil autour d'elle et se rendit compte qu'ils se trouvaient dans un placard à balais.

– Julianne ? répéta-t-il, tentant de capter son attention. J'ai vu Ann te suivre. Ça va ?

– Non.

– Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

– Elle a dit que je ferais un joli petit animal de compagnie, chuchota-t-elle les yeux baissés.

Il se renfrogna.

– Elle t’a touchée ?

Elle ferma les yeux et s’essuya le front.

– Juste ma main.

Il baissa l’intensité lumineuse de son téléphone, redoutant qu’Ann puisse en apercevoir la lueur sous la porte.

– C’est ce que je craignais. Pourquoi n’as-tu pas fait ce que je t’avais demandé ?

– Je te l’ai dit, quand j’ai eu ton SMS, il était déjà trop tard. Je ne m’attendais pas à me faire draguer à un dîner de la faculté, surtout par un autre professeur que toi.

Il poussa un grondement.

– Elle t’observait depuis un moment et a probablement été excitée par ta timidité, sans parler de ta beauté. Te faire entrer dans la même pièce qu’elle, c’est comme faire miroiter un agneau aux yeux d’un loup. (Il secoua la tête et poussa un juron.) J’ai tenté de te garder loin d’elle.

Elle chercha son regard.

– Tu ne me tenais pas à distance parce que tu étais jaloux ?

Il laissa échapper un soupir.

– Bien sûr que je suis jaloux. Il s’agit d’une nouvelle émotion pour moi, Julianne. J’ai énormément de mal à la gérer. Mais j’aurais supplié Paul de t’emmener dîner ailleurs, n’importe où, pour t’éviter de la rencontrer.

– Tu es sorti avec le Pr Singer ?

Son visage se durcit, et il serra les lèvres.

– Ce n’est pas le moment de discuter de ça.

Elle secoua la tête, se sentant de nouveau gagnée par l’écœurement. Elle avait espéré que Paul se soit trompé, mais la réaction de Gabriel était des plus éloquentes.

– Comment as-tu pu ?

– Tu trembles. Tu vas être malade ?

– Pourquoi refuses-tu de répondre à ma question ?

Il serra les dents.

– Julianne, je ne me soucie en ce moment que de ton confort et de ton bien-être. Je ne répondrai à aucune question tant que je n’aurai pas la certitude que tout va bien. Si tu vomis, je te promets de te tenir les cheveux.

Il prit un petit air suffisant.

– Je ne vais pas vomir, murmura-t-elle. Malheureusement, ce n’est pas la première femme à me faire du plat. Ce qui me contrarie le plus, c’est que tu me caches des choses.

Il fronça un instant les sourcils mais repoussa ses inquiétudes.

– Julianne, il faut que tu me croies quand je te dis qu’il vaut mieux que tu n’en saches pas davantage sur elle. Je veux que tu gardes un esprit pur.

– Mais ça ne te dérange pas qu’elle te tripote sous la table ? C’est comme ça qu’elle m’a repérée, Gabriel. Elle m’a surprise en train de l’observer.

Un muscle tressauta dans la mâchoire de l’enseignant, et elle décela des étincelles dans son regard.

– Elle me provoque. Et pour d’évidentes raisons, je suis dans l’impossibilité de réagir et de faire une scène. J’espérais qu’elle ne ferait pas attention à toi et qu’elle concentrerait toute son attention malsaine sur moi. Manifestement, j’avais tort.

– Pourquoi est-ce que c’est Paul qui m’a appris que tu étais sorti avec elle ?

– C’est ce que Paul t’a dit ?

Elle acquiesça.

Il poussa un juron et commença à se frotter vigoureusement les yeux, comme s'il voulait chasser une image repoussante.

– Je ne pensais pas qu'elle assisterait à ma conférence. Nous ne partageons pas les mêmes valeurs, ni les mêmes centres d'intérêt. Aujourd'hui, c'est la première fois que je la vois depuis des mois. Elle fait partie de mon passé. Un passé que je ne voudrais pas revivre. Même si je devais vivre éternellement.

– Paul prétend qu'elle aime la souffrance. Avez-vous été... violents l'un envers l'autre ?

Il serra les poings, faisant ressortir les muscles de ses bras.

– Oui. J'aurais aimé te dire que c'était elle la méchante tentatrice et que je me suis laissé attirer dans une liaison avec elle, mais ce n'est pas le cas. Néanmoins, je n'ai aucunement l'intention de t'expliquer les contours de son univers. Il vaut mieux que tu restes loin de tout ça. Mais je te dirai que lors d'un de mes... rapports avec elle, elle a fait quelque chose qui m'a fait perdre mon sang-froid. Et je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Cela a mis un terme à notre relation, et elle m'a aussitôt jeté dehors.

– Elle t'a frappé ?

– Plus d'une fois, répondit-il d'un ton rauque. C'était le but.

– Gabriel. (Elle prononça son nom dans un semblant de sanglot, et l'enseignant eut aussitôt le cœur brisé.) Comment as-tu pu la laisser te toucher, et te faire du mal ?

Il l'enlaça et la serra contre lui.

– Il vaut mieux que tu ne le saches pas, Julianne. Je t'en prie, oublie ce que Paul t'a dit. Oublie tout ça.

– C'est impossible. Je ne peux pas oublier ce que tu as dit pendant ta conférence, cet après-midi. Ta description de l'acte d'amour était vraiment magnifique, mais ce n'est pas ce que tu veux. À moins que tu n'aies l'impression qu'il soit impossible pour des amants d'adopter cette conduite.

Il plongea son regard dans le sien.

– Bien sûr que si, c'est ce que je veux. Bien sûr que je crois que c'est possible. Je n'ai simplement jamais eu l'occasion de le vivre. (Il s'éclaircit la voix.) Tu n'es pas la seule personne vierge, dans cette relation.

Elle leva les yeux vers lui d'un air étonné.

– Alors, pourquoi voudrais-tu que quelqu'un te fasse du mal ? N'as-tu donc pas suffisamment souffert ?

Il prit un air peiné.

– Gabriel, ton existence ressemble à une succession de pièces secrètes. Je n'ai aucune idée de ce qui est tapi derrière ces portes. Et tu refuses de me le dire. C'est ton assistant de recherche qui est obligé de m'apprendre l'existence de ton ex-petite amie !

– Ça n'a jamais été ma petite amie. Je t'ai moi-même posé des questions à propos de Simon, et tu as toujours refusé de me dire quoi que ce soit. Sur ce point, nous sommes à égalité.

Julia fit la grimace.

– Je t'ai parlé de ma mère.

Gabriel soupira.

– Oui, c'est vrai. Et le fait d'avoir entendu ce qui t'était arrivé à Saint-Louis m'a fait beaucoup plus de mal que je ne peux le montrer. Plus qu'Ann et ses vulgaires tours de passe-passe. (Il secoua la tête.) Tu as raison. J'aurais dû t'en parler plus tôt. (Il se dandina d'un pied sur l'autre, et Julia

l'entendit enfoncer les poings dans les poches de son pantalon.) J'ai cru que si je t'en parlais, tu serais si révoltée que tu t'enfuirais. Tu aurais compris quel démon je suis vraiment.

– Tu n'es pas un démon. Tu es un ange déchu qui a encore de la bonté en lui. Qui aspire à faire l'amour avec une femme et à la traiter avec tendresse, chuchota-t-elle avant de fermer les yeux. J'aurais préféré apprendre de ta bouche qui était le Pr Singer plutôt que de le découvrir comme ça. Ou de la voir se comporter de cette façon sous mes yeux alors que tu refusais obstinément de regarder dans ma direction.

– J'ai extrêmement honte, Julianne. Et c'est peu de le dire.

– Tu n'es pas le seul pécheur dans ce placard, Gabriel. (Elle rouvrit les yeux et prit une lente inspiration.) Et c'est la raison pour laquelle je ne peux pas te tenir rigueur de tes péchés passés. Tu as encore envie d'elle ?

– Bien sûr que non ! (Il prit aussitôt un air indigné.) Nous n'entretenions pas de relation suivie, Julianne. Nous avons simplement eu quelques rapports. Ça s'est terminé il y a plus d'un an, et je n'ai plus eu de liaison avec elle depuis. (Il poussa un profond soupir.) Si tu insistes, je t'en dirai davantage, mais pas maintenant. Ça peut attendre la fin du dîner ? S'il te plaît ?

Elle se mâchonna la lèvre d'un air songeur.

Il lui déposa un délicat baiser sur la bouche, emprisonnant sa lèvre dans les siennes avant de s'éloigner.

– Je t'en prie, ne te fais pas du mal. Ça me contrarie.

– Je pourrais te dire la même chose.

Les épaules de l'enseignant s'affaissèrent, et il poussa un geignement.

– J'attendrai la fin du repas, mais seulement si tu me promets de ne pas la laisser te toucher.

– Volontiers.

Elle poussa un profond soupir.

– Merci.

– Alors, tu vas rester ?

Elle secoua la tête.

– Je ne pourrai pas manger ma paella en face d'elle. Elle m'écoeure.

– Je vais te raccompagner chez moi.

– C'est toi l'invité d'honneur, tu ne peux pas partir.

Il réfléchit un moment en lui passant les doigts dans les cheveux.

– Au moins, permets-moi de t'appeler un taxi. Je tenterai de m'éclipser dès que possible. Mon concierge te fera entrer.

Il enfonça la main dans sa poche et en tira une liasse de billets.

Elle repoussa sa main.

– J'ai de l'argent.

– Accepte au moins ma carte de crédit, pour que tu puisses te faire livrer à manger.

– Je ne peux rien avaler.

Il soupira et se frotta les yeux.

Elle s'apprêta à partir, mais il la saisit par le coude.

– Attends. (Il baissa les yeux vers elle et poursuivit d'une voix implorante.) Quand je t'ai vue entrer dans la salle de conférences, mon cœur n'a fait qu'un bond, Julianne. Tu n'as jamais été si ravissante. Tu avais l'air... heureuse. (Il déglutit bruyamment.) Je suis désolé de t'avoir rendue malheureuse. Et de ne pas t'avoir dit la vérité. Crois-tu... que tu pourras me pardonner ?

– Tu n’as pas péché envers moi, Gabriel. (Les larmes commencèrent doucement à lui monter aux yeux.) J’essaie de comprendre à quel point ton goût pour la souffrance est ancré en toi, et ce que cela peut signifier pour nous. J’ai l’impression d’ignorer complètement qui tu es, et ça me fait énormément de peine.

Sur ce, elle se faufila hors du placard.

*

* *

Le destin sourit à Julia quand elle regagna la salle du restaurant. Lorsqu’elle alla s’excuser et chercher ses affaires, Ann se trouvait encore aux toilettes. Une seconde femme professeur manquait à la table.

Il suffit à Paul d’un coup d’œil au visage pâle et aux yeux embrumés de Julia : il s’abstint d’insister pour qu’elle reste. Et quand elle fit allusion à une migraine manifestement imaginaire, il attendit qu’ils sortent du restaurant pour en savoir davantage.

– Singer t’a suivie aux toilettes, n’est-ce pas ?

Julia se mordit la lèvre et acquiesça.

Il secoua la tête.

– C’est une prédatrice. Une dangereuse prédatrice. J’aurais dû te prévenir. Ça va ?

– Oui. Mais il faut que je rentre. Je suis désolée pour la paella.

– Je me fiche complètement de cette paella. Tout ce dont je me soucie, c’est toi. (Il grimaça légèrement.) Si tu veux porter plainte contre elle, je t’accompagnerai au bureau de la commission judiciaire dès lundi.

– Qu’est-ce que c’est ?

– C’est le bureau qui s’occupe des plaintes pour fautes professionnelles contre les membres et le personnel de la faculté. Si tu souhaites raconter à cette commission ce qui s’est passé avec Singer, je t’aiderai.

Elle secoua la tête.

– Il n’y avait aucun témoin. Ce serait ma parole contre la sienne. Je vais essayer d’oublier ce qui s’est passé, sauf si elle tente de nouveau de m’approcher.

– C’est ton choix, mais sache que j’ai déjà déposé une plainte contre elle, l’an dernier. Même si c’était ma parole contre la sienne, ma plainte pour harcèlement figure encore dans son dossier. Elle ne s’approche plus de moi. C’est la meilleure décision que j’aie jamais prise.

– Je ne crois pas que je le ferai, mais j’y réfléchirai. Et je suis désolée que ça te soit arrivé aussi.

– Ne t’inquiète pas pour moi. Passe un bon week-end et essaie d’oublier tout ça. Si tu as besoin de parler, tu as mon numéro. À la semaine prochaine.

Il lui lança un regard d’encouragement et lui fit signe de la main quand le taxi s’éloigna.

Tandis que les paroles de Virgile résonnaient encore aux oreilles de Julia, elle jeta un coup d’œil à son téléphone. Elle y trouva un SMS qu’on lui avait envoyé peu de temps après l’arrivée des professeurs au *Segovia*.

«

Trop tard, songea-t-elle d’un air attristé.

Une fois chez Gabriel, elle alluma rapidement la cheminée, espérant dissiper les ténèbres qu'elle sentait commencer à envahir son cœur. Mais cela lui sembla fort peu efficace. Vraiment, elle n'avait qu'une envie, rentrer chez elle et se cacher sous les couvertures. Mais elle savait bien, désormais, qu'il valait mieux regarder la réalité en face.

Elle n'avait aucune envie de fouiller dans les affaires de Gabriel, mais elle se retrouva dans sa chambre, à genoux sur le sol de son dressing. Elle cherchait ses photos en noir et blanc, se demandant si le Pr Singer figurait sur l'une d'elles. Elle avait la bonne couleur de cheveux. Mais les clichés avaient disparu. Elle examina les moindres recoins de la petite pièce et chercha partout dans sa chambre, même sous le lit. Il s'était débarrassé des photos.

À la place étaient accrochées aux murs six œuvres d'art, certaines abstraites, certaines de la Renaissance, une de Tom Thomson, mais toutes magnifiques et étrangement... paisibles. Gabriel avait refait la décoration.

Elle resta devant le dressing, admirant la reproduction du *Primavera*, de Botticelli, accrochée sur la porte, quand son regard se posa sur un cadre sombre de vingt centimètres sur vingt-cinq. La photo représentait un homme et une femme en train de danser. L'homme, grand, séduisant, élégant et autoritaire, regardait la femme d'un air intense, presque véhément.

La petite femme regardait les boutons de sa chemise en rougissant. Elle portait une robe violette si éclatante qu'elle semblait atténuer toutes les autres couleurs du cliché.

Comment a-t-il fait pour se procurer une photo de nous en train de danser au Lobby ?

Rachel, songea-t-elle.

Elle reposa aussitôt la photo et quitta la chambre, vérifiant qu'elle avait bien tout laissé comme elle l'avait trouvé.

Tandis que Julia attendait chez Gabriel, ce dernier jouait au caméléon, se fondant dans son environnement. Il demeurait charmant et courtois avec ses collègues mais, dans le même temps, avait l'estomac noué et s'était mis à imaginer toutes sortes de choses. Il dut se forcer à manger et à refuser libation sur libation. Il était persuadé qu'à son retour son appartement serait désert. Julianne allait fuir.

Ce qui n'était guère surprenant, car il savait depuis longtemps que cela finirait par se produire un jour. Il n'avait simplement pas cru que ce serait ce secret-là qui les séparerait. Il était indigne d'elle pour de nombreuses raisons, qu'il lui avait lâchement dissimulées. Ce n'était pas une question d'amour, car il ne croyait pas qu'elle pourrait l'aimer un jour. Il était rebutant. Néanmoins, il avait espéré être capable de lui faire suffisamment longtemps la cour pour que leur affection et leur amitié finissent par les lier, en dépit de son côté obscur. Mais il était trop tard.

Quand il arriva enfin chez lui, il fut surpris de la trouver endormie sur le canapé, les traits parfaitement paisibles. Il tenta vaillamment de demeurer immobile, de résister à l'envie irrésistible de la toucher, mais il en fut incapable. Il caressa doucement sa longue chevelure soyeuse en murmurant des paroles mélancoliques en italien.

Il lui fallait de la musique. Il éprouva un besoin de mélodie et de lyrisme pour apaiser sa souffrance. Mais la seule chanson qu'il jugeait adéquate était la reprise de *Mad World* par Gary Jules. Et il refusait d'écouter ce morceau quand Julianne le quitterait.

Soudain, elle ouvrit les yeux. Elle constata que Gabriel ne portait plus sa veste de costume et sa cravate et qu'il avait déboutonné les trois boutons du haut de sa chemise. Il avait également ôté ses boutons de manchette et remonté ses manches.

Il esquissa un sourire prudent.

– Je ne voulais pas te réveiller.

– Ce n'est rien. Je me suis juste assoupie.

Elle se mit à bâiller et se redressa lentement.

– Tu peux te rendormir.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

– Tu as mangé quelque chose ?

Elle secoua la tête.

– Tu veux dîner ? Je peux te faire une omelette.

– J'ai des nœuds dans l'estomac.

Il était agacé, mais refusa d'insister, car il avait un bien meilleur argument à lui proposer.

– J'ai un cadeau pour toi.

– Gabriel, je n'ai vraiment pas besoin d'un cadeau, pour le moment.

– Je ne suis pas de ton avis, mais ça peut attendre. (Mal à l'aise, il se mit à remuer sur le canapé, sans pour autant la quitter des yeux.) Tu as une écharpe, tu es assise juste à côté d'une belle flambée, et pourtant tu es toute pâle. Tu as froid ?

– Non.

Elle s'apprêta à retirer son pashmina, mais il lui saisit la main de ses longs doigts fins.

– Tu permets ?

Elle ôta sa main et acquiesça d'un air méfiant.

Il s'approcha, et elle se laissa envahir par son parfum en fermant les yeux. Il lui enleva délicatement son écharpe et la déposa entre eux, sur le canapé. Puis il lui caressa la gorge avec le dos de sa main.

– Tu es si ravissante, murmura-t-il. Inutile de se demander pourquoi tous les regards étaient tournés vers toi, ce soir.

La voyant se crispier, il retira sa main en réprimant un gémissement.

Le regard de la jeune femme se posa sur ses pieds, et elle se rendit compte qu'elle avait été si distraite qu'elle ne s'était même pas donné la peine de se déchausser. Mais il ne s'en était pas plaint.

– Désolée d'avoir mis mes bottes sur le canapé. Je vais les retirer.

Elle se mit à en chercher la fermeture à glissière, mais Gabriel s'agenouilla aussitôt sur la moquette.

– Que fais-tu ?

Confuse, elle écarquilla les yeux.

– J'admire tes bottes. Je les aime beaucoup.

Il effleura ses hauts talons du bout des doigts.

– C'est Rachel qui m'a aidée à les choisir. Elle a bon goût, mais elle se prononce toujours pour des talons trop hauts.

Il la dévisagea d'un air séducteur.

– Tu n'auras jamais de talons trop hauts. Mais permets-moi de t'aider.

En entendant sa voix rauque et passionnée, Julia eut l'impression que son cœur s'était arrêté.

Il passa les mains au-dessus de ses genoux, où se trouvaient les fermetures.

– Tu permets ?

Elle acquiesça et retint son souffle.

Avec une certaine déférence, il défit la glissière de sa botte, faisant doucement courir ses doigts le long de son mollet et de sa cheville pour lui libérer le pied. Il répéta l'opération avec son autre jambe, posant les bottes à côté du canapé. Puis il leva le pied droit de la jeune femme et commença à le lui masser légèrement à l'aide de ses deux mains. Elle poussa un geignement malgré elle et, gênée, se mordit violemment la lèvre.

– Il n'y a aucune honte à exprimer son plaisir, Julianne, l'encouragea-t-il. Ça me rassure de savoir que je ne te répugne pas entièrement.

– Tu ne me répugnes pas du tout. Mais je n'aime pas te voir à genoux, chuchota-t-elle.

Son sourire satisfait s'estompa.

– Quand un homme s'agenouille devant une femme, c'est un geste de galanterie. Quand une femme s'agenouille devant un homme, c'est inconvenant.

Elle poussa un nouveau geignement involontaire.

– Où as-tu appris à faire ça ?

Il lui lança un regard perplexe.

– Qui t'a appris à masser les pieds ? précisa-t-elle en rougissant davantage.

Il soupira.

– Une amie.

Sans doute une amie d'une photo en noir et blanc, songea-t-elle.

– Oui, poursuivit-il comme pour devancer sa question. J'aimerais m'occuper du reste de ton corps, mais je ne crois pas qu'un massage intégral soit envisageable pour nous. Du moins, pas pour l'instant.

Son regard s'assombrit légèrement.

Il porta son attention sur son autre pied.

– Je désire déjà ardemment ton corps, Julianne. Je ne suis pas suffisamment fort pour te toucher chastement, pas si tu es étendue devant moi, couverte uniquement d'un drap.

Ils demeurèrent silencieux, le temps que Gabriel s'occupe de l'autre pied de Julia. Au bout d'un moment, il s'accroupit et se mit à lui effleurer les bas.

– Je te raccompagne chez toi, si tu veux. On parlera demain. Ou tu peux rester. Tu pourrais dormir dans mon lit, et moi dans la chambre d'amis.

Il chercha fébrilement son regard.

– Je ne veux pas que ça traîne en longueur, répondit-elle. Je préférerais donc parler tout de suite, si ça ne te fait rien.

– Très bien. Puis-je t'offrir quelque chose à boire ? (Il fit un signe en direction de la cuisine.) Je peux ouvrir une bouteille de vin. Ou te préparer un cocktail. (Il lui lança un regard des plus profonds.) Je t'en prie, laisse-moi faire quelque chose pour toi.

Un brasier s'alluma dans le ventre de Julia, et elle sentit sa chaleur se diffuser dans tout son être. Mais elle l'éteignit aussitôt.

– Je veux bien de l'eau, s'il te plaît. Je préfère avoir les idées claires.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine. Elle l'entendit se laver les mains, puis ouvrir et refermer la porte du réfrigérateur et du congélateur. Il réapparut avec un grand verre rempli de Perrier, de glace et de morceaux de citron vert.

– Euh, Gabriel, tu m'excuses, une minute ?

– Prends autant de temps que tu voudras. Reviens devant la cheminée, quand tu seras prête.

Il tenta de lui sourire, mais il était trop tendu pour y parvenir.

Elle disparut avec son verre, et Gabriel partit du principe qu'elle profiterait de l'occasion pour s'armer de courage en vue des prochaines révélations qu'il allait lui faire à propos de sa misérable existence. Ou peut-être allait-elle s'enfermer dans la salle de bains et exiger qu'ils se parlent à travers la porte. Comment pourrait-il lui en vouloir ?

Julia avait l'impression d'avoir l'esprit en fusion. Elle ignorait ce que Gabriel allait lui dire. Et comment elle allait réagir. Il était fort possible qu'elle apprenne des choses qui l'obligeraient à mettre un terme à leur relation, et cette idée la dévastait. Car, quoi qu'il ait pu faire, elle l'aimait. Le fait qu'elle puisse de nouveau le perdre, après la joie de l'avoir retrouvé, lui paraissait insoutenable.

Il prit place dans son grand fauteuil de velours rouge, l'air absent, le regard rivé sur l'âtre. Vêtu et soucieux comme il l'était, Gabriel lui faisait penser à un personnage des romans des sœurs Brontë. Quand elle revint vers lui, elle pria qu'il soit plutôt l'un de ceux de Charlotte plutôt que d'Emily.

Veillez m'excuser, mademoiselle Charlotte, mais Heathcliff me terrifie. S'il vous plaît, faites qu'il ne soit pas Heathcliff. Sans vouloir vous offenser, mademoiselle Emily. Je vous en prie.

À l'endroit où elle se tenait, il ne pouvait pas la voir. Elle s'éclaircit la voix pour lui signaler sa présence.

Il désigna la cheminée.

– Viens te réchauffer.

Elle s'apprêta à s'asseoir sur la moquette devant l'âtre, mais il l'en empêcha.

– Viens t'asseoir sur mes genoux. S'il te plaît. Ou sur l'ottomane, ou sur le canapé.

Il n'aime toujours pas me voir par terre, songea-t-elle. Cela ne l'aurait pas gênée de s'asseoir devant la flambée, mais il s'était offusqué à cette simple idée. Peu disposée à se disputer pour une raison aussi triviale, elle préféra néanmoins l'ottomane à ses genoux et y prit place tranquillement, le regard rivé sur les flammes bleues et orange. Dans son esprit, il ne s'agissait plus de M. le professeur. C'était Gabriel, son prof, son bien-aimé.

Il commença à s'agiter dans son fauteuil, se demandant pourquoi elle préférerait rester si loin de lui. *Parce qu'elle sait qui tu es, à présent, et elle est effrayée.*

– Pourquoi n'aimes-tu pas me voir à genoux ? demanda-t-elle, rompant le silence.

– Peut-être à la lumière de notre conversation de ce soir peux-tu en deviner la raison. À laquelle s'ajoute tout ce que tu m'as expliqué, chez toi. (Il s'interrompit et lui lança un regard insistant.) Tu es bien trop humble comme ça. Les gens vont profiter de ta bonté naturelle.

– Les étudiants ont des factures à payer, tout le monde le sait.

– Le fait d'être étudiant n'a rien à voir avec ça.

– Tu seras toujours le professeur talentueux, et je serai toujours ton étudiante, lui fit-elle calmement remarquer.

– Tu oublies que je t'ai connue bien avant que tu ne sois étudiante et moi professeur. Et tu ne le resteras pas toute ta vie. Je serai assis au premier rang quand tu donneras ta première conférence. Quant à tes préjugés sur les professeurs, « si vous nous piquez, ne saignons-nous pas » ?

– « Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas ? », répliqua Julia, toujours en citant Shakespeare.

Gabriel s'enfonça dans son fauteuil et s'autorisa un sourire admiratif.

– Tu vois ? Qui est l'enseignant, à présent, Pr Mitchell ? Je n'ai pour moi que l'avantage de l'âge et de l'expérience.

– L'âge ne rend pas nécessairement plus sage.

– Entièrement d'accord. Tu es jeune, mais tu es travailleuse, douée et au tout début de ce qui s'annonce comme une carrière brillante. Sans doute n'en ai-je pas fait assez pour te montrer à quel point j'admire ton esprit.

Elle se tut, l'air fascinée par les flammes dansantes de l'âtre.

Il s'éclaircit la voix.

– Ann ne m'a pas fait souffrir, Julianne. Je ne pense presque jamais à elle, et, quand c'est le cas, c'est avec beaucoup de regrets. Elle ne m'a laissé aucune cicatrice.

Julia se tourna vers lui d'un air soucieux.

– Les cicatrices ne sont pas toutes visibles. Pourquoi l'as-tu choisie, elle, et non une autre ?

Il haussa les épaules, détournant son regard bleu marine vers la cheminée.

– Pourquoi les êtres humains font-ils certaines choses ? Parce qu'ils sont en quête du bonheur. Elle présageait d'un plaisir brut et intense, et j'avais besoin de me divertir.

– Tu l'as laissée te faire souffrir parce que tu t'ennuyais ?

Elle en eut aussitôt la nausée.

Les traits de Gabriel se durcirent.

– Je ne m'attends pas que tu me comprennes. Mais à l'époque, j'avais besoin de distraction. C'était soit la douleur, soit l'alcool, et je n'avais pas l'intention de faire quoi que ce soit qui puisse me rappeler Richard et Grace. J'ai tenté de... d'interagir avec des femmes, mais mes relations ont toutes rapidement perdu de leur lustre. Les orgasmes perpétuellement disponibles mais machinaux peuvent devenir très ennuyeux, Julianne.

Je saurai m'en souvenir, se dit-elle.

– La façon dont le Pr Singer s'est comportée avec toi lors de la conférence... puis au dîner... Elle ne se conduit pas comme une femme méprisée.

– Elle déteste la faiblesse. Et elle n'accepte pas l'échec. Ç'a été un coup dur pour sa réputation et surtout pour son ego, quand elle a tenté de me dominer sans succès. Elle n'est pas près d'admettre son échec.

– Tu tenais au moins un peu à elle ?

– Tout juste. C’est un succube sans âme et sans cœur. (Julia reporta son attention sur le feu et retroussa les lèvres.) Je n’avais pas l’intention de m’impliquer dans une relation avec Ann sans avoir tâté le terrain au préalable. Et nous ne sommes jamais allés plus loin. En d’autres termes, même si nous avons... interagi, je n’ai pas eu de liaison avec elle au sens strict du terme.

– Excuse-moi de ne pas disposer du vocabulaire spécifique qui me permettrait de comprendre ce que tu tentes de me dire.

– J’essaie de te l’expliquer sans entacher ton innocence plus que nécessaire. Ne me demande pas d’être plus explicite.

Il avait soudain pris un ton glacial.

– As-tu encore envie de ce qu’elle propose ?

– Non, c’était une catastrophe.

– Et avec quelqu’un d’autre ?

– Non.

– Mais qu’en sera-t-il la prochaine fois que tu te laisseras gagner par ton côté obscur ? Que feras-tu ?

Il la regarda fixement.

– Je croyais pourtant avoir été clair. Tu illumines les ténèbres, Béatrice. (Il s’éclaircit la voix.)
Julianne.

– Dis-moi qu’elle n’est sur aucune de tes photos.

– Elle n’y est absolument pas. Ces clichés sont ceux de femmes que j’ai plutôt appréciées.

– Pourquoi t’a-t-elle mis à la porte de chez elle ?

Il serra les dents.

– J’ai fait quelque chose de complètement inacceptable dans son univers. Et je ne vais pas te mentir, j’ai adoré voir sa tête quand je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Même si, pour ce faire, j’ai dû enfreindre l’une de mes règles les plus sacrées.

Julia fut parcourue par un frisson.

– Alors, pourquoi te court-elle encore après ?

– Je suis l’incarnation de son échec, de son incapacité à dominer. Et je possède certains talents.

Gênée, elle se mit à rougir.

– Ann était également intéressée par mes compétences pugilistiques. Quand elle a appris que je faisais de la boxe et que j’étais membre du club d’escrime d’Oxford, elle ne m’a plus lâché. Nous partageons ces mêmes centres d’intérêt, malheureusement.

Julia porta la main à la cicatrice dissimulée sous sa chevelure.

– Je refuse de fréquenter quelqu’un qui frappe d’autres personnes, Gabriel. Que ce soit par colère, par plaisir ou pour tout autre motif.

– Et tu as entièrement raison. Il n’est pas dans ma nature d’être violent avec les femmes. Je préfère les séduire. Ann était une exception. Et si tu savais dans quelles circonstances ça s’est produit, je suis persuadé que tu me pardonnerais.

– Je refuse aussi de fréquenter quelqu’un qui veut se faire frapper. La violence m’effraie, Gabriel. Essaie de le comprendre.

– Je le comprends. J’ai cru que ce qu’Ann proposait m’aiderait à régler mes problèmes. (Il secoua la tête d’un air attristé.) Rien ne m’a plus fait souffrir que le moment où j’ai dû te regarder dans les yeux et reconnaître ma liaison sordide avec elle, Julianne. Par égard pour toi, je regrette d’avoir un passé. J’aurais bien aimé être aussi bon que toi.

Elle baissa les yeux sur ses mains, qu'elle tordait sur ses genoux.

– L'idée que quelqu'un puisse te faire souffrir... te traiter comme un animal... (Sa voix se mit à trembler et les larmes lui montèrent aux yeux.) Je me moque de savoir si tu as couché avec elle. Si elle a laissé des marques ou non. Mais je ne peux pas supporter l'idée que quelqu'un puisse te faire du mal, surtout de ton plein gré. (Il serra les lèvres et garda le silence.) Rien que de penser qu'on ait pu te frapper, ça me dégoûte.

En voyant deux larmes solitaires rouler sur ses joues, il serra les dents.

– Tu devrais être avec quelqu'un de gentil, poursuivit-elle en s'essuyant le visage du revers de la main. Promets-moi que tu n'iras jamais la retrouver. Ni qui que ce soit dans son genre.

Il prit un air des plus sérieux.

– Je te promets de ne jamais aller voir ailleurs. Je tiens toujours mes promesses.

Elle secoua la tête.

– Je voulais dire... plus jamais. Même après moi. Promets-le-moi.

Il poussa un grondement.

– Tu dis ça comme si c'était couru d'avance qu'il y aura un après.

Elle chassa une autre larme.

– Promets-moi que tu ne permettras à personne de te maltraiter pour te punir. Quelles qu'en soient les raisons. (Il serra de nouveau les dents.) Promets-le-moi, Gabriel. Je ne te demanderai jamais rien d'autre, mais je veux que tu me le promettes.

Il plissa les yeux et l'examina attentivement. Puis, manifestement satisfait, il hocha la tête.

– Je te le promets.

Julia se détendit et baissa la tête, épuisée aussi bien physiquement qu'émotionnellement.

Il l'avait observée de près, son teint tour à tour pâle et écarlate, la façon dont elle tripotait sa robe. Le fait de la voir si contrariée le faisait plus souffrir qu'il ne l'aurait cru possible. Et, en voyant ses larmes...

L'ange au regard noisette pleure à cause du démon. Elle pleure parce que la simple idée que l'on puisse le faire souffrir la rend triste.

Sans un mot, il la prit sur ses genoux. Il posa doucement la tête contre sa poitrine, la serrant dans ses bras.

– Sèche tes larmes. Je t'ai vue suffisamment pleurer pour le restant de mes jours, chuchota-t-il, pressant ses lèvres contre son oreille. Et je ne le mérite pas. (Il poussa un soupir de regret.) J'ai fait quelque chose de très égoïste en te poursuivant, Julianne. Tu devrais être avec quelqu'un de ton âge d'aussi gentil que toi. Pas avec un Caliban tordu comme moi.

– Par moments, tu es aussi innocent que moi.

– Quand ? J'aimerais bien le savoir.

– Quand tu me prends dans tes bras. Quand tu me caresses les cheveux, chuchota-t-elle. Quand nous sommes couchés.

Il prit un air peiné.

– Si tu ne veux pas de moi, il te suffit de le dire, et je disparaîtrai à tout jamais de ton existence. Je ne veux pas que tu aies peur de ce qui pourrait se passer si tu me repoussais. Je te promets de te laisser partir, si c'est ce que tu souhaites vraiment.

Julia garda le silence, car elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait lui répondre.

– Je sais que je suis quelqu'un d'intransigent. D'autoritaire, comme tu l'as dit. (Il s'exprimait d'une voix tendue.) Mais jamais je ne te ferai ce qu'elle fait. Jamais je ne te ferai le moindre mal, Julianne. J'en serais bien incapable.

Il lui effleura le bras du bout des doigts, sentant qu'elle avait la chair de poule, autant à cause de son discours que de son contact.

– Ce qui m'inquiète le plus, c'est ce qu'Ann t'a fait.

– Voilà bien longtemps que personne ne s'est inquiété pour moi.

– Ta famille se fait beaucoup souci pour toi. Et moi aussi, tu sais, même avant de venir à Toronto.

Je pensais tous les jours à toi.

Il lui déposa un délicat baiser sur les lèvres, qu'elle lui rendit avec beaucoup de douceur.

– En dépit de mes erreurs passées, je préfère largement procurer du plaisir à mes amantes plutôt que de la souffrance, je te le garantis. Un jour, j'aimerais te le prouver. Progressivement, bien sûr.

Elle se mordit la joue, tentant de trouver les mots justes.

– Il faut que je te dise quelque chose.

– Oui ?

– Je... je ne suis pas si innocente que tu ne le crois.

– Que veux-tu dire par là ? demanda-t-il sèchement. (Elle se mordit nerveusement la lèvre supérieure.) Désolé, tu m'as pris au dépourvu.

Il se frotta les yeux.

– J'ai eu un petit ami.

Il fronça les sourcils.

– Je suis au courant.

– Nous avons, euh... fait des choses.

Il haussa les sourcils.

– Quel genre de choses ? (Il avait posé la question avant d'avoir pu y réfléchir, mais se ravisa aussitôt.) Ne réponds pas. Je ne veux pas le savoir.

– Je ne suis plus aussi innocente que la première fois que tu m'as rencontrée, ce qui signifie que tu as, euh... une perception de moi idéalisée.

Il réfléchit un moment à son aveu. Il mourait d'envie d'en apprendre les détails, mais sa réponse l'inquiétait. L'idée qu'un autre, « lui », puisse lui donner du plaisir, ou même simplement la toucher, le mettait dans une rage folle. Il était loin d'être certain de pouvoir supporter la confession qu'elle brûlait de lui faire.

– Tu as été mon premier baiser. Le premier à me tenir la main, reconnut-elle.

– J'en suis heureux. (Il lui prit les doigts et y déposa un baiser.) J'aurais bien aimé être le premier en tout.

– Il n'a pas tout pris.

Elle se tut aussitôt. Ce n'était pas ce qu'elle avait voulu dire.

Le fait qu'elle avait employé le terme « pris » donna à Gabriel des envies de meurtre. S'il devait un jour se retrouver dans la même pièce que lui, il l'égorgerait à mains nues.

– Ne te voyant pas revenir, j'ai commencé à fréquenter quelqu'un. À Philadelphie. Et il s'est passé, euh... des choses.

– Étais-tu disposée à ce que ces choses arrivent ?

Elle ne savait plus où se mettre.

– C'était mon petit copain. Il était parfois... impatient.

– C'est ce que je craignais. C'était un enfoiré de manipulateur qui a réussi à te manœuvrer.

– J'ai de la volonté, je n'étais pas obligée de lui céder.

Gabriel demeura songeur un long moment. *La jalousie. L'idée qu'elle puisse poser ses mains et ses lèvres sur quelqu'un d'autre... ou que quelqu'un puisse poser la bouche sur elle. Sur sa peau...*

– Je n’ai pas le droit de te demander ça, mais je vais tout de même le faire : l’aimais-tu ?

– Non.

Il tenta de dissimuler son soulagement en l’obligeant à relever le menton.

– Ne me touche jamais et ne me laisse jamais te toucher si tu n’en as pas vraiment envie. C’est une promesse que j’aimerais que tu me fasses sur-le-champ.

Surprise, elle le regarda en clignant des yeux.

– Je sais comme je peux être. Jusqu’à présent, je suis parvenu à garder la maîtrise de mes émotions. Mais je me suis montré quelque peu grossier avec toi, je le sais, et plus d’une fois, je t’ai mise mal à l’aise. Ça me gênerait considérablement de découvrir que notre situation a évolué uniquement parce que tu t’y sentais obligée.

– Je te le promets, Gabriel.

Il hocha la tête et l’embrassa sur le front.

– Julianne, pourquoi refuses-tu que je t’appelle « Béatrice » ?

– Ça m’attriste que tu ne veuilles pas savoir mon nom.

– Je veux plus que ça. Je veux savoir qui tu es vraiment. (Cela la fit sourire.) Alors, tu veux toujours de moi, ou tu préfères que je te laisse partir ?

Il avait tenté de prendre un air anodin.

– Bien sûr que je veux toujours de toi.

Il l’embrassa doucement avant de l’aider à se relever et de la conduire à la cuisine. Quand elle fut confortablement installée sur l’un des tabourets de bar, il s’approcha du comptoir et s’empara d’une grande cloche en métal argenté. Il lui adressa un sourire malicieux en disposant une assiette devant elle.

– De la tarte aux pommes maison, annonça-t-il en soulevant la cloche d’un geste théâtral.

– De la tarte ?

– Tu m’as dit que personne ne t’en avait jamais préparé. J’ai tenté d’y remédier.

Elle contempla la pâtisserie d’un air incrédule.

– C’est toi qui l’as faite ?

– Pas vraiment. C’est ma gouvernante. Ça te plaît ?

– Tu as demandé à quelqu’un de préparer une tarte spécialement pour moi ?

– Eh bien, j’avais espéré que tu accepterais de la partager. Mais si tu insistes pour la manger toute seule..., ricana-t-il.

Elle porta la main à sa bouche et ferma les yeux.

– Julianne ? (N’obtenant aucune réponse, il se mit à parler très vite.) Tu m’as dit que tu aimais la tarte. En évoquant ta jeunesse à Saint-Louis, tu as dit que personne ne t’en avait jamais préparé. Je me suis dit...

Il s’interrompt, soudain plus vraiment sûr de lui.

Les épaules de la jeune femme se mirent à trembler, tandis qu’elle sanglotait en silence.

– Julia ? Que se passe-t-il ? (Il la regarda pleurer d’un air affolé puis fit le tour du comptoir et la serra dans ses bras.) Qu’est-ce que j’ai dit ?

– Je suis désolée, chuchota-t-elle quand elle eut retrouvé la voix.

– Ne t’excuse pas, mon cœur. Dis-moi simplement ce que j’ai fait de mal, pour que je puisse y remédier.

– Rien. (Elle sécha ses larmes.) C’est la première fois que quelqu’un fait quelque chose de ce genre pour moi. (Elle parvint à ébaucher un semblant de sourire.) J’ignorais que tu me réservais une surprise.

– Je n’avais nullement l’intention de te contrarier. Je voulais au contraire te faire plaisir.

– Ce sont des larmes de joie. En quelque sorte, gloussa-t-elle sans enthousiasme.

Il l’étreignit une nouvelle fois et la libéra, repoussant sa chevelure noire derrière ses épaules.

– Quelque chose me dit qu’une certaine jeune femme a besoin d’un bon dessert. (Il découpa une grosse part de tarte et brandit une fourchette devant elle.) J’aimerais te nourrir. Mais je comprendrais que tu refuses.

Elle ouvrit aussitôt la bouche, et il y déposa un petit morceau de pâtisserie.

– Hmm. Elle est vraiment succulente, déclara-t-elle la bouche pleine, avant de s’essuyer les lèvres en souriant.

– J’en suis ravi.

– J’ignorais que tu avais une gouvernante.

– Elle ne vient que deux fois par semaine.

– Et elle te fait à manger ?

– Parfois. C’est par périodes. J’ai des idées fixes, vraiment. Mais tu étais déjà au courant. (Il lui tapota le nez du bout du doigt.) C’est la recette de sa grand-mère. Je ne te dirai pas ce qu’elle met dans la pâte pour qu’elle soit si feuilletée.

Il lui fit un clin d’œil.

– Et toi ? Tu n’en veux pas ? s’enquit-elle.

– Je préfère te regarder te régaler. Mais ce n’est pas un dîner convenable. J’aurais bien aimé que tu me permettes de cuisiner pour toi.

– Mon père mange toujours une tranche de fromage avec sa tarte aux pommes. J’en prendrais bien un peu, si tu en as.

Quelque peu déconcerté par sa requête, il se mit néanmoins à fouiller dans le réfrigérateur et lui proposa une part substantielle de vieux cheddar blanc du Vermont.

– Parfait, murmura-t-elle.

Quand elle eut terminé sa part de tarte, elle demeura silencieuse, se demandant s’il était préférable ou non qu’elle rentre chez elle. Elle n’en avait vraiment pas envie, mais peut-être qu’après tant de larmes et d’émotions il ne voudrait pas qu’elle reste.

– Tu n’as pas répondu à mon mot, déclara-t-il après un silence prolongé. Celui qu’il y avait avec les gardénias.

– Je t’ai envoyé un e-mail.

– Mais tu as oublié quelque chose.

Elle réfléchit un moment.

– Je n’ai pas su quoi dire à propos du passage où tu prétendais vouloir m’apprivoiser.

– Tu m’as dit que le dialogue avec le renard était ton préféré. J’ai cru que ce serait clair.

– Je sais très bien ce que voulait dire le renard. Mais tu...

Elle secoua la tête.

– Alors, laisse-moi t’expliquer. Je ne m’attends pas que tu me croies toujours sur parole, mais j’aimerais gagner ta confiance. Peut-être un jour, quand tu me l’auras accordée, commenceras-tu à te fier à moi avec ton corps. C’est le genre d’apprivoisement que j’avais en tête. Je veux faire attention à toi... à tes envies, à tes besoins, à tes désirs... et passer mon temps à les satisfaire.

– Comment comptes-tu m’apprivoiser ?

– En te montrant par mes actes que je mérite ta confiance. Et en faisant ça.

Il se leva devant elle et prit son visage entre ses mains, approchant ses lèvres à quelques centimètres des siennes. Elle ferma les yeux et retint son souffle, attendant que leurs bouches se

rencontrent.

Mais ce ne fut pas le cas.

Elle sentait dans sa bouche le souffle chaud qui s'échappait des lèvres entrouvertes de Gabriel. Elle darda sa langue, s'humectant lentement la lèvre inférieure avec une certaine impatience. La sensation de son souffle sur ses lèvres humides lui procura des frissons dans le dos.

– Tu trembles, chuchota-t-il. (Elle se sentit rougir entre ses mains, le visage en feu.) Je te sens t'épanouir, aussi bien en chaleur qu'en couleur.

Quand il lui caressa les sourcils, elle ouvrit les yeux et les plongea dans son regard bleu marine.

– Tu as les pupilles dilatées, dit-il contre sa bouche, lui effleurant tout juste les lèvres. Et j'entends le rythme de ta respiration. Tu sais ce que ça signifie.

– Lui, il disait que j'étais frigide, avoua-t-elle d'un air honteux. Froide comme un glaçon. Ça le mettait hors de lui.

– Seul quelqu'un qui n'y connaît rien aux femmes peut faire preuve d'un tel aveuglement et d'un tel ridicule. N'en crois pas un mot, Julianne. C'est loin d'être la réalité. (Il esquissa un sourire des plus séduisants.) J'arrive à savoir quand tu es excitée, comme maintenant. Je le vois dans tes yeux. Je le sens sur ta peau. Je le... ressens.

Il suivit la courbe de ses sourcils avec son doigt pour l'aider à se détendre.

– Je t'en prie, ne sois pas gênée, poursuivit-il. Je ne le suis pas. C'est émoustillant, et très érotique.

Elle ferma les yeux et huma sa fragrance : Aramis et menthe poivrée.

Il se mit à ricaner.

– Serais-tu en train d'essayer de me dire que tu apprécies mon parfum ?

Il se pencha de sorte qu'elle puisse lui effleurer le cou avec son nez. L'arôme d'Aramis était plus fort à cet endroit.

– Que fais-tu ?

– J'installe le désir, Julianne. À présent, dis-moi ce que tu veux. Tu es toute rouge, ton cœur bat rapidement, et j'entends ton souffle s'accélérer. De quoi as-tu envie ?

Il lui prit de nouveau le visage entre ses mains et approcha une fois encore ses lèvres des siennes. Tout près, mais toujours sans les toucher.

– Je veux t'embrasser, lâcha-t-elle.

– Moi aussi, je veux t'embrasser. (Elle attendit. Il ne bougeait pas.) Julianne, lui souffla-t-il sur les lèvres. (Elle ouvrit les yeux.) Prends tout ce que tu veux.

Elle prit une profonde inspiration.

– Si tu n'en profites pas quand tu en as l'occasion, je vais en conclure que tu ne veux pas de moi. Que je suis exigeant. Après une soirée comme celle-ci, la seule personne qui a le droit d'être exigeante ici, c'est toi.

Il la transperçait du regard, de ses grands yeux sombres.

Il fut inutile de le lui répéter. À leur surprise mutuelle, elle l'enlaça et l'attira à elle. Quand leurs lèvres entrèrent en contact, il fit glisser ses mains jusque dans le bas de son dos et s'imagina caresser sa peau nue. Elle lui mordilla la lèvre inférieure et l'emprisonna dans sa bouche, imitant ce qu'il lui avait déjà fait. Elle était moins douée, mais il n'en fut pas moins ravi.

L'ardeur tranquille de la jeune femme lui plut, et en un clin d'œil il commença à avoir chaud et à sentir son cœur s'accélérer. Tandis qu'il lui explorait la bouche avec sa langue, il ne rêvait que d'une chose, lui écarter les cuisses avec son genou et se presser contre elle. Puis la porter dans sa chambre pour « fraterniser ».

Il prit ses distances, posant les mains sur ses avant-bras nus.

– Il faut que j’arrête.

Il appuya son front contre le sien et poussa un profond soupir.

– Je suis désolée.

Il l’embrassa sur le front.

– Ne t’excuse jamais d’agir selon tes désirs. Tu es merveilleuse, sensuelle, très, très excitante.

J’arriverai à profiter de toi sans aller plus loin, mais il faut que je cesse de t’embrasser. Pour le moment.

Ils demeurèrent figés, s’étreignant l’un et l’autre pendant quelques minutes, jusqu’à ce que Gabriel ouvre les yeux et lui caresse la joue.

– Tout ce que tu voudras, Julianne. Ce soir, je t’appartiens. Tu veux que je te raccompagne chez toi ? Tu veux rester ?

Elle lui effleura le menton avec son nez.

– J’aimerais bien rester.

– Alors, je crois qu’on ferait bien d’aller se coucher.

Il lui tendit la main et l’aida à se lever.

– Ça ne te fait pas bizarre ? De partager ton lit avec moi ?

– Je veux me coucher tous les soirs avec toi dans mes bras. (Elle ramassa sa sacoche en silence.)

Ça t’ennuie ?

Il fronça les sourcils.

– Non. Peut-être que ça devrait...

– Tu m’as manqué, cette semaine.

– Toi aussi.

– Je dors mieux quand je suis avec toi. (Il se fendit d’un sourire chaleureux.) Mais c’est toi qui choisis où tu veux dormir, cette nuit.

– J’aimerais dormir avec toi, déclara-t-elle timidement. Si tu m’y autorises.

– Je ne te le refuserai jamais.

Il la conduisit à sa chambre au bout du couloir.

Quand elle s’assit sur le bord du lit, il saisit un cadre sur la commode.

– Tu as une photo de moi sous ton oreiller. Je me suis dit que j’allais te rendre la pareille.

Il lui tendit le cliché avec un petit sourire satisfait.

Elle se creusa les méninges pour tenter de deviner quand il avait pu découvrir la photo dont il parlait.

– Comment te l’es-tu procurée ?

– Ce serait plutôt à moi de te demander où tu as déniché une photo de moi qui date de l’époque où j’étais dans l’équipe d’aviron de Princeton.

Il tira sa chemise de costume de son pantalon et la déboutonna, révélant un tee-shirt moulant.

Elle se sentit gênée et détourna le regard, maudissant le jour où les hommes avaient décidé de porter des maillots de corps. Elle le trouvait encore plus séduisant quand il se déshabillait que dans une serviette violette bien trop petite.

– Euh, elle était épinglée sur le tableau de Rachel. Et je l’ai prise dès que je l’ai vue.

Se baissant, il lui releva la tête pour voir son expression.

– Tu l’as prise ? Tu veux dire que tu l’as volée ?

– Je sais, je n’aurais pas dû. Mais tu avais ce si merveilleux sourire. J’avais dix-sept ans et j’étais un peu idiote, Gabriel.

– Idiote ou follement amoureuse ?

Elle garda les yeux rivés par terre.

– Tu le sais parfaitement.

– Rachel a pris des photos avec son téléphone pendant son séjour. Celle-ci est ma préférée, et c'est la raison pour laquelle je l'ai encadrée. (Il dévisagea la jeune femme.) Tu ne l'aimes pas ?

Elle sembla quelque peu troublée.

– Si, tu es bien.

Il la lui prit des mains et la déposa avec précaution sur la commode.

– À quoi penses-tu ? Dis-moi.

– La façon dont tu me regardais quand on dansait... Je ne comprends pas.

– Tu es une femme magnifique. Pourquoi ne te regarderais-je pas ?

– C'est la manière dont tu me regardais.

– Je te regarde toujours comme ça. (Il l'embrassa doucement.) Encore en ce moment.

(Il repoussa quelques mèches de cheveux de son visage.)

– Je reviens tout de suite.

Après avoir enfilé dans la salle de bains ce qui lui faisait office de pyjama, elle se présenta dans l'encadrement de la porte, à contre-jour dans la lumière blanche.

– Ne bouge plus, dit Gabriel.

Il avait regagné sa chambre pendant son absence et était à présent étendu sur son lit, le regard braqué sur elle.

Julia baissa les yeux sur ses vêtements, ne tenant plus en place. Elle n'avait pas su quoi mettre. La majeure partie de ses pyjamas étaient trop enfantins pour qu'elle puisse les porter devant lui, et elle n'avait pas de lingerie fine pour la nuit. De toutes façons jamais elle n'aurait eu le courage de se coucher dans le même lit que lui avec ses sous-vêtements. Quoi qu'il en soit, elle portait alors un tee-shirt bleu marine suffisamment ample pour dissimuler sa poitrine, et un short d'athlétisme frappé sur le devant du logo de l'université Saint-Joseph.

– Tu es divine.

Faisant la grimace, elle s'apprêta à éteindre la lumière.

– Attends. Reste là, dans la lumière. On dirait un ange.

Elle hocha la tête pour lui indiquer qu'elle l'avait entendu, et le rejoignit en silence.

Il l'étreignit aussitôt des plus chaleureusement ; elle vit qu'il portait lui aussi un tee-shirt et un short.

Les deux faisaient la paire. Mais ils pouvaient à présent emmêler voluptueusement leurs jambes nues sous les draps. Il l'embrassa avec une immense tendresse et se pencha en arrière contre l'oreiller, poussant un soupir de plaisir quand elle posa la tête sur son buste et le prit par la taille.

– Je suis désolé que tu te sentes seule, Julianne. (Elle fut pour le moins déroutée qu'il saute ainsi du coq à l'âne.) Au début de la semaine, au téléphone, tu m'as avoué te sentir esseulée, tu te souviens ? Tu m'as dit que tu n'avais pas d'amis.

Elle grimaça à cette évocation.

– Et si je t'achetais un chaton ou un lapin ? Un petit animal de compagnie ?

– J'apprécie cette idée, Gabriel, mais tu ne pourras pas résoudre tous mes problèmes par de l'argent.

– J'en suis conscient. Mais je peux bien en dépenser pour essayer de te faire sourire.

Il l'embrassa de nouveau.

– La gentillesse vaut tout l'argent du monde.

– Tu le mérites bien. Et bien davantage encore.

– C'est tout ce que je veux.

– Reste pour le week-end. Ici. Avec moi.

Elle n'hésita qu'un court instant.

– D'accord, chuchota-t-elle.

Il sembla soulagé.

– Que dirais-tu d'un poisson rouge ? C'est la nouvelle mode parmi les animaux de compagnie.

Elle éclata de rire.

– J'ai déjà assez de mal à prendre soin de moi, j'ai peur de ne pas être en mesure de m'occuper d'un pauvre animal.

Il lui releva le menton pour qu'ils puissent se regarder dans les yeux.

– Laisse-moi m'occuper de toi, chuchota-t-il sans ciller, le regard intense.

– Tu pourrais avoir toutes les femmes que tu veux, Gabriel.

Il fronça les sourcils.

– Je ne veux que toi.

Elle posa de nouveau la tête sur sa poitrine et se mit à sourire.

– Quand tu n'es pas là, Julianne, mon existence ressemble à une interminable nuit sans étoiles.

Les deux – presque – amants étaient dans les bras l'un de l'autre, leurs jambes nues entremêlées dans un grand lit sous une couette de soie bleu électrique et des draps blancs de chez Frette. La jeune femme marmonnait dans son sommeil, remuant par intermittence, tandis que l'homme demeurait immobile, savourant le plaisir de sa compagnie.

Il aurait pu la perdre. Étendu près d'elle, il était conscient du fait que leur soirée aurait pu s'achever de manière fort différente. Personne ne l'avait obligée à le pardonner. Ni à l'accepter. C'était pourtant ce qu'elle avait fait. Peut-être pourrait-il espérer...

– Gabriel ?

Il ne se donna pas la peine de répondre, car il la croyait encore endormie. Il était 3 heures du matin, et la chambre était plongée dans l'obscurité. Une obscurité rendue visible par les lumières de la ville, qui parvenaient à s'affranchir des stores.

Elle se retourna pour mieux voir son visage.

– Gabriel ? chuchota-t-elle. Tu es réveillé ?

– Oui. Tout va bien, ma chérie, rendors-toi.

Il l'embrassa délicatement et lui caressa les cheveux.

Elle se hissa sur un coude.

– Je suis complètement réveillée, à présent.

– Moi aussi.

– Je peux... te parler ?

Il adopta aussitôt la même position qu'elle.

– Naturellement. Quelque chose ne va pas ?

– Es-tu plus heureux maintenant que tu ne l'étais avant ?

Il la regarda un moment et lui tapota doucement sur le nez avec son doigt.

– Pourquoi cette question existentielle au beau milieu de la nuit ?

– Tu m'as dit que tu n'avais pas été heureux l'an passé. Je me demandais si tu l'étais, à présent.

– Je ne connais pas grand-chose au bonheur. Et toi ?

Elle se mit à tortiller le bord du drap dans sa main.

– J'essaie d'être heureuse. Je tente de me concentrer sur les petites choses et d'y trouver du plaisir.

Ta tarte m'a rendue heureuse.

– Si j'avais su que ce serait le cas, je t'en aurais donné plus tôt.

– Pourquoi n'es-tu pas heureux ?

– J'ai « troqué mon droit d'aînesse contre un bol de soupe ».

– Tu cites les Écritures ?

Julia était incrédule.

Il se hérissa.

– Je ne suis pas païen, Julianne. J'ai été éduqué par les épiscopaliens. Richard et Grace étaient très dévots. Tu l'ignores ?

Elle hocha la tête. Elle l'avait oublié.

Il prit un air extrêmement sérieux.

– Je suis toujours croyant, même si je ne mène pas une existence très pieuse. Je sais que ça fait de moi un hypocrite.

– Tous les croyants sont des hypocrites parce qu’aucun de nous ne vit selon ses convictions. Moi aussi, je crois, mais je ne suis pas très douée. Je ne vais à la messe que lorsque je suis triste, ou à Noël et à Pâques. (Elle chercha sa main et la serra très fort.) Si tu crois encore, il te reste forcément de l’espoir. Il faut que tu parviennes à te convaincre que toi aussi tu as droit au bonheur.

Il lui lâcha la main et se tourna sur le dos, le regard rivé au plafond.

– J’ai perdu mon âme, Julianne.

– Que veux-tu dire par là ?

– Tu as face à toi l’une des rares personnes qui ont commis le « péché mortel ».

– Comment ça ?

Il soupira.

– Mon nom tient de la plus amère des ironies. Je ressemble plus à un démon qu’à un ange, et je ne peux plus être sauvé parce que j’ai commis des actes impardonnables.

– Tu parles... du Pr Singer ?

Il éclata d’un rire amer.

– Si seulement c’étaient mes seuls péchés. Mais, non, Julianne. J’ai fait bien pire. Tu peux me croire.

Elle se rapprocha. Les sourcils froncés, l’inquiétude se lisait de plus en plus sur son visage. Elle prit le temps de réfléchir à ses non-dits, tandis qu’il lui caressait le bras comme pour se racheter.

– Je sais que ça te fait souffrir quand je te cache mes secrets. Je sais que je ne pourrai pas les garder à tout jamais. Je t’en prie, laisse-moi juste un peu de temps. (Il poussa un lent soupir et baissa d’un ton.) Je te promets de ne pas te faire l’amour tant que je ne t’aurai pas dit qui je suis vraiment.

– Il est encore un peu tôt pour discuter de ça, tu ne crois pas ?

Il fronça les sourcils et chercha des yeux son regard.

– Vraiment ?

– Gabriel, on apprend tout juste à se connaître. Et il y a déjà eu quelques surprises.

Il grimaça.

– Il faut que tu saches quelles sont mes intentions. Je n’ai pas pour dessein de t’abandonner après t’avoir séduite. Ni de te taire mes secrets jusqu’à ce que tu sois mienne. J’essaie d’être le meilleur possible.

Il semblait sincère. Il avait envie d’elle, il la voulait tout entière, mais il s’était rendu compte, au cours de cette nuit sans sommeil, qu’il ne pourrait lui ravir sa virginité avant de lui avoir révélé sa véritable nature. Même si la réaction qu’elle avait eue envers Ann lui donnait de l’espoir, il redoutait encore que ses révélations puissent la faire fuir. Elle n’était pas bête. Toutefois, le seul fait de l’imaginer avec un autre homme lui serra le cœur.

– Tu as une conscience ?

– Quelle question ! gronda-t-il.

– Crois-tu qu’il y a une différence entre le bien et le mal ?

– Naturellement !

– Connais-tu cette différence ?

Il se frotta le visage à deux mains et ne bougea plus.

– Je ne suis pas un sociopathe, Julianne. Le problème, ce n’est pas de savoir, c’est de faire.

– Alors, tu n’as pas perdu ton âme. Seule une créature avec une âme sait faire la différence entre le bien et le mal. Certes, tu as commis des erreurs, mais tu te sens coupable. Tu as des remords. Et si tu as encore ton âme, tout espoir de rédemption n’est pas perdu.

Il prit un air attristé et l’embrassa.

– J’ai l’impression d’entendre Grace.

– Elle était très sage.

– Et vous aussi, apparemment, Mlle Mitchell, se moqua-t-il gentiment.

– Tu as raison, je suis assez sage. Avec un peu d’aide de la part de Thomas d’Aquin, professeur.

– Il lui releva légèrement le tee-shirt pour la chatouiller avec délicatesse.

– Ah ! Gabriel ! Arrête !

Elle se mit à glousser et à se tortiller, tentant de s’écarter de lui.

Il continua un moment, rien que pour le plaisir d’entendre son rire résonner dans l’obscurité. Puis

il la libéra.

– Merci, Julianne. (Il lui caressa la joue.) Tu as presque failli m’y faire croire.

Elle le prit par la taille, se blottit contre son flanc et inhala joyeusement son parfum.

– Tu sens toujours bon.

– Tu peux remercier Rachel et Grace. Ce sont elles qui ont commencé à m’offrir de l’Aramis, il y a longtemps de ça. J’ai continué à en acheter par habitude. Tu crois que je devrais essayer autre chose ?

– Pas si c’est Grace qui te l’a offert.

Il retrouva son sérieux, ce qui ne l’empêcha pas de lui déposer un baiser sur le front.

– J’imagine que c’est une bonne chose qu’elle ne m’ait pas acheté du Brut.

Elle éclata de rire.

Ils demeurèrent immobiles quelques minutes, puis elle s’approcha de son oreille.

– J’aimerais te dire quelque chose.

Il retroussa légèrement les lèvres et acquiesça.

Malgré l’obscurité, elle détourna le regard par timidité.

– Tu aurais pu profiter de moi, dans la pommeraie. Je t’aurais laissé faire.

Il suivit le contour de sa joue du bout du doigt.

– Je sais.

– Ah bon ?

– Je sais très bien lire le langage corporel des femmes, Julianne. Cette nuit-là, tu étais très... réceptive.

Elle fut pour le moins étonnée.

– Alors, tu savais que je...

– Oui.

– Mais tu n’as pas...

– Non.

– Pourquoi ?

Il prit un air songeur.

– Ça ne m’a pas semblé être la chose à faire. Et j’étais si heureux de t’avoir trouvée, de te serrer dans mes bras... Ça m’a suffi. Je n’en voulais pas davantage.

Elle se pencha et l’embrassa dans le cou.

– C’était parfait.

– Quand on rentrera, pour Thanksgiving, j’aimerais te conduire de nouveau dans la pommeraie. Ça te dirait ?

– Bien sûr.

Elle l’embrassa juste à côté de son tatouage, car elle s’était rendu compte qu’il tressaillait chaque fois qu’elle le touchait à cet endroit.

– Embrasse-moi, chuchota-t-il.

Elle obtempéra, pressant ses lèvres entrouvertes contre les siennes, goûtant à sa saveur aussi longtemps qu'il le voudrait. Jusqu'à ce qu'il la repousse en soupirant. Elle fut soudain attristée d'avoir perdu ce contact, et une vieille inquiétude remonta à la surface.

Il la sentit se crispier.

– Ne prends pas ma retenue pour un manque d'envie, Julianne. Je brûle de désir pour toi. (Il la fit se retourner délicatement, de sorte qu'elle se retrouve sur le flanc, et se cala derrière elle, enfouissant son visage dans sa chevelure.) Je suis heureux que tu sois là, chuchota-t-il.

Elle aurait voulu lui avouer qu'elle dormait mieux en sa présence que toute seule. Qu'elle aimerait pouvoir dormir à son côté chaque nuit, et qu'elle le désirait sincèrement.

Mais elle n'en fit rien.

*

* *

Quand Julia se réveilla, le lendemain matin, elle était seule. Elle jeta un coup d'œil à la vieille pendule démodée que Gabriel gardait sur sa table de chevet et fut abasourdie de constater qu'il était déjà presque midi. Elle avait beaucoup trop dormi.

Il lui avait préparé un petit déjeuner continental et rédigé un mot qu'il avait appuyé contre un verre de jus d'orange. Elle se mit à lire son billet tout en dévorant son pain au chocolat.

« Du bureau du Pr Gabriel O. Emerson.

Chérie,

Comme tu dormais à poings fermés, je n'ai pas osé te réveiller.

Je suis allé faire quelques courses.

Appelle-moi quand tu te seras levée.

Je suis très heureux de t'avoir tenue dans mes bras toute la nuit.

Quant à ce que tu m'as dit...

Si j'ai une âme, elle t'appartient,

Gabriel. »

Elle se fendit d'un large sourire et prit le temps de terminer son petit déjeuner. Gabriel avait l'air heureux, et cela la mettait elle aussi en joie. Elle se rafraîchit dans la salle de bains et allait sortir de la chambre quand elle trébucha sur quelque chose. Elle se redressa en jurant, mais l'obstacle n'était en réalité qu'un ensemble de trois sacs sur lesquels figurait le logo de Holt Renfrew. Elle les repoussa avec brusquerie et se dirigea vers la cuisine.

Elle fut surprise d'y trouver Gabriel attablé au comptoir, savourant un café tout en lisant le journal. Il portait une chemise bleu clair qui rehaussait la couleur de ses yeux, et un pantalon noir décontracté. Chaussé de ses lunettes, il était magnifique, comme toujours. Elle se sentit presque nue, dans son tee-shirt et son short.

– Tiens, bonjour !

Il replia son journal et posa sa tasse, ouvrant grands les bras et lui faisant signe d'approcher.

Elle se glissa entre ses genoux et se laissa étreindre chaleureusement.

– Tu as bien dormi ? lui chuchota-t-il dans les cheveux.

– Très bien.

Il l'embrassa doucement.

– Tu devais être fatiguée. Comment te sens-tu, à présent ?

Il la dévisagea d'un air inquiet.

– Ça va.

– Je peux commencer à préparer le déjeuner, si tu veux.

– Tu as mangé ?

– Trois fois rien avec mon premier café. J'attendais de déjeuner avec toi.

Il l'embrassa de nouveau, plus voracement, cette fois. Elle fit timidement remonter ses bras le long de son dos, avant de glisser les mains dans ses cheveux. Il réagit aussitôt en lui mordillant la lèvre inférieure et en la tirant avec un petit sourire satisfait.

– Je craignais que tu ne sois plus là à mon réveil.

– Je n'ai pas l'intention d'aller où que ce soit, Gabriel. J'ai encore mal aux pieds d'avoir tant marché avec ces hauts talons, hier. Je ne crois pas que je parviendrais à rentrer, si je le voulais.

– Je vais m'en occuper. Avec l'aide d'un bon bain chaud.

Il remua les sourcils d'un air suggestif.

Elle se mit à rougir et changea immédiatement de sujet.

– Jusqu'à quand veux-tu que je reste ?

– Jusqu'à jamais.

– Un peu de sérieux, Gabriel.

Elle secoua la tête en souriant.

– Jusqu'à lundi matin.

– Je n'ai des vêtements que pour aujourd'hui. Il va falloir que je rentre récupérer quelques affaires.

Il la regarda d'un air complaisant.

– Je t'y conduirai, si tu veux. Ou je peux te prêter le Range Rover. Mais auparavant, il y a deux ou trois choses qui t'attendent, dans la chambre. Il ne te sera peut-être pas nécessaire de repasser chez toi.

– Quoi donc ?

Il agita les mains.

– Des choses dont quelqu'un pourrait avoir besoin s'il devait séjourner chez un ami.

– Et d'où viennent-elles ?

– Du magasin où Rachel t'a acheté ta sacoche.

– Alors, ce sont des choses chères.

Elle fronça les sourcils et croisa les bras.

– Tu es mon invitée. Les règles de l'hospitalité requièrent que je satisfasse à tous tes besoins.

Il avait pris un ton rauque, et s'humecta les lèvres.

Au prix d'un effort incroyable, Julia parvint à se désintéresser de sa bouche.

– Ça me paraît... illicite, si tu m'achètes des vêtements.

– De quoi parles-tu ?

Il semblait fâché, à présent.

– Comme si j'étais une sorte de...

– Ça suffit.

Il la repoussa aussitôt, le regard noir.

Elle se tourna vers lui, se préparant à l'orage qui ne tarderait pas à éclater.

– Pourquoi éprouves-tu une telle aversion pour la générosité, Julianne ?

– Ce n'est pas le cas.

– Bien sûr que si. Tu crois que j’essaie de t’acheter pour coucher avec toi ?

Elle était écarlate.

– Bien sûr que non.

– Tu crois que je te fais des cadeaux parce que j’attends de toi que tu me les rembourses en nature ?

– Non.

– Alors, où est le problème ?

– Je ne veux pas t’être redevable.

– « Redevable » ? Alors, voilà. À présent, je suis un usurier moyenâgeux qui prend des intérêts, et si tu ne me rembourses pas à temps, je me paierai sur la bête.

– Ce n’est pas ce que j’ai dit, chuchota-t-elle.

– Qu’as-tu dit, alors ?

– Je préfère ne devoir dépendre de personne. Tu es un professeur, et moi une étudiante, et...

– On en a discuté la nuit dernière. Ce n’est pas un présent de la part d’un ami qui va inhiéber ton libre arbitre ou ton autonomie personnelle, ragea-t-il. Je ne voulais simplement pas que tu sois obligée de repasser chez toi. On passe suffisamment peu de temps ensemble comme ça. Je suis allé au magasin d’en face et ai demandé à ma vendeuse particulière de m’aider à choisir quelques affaires. J’essayais d’être gentil. Mais puisque tu n’en veux pas, je les rendrai.

Il se leva et déposa sa tasse dans la cuisine. Puis il passa devant elle sans prononcer un mot et disparut dans son bureau.

Ça aurait pu mieux se passer, songea-t-elle.

Ne sachant plus que faire, elle se rongea les ongles. D’un côté, elle voulait rester indépendante et éviter de jouer au pauvre petit oisillon tombé du nid, et de l’autre, elle avait bon cœur et ne voulait faire souffrir personne. Elle avait vu son regard. Derrière sa soudaine crise de colère, il souffrait. Profondément.

Je n’avais aucune intention de le blesser...

Gabriel était si énergique, si fort qu’elle ne s’était pas rendu compte qu’il pouvait se montrer sensible. Surtout à propos de quelque chose d’aussi peu important que ces quelques présents. Sans doute était-elle la première à avoir deviné sa sensibilité. C’était probablement la raison pour laquelle cela le faisait tant souffrir.

Elle se servit un verre d’eau et le but lentement, tentant de lui donner un peu d’espace et de s’offrir quelques minutes de réflexion. Quand elle approcha de son bureau, le téléphone se mit à sonner. Elle passa la tête par la porte et le chercha du regard.

Il était installé à la table, parcourant des documents tout en parlant au téléphone. Il lui jeta un coup d’œil, désigna le combiné, et articula le nom de « Richard ».

Elle hocha la tête, s’approcha, s’empara d’un stylo qui ne lui paraissait pas hors de prix et inscrivit sur un morceau de papier : « Excuse-moi. » Quand elle lui tendit la feuille, il leva les yeux vers elle et hocha sèchement la tête.

« Je vais me doucher. On pourra discuter après ? »

Il lut son mot et hocha de nouveau la tête.

« Merci d’être si attentionné. Je suis désolée. »

Cette fois, il la saisit par le poignet et l’embrassa dans le creux de la main avant de la libérer.

Elle regagna la chambre et ferma la porte derrière elle. Aussitôt, elle hissa les sacs sur le lit et, à contrecœur, les déballa.

Dans le premier, elle trouva des vêtements féminins, tous à sa taille. Gabriel avait acheté une jupe droite noire des plus classiques, un pantalon noir, un chemisier de coton blanc avec des poignets à revers et un corsage de soie bleue Santorini. Une paire de bas à motif en losanges, de chaussettes et de bottines noires à bouts pointus complétaient l'ensemble. On aurait dit une petite collection d'articles incontournables d'un unique créateur. Sans vouloir se montrer ingrate, un jean, un tee-shirt à manches longues et une paire de tennis lui auraient largement suffi.

Dans le second sac, elle fut surprise de trouver de la lingerie. Gabriel avait acheté un élégant ensemble, manifestement hors de prix, composé d'une robe de chambre en soie violette et d'une chemise de nuit assortie qui lui arrivait aux chevilles, pourvue d'un décolleté plissé en V. Julia était à la fois étonnée et ravie par la modestie et la sophistication de la chemise de nuit, car elle n'aurait aucune gêne à la porter en sa compagnie, même à ce stade de leur relation. Au fond du sac, elle trouva une paire de mules en satin violet avec des petits talons aiguilles. Elle eut l'impression qu'il s'agissait de chaussures de soirée que l'on avait essayé de faire passer pour des pantoufles un peu sexy.

Apparemment, Gabriel a un faible pour les talons... quel que soit le type de chaussure.

Le troisième et dernier sac contenait des sous-vêtements. La jeune femme se sentit rougir en déballant trois soutiens-gorge à balconnets en dentelle, chacun accompagné de la culotte assortie, tous conçus par un couturier français. L'un des ensembles était couleur champagne, le second bleu électrique et le dernier rose pâle. Les culottes étaient toutes des shorties en dentelle. Julia n'en rougit que davantage quand elle imagina Gabriel en train de parcourir les présentoirs de sous-vêtements aussi osés qu'onéreux, se décidant pour des articles des plus élégants, tous dans la bonne taille.

Ô dieux de tous les amis (petits amis ?) vraiment généreux, merci de l'avoir tenu à l'écart des articles vraiment provocants... pour le moment.

Elle était légèrement embarrassée. Mais tout était si beau, si délicat, si parfait... *Il ne m'aime peut-être pas, mais il se donne beaucoup de mal pour me rendre heureuse*, songea-t-elle.

Après s'être emparée de l'ensemble champagne, du chemisier blanc et du pantalon noir, elle se glissa dans la salle de bains de Gabriel et se doucha. Non seulement son éponge lavande l'attendait, mais aussi, comme par miracle, sa propre marque de shampoing, d'après-shampoing et de gel douche. Comme à son habitude, il avait pensé à tout.

Elle arborait fièrement sa nouvelle robe de chambre et se séchait les cheveux avec une serviette, quand elle entendit frapper à la porte.

– Entre.

Gabriel passa la tête dans l'entrebâillement.

– Tu es sûre ?

Il examina sa chevelure humide puis laissa son regard vagabonder le long de sa robe de chambre violette jusqu'à ses pieds nus, et de nouveau sur son cou.

– Je suis présentable. Ça va.

Il s'approcha d'elle, le regard sombre et avide.

– Ta tenue est peut-être convenable, mais moi, je ne le suis pas.

Elle lui lança un sourire appréciateur, qu'il lui retourna, parvenant plus ou moins à maîtriser ses émotions.

Il se pencha par-dessus la table de toilette et enfonça les mains dans ses poches.

– Je suis désolé.

– Moi aussi.

– J'ai réagi de façon excessive.

– Moi aussi.

– Faisons la paix.

– D'accord, dit-elle.

– Facile. (Il se mit à glousser et lui arracha sa serviette des mains, avant de la jeter à terre. Il prit la jeune femme dans ses bras et l'étreignit de toutes ses forces.) Tu aimes ta robe de chambre ?

Il effleura la soie d'un geste hésitant.

– Elle est magnifique.

– Je renverrai le reste.

– Non, tout me plaît. Et encore plus parce que c'est toi qui les as choisis. Je te remercie.

Les baisers de Gabriel pouvaient être tendres et doux, comme ceux d'un garçon à son premier amour. Mais pas là. Il pressa sa bouche contre la sienne jusqu'à ce qu'elle entrouvre les lèvres, et l'embrassa avec fougue avant de se retirer. Il lui caressa la joue du dos de sa main.

– J'aurais bien pris un jean, mais Hilary, ma vendeuse, m'a affirmé qu'il était très difficile d'en acheter pour quelqu'un d'autre. Si tu préfères porter des vêtements plus décontractés, je t'emmènerai ailleurs.

– Je n'ai pas besoin d'un autre jean.

– Il faut que tu saches que c'est moi qui ai tout choisi, à l'exception des sous-vêtements. C'est Hilary qui s'en est chargée. (Il remarqua son air surpris et s'empressa de lui fournir une explication.) Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

– Trop tard, marmonna-t-elle, quelque peu déçue par son aveu.

– Il faut que je t'explique quelque chose, Julianne. (Voyant son air sérieux, elle sentit un frisson lui parcourir le corps. Il se balançait d'un pied sur l'autre, semblant chercher ses mots.) Mon père était un homme marié, avec une famille, quand il a entamé une relation avec ma mère. Il l'a séduite, s'est servi d'elle comme d'une putain et l'a abandonnée. Ça me désole que tu puisses penser que je te traite de la même façon. Naturellement, compte tenu de mon passé, ta réaction ne me surprend guère, mais...

– Ce n'est pas ce que je crois, Gabriel. Je n'aime tout simplement pas donner l'impression d'avoir besoin qu'on s'occupe de moi.

Il l'observa attentivement.

– Je veux prendre soin de toi, mais pas parce que tu en as besoin. Bien sûr que tu peux t'occuper de toi toute seule. Tu t'en es incroyablement bien sortie depuis que tu es petite. Mais tu n'as plus besoin d'être toute seule. Je suis là, à présent.

« Si je veux te gâter et te faire des cadeaux extravagants, c'est parce que je tiens à toi. (Il semblait gêné.) Je ne peux pas te dire tout ce que je ressens. Tout ce que je peux faire, c'est te le montrer. Alors, quand tu ne m'en laisses pas la possibilité...

Il haussa les épaules, prenant un air affligé.

– Je n'y ai jamais songé sous cet angle, avoua-t-elle calmement.

– Chaque fois que je fais quelque chose pour toi, c'est pour essayer de te dire ce que je pense autrement qu'avec des paroles. (Il passa son pouce sur le renflement de sa pommette.) Ne m'en prive pas. S'il te plaît.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui passa les bras autour du cou pour lui voler un baiser. Un baiser plein de fougue, de promesses, de générosité et d'envie.

Il s'offrit à elle, la mâchoire crispée, concentrant toute son attention sur sa bouche parfaite. Quand ils se séparèrent, ils étaient tous deux à bout de souffle.

Il posa le menton sur son épaule.

– Je te remercie, lui chuchota-t-il.

– J’ai du mal à dépendre de quelqu’un.

– Je sais.

– Ce serait plus facile si tu me faisais participer, plutôt que de prendre des décisions à ma place.

J’aurais plus l’impression d’être ta... petite amie. Même si ce n’est pas le cas.

Elle se mit à rougir.

Il l’embrassa de nouveau.

– Je veux que tu deviennes ma petite amie, Julianne. Je comprends ce que tu me demandes. Je me laisse simplement emporter, parfois. Surtout avec toi.

Elle acquiesça contre sa poitrine, et quand il s’éclaircit la voix, elle recula pour mieux voir ses yeux.

– Environ un an avant sa mort, mon père a eu une crise de conscience et m’a ajouté à son testament. Il a dû croire qu’en me léguant la même part de ses biens qu’à ses enfants légitimes, il pourrait expier ses péchés. Tu as sous les yeux une indulgence vivante !

– Mon pauvre Gabriel...

– Je ne voulais pas de cet argent. Mais en raison des investissements qu’il m’a légués, je suis plus riche aujourd’hui qu’à sa mort. Peu importe à quelle vitesse je dépense cet argent, je n’arriverai jamais à m’en débarrasser. Je ne parviendrai jamais à me défaire de lui. Alors, cesse de te poser des questions sur le prix des choses. C’est sans importance.

– Pourquoi as-tu accepté l’héritage ?

Il la libéra pour pouvoir se frotter les yeux malgré ses lunettes.

– Richard et Grace ont hypothéqué leur maison pour payer mes erreurs. J’avais des dettes à cause de la drogue, ce qui signifiait que j’étais en danger, et il y avait aussi d’autres choses...

– Je l’ignorais.

– Ton père le savait.

– Mon père ? Comment ça ?

– Richard avait la ferme intention de me sauver. Quand je lui ai avoué à quel point j’avais des problèmes, il a décidé d’aller voir tous ceux à qui je devais de l’argent et de les rembourser. Heureusement, il a d’abord appelé ton père.

– Pourquoi ?

– Parce que ton père connaissait un détective privé qui avait des relations à Boston.

Julia écarquilla soudain les yeux.

– Mon oncle Jack !

Gabriel fronça les sourcils.

– J’ignorais qu’il s’agissait de ton oncle. Richard a fait preuve d’une grande naïveté. Il ne s’est pas rendu compte que j’avais contracté des dettes auprès de personnages très peu recommandables, qui auraient pu lui prendre son argent et le tuer. Tom s’est arrangé pour que ce soit ton oncle et quelques-uns de ses amis qui remboursent mes dettes en toute sécurité, avec l’argent de Richard. À ma sortie de désintoxication, j’ai appelé l’avocat de mon père à New York, et j’ai accepté l’héritage. J’ai remboursé l’hypothèque, mais j’ai toujours aussi honte. Richard aurait pu se faire tuer à cause de moi.

Julia pressa sa joue contre son torse.

– Tu es son fils. C’est normal qu’il ait voulu te sauver. Il t’aime.

– Le fils prodigue, marmonna-t-il.

Il fit glisser ses mains jusqu’à ses hanches et changea brusquement de sujet.

– Je veux que tu te sentes à l’aise, ici. J’ai vidé l’un des tiroirs de ma commode, et j’ai fait un peu de place dans le dressing pour tes vêtements. J’aimerais que tu laisses quelques affaires ici pour que tu puisses aller et venir comme bon te semble. Et je te donnerai un double des clés.

– Tu veux que je laisse mes affaires ici ?

– Eh bien, je préférerais que ce soit toi qui restes, mais je me contenterai de tes vêtements, grommela-t-il avec un petit sourire en coin.

Voyant sa moue, elle lui déposa un baiser contrit sur les lèvres.

– Je vais laisser quelques-uns de tes cadeaux ici, comme ça je les aurai pour la prochaine fois.

Il se détendit et prit un air satisfait.

– Puisqu’on parle de laisser des choses ici, peut-être voudras-tu laisser quelques photos...

– Tu veux me prendre en photo... comme ça ?

– Pourquoi pas ? Tu es magnifique, Julianne.

Elle eut l’impression de s’embraser.

– Je ne crois pas être suffisamment prête pour que tu prennes des photos érotiques de moi.

Il fronça les sourcils.

– Je pensais plutôt à des clichés en noir et blanc de ton profil, de ton cou, de ton visage...

Il se mit à tracer des motifs incurvés sur son dos, un geste délicat destiné à lui réaffirmer toute l’affection qu’il avait pour elle.

– Pourquoi ?

– Parce que je voudrais pouvoir te regarder même quand tu n’es pas là. Mon appartement me paraît vraiment vide sans toi.

Elle retroussa les lèvres d’un air songeur.

– Ça te dérange ?

Il lui caressa lentement la joue.

– Non. Tu peux me prendre en photo. Mais je préfère rester habillée.

– Je crois que je ne supporterai pas de te voir nue.

Elle esquissa un sourire, et il éclata de rire.

– Je peux te poser une question, Gabriel ?

– Naturellement.

– Quand tu rentreras pour Thanksgiving, tu logeras chez Richard ou à l’hôtel ?

– Je resterai à la maison, avec tout le monde. Pourquoi ?

– Rachel m’a dit que tu avais l’habitude de séjourner à l’hôtel, quand tu allais les voir.

– C’est vrai.

– Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

– Parce que j’étais le mouton noir de la famille et que Scott n’a jamais cessé de me le rappeler. Ça me rassurait de savoir que j’avais la possibilité de partir si la situation devenait embarrassante.

– T’est-il déjà arrivé de ramener des filles chez toi ?

– Jamais.

– En as-tu déjà eu envie ?

– Jamais avant toi. (Il se pencha pour l’embrasser une nouvelle fois.) Et si ça ne dépendait que de moi, tu serais la première avec qui je partagerais mon lit chez mes parents. Malheureusement, je ne crois pas que ce soit possible, à moins de te faire entrer en douce après la tombée de la nuit.

Elle gloussa légèrement, mais cela la rendit très heureuse, en réalité.

– Richard m’a rappelé qu’il fallait que j’achète nos billets d’avion. Que dirais-tu de me laisser m’en charger ? On s’occuperait des questions d’argent plus tard...

– Je peux m’acheter mon billet moi-même.

– Naturellement. Mais j’aimerais bien que l’on soit assis côte à côte. Il faudra qu’on parte pour l’aéroport après mon cours, ce qui signifie qu’on devra prendre le dernier vol, vers 21 heures.

– C’est tard.

– J’avais l’intention de réserver une chambre d’hôtel à Philadelphie pour la nuit de mercredi, parce qu’on va sans doute arriver vers 23 heures. À moins que tu n’aies envie de prendre aussitôt la route pour Selinsgrove.

Elle secoua la tête.

– Pourquoi ne prenons-nous pas un avion pour Harrisburg ?

– Le dernier vol décolle au beau milieu de mon cours. Naturellement, on pourrait partir le lendemain, si tu préfères. On ne serait pas obligés de passer la nuit à l’hôtel.

Il la regarda droit dans les yeux pour la jauger.

– Je n’ai pas envie de perdre une autre journée. Et ce serait bien de pouvoir aller à l’hôtel avec toi, lui fit-elle remarquer avec un sourire.

– Très bien. Je m’occupe des réservations et de la location de la voiture.

– Et Rachel et Aaron ? On ne devrait pas y aller avec eux ?

– Ils partent mercredi, après le travail. Rachel m’a confié la responsabilité de t’amener à bon port. Elle veut que je te serve de chauffeur et de porteur.

Il lui adressa un clin d’œil.

– Elle est au courant, non ?

– Elle croit tout savoir. (Il prit un air sérieux.) Ne t’inquiète pas pour elle, je m’en charge.

– Ce n’est pas pour Rachel que je m’inquiète.

– Il n’y a aucune raison de s’inquiéter de quoi que ce soit. Nous sommes simplement deux amis qui se sont retrouvés loin de chez eux. Ce sera plus difficile pour moi que pour toi.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je serai dans la même pièce que toi sans avoir la possibilité de te toucher.

Elle baissa les yeux sur ses pieds nus et esquissa un sourire timide.

Il lui prit la main et se mit à la caresser.

– Quand tombe ton anniversaire ?

– Je ne le fête pas.

– Pourquoi donc ?

– Parce que.

Elle était désormais sur la défensive.

– Eh bien, j’aimerais bien le fêter avec toi. Ne m’en prive pas, Julianne.

Il y avait plus de frustration que d’ennui dans son regard bleu.

Elle repensa à leur dispute à cause des vêtements et refusa d’en avoir une autre à si peu d’intervalle.

– C’était le 1^{er} septembre. Tu l’as manqué.

Il l’enlaça et frotta sa joue contre la sienne.

– Tu es disponible, samedi prochain ? On pourrait le fêter ce jour-là.

– Qu’est-ce qu’on ferait ?

– Il faudrait que je prenne quelques dispositions, mais on sortirait.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Il vaut mieux éviter de sortir ensemble en public.

Il fronça les sourcils.

– Ne t’inquiète pas pour ça. Alors, tu acceptes mon invitation ou non ?

Il glissa la main sur son flanc, comme s’il s’apprêtait à la chatouiller.

– J’accepte avec gratitude. Ne me chatouille pas, s’il te plaît.

Elle se mit à glousser par anticipation.

Il ne tint aucun compte de sa supplique et se mit à la taquiner doucement jusqu’à ce qu’elle éclate de rire. Il adorait l’entendre rire. Et elle appréciait ces rares moments où il se montrait malicieux.

Quand elle finit par reprendre son souffle, elle recommença à s’excuser.

– Je suis désolée de t’avoir fait de la peine, tout à l’heure. Ce n’est pas une raison, mais j’ai passé une journée difficile, hier. Et, par-dessus le marché, il y a les hormones.

Les hormones ? songea-t-il. *Oooh...* Il l’observa avec une certaine inquiétude.

– Ça te rend malade ?

– Non, ça va. Ça fait quelques jours que je suis comme ça. Je ne pense pas que tu veuilles en savoir davantage.

– Si ça te rend malade ou si ça te contrarie, bien sûr que je veux en savoir en davantage. Je tiens à toi.

– Tu pourrais vouloir en inscrire la date dans ton agenda, pour savoir quand m’éviter. Autrement dit, si notre relation...

– Je n’en ai aucunement l’intention, l’interrompit-il sèchement. Je te veux tout entière, pas uniquement des bribes ici et là. Et bien sûr que notre relation va continuer.

Du moins, je l’espère.

Gabriel trouva l’aveu de Julia pour le moins intéressant. Non pas qu’il ait oublié tous ses cours de biologie, mais compte tenu de son style de vie, cela n’avait jamais été un problème pour lui. Quand elles avaient leurs règles, les femmes ne fréquentaient pas *Le Vestibule*.

Rarement avait-il couché plus d’une fois avec la même femme. Quand bien même, il ne lui était jamais arrivé d’aborder un sujet si intime avec ses conquêtes. Cela ne l’aurait pas dérangé d’en parler avec Julianne. Il voulait être en mesure de saisir ses humeurs, même quand elle serait déprimée ou en colère. Cette idée le rendit perplexe mais satisfait.

– Je devrais te laisser t’habiller, mais il y a encore une chose dont il faudrait que nous parlions.

Il prit un air des plus sérieux, et Julia s’attendit aussitôt au pire.

– J’ai de nouveau contacté mon avocat.

– Et ?

– Il m’a conseillé de ne plus t’approcher. Il m’a affirmé que l’université ne faisait preuve d’aucune tolérance envers ceux qui enfreignaient les règles de non-fraternisation entre les membres de la faculté et les étudiants.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que nous courrions tous les deux un risque si nous venions à entretenir une liaison tant que je serais ton professeur. Tu pourrais même te faire renvoyer.

Elle ferma les yeux et laisser échapper un soupir de déception. *Pourquoi les éléments semblent-ils toujours se déchaîner contre nous ?*

– On savait que cette règle était en vigueur, et on savait qu’il fallait la respecter. Il nous suffit de maintenir le *statu quo* et de continuer à nous montrer discrets pendant quelques semaines encore. Dès que Katherine t’aura remis ton diplôme pour mon cours, on sera libres de se voir.

– J’ai peur.

Il lui caressa la joue.

– De quoi as-tu peur ?

– Si quelqu'un nous voyait ensemble ou soupçonnait quelque chose, il pourrait porter plainte.

Christa te veut dans son lit, et elle me déteste. Paul n'aime pas la façon dont tu m'as traitée, et je suis certaine qu'il n'hésiterait pas à prétendre que tu m'as harcelée. Quant au Pr Singer...

Elle se mit à frissonner. Elle refusait de se demander ce qu'en pensait le Pr Singer.

– Je ne permettrai à personne de te faire renvoyer. Quel qu'en soit le prix à payer. On n'en arrivera jamais là.

Elle s'apprêta à protester, mais il plaqua ses lèvres sur les siennes pour la reconforter et lui prouver à quel point il tenait à elle, le tout sans prononcer la moindre parole.

*

* *

Ils passèrent ensemble une journée magnifique. Ils rirent, s'embrassèrent et passèrent des heures à bavarder. Gabriel prit des photos de Julia dans différentes poses décontractées, jusqu'à ce qu'elle soit trop gênée et qu'il se voie contraint de ranger son appareil. Il se résolut à prendre un ou deux clichés d'elle pendant son sommeil, ce soir-là, car elle avait un visage d'ange quand elle dormait. Et il savait à quel point elle ferait un modèle fascinant.

Après le dîner, ils se retrouvèrent à danser devant la cheminée. Gabriel avait préparé une compilation de plusieurs chansons sensuelles de Sting, mais Julia était incapable de se concentrer sur la musique. Elle était sur un nuage, comme chaque fois qu'il l'embrassait. Elle se laissait tellement entraîner par ses sensations et ses émotions qu'elle en avait presque le vertige.

Il avait enfoncé les mains dans ses cheveux, lui caressant la nuque. Il les fit glisser sur ses épaules, où il suivit le contour de sa silhouette. Puis il descendit jusqu'à sa taille, et, avec douceur et espièglerie, remonta jusqu'à ses seins. Il prit ces derniers à pleines mains, les caressant délicatement.

Elle recula.

Il laissa ses mains où elles étaient et rouvrit les yeux. Il sembla tout d'abord perplexe. Elle avait battu en retraite, et il sentit que son cœur s'était mis à battre à toute vitesse contre ses doigts.

– Julianne ? chuchota-t-il.

Écarlate et la bouche entrouverte, elle secoua la tête. Sans le quitter des yeux, elle se rapprocha. Il déplaça légèrement ses mains, rien que pour évaluer sa réaction. Elle ferma les yeux, et, quand elle les rouvrit, il décela quelque chose d'entièrement nouveau dans leurs profondeurs noisette : de la chaleur.

Le fait de la voir soudain si excitée le frappa non seulement sur un plan physique, mais aussi émotionnel. C'était la première fois qu'elle le regardait avec ces yeux-là, à la fois anxieuse et expressive, comme si personne ne l'avait jamais touchée.

Cette idée lui fit pousser un grondement sourd. Il s'approcha d'elle pour l'embrasser et joignit ses lèvres aux siennes, lui caressant les seins avec un peu plus de vigueur, laissant traîner ses pouces sur les petites bosses qui commençaient à se former sous son chemisier. Elle tressaillit alors de plaisir et se mit à ronronner dans sa bouche. Il ne tarda pas à l'imiter, la serrant contre lui.

Encore ! lui hurlait son corps. *Plus près. Plus vite. Plus serré. Encore. Encore. Encore !*

– Mmmhh, gémit-il, s'écartant de ses lèvres et déplaçant ses mains en lieu sûr sur ses omoplates.

Elle pressa sa joue contre ses pectoraux, prise dans le tourbillon de ses émotions. Les yeux clos, elle se mit à chanceler, mais il la saisit par la taille.

– Ça va ?

– Oui, je suis heureuse.

– C'est la passion, tenta-t-il de la rassurer avec un petit sourire.

– Et tes doigts, chuchota-t-elle.

Il la guida jusqu'à son fauteuil rouge, près du feu.

– Il faut que j'aille me doucher.

Elle tenta de retrouver son calme. Les talents de Gabriel l'avaient enivrée, et elle avait l'impression d'être en manque, désirant des choses pour lesquelles elle n'était pas prête. Pas encore.

Le Pr Emerson est porté sur les seins, se fit-elle la remarque, brûlante.

Un bon moment après qu'il fut parti, elle se demanda ce qui lui était arrivé. Pourquoi, tout à coup, il avait ressenti le besoin irrépensible de prendre une autre douche. Quand elle finit par comprendre, elle ne put retenir un sourire de satisfaction.

Le week-end que Julia avait passé avec Gabriel était sans doute le plus plaisant de son existence. Toute la semaine, elle en garda des souvenirs précieux, malgré son cours du mercredi et les tentatives incessantes de Christa pour la rabaisser et la mettre mal à l'aise, et malgré les incitations de Paul, bien intentionnées mais malvenues, à porter plainte contre le Pr Singer.

Gabriel avait quant à lui l'impression d'avoir passé une semaine en enfer. Il lui avait été très difficile d'éviter de croiser le regard de Julianne, en cours, et cet effort l'avait rendu irritable et colérique. Il ne supportait plus Christa, qui le suppliait de lui accorder de nouveaux rendez-vous au cours desquels ils pourraient – bien entendu – discuter de son projet de thèse. Il avait rejeté toutes ses demandes d'un geste dédaigneux de la main, ce qui l'avait poussée à redoubler d'efforts.

Et le Pr Singer... lui avait envoyé un e-mail :

«
J
m
p
P
a
J
D
M

Il contempla la provocation du Pr Singer d'un air furieux. C'était la dominatrice qui l'avait rédigée, cela se voyait jusque dans l'emploi d'une minuscule pour l'initiale de son prénom. Il était si révolté par ses propos qu'il comprit à quel point il avait changé depuis leur dernière rencontre. Elle ne l'attirait plus, ne l'intéressait plus. Peut-être même, avant le retour de Julianne qu'il avait commencé à regagner la lumière, poussé par sa simple présence. Cette idée lui plaisait beaucoup.

Il prit soin de ne pas répondre au message, ni de l'effacer. Il fit la même chose qu'avec les précédents : il l'imprima et le glissa dans un dossier, sur son bureau. Il n'avait pas l'intention de déposer une plainte contre elle, car leur relation avait été consensuelle au départ. Mais il serait capable de la menacer au moyen de ses propres paroles, si le besoin s'en faisait sentir. Il espérait simplement que la fascination qu'elle éprouvait pour lui se poursuivrait et qu'en contrepartie elle oublierait tout à propos de Julianne.

^a Cette semaine-là, pour se changer les idées, il occupa la majeure partie de son temps libre soit aux préparatifs de l'anniversaire de la jeune femme, soit au club d'escrime de l'université. L'une comme l'autre, ces activités étaient bien meilleures pour la santé que ses vilaines habitudes passées.

^c Toutes les nuits, il restait éveillé, le regard rivé au plafond, pensant à elle et regrettant son absence. Sans elle, il avait des difficultés à trouver le sommeil, et même quand il s'efforçait de se détendre par quelque moyen que ce soit, rien n'y faisait. Il avait toujours aussi envie d'elle.

^e Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas eu de rendez-vous galant en bonne et due forme. Depuis Harvard, au moins. Il s'en voulait d'avoir eu la bêtise de croire que ses proies du *Vestibule* auraient pu se substituer à une véritable relation. À une relation pure.

Le sexe lui manquait, c'était vrai. Il se demandait parfois s'il parviendrait à suivre longtemps ce régime de chasteté, si son désir ne finirait pas par prendre le dessus, et s'il ne se résoudrait pas à faire usage de ses talents de séducteur sur la douce Julianne. Il n'avait aucune intention de s'éloigner d'elle. Le fait de quitter seul l'appartement d'une femme et de se débarrasser de chacune des traces

qu'elle avait laissées sur lui comme s'il s'agissait d'une maladie ne lui manquait nullement. Ni le dégoût qu'il éprouvait en se remémorant des rendez-vous passés, certaines conquêtes qu'il n'aurait jamais osé présenter à Grace.

Avec Julianne, c'était différent. Avec elle, il voulait de la passion et des émotions fortes, mais aussi de la tendresse et de la compagnie. Et cette idée, bien que récente, l'effrayait tout autant qu'elle l'excitait.

*
* *

Le samedi après-midi, Julia lut et relut avec un certain empressement l'e-mail dans lequel Gabriel lui donnait les détails de sa fête d'anniversaire.

<<
J
à
R
J
h
C
G

Elle se conforma aux instructions avec un véritable enthousiasme, revêtant la robe violette que Rachel lui avait offerte avec des bas noirs et ses chaussures Christian Louboutin. Le musée étant trop loin pour qu'elle s'y rende avec ses hauts talons, elle prit un taxi. Elle arriva à 18 heures pile, le regard brillant et les joues rouges d'excitation.

J'ai un rendez-vous galant avec Gabriel. Mon premier véritable rendez-vous.

Cela n'avait presque pas d'importance qu'il ait insisté pour que ce soit en l'honneur de son anniversaire. À la simple idée de pouvoir passer une soirée romantique avec lui et de l'avoir pour elle toute seule, elle n'éprouvait plus la moindre appréhension. Malgré leurs longues conversations téléphoniques, leurs SMS et leurs e-mails furtifs, il lui manquait.

Le musée avait fait l'objet d'une profonde rénovation, et une sculpture de cristal en forme de coque de navire jaillissait du mur de brique d'origine. Julia n'appréciait guère la juxtaposition des styles moderne et victorien ; elle préférait soit l'un, soit l'autre. Mais la majeure partie de la population semblait d'un tout autre avis.

En approchant de l'entrée, elle découvrit que le musée était fermé. Selon le panneau d'information, il avait clos ses portes une demi-heure auparavant. Elle se dirigea néanmoins vers l'entrée et fut surprise d'y être aussitôt accueillie par un membre de la sécurité.

– Mlle Mitchell ? demanda-t-il.

– Oui.

– Votre hôte vous attend dans la boutique de souvenirs.

Elle le remercia et dirigea ses pas vers les rayons chargés de bibelots, de jouets et de gadgets divers. Un homme grand, vêtu d'un costume bleu marine à rayures impeccable, lui tournait le dos. Elle sursauta en apercevant sa silhouette, ses larges épaules et sa chevelure châtain. *Ne m'y habituerai-je donc jamais ? En aurai-je le souffle coupé et les genoux qui se déroberont chaque fois que je le verrai ?*

Elle connaissait parfaitement la réponse à cette question, même avant de l'approcher. Comme il ne se retournait pas, elle s'éclaircit la voix.

– Professeur Emerson, je suppose ?

Il fit volte-face et eut un mouvement de recul en découvrant sa présence.

– Bonsoir, beauté.

Il l’embrassa avec un peu trop d’enthousiasme et la débarrassa de son manteau.

– Tourne-toi, lui demanda-t-il d’une voix prévenante.

Elle fit un tour sur elle-même.

– Tu es éblouissante.

Il l’enlaça et l’embrassa avec encore plus de vigueur, aspirant ses lèvres entre les siennes et enfonçant doucement sa langue dans sa bouche.

Elle recula, gênée.

– Gabriel.

Il lui lança un regard passionné.

– On poursuivra ce soir. On a tout le musée rien que pour nous. Mais d’abord…

Il s’empara d’une boîte transparente qu’il avait posée sur une table, non loin. Elle renfermait une immense orchidée blanche.

– C’est pour moi ?

Il esquissa un petit sourire satisfait.

– J’essaie de me racheter d’avoir manqué ton bal de promo. Tu permets ?

Elle le regarda d’un air rayonnant.

Il ôta la fleur de sa boîte et la noua autour du poignet de la jeune femme avec un certain savoir-faire, enroulant le ruban de satin blanc autour de son bras d’une manière relativement complexe.

– C’est ravissant, Gabriel. Je te remercie.

Elle l’embrassa tendrement.

– Viens.

Elle le suivit volontiers, mais il se rendit aussitôt compte de son erreur et se figea.

– Enfin, si ça te dit.

Radieuse, elle lui prit la main.

Ils se dirigèrent vers une grande salle où l’on avait dressé un petit bar improvisé. Il la guida, la poussant légèrement dans le bas du dos.

– Comment as-tu fait pour organiser tout ça ? chuchota-t-elle.

– Je suis l’un des donateurs de l’exposition sur Florence. J’ai demandé à pouvoir bénéficier d’une visite privée, et ils ont immédiatement accepté.

Il lui adressa un léger sourire qui manqua de la faire fondre en une petite flaque d’eau, comme dans *Le Fabuleux Destin d’Amélie Poulain*.

Le barman les accueillit chaleureusement.

– Mademoiselle ?

– Vous sauriez faire un flirtini ?

– Naturellement, mademoiselle. Je vous apporte ça tout de suite.

Gabriel haussa les sourcils et se pencha vers elle pour lui chuchoter à l’oreille :

– Quel nom intéressant pour un cocktail. Un avant-goût de ce qui m’attend ?

Elle éclata de rire.

– C’est de la vodka à la framboise, du jus de canneberge et de l’ananas. Je n’en ai jamais bu, mais j’ai vu ça sur Internet, et ça m’a semblé délicieux.

Il se mit à glousser en secouant la tête.

– Monsieur ? demanda le barman en tendant à Julia un verre garni d’une fine tranche d’ananas.

– Un tonic au citron vert, je vous prie.

Elle ne cacha pas sa surprise.

– Tu ne bois pas ?

– Une bouteille de vin toute particulière nous attend chez moi. Je vais patienter un peu.

Elle attendit que Gabriel soit servi pour qu'ils puissent trinquer.

– Tu peux emporter ton – comment, déjà ? – ton flirtini avec toi. On est tout seuls ici.

– Ça va sans doute me suffire pour toute la soirée, de toute façon. C'est plutôt fort.

– On a tout notre temps, Julianne. Cette soirée est uniquement pour toi, pour tes envies, tes désirs, tes besoins. (Il lui fit un clin d'œil et la conduisit jusqu'à un ascenseur.) L'exposition est au sous-sol.

Une fois dans la cabine, il se tourna vers elle.

– Je t'ai dit à quel point tu m'avais manqué, cette semaine ? Les jours et les nuits m'ont semblé interminables.

– Toi aussi, tu m'as manqué, lui assura-t-elle timidement.

– Tu es ravissante. (Il baissa les yeux sur ses hauts talons d'un air appréciateur.) J'ai l'impression de rêver.

– Je te remercie.

– Il va me falloir tout mon sang-froid pour éviter de t'emmener à l'exposition de mobilier victorien et de te faire l'amour dans l'un des lits à baldaquin.

Elle haussa les sourcils et, se mettant à glousser doucement, se demanda quel genre de réaction cela susciterait en lui.

Il poussa un soupir de soulagement, ravi que sa remarque ne l'ait pas fait battre en retraite. Il allait falloir qu'il se montre plus prudent.

Il s'était activement impliqué non seulement dans le financement de l'exposition des nombreux trésors de Florence, mais également dans leur sélection. Au fur et à mesure de leur progression dans les différentes salles, il lui fournit quelques explications rapides sur les objets les plus impressionnants. Mais la majeure partie du temps, ils se contentèrent de flâner main dans la main, comme un couple d'amoureux, s'arrêtant de temps à autre pour s'enlacer ou s'embrasser au gré de leur humeur. De manière assez fréquente, en réalité.

Julia termina son cocktail un peu plus tôt que prévu, et Gabriel trouva obligeamment un endroit où abandonner leurs verres. Il était ravi d'avoir enfin les mains libres. Il avait l'impression de côtoyer une sirène à la voix irrésistible. Il lui caressa le cou, la joue, la gorge. Il l'embrassa sur les mains, sur les lèvres, dans le cou... Elle le captivait peu à peu, et quand elle se mettait à sourire ou à rire, il avait le sentiment d'être sur le point de prendre feu.

Ils passèrent un long moment devant la toile de Fra Filippo Lippi *Vierge à l'Enfant et deux anges*, car il s'agissait d'une œuvre qu'ils admiraient l'un comme l'autre. Il se tenait derrière elle, et la prit par la taille.

– Ça te plaît ? lui chuchota-t-il à l'oreille en posant le menton sur son épaule.

– Énormément. J'ai toujours adoré la sérénité que dégage le visage de cette Vierge.

– Moi aussi, dit-il passant ses lèvres de sous son menton vers le lobe de son oreille, la caressant doucement avec le nez. Ta sérénité est très séduisante.

Les sourcils froncés, elle laissa échapper un petit cri.

Il se mit à glousser et répéta son mouvement, lui caressant la peau du bout de la langue. C'était si léger qu'elle avait l'impression qu'il s'agissait de ses lèvres.

– Tu aimes ?

Elle le saisit par les cheveux. Il ne lui en fallut pas davantage. Il se pressa contre elle, dirigeant ses mains vers le bas de son dos.

– C’est toi l’œuvre d’art, murmura-t-il contre son cou. C’est toi le chef-d’œuvre. Joyeux anniversaire, Julianne.

Elle lui tira délicatement sur l’oreille avec ses lèvres, puis l’embrassa doucement.

– Je te remercie.

Il l’embrassa avec détermination, l’implorant silencieusement d’accepter de s’ouvrir à lui. Leurs langues s’entremêlèrent lentement. Il avait tout son temps. Ils n’étaient que tous les deux dans le musée presque désert. Il l’embrassa sur les lèvres et les joues, la guidant vers un recoin de la salle, la plaquant avec hésitation contre le mur.

Il prit un air méfiant.

– Ça va ? (Elle acquiesça en haletant.) Si tu veux qu’on arrête, il te suffit de me le dire. J’essaierai de ne pas aller trop loin... mais j’ai besoin d’être avec toi.

Elle le prit par le cou et l’attira à elle.

Il l’appuya doucement contre le mur, se collant contre elle. Leurs deux silhouettes s’emboîtaient à la perfection. Il fit glisser ses mains jusqu’à ses hanches, avec une hésitation. Elle se pressa encore plus contre lui. Pendant tout ce temps, ils n’avaient cessé de s’embrasser, éternels insatisfaits. Il dirigea ses longs doigts élancés vers les courbes délicieuses de son fessier qu’il prit à pleines mains. Il les serra timidement et fut pour le moins satisfait de l’entendre pousser un gémissement de satisfaction.

– Tu es parfaite. En tous points. Mais ça...

Il lui serra de nouveau les fesses et l’embrassa avec une vigueur accrue.

– Seriez-vous en train de me dire que vous aimez bien mon cul, M. le professeur ?

Il recula pour voir ses yeux.

– Arrête de m’appeler comme ça, gronda-t-il.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que je refuse de songer à toutes les règles universitaires que je suis en train d’enfreindre.

Le sourire de la jeune femme s’estompa, et il le regretta aussitôt.

– Et jamais je n’appellerai la magnificence de ton séant un « cul ». Il est bien trop élégant pour ça. Il va falloir que je trouve un nouveau terme pour le décrire dans toute sa splendeur.

Quand elle éclata de rire, il la serra de plus belle entre ses mains.

Le Pr Emerson a un faible pour les fesses.

Elle préféra lui passer ses doigts dans les cheveux, les caresser et les entortiller, attirant son visage à elle. Elle sentait battre son cœur contre sa poitrine et avait peine à respirer, mais elle s’en moquait. Elle l’aimait. Elle l’aimait depuis ses dix-sept ans. Et il s’était monté si tendre avec elle. En un tel instant, elle lui aurait tout donné sans se soucier des conséquences. *Quelles conséquences ?* Elle aurait été bien incapable de n’en citer ne serait-ce qu’une.

Il caressait les courbes et les pétrissait. Il souleva sa cuisse de sa main et enroula la jambe de la jeune femme autour de sa propre hanche ; elle se pressa contre lui comme s’ils dansaient un tango des plus érotiques contre le mur. Il se libéra et fit basculer son bassin en avant, tenant la jambe de Julia par en dessous. Elle sentit la dureté de son organe, tandis qu’il exerçait contre elle une délicieuse pression et une friction hésitante.

Elle ne put s’arrêter assez longtemps de l’embrasser, pour se demander comment elle était parvenue à maîtriser cet art de l’équilibre et cette façon de respirer dans la bouche de Gabriel. Elle trouva la hardiesse de retirer les mains de ses cheveux, de lui caresser les épaules et la taille avant

de partir à son tour à l'exploration de ses courbes exquises, qu'elle avait admirées de près à plus d'une occasion, et qu'elle trouva fermes et musculeuses sous ses doigts. Elle l'attira contre elle, pressant ses mains contre lui en guise d'encouragement.

Mais il n'avait guère besoin d'être aiguillonné. Il fit courir ses mains le long de ses bas très fins, lui caressant la cuisse. Il avait l'impression d'être au paradis. Soufflant, pantelant, luttant, l'embrassant... il ne rencontra aucune résistance. Aucune hésitation.

Elle l'acceptait. Elle avait envie de lui. Elle était si douce, si ardente, et, oh ! si réceptive.

– Julia, je... nous... il faut qu'on arrête.

Il s'écarta.

Elle avait les yeux clos et les lèvres rougies. Plus que jamais il désirait sa bouche.

Elle repoussa quelques mèches de cheveux du visage de Gabriel et, avant de rouvrir les yeux, lui demanda doucement :

– Mon cœur ?

Approchant son front du sien, il inspira son souffle parfumé et délicat. Avec une dernière caresse, il lui libéra la jambe et l'aida à se remettre d'aplomb. À regret, elle ôta ses mains de ses fesses. Puis, à contrecœur, il recula d'un pas et lui prit les mains.

– Je n'aurais pas dû t'acculer de la sorte. Ni laisser les choses aller si loin. (Il secoua la tête, réprimant un juron.) Je ne t'ai pas effrayée, j'espère.

– Je n'ai pas dit non, Gabriel. (Sa voix douce résonna dans la grande salle.) Et je n'ai pas peur.

– Je te faisais peur, avant. Souviens-toi de ce jour où tu m'avais demandé des explications sur l'une de mes photos... la plus agressive...

Il serra les lèvres.

– Je te connais mieux, à présent.

– Julianne, sache que jamais je ne te prendrai quoi que ce soit et que jamais je ne tenterai de te manipuler pour te pousser à faire quelque chose dont tu n'as pas envie. Je te prie de me croire.

– Je te crois, Gabriel. (Elle prit l'une de ses mains et la posa à plat sur sa poitrine, entre ses seins.) Sens-tu mon cœur battre ?

Il fronça les sourcils.

– Il bat trop vite. Comme les ailes d'un colibri.

– C'est ce qui se produit chaque fois que je suis près de toi. Chaque fois que tu me touches. C'est toi qui me mets dans cet état, Gabriel. Ne l'as-tu pas encore compris ?

Il passa son pouce sur sa peau nue et porta délicatement son attention sur sa lèvre inférieure gonflée.

– C'est moi qui t'ai fait ça... Ça te fait mal ? chuchota-t-il.

– Uniquement en ton absence.

Il l'embrassa révérencieusement.

– Tu vas me tuer.

Elle rejeta sa chevelure en arrière et se fendit d'un sourire.

– Mais ce sera une mort délicieuse.

Il éclata de rire et l'enlaça.

– Poursuivons notre visite avant que mon contact ne décide de nous jeter dehors pour indécence. Il faudra aussi que je lui parle des bandes vidéo des caméras de surveillance.

Des bandes vidéo ? Des caméras de surveillance ? Scheiße, se dit-elle.

Hmm... D'un autre côté...

Ils rentrèrent chez Gabriel, riant aux éclats, des étoiles plein la tête. Leur désir s'était quelque peu adouci, mais il était toujours présent. Julia était béatement heureuse. Et ils avaient encore toute la nuit devant eux...

Il l'embrassa dans la cuisine, insistant pour s'occuper de tout.

– Mais j'ai envie de t'aider.

– On fera la cuisine ensemble demain soir.

Elle réfléchit un long moment.

– Je ne sais pas ce que tu en dis, mais j'ai la recette du poulet à la Kiev de Grace. On pourrait la faire tous les deux, lui proposa-t-elle en levant les yeux vers lui d'un air hésitant.

– Scott avait pour habitude d'appeler ça « le poulet gicleur ». (Il prit un air attristé et l'embrassa une nouvelle fois.) Ça fait des années que je n'en ai pas mangé. Je serais ravi que tu m'apprennes à le préparer.

Il est probable que ce soit la seule chose que je puisse jamais t'enseigner, Gabriel. Tu es un dieu de l'amour, entre autres choses. Elle lui effleura les lèvres avec les siennes et prit place sur le tabouret de bar.

– Ce soir, le dîner est fourni par *Scaramouche*. « Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi. »

– Vraiment ?

– Tout y est, y compris un fabuleux gâteau au chocolat et au Grand Marnier de la pâtisserie *La Cigogne*. Et une bouteille de vin extraordinaire que j'avais mise de côté et que je t'autoriserai à humer avant de commencer à manger. (Il lui fit un clin d'œil.) J'ai même des bougies pour le gâteau.

– Je te remercie pour cette merveilleuse soirée, Gabriel. C'est... le plus bel anniversaire que j'aie jamais eu.

– Et c'est loin d'être terminé, déclara-t-il d'une voix rauque, des étincelles dans ses yeux bleus. Je ne t'ai pas encore offert ton présent.

Julia rougit et baissa les yeux sur ses mains, se demandant s'il avait pris volontairement ou non un ton si sensuel. *Je me demande quel présent il veut m'offrir. Je sais ce que je voudrais. C'est désormais officiel : je rêve de faire l'amour avec lui...*

Julia fut interrompue dans ses pensées érotiques par la sonnerie de son téléphone. Elle se dirigea vers son sac à main et en tira l'appareil à contrecœur.

– Je ne connais pas ce numéro, marmonna-t-elle. Mais c'est l'indicatif de Philadelphie.

Elle décrocha.

– Allô ?

– Salut, Jules.

Après avoir pris une inspiration aussi lente que sonore, elle devint blême, et, aussitôt, Gabriel s'approcha, comprenant qu'il se passait quelque chose.

– Comment t'es-tu procuré ce numéro ? parvint-elle à articuler, ne sentant plus ses jambes.

Elle se dirigea vers un siège en chancelant et s'y laissa tomber.

– J'ai connu accueil plus chaleureux de ta part, Julia. Il va falloir faire mieux que ça.

Elle commença à se mordre violemment la lèvre inférieure, ne sachant que lui répondre.

Son correspondant poussa un profond soupir.

– C’est ton père qui m’a donné ton numéro. J’adore discuter avec lui. Il est très charmant, ce que je ne peux pas dire de toi. Tu n’es qu’une enfant gâtée.

Elle ferma les yeux et se mit à respirer très vite. Gabriel lui prit la main pour tenter de l’aider à se relever, mais elle refusait de bouger.

– Que me veux-tu ?

– Je fermerai les yeux, car ça fait un moment que je ne t’ai pas parlé. Mais ne pousse pas le bouchon trop loin. (Il baissa d’un ton, à la limite du chuchotement.) Si je t’appelle, c’est pour savoir comment ça va, à Toronto. Tu habites toujours sur Madison Avenue ?

Son correspondant éclata de rire, et elle porta la main à sa gorge.

– Ne t’approche pas de moi. Je refuse de te parler, et je veux que tu cesses d’appeler mon père.

– Je ne serais pas obligé de l’appeler si tu répondais à mes e-mails. Mais tu as supprimé ton compte.

– Que me veux-tu ? répéta-t-elle.

Soucieux, Gabriel fronça les sourcils et lui fit signe de lui passer le téléphone. Elle secoua la tête.

– J’ai eu une discussion très intéressante avec Nathalie, il y a quelques jours, poursuivit la voix.

– Et ?

– Elle m’a dit qu’il se pourrait que tu aies des photos qui m’appartiennent.

– Je n’ai aucune affaire à toi. J’ai tout laissé. Et tu le sais très bien.

– Peut-être. Peut-être pas. Je voulais simplement te prévenir que ce serait très fâcheux si ces clichés finissaient entre les mains de la presse. (Il marqua une pause.) J’ai une ou deux vidéos de toi que je pourrais faire circuler. Je me demande ce que penserait ton père s’il tombait sur un film où tu es à genoux avec ma...

Sans attendre la fin de sa description, elle poussa un râle et laissa tomber son téléphone, qui alla s’écraser sur le parquet, glissant jusqu’aux pieds de Gabriel. Mais Julia s’était déjà mise à courir en direction de la salle de bains. Le bruit de ses haut-le-cœur se répercuta dans tout le couloir.

Malheureusement pour celui qui appelait, Gabriel avait très bien entendu cette dernière menace. Il ramassa le portable et le porta à son oreille.

– Qui est à l’appareil ?

– C’est Simon. Putain, qui c’est ?

Les yeux plissés, Gabriel poussa un sifflement involontaire.

– C’est le petit ami de Julianne. Qu’est-ce que tu veux ?

Simon demeura silencieux un long moment.

– Jules n’a pas de mec, espèce d’enfoiré. Et personne ne l’appelle « Julianne ». Repasse-la-moi !

Gabriel se mit à gronder.

– Si tu ne veux pas d’ennuis, je te conseille de faire ce qu’elle te dit et de lui ficher la paix.

Simon poussa un éclat de rire sinistre.

– Tu ne sais pas à qui tu as affaire. Julia est une fille instable. Elle a beaucoup de problèmes, et il faudrait qu’elle aille voir un professionnel.

– Dans ce cas, c’est une bonne chose qu’elle sorte avec un professionnel.

– Un enfoiré de professionnel ? Tu ne sais même pas à qui tu t’adresses. Mon père est...

– Écoute-moi bien, espèce de connard. Tu as de la chance qu’on ne soit pas dans la même pièce, sinon tu aurais passé le reste de la soirée aux urgences, histoire qu’on essaie de te recoller la tête au reste du corps. Si je découvre que tu as encore tenté de la contacter, de quelque manière que ce soit, j’irai te chercher là où tu es, et pas même ton père – je me fous de savoir qui c’est – ne réussira à te faire sortir du coma. Tu m’as bien compris ? Ne cherche plus jamais à la joindre.

Il raccrocha et jeta le téléphone contre le mur. Le portable vola en éclats avant de retomber à terre.

Il ferma les yeux et compta jusqu'à cinquante avant de s'autoriser à aller la retrouver. Jamais il n'avait été si furieux. Et jamais il n'avait eu de telles envies de meurtre. Heureusement que Julia avait besoin de lui, sinon, il était à peu près certain qu'il se serait lancé à la poursuite de ce type et qu'il l'aurait tué.

Il remplit un verre d'eau et le lui apporta. Elle était assise sur le bord glacial en céramique de la baignoire de la petite salle de bains. Tête baissée, les bras serrés autour de la taille, elle tremblait comme une feuille.

Putain, mais qu'est-ce qu'il lui a fait ?

Quand elle tira sur le bas de sa jupe pour se couvrir les genoux, sa tentative instinctive pour maintenir un semblant de pudeur serra le cœur de l'enseignant.

– Julia ?

Il lui tendit le verre d'eau.

Elle le but lentement, sans un mot.

Il la rejoignit sur le bord de la baignoire et l'enlaça.

– Il t'a parlé de quand j'étais avec lui, hein ? demanda-t-elle d'un ton maussade.

Il la serra contre lui.

– Il voulait te parler, mais je lui ai dit de ne plus appeler.

Elle leva les yeux vers lui, une larme roulant sur sa joue.

– Il n'a... rien dit sur moi ?

– Il a marmonné quelques inepties incohérentes jusqu'à ce que je le menace. (Il fit la grimace.) Et je ne plaisantais pas.

– Il est vraiment mauvais, chuchota-t-elle.

– Je me charge de lui. Tant pis s'il faut que j'aille jusqu'à Philadelphie pour lui parler en personne. Et il risque de ne pas aimer de m'avoir fait déplacer.

Julia ne l'écoutait que d'une oreille distraite. Avec Simon, elle avait l'impression d'être sale. Répugnante. Pathétique. Et elle refusait que Gabriel la voie dans un tel état. Elle ne voulait pas qu'il apprenne ce qui s'était passé. Jamais.

– Que voulait-il, mon cœur ?

– Il croit que j'ai des photos à lui, et il veut les récupérer.

– Quel genre de photos ?

Elle renifla.

– Je n'en sais rien. Elles doivent être vraiment compromettantes, vu comme il est inquiet.

– Et tu les as ?

– Non ! Mais il m'a certifié qu'il avait des vidéos de moi. Des vidéos personnelles. Elle fut parcourue par un frisson. Je ne crois pas que ce soit le cas, mais si je me trompais ? Et s'il faisait un montage et qu'il l'envoyait à mon père ? Ou s'il le mettait sur Internet ?

Gabriel ravala son dégoût et lui sécha ses larmes.

– Il ne fera jamais une chose pareille. À moins qu'il ne soit complètement stupide. Tant qu'il croira que tu es en possession d'éléments qui pourraient lui nuire, il ne fera rien. Si tu veux, j'expliquerai à ton père que j'ai entendu ce vaurien te menacer. Ensuite, peu importe ce qu'il mettra en ligne, tu pourras dire que c'est un détraqué qui a tout inventé.

Elle écarquilla les yeux.

– Tu ne peux pas faire ça. Mon père est déjà contrarié que je voyage jusqu'à Selinsgrove en ta compagnie. Il ne faut pas qu'il apprenne qu'on est ensemble.

Il lui passa la main dans les cheveux avant d'essuyer une autre larme.

– Tu ne me l'avais pas dit. Je ne t'en veux pas. Mais il faut que tu lui parles de ce qui s'est produit ce soir, pour qu'il cesse de donner des informations à Simon. (Elle acquiesça.) Si tu le souhaites, j'en parlerai à mon avocat dès demain. Tu peux aussi porter plainte contre lui, et tenter d'obtenir une ordonnance restrictive. Ce serait le moyen de savoir s'il dispose vraiment de vidéos de toi ou s'il bluffe.

– Je ne veux rien faire qui puisse le braquer. Tu ne comprends pas : il a de puissantes relations.

Gabriel serra les lèvres. Il voulait l'inciter à réagir, mais elle était manifestement traumatisée. Et il refusait d'amplifier sa détresse.

– S'il cherche de nouveau à te joindre, j'en parlerai à mon avocat, et ce type apprendra vraiment ce que c'est que d'être dans la mouise. Demain, je t'emmènerai choisir un nouveau téléphone, et on te demandera un numéro avec l'indicatif de Toronto. Il faudra que tu demandes à ton père de ne révéler ce numéro à personne.

Il lui fit lever le menton pour mieux la regarder dans les yeux.

– Il ne pourra pas t'atteindre. Je te le promets. (Il prit un air facétieux.) Ne te laisse pas abuser par les lunettes et le nœud papillon. Je sais me défendre. Et je ne permettrai à personne de te faire le moindre mal. (Il l'embrassa chastement sur les lèvres, puis sur le front.) Là-bas, pour Thanksgiving, tu seras soit avec ton père, soit avec moi. Et je resterai toujours joignable. D'accord ?

Elle marmonna quelque chose pour lui faire comprendre qu'elle l'avait entendu.

– Julia ?

– Oui ?

Il la serra de nouveau contre lui.

– C'est ma faute. (Elle lui lança un regard interrogateur.) Si je ne t'avais pas quittée, ce matin-là... ou si j'étais retourné à Selinsgrove pour te chercher...

Elle secoua la tête.

– Je n'avais que dix-sept ans, Gabriel. Mon père t'aurait chassé à coups de fusil.

– J'aurais attendu.

Prenant un air affligé, elle poussa un soupir.

– Tu ne sais pas à quel point je regrette de ne pas t'avoir attendu. C'est à cause de lui que je ne fête jamais mon anniversaire. Et il vient encore de gâcher celui-ci.

Elle se mit à sangloter doucement.

Il l'embrassa pour chasser ses larmes.

– Oublie-le. Il n'y a plus que nous, à présent. Personne d'autre.

Elle aurait voulu le croire. Mais, malheureusement, elle savait que son passé finirait par la rattraper. En songeant à ce qui pourrait se produire pendant les fêtes, elle se mit à trembler d'effroi.

Thanksgiving ne lui avait jamais porté chance.

Le mardi soir, Julia eut avec son père une conversation tendue à propos des événements du week-end. Elle l'appela avec son tout nouvel iPhone, lui expliquant les raisons qui l'avaient poussée à changer de numéro. Cela faisait trois jours qu'il essayait en vain de la joindre, et tombait constamment sur son répondeur, ce qui l'avait fortement agacé.

– Papa, il a fallu que je change de numéro parce que Simon m'a appelée.

– Ah bon ?

La voix de Tom était hésitante, ce qui rendit Julia soupçonneuse.

– Oui. Il m'a dit que c'était toi qui lui avais donné mon numéro. Et il m'a appelée pour me harceler !

– Le fils de pute, marmonna-t-il.

– Je vais te donner mon nouveau numéro, mais je ne veux pas que tu le communique à qui que ce soit, et surtout pas à Deb, parce qu'elle va s'empresse de le répéter à Nathalie.

Tom continua à parler tout seul, comme à son habitude. Jusqu'à ce qu'il prenne conscience qu'il y avait quelqu'un à l'autre bout de la ligne.

– Ne t'inquiète pas pour Deb.

– Si, papa, je suis très inquiète ! Sa fille parle toujours à Simon. Et si elle lui apprend que je rentre pour les fêtes ? Il pourrait se pointer chez toi !

– Tu exagères. Il ne va pas faire tout ce chemin jusqu'ici. On a eu une charmante conversation, la semaine dernière. Il s'est montré très poli et m'a simplement dit que tu avais encore quelques affaires à lui. Il ne voulait pas te déranger, mais je lui ai donné ton numéro et lui ai dit qu'il pouvait t'appeler.

– Je n'ai rien qui lui appartienne ! Et même si c'était le cas, tu sais très bien que je ne veux pas lui parler. Ce n'est pas quelqu'un de bien, papa. Il t'a raconté des salades. Avec moi...

Elle se mit à trembler légèrement.

– Tu es certaine qu'il ne s'agit pas d'un quiproquo ?

– Il est plutôt difficile de prendre des menaces et du harcèlement pour quoi que ce soit d'autre, papa. Il ne veut pas me parler. Ni devenir mon ami. Et toutes les excuses du monde n'y suffiront pas pour que je lui pardonne ce qu'il m'a fait.

Tom soupira dans le téléphone.

– D'accord, Jules. Je suis désolé. Je ne donnerai ton numéro à personne. Mais tu es certaine de ne pas vouloir lui laisser une seconde chance ? Il vient d'une bonne famille. Et il arrive à tout le monde de commettre des erreurs.

Elle leva si brusquement les yeux au ciel qu'elle crut qu'ils allaient faire un tour sur eux-mêmes. Elle aurait voulu se montrer plus vindicative. Demander à son père s'il aurait accepté de reprendre sa mère, s'il avait su ce que sa fille avait vu quand elle avait douze ans : Sharon entreprise par l'un de ses petits amis sur la table de la cuisine. Mais n'étant pas rancunière, elle préféra se taire.

– Papa, c'est peut-être un fils de sénateur, mais c'est surtout un fils de pute. Et ce qui est brisé l'est à tout jamais, fais-moi confiance.

Il soupira bruyamment.

– Bon. Quel jour arrives-tu ?

– Jeudi.

– Et tu viens avec Rachel et Aaron ?

– C'est ce qui est prévu. Gabriel sera là, lui aussi.

Elle tenta de rendre son mensonge à peu près convaincant.

– Ne t'éloigne pas d'Aaron, et évite Gabriel.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est de la mauvaise graine. Je suis étonné qu'il ne soit pas en prison. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a de la chance d'être parti au Canada.

Elle secoua la tête.

– Si c'était un criminel, les Canadiens ne lui auraient pas accordé de visa de travail.

– Ils laissent entrer n'importe qui. Même des terroristes.

Julia tira la langue contre les préjugés anticanadiens de son père et continua à parler de sa visite, espérant malgré tout qu'il tiendrait ses promesses.

*

* *

Après un nouveau cours sur Dante pendant lequel Christa tenta sans aucune pudeur de séduire Gabriel, Julia rentra chez elle en compagnie de Paul, toujours aussi charmant et amical. Ils se moquèrent de la nouvelle garde-robe « plus sexy que tout » de l'étudiante et de ses bottes à talons aiguilles « permettez-moi de vous séduire », puis Julia lui souhaita une bonne soirée et regagna son appartement. Elle se prépara une modeste soupe au poulet et aux vermicelles et un thé lady grey avant d'admirer ses cadeaux d'anniversaire.

Une fois la soirée de Julia si grossièrement interrompue par Simon, Gabriel lui avait servi un verre de vin et avait insisté pour qu'elle se détende près de l'âtre pendant qu'il préparait le dîner. Après le repas et un gâteau surmonté de bougies, il lui avait offert ses présents puis l'avait emmenée se coucher.

Il n'avait presque pas dormi de la nuit, lui caressant le dos et les bras, leurs jambes entremêlées. Elle s'était réveillée à plusieurs reprises à cause de cauchemars, mais chaque fois il l'avait réconfortée et serrée davantage contre lui. Elle se sentait en sécurité mais se demandait quelle serait sa réaction quand il découvrirait la vérité. Si elle parvenait un jour à trouver le courage de la lui révéler.

Son iPhone était un cadeau, en quelque sorte. Le dimanche matin, quand Gabriel lui avait tendu d'un air penaud ce qu'il restait de son vieux téléphone, elle avait éclaté de rire, ce qui l'avait soulagé. Quand il lui avait expliqué qu'il avait été si furieux que Simon la menace qu'il avait fracassé son téléphone, elle avait souri. Elle avait poliment accepté l'appareil de remplacement, nettement plus sophistiqué, ainsi que ses patients conseils pour lui enseigner le fonctionnement de ce fichu truc.

Il y avait téléchargé les photos que Rachel avait prises au *Lobby*, ce qui avait fait très plaisir à la jeune femme. Et il l'avait aidée à entrer les coordonnées de tous ses contacts, même s'il avait haussé un sourcil quand elle lui avait expliqué qu'il fallait qu'il entre le nom de « Dante Alighieri » sous son numéro. Il avait aussi insisté avec obstination pour choisir sa propre sonnerie.

Comme cadeau principal, le professeur lui avait offert une série de copies numériques de ses gravures de Botticelli. Il les avait reliées sous une couverture originale sur laquelle il avait fait apposer le nom de la jeune femme en lettres d'or. Quand bien même il ne s'agissait que de reproductions, cette collection n'avait pas de prix. Et il avait rédigé sur la page de garde une élégante dédicace :

« À ma chère Julianne,
Joyeux anniversaire.
Que chaque année puisse être meilleure que la précédente,
Et puisses-tu être heureuse jusqu'à la fin de tes jours.
Avec mon éternelle affection,
Gabriel. »

Elle passa le doigt sur l'inscription, suivant les boucles du G majuscule de son prénom. Ces illustrations étaient sans conteste le plus beau cadeau qu'on lui ait jamais fait.

De plus, il lui avait offert un petit album de photos noir et blanc. Elle s'était reconnue sur certaines d'entre elles. Sur les autres, on entrevoyait à peine un visage, une mèche de cheveux le long d'un cou de porcelaine ou une fille riant aux éclats les yeux fermés. Elle se sentait belle quand Gabriel l'embrassait ou la touchait, mais en voyant ces photos, elle avait l'impression que lui aussi était parvenu à déceler sa beauté. Il l'avait vue, capturée et immortalisée.

Certains des clichés étaient osés, d'autres innocents ou simplement mignons. Elle n'en aurait trouvé aucun gênant ou humiliant si on les avait fait parvenir à son père ou si on les avait postés sur Internet. Sur son préféré, elle se tenait de profil, de longs doigts blancs masculins dans ses cheveux, un visage d'homme dans l'obscurité pressant ses lèvres sur sa nuque. Elle aurait pu la faire agrandir et l'accrocher au mur au-dessus de son lit, en lieu et place de la toile de Holiday.

Prends ça, odieux Simon.

*

* *

– Pourquoi m'appelles-tu ? Il y a un problème ? Tu as fait quelque chose à Julia ? Je jure devant Dieu que si tu...

Gabriel éloigna son iPhone de son oreille tandis que sa sœur l'admonestait.

– Je n'ai rien fait à Julia, l'interrompit-il. Son ex l'a appelé samedi, et elle s'est effondrée. J'aimerais avoir quelques explications.

– Putain de merde ! Elle va bien ?

– Elle était bouleversée. Mais elle refuse de m'en dire davantage.

– C'est normal. Pourquoi voudrait-elle parler de ça avec son professeur ?

Il se hérissa.

– On discutait de Thanksgiving et de notre voyage quand ce salopard nous a interrompus.

– Je te sens en colère, Gabriel. En quoi ça te concerne ?

– Ça me concerne parce que cet enfoiré a baratiné son père pour qu'il lui donne son numéro de portable, afin de pouvoir la harceler.

– Merde.

– Comme tu dis. Alors, avant de la ramener à Selinsgrove, où il est probable qu'il passe la voir, j'aimerais savoir à qui j'ai affaire. (Sa sœur demeura silencieuse.) Rachel ? J'attends.

– J'ignore ce que tu attends de moi. C'est le passé de Julia. C'est à elle qu'il faut demander ça.

– Je te l'ai dit, elle refuse d'en parler.

– Comment peux-tu le lui reprocher ? Si tu as compris que c'était un salopard, tu as compris pourquoi elle ne veut pas en parler. Elle refuse même de prononcer son nom à voix haute. C'est à ce

point-là. (Elle s'interrompt une minute et prit une profonde inspiration.) Simon, c'est le fils du sénateur John Talbot.

Gabriel cilla.

– Et ?

– Julia a fait sa connaissance en première année de fac. Il lui a fait tourner la tête au début, mais j'ai l'impression qu'il peut se montrer difficile. Elle est allée à Florence pendant son année de licence, et à son retour, ils ont rompu. Je ne l'avais pas revue avant d'aller te rendre visite. Aaron le déteste, alors je ne les ai pas trop fréquentés.

Gabriel était furieux.

– Tu n'as pas répondu à ma question. De quoi parle-t-on ? D'agression ? D'infidélité ? De violences psychologiques ?

– Franchement, je ne suis pas au courant de tout. J'ai reconstitué quelques petites choses en ayant une conversation avec Nathalie, l'ancienne camarade de chambre de Julia. Simon était un pauvre type arrogant qui aimait bien avoir Julia à son bras. Il est évident qu'il l'a broyée. Je crois qu'on peut aisément imaginer le reste.

– Il m'a dit que Julia était perturbée. Qu'elle avait besoin de l'aide d'un professionnel.

– Ce type est un enfoiré de menteur, Gabriel. Qu'attendais-tu qu'il te dise ? (Elle poussa un soupir de frustration.) C'est lui, le plus gros problème de Julia. Si tu veux l'aider, essaie de lui simplifier la vie, pas de la compliquer. J'espère que tu as cessé de l'intimider avec tes conneries prétentieuses. Elle en a suffisamment soupé avec lui.

– En fait, on s'entend plutôt bien, lui rétorqua-t-il.

– Aussi bien que sur les photos que je t'ai envoyées par e-mail ?

Elle se mit à glousser d'un air diabolique.

– On entretient une relation professionnelle.

– Tu peux berner qui tu veux, mais on ne me la fait pas, à moi. Julia a craqué et m'a avoué qu'elle avait eu un rendez-vous galant samedi soir, et comme par hasard, tu es avec elle samedi quand Simon l'appelle. Alors, dis-moi, Gabriel, as-tu vu Julia avant son rendez-vous, ou après ? Et comment ça s'est passé ?

– On arrivera à Selinsgrove jeudi. J'amènerai Julia, changea-t-il de sujet d'un ton glacial.

– Bien. Je crois qu'il faut qu'elle dise à son père qu'elle veut rester avec nous. Si Simon débarque, il n'ira pas la chercher là-bas. Au fait, Gabriel, merci pour ce que tu as fait à propos de la maison. Papa est vraiment soulagé. Je crois qu'on l'est tous, même Scott.

– C'était le moins que je puisse faire. Au revoir, Rachel.

– Si tu la fais souffrir, je te tuerai. Maintenant, va lui remonter le moral et sois gentil. Sinon, tu n'arriveras jamais à la faire sortir de sa coquille. Je t'embrasse.

– Je... au revoir.

Il raccrocha, quelque peu mal à l'aise, et se concentra de nouveau sur la préparation de son cours suivant.

*

* *

La fin du trimestre approchant, la charge de travail de Julia augmenta de manière exponentielle. En plus de la rédaction de son mémoire, il lui fallait terminer des dissertations pour ses cours, qu'elle

devait rendre au plus tard le 4 décembre. Cerise sur le gâteau, elle proposait sa candidature à différents cursus universitaires de doctorat.

Gabriel et elle avaient eu une vague discussion, un soir, à propos de ses demandes. Il savait qu'elle voulait aller à Harvard, et qu'elle concentrait une grande partie de son attention sur cette candidature. Ce qu'il ignorait, c'était que l'idée de quitter Toronto, de le quitter, lui était insupportable, et que, sans qu'il le sache, elle avait également rempli un formulaire pour l'université de Toronto.

Tandis qu'elle passait ses jours et ses nuits à travailler, Gabriel notait ses étudiants et rédigeait son second livre. Il préférait passer ses soirées avec Julia, même si elles étaient fort studieuses, et parfois il parvenait à la convaincre de venir travailler chez lui. Il restait alors dans son bureau, et elle étalait ses documents sur la table de la salle à manger. Mais elle ne restait généralement pas très longtemps à la table. D'une manière ou d'une autre, elle finissait toujours dans son fauteuil en velours rouge, devant la cheminée, mâchonnant l'extrémité de son stylo et griffonnant quelque chose dans un carnet.

Après s'être très peu vus, ce fut avec un grand soulagement, le jour de leur départ en vacances, qu'ils traînèrent enfin leurs bagages hors de chez Gabriel, jusqu'à un taxi qui les attendait. Pendant que le chauffeur chargeait leurs valises dans le coffre de sa voiture, Julia leva les yeux et vit le vent d'automne s'engouffrer dans la chevelure de Gabriel, lui envoyant des mèches dans les yeux. Sans réfléchir, elle les repoussa de son visage et l'embrassa sur les lèvres. Elle lui caressa tendrement la joue, tentant de lui exprimer avec les yeux ce qu'elle avait bien trop peur de lui avouer.

Il se tourna vers elle, le regard ardent, et la saisit par la taille. Il l'attira contre lui, mit plus de fougue dans leur baiser et plaqua sa main dans le bas de son dos, sur son caban. Elle fut la première à s'écarter, gloussant comme une gamine, tandis qu'il lui caressait subrepticement les fesses d'un air satisfait.

– Je suis toujours à la recherche du bon qualificatif, la taquina-t-il. Même si c'est « rebondi » qui me vient aussitôt à l'esprit.

– Attention, le prévint-elle en jouant de nouveau avec ses cheveux.

– Il va falloir que j'oublie tout ça, répliqua-t-il en remuant les sourcils. Je vais être en manque pendant trois jours.

*

* *

Une fois à l'aéroport Pearson, au guichet d'Air Canada, Julia fut étonnée que Gabriel l'entraîne dans la file d'attente réservée aux passagers de première classe et de classe affaires.

– Qu'est-ce que tu fais ? chuchota-t-elle.

– On s'enregistre, lui répondit-il sur le même ton, esquissant un sourire en coin.

– Mais je ne pouvais me payer qu'un billet en classe économique.

Il lui caressa la joue avec son pouce.

– Je veux que tu sois à l'aise. De plus, la dernière fois que j'ai volé en classe éco, je me suis retrouvé assis dans de l'urine, et ça m'a coûté un pantalon neuf.

Elle le regarda en haussant un sourcil.

– J'avais suffisamment de miles sur ma carte de fidélité pour nous faire surclasser. J'ai acheté des billets en classe éco, mais on ira en classe affaires. Tu ne me dois donc que le prix d'un billet normal. Même si je ne veux pas de ton argent.

Elle le dévisagea d'un air interrogateur.

– Dans de l'urine, Gabriel ? J'ignorais qu'Air Canada avait des compartiments réservés aux incontinents.

Il agita la main.

– Ne m'en parle pas. Mais ça ne se reproduira pas. Et puis au moins on aura à boire et quelque chose à manger de plus consistant que des bretzels.

Il déposa sur son front un léger baiser, et elle lui sourit.

Le vol pour Philadelphie se déroula en grande partie sans encombre. Après avoir mis son téléphone en mode avion, il poursuivit ses leçons concernant le fonctionnement de l'iPhone, montrant à Julia diverses applications et lui demandant si elle voulait les charger. En parcourant ses programmes, elle trouva la fonction iPod et fit défiler ses fichiers musicaux : Mozart, Chopin, Berlioz, Rachmaninov, Beethoven, Matthew Barber, Sting, Diana Krall, Loreena McKennitt, Coldplay, U2, Miles Davis, Arcade Fire, Nine Inch Nails...

Elle appuya par erreur sur un bouton et se retrouva sur son compte e-mail professionnel. Elle y jeta un rapide coup d'œil avant de tenter de basculer sur l'album photo. Elle fut stupéfaite de découvrir qu'il avait reçu dans la semaine un message du Pr Singer et un autre d'une certaine Paulina Grushcheva. Elle résista à l'envie de les lire et referma l'application. Ses lunettes sur le nez, Gabriel lisait un article dans le journal, inconscient de ce qui venait de se produire.

Pourquoi lui envoient-elles des e-mails ? La réponse était évidente, mais cela ne l'empêcha pas de se poser la question. Elle se mit à se ronger les ongles d'un air distrait.

Il avait téléchargé plusieurs photos d'elle en noir et blanc, y compris certaines qu'elle n'avait jamais vues. Tandis qu'elle les parcourait, il prit conscience de ce qu'elle était en train de faire. Embarrassé, il tenta de lui arracher l'appareil des mains, mais, le tenant fermement, elle se mit à rire. Préférant éviter de se donner en spectacle, il s'approcha d'elle et la menaça en chuchotant de l'embrasser sans retenue.

Elle lui rendit son téléphone.

Elle se blottit ensuite contre lui, et, quand il eut rangé son journal, il tira de sa serviette un gros livre relié.

– Qu'est-ce que c'est ?

Sa voix douce l'interrompit dans ses pensées.

Il lui en montra la couverture : *La Fin d'une liaison*, de Graham Greene.

– C'est bien ?

– Je viens de le commencer. C'est apparemment un très bon auteur. C'est lui qui a rédigé le script du *Troisième Homme*, l'un de mes films préférés.

– Le titre est déprimant.

– Ce n'est pas ce que tu crois. (Gêné, il se mit à remuer sur son siège.) Enfin, si, mais pas vraiment. C'est à propos de la foi, de Dieu, du désir... Je te le prêterai quand je l'aurai lu. (Il lui sourit et se pencha vers elle pour lui effleurer l'oreille du bout des lèvres.) Je te le lirai peut-être à voix haute quand on partagera le même lit.

Elle se mit à rougir, mais lui retourna son sourire.

– Ça me plairait bien.

Quand il lui eut déposé un léger baiser sur le front, elle se blottit contre lui et se détendit. Il se surprit à la regarder de temps à autre par-dessus les montures de ses lunettes.

Il avait du mal à mettre des mots sur ce qu'il éprouvait à son côté. À exprimer à quel point il était heureux chaque fois qu'elle le touchait, quand ils écoutaient de la musique ou lisaient et quand ils

partageaient un repas ou une bouteille de vin. Elle lui inspirait toutes sortes d'émotions et de désirs étranges, comme celui de lire pour elle, de partager chastement son lit avec elle, de la couvrir de cadeaux à la fois simples et exubérants, de la protéger et de la faire sourire au moins une fois par jour.

C'est peut-être ça, le bonheur, songea-t-il. C'est sans doute ça que Richard et Grace éprouvaient. Cette idée l'intrigua.

Tu l'aimes.

Il sursauta. *D'où vient cette voix ? Quelqu'un a-t-il prononcé cette phrase tout haut ?* Il jeta aussitôt un coup d'œil autour de lui, mais les autres passagers de la classe affaires étaient soit assoupis soit occupés. Personne ne prêtait la moindre attention à l'enseignant nerveux, ni à la beauté assoupie à ses côtés.

Il est trop tôt. C'est impossible. Je ne peux pas être amoureux d'elle. Il secoua la tête en entendant de nouveau la voix et, passablement troublé, retourna à son livre.

Après leur arrivée à Philadelphie, Gabriel quitta le parking de l'aéroport au volant de sa Jeep Grand Cherokee de location.

– Quel hôtel as-tu choisi ? s'enquit Julia, scrutant l'obscurité par la vitre.

– Le *Four Seasons*. Tu connais ?

– Je sais où il se trouve, mais je n'y suis jamais allée.

– Il est magnifique. Tu vas adorer.

Ce qu'il avait oublié de lui signaler, c'était qu'il avait réservé une suite avec vue panoramique sur Logan Square, une jolie place de la ville. Il avait également négligé de lui indiquer que leur chambre était équipée d'une splendide salle de bains en marbre et d'une gigantesque baignoire. Julia remarqua cette dernière avant la vue. Sans parler du panier de bienvenue débordant de fruits que le directeur offrait toujours à ses hôtes de marque.

– Gabriel, lâcha-t-elle. C'est merveilleux. J'adorerais prendre un bain moussant, mais...

Avec un sourire, il la prit par le bras et la conduisit à l'intérieur de la salle de bains.

– Tu auras toute l'intimité dont tu as besoin, et ton compagnon se conduira comme un gentleman. (Il s'interrompit, une lueur de malice dans les yeux.) À moins que tu n'aies besoin de moi pour te frotter le dos. Auquel cas, il te faudra d'abord me bander les yeux.

Cela la fit sourire.

– On pourrait se servir d'une de tes cravates, chuchota-t-elle.

Il en resta bouche bée. Puis il éclata de rire en se rendant compte qu'elle le taquinait. *La friponne.*

En la voyant retirer sa robe de chambre violette et ses pantoufles de sa valise, il comprit rapidement qu'il lui serait impossible de rester sans rien faire dans le salon de la suite pendant qu'elle prendrait un bain. Ce n'était pas le roi David. Il trouva donc un prétexte et marmonna qu'il allait chercher le journal dans le hall de l'hôtel. Une fois en bas, il refusa d'aller s'asseoir au bar, où ne se trouvaient que des femmes visiblement en manque, et préféra savourer un verre de vin et un sandwich dans un fauteuil, dans un recoin tranquille. Il s'empara d'un exemplaire du *Philadelphia Inquirer* et passa l'heure suivante à éviter les femmes susmentionnées, tentant vaillamment de ne pas s'attarder sur le corps magnifique de la Bethsabée qui prenait son bain à l'étage.

À son retour, un parfum de vanille flottait dans l'air, Julia était lovée comme un chat sur le lit. Sa poitrine se soulevait à un rythme régulier, ses longs cheveux noirs étalés sur l'édredon vert sauge. Elle portait encore sa robe de chambre violette et ses pantoufles à petits talons.

Il l'observa dormir un moment et se sentit soudain submergé par une vague d'émotions. Alors qu'il tentait de faire le tri dans son esprit, il prit conscience que l'évolution de leur relation ne dépendait

pas seulement de l'université. Lui aussi l'empêchait de se développer, avec ses secrets.

Et elle aussi.

Il avait pris la résolution de ne pas coucher avec elle tant qu'il ne lui aurait pas tout révélé. Même si cette idée le faisait souffrir, il savait qu'il valait mieux attendre qu'elle en fasse autant de son côté. Cela signifiait qu'il fallait que Julia se sente suffisamment en confiance pour accepter de lui révéler ce qui s'était passé avec Simon. Sinon, il ne la connaîtrait jamais qu'en partie. Et il fallait qu'ils sachent tout l'un de l'autre.

Il était important pour lui qu'ils évitent d'enfreindre la règle de non-fraternisation à la lettre, même s'ils ne la respectaient nullement dans l'esprit. Pour couronner le tout, même s'il rêvait de faire avancer leur relation sur un plan physique, la nature des menaces de Simon avait coupé court à ses envies.

D'après la réceptivité de la jeune femme, il avait compris qu'elle accepterait plus d'audace avant la fin du semestre. Cela permettrait sans doute de satisfaire certains de ses désirs, au moins pour un temps. Mais après l'avoir entendue dire que Simon avait peut-être filmé un échange particulièrement scabreux, il lui était désormais impossible de tenter de la convaincre d'accomplir un tel acte. Il était déterminé à la traiter avec délicatesse et respect, et à éviter d'accélérer les choses pour son simple plaisir. Même s'il n'aurait pas employé ce terme, Gabriel avait autant envie d'« intimité » que de contact sexuel, et à cause de ce qu'il présupposait être arrivé à la jeune femme par le passé, il était peu disposé à ce que leur première relation laisse place à autre chose qu'à de véritables rapports sexuels.

Il savait que cette décision, ainsi que celle de ne pas lui faire l'amour tant qu'il ne lui aurait pas révélé tous ses secrets, rendaient de moins en moins envisageable une telle intimité. Mais il en voulait davantage avec elle, pas moins. Et certainement pas le peu que son ex était parvenu à lui soutirer, des tripotages dans le noir censés imiter la véritable relation que l'on pouvait obtenir dans l'acte sexuel. Des tripotages qui l'avaient personnellement toujours laissé sur sa faim.

Julianne méritait un homme disposé à se donner entièrement à elle, avec autant de tendresse que de patience, qui soit focalisé sur leur union et qui n'ait pas pour unique but de se servir d'elle pour assouvir ses besoins physiologiques. Elle était digne d'être admirée, voire vénérée, surtout pour sa première fois. Il aurait honte de ne pas être à la hauteur.

Il poussa un profond soupir et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était presque 2 heures du matin. Ils avaient tous deux besoin de dormir. Il la débarrassa délicatement de ses pantoufles et la prit dans ses bras pour tenter de tirer la couverture du lit. Sa robe de chambre s'entrouvrit, révélant son cou élégant, sa gorge et l'un de ses seins. Il était parfait. Un téton rose pointait sur sa peau laiteuse. Délicat. Rond.

Vraiment pas ce qu'il avait besoin de voir à cet instant.

Il la glissa sous les draps avec peine, tout en s'efforçant d'éviter de la dévoiler davantage, puis il tira légèrement sur sa robe de chambre pour la couvrir, résistant à l'envie irrépressible de saisir cette pointe rose entre ses doigts. Ou entre ses lèvres. C'était une image qu'il n'oublierait jamais. Vêtue, Julianne était éblouissante, mais sans ses vêtements, elle ressemblait à la Vénus de Botticelli.

Il se dirigea vers les fenêtres qui donnaient sur le Logan Circle et se mit à fouiller dans le panier de fruits. Il se servit un verre de Perrier et croqua dans une pomme, et, quand il eut la certitude qu'il parviendrait à se contenir, il enfila un tee-shirt et un pantalon de pyjama avant de se glisser dans le lit sans un bruit.

Le mouvement la fit soupirer, et elle se tourna d'instinct vers lui. Ce simple détail lui fit chaud au cœur. Même dans son sommeil, elle le reconnaissait et voulait bien de lui. Il l'enlaça, bien couverte, et l'embrassa pour lui souhaiter bonne nuit.

En s'endormant, il remercia Dieu que la fin du semestre ne soit que dans une semaine.

*
* *

Le lendemain après-midi, à leur arrivée à Selinsgrove, ils se rendirent directement chez Richard. Dès qu'ils furent garés dans l'allée, Julia téléphona à son père.

– Jules ! Tu as bien voyagé ?

– Très bien. On a dû partir vraiment tôt, mais ça fait du bien d'être de retour.

Tom souffla bruyamment dans le téléphone.

– À ce propos, Jules. J'ai déjà dit à Richard que je ne pourrais pas vous rejoindre. Deb était un peu contrariée que je lui fasse faux bond, alors, je lui ai promis d'aller dîner avec elle et ses enfants, ce soir. Rachel a proposé que tu restes avec elle, comme ça tu ne seras pas toute seule à la maison.

– Oh.

Tirailée, elle jeta un coup d'œil à Gabriel.

– Deb m'a dit que tu étais naturellement la bienvenue, et que ça lui ferait plaisir que tu viennes.

– C'est hors de question.

Tom soupira.

– On pourra peut-être se voir au *Kinfolks* pour le petit déjeuner, demain matin...

Elle commença à se tripoter les ongles, se demandant pour quelle raison elle arrivait toujours en deuxième ou en troisième position dans l'existence de son père.

– D'accord. Je demanderai à Rachel de m'y conduire. Vers 9 heures ?

– Parfait. Oh, Jules, transmets tous mes vœux à Rachel et à Aaron. Et ne t'approche pas de Gabriel.

Elle se mit à rougir de rage.

– Au revoir, papa.

Elle raccrocha et jeta un coup d'œil à Gabriel.

– Tu as entendu ça, hein ?

– Oui. (Il lui prit la main et lui caressa la paume avec la pulpe de son pouce.) Il nous reste encore quelques minutes avant que quelqu'un ne remarque notre arrivée. Je peux te demander comment Tom a réagi quand tu lui as parlé de Simon ? Tu ne me l'as pas dit. (Elle baissa les yeux sur leurs mains jointes.) Julianne ?

– Désolée. Euh, il m'a dit qu'il ne lui donnerait pas mon nouveau numéro.

Il prit un air sinistre.

– Tu lui as parlé de la vidéo ?

– Non, et jamais je ne lui en parlerai.

– C'est ton père, Julianne. Ne crois-tu pas qu'il devrait savoir ce qui se passe pour pouvoir te protéger ?

Elle haussa les épaules et regarda par la vitre.

– Que peut-il y faire ? C'est ma parole contre la sienne.

Gabriel cessa de lui caresser la main.

– C'est ce que ton père t'a dit ?

– Pas vraiment.

– Il prend cette histoire au sérieux ?

– Simon l’a berné, comme il berne tout le monde. Mon père est persuadé qu’il ne s’agit que d’un malentendu.

– Dieu du ciel, en quoi s’agirait-il d’un malentendu ? Tu es sa fille, bon sang !

– Mon père l’appréciait beaucoup. Et il ne sait presque rien de ce qui s’est passé entre nous.

– Pourquoi ne lui as-tu rien dit ?

Elle se tourna vers lui, une lueur de désespoir dans le regard.

– Parce que je n’ai aucune envie qu’il le sache. Il ne me croirait pas, de toute façon, et je n’ai pas envie de perdre le seul parent qui me reste.

– Julia, il n’y a aucune raison que ton père te renie parce que tu as rompu avec ton petit ami.

– Toute ma vie, il m’a surveillée pour voir si je n’allais pas mal tourner, comme ma mère. Je ne veux pas qu’il continue à me regarder de cette façon. Il est ma seule famille.

Gabriel ferma les yeux et posa la nuque sur l’appui-tête.

– Si ce type t’a fait faire des choses contre ton gré, s’il t’a agressée ou s’il a profité de toi, il faut que tu le dises à ton père. Il a le droit de le savoir.

Elle soupira lentement.

– C’est trop tard.

Rouvrant les yeux, Gabriel se tourna vers elle et lui prit le visage dans les mains.

– Écoute-moi, Julia. Un jour, il faudra en parler à quelqu’un.

Elle cligna des yeux pour contenir ses larmes.

– Je le sais.

– J’aimerais que ce « quelqu’un », ce soit moi.

Elle hocha la tête comme si elle avait compris, mais s’abstint de toute promesse.

Il se pencha et lui déposa un baiser chaste sur les lèvres.

– Allez. Tout le monde doit nous attendre.

Dès qu’ils eurent franchi la porte d’entrée, Julia se sentit… bizarre. Le mobilier était toujours disposé de la même façon. La décoration était identique, à l’exception du vase que Grace adorait garnir de fleurs, sur l’une des consoles. Mais, dès qu’elle quitta le hall d’entrée et regarda autour d’elle, elle se rendit compte qu’il régnait dans la demeure une impression de vide, de froid et de solitude, malgré toutes les personnes présentes. Grace avait été le cœur de cette maisonnée, et à présent, chacun pouvait ressentir son absence.

Inconsciemment, Julia se mit à frissonner et, sans prévenir, Gabriel lui glissa la main dans le bas du dos. Une légère pression, une chaleur rassurante, puis plus rien. Ils n’avaient même pas eu le temps d’échanger un regard. Sentant ce réconfort se dissiper, elle se demanda ce que tout cela pouvait bien signifier.

– Julia ! (Rachel accourut depuis la cuisine.) Je suis si contente que tu sois venue !

Les deux amies s’étreignirent, puis Rachel embrassa Gabriel. Aaron et Richard se levèrent pour saluer à leur tour les nouveaux arrivants.

Nerveuse, Julia tenta de trouver les mots justes pour exprimer à Richard à quel point elle était désolée d’avoir manqué les obsèques, mais Rachel l’interrompit.

– Laisse-moi te débarrasser de ton manteau. Je fais des flirtinis. Fais comme chez toi, Gabriel. La bière est dans le réfrigérateur.

Julia marmonna quelque chose que Gabriel ne put saisir, et les deux femmes disparurent dans la cuisine, laissant les hommes se concentrer sur le match de football américain.

– J’espère que Gabriel a été gentil avec toi pendant le voyage, déclara Rachel en versant un certain nombre d’ingrédients dans le shaker à cocktails.

– Oui. Je suis contente qu’il ait accepté de m’emmener, sinon j’aurais dû faire de l’auto-stop. Mon père a décidé de passer la soirée avec Deb et ses enfants. Je crois bien que je vais devoir rester là cette nuit.

Elle leva les yeux au ciel, toujours aussi déçue que son père ait préféré rester avec sa compagne plutôt qu’avec elle.

Rachel lui tendit un flirtini avec un sourire de compassion.

– Il te faut un remontant. Et tu peux rester ici tout le week-end, si tu veux. Pourquoi aller toute seule chez toi alors que tu pourrais rester ici à boire des cocktails avec moi ?

Julia se mit à glousser et termina sa boisson avec un peu trop d’empressement, avant que Rachel ne lui resserve un verre. Alors qu’elles en étaient toutes les deux à leur second flirtini et que leur conversation avait pris un tour quelque peu grivois, le match prit fin, libérant les hommes de l’écran géant du salon. Grace avait relégué cet objet hideux à la cave. Richard l’avait réhabilité.

Les hommes rejoignirent les femmes à la cuisine, faisant circuler entre eux des en-cas et des bouteilles de bière, et donnant à Rachel des conseils absolument superflus à propos de sa dinde bio élevée en plein air.

– Tu l’as fait cuire trop longtemps. Elle va être toute sèche, comme celle du *Sapin a les boules* !

Scott fit un clin d’œil à Julia dans le dos de Rachel.

– Tais-toi, Scott, ou je te découpe en rondelles.

Elle ouvrit la porte du four pour recouvrir la dinde de son jus, observant le thermomètre d’un œil inquiet.

– Elle a l’air magnifique, ma chérie.

Aaron l’embrassa sur la joue tout en lui ôtant la cuillère des mains, de peur qu’elle s’en serve pour assommer son frère.

Scott était l’aîné des enfants biologiques de Grace et de Richard et avait cinq ans de plus que Rachel. C’était quelqu’un de drôle, d’enjoué, qui n’hésitait pas à se montrer grivois. Mesurant près de 1,88 m, il dépassait Gabriel de presque trois centimètres et semblait un peu plus lourd. Comme Rachel, il avait les cheveux et les yeux de son père, et un cœur gros comme ça, sauf quand il s’agissait de son frère adoptif.

– Quel plaisir de te revoir, Julia ! Rachel m’a dit que tu t’en sortais bien, à la fac, déclara Richard en prenant place sur un tabouret libre, à côté d’elle.

L’intéressée lui sourit. L’homme était d’une beauté classique, la chevelure claire qui commençait à grisonner, et le regard bienveillant. Il avait été professeur de biologie humaine à l’université Susquehanna, spécialisé dans l’anatomie et plus particulièrement les neurones. En dépit de son intelligence et de son charme, ce n’était pas quelqu’un de très loquace. Son silence s’accordait alors parfaitement à la faconde de Grace. Sans elle, il semblait... à la dérive. Julia sentait très bien sa solitude et la devinait dans ses pattes-d’oie. Il avait maigri et vieilli depuis la dernière fois qu’elle l’avait vu.

– Je suis contente d’être là, Richard. Je suis désolée de ne pas avoir pu venir en septembre. (Il lui tapota la main quand elle lui lança un regard coupable.) Les cours se passent très bien, et ça me plaît énormément.

Elle s’efforça de tenir en place, surtout quand elle sentit deux yeux d’un bleu intense se poser sur elle.

– Gabriel m’a dit que tu étais dans sa classe.

– Ouais, comment ça se passe, alors ? demanda Scott. Tu comprends tout ce qu’il dit ou tu as besoin d’un interprète ?

Scott ne faisait que plaisanter, et elle le savait très bien, mais du coin de l'œil, elle vit Gabriel tressaillir.

– C'est mon cours préféré, répondit-elle doucement. Les travaux dirigés du Pr Emerson sont considérés comme les meilleurs du genre à l'université. En octobre, il a donné une conférence devant plus d'une centaine de personnes. Ils ont mis sa photo dans le journal de la fac.

Rachel haussa les sourcils, puis plissa les yeux en regardant tour à tour l'enseignant et son étudiante.

– Le Pr Emerson ? Ça en met plein la vue, Gabe. Tes copines t'appellent comme ça aussi ? Ça doit barder, au lit ! s'exclama Scott en éclatant de rire.

– Tout d'abord, Scott, je n'ai pas « des » copines. Et, non, la femme extraordinaire que je fréquente ne m'appelle pas comme ça, déclara-t-il d'un ton glacial en quittant la pièce.

– Scott, je t'avais demandé de tenir tranquille, le réprimanda Richard.

– C'était une simple plaisanterie, papa. Il se prend trop au sérieux, il va falloir que quelqu'un le décoince. Et puis, ça a toujours été un coureur, où est le problème ?

– J'ai l'impression que Gabriel a une petite amie. Alors, laissons-le savourer son bonheur, intervint Aaron d'un ton calme et étonnamment compatissant.

Richard prit un air curieux.

– Regardez-vous, ces fêtes ne sont-elles pas suffisamment difficiles comme ça sans cette connerie d'agressivité ? demanda Rachel d'une voix puissante en se levant, les mains sur les hanches, regardant Scott de travers. Désolée pour les gros mots, papa.

– Pourquoi est-ce que tout doit toujours tourner autour de lui ? Quand on y regarde de plus près, il n'est pas tout seul, on est quatre.

Scott ne plaisantait plus.

– Parce qu'il fait des efforts, lui ! Contrairement à toi. Maintenant, viens égoutter ces fichues pommes de terre, comme ça tu pourras les écraser. Aaron, sors la dinde du four, et Julia, tu veux bien aller chercher Gabriel ? J'aimerais qu'il aille jeter un coup d'œil dans la cave à vin et qu'il nous choisisse une ou deux bouteilles.

– Je peux très bien m'en occuper, protesta Richard. On ferait peut-être bien de le laisser tranquille une minute.

– La minute est écoulée. À condition que Scott accepte de bien se comporter. (Elle lui lança un regard noir jusqu'à ce qu'il finisse par hocher la tête.) D'ailleurs, papa, il faut que tu découpes la dinde. Julia !

Rachel désigna l'étage d'un signe de tête, et son amie acquiesça, avant de quitter la cuisine. Elle gravit rapidement les marches et longea le couloir, s'immobilisant devant la porte entrouverte de l'ancienne chambre de Gabriel. Elle frappa doucement.

– Entrez.

Il semblait en colère.

Cette chambre était encore décorée de la même façon que lorsqu'il avait dix-sept ans, à l'exception des vieux posters de groupes et des photos de femmes légèrement vêtues, que l'on avait retirés. Un lit double trônait au centre de la pièce, juste sous une large fenêtre qui donnait sur les bois. L'un des murs était occupé par une immense garde-robe rustique, tandis que celui d'en face disparaissait derrière trois étagères imposantes et une vieille chaîne hi-fi. La quasi-totalité de la décoration était d'un bleu marine très masculin, y compris le tapis.

Julia regarda Gabriel défaire sa valise, disposant méthodiquement ses vêtements pliés sur le lit. Quand il la vit, il se redressa et lui adressa un sourire.

– Tu comprends mieux pourquoi je préfère séjourner à l’hôtel, à présent ?

– Je suis désolée, Gabriel. J’aurais dû réagir. Dire quelque chose.

– Il faut que tu fasses comme moi d’habitude : ne rien dire et encaisser. (Il lâcha ce qu’il avait dans les mains et s’approcha d’elle.) C’est une bonne chose de garder le secret sur notre relation. Scott ne m’a pas en très haute estime, et ta réputation en aurait pâti.

– Ça m’est égal. Qu’il dise autant de mal de moi qu’il le souhaite !

Il lui caressa la joue en souriant.

– Ça ne m’est pas égal, à moi. Pas du tout, même. (Il s’éclaircit la voix.) Ce soir, une fois que tout le monde sera couché, j’aimerais qu’on aille se balader.

– Avec plaisir.

– Au moins, ça me donnera un but.

Il l’enlaça chaleureusement et glissa aussitôt la langue dans sa bouche, les mains sur ses fesses, les pétrissant effrontément.

Julia s’autorisa à oublier un instant qu’elle se trouvait chez le père de Gabriel avant de battre en retraite.

– On... ne peut pas...

Il avait l’œil hagard.

– Mais j’ai besoin de ta présence. (Il la saisit et enfonça les mains dans ses cheveux.) J’ai besoin d’être avec toi, Julianne. Maintenant.

Au ton désespéré de sa voix, Julia sentit son cœur fondre. Il l’embrassa dans le cou, se blottissant contre son décolleté, de sorte qu’il puisse la mordiller. D’un coup de pied, il ferma la porte de sa chambre et défit précipitamment deux boutons de son corsage, écartant le tissu afin de révéler sa peau merveilleuse, juste au-dessus de son soutien-gorge. Tout en lui pétrissant de nouveau les fesses, il la souleva et la plaqua contre la porte, lui posant les jambes sur ses hanches. Une telle proximité arracha un petit cri à la jeune femme.

Il lui couvrit la gorge de baisers, ne s’interrompant que pour glisser le bout de sa langue sous la dentelle rose pâle. Elle jeta la tête en arrière et lui enfonça les mains dans les cheveux en gémissant de plaisir, le poussant à aller de l’avant. Il réagit en suivant le contour de son balconnet du bout de ses longs doigts, avant d’y glisser délicatement la main, pendant qu’il lui tenait la cuisse droite de l’autre.

Quand il lui prit le sein dans la paume brûlante de la main, la bouche rivée sur sa gorge pour la suçoter, elle ouvrit de grands yeux. Même si cela lui faisait énormément de peine, elle se résolut à lui ôter la main et à s’écarter pour le contraindre à renoncer à ses baisers.

– Je suis désolée, Gabriel. On ne peut pas. (Elle rajusta prestement son soutien-gorge en se tortillant, mais il refusait de la reposer à terre. Écarlate, elle évita son regard.) Je sais que tu es contrarié, et j’adorerais pouvoir te reconforter, mais tout le monde nous attend en bas. Rachel voudrait que tu ailles choisir le vin pour le dîner.

Il posa un nouveau regard sur elle et la reposa avec précaution. Elle s’empressa de reboutonner son corsage et tenta de défroisser son pantalon.

– Tu me tiens en bien trop haute estime.

Elle suivit le bord du tapis avec la pointe de sa bottine.

– J’en doute énormément.

– Ce que je viens de faire n’était ni convenable ni très sérieux. Je suis désolé.

Il passa un doigt sur la marque rouge apparue à l’endroit où il avait goûté à la saveur de sa peau, et attacha le bouton du haut de son corsage. Voilà qu’elle ressemblait à une mennonite, à présent.

Elle leva les yeux vers son regard troublé.

– Gabriel, tu es encore fatigué d’hier, et il s’agit d’un moment stressant. Je sais bien que tu n’avais aucune intention. Tu te sens mieux quand tu m’as dans les bras. Et à vrai dire, moi aussi.

Elle baissa de nouveau les yeux.

– Approche, chuchota-t-il, tendant les mains pour l’enlacer. Tu te trompes, tu sais, j’avais des intentions. Bien sûr, c’est vrai que je me sens mieux quand je peux te toucher. Mais je suis désolé de m’être jeté sur toi de cette façon. Je ne sais pas où j’avais la tête.

Il semblait se dégoûter lui-même.

– Tu ne m’as fait aucun mal.

Il sourit contre sa chevelure et l’embrassa sur le front.

– Je vais m’efforcer de te mériter. Sans toi, je serais déjà reparti.

– Non. Richard a besoin de toi. Et tu ne l’aurais pas laissé dans le besoin.

Il prit un air peiné. Il l’embrassa une nouvelle fois, plutôt comme un ami qu’un amant, et retourna à sa valise.

Quant à Julia, elle s’éclipsa et redescendit l’escalier, se demandant ce qui allait bien pouvoir se passer pendant le dîner. Sur le palier, elle fit une halte pour vérifier son apparence dans le miroir, espérant ne pas donner l’air d’avoir volé un moment sensuel avec son professeur.

C'était Rachel qui avait conçu le plan de table. Elle avait pris la place de Grace, à l'une de ses extrémités, afin de pouvoir accéder plus facilement à la cuisine, tandis que Richard bénéficiait de la place d'honneur. Scott et Aaron étaient d'un côté, et Julia et Gabriel de l'autre. L'étudiante sentit sur elle le regard de ce dernier, mais il se retint de l'effleurer sous la table, à la plus grande déception de la jeune femme.

Rachel observa d'un drôle d'air la nouvelle apparence mennonite de Julia et jeta un coup d'œil à Gabriel. Celui-ci fit comme si de rien n'était et continua à focaliser toute son attention sur sa serviette de table en tissu.

Avant de commencer à manger, Richard demanda aux membres de sa famille de se tenir la main pour qu'il puisse dire le bénédicité. De l'électricité passa des doigts de Gabriel à ceux de Julia, qui retira brusquement sa main. Avec ses yeux de lynx, Rachel ne manqua rien de la scène, mais garda le silence, et Julia finit par redonner la main à l'enseignant.

– Notre père, nous vous remercions pour ce jour et pour les nombreux présents que vous nous avez offerts. Merci pour notre pays, notre maison, notre repas. Merci de m'avoir donné une si belle famille et de nous avoir rassemblés. Merci pour ma ravissante femme, l'amour de ma vie...

Tout le monde écarquilla les yeux, et les regards se tournèrent immédiatement vers lui. Il se couvrit le visage des mains.

Les mots lui avaient échappé, par habitude sans doute. Mais l'effet fut spectaculaire et instantané. Les épaules de Rachel se mirent à trembler.

– Oh, mon Dieu, chuchota Julia.

Rachel quitta la table à la vitesse de l'éclair, et serra son père dans ses bras, retenant ses larmes. Aaron acheva rapidement la prière de Richard comme si rien ne s'était produit et, au moment de dire *amen*, tout le monde essuya une larme. Ils commencèrent ensuite à servir la dinde, les légumes et la purée de Scott.

À l'exception de Gabriel. Stoïque, les poings serrés, il regardait sangloter son père adoptif. Sous la table, Julia tenta de trouver son genou. En l'absence de la moindre réaction, elle laissa la main sur sa cuisse. Il finit par la lui prendre et la serrer.

Quand elle le sentit se détendre, elle la retira. Pendant presque tout le repas, il garda son pied gauche collé au pied droit de son étudiante, demeurant ainsi secrètement en contact avec elle.

Pendant que tout le monde savourait une tarte à la citrouille qu'ils avaient achetée, Richard apprit à Julia qu'il allait déménager à Philadelphie en janvier pour y entamer une nouvelle carrière de chercheur au centre de neurosciences de l'hôpital de l'université Temple.

– Tu as vendu la maison ?

Il se tourna vers Gabriel avant de reporter son attention sur Julia.

– Oui. J'ai acheté un appartement près de chez Rachel et Aaron. À Philadelphie, je pourrai me concentrer sur mes recherches, je ne serai plus obligé d'enseigner. Je ne suis pas encore prêt à prendre ma retraite, mais je souhaiterais faire quelque chose de différent.

Julia fut attristée que la maison soit en vente, mais elle se contenta de le féliciter pour ses projets. *Ce doit être pour cette raison que Gabriel souhaite aller faire un tour dans la pommeraie ce soir.*

– Alors, Gabriel, pourquoi ne nous parles-tu pas de ton prochain voyage en Italie ? lança Richard en se tournant, l'air souriant, vers son fils adoptif.

Plusieurs choses se déroulèrent en même temps : Rachel et Aaron jetèrent un coup d'œil à Julia, celle-ci continua à manger sa tarte à la citrouille comme si de rien n'était, tentant courageusement de ne pas avoir l'air trop crispé, et Gabriel se lança à la recherche de sa main sous la table tout en serrant les dents. Julia entendit presque sa mâchoire claquer.

– Tu vas en Italie ? Merde, j'aimerais bien avoir un compte en banque qui me permette de faire de tels voyages. J'adorerais aller en Italie, déclara Scott en faisant un clin d'œil à Julia.

Richard regardait fixement Gabriel, poliment, mais en lui montrant bien qu'il attendait une réponse de sa part. Julia aperçut dans son regard une lueur de colère fugitive.

– On m'a invité à donner une conférence à la galerie des Offices, à Florence, annonça-t-il sèchement.

– C'est pour quand ? s'enquit Rachel.

– Le début du mois de décembre.

– Combien de temps vas-tu y rester ? demanda Aaron.

– Une semaine ou deux, peut-être davantage. Mes hôtes ont prévu plusieurs manifestations, et je comptais profiter du séjour pour effectuer quelques recherches pour mon livre. Mais ça dépendra.

Sous la table, il serra la main de Julia, qui restait désespérément molle. Elle demeura concentrée sur sa tarte, mâchant d'un air songeur. Personne ne remarqua qu'elle avait les larmes aux yeux. Elle n'osa pas se tourner vers lui.

Après le dîner, tout le monde aida à débarrasser la table, et la cuisine se retrouva bondée. Gabriel tenta de s'entretenir seul à seul avec Julia, mais ils furent constamment interrompus. Il finit par abandonner, et accompagna Richard sur le perron de derrière pendant que le reste de la famille s'entassait sur les canapés du salon pour écouter de la très mauvaise musique des années 1980.

C'était Scott qui avait fait la sélection. Et quand il se leva pour danser sur *Tainted Love* de Soft Cell, Rachel et Julia se moquèrent de lui sans la moindre pitié. Aaron ne comprenait pas que l'on puisse être à ce point attiré par la musique de cette époque et avait du mal à saisir l'humour du pas de danse de Scott, mais il sourit poliment en savourant sa bière.

Quand la chanson fit place à *Don't You (Forget About Me)* des Simple Minds, Julia comprit qu'il était temps qu'elle remplisse son verre. Elle se rendit à la cuisine et se retrouva à observer Gabriel et Richard par la fenêtre. Installés sur deux fauteuils en bois Adirondack, ils avaient revêtu leurs manteaux d'hiver.

– Tiens, Julia. (Aaron surgit derrière elle et s'empara d'une autre bière dans le réfrigérateur.) Une Corona ?

– Je te remercie.

Elle accepta la bouteille avec gratitude.

– Du citron vert ?

Il désigna des quartiers d'agrumes dans un petit saladier, sur le plan de travail.

Après l'avoir laissée lutter un moment pour forcer le fruit à pénétrer dans le goulot de la bouteille, il eut pitié d'elle.

– Tu veux un coup de main ?

– S'il te plaît.

Aaron était un spécialiste de la Corona. Il poussa le quartier de citron vert dans la bouteille et, le pouce sur le goulot, retourna la bière pour le projeter tout au fond. En redressant la bouteille, il prit soin de laisser la pression s'évacuer tout doucement, et, content de lui, tendit la boisson à Julia.

– C'est comme ça qu'on fait, déclara-t-il avec un sourire.

Elle but une rapide gorgée et lui rendit son sourire. Il avait raison. C'était bon.

– Tu es un type bien, Aaron, se surprit-elle à dire à voix haute.

Il se mit à rougir, mais conserva son air enjoué.

– Comment tu vas ?

Elle haussa les épaules.

– Ça va. La fac, c'est beaucoup de boulot, mais on dirait que ça se passe plutôt bien. J'ai fait plusieurs demandes de doctorat, pour l'an prochain. J'espère qu'ils voudront bien de moi quelque part.

Il hocha la tête, puis la regarda fixement, l'air sérieux mais toujours aussi sympathique.

– Rachel m'a dit que Simon avait appelé. Je ne veux pas t'embêter avec ça, mais on est tous les deux très inquiets. Ça va ?

Elle cilla légèrement en réfléchissant à ce qu'il venait de dire, comprenant que Gabriel avait dû parler à Rachel du coup de fil.

– J'ai eu peur. Malgré la distance, il a réussi à me retrouver. On ne peut pas dire qu'il a été ravi de notre conversation.

Il lui tapota doucement sur le bras.

– Tu es avec nous. Tu fais partie de la famille, et on se serrera les coudes. S'il se pointe, je me chargerai de lui. Merde, je mourrais d'envie de me battre. Quelle meilleure façon d'expulser sa frustration qu'en donnant une bonne correction à un type comme lui ? sourit-il avant de prendre une gorgée de bière.

Elle hocha la tête mais garda son sérieux.

– Que s'est-il passé avec le mariage ? Rachel m'a dit que vous aviez arrêté une date, mais quand je lui en ai parlé, tout à l'heure, elle s'est fermée comme une huître.

Il secoua la tête.

– N'en parle à personne, mais on envisageait de se marier en juillet. Enfin, jusqu'à ce que Rachel voie son père craquer pendant le bénévolat. Elle m'a pris à part, après le dîner, et m'a dit qu'il était hors de question qu'elle évoque avec lui le sujet du mariage. Nous voilà de retour à la case départ : fiancés sans date de mariage.

Il baissa légèrement la tête et se frotta les yeux avec le revers de la main.

Julia compatit.

– Elle t'aime. Elle t'épousera. Elle ne rêve que d'une famille heureuse et d'un grand et beau mariage. Vous y arriverez.

– Et le bonheur d'Aaron, dans tout ça ? marmonna-t-il, le regard momentanément sévère. (Il poussa un soupir en secouant la tête.) Ce n'est pas ce que je voulais dire. Vraiment pas. Mais je l'aime. Ça fait des années que je l'aime. Mon rêve, ce n'était pas d'habiter avec elle, mais de me marier avec elle. J'en ai envie depuis le lycée. Mais elle a toujours voulu attendre. Je commence à en avoir assez, Jules.

– Certains pensent que le mariage, ce n'est qu'un morceau de papier. Rachel a de la chance que tu ne sois pas de cet avis.

– Ce n'est pas qu'un morceau de papier. Je veux me tenir devant elle, devant Dieu et tous nos amis, et prononcer mes vœux de mariage. Je veux qu'elle soit ma femme. Pas ma petite amie, ma femme. Je veux ce que Richard et Grace ont eu, mais parfois je me demande si ça pourra se faire un jour.

Timidement, Julia passa son bras autour du cou d'Aaron et l'étreignit.

– Mais oui, ça va se faire. N'abandonne pas. Dès que Richard aura quitté la maison et sera installé dans sa nouvelle vie, Rachel fera en sorte que vous soyez de nouveau tous heureux. Grace manque à tout le monde, dans cette maison. Elle paraît si vide, sans elle.

Il hocha la tête et vida le reste de sa bière d'un trait.

– Scott a décidé de mettre un morceau lent. Rachel va vouloir danser. Excuse-moi.

Il disparut dans le salon, abandonnant Julia à sa Corona et ses interrogations.

Pendant ce temps, Richard et Gabriel étaient toujours dehors, le père profitant des cadeaux de son fils aîné : des cigares de Cuba qu'il avait fait venir en douce du Canada, et une bouteille du scotch préféré de Richard, du Glenrothes.

– Grace n'aurait jamais accepté ça chez elle, lui fit remarquer Richard en soufflant des ronds de fumée vers le ciel violacé de novembre.

– Je suis certain que personne ne s'en offusquera.

Richard esquissa un sourire attristé.

– Moi, si. Pour elle. Je te remercie, en tout cas. Ce sont probablement les meilleurs que j'aie jamais fumés.

– De rien.

Ils trinquèrent, puis, en silence, se mirent à contempler les bois, derrière la maison, et les amas d'étoiles au-dessus de leurs têtes.

– Julia a l'air de bien aller. Tu la vois souvent ?

Gabriel fit nonchalamment tomber la cendre de son cigare dans le cendrier, entre eux deux.

– Elle suit mes cours.

– Qu'est-ce qu'elle a mûri. Elle semble plus sûre d'elle, à présent. (Richard tira sur son cigare d'un air songeur.) Ça doit lui faire du bien d'aller à l'université. (Gabriel haussa les épaules.) Grace l'adorait. (Richard se tourna vers son fils et ne décela aucune réaction sur son visage.) Maintenant que je vais déménager, il va falloir qu'on ait une réunion de famille à propos du mobilier et... de choses diverses. Je sais que ça va être pénible, mais je crois qu'il vaudrait mieux qu'on ait cette conversation maintenant plutôt que d'attendre Noël. Tu viendras à Noël, hein ?

– Oui, mais je ne sais pas encore quand. Quant au mobilier, Rachel et Scott peuvent prendre ce qu'ils veulent.

Richard serra les lèvres.

– Tu fais partie de la famille, toi aussi. Il n'y a rien qui te ferait plaisir ? Que dirais-tu de l'armoire que Grace a héritée de sa grand-mère ? Elle a toujours été dans ta chambre. Ça ne te plairait pas de la récupérer ?

Gabriel examina son père un long moment.

– J'étais parti du principe que tu garderais tout ce qui lui appartenait.

– C'est impossible. Il y a quelques affaires dont je serais incapable de me séparer, mais quant au reste... (Il soupira.) Sincèrement, c'est ça le plus important, pour moi.

Il leva la main et lui montra son alliance.

Gabriel fut étonné qu'il la porte encore, mais en fait, quelque chose lui disait qu'il la conserverait jusqu'à la fin de ses jours.

– Grace voulait que vous vous partagiez ses bijoux. Rachel y a jeté un coup d'œil, hier. Il y en a deux ou trois pour toi sur la commode, dans notre chambre.

– Et Rachel ?

– Ce que Grace lui a laissé lui convient parfaitement, et à Scott aussi. En fait, ils voulaient laisser quelque chose à Julia, si tu n'y vois pas d'objection.

Gabriel se frotta les yeux.

– Non, je n'y vois aucune objection. À quoi pensaient-ils ?

– Grace avait deux parures de perles. L’une que je lui ai offerte, l’autre qui vient de ses parents, ou qu’elle a achetée elle-même quand elle était étudiante, je ne sais plus. C’est celle-là que Rachel voudrait laisser à Julia.

– D’accord.

– Parfait. Avant de partir, n’oublie pas de parler des autres bijoux à Rachel. Tu voudras peut-être les emporter.

L’enseignant hocha la tête d’un air gêné, concentré sur son cigare.

– Grace t’aimait. Elle n’avait pas de petit préféré, tu sais. Mais, à ses yeux, tu étais... particulier. Elle était persuadée que c’était Dieu qui t’avait amené à elle. Elle ne souhaitait que ton bonheur.

Il hocha la tête.

– Je sais...

– En fait, elle voulait que tu te trouves une gentille fille, et que tu t’installes. Que tu aies des enfants et que tu sois heureux.

Richard esquissa un sourire nostalgique.

– Ça n’est pas près de se produire, Richard.

– Tu n’en sais rien. (Il saisit le bras de son fils d’un geste affectueux.) Grace n’abandonnait jamais. Toi non plus, n’abandonne pas. S’il y a une chose dont je suis certain, c’est qu’elle t’aime encore, et je ne doute pas un seul instant qu’elle continue à allumer des cierges pour toi, même maintenant. Disons qu’elle est simplement un peu plus près de la source.

L’espace d’un instant, leurs regards se croisèrent. Ils étaient tous les deux, le saphir et le gris, pleins de larmes.

Prie pour moi, Grace. Comment vais-je pouvoir continuer à vivre sans toi ? songea Richard.

Les deux hommes continuèrent à souffler des ronds de fumée sur le perron, savourant leur scotch et leurs souvenirs. Mais en silence, désormais.

Quand tout le monde trouva qu’il était temps d’aller se coucher, ils gravirent pesamment l’escalier deux par deux, comme des animaux gagnant l’arche de Noé.

Gabriel retint légèrement Julia pour qu’ils soient les derniers à monter. Quand ils eurent tous disparu dans leurs chambres respectives, il s’immobilisa devant la porte de la chambre de la jeune femme et l’observa d’un regard avide. Julia se sentit soudain nerveuse et ne quitta plus ses pieds des yeux.

Il lui dégrafa le bouton du haut de son corsage et glissa la main autour de son cou.

– Je suis désolé pour ça.

Il effleura la marque qu’il lui avait faite.

Elle garda les yeux baissés.

– Regarde-moi, Julianne. (Il lui souleva le menton à l’aide d’un seul doigt, la dévisageant d’un air troublé.) Je n’avais pas l’intention de te « marquer ». Je sais parfaitement que tu ne m’appartiens pas, mais même si c’était le cas, j’aurais pu trouver un autre moyen de le montrer plutôt que d’abîmer ta jolie peau.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Bien sûr qu’elle lui appartenait. Et ce depuis qu’elle avait accepté de lui prendre la main et de le suivre dans les bois, il y avait de cela une éternité.

– Attends-moi. (Il se glissa dans sa chambre et en ressortit avec un pull en cachemire vert anglais qu’elle connaissait bien.) C’est pour toi.

Il le lui tendit.

Elle l’accepta d’un air perplexe.

– J’avais peur que tu prennes froid. Je me suis dit que tu pourrais peut-être le porter pour aller dans les bois.

– Je te remercie, mais tu n’en auras pas besoin ?

– J’en ai d’autres, répondit-il d’un air entendu. Et ça me fait plaisir de savoir que tu vas porter quelque chose qui m’appartient. Si ça ne dépendait que de moi, je t’aurais demandé de le porter tout le week-end. (Il redressa les épaules et s’approcha.) Sans doute s’agit-il d’une façon plus humaine de te marquer.

Il avait les yeux brillants dans la pénombre du couloir. Il s’approcha encore un peu, comme s’il était sur le point de l’enlacer, quand Scott surgit de sa chambre d’un pas lourd, torse nu, uniquement vêtu d’un caleçon. D’un caleçon couvert de smileys.

En le voyant, mais avant d’avoir eu le temps de dire quoi que ce soit, Gabriel tendit brusquement la main.

– Bonne nuit, Julia, dit-il sèchement en lui serrant la main.

Scott poussa un gloussement sonore tout en poursuivant son chemin vers la salle de bains et en se grattant les fesses. Dès qu’il en eut fermé la porte, Gabriel étreignit Julia et l’embrassa sur la bouche avec une certaine fermeté.

– Je reviens te chercher dans une heure. Habille-toi chaudement et enfile des chaussures confortables.

Il jeta un coup d’œil à ses bottines à hauts talons en poussant un soupir. Cela lui fit de la peine de leur dire adieu, mais il savait bien que c’était pour la bonne cause.

– Bonne nuit, ma...

Il s’interrompit brusquement avant de disparaître dans sa chambre, laissant Julia toute seule.

Elle se demanda ce qu’il avait voulu dire. S’il fallait qu’elle lui avoue qu’elle lui appartenait.

Elle pénétra dans sa chambre et se changea, optant pour des vêtements plus chauds, puis s’enveloppa du parfum de Gabriel en enfilant son pull comme une étreinte amoureuse.

La maison était plongée dans l'obscurité, et tout le monde semblait dormir à poings fermés. Dans la cuisine, Gabriel et Julia se regardaient dans les yeux.

– Je ne suis pas sûr que tu sois vêtue assez chaudement. Il fait froid dehors.

Il désigna le manteau de la jeune femme.

– Pas autant qu'à Toronto, gloussa-t-elle.

– Je ne t'obligerai pas à rester longtemps dehors. Regarde ce que j'ai trouvé. (Il lui tendit une longue écharpe à grosses rayures noires et blanches. Il la lui enroula autour du cou d'une main experte.) Elle date de l'époque où j'étais à Oxford.

– Elle me plaît énormément.

– Elle te va très bien. Et j'ai trouvé autre chose, aussi.

Il brandit une vieille couverture qui lui sembla étrangement familière.

Elle tendit la main pour en suivre le contour.

– C'est celle-là ?

– Il me semble bien. Mais elle ne sera pas assez chaude, j'en ai pris deux autres.

Il la saisit par la main et la guida jusqu'au perron.

Il faisait plus noir et plus froid à présent, mais d'une certaine manière, elle eut l'impression que c'était la veille qu'elle l'avait suivi dans les bois. Elle prit une brève inspiration et, en traversant le jardin dans l'obscurité la plus complète, elle sentit son cœur commencer à cogner dans sa poitrine.

Il serra sa main.

– Que se passe-t-il ?

– Rien.

– Tu es nerveuse, ça se voit. Tu peux tout me dire.

Il lui lâcha la main et la prit par la taille, la serrant contre lui.

Elle passa à son tour son bras autour de sa taille.

– La dernière fois que je suis allée dans ces bois, je me suis perdue. Promets-moi que tu ne m'abandonneras pas.

– Je n'ai aucune intention de t'abandonner, Julianne. Tu ne comprends pas à quel point tu comptes pour moi. Je n'arrive même pas à m'imaginer ce qui se passerait si je devais te perdre.

Gabriel avait changé de ton. Il s'était exprimé d'une voix grave et tendue.

Sa déclaration la prit au dépourvu.

– Si, pour une raison ou pour autre, on devait être séparés, je voudrais que tu m'attendes. Je te retrouverais, j'en fais le serment.

Il tira une lampe torche de sa poche et l'alluma, illuminant le vieux chemin qui s'étirait devant eux avant de s'enfoncer entre les arbres.

Les bois, un mélange de branches nues attendant impatiemment le printemps, et de pins luxuriants, étaient sinistres la nuit. Julia se cramponna à la taille de Gabriel, redoutant de trébucher contre une racine et de s'étaler de tout son long. Une fois à la lisière de la pommeraie, il s'immobilisa.

Les lieux semblaient moins vastes que dans les souvenirs de Julia. L'étendue herbeuse était identique, le rocher et les pommiers n'avaient pas bougé, mais ils lui paraissaient moins majestueux que dans ses rêves. Et plus tristes, comme livrés à l'abandon.

Il la conduisit jusqu'à l'endroit où ils s'étaient tenus tant d'années auparavant, et déploya minutieusement la vieille couverture par terre.

– Qui a acheté la maison de Richard ? s'enquit-elle.

– Pardon ?

– Je me demandais simplement qui avait pu acheter la maison. Dis-moi que ce n'est pas Mme Roberts. Elle l'a toujours voulue.

Gabriel lui fit signe de s'asseoir à côté de lui, et ils s'enroulèrent dans les couvertures. Elle se blottit contre lui, et l'enlaça.

– C'est moi qui l'ai achetée.

– Vraiment ? Pourquoi ?

– Je n'avais aucune intention de laisser Mme Roberts emménager ici et abattre tous ces arbres.

– Tu as acheté la maison à cause de la pommeraie ?

– Je ne supportais pas l'idée qu'elle puisse appartenir à quelqu'un d'autre et que l'on finisse par la détruire. Ni de savoir que je ne pourrais plus jamais y revenir.

– Qu'est-ce que tu vas en faire, alors ?

Il haussa les épaules.

– Mon agent immobilier va tenter de la louer. J'aimerais pouvoir la conserver en tant que résidence d'été... Je ne sais pas. Je n'ai simplement pas pu me résoudre à laisser Richard la vendre à un inconnu.

– C'est très généreux de ta part.

– L'argent n'a aucune signification. Jamais je ne pourrai lui rendre la pareille.

Elle l'embrassa sur la joue.

– Tu es bien installée ? demanda-t-il avec un sourire.

– Oui.

– Tu n'as pas trop froid ?

Elle se mit à glousser.

– Tu dégages une sacrée chaleur, alors ça va.

– Tu es trop loin.

Même au clair de lune, elle vit son regard s'assombrir. Elle s'approcha et se mit à trembler légèrement, quand il lui fit prendre place de côté sur ses genoux.

– Voilà qui est mieux, chuchota-t-il en remontant légèrement le caban de la jeune femme de sorte qu'il puisse lui glisser la main dans le bas du dos.

– Je peux te poser une question ? s'enquit-elle en le regardant pensivement.

– Naturellement.

– Pourquoi ne t'appelles-tu pas « Clark » ?

Il soupira.

– « Emerson » est le nom de ma mère. J'ai eu l'impression qu'en le modifiant, je la renierais. Et je ne suis pas un Clark. Pas vraiment.

Ils demeurèrent silencieux pendant quelques minutes, chacun d'eux s'efforçant de concilier les souvenirs et la réalité. Gabriel continua à lui caresser le dos, et elle resta blottie contre lui. Voyant qu'il ne semblait pas pressé d'entamer la conversation, elle prit les devants.

– J'ai eu le béguin pour toi à l'instant même où j'ai vu ta photo. J'étais si étonnée que tu me remarques le soir où l'on s'est rencontrés... que tu me demandes de t'accompagner...

Il lui effleura les lèvres des siennes, rien qu'un instant, attisant les braises qui affleuraient.

– Tu m'es apparue alors que j'étais du côté sombre. Un jour, tu m'as demandé pourquoi je n'avais pas couché avec toi cette nuit-là. Ça me paraît si évident aujourd'hui : je me suis imprégné de ta bonté, et ça a suffi à combler mes désirs.

Julia aurait bien détourné les yeux, tant elle était gênée, mais le regard vulnérable de Gabriel l'en empêcha, et elle continua à sonder les profondeurs de son âme.

– Je ne me souviens pas de tout, mais je me rappelle parfaitement t'avoir trouvée magnifique. Ta chevelure, ton visage, ta bouche... J'aurais pu écrire des sonnets à propos de tes lèvres, Julianne. Dès que je t'ai vue, j'ai eu envie de t'embrasser.

Elle se serra contre lui et lui prit le cou à deux mains, l'obligeant à approcher son visage. Elle l'embrassa lentement, mais avec émotion, tirant sur sa lèvre inférieure, explorant sa bouche avec sa langue.

Il lui plaqua les deux mains dans le dos, manquant de la soulever. Elle se décala pour se mettre à califourchon. Quand ils se retrouvèrent soudain en contact, il gémit de plaisir dans sa bouche et la serra encore plus fort contre lui. Il se mit à la caresser, glissant les mains jusqu'à son soutien-gorge en dentelle, puis jusqu'à son jean. Elle avait la peau si douce. Il regrettait de ne pas pouvoir mieux la voir au clair de lune. Il regrettait de ne pas pouvoir la voir entièrement nue.

Quand il la sentit frissonner, il écarta ses lèvres.

– Ça va, mon amour ?

Elle sursauta en l'entendant prononcer ce qualificatif inhabituel, mais éprouva aussitôt une certaine satisfaction.

– Très bien. Je...

Elle s'interrompit et secoua la tête.

– Qu'y a-t-il ?

– Tu es très... intense.

Sans réfléchir, il éclata de rire, jetant sa tête en arrière. Sa poitrine résonnait de sa bonne humeur, et Julia se mit à rire, elle aussi, espérant qu'il n'était pas en train de se moquer d'elle. Il tendit le pouce pour lui agacer la lèvre.

– Si tu as l'impression que je me conduis de façon intense, heureusement que tu ne lis pas dans mes pensées en ce moment même.

Il bougea sous ses jambes et si elle ne l'avait pas remarqué avant, cette fois elle ne put faire autrement. À l'endroit où leurs corps étaient pressés l'un contre l'autre, elle sentit quelque chose de substantiel, dur et brûlant comme une promesse mystérieuse.

Elle rougit à la manière dont le corps de Gabriel réagissait au sien, mais continua à le regarder dans les yeux.

– Dis-moi.

– J'ai envie de te faire l'amour parce que je tiens à toi. J'ai envie de vénérer ton corps nu dans tous ses secrets. Je veux te combler, non pas pour quelques minutes, mais pour des heures, voire des jours. Je veux te voir te cambrier d'extase et te regarder dans les yeux en te faisant jouir. (Il soupira en secouant la tête, le regard passionné mais déterminé.) Mais pas ici. Il fait trop froid, c'est ta première fois, et il faut que l'on discute de deux ou trois choses d'abord.

Il l'embrassa tendrement sur le front, craignant qu'elle puisse interpréter sa déclaration comme un rejet.

– Je veux que tu te sentes à l'aise et en sécurité. Je voudrais pouvoir chérir chaque parcelle de ton corps. Et ça va prendre du temps. Et, ah ! il va falloir plus de commodités que ce pré ne peut en fournir. (Il lui décocha un sourire charmeur et la regarda en haussant un sourcil.) Naturellement, mes désirs n'ont que peu d'importance. Ce qui compte par-dessus tout, c'est ce dont toi, tu as envie.

– Je crois que mes sentiments sont plutôt clairs.

– Vraiment ? demanda-t-il d'un ton incertain.

Elle se dressa pour l'embrasser, mais dut se contenter de son menton au lieu de ses lèvres.

– Je ne serais pas là dans le froid avec toi, si je ne l'avais pas souhaité.

– Ça fait toujours plaisir de l'entendre.

– Gabriel Emerson, j'ai envie de toi, lâcha-t-elle. En fait, je...

Elle se mordit violemment la lèvre pour se retenir d'achever sa phrase.

– Tu peux le dire, chuchota-t-il. Ce n'est rien. Dis-moi ce que tu ressens.

– Je... je voudrais que tu sois mon premier. Je t'appartiens, Gabriel. Si tu veux de moi.

– Rien au monde ne me ferait plus plaisir.

Cette fois, il lui dévora la bouche. Son baiser plein de promesses et de résolution était si intense que Julia sentit son corps s'embraser, attisant son désir.

Il avait envie d'elle. Il le lui avait toujours montré par ses baisers, mais il était aisé de s'y méprendre, tant était mince la limite entre désir et affection. Mais elle ne voyait plus cette limite. Il n'y avait plus que Gabriel pressé contre elle, et leurs deux bouches jointes pendant qu'ils se caressaient doucement. Dans leur pommeraie, leur paradis, il n'y avait plus que deux amants, et rien ni personne d'autre.

Leur baiser se faisant de plus en plus passionné, Gabriel se pencha lentement en arrière, étendu sur la couverture, l'attirant à lui, jusqu'à ce qu'elle le chevauche. La poitrine contre son torse, elle le sentit entamer un agréable mouvement de va-et-vient entre ses cuisses. Elle se mit à remuer à son tour, pressant sans pudeur son intimité et ses courbes contre lui. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait.

Il la laissa continuer, mais pas trop longtemps. Il lui libéra la bouche et suivit le contour de ses pommettes avec ses pouces, le regard ardent.

– Je brûle de désir pour toi, Julianne, mais il ne s'agit pas seulement d'un besoin physique. J'ai terriblement envie de toi. (Il soupira en secouant la tête.) Je m'en serais bien passé, mais il faut qu'on discute de certaines choses.

Elle poussa le même soupir.

– À quel propos ?

– Notamment au sujet de mon voyage en Italie. J'aurais dû t'en parler avant.

Elle se redressa lentement.

– Les professeurs voyagent pour leur travail, je le sais déjà.

Elle baissa les yeux sur la couverture entre eux deux.

Il se redressa à son tour.

– Julianne. (Il lui souleva le menton du bout du doigt.) Ne me cache rien. Dis-moi ce que tu penses.

Elle commença à se tordre les mains.

– Je sais que je n'ai pas le droit de me montrer... exigeante, mais ça m'a fait souffrir de découvrir que Richard avait eu vent de ton voyage avant moi.

– Tu as entièrement le droit d'être exigeante. Je suis ton petit ami. J'aurais dû t'en parler en premier.

– Tu es mon petit ami ? chuchota-t-elle.

– Et plus encore. Je suis ton amant.

Les paroles de Gabriel et le ton de sa voix, grave et sensuel, lui donnèrent des frissons dans le dos.

– Même si on ne couche pas ensemble ?

– Il y a d'innombrables façons pour des amants de se sentir proches l'un de l'autre. Mais il faut que tu saches que c'est avec toi, et toi seulement, que j'ai envie d'être. Mon voyage en Italie est

arrivé sur le tapis quand Richard et moi avons discuté de la maison, parce qu'il fallait en tenir compte dans nos dispositions.

« J'ai reçu l'invitation des Offices il y a plusieurs mois, bien avant ton arrivée à Toronto. Je voulais t'en parler, mais j'ai toujours reporté le moment, préférant qu'on soit plus... à l'aise.

Elle le regarda avec un certain intérêt.

– Je voulais t'offrir un séjour à Florence pour Noël. Naturellement, je n'ai pas envie d'y aller seul. L'idée de t'abandonner, d'être séparé de toi... (Sa voix se fit rocailleuse.) J'avais peur que tu refuses, que tu croies que ce soit un moyen de te séduire.

Elle fronça les sourcils.

– Tu veux vraiment que j'y aille avec toi ?

– Je préfère ne pas y aller si tu ne m'accompagnes pas.

Elle se fendit d'un large sourire et l'embrassa.

– Alors, merci pour l'invitation ; j'accepte.

Il poussa un soupir de soulagement et enfouit son visage dans sa chevelure.

– Après ce qui s'est passé avec les vêtements, j'étais persuadé que tu refuserais. Je réserverai des chambres séparées, si tu préfères. Et je t'achèterai un billet *open*, comme ça, tu pourras rentrer quand bon te semblera...

– J'ai accepté, Gabriel. De tout mon cœur. Je rêve de visiter Florence avec toi. Et, s'il te plaît, laisse-moi loger avec toi. (Elle lui lança un regard timide.) Le semestre sera terminé. On n'enfreindra aucune règle si on... si tu es décidé à m'inviter dans ton lit et à me faire tienne.

Il l'interrompit d'un baiser torride.

– Tu es sûre ? Tu es certaine de vouloir que je sois ton premier ?

Elle le regarda avec le plus grand sérieux.

– Ça a toujours été toi, Gabriel. Je n'ai jamais voulu quelqu'un d'autre. Tu es celui que j'ai toujours attendu.

Elle l'embrassa d'abord doucement, mais la passion reprit le dessus. En un clin d'œil, elle se retrouva étendue sur lui. Elle était près de lui, près de son désir, près de tout. Et jamais elle n'avait souhaité se trouver si près, pas même au musée, pendant leur tango.

Haletant, il recula et l'embrassa dans le cou. Évitant soigneusement le suçon qu'il lui avait fait un peu plus tôt, il lui déposa un baiser dans les cheveux. Elle enfonça ses doigts dans sa chevelure en poussant un gémissement de plaisir.

– C'est trop dangereux, mon amour. Je ne peux pas t'embrasser comme j'en ai envie si je veux pouvoir m'arrêter.

Ce qui ne l'empêcha nullement de suivre avec ses mains, et de manière fort sensuelle, les courbes de ses fesses et de ses hanches. Julia tenta de l'embrasser une nouvelle fois, mais il l'en empêcha en lui caressant délicatement le visage.

– Si ça continue, je ne vais pas pouvoir me retenir, chuchota-t-il. Tu mérites mieux. Tu mérites de tout avoir, et c'est bien ce que j'ai l'intention de t'offrir.

Elle appuya son visage contre sa main.

– Compte tenu de ta décision, j'aimerais encore aborder quelques sujets. (Il avait perdu sa voix enjouée et sensuelle. Il se racla la gorge et prit deux ou trois inspirations.) Si tu choisis de prendre la pilule, ou si tu la prends déjà, très bien. Mais il faut que je te dise qu'il est inutile de prendre un moyen de contraception.

– Je ne comprends pas.

– Je ne peux pas avoir d’enfants, Julianne. (Elle cilla.) Tu veux des enfants ? J’aurais peut-être dû t’en parler plus tôt.

Géné, il commença à s’agiter nerveusement.

Elle prit le temps d’assimiler cette information.

– On ne peut pas dire que je sois issue d’une famille heureuse. Parfois, je me suis dit que ça pourrait être bien d’avoir un mari et un bébé. Mais je n’ai jamais vraiment cru que ça se passerait comme ça.

– Pourquoi ?

Elle haussa les épaules et détourna les yeux.

– J’ai toujours cru que personne ne m’aimerait. Je ne suis pas vraiment sexy. Je suis timide. Et fragile.

– Oh, Julia. (Il l’étreignit et l’embrassa sur les joues.) Tu te trompes. Tu es incroyablement sexy. Et tu es loin d’être fragile.

Elle caressa un long moment le revers de sa veste en cuir.

– Je suis désolée d’apprendre que tu ne peux pas avoir d’enfants. Il y a énormément de couples qui ont du mal à en avoir.

Il se raidit.

– Ça n’a rien à voir.

– Comment ça ?

– Leur infertilité est naturelle.

Julia le vit plisser les yeux et prendre un air inquiet.

Elle tendit la main vers son visage et lui caressa délicatement la joue.

– Tu as été déçu quand tu l’as découvert ?

Il la saisit par le poignet et ôta la main de son visage.

– J’ai été soulagé, Julianne. Et je ne l’ai pas « découvert ».

– Alors, comment…

– J’ai moi-même pris la décision de me faire stériliser en sortant de désintox.

Elle déglutit avec peine.

– Oh, Gabriel, pourquoi ?

– Parce que quelqu’un comme moi ne doit pas se reproduire. Je t’ai parlé de mon père. Je t’ai expliqué comment j’étais quand j’étais sous l’emprise de la drogue. Je me suis dit qu’il serait irresponsable de laisser une descendance. Je m’en suis donc occupé, et je ne ferai pas marche arrière. J’ai décidé de ne pas avoir d’enfants. Jamais.

Il tourna son regard perçant vers elle.

– Mais c’était compter sans toi. Et voilà qu’à présent je regrette presque ma décision. Mais vraiment, Julianne, c’est mieux comme ça, crois-moi. (Il se crispa soudain, comme s’il se préparait à une riposte cinglante.) Tu peux à présent choisir de ne pas rester avec moi.

– Je t’en prie, Gabriel. Il me faut juste… une minute.

Elle s’installa à côté de lui, tentant d’assimiler toutes ces informations.

Il l’imita, tirant l’une des couvertures pour l’enrouler entièrement autour des épaules de la jeune femme. Elle se rendit compte qu’il ne lui avait fait qu’une demi-confession, que le véritable secret, c’était ce qui l’avait conduit à tant de désespoir. Il ne pouvait uniquement s’agir de son éducation et de son addiction à la drogue.

Quelle importance ? Quel autre secret pourrait-il tuer l’amour que tu éprouves pour lui ?

Il demeura figé comme une statue à la lueur de la lune, attendant sa réponse. Les minutes lui semblèrent des heures.

Je l'aime. Rien de ce qu'il pourra me dire n'y changera quoi que ce soit. Rien.

– Je suis vraiment désolée, Gabriel. (Elle se pendit à son cou.) Mais j'ai encore envie d'être avec toi. Je suis consciente qu'il faudra un jour revenir sur cette conversation, mais je vais me contenter de ce que tu m'as dit pour le moment.

Il fut tout d'abord pris au dépourvu par sa réaction. Puis il se laissa submerger par sa délicate façon de lui montrer son acceptation. Il eut du mal à trouver les mots justes.

– Il faut que je te dise qui je suis vraiment, Julia.

Il avait soudain pris un ton pressant.

– J'écouterai tout ce que tu as à me dire, mais j'ai encore envie d'être avec toi. Ça a toujours été toi, Gabriel.

Il lui prit le visage à deux mains et l'embrassa doucement, comme s'il la suppliait de joindre son âme à la sienne.

– Ça a toujours été toi, Julianne. Et uniquement toi.

Il la tint un moment, s'imprégnant de son réconfort. Tout à coup, il put envisager l'avenir. Il avait de nouveau l'espoir. Peut-être, quand elle serait au courant de tout, le regarderait-elle avec ses grands yeux noisette en répétant qu'elle avait toujours envie d'être avec lui.

Tu l'aimes. Une fois encore, la voix surgit de nulle part, sauf que, cette fois, Gabriel la reconnut. Et il la remercia en silence.

– Tu me sembles si loin, mon amour.

Elle avait employé les mêmes termes que lui.

Il l'embrassa tendrement.

– Je suis précisément là où j'ai envie d'être. Peut-être n'est-ce pas le bon soir pour nous révéler tous nos secrets. Mais je ne pourrai pas t'emmener en Italie sans t'avoir tout dit. Et j'aimerais aussi que tu me dises tout ce que tu as sur le cœur. (Il la regarda dans les yeux avec un air des plus sérieux.) Je ne pourrai pas te demander de te mettre à nu devant moi sans que tu aies d'abord mis ton âme à nu. Je veux faire la même chose avec toi. J'espère que tu comprends.

Il tenta d'exprimer ses sentiments au travers de son regard, de lui faire comprendre qu'il ne pensait qu'à elle en ajoutant ce préalable.

Elle hocha lentement la tête. Il l'embrassa et elle soupira, posant la tête contre son buste et écoutant le rythme régulier de son cœur. Le temps sembla se figer pour les deux amants enlacés sous le ciel de novembre, les étoiles et la lune pour unique source de lumière.

*

* *

Le lendemain matin, Julia se leva de bonne heure et alla prendre une douche dans la salle de bains, au bout du couloir. À 8 heures, après s'être habillée et avoir fait ses bagages, elle frappa à la porte de Gabriel. En vain. Elle tendit l'oreille. Pas un bruit. Pas un mouvement.

Elle traîna son sac à roulettes dans le couloir et le porta dans l'escalier. En pénétrant dans le salon, elle aperçut Richard et Rachel sur l'un des canapés. Celle-ci était en larmes, et son père tentait de la réconforter.

Quand Julia fit accidentellement tomber son sac, ils tournèrent leurs regards vers elle. Elle s'excusa abondamment.

– Ce n’est rien, Julia, déclara Richard. Tu as bien dormi ?

– Très bien, merci. Rachel, ça va ?

Son amie essuya ses larmes.

– Oui, ça va.

– Vous n’avez qu’à discuter toutes les deux pendant que je prépare le petit déjeuner. Rachel adore les pancakes à la myrtille, Julia. Et toi ?

Il se leva en désignant la cuisine.

– Merci, mais mon père m’a demandé d’aller le rejoindre au *Kinfolks* à 9 heures.

– Je vais t’y conduire. Laisse-moi juste le temps de préparer vite fait quelques pancakes.

Quand il disparut, Julia prit place à côté de Rachel, sur le canapé, et enlaça son amie.

– Que s’est-il passé ?

– Je me suis disputée avec Aaron. Il était d’humeur maussade, ce matin, alors je lui ai demandé ce qui n’allait pas. Il a commencé à me parler du mariage et m’a dit qu’il se demandait si j’allais un jour finir par arrêter une date. Quand je lui ai dit que je préférais attendre un peu, il a voulu savoir combien de temps. (Elle leva les mains pour montrer sa frustration.) Je lui ai répété ce que je lui avais déjà dit : je n’en sais rien. Ensuite, il m’a demandé si je voulais rompre nos fiançailles !

Surprise, Julia hoqueta.

– On ne se dispute jamais. Mais il était si furieux qu’il ne me regardait même pas. Puis, au milieu de la conversation, il est parti et a pris la voiture. Je ne sais pas où il est allé et s’il va revenir.

Elle se remit à sangloter.

Julia la serra très fort contre elle.

– Bien sûr qu’il va revenir. Je suis certaine qu’il s’en veut de s’être disputé avec toi, et qu’il est parti se calmer.

– Papa nous a entendus. Alors naturellement, lui aussi a voulu savoir pourquoi je reportais le mariage. (Elle s’essuya les yeux du revers de la main.) Il a dit qu’Aaron avait raison, que je ne pouvais pas mettre ma vie en suspens. Il m’a dit que ma mère serait contrariée si elle savait que c’était à cause d’elle.

Elle se décomposa et fondit de nouveau en larmes.

– Ton père a raison : vous méritez tous les deux d’être heureux. Aaron t’aime plus que tout, et il n’a qu’une envie, se marier. Ça l’inquiète que tu sois si réticente.

– Je ne suis pas réticente. Moi aussi, je l’aime.

– Eh bien, dis-le-lui. Il t’emmène sur une île pour renouer avec toi après les funérailles. Il est patient avec toi. Je suis certaine qu’il se moque de savoir quand aura lieu ce mariage et qu’il veut juste fixer une date.

Rachel renifla bruyamment.

– Je n’imaginai pas que ça puisse le contrarier à ce point.

– Peut-être que tu devrais l’appeler après avoir pris ton petit déjeuner. Il se sera calmé d’ici là, et vous pourrez vous retrouver quelque part pour discuter. Vous ne pourrez pas régler ça ici, avec tout ce monde.

Rachel se mit à frissonner.

– Dieu merci, Scott ne nous a pas entendus. Il aurait pris parti pour moi, et ça aurait énervé Aaron encore plus.

À cet instant, la porte d’entrée s’ouvrit, et un grand brun trempé de sueur pénétra dans le salon. Les cheveux en bataille, il était revêtu d’un survêtement Nike noir. Il approcha des deux jeunes femmes en ôtant ses écouteurs et pressa un bouton sur son iPhone.

Il les regarda tour à tour en fronçant les sourcils.

– Que s’est-il passé ?

– Aaron et moi nous sommes disputés.

Rachel éclata encore une fois en sanglots, laissant Gabriel dans l’embarras.

Il s’approcha d’elle et l’enlaça, déposant un baiser sur le sommet de son crâne.

– Je suis désolé, Rach. Où est-il ?

– Il est parti.

Il secoua imperceptiblement la tête. Cela lui faisait beaucoup de peine de voir sa sœur pleurer.

Avant qu’il ait pu lui demander plus de détails, Richard surgit de la cuisine, annonçant que le petit déjeuner était servi.

– Et Julia, si tu peux m’accorder encore quelques minutes, je te conduis au *Kinfolks*.

Gabriel libéra Rachel.

– Que se passe-t-il ?

– Julia a rendez-vous avec son père à 9 heures.

L’enseignant jeta un coup d’œil à sa montre.

– Il n’est même pas encore 8 heures et demie.

– Ce n’est pas grave. Je prendrai une tasse de café au restaurant en l’attendant.

Elle évita le regard de Gabriel. Elle ne voulait pas déranger.

– Laisse-moi le temps de me doucher, et je t’accompagnerai. Il faut que je passe à l’agence immobilière, de toute façon.

Elle acquiesça, et ils se rendirent tous les trois dans la cuisine tandis que Gabriel se dirigeait vers l’escalier. Devant ses pancakes à la myrtille, Rachel tira quelque chose de son sac à main et l’attacha autour du cou de Julia.

Surprise, celle-ci porta la main au collier de perles.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Il appartenait à Grace. On voulait que tu aies quelque chose qui lui appartenait.

– Je ne peux pas, Rachel. C’est à toi que ça revient.

– J’en ai d’autres, déclara-t-elle avec le sourire.

– Et Scott ?

Rachel se mit à glousser.

– Il m’a dit qu’il ne lui allait pas terrible.

– On voulait que ce soit toi qui l’aies, insista Richard en lui adressant un regard bienveillant.

– Vous êtes sûrs ?

– Naturellement !

Rachel étreignit son amie, reconnaissante d’avoir l’occasion de lui retourner sa gentillesse de manière concrète.

Julia était bouleversée, mais elle refoula ses larmes, par égard pour Richard.

– Merci. Merci à tous les deux.

Il lui déposa un baiser paternel sur le sommet du crâne.

– Grace aurait été ravie de te voir porter l’un de ses bijoux.

– Il faut que je remercie Scott.

Rachel réprima un gloussement en faisant la grimace.

– Il ne sera pas levé avant 9 heures. Aaron et moi, on a dû allumer la chaîne hi-fi cette nuit, pour ne plus entendre ses ronflements. On l’entendait à travers les murs. (Elle leva les yeux vers son père, qui

avait pris un air légèrement désapprobateur.) Désolée, papa, mais c'est la réalité. Quoi qu'il en soit, propose à ton père de venir dîner demain soir, Julia, tu pourras alors remercier Scott.

L'étudiante acquiesça, triturant les perles du collier d'un air songeur, émerveillée par leur forme sphérique parfaitement régulière.

*

* *

Gabriel et Julia ne furent guère loquaces sur le trajet qui les amenait au restaurant. Ils s'étaient déjà presque tout dit. Dans la voiture, ils se tinrent la main comme des adolescents. Julia se fendit d'un sourire radieux quand Gabriel lui tendit son écharpe du Magdalen College et lui assura qu'il voulait la lui offrir. Une fois devant le restaurant, ils cherchèrent vainement du regard le véhicule de Tom.

– On a de la chance.

Julia sembla soulagée.

– Il faudra finir par le lui avouer. Je lui dirai, si tu veux.

Elle tourna la tête pour voir s'il était sérieux. C'était le cas.

– Il m'a recommandé de ne pas t'approcher. Il te prend pour un criminel.

– Alors, il vaudrait mieux que tu me laisses le lui dire. Tu as suffisamment souffert comme ça pour le restant de tes jours.

– Mon père ne m'a jamais maltraitée, Gabriel. Il a bon fond. Il s'est juste... fourvoyé. (Il se frotta la bouche mais s'abstint de tout commentaire.) Je ne lui dirai rien avant qu'on soit retournés à Toronto et que le semestre soit terminé. Ce sera plus facile de le lui expliquer par téléphone. Mais je ferais bien d'y aller, il va arriver d'une minute à l'autre.

Gabriel l'embrassa brièvement, lui caressant la joue avec le revers de la main.

– Appelle-moi.

– D'accord.

Elle l'embrassa encore et se glissa hors de la Jeep.

Il extirpa ses bagages du coffre et les posa à ses pieds, se penchant pour lui murmurer à l'oreille :

– Je fantasme déjà sur notre première fois.

Elle rougit et lui répondit sur le même ton.

– Moi aussi.

Tom Mitchell était un homme peu prolix. Il était d'apparence incroyablement quelconque, de taille et de stature moyennes, brun, les yeux marron. Malgré son échec en tant que père, et tous ceux dont il se sentait responsable en tant qu'époux, c'était un bénévole dévoué, un homme très actif dans la vie de sa municipalité. En fait, il jouissait d'une excellente réputation au sein de la population de Selinsgrove, et il n'était pas rare qu'on aille le voir pour lui demander son avis sur tout ce qui avait trait à l'organisation de la commune.

Julia et lui passèrent ensemble une agréable journée. Les clients habituels du *Kinfolks* accueillirent chaleureusement la jeune femme, et il trouva le moyen de leur dire avec une pointe de vantardise à quel point elle s'en sortait bien à l'université et de leur apprendre qu'elle avait postulé à Harvard pour y faire son doctorat.

Il lui fit faire le tour de la ville en voiture pour lui montrer quelques nouveaux projets immobiliers, sans manquer de lui faire remarquer à quel point Selinsgrove avait changé en son absence. Il l'amena aussi à un entraînement de premiers secours à la caserne des pompiers, de sorte que ses collègues

puissent confirmer à sa fille combien il leur parlait d'elle. Ensuite, ils firent quelques courses car, pour des raisons diverses, Tom n'avait pas l'habitude d'avoir beaucoup de provisions chez lui. Plus tard dans l'après-midi, il manqua le match de football américain pour qu'ils puissent regarder un vieux film ensemble. Certes, il s'agissait de la version *Director's Cut* de *Blade Runner*, mais c'était un film qu'ils voulaient voir tous les deux, et ils y prirent grand plaisir.

À la fin du long métrage, Julia tendit une bière à son père, insistant pour qu'il regarde la fin du match pendant qu'elle préparerait le fameux poulet à la Kiev de Grace. Enfin seule, elle en profita pour envoyer un court SMS à Gabriel.

«
I

Quelques minutes plus tard, alors qu'elle était en pleine préparation de deux poulets, l'un pour le soir même et l'autre que Tom pourrait congeler, son iPhone se manifesta pour lui signifier l'arrivée d'un SMS.

«
O
P
G

Julia avait l'impression de ne plus toucher terre dans la cuisine, revigorée qu'elle était par les paroles de Gabriel et par le moment qu'ils avaient passé ensemble la nuit précédente. Son vœu était sur le point de se réaliser. Après tant d'années, il allait être son premier.

Les larmes, les ennuis et toutes les humiliations que lui avait fait subir Simon étaient oubliés. Elle avait attendu celui qu'elle aimait, et elle allait enfin pouvoir connaître la première fois dont elle avait toujours rêvé. Et à Florence, qui plus est. Elle avait de nombreuses raisons d'être heureuse, y compris le collier de perles qu'elle avait autour du cou. Elle était persuadée que c'était Grace qui était à l'origine de ce présent, et elle la remercia en silence.

Quand elle eut terminé ses préparatifs, Julia enfourna l'un des plats et descendit l'autre au sous-sol. En ouvrant le congélateur, elle fut surprise d'y trouver une quantité incroyable de plats déjà cuisinés, soit dans des Tupperware, soit dans du papier d'aluminium. Sur un grand nombre d'entre eux, il y avait un petit mot signé « Je t'aime, Deb ».

Elle résista à l'envie de pousser un cri en les apercevant. Deb Lundy était une femme bien, et elle semblait prendre grand soin de Tom. Mais sa fille, Nathalie, c'était une tout autre histoire, et Julia était incapable d'imaginer à quel point elle serait furieuse si Deb et Tom décidaient d'habiter ensemble ou, grands dieux non, de se marier. Cela serait troublant à plus d'un titre.

Elle repoussa toutes ses pensées à propos de Deb et de Nathalie et consacra son attention à la préparation du dessert favori de son père, la tarte au citron meringuée. Il avait une préférence pour celle que l'on servait au *Kinfolks*, mais cela n'empêchait pas sa fille de continuer à lui faire sa recette.

Elle était en train de la mettre au four quand la sonnerie du téléphone retentit. Tom décrocha, et, au bout de quelques secondes, se mit à jurer bruyamment. Après quelques phrases apparemment d'ordre professionnel, il raccrocha brusquement et disparut à l'étage. À son retour, il avait revêtu son uniforme.

- Il faut que j'y aille, Jules.
- Que se passe-t-il ?

– Il y a le feu au bowling. Les gars sont déjà là-bas, ils ont l'impression qu'il s'agit d'un incendie criminel.

– Au Best Bowl ? Comment est-ce possible ?

– C'est ce que je vais m'efforcer de découvrir. Je ne sais pas quand je vais rentrer. (Il avait presque atteint la porte quand il se figea, les épaules affaissées.) Je suis désolé d'avoir fichu en l'air ton dîner. Je m'en réjouissais d'avance. À tout à l'heure.

Elle regarda son père s'éloigner dans l'allée au volant de sa voiture. À n'en pas douter, Gabriel devait déjà être à table avec les membres de sa famille. Elle décida donc de s'abstenir de lui envoyer un SMS. Elle attendrait qu'il soit 18 h 30 et l'appellerait comme prévu.

Quand le minuteur se déclencha, elle retira la tarte du four et huma les doux arômes d'agrumes. En attendant que le dessert refroidisse, elle emballa le poulet à la Kiev et le plaça au réfrigérateur. Il attendrait jusqu'au lendemain. Elle se prépara un sandwich.

Environ un quart d'heure plus tard, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Elle s'empressa de saisir une assiette pour servir une part de tarte à Tom.

– Tu es revenu bien vite. La tarte est prête ! s'écria-t-elle dans le couloir.

– Je suis ravi de te l'entendre dire, Jules.

Au son de cette voix, la jeune femme laissa glisser de ses mains l'assiette qui tomba sur le vieux lino.

Simon s'avança dans la cuisine et s'immobilisa, les bras croisés, s'appuyant contre le montant de la porte. En état de choc, Julia regarda fixement son beau visage aux yeux bleus encadré de courts cheveux blonds.

Elle se précipita vers la porte en poussant un cri aigu, tentant de le contourner. Il tendit sa grosse main devant son visage pour l'empêcher de quitter la pièce. Elle se cramponna à son bras pour éviter de basculer à la renverse.

– S'il te plaît, l'implora-t-elle. Laisse-moi passer.

– C'est comme ça que tu me reçois ? Après tout ce temps ?

Il ôta son bras en esquissant un sourire et se dressa devant elle du haut de son 1,80 m.

Elle se recroquevilla dans l'embrasement de la porte, jetant des coups d'œil nerveux autour d'elle.

Il la fit reculer dans la cuisine, intimidant malgré sa corpulence moyenne. Quand il fut parvenu à l'acculer, il la prit par la taille et la serra contre lui.

– Lâche-moi, Simon.

Elle commença à se débattre, haletante.

Il la serra encore plus fort, se fendant d'un sourire diabolique.

– Allons, Jules. Détends-toi.

Elle se démenait dans ses bras.

– J'ai un petit ami. Lâche-moi !

– Je m'en fous.

Il approcha son visage du sien, et elle redouta qu'il soit sur le point de l'embrasser. Mais ce ne fut pas le cas. Il se pressa contre elle et laissa sa main s'égarer, se réjouissant de son embarras. Il finit par se retirer.

– Ouah, toujours aussi froide qu'un glaçon. J'aurais cru que ton petit ami était parvenu à régler ce problème. (Il la parcourut du regard d'un air lubrique.) Au moins, je sais que je ne manque rien. Même s'il est très insultant de savoir que tu t'es donnée à lui et non à moi.

Elle recula et s'élança vers la porte d'entrée, l'ouvrant et désignant l'extérieur.

– Va-t'en. Je refuse de te parler. Et mon père va revenir d'une minute à l'autre.

Il la suivit lentement, tel le loup sur les traces de l'agneau.

– Inutile de me mentir. Je sais qu'il vient de partir. On dirait bien qu'ils ont eu des ennuis au Best Bowl. Quelqu'un y a mis le feu. Il risque d'être absent un bon moment.

Julia cligna nerveusement des yeux.

– Comment le sais-tu ?

– J'en ai entendu parler à la radio. J'étais déjà dans les environs, ça m'a donc paru le moment idéal pour passer te voir.

Tout en essayant de paraître le plus calme possible, elle réfléchit aux options qui lui étaient offertes. Elle savait qu'elle n'était pas en mesure de le prendre de vitesse, et elle refusait de courir le risque de le rendre furieux en tentant sa chance. Au moins, si elle restait à l'intérieur, dans la cuisine, elle pourrait mettre la main sur son téléphone portable.

Elle fit mine de sourire et s'efforça de prendre un ton agréable.

– C'est gentil de ta part d'être passé. Mais on sait tous les deux que c'est terminé. Tu as quelqu'un d'autre et tu es heureux avec elle. Cessons de nous tourner vers le passé, d'accord ?

Elle s'efforça de dissimuler son inquiétude, avec un certain succès.

Jusqu'à ce qu'il finisse par s'approcher et commence à enfoncer ses mains dans ses cheveux, s'emparant de quelques mèches pour pouvoir les humer.

– Je n'étais pas heureux, avec elle. Ce n'était pas une question de bonheur, mais de sexe. Et ce n'est pas le genre de fille que je peux présenter à mes parents. Toi, au moins, tu étais présentable. Même si tu m'as vraiment déçu.

– Je n'ai pas envie d'en parler.

Il lui arracha la porte des mains et la referma violemment.

– Je n'ai pas terminé. Et je déteste qu'on m'interrompe.

Elle recula précautionneusement.

– Je suis désolée, Simon.

– Arrêtons les conneries. Tu sais pourquoi je suis là. Je veux les photos.

– Je t'ai déjà dit que je ne les avais pas.

– Je ne te crois pas.

Il la saisit par le cou et l'attira à lui par son collier.

– Tu veux vraiment jouer à ça avec moi ? J'ai vu celles qu'a Nathalie. Je sais que ces photos existent. Si tu me les rends tout de suite, on restera bons amis. Mais ne me pousse pas à bout. Je n'ai pas fait trois heures de voiture pour écouter tes conneries. Malgré ton beau collier de perles, tu n'es rien.

Il se mit à tirer dessus, exerçant une certaine pression sur les nœuds entre chaque perle.

Elle porta la main à son cou pour l'empêcher d'aller plus loin.

– Je t'en prie. C'était le collier de Grace.

– Oh ! le collier de Grace. Pardon. J'ai dépensé pour toi plus que sa valeur en une semaine.

Il tira de nouveau dessus d'un air de défi.

Quand Julia déglutit, elle sentit son pouls battre contre sa main.

– Nathalie ment. Je n'ai aucune idée de ce qui la pousse à le faire, mais je te garantis que j'ai laissé toutes les photos de toi que j'avais. Je n'ai aucune raison de te cacher la vérité. Je t'en prie, Simon.

Il éclata de rire.

– Quel talent d'actrice ! Mais ce n'est rien de plus qu'une simple représentation... Je sais très bien que tu m'en veux à cause de ce qui s'est passé, et je suis persuadé que tu as pris quelque chose pour pouvoir te venger.

– Si c'était vrai, pourquoi ne m'en serais-je pas encore servi ? Pourquoi ne les aurais-je pas déjà envoyées à un journal ou ne t'aurais-je pas fait chanter ? Pourquoi les aurais-je gardées plus d'un an ? Ça n'a aucun sens.

Il l'écrasa contre lui et s'approcha de son oreille.

– On ne peut pas dire que tu sois très débrouillarde, Jules. Il ne fait aucun doute à mes yeux que tu disposes de quelque chose dont tu ne sais pas quoi faire. Pourquoi n'irions-nous pas poursuivre cette discussion à l'étage ? Je pourrais chercher les photos pendant que tu essaies de me mettre de meilleure humeur.

Il saisit le lobe de son oreille entre ses lèvres et le mordilla légèrement.

Julia prit une ou deux inspirations, tentant de rassembler tout le courage dont elle disposait. Elle le regarda droit dans ses yeux bleus.

– Je ne ferai rien tant que tu n'auras pas retiré tes sales pattes de moi. Pourquoi n'es-tu jamais gentil ?

Le regard de Simon s'assombrit un instant, et il la libéra.

– Oh, je serai gentil avec toi. (Il lui caressa la joue.) Mais j’attends quelque chose en retour. Si je repars d’ici sans les photos, ce sera avec autre chose. Tu ferais donc bien de commencer à réfléchir à ce que tu pourrais faire pour me redonner le sourire.

Elle eut un mouvement de recul.

– Les choses ont certainement changé, non ? Quelque chose me dit que ça va vraiment me plaire.

Il l’êtreignit et plaqua sa bouche avide contre la sienne.

*

* *

À 18 h 30 précises, Gabriel s’excusa et quitta la salle à manger. Il patienta, prêt à recevoir l’appel de Julia. Appel qui ne vint pas.

Il consulta son répondeur. Aucun message de Julia. Aucun SMS. Aucun e-mail non plus. À 18 h 50, il tenta de la joindre sur son portable. Au bout de quelques sonneries, il tomba sur sa boîte vocale.

– Julianne ? Tu es là ? Appelle-moi.

Il raccrocha et lança l’application des Pages Jaunes sur son iPhone pour y chercher le numéro de chez Tom. Le téléphone sonna un nombre incalculable de fois. Puis le répondeur se déclencha. Il raccrocha sans laisser de message.

Pourquoi ne répond-elle pas ? Où est-elle ? Et où est Tom ?

Il fut pris d’un affreux pressentiment. Préférant éviter de perdre la moindre seconde, il s’élança vers la porte sans prévenir qui que ce soit. Il fit démarrer la Jeep et fonça jusque chez Tom, tentant inlassablement de les joindre sur le trajet. Et si un policier l’arrêtait pour excès de vitesse, tant mieux.

*

* *

Simon était si près de la victoire qu’il la savourait déjà. Julia n’était pas très robuste, et il savait comment profiter de ses faiblesses. Quand elle le regarda dans les yeux et l’implora de croire qu’elle n’avait pas les photos, il la crut. Il était bien plus probable qu’il s’agisse d’un coup monté par Nathalie pour tenter de détourner son attention de ses propres manigances. Enlaçant de nouveau la jeune femme, il abandonna son projet de retrouver les clichés. Sa mission était désormais tout autre.

Sans se laisser distraire par les sonneries du téléphone dans la cuisine, qui alternaient avec toujours les mêmes mesures de *Message in a Bottle* sur l’iPhone de Julia, Simon continua à l’embrasser, et à la serrer, de sorte qu’elle se retrouva en train de le chevaucher quand il se laissa tomber sur le canapé de Tom.

Elle était toujours aussi frigide. Elle supportait ses avances, mais tout juste, les bras ballants et le corps flasque. Elle n’avait jamais aimé avoir sa langue dans sa bouche. Elle n’avait jamais aimé avoir n’importe quelle autre partie de son anatomie dans sa bouche, et une fois encore, elle se débattait dans ses bras. Mais l’embarras de la jeune femme ne faisait qu’accroître son excitation, et quand il enroula sa langue autour de la sienne, il sentit le désir monter et exercer une certaine pression contre la fermeture à glissière de son jean.

Il l’embrassa jusqu’à ce qu’elle trouve le courage de le repousser avec ses poings. Il comprit alors qu’il était temps de passer à d’autres activités. Quand il commença à déboutonner son chemisier, elle se débattit de plus belle.

– Je t’en prie, ne fais pas ça, geignit-elle. Laisse-moi partir, s’il te plaît.

– Ça va te plaire, ricana-t-il, se penchant pour pouvoir lui prendre les fesses à pleines mains, les pétrir et les peloter pendant qu’elle tentait d’échapper à son emprise. Je vais tout faire pour que ça te plaise. Ensuite, je te laisserai partir.

Avec ses lèvres, il suivit le contour de sa mâchoire, puis le côté gauche de son cou, lui suçotant la gorge juste au-dessus des perles.

– Je suis certain que tu préfères éviter qu’on se dispute comme la dernière fois, n’est-ce pas Julia ? (Elle tremblait comme une feuille.) Julia ?

– Oui, Simon.

– Parfait.

Les yeux fermés, il ne remarqua pas le suçon pourtant évident sur le côté droit de son cou. Cela lui aurait de toute façon été complètement égal. Il avait déjà prévu de la marquer. Une jolie morsure pour que son petit ami au Canada comprenne ce dont elle était capable. Une marque qui les mettrait à égalité. Il aspira pour faire monter le sang à la surface de sa peau, et, pour faire bonne mesure, la mordit à pleines dents.

Elle poussa un cri de douleur.

Il lui lécha doucement la peau, se délectant de sa saveur à la fois salée et sucrée, avec un arrière-goût de sang. Quand il en eut terminé, il recula pour admirer son œuvre. Il allait falloir qu’elle porte un col roulé, et il savait très bien qu’elle détestait cela. La marque était hideuse, vilaine et rouge. On distinguait parfaitement la trace laissée par ses dents. Elle était parfaite.

Julia le regarda sous ses cils incroyablement longs, et il vit son regard se modifier. Il se pencha alors et s’humecta les lèvres. Soudain, elle lui assena une violente gifle. En un clin d’œil, elle bondit jusqu’à l’escalier pour fuir à l’étage.

– Espèce de sale pute ! rugit-il en se lançant à sa poursuite et en la rattrapant sans peine.

Juste avant qu’elle puisse atteindre le palier, il lui saisit la cheville à deux mains et la lui tordit. Elle s’écroula à genoux, poussant un cri de douleur.

– Je vais te donner une leçon que tu n’oublieras jamais, la menaça-t-il en s’apprêtant à l’empoigner par les cheveux.

Elle hurla quand il lui tira la tête en arrière.

Se débattant comme une forcenée, elle lui donna de violents coups de pied et, par miracle, parvint à atteindre son entrejambe, l’obligeant à lâcher prise et le projetant au pied des marches. Elle gagna sa chambre en boitillant et verrouilla la porte derrière elle alors qu’il était plié en deux de douleur.

– Attends que je t’attrape, salope ! lui lança-t-il, se tenant les bijoux de famille à deux mains.

Elle barricada la porte de sa chambre avec une chaise et commença à tirer sur la commode toute proche. Quand elle parvint à la faire bouger, de vieux cadres de photos s’entrechoquèrent sur le meuble, et une poupée en porcelaine alla se fracasser par terre. Sans tenir compte de sa douleur à la cheville, elle contourna la commode en boitant et la poussa de toutes ses forces. Tout en la couvrant d’insultes, Simon bataillait avec la poignée de la porte.

Elle parvint finalement à positionner la commode devant la porte. Elle espérait simplement gagner assez de temps pour passer un coup de téléphone avant que Simon ne surgisse dans sa chambre. Elle boita jusqu’au téléphone sur la table de chevet, mais dans sa hâte, le fit tomber par terre.

– Merde !

Elle le ramassa et, de ses doigts tremblants, commença à composer le numéro du portable du Gabriel. Elle tomba directement sur son répondeur. Tandis qu’elle attendait le « bip », Simon

continuait à tenter de défoncer la porte. Elle observa la scène avec horreur quand la vieille porte commença à céder et à sortir de ses gonds.

– Gabriel, je t’en supplie, viens chez mon père immédiatement. Simon est là, et il essaie de défoncer la porte de ma chambre !

Simon poussa un juron et se mit à gronder, martelant la porte sans discontinuer. Quand il parvint à la dégondrer complètement, il renversa la commode pour se jeter sur Julia.

Voilà, c’est terminé. Je suis morte, songea-t-elle.

Elle ne voyait pas comment elle allait réussir à lui échapper sans blessure physique grave, voire pire. Comprenant qu’elle n’avait pas une seconde à perdre, elle lâcha le téléphone et ouvrit la fenêtre, s’apprêtant à sortir sur le toit, et peut-être à en sauter. Au moment même où elle tentait de franchir le rebord de la fenêtre, Gabriel s’arrêta dans l’allée en faisant crisser les pneus de la Jeep. Sans se donner la peine de couper le contact, il bondit hors de la voiture et coupa à travers la pelouse.

Il cria son nom, et Simon jura de nouveau. Elle entendit le bruit léger de ses pas dans l’escalier, suivi du vacarme d’une bagarre et d’un torrent d’insultes. Quelque chose de lourd tomba à terre. Quelqu’un dégringola dans l’escalier.

Tendant l’oreille, Julia s’approcha de la porte désormais de guingois. Le combat semblait s’être déplacé dehors. Quand elle eut de nouveau gagné la fenêtre en boitant, elle vit Simon étendu sur la pelouse. Il se tenait le nez en jurant. Retenant son souffle, elle le regarda se lever avec difficulté. Du sang s’écoulait de son visage. Quand Gabriel lui assena un crochet du droit, sans manquer de lui déloger quelques dents, le sang de son nez se mêla en un clin d’œil à celui de sa lèvre fendue.

– Connard !

Simon cracha une dent et se jeta sur l’enseignant. Malgré son handicap évident, il parvint à lui donner un coup de poing en pleine poitrine.

Gabriel recula, le souffle coupé. Simon s’approcha davantage, impatient de pouvoir profiter de la faiblesse de son adversaire. Mais Gabriel récupéra rapidement, plaçant aussitôt un coup de poing du gauche, puis du droit, dans l’estomac de Simon. Celui-ci se plia en deux de douleur et se laissa tomber à genoux.

Gabriel redressa lentement les épaules et fit craquer son cou en l’inclinant. Il semblait incroyablement détendu dans sa veste en tweed et sa chemise de costume. Il donnait plus l’impression d’être sur le point de se rendre à une réunion d’universitaires à la faculté que de venir de mettre une raclée au fils d’un sénateur de Philadelphie.

– Lève-toi, ordonna Gabriel d’un ton qui glaça le sang de Julia.

Simon poussa un gémissement de douleur.

– J’ai dit : « Lève-toi ! »

Il se tenait au-dessus de lui tel un ange vengeur, à la fois magnifique et redoutable, n’éprouvant sans doute aucune pitié.

Simon demeurant immobile, il le saisit par les cheveux à pleine main, et lui projeta la tête en arrière.

– Si jamais tu n’as ne serait-ce que l’idée de l’approcher de nouveau, je te tue. La seule raison pour laquelle tu es encore en vie, c’est que ça ennuerait Julianne de me voir aller en prison. Et je ne suis pas près de la laisser de nouveau seule, après ce que tu viens de lui faire, espèce de salopard. Si la moindre photo ou la moindre vidéo de quelqu’un qui lui ressemble de près ou de loin atterrit sur Internet ou dans la presse, j’irai te chercher. J’ai tenu dix rounds contre quelques gros bras de Boston,

et j'ai survécu pour pouvoir m'en vanter. Alors, ne crois pas que j'hésiterai à te fracasser le crâne la prochaine fois.

Gabriel arma sa frappe et envoya un uppercut du gauche dans la mâchoire de son adversaire. Celui-ci s'effondra et demeura parfaitement immobile. Tirant un mouchoir de la poche de son pantalon de pure laine, l'enseignant essuya nonchalamment ses mains tachées de sang. À cet instant, Julia surgit de la maison et se rendit à sa rencontre en boitant.

– Julia ! (Il la rattrapa dans ses bras alors qu'elle manquait de trébucher.) Ça va ? (Il la déposa précautionneusement à terre, la serrant contre lui.) Julia ?

Il repoussa sa chevelure pour mieux la voir. Elle avait les lèvres rouges et gonflées, des égratignures sur le cou, les yeux hagards et... une énorme trace de morsure ?

Cet animal l'a mordue !

– Ça va ? Est-ce qu'il t'a...

Il baissa les yeux sur ses vêtements, redoutant le pire. Mais non, ils n'étaient pas déchirés, et elle était encore habillée, Dieu merci, même si son chemisier était déboutonné.

Il ferma les yeux et remercia le ciel de ne pas être arrivé trop tard. Qui sait dans quel état il l'aurait retrouvée.

– Suis-moi, lui ordonna-t-il d'un ton ferme, ôtant sa veste et la lui posant sur les épaules. Il reboutonna hâtivement son chemisier et la porta sur le siège passager de la Jeep, refermant la portière derrière elle.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il en prenant place à côté d'elle. (Cramponnée à sa cheville tordue, Julia marmonnait entre ses dents.) Julia ?

N'obtenant aucune réponse, il s'apprêta à repousser les cheveux de la jeune femme derrière ses oreilles.

Elle eut un mouvement de recul vers la portière.

Il se figea.

– C'est moi, Julia. C'est Gabriel. Je vais t'emmener à l'hôpital. D'accord ?

Elle ne montra en rien qu'elle l'avait bien entendu. Et elle ne tremblait pas, pas plus qu'elle ne pleurait. *Elle est en état de choc*, songea-t-il. Il s'empara de son téléphone et composa un numéro.

– Richard ? Julia s'est fait agresser. (Il marqua une pause, le temps de lui jeter un coup d'œil.) Son ex est revenu et s'en est pris à elle. Je l'amène à l'hôpital de Sunbury. Oui, viens nous y retrouver, si tu veux. À tout à l'heure.

Il se tourna de nouveau vers elle, espérant croiser son regard.

– Richard va venir nous retrouver à Sunbury. Il va appeler l'un de ses amis médecins.

N'obtenant aucune réponse, il appela les renseignements pour obtenir le numéro de la caserne des pompiers de Selinsgrove. Il laissa un message urgent à l'intention de Tom, lui expliquant ce qui s'était produit et lui précisant qu'il amenait Julia à l'hôpital.

C'est la faute de son maudit père. Pourquoi diable l'a-t-il laissée seule ?

– Je l'ai giflé.

La voix de Julia, aiguë et affectée, retentit dans son esprit.

– Tu as quoi ?

– Il m'a embrassée... je l'ai giflé. Je suis désolée. Je suis désolée. Jamais je ne recommencerai. Je ne voulais pas l'embrasser.

À cet instant, Gabriel fut content de devoir la conduire à l'hôpital. S'il n'avait pas eu besoin de s'occuper d'elle, il aurait aussitôt fait demi-tour pour achever Simon. De manière définitive.

Elle se mit à faire des déclarations pour le moins étranges. Elle murmura quelque chose à propos du fait que c'était lui qui l'avait embrassée, puis au sujet de Nathalie, et de lui, Gabriel, qui ne voudrait plus d'elle parce que Simon l'avait marquée et qu'elle n'était qu'une marie-couche-toi-là...

Putain, mais qu'est-ce qu'il lui a fait ?

– Du calme, Béatrice. Regarde-moi. Béatrice ?

Il lui fallut un moment pour assimiler ce vieux surnom, mais elle finit par se tourner vers lui, concentrant peu à peu son regard affolé sur lui.

– Tu n'y es pour rien, d'accord ? Ce n'est pas ta faute s'il t'a embrassée.

– Je ne voulais pas te tromper. Je suis désolée, chuchota-t-elle.

Au ton de sa voix et à la panique dans ses yeux, Gabriel eut du mal à déglutir.

– Tu ne m'as pas trompée, Julia. D'accord ? Et je suis ravi que tu l'aies giflé. Il méritait bien pire encore.

Il secoua la tête, se demandant avec horreur ce qui avait bien pu se passer avant son arrivée.

*

* *

Quand Richard arriva à l'hôpital, il retrouva son fils et Julia dans la salle d'attente. Gabriel lui caressait les cheveux et lui parlait doucement. Il s'agissait d'une scène attendrissante, mais il fut surpris par tant d'intimité. Considérablement surpris.

En attendant son ami, Richard lui examina délicatement la cheville. Elle poussa un glapissement. Il lança un regard oblique à Gabriel, qui se mordait les doigts pour parvenir à se maîtriser.

– Je ne crois pas que ta cheville soit brisée, mais elle a sacrément souffert. Gabriel, que dirais-tu d'aller nous chercher des tasses de thé, et peut-être quelques cookies ?

L'enseignant sortit les doigts de sa bouche.

– Je ne la quitte plus.

– Ça ne te prendra qu'une minute. Je voudrais lui parler.

Gabriel acquiesça à contrecœur et s'éloigna en direction de la cafétéria.

Richard ne put s'empêcher de remarquer son cou. La morsure était évidente, le suçon moins. Il se tourna vers le siège où son fils s'était encore tenu un instant auparavant. Le suçon était ancien, manifestement d'un jour ou deux. Apparemment, Gabriel et Julia étaient plus intimes qu'il ne l'avait cru.

– Grace a été bénévole, dans cet hôpital. Tu le savais ?

Elle acquiesça.

– Au fil des ans, elle a occupé de nombreux postes, mais elle a consacré la majeure partie de son travail aux victimes de violences conjugales. (Il soupira.) Elle a été témoin d'un grand nombre d'affaires sordides, dont certaines dans lesquelles des enfants étaient impliqués. Certaines de ces personnes n'ont pas survécu.

Il la regarda dans les yeux.

– Je vais te répéter ce que Grace avait l'habitude de dire à ses patients. Ce n'est pas de ta faute. Peu importe ce que tu as fait ou pas fait, tu ne méritais pas ça. Et à l'instant présent, je crois que je n'ai jamais été aussi fier de mon fils.

Elle baissa les yeux sur sa cheville blessée et garda le silence.

Au bout d'un moment, un Asiatique plutôt beau garçon s'approcha d'eux.

– Richard, le salua-t-il en tendant la main.

L'intéressé se leva d'un bond, serrant la main de son ami.

– Stephen, j'aimerais te présenter Julia Mitchell. C'est une amie de la famille. Julia, voici le Dr Ling.

Stephen hocha la tête et ordonna à une infirmière de conduire Julia jusqu'à une salle de consultation. Il lui emboîta aussitôt le pas, garantissant à Richard qu'il allait la traiter comme s'il s'agissait de sa propre fille.

Convaincu que Julia était entre de bonnes mains, Richard décida de diriger ses pas vers la cafétéria afin d'y retrouver son fils. En s'engageant dans le couloir, il entendit Gabriel se disputer avec Tom Mitchell. Rudement.

– Je pense savoir mieux juger les gens que toi.

Tom se dressait à quelques centimètres du visage de Gabriel, tentant de l'intimider physiquement, mais l'enseignant lui tenait tête.

– Eh bien, ce n'est manifestement pas le cas, M. Mitchell, sinon je n'aurais pas été obligé de traîner ce monstre hors de chez vous avant qu'il ne viole votre fille dans sa propre putain de chambre.

Richard s'approcha d'eux d'un air sévère.

– Messieurs, c'est un hôpital. Allez régler ça dehors.

Tom prit brièvement conscience de la présence de son ami avant de reporter son attention sur Gabriel.

– Je suis ravi que Julia aille bien. Et si tu l'as secourue, je t'en remercie. Mais je viens de recevoir un appel d'un policier me disant que tu avais mis une raclée au fils du sénateur Talbot. Comment je peux savoir que ce n'est pas toi qui as commencé ? C'est toi, le toxicomane !

– Je me soumettrai à un contrôle antidrogue. (Il le fusilla du regard.) Je n'ai rien à cacher. Au lieu de vous soucier du fils du sénateur, ne croyez-vous pas que vous feriez bien de vous inquiéter un peu plus pour votre fille ? C'était votre boulot de protéger Julianne. Votre boulot de père. Et vous avez lamentablement échoué. Merde, Tom ! Comment avez-vous pu la renvoyer vivre chez sa mère, quand elle était gamine ?

Tom serra si fort les poings qu'il faillit faire éclater les veines de ses mains.

– Tu ne sais pas de quoi tu parles, alors ferme-la. Tu as un sacré culot de venir me faire la leçon à propos de ma fille. Tu n'es qu'un drogué au passé trouble. Je ne veux pas te voir tourner autour d'elle, sinon je te fais arrêter.

– Je ne sais pas de quoi je parle ? Allons, Tom, ouvrez les yeux ! Je vous parle de tous ces types qui défilaient chez votre ex-femme, à Saint-Louis, pour la sauter sous les yeux de votre fille. Et vous n'avez absolument rien fait. En fait, vous avez fini par aller la chercher avant qu'elle ne devienne une nouvelle victime de maltraitance, et puis vous l'y avez renvoyée. Pourquoi ? C'était une délinquante de neuf ans ? Était-elle trop en manque d'affection ? Ou étiez-vous trop occupé à faire du bénévolat pour les pompiers ?

Tom le regarda avec une haine absolue. Il lui fallut tout son sang-froid pour se retenir de le mettre au tapis ou d'aller chercher son fusil dans sa voiture et de le descendre. Mais il n'avait l'intention de faire ni l'un ni l'autre, à deux pas d'une salle d'attente pleine de témoins. Il se contenta d'adresser quelques jurons bien sentis à Gabriel et de se diriger vers le bureau des admissions, afin d'y prendre ses dispositions pour régler l'hospitalisation de Julia.

Quand elle réapparut avec une paire de béquilles, Tom s'était calmé. Il se tenait devant la porte des urgences, les mains dans les poches, gagné par un horrible sentiment de culpabilité.

Gabriel alla aussitôt à sa rencontre, fronçant les sourcils en remarquant sa cheville bandée.

– Ça va ?

– Elle n'est pas cassée. Je te remercie, Gabriel. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si...

Elle dut s'interrompre pour laisser couler ses larmes, pour la première fois ce jour-là.

Il la prit par les épaules et l'embrassa tendrement sur le front.

Tom observa l'échange entre sa fille et ce toxico violent mais courageux, avant de s'approcher de Richard. Les amis discutèrent une bonne minute avant de se serrer la main.

– Jules ? Tu veux rentrer ? s'enquit Tom en se dandinant d'un pied sur l'autre. Sinon, Richard m'a certifié que tu étais la bienvenue chez lui.

– Je ne peux pas rentrer.

Elle s'écarta de Gabriel et enlaça son père à l'aide d'un seul bras.

Il fondit aussitôt en larmes et lui chuchota des excuses à l'oreille avant de quitter l'hôpital.

Richard dit au revoir au couple, laissant Julia sécher ses larmes.

Gabriel se tourna vers elle.

– On s'arrêtera à la pharmacie en chemin. Je suis certain que Rachel acceptera de te prêter des vêtements. Sinon, je t'en donnerai, moi. À moins que tu ne préfères rentrer chez ton père et faire ta valise.

– Je ne veux pas y retourner, gémit-elle en se recroquevillant.

– Rien ne t'y oblige.

– Et lui ?

– Tu n'as plus rien à craindre de lui. La police s'occupe de son cas.

Elle le regarda dans les yeux et manqua de se perdre dans la chaleur et l'attention qu'ils dégageaient.

– Je t'aime, Gabriel.

Tout d'abord, il ne réagit pas à sa déclaration. Il resta simplement de marbre, comme s'il ne l'avait pas entendue. Puis ses traits s'adoucirent. Il l'attira contre lui malgré ses béquilles et l'embrassa sur la joue, sans prononcer la moindre parole.

Après le dîner, Scott avait fait un saut chez un ami. À son retour, il fut surpris de voir deux voitures de police dans l'allée. L'officier Jamie Roberts était en train d'interroger Julia dans le salon, tandis que l'officier Ron Quinn et Gabriel se trouvaient dans la salle à manger. Richard avait déjà répondu à leurs questions.

– Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi il y a les flics chez nous ? Qu'est-ce que Gabriel a fait, encore ?

Il se tenait dans la cuisine, regardant fixement sa sœur et son père.

Aaron se dirigea vers le réfrigérateur et en tira une Samuel Adams. Il ouvrit la bouteille et la tendit à Scott, qui l'accepta de bon cœur.

– Simon Talbot s'en est pris à Julia.

Il manqua de recracher sa bière.

– Quoi ? Elle va bien ?

– Putain, il l'a mordue ! s'exclama Rachel. Et il a failli lui casser la cheville.

– Est-ce qu'il l'a...

Scott avait pris un ton neutre, mais il fut incapable d'achever sa question.

Rachel secoua la tête.

– Je lui ai demandé. Je n'aurais peut-être pas dû, mais je lui ai posé la question. Et elle m'a répondu que non.

Tout le monde poussa un soupir de soulagement.

Scott posa brusquement sa bière sur le comptoir.

– Alors, où est-il ? Allons-y, Aaron. Il a besoin d'une bonne correction.

– Gabriel la lui a donnée. Ron m'a dit qu'ils avaient été obligés de le conduire à l'hôpital pour lui faire recoudre la mâchoire. Gabriel lui a cassé la gueule, expliqua Aaron.

Scott haussa les sourcils.

– Monsieur le professeur ? Pourquoi aurait-il fait ça ?

Aaron et Rachel échangèrent un regard entendu.

– J'irais quand même bien voir ce connard... (Il fit craquer les jointures de sa main droite.) Juste pour lui dire deux mots.

Aaron secoua la tête.

– Tu t'entends parler ? Tu n'es qu'un avocat, et c'est le fils d'un sénateur. Tu ne peux rien contre lui. Et du reste, Gabriel lui a mis les points sur les I. Ils vont le placer en détention provisoire quand les médecins en auront terminé avec lui.

– Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi Gabriel aurait sali ses jolies petites mains pour Julia. Il la connaît à peine.

Rachel se pencha par-dessus le comptoir pour s'approcher de son frère.

– Ils sortent ensemble.

Il cilla.

– Plaît-il ?

– Comme je viens de te le dire. Ils... sortent ensemble.

– Merde alors ! Qu'est-ce qu'elle fout avec lui ?

Avant que qui que ce soit ait pu avancer une hypothèse, Gabriel pénétra dans la cuisine. Il passa en revue leurs mines inquiètes et fronça les sourcils.

– Où est Julianne ?

– Elle répond encore à leurs questions. (Richard adressa un sourire à son fils aîné et lui donna une tape sur l'épaule.) Je suis très fier de toi, de ce que tu as fait pour Julia. On est tous soulagés que tu sois arrivé à temps.

Gabriel serra les lèvres et hocha la tête d'un air gêné.

– Tu mérites une médaille pour avoir mis une raclée à Simon Talbot. Mais tu mérites une torgnole pour coucher avec Julia. Tu n'es pas celui qu'il lui faut. Et de loin.

Scott posa sa bière et fit de nouveau craquer ses jointures.

Gabriel lui lança un regard glacial.

– Ma vie privée ne regarde que moi.

– Elle me regarde, maintenant. Quel genre de professeur peut bien baiser ses étudiantes ? Tu ne ramasses pas assez de femmes comme ça ?

Rachel prit une profonde inspiration et se dirigea lentement vers la porte, s'éloignant de l'empoignade visiblement imminente.

Gabriel serra les poings et s'approcha de son jeune frère, légèrement plus imposant que lui.

– Continue à parler de Julianne de cette façon, et on va devoir s'expliquer autrement que par des mots, tous les deux.

– Bon, les gars, c'est fini, les conneries à la Caïn et Abel ? Il y a des flics dans le salon, et vous faites peur à votre sœur.

Aaron s'interposa entre les belligérants, posant légèrement la main sur la poitrine de Scott.

– Julia n'est pas le genre de fille qu'on baise et qu'on jette comme un mouchoir. C'est le genre de fille qu'on épouse, déclara Scott par-dessus l'épaule d'Aaron.

– Et tu crois que je ne le sais pas ? demanda Gabriel d'un ton clairement hostile.

– Tu ne crois pas qu'elle a eu son quota de connards ?

Richard leva la main.

– Ça suffit, Scott. (Celui-ci se tourna vers son père d'un air interrogateur.) Gabriel a protégé Julia de son agresseur, poursuivit Richard en hochant légèrement la tête.

Scott le regarda comme s'il venait de lui apprendre que la Terre était plate. Et que tout le monde sauf lui le savait.

Rachel intervint, s'empressant de changer de sujet.

– Au fait, Gabriel, j'ignorais que tu connaissais Jamie Roberts. Tu es allé au lycée avec elle ?

– Oui.

– Vous étiez amis ?

– De loin.

Tous les regards se braquèrent sur Gabriel, qui tourna les talons et quitta la cuisine.

Richard attendit quelques minutes que la tension se dissipe avant de porter son attention sur son fils.

– J'aimerais avoir un mot avec toi, s'il te plaît.

Il s'était exprimé d'une voix calme, mais ferme.

Les deux hommes gravirent l'escalier jusqu'au premier et se dirigèrent vers le bureau de Richard. Celui-ci referma la porte derrière eux.

– Assieds-toi. (Il lui désigna un siège, devant son bureau.) Je voudrais te parler de ton attitude envers ton frère.

Scott prit place face à son père et s'attendit au pire. Richard ne faisait venir ses enfants dans son bureau que pour les discussions les plus graves.

Il désigna d'un geste la reproduction du *Retour du fils prodigue*, de Rembrandt, fièrement exposée sur l'un des murs.

– Te souviens-tu de la parabole qu'illustre cette toile ?

Scott hocha lentement la tête. Il allait passer un mauvais quart d'heure.

*

* *

Suffoquant, Julia se redressa dans son lit.

Ce n'était qu'un cauchemar. Ce n'était qu'un cauchemar. Tu t'en es tirée.

Il lui fallut un moment pour retrouver la maîtrise de son souffle. Mais quand elle comprit qu'elle était en lieu sûr dans la chambre d'amis des Clark, et non sous le poids de Simon sur le parquet de son ancienne chambre, elle parvint à se détendre. Un peu.

Elle se pencha pour allumer la lampe. Quand la pièce s'illumina, elle n'en fut pas pour autant réconfortée. Elle s'empara du verre d'eau et des antalgiques que Gabriel lui avait laissés quand il l'avait bordée, plusieurs heures auparavant. Il s'était blotti contre elle tout habillé, et l'avait serrée contre lui jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Mais il n'était plus là, à présent.

J'ai besoin de lui.

Plus que d'un antidouleur, de lumière ou d'air, Julia avait besoin de Gabriel. De le sentir l'enlacer, de l'entendre lui chuchoter des paroles de réconfort de sa voix grave. C'était le seul capable de lui faire oublier ce qui s'était produit. Elle voulait être près de lui et l'embrasser pour dissiper ce cauchemar.

Julia avala les cachets pour apaiser sa douleur à la cheville et se rendit à cloche-pied à la chambre de Gabriel afin d'apaiser son âme. Elle se fit aussi discrète qu'une petite souris, à l'affût du moindre mouvement dans les autres chambres. Quand elle eut la certitude que personne ne la remarquerait, elle ouvrit la porte en silence et la referma derrière elle.

Il lui fallut un moment pour s'habituer à la pénombre. Il n'avait pas pris la peine de tirer les stores et s'était étendu sur un côté du grand lit. Elle se demanda si elle avait le droit de penser que l'autre côté lui était réservé. Elle s'y dirigea en boitant, tira les couvertures et posa un genou sur le matelas.

– Julianne.

Le murmure de Gabriel la fit sursauter.

Elle se plaqua la main sur la bouche pour se retenir de crier.

– Non.

Elle se figea. Quand elle se fut finalement ressaisie, elle baissa la tête.

– Euh, je suis désolée. Je n'aurais pas dû venir te déranger.

Se sentant honteuse, elle cligna des yeux pour retenir ses larmes et s'apprêta à faire demi-tour.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Attends.

Elle le vit repousser les couvertures et se lever, le dos tourné. Il était nu, et la lueur des étoiles se reflétait sur lui. C'était une sorte d'illusion d'optique, les petits points lumineux dansant sur sa silhouette athlétique. Elle distinguait ses omoplates et sa colonne vertébrale, les muscles du bas de son dos alors qu'il se penchait, à la recherche de son pantalon de pyjama.

Et, naturellement, le plus merveilleux des fessiers et les plus belles jambes qui soient...

Après avoir enfilé son pantalon, il se tourna vers elle, son poitrail remarquablement sculpté et ses épaules parfaites émergeant de la quasi-obscurité, le dragon de son tatouage presque imperceptible, mais bel et bien présent.

– Maintenant, tu peux venir t’allonger près de moi, gloussa-t-il. Je me suis dit que tu risquais de paniquer si tu me trouvais nu.

Elle leva les yeux au ciel. Elle n’appréciait guère qu’il se moque d’elle, mais elle vit ce qu’il voulait dire.

Ou plutôt elle ne le vit pas vraiment, mais le comprit.

– Viens, lui chuchota-t-il, tendant la main et l’attirant à lui, de sorte que lorsqu’ils furent allongés, elle eût la tête naturellement posée sur son torse.

– J’ai mis mon réveil pour aller voir si tu allais bien. Il se serait déclenché dans un quart d’heure. Comment va ta cheville ?

– Ça me fait mal.

– Tu as pris les médicaments que je t’ai laissés ?

– Oui. Ils ne font pas encore effet.

Il changea précautionneusement de position pour être en mesure de lui prendre la main, et lui déposa un tendre baiser sur les doigts.

– Ma petite guerrière. (Il lui caressa les cheveux du bout des doigts.) Tu avais du mal à dormir ?

– J’ai fait un cauchemar.

– Tu veux en parler ?

– Non.

Il la serra encore plus fort contre lui, juste pour lui faire comprendre qu’il l’avait entendue et que, si elle changeait d’avis, il l’écouterait.

– Tu veux bien m’embrasser ? s’enquit-elle.

– Je pensais qu’après ce qui s’était produit, tu ne voudrais pas que je te touche.

Elle tourna la tête pour qu’il puisse approcher sa bouche de la sienne, mettant ainsi un terme à la discussion.

Il avait les lèvres douces et délicates, presque immobiles contre les siennes. Il sentit qu’elle était encore tendue, et maudit silencieusement son agresseur. Mais Julia ne s’en préoccupait guère. Elle voulait s’imprégner de son énergie, se laisser envahir par sa chaleur, ne plus rien sentir d’autre que lui, ne plus penser qu’à lui.

Ouvrant la bouche, elle suivit du bout de sa langue le contour de la lèvre inférieure de Gabriel, savourant son goût sucré. Elle la glissa ensuite dans sa bouche, l’enroulant autour de la sienne, comme pour danser un tango. Gabriel enfonça les doigts dans ses cheveux, lui tirant délicatement la tête en arrière. À présent, il repoussait sa langue avec la sienne, s’immisçant à son tour dans sa bouche.

Julia se mit à ronronner de plaisir. En l’embrassant, il lui était impossible de penser à quoi que ce soit d’autre. Prenant soin de laisser sa cheville endommagée à l’écart pour la protéger, elle plongea les mains dans ses cheveux et les lui tira doucement.

Sans interrompre son baiser, il se mit à gémir. Elle le sentit se raidir à côté d’elle, contre sa cuisse nue. Il fit glisser sa main le long de son flanc, s’arrêtant un instant sur la rondeur de son sein avant de lui caresser les côtes, puis la hanche. Il aimait bien la façon dont le débardeur de Rachel et son short de yoga mettaient les formes de Julia à l’honneur, soulignant ses courbes et révélant la peau pâle de ses épaules et de sa gorge. Elle était magnifique, même dans la pénombre. Soudain, elle roula sur le dos, et il se retrouva au-dessus d’elle, reposant de tout son poids sur ses avant-bras. Il glissa son genou entre ses jambes, qu’elle écarta volontiers.

Elle en voulait davantage. Il lui en fallait plus. Le souffle irrégulier, elle haletait, refusant de lui lâcher les cheveux, se pressant contre sa bouche.

Il riposta en lui caressant les seins à travers son débardeur, y appliquant juste assez de pression pour lui procurer des frissons, mais pas suffisamment pour satisfaire ses désirs. Puis il se détacha, s'appuyant sur un coude, les yeux clos. Ce fut au tour de Julia. Sans même y penser, elle saisit son débardeur par le bas et tenta de le retirer.

Il l'en empêcha en posant les mains sur les siennes. Il pressa ses lèvres contre les siennes, et bientôt ils reprirent leur jeu de langues, haletants, le souffle brûlant. Elle libéra ses mains des siennes quand il voulut lui caresser le haut de la cuisse, enroulant la jambe de la jeune femme autour de sa taille tout en se pressant contre elle. Maintenant qu'elle avait les mains libres, plus rien ne l'empêchait d'ôter son haut. Elle le saisit de nouveau et s'apprêta à le retirer, se tortillant comme elle le pouvait sous le torse nu de Gabriel.

Il lui attrapa les deux poignets.

– Julianne, hoqueta-t-il, pantelant. Tu peux... arrêter... s'il te plaît ? Il se retourna et s'agenouilla auprès d'elle, tentant de reprendre son souffle.

– Tu n'as pas envie ? s'inquiéta-t-elle d'une voix innocente qui lui serra le cœur.

Il secoua la tête en fermant les yeux. Assimilant sa réponse, elle se rappela tout le reste. Toutes les paroles cruelles que Simon avait proférées contre elle se mirent à résonner dans son esprit.

Tu n'es qu'une sale pute. Une marie-couche-toi-là. Tu es frigide. Aucun homme ne voudra jamais de toi...

Elle se tourna sur le côté, esquivant efficacement Gabriel, et posa les pieds par terre avec une certaine précaution. Elle voulait à tout prix gagner la porte avant d'avoir laissé échapper le moindre sanglot. Mais avant qu'elle ait pu faire basculer son poids sur son pied valide, il la rattrapa par la taille avec ses deux longs bras. Elle était prise au piège.

Il passa ses jambes de chaque côté des siennes et la fit glisser sur le lit, de sorte qu'elle se retrouve les deux pieds dans le vide, sur le côté du lit, le dos contre son torse nu. Elle sentit les battements rapides de son cœur et son souffle sur ses omoplates. C'était une sensation étrange, mais particulièrement sensuelle.

– Ne pars pas, chuchota-t-il, lui déposant un baiser sur le bord de l'oreille.

Il se pencha pour aller se blottir dans son cou.

Elle renifla.

– Je n'avais pas l'intention de te contrarier. Je t'ai blessée ?

N'obtenant aucune réponse de sa part, il l'embrassa de nouveau sur l'oreille et la serra encore plus fort contre lui.

– Pas physiquement, parvint-elle à lui répondre, réprimant un sanglot.

– Alors, dis-moi, chuchota-t-il. Dis-moi ce qui t'a blessée.

Elle leva les mains en signe de désespoir et de frustration.

– Tu dis que tu as envie de moi, mais quand je trouve enfin le courage de me donner à toi, tu me repousses !

Gabriel prit une brusque inspiration, dont le sifflement résonna aux oreilles de la jeune femme. Elle sentit les muscles de ses bras se tendre contre sa peau. Et quelque chose d'autre, bien plus bas, contre la courbe de ses fesses.

– Crois-moi, Julianne, je ne te repousse pas. Bien sûr que j'ai envie de toi. Tu es magnifique, si merveilleuse... (Il se pencha pour l'embrasser sur la joue.) On en a déjà parlé. Le moment viendra. Veux-tu vraiment que ce soit cette nuit, notre première fois ?

Elle hésita, et c'était la seule réponse dont il avait besoin.

– Même si tu étais prête, ma chérie, je ne t'aurais pas fait l'amour ce soir. Tu es blessée, ce qui signifie que tu n'es pas apte pour un moment. Je veux avoir la certitude que tu sois entièrement rétablie avant d'explorer, euh... diverses positions. (Elle le sentit sourire. Il tentait de la faire rire.) Mais, plus important encore, il y a ça.

Il changea de position, se penchant sur son côté gauche, passant délicatement le doigt autour de la vilaine trace de morsure sur son cou.

Elle tressaillit à son contact, et il se sentit aussitôt gagné par la colère. Il inspira à plusieurs reprises pour retrouver la maîtrise de ses émotions, puis l'embrassa doucement autour de la marque, jusqu'à ce qu'elle pousse un soupir et se détende en posant la tête sur son épaule.

– Tu étais encore en état de choc, il y a quelques heures à peine. Je ne serais pas un très bon amant si je profitais de ta vulnérabilité. Tu comprends ?

Après réflexion, elle finit par hocher lentement la tête.

– Il t'est arrivé quelque chose d'effrayant ce soir. Il est normal que tu veuilles te sentir en sécurité. Ce n'est pas un crime, Julianne. Et je veux t'aider, mon amour. Vraiment. Mais il y a différentes façons de procéder. Inutile de te déshabiller pour attirer mon attention. Tu l'as déjà. Complètement. Il est inutile de coucher avec moi pour avoir la preuve que j'ai envie de toi.

– Comment, alors ? demanda-t-elle en chuchotant d'un ton hésitant.

– Comme ça.

Il l'embrassa dans le cou et l'étendit sur le dos.

Il se coucha sur le flanc, à côté d'elle, se hissa sur son coude et la regarda dans ses grands yeux tristes. Commencant par sa chevelure, il se mit à la caresser aussi lentement que délicatement. Il survola son visage pour sécher ses larmes, suivit le contour de son menton, de sa mâchoire et de ses sourcils, et descendit dans son cou, jusqu'à sa gorge.

Elle frissonna quand il lui caressa le sternum, entre ses seins, jusqu'à son abdomen, où il se mit à dessiner des motifs sur sa peau nue. Il posa sur elle la paume de sa main à plat et se pencha pour l'embrasser juste au-dessus des seins.

Quand il se redressa, il constata qu'elle avait fermé les yeux.

– Ma chérie ? (Elle les rouvrit en battant des cils.) Dans ce lit, il n'y a que nous deux. Toi et moi. Tu es tout ce qui compte à mes yeux. (Il lui passa la main dans le creux de la taille avant de la refermer sans la serrer sur sa hanche gauche.) Si tu veux regagner ta chambre, je te raccompagnerai. Si tu veux dormir seule, je te laisserai. Je souhaiterais simplement que tu me dises ce dont tu as envie et, si c'est en mon pouvoir, je te l'offrirai. Mais je t'en prie, ma chérie, ne me demande pas de prendre ta virginité. Pas ce soir.

Elle réfléchit un moment avant de déglutir avec peine.

– Je veux rester là. Je ne dors pas très bien sans toi.

– Je ne dors presque pas sans toi. Je suis ravi que ce soit réciproque. (Il l'embrassa sur les lèvres et lui effleura la cuisse avant de remonter le long de ses fesses.) Tu sais que je tiens à toi, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça et lui toucha la poitrine quand il se baissa pour l'embrasser dans le cou, où sa peau n'était pas marquée.

– Je suis désolé de t'avoir fait ça.

Il décrivit un cercle autour du suçon de la veille.

Julia remarqua son air coupable.

– Tu n'as aucune raison de l'être, Gabriel. Ça n'avait rien à voir.

– Il faut que je fasse plus attention à toi.

Elle soupira.

– Tu prends déjà énormément soin de moi.

– Retourne-toi, chérie.

Après lui avoir lancé un regard interrogateur, elle se tourna sur le ventre et pencha la tête pour pouvoir continuer à le regarder, lui faisant entièrement confiance.

Il s'agenouilla auprès d'elle et lui repoussa délicatement les cheveux.

– Détends-toi. Je veux que tu te sentes aussi belle que tu l'es.

Il commença en douceur, la massant légèrement avec ses deux mains, explorant chaque partie de son corps. Puis il s'étendit près de ses pieds et les souleva, accordant une attention toute particulière à leur plante et à leur talon.

Elle se mit à pousser des gémissements de bien-être.

Il gloussa.

– Tu te rappelles, chez moi, après ce cours désastreux ?

Elle acquiesça en se mordant la lèvre.

Il fronça les sourcils.

– Tu te méfiais énormément de moi. Naturellement, tu avais toutes les raisons d'être prudente, mais déjà, j'avais décidé de... Tu es en sécurité avec moi, mon amour. Je te le promets.

Quand il en eut terminé avec ses pieds, il remonta vers elle, explorant avec ses lèvres les endroits où il l'avait caressée, l'embrassant et la mordillant.

Elle chercha son regard et, y décelant une profonde affection, l'embrassa fougueusement quand il se blottit contre elle.

– Je te remercie, Gabriel, soupira-t-elle.

Il prit un air satisfait, enfonçant les doigts dans sa chevelure.

Ce fut lors de ce moment de quiétude qu'elle se rendit compte que c'était son tour. Ils avaient déjà convenu qu'ils mettraient leurs âmes à nu avant de l'être physiquement. Et, au fond d'elle-même, elle en avait assez de taire ses secrets. De taire ses secrets à propos de « lui ».

Gabriel lui avait déjà révélé quelques épisodes de son passé. Pourquoi s'était-elle refusée à en faire autant ? Il allait lui être très douloureux d'en parler tout haut, mais sans doute le serait-ce encore plus si elle continuait à refuser de lui expliquer ce qui les séparait. Elle prit une profonde inspiration, ferma les yeux et, sans préambule, se lança.

– J'ai fait sa connaissance lors d'une fête, en première année de fac... (Elle s'éclaircit la voix à plusieurs reprises et poursuivit dans un chuchotement.) Il allait à l'université de Pennsylvanie. J'avais déjà entendu parler de son père, mais ce n'est pas pour cette raison que je me suis intéressée à lui. Je l'aimais bien parce qu'il était drôle, gentil, et parce que je passais toujours de bons moments en sa compagnie. Ce premier Noël, il s'est présenté chez moi pour me faire une surprise. Sachant que j'appréciais tout ce qui touchait à l'Italie, il m'avait acheté une Vespa rouge comme une pomme d'amour. « Rouge Julia », appelait-il cette couleur.

Gabriel haussa les sourcils.

– Naturellement, cet amour de l'Italie me venait de toi. Mais j'avais abandonné tout espoir de te revoir. Convaincue de te laisser complètement indifférent, j'avais décidé d'aller de l'avant. Ses parents approuvaient notre relation, et l'on était constamment invités à Washington pour leur rendre visite, ou à Philadelphie pour des événements politiques. On est sortis ensemble pendant quelques mois, plus en amis qu'autre chose, vraiment, et puis il m'a dit que ça ne lui suffisait plus. J'ai accepté de franchir le pas.

« Ensuite, les choses ont commencé à changer. Il en voulait toujours davantage, et est devenu exigeant.

Elle se mit à rougir dans la pénombre.

Sentant qu'elle devenait brûlante, il lui massa légèrement les épaules.

– Il m'a dit qu'il avait le droit de coucher avec moi, puisqu'il était mon petit ami. Quand je lui ai fait comprendre que je n'étais pas prête, il m'a traitée de « frigide ». Ça n'a fait que renforcer ma détermination à attendre. Je ne t'attendais pas particulièrement, mais je refusais d'être soumise à la moindre pression. Je sais que ça peut paraître puéril...

– C'est loin d'être puéril, Julianne, que de prétendre être la seule à pouvoir décider avec qui tu veux coucher ou non.

Elle lui adressa un petit sourire reconnaissant.

– Plus il insistait, plus je tentais de me racheter en me donnant à lui d'autres manières. Il était extrêmement possessif. Il n'aimait pas me voir traîner avec Rachel, probablement parce qu'elle le détestait. Je faisais tout ce que je pouvais pour éviter d'entrer en conflit avec lui. Et, euh... on ne peut pas dire qu'il était toujours agréable.

Elle marqua une pause, tentant de trouver un moyen d'aborder la partie suivante.

– Il t'a frappée ?

Gabriel s'était efforcé de paraître le plus calme possible.

– Pas vraiment.

– Ce n'est pas une réponse, Julianne. T'a-t-il frappée ?

Elle commençait à sentir Gabriel se mettre en rage. Elle n'avait pas l'intention de lui mentir, mais craignait sa réaction. Elle choisit donc ses termes avec d'infinies précautions.

– Il m'a rudoyée à plusieurs occasions. Un jour, Nathalie, ma camarade de chambre, a même été obligée de le repousser, après qu'il se fut jeté sur moi.

– Tu te rends compte que le simple fait de t'avoir rudoyée peut être considéré comme une agression. (La voyant éviter son regard, il poursuivit.) J'aimerais qu'on en reparle. Une autre fois.

– Franchement, ce qu'il me disait était bien pire que tout ce qu'il pouvait me faire. (Elle eut un petit éclat de rire sans joie.) Dans l'ensemble, il me traitait mieux que ma mère. Même s'il y avait des jours où j'aurais préféré qu'il me frappe. S'il m'avait donné un coup de poing, notre histoire aurait aussitôt pris fin. J'aurais préféré ça plutôt que de l'entendre me seriner inlassablement à quel point j'étais frigide et inutile. (Elle frissonna.) Au moins, s'il m'avait frappée, j'aurais pu en parler à mon père. J'aurais pu lui montrer les ecchymoses. Il m'aurait crue.

Gabriel était écœuré par les confessions de Julia, qui ne firent qu'accroître sa colère contre Simon et le père de la jeune femme. Même s'il se taisait, elle l'entendait presque réfléchir.

– J'ai toujours eu l'impression de ne pas être à la hauteur. Et il était certainement de mon avis. Comme je ne voulais pas coucher avec lui, il exigeait, euh... d'autres compensations. Mais je n'étais pas très douée. Il me disait que si c'était à l'image de ce que je valais au lit, je devais être une bien piètre amante. (Elle rit de nouveau, se mettant à jouer nerveusement avec ses cheveux.) Je n'avais pas vraiment l'intention de t'en parler, mais j'imagine que tu as le droit de le savoir si tu ne veux pas être déçu. En plus d'être frigide, pourquoi voudrais-tu de moi si je suis incapable de satisfaire un homme même par d'autres moyens.

Sans réfléchir, il lâcha une bordée de jurons à faire rougir un charretier.

Elle ne broncha pas, le bout de son nez tremblant légèrement, comme le museau d'une souris. Ou d'un lapin.

– Regarde-moi, Julianne. (Il lui posa une main sur la joue, attendant qu'elle daigne obtempérer.) Tout ce qu'il t'a dit n'était que mensonges. Il faut me croire. S'il t'a raconté tout ça, c'était pour te soumettre davantage.

« Bien sûr que je te veux auprès de moi. Regarde-toi ! Tu es belle, chaleureuse et intelligente. Tu es indulgente et délicate. Tu ne t'en rends sans doute pas compte, mais tu fais ressortir ces qualités en moi. Tu me donnes envie d'être doux et gentil. Et quand je te ferai l'amour, c'est comme ça que je serai avec toi.

Il se racla la gorge, sa voix étant devenue rauque.

– Il est impossible qu'une jeune femme aussi généreuse et passionnée que toi puisse être mauvaise au lit. Il te faut simplement quelqu'un capable de te mettre suffisamment en confiance pour pouvoir t'exprimer. Alors, le tigre se mit à rugir. Il ne méritait pas de voir cet aspect de ta personnalité, et tu as eu raison de ne pas le lui montrer. Mais entre nous, c'est différent. L'autre soir, au musée, et même tout à l'heure, j'ai vu la passion qui t'animait. Je l'ai ressentie. Et elle est à couper le souffle. Tu es à couper le souffle.

Elle le regarda dans les yeux d'un air interrogateur.

– Tu m'as dit que tu croyais à la rédemption, chuchota-t-il. Prouve-le. Pardonne-toi tout ce dont tu as honte, et laisse éclater ton bonheur. Parce que vraiment, Julianne, c'est tout ce que je te souhaite. Je veux que tu sois heureuse.

Elle lui sourit avant de l'embrasser, savourant momentanément son contact et ses paroles. Au bout d'un moment, elle battit en retraite, consciente que le pire était à venir.

– Je voulais participer au cursus de troisième année de licence à l'étranger, mais il refusait de me laisser partir. Je m'y suis donc inscrite à son insu, et je ne le lui ai révélé qu'au début de l'été. Il était fou de rage, mais il sembla s'en remettre assez vite.

« Pendant mon séjour en Italie, il m'écrivait de merveilleux e-mails et m'envoyait des photos. Il me disait qu'il m'aimait. (Elle déglutit avec peine.) C'était la première fois que quelqu'un m'aimait.

Elle prit une profonde inspiration.

– Je ne suis rentrée ni pour Noël ni pour l'été, parce que j'ai suivi des cours supplémentaires et que j'ai un peu voyagé. À mon retour, fin août, Rachel m'a emmenée faire du shopping en guise de cadeau de bienvenue. Grace lui avait donné un peu d'argent, et à elles deux, elles m'ont offert une très jolie robe et une paire de chaussures Prada.

Elle se mit à rougir.

– Euh, tu as déjà vu ces chaussures. Je les portais lors de notre premier rendez-vous, euh, je veux dire quand tu m'as emmenée manger un steak au restaurant.

Il lui caressa la joue.

– Il n'y a pas de problème, Julianne. Tu peux considérer qu'il s'agit de notre premier rendez-vous. C'est comme ça que je le vois, pour ma part. Même si je me suis conduit comme un parfait imbécile.

Elle prit de nouveau une profonde inspiration.

– Il avait fait tout un tas de projets pour fêter mon anniversaire. Rachel a insisté pour que j'aille me préparer chez elle, et j'étais censée aller le retrouver au Ritz-Carlton. Mais j'avais oublié mon appareil photo. Je suis donc d'abord repassée par ma chambre d'étudiante.

Elle se mit à trembler. Chacun de ses muscles commença à frémir, comme si elle était frigorifiée.

Gabriel l'enlaça.

– Inutile de m'en dire davantage. J'en ai assez entendu.

– Non. (Elle poursuivit, la voix tremblante.) Il faut que j'en parle à quelqu'un. Même Rachel n'est pas au courant de tout.

Elle respira plusieurs fois de suite.

– Quand j’ai ouvert la porte, la pièce était plongée dans l’obscurité, à l’exception de la lampe de bureau de Nathalie. Mais sa chaîne hi-fi était allumée. Elle diffusait *Closer*, de Nine Inch Nails. Bêtement, j’ai cru qu’elle avait oublié de la débrancher. Je m’apprêtais à l’éteindre, mais avant d’avoir pu faire un pas de plus, je les ai vus.

Elle se figea. Comme une statue.

Gabriel attendit.

– Simon baisait Nathalie dans mon propre lit. J’étais si bouleversée que j’étais paralysée. Tout d’abord, je me suis dit que ça ne pouvait pas être lui. Puis, je me suis dit que ça ne pouvait pas être elle. Mais c’étaient bien eux. Et…

Elle baissa d’un ton et se mit à chuchoter.

– On partageait la même chambre depuis notre première année de fac. On était amies au lycée. Ils m’ont vue, figée, les regardant comme une idiote… Il a alors éclaté de rire, m’avouant qu’ils couchaient ensemble depuis notre deuxième année de licence. Je suis restée pétrifiée, car je ne comprenais vraiment pas ce qu’il me disait. Nathalie s’est approchée de moi, nue, et m’a invitée à me joindre à eux.

Julia se tut. Mais il était trop tard. Elle l’avait dit. Elle l’avait dit tout haut. Et elle ressentit de nouveau la même douleur et la même horreur que ce jour-là. Elle s’agenouilla et appuya sa joue contre la poitrine de Gabriel. Mais elle parvint à retenir ses larmes.

Il la serra contre lui, lui déposant un baiser au sommet du crâne. *J’aurais dû le tuer quand j’en ai eu l’occasion.*

Il se réjouit en silence de ne pas avoir été au courant. Il l’aurait achevé, il en était à peu près certain. *C’est lui, le baiseur d’anges. Il allait baiser ma Julianne comme un animal. Il s’est d’abord entraîné sur sa camarade de chambre.*

Ils demeurèrent un long moment dans les bras l’un de l’autre, tandis qu’elle s’efforçait d’apaiser sa honte et que Gabriel tentait de se débarrasser de ses envies de meurtre. Quand il sentit ralentir les battements de cœur de la jeune femme, il essaya de la rassurer. Il lui confia en chuchotant à quel point il tenait à elle, lui garantit qu’elle était en sécurité avec lui. Puis il lui demanda calmement si elle accepterait qu’il lui parle un peu à son tour.

Elle acquiesça.

– Je suis désolé de tout ça, Julia. (Il secoua la tête.) Je suis aussi désolé que tu n’aies pas pu grandir dans une maison avec un homme et une femme qui s’aiment. J’ai eu cette chance.

« Tu sais comment étaient Richard et Grace, toujours très proches l’un de l’autre, toujours prêts à rire. Lui, je ne l’ai jamais entendu hausser le ton envers elle. Elle, je ne l’ai jamais entendue prononcer le moindre propos méchant ou sournois à son égard. C’était un couple parfait. Et même s’il est toujours gênant d’imaginer la vie sexuelle de ses parents, il était évident qu’ils avaient des sentiments l’un pour l’autre.

« Quand Richard voulait me parler sérieusement, il lui arrivait de me citer un passage de la Bible anglicane, un vœu qu’il avait prononcé pour Grace lors de leur mariage : “Par cet anneau je t’épouse, avec mon corps je te rends grâce, et de l’ensemble de mes biens terrestres je te dote.”

– J’ai déjà entendu ça. C’est magnifique.

– N’est-ce pas ? Et lors de nos conversations plutôt désagréables, Richard m’a expliqué que ce serment était la promesse qu’un époux ferait l’amour à sa femme et ne servirait pas simplement d’elle pour le sexe. Ce vœu exprimait que l’amour est un acte d’adoration. Le mari vénère sa femme avec son corps en l’aimant, en se donnant à elle et en atteignant l’extase avec elle.

Il s'éclaircit la voix, à présent enrouée.

– Je crois que l'on peut dire sans crainte que ce que tu as vécu avec ton ex était méprisable. Je sais que tu as été témoin de scènes identiques quand tu habitais Saint-Louis, scènes auxquelles une fillette n'aurait jamais dû assister. Il est possible que tu t'imagines que c'est ça, le fait d'avoir des rapports avec quelqu'un, et peut-être te dis-tu que tous les hommes sont comme lui, d'horribles prédateurs qui n'hésitent pas à abuser de leurs proies.

« La description que Richard m'a faite de l'amour est complètement différente. Il m'a appris que ce n'était pas moins passionné que n'importe quel autre plaisir. Car c'est le contexte qui donne la liberté d'explorer les désirs de quelqu'un sous toutes leurs formes, que la personne soit désespérée ou en manque, qu'elle ait besoin de douceur ou de tendresse. Ce qui compte, c'est que cet acte soit fondé sur le respect mutuel et la générosité, non sur l'égoïsme ou le profit.

Il s'approcha de son oreille pour lui chuchoter la suite.

– Je me suis aventuré bien loin des préceptes de Richard, mais j'ai toujours désiré obtenir ce que Grace et lui partageaient. Quand je t'ai dit que j'avais l'intention de te vénérer avec mon corps, je le pensais vraiment. De tout mon cœur. Je ne te prendrai jamais rien. Je me contenterai de t'offrir. Que ce soit au lit ou ailleurs.

Julia se surprit à sourire contre sa poitrine.

– Toi et moi recommençons tous deux une nouvelle existence, et « les choses anciennes sont passées, voici que toutes choses sont devenues nouvelles ».

Elle dressa la tête pour l'embrasser doucement sur les lèvres, et lui chuchota des paroles de gratitude. Son assurance la réconforta. Elle ne lui permit pas de se débarrasser de ses souffrances, ni d'effacer ses souvenirs, mais elle fut soulagée d'entendre qu'il ne lui tiendrait pas rigueur de ses faiblesses passées. Car vraiment, l'une des choses dont elle avait le plus honte, c'était de s'être laissé traiter de la sorte. C'était la raison pour laquelle elle n'avait révélé son secret à personne, et tant redouté qu'il s'ébruite.

– À présent, je me sens encore plus bête d'avoir plaisanté avec toi à propos de Nine Inch Nails, au *Lobby*. Je comprends pourquoi tu étais si bouleversée quand j'ai fait allusion à ce morceau.

Elle hocha légèrement la tête.

– Dès mon retour à Toronto, je changerai les réglages de mon autoradio. Je n'écouterai plus jamais cette station. (Il s'éclaircit la voix.) Tu n'es pas obligée de me répondre si tu n'en pas envie, mon amour, mais je me demandais ce que tu avais dit à ton père. Je te dois des excuses pour m'être emporté contre lui à l'hôpital. J'ai eu des paroles impardonnables. (Elle lui lança un regard interrogateur.) En particulier qu'il n'aurait jamais dû te renvoyer vivre chez ta mère. Que c'était son boulot de père de te protéger, et qu'il avait lamentablement échoué.

Julia fut surprise. Personne, pas même Richard ou Grace, n'avait jamais osé attaquer Tom sur ses choix. Personne. Il décela un certain émerveillement dans son regard.

– Tu ne m'en veux pas ? demanda-t-il d'un air étonné.

– Comment veux-tu ? Je te remercie de m'avoir défendue, Gabriel. C'est la première fois que ça m'arrive.

Elle lui prit les mains et embrassa ses jointures légèrement enflées ainsi que ses écorchures. Ses blessures de guerre lui étaient presque aussi chères que son regard magnifiquement expressif.

– Je n'ai pas tout raconté à mon père. Je lui ai juste dit que je l'avais surpris avec Nathalie, que je ne pouvais plus loger dans la même chambre qu'elle. Ça a créé des problèmes, parce que mon père fréquentait sa mère. Mais il ne s'est jamais plaint.

– Comme c'est noble de sa part, l'interrompt Gabriel d'un ton des plus sarcastique.

– J’ai passé quelques jours à Selinsgrove pour tenter de me calmer, et mon père m’a ramenée à la fac. Il m’a désinscrite de la résidence universitaire et m’a trouvé un petit studio. Il t’aurait fait rire, Gabriel. Il était encore plus petit que celui dans lequel j’habite en ce moment.

– Je n’aurais pas ri.

Il semblait vexé.

– Tu es si exigeant. Tu l’aurais encore plus détesté que mon appartement actuel.

– Je ne déteste pas ton appartement, Julianne. Comme je te l’ai déjà dit, ce que je hais, c’est le fait que tu sois obligée d’y vivre. Que s’est-il passé ensuite, après ton retour à la fac ?

– Je me suis cachée. Ils sont plus ou moins restés ensemble, après ça, et j’avais peur de les croiser. J’évitais donc tous les endroits où l’on aurait pu me voir. J’allais en cours, je travaillais mon italien, j’ai fait mes demandes pour aller en maîtrise, et je suis restée chez moi. J’ai vécu en... recluse, en quelque sorte.

– Rachel m’en a parlé.

– Je n’ai pas été très sympa avec elle. Après ce jour-là, j’ai cessé de répondre à ses appels. Je ne voulais même plus parler à Grace, alors même qu’elle m’avait écrit la plus magnifique des lettres. J’ai envoyé une carte à ta famille pour Noël, mais je me sentais trop humiliée pour expliquer à qui que ce soit ce qui s’était produit. Rachel a appris que je les avais surpris ensemble, parce que Nathalie a fini par le lui avouer. Mais elle ignore à quel point j’en ai souffert. Et je ne veux pas qu’elle le sache.

– Tout ce que tu me diras restera strictement entre nous.

– Je refusais d’admettre que j’aie pu être assez stupide pour me mettre dans une situation pareille. Pour rester avec lui pendant si longtemps. Pour ne pas avoir vu qu’ils étaient ensemble. Je voulais faire comme si c’était arrivé à quelqu’un d’autre.

Elle leva les yeux vers Gabriel, qui se montra remarquablement compatissant.

– Je t’en prie, ne dis plus jamais que tu es stupide. Honte à eux deux de t’avoir traitée de cette façon. Ce sont eux les méchants, dans l’histoire, pas toi. (Il l’embrassa sur le front et enfouit son visage dans ses longs cheveux.) Je crois bien qu’il faudrait que tu dormes un peu, mon cœur. La journée a été longue, et je voudrais que tu récupères.

– Tes proches ne vont pas se mettre en colère quand ils vont se rendre compte qu’on est ensemble ?

– Ils l’ont déjà deviné. Et je crois que presque tous approuvent.

– Presque tous ?

Il soupira.

– Richard ne voit aucune objection à ce que nous formions un couple. Il a un point de vue assez vieux jeu sur la question du sexe. Donc, bien que je lui aie promis qu’on ne ferait rien sous son toit, il préférerait qu’on dorme chacun de notre côté. Même si je suis à peu près certain qu’il fermera les yeux pour cette nuit et la suivante, à cause de ce qui t’est arrivé.

– Et Rachel et Aaron ? Ils dorment dans la même chambre.

– Richard n’est pas trop d’accord, mais dans son esprit, au moins, ils envisagent de se marier. Rachel m’a toujours soutenu, et je crois qu’elle nous soutiendra tous les deux.

– Et Scott ?

– Il est très protecteur envers toi, et il sait que j’ai été quelque peu libertin, donc...

– Tu n’étais pas libertin, tu étais simplement seul.

Il l’embrassa doucement.

– C’est très gentil de ta part, mais on sait très bien l’un comme l’autre que ce n’est pas vrai.

Ils s'étendirent tous les deux, et Julia posa la tête sur son torse, y faisant courir sa main. Elle se mit à chuchoter pour elle-même en réfléchissant à ce qu'il lui avait dit. Au fait qu'il tenait à elle et qu'il voulait la vénérer. C'étaient sans doute là les paroles les plus importantes qu'elle ait jamais entendues. Elle suivit le contour de son tatouage du bout des doigts.

Il posa aussitôt la main sur la sienne.

– Ne fais pas ça, lâcha-t-il en repoussant ses doigts.

– Désolée. C'est quoi, « M.A.I.A. » ? (Elle l'entendit retenir son souffle.) Je n'avais pas l'intention de te poser la question, mais on est en train de se raconter nos secrets, alors...

Il commença à se frotter les yeux avec sa main disponible.

– Maia, c'est un prénom.

Il avait pris un ton sec.

– Tu... l'aimes ?

– Bien sûr que je l'ai aimée.

– Vous êtes restés longtemps ensemble ?

Il toussa.

– Ce n'est pas ce que tu crois.

Elle le serra très fort et ferma les yeux.

Mais Gabriel resta éveillé un long moment, les yeux rivés sur le plafond.

Le lendemain matin, quand Julia ouvrit les yeux, Gabriel était assis au bord du lit, habillé, le regard posé sur elle.

– Bonjour, lui sourit-elle.

Il se pencha pour l'enlacer.

– Ça fait un moment que je suis levé, mais je suis revenu il y a un instant pour vérifier que tout allait bien. Tu es très paisible quand tu dors.

Il l'embrassa tendrement avant de se diriger vers le placard pour y récupérer un pull.

Julia se tourna sur le ventre et le guigna sans vergogne, admirant la façon dont la chemise de son costume glissait sur ses épaules. De son poste d'observation, elle pouvait également voir ses fesses, dans son jean noir.

Quel joli petit cul, se dit-elle.

Gabriel lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Pardon ?

– Je n'ai rien dit.

Il fit une espèce de grimace, comme s'il voulait réprimer un sourire.

– Ah bon ?

Il s'approcha et se pencha au-dessus d'elle pour lui chuchoter à l'oreille :

– J'ignorais que tu étais attirée par les fesses...

– Gabriel !

Quelque peu embarrassée de s'être fait surprendre, elle lui donna une légère tape sur le bras, et ils éclatèrent de rire tous les deux.

Il la saisit par la taille et la hissa sur ses genoux.

– Quoi qu'il en soit, j'aimerais que tu saches que mon postérieur en est flatté.

– Oh, vraiment ?

Elle haussa un sourcil.

– Au plus haut point. Il me charge de te transmettre ses salutations et, ah, il est impatient de faire ta connaissance d'une façon un peu plus... personnelle, à Florence.

Elle secoua la tête et se pencha pour qu'il l'embrasse. Il lui accorda un baiser bref mais tendre, avant de se retirer.

Il prit soudain un air des plus sérieux.

– Il faut que je te parle de deux ou trois choses.

Elle se mordilla la lèvre et attendit.

– Simon s'est fait arrêter, et il est sous le coup de plusieurs chefs d'inculpation. Son père a envoyé l'avocat de la famille à son secours, et, d'après la rumeur, on s'acheminerait vers un accord.

– C'est vrai ?

– Apparemment, le sénateur aimerait éviter que cette histoire sordide soit reprise par les médias. Scott a contacté le procureur, qui lui a garanti que cette affaire serait traitée en priorité. Mon frère a insisté sur le fait que l'on espérait tous le voir aller en prison et non dans une sorte de foyer de réinsertion. Mais compte tenu de ses relations, je crois que c'est peu probable.

Julia se promet de remercier Scott d'avoir pris sa défense.

– Et toi ? Tu risques quelque chose ?

Il sourit.

– L’avocat de la famille Talbot a menacé de porter plainte contre moi. Heureusement, Scott a pu avoir avec lui une discussion aussi brève que profitable, et lui a fait remarquer que la presse serait très intéressée d’écouter ma version des faits, ainsi que la tienne. Il a donc décidé d’abandonner les poursuites. Il va sans dire que tout le monde en a assez de Simon.

Elle ferma les yeux et expira lentement. L’idée qu’il puisse arriver quelque chose à Gabriel lui était insupportable, d’autant que c’était à cause d’elle qu’il était impliqué dans cette affaire.

– Il faut que j’aie me doucher et m’habiller, déclara-t-elle en rouvrant les yeux.

Il lui lança un regard brûlant et fit courir un doigt le long de son bras.

– J’adorerais vraiment prendre une douche avec toi, mais j’ai bien peur que toutes mes relations ne s’en indignent.

Julia fut parcourue par un frisson.

– Eh bien, je ne vous permettrai pas d’indigner vos relations, professeur Emerson.

– Vous avez raison, Mlle Mitchell. Ce serait des plus choquant. Vraiment. Ainsi, dans l’intérêt de la bienséance, mon fessier, si flatté soit-il, et moi-même renonçons à nous doucher avec vous. (Il se pencha, le regard brillant.) Pour le moment.

Elle éclata de rire, et il la laissa faire ses ablutions.

Quand elle regagna sa chambre après s’être douchée, elle croisa Gabriel dans le couloir.

– Il y a un problème ?

Il secoua la tête.

– Je voulais m’assurer que tu n’avais pas trébuché ou quoi que ce soit de ce genre. Où sont tes béquilles ?

– Dans ma chambre. Ça va, Gabriel.

Elle passa devant lui en boitant. Elle s’empara de sa brosse, entreprenant maladroitement de coiffer ses longs cheveux emmêlés.

– Laisse-moi t’aider.

Il s’approcha et lui prit la brosse des mains.

– Tu vas me brosser les cheveux ?

– Pourquoi pas ?

Il tira une chaise et lui fit signe de s’asseoir avant de se poster derrière elle et d’enfoncer lentement les doigts dans sa crinière, du sommet de son crâne à la pointe de ses cheveux, afin de la démêler.

Elle ferma les yeux.

Il continua un moment avant de s’approcher de son oreille.

– Ça te plaît ?

Elle acquiesça, sans se donner la peine d’ouvrir les yeux.

Il secoua la tête en gloussant. Elle était si facile à satisfaire, et il mourait d’envie de lui faire plaisir. Dès qu’il eut achevé son travail de démêlage, il lui passa délicatement la brosse dans les cheveux, lentement, mèche après mèche.

Jamais, même dans ses rêves les plus fous, Julia ne s’était représenté Gabriel en coiffeur. Mais il y avait quelque chose d’inné dans sa façon de la toucher, et le contact de ses longs doigts dans sa chevelure lui réchauffait le cœur. Elle ne pouvait qu’imaginer les joies qui l’attendaient à Florence, quand elle pourrait profiter pleinement de lui. Nu. Elle croisa rapidement les jambes.

– Serais-je en train de vous faire de l’effet, Mlle Mitchell ? chuchota-t-il d’un ton mielleux.

– Non.

– Alors, je ne dois certainement pas bien m’y prendre. (Il réprima un gloussement et se mit à lui brosser les cheveux encore plus lentement, pressant ses lèvres sur le bord de son oreille.) Même si mon objectif est avant tout de vous faire sourire.

– Pourquoi es-tu si gentil avec moi ?

Il s’interrompit.

– Quelle étonnante question !

– Je suis sérieuse, Gabriel. Pourquoi ?

Il enfonça de nouveau les doigts dans sa chevelure.

– Tu es toi-même gentille avec moi depuis notre première rencontre. Pourquoi ne pourrais-je pas l’être aussi ? Ne crois-tu pas que tu mérites d’être traitée avec gentillesse ?

Elle préféra ne pas insister. Même si elle avait été à cran la veille, elle se rappelait parfaitement lui avoir avoué son amour à l’hôpital. Mais sa déclaration était restée sans réponse.

C’est suffisant, songea-t-elle. Ses actes, sa gentillesse, sa protection... C’est plus que suffisant. Il est inutile qu’il me le dise.

Elle l’aimait tant qu’elle en souffrait. Elle l’avait toujours aimé, et ce sentiment avait toujours été si ardent, même pendant ses heures les plus sombres, que sa luminosité était toujours aussi vive. Mais Gabriel ne semblait pas sur la même longueur d’onde.

Quand il en eut terminé avec sa chevelure, il insista pour lui faire à manger. Peu après, ils se retrouvèrent tous les deux dans la cuisine, à faire des projets pour la soirée. Jusqu’à ce que la sonnerie du téléphone retentisse et que Richard entre dans la pièce, le téléphone à la main.

– C’est ton père, annonça-t-il en tendant le combiné à Julia.

Gabriel l’intercepta et plaqua la main sur le micro.

– Tu n’es pas obligée de lui parler. Je m’en charge, si tu veux.

– Il va falloir que l’on discute, un jour ou l’autre.

Elle se laissa glisser du tabouret de bar et se dirigea vers la salle à manger en clopinant avec ses béquilles.

Richard secoua la tête en se tournant vers son fils.

– Tu n’as pas le droit de te dresser entre Tom et Julia.

– On ne peut pas dire qu’il ait été un bon père.

– C’est le seul qu’elle ait. Et elle est elle-même la lumière de sa vie.

Gabriel plissa les yeux.

– S’il tenait tant que ça à elle, il l’aurait protégée.

Richard lui posa la main sur l’épaule.

– Il arrive que les parents commettent des erreurs. Il est aussi plus simple, parfois, de faire l’autruche que d’admettre que son enfant a des ennuis. Et que c’est sa faute. J’en sais quelque chose.

Gabriel fit la moue mais s’abstint de tout commentaire.

Au bout de dix minutes, Julia revint. Malgré la présence de Richard dans la cuisine, Gabriel l’étreignit et l’embrassa sur la joue.

– Tout va bien ?

– Mon père veut m’inviter à dîner ce soir, laissa-t-elle échapper.

Richard sembla prendre cela comme le signal de son départ. Il se retira donc dans son bureau, à l’étage.

– Tu as envie de le voir ?

– Ça risque d’être gênant, mais je lui ai promis d’y aller.

– Rien ne t’y oblige, Julianne. Je t’invite au restaurant, moi, si tu préfères.

Elle secoua la tête.

– Il essaie de faire des efforts, Gabriel. C'est mon père. Il faut que je lui laisse une chance.

Il secoua la tête, l'air contrarié, mais préféra éviter d'insister.

À 18 heures précises, Tom Mitchell se présenta sur le seuil des Clark, vêtu d'une chemise, d'un pantalon de costume, et d'une cravate sur laquelle il tirait nerveusement. Il n'avait pas l'habitude d'en porter. Mais pour Julia...

Richard l'accueillit et le fit entrer dans la salle de séjour, discutant avec lui en attendant que Julia descende.

– Tu es certaine de vouloir y aller ?

Gabriel, étendu sur son lit, regardait Julia mettre du rouge à lèvres devant le miroir de son poudrier.

– Je ne vais pas faire faux bond à mon propre père. D'ailleurs Rachel emmène Richard voir une comédie romantique au cinéma, et toi, tu sors avec les garçons. Je n'ai pas envie de rester toute seule ici.

Il bondit du lit et s'approcha d'elle pour l'enlacer.

– Tu ne serais pas seule. Tu serais avec moi. Et je sais comment divertir une jeune femme. (Il se mit à lui faire des baisers mouillés derrière l'oreille pour tenter de la convaincre.) Tu es éblouissante, lui chuchota-t-il.

Elle rougit.

– Je te remercie.

– Rachel t'a trouvé un foulard ?

Il suivit du bout du doigt le contour d'un carré Hermès en soie bleue que sa sœur avait ingénieusement enroulé autour du cou de la jeune femme afin de dissimuler sa morsure.

– Il appartenait à Grace, précisa-t-elle. C'était un cadeau de Richard.

– Il a toujours aimé la gâter. Surtout à Paris.

– Tu lui ressembles beaucoup.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser sur la joue.

– Attends qu'on soit à Florence.

Il l'attira contre lui et l'embrassa passionnément.

– Sinon, qu'as-tu prévu de faire avec les garçons ? Un... club de strip-tease ?

Elle lui lança un regard sous ses cils, l'air par trop craquant.

Il fronça les sourcils.

– Tu m'en crois capable ?

– Ce n'est pas ce que font les garçons quand ils sortent ?

Il lui caressa la joue du dos de sa main.

– Tu crois que Rachel aurait approuvé une telle sortie ?

– Non.

– Et moi ? Tu crois que j'en aurais eu envie ? (Elle détourna les yeux et s'abstint de toute réponse.)

Pourquoi irais-je regarder d'autres femmes alors que la plus jolie d'entre elles partage ma couche nuit après nuit ? protesta-t-il en l'embrassant. La seule femme que je rêve de voir nue, c'est toi.

Elle se mit à glousser.

– C'était quoi, ma question ? Je ne me rappelle plus ce que je t'ai demandé.

Il prit un air satisfait.

– Bien. Approche.

Plus tard dans la soirée, quand la maison fut plongée dans l'obscurité et que tout le monde fut couché, Julia se faufila dans la chambre de Gabriel, revêtue d'une simple chemise de nuit bleue. Il était assis sur son lit, en pleine lecture. Torse nu, lunettes sur le nez, il avait les genoux remontés de manière décontractée.

– Tiens, salut, toi. (Il reposa *La Fin d'une liaison* sur sa table de chevet.) Tu es ravissante.

Elle déposa ses béquilles d'un côté et désigna sa chemise de nuit d'un air reconnaissant.

– Merci d'être allé chercher mes affaires chez mon père.

– De rien.

Il lui tendit la main, et elle se glissa dans le lit à son côté.

Il l'embrassa et remarqua qu'elle portait encore le carré Hermès de Grace. Il tira sur une extrémité.

– Pourquoi ne l'as-tu pas enlevé ?

Elle baissa les yeux.

– Je ne veux pas que tu voies ma cicatrice.

Il lui souleva le menton.

– Inutile de me cacher quoi que ce soit.

– Ce n'est pas beau à voir. Et je n'ai pas envie de te rappeler cet épisode.

Il la regarda droit dans les yeux, puis défit lentement son foulard. Il tira dessus de sorte qu'il lui effleure délicatement la nuque avant de retomber dans sa main. Elle eut la chair de poule en sentant la soie sur son cou, sans parler du regard pénétrant de Gabriel. Il déposa le carré sur la table de nuit et se pencha vers Julia pour l'embrasser à de multiples reprises sur sa marque de morsure.

– On a tous les deux des cicatrices, Julianne. Les miennes ne sont simplement pas physiques.

– J'aurais préféré qu'on n'en ait pas, soupira-t-elle. J'aurais bien aimé être parfaite.

Il secoua la tête d'un air attristé.

– Tu aimes Le Caravage ?

– Énormément. Sa représentation du *Sacrifice d'Isaac* est ma toile préférée.

Il hocha la tête.

– J'ai toujours préféré *L'Incrédulité de saint Thomas*. Richard en a une copie dans son bureau. Je l'ai vue aujourd'hui encore.

– J'ai toujours trouvé ce tableau... étrange.

– C'est parce qu'il l'est. Jésus apparaît à saint Thomas après la Résurrection, et celui-ci met le doigt dans sa blessure au côté causée par la lance. Cela donne matière à réflexion.

Julia n'ayant pas constaté cette profondeur, elle se garda de tout commentaire.

– Si tu veux voir disparaître tes cicatrices, Julianne, tu peux attendre longtemps. Elles sont éternelles. C'est cette toile du Caravage qui me l'a fait comprendre. Elles guérissent, et il arrive que l'on en vienne à les oublier, mais elles sont indélébiles. Même Jésus les a conservées. (Il se frotta le menton d'un air songeur.) Si je m'étais donné la peine de cesser de me montrer égoïste, je m'en serais rendu compte bien plus tôt. Et j'aurais traité Grace et ma famille avec un peu plus d'attention. J'aurais pris un peu plus soin de toi en septembre et en octobre derniers. (Il s'éclaircit la voix.) J'espère que tu me pardonneras un jour toutes les cicatrices que je t'ai causées. Je sais qu'elles sont nombreuses.

Elle se glissa sur ses genoux et l'embrassa avec vigueur.

– Ça fait longtemps que tu es pardonné, même si tu ne m’as pas vraiment laissé de cicatrices. Je t’en prie, n’en parlons plus.

Les deux – presque – amants partagèrent un moment de silence avant que Gabriel ne lui demande comment s’était déroulée sa soirée.

Elle sembla soudain gênée.

– Il a pleuré.

Il haussa les sourcils. *Tom Mitchell a pleuré ? Incroyable...*

– Il m’a décrit l’état dans lequel il a trouvé la maison. Et quand je lui ai raconté ce qui s’était passé avant que tu ne viennes me secourir, il a fondu en larmes. Je lui ai parlé de nos disputes et de la manière dont Simon avait l’habitude de me traiter. Et il s’est remis à pleurer. En plein milieu du restaurant chic. (Elle secoua la tête.) On a pleuré tous les deux. C’était n’importe quoi.

Il repoussa une mèche de cheveux de son visage pour mieux la voir.

– Je suis désolé.

– J’avais deux ou trois choses à lui dire, et il m’a écoutée. Sans doute pour la première fois de ma vie. Du moins, il a essayé. C’est déjà un grand pas. Et ensuite, on a parlé de toi. Il voulait savoir depuis combien de temps on se fréquentait.

– Et que lui as-tu répondu ?

– Je lui ai dit que ça ne faisait pas longtemps mais que je... t’appréciais. Que tu avais beaucoup fait pour moi et que je tenais à toi.

– Tu lui as dit ce que je ressentais pour toi ?

Elle prit un air intimidé.

– Eh bien, j’ai omis de lui révéler que tu mourais d’envie de me faire l’amour à Florence, mais je lui ai dit que j’avais l’impression que tu m’aimais bien.

Il fronça les sourcils.

– Que je t’aime bien ? Vraiment, Julianne, c’est tout ce que tu penses de moi ?

Elle haussa les épaules.

– C’est mon père. Il n’a sans doute pas envie d’en savoir davantage. Il m’a demandé si tu te droguais encore et s’il t’arrivait toujours de te battre. Et si tu m’étais fidèle.

Le voyant grimacer, elle l’étreignit fortement.

– Bien sûr, je lui ai dit que tu étais un citoyen modèle et que tu me traitais comme une princesse. Que je ne te méritais pas.

– Eh bien ça, c’est un mensonge. (Il l’embrassa sur le front.) C’est moi qui ne te mérite pas.

– Ne dis pas de bêtises.

Ils s’embrassèrent pendant un long moment, et Gabriel finit par ôter ses lunettes et les déposer sur son livre. Il éteignit et se blottit voluptueusement contre elle.

Au moment même où ils commençaient tous les deux à s’endormir, elle chuchota :

– Je t’aime.

N’obtenant aucune réponse, elle présuma qu’il devait déjà dormir. Elle poussa un léger soupir et ferma les yeux, se calant contre son torse. Elle le sentit passer un bras puissant autour de sa taille, l’immobilisant.

Elle l’entendit prendre une profonde inspiration et retenir son souffle.

– Moi aussi je t’aime, Julianne Mitchell.

Le lendemain matin, quand Julia se réveilla, elle sentit quelque chose de chaud sur sa poitrine, et un souffle délicat sur sa nuque. En y regardant de plus près, elle se rendit compte que Gabriel avait la main posée sur son sein droit. Elle tenta de se libérer de son emprise en gloussant.

Il poussa un grondement, réveillé par ses mouvements.

– Bonjour, Gabriel.

– Bonjour, beauté.

Ses lèvres trouvèrent sa joue, et il l’embrassa.

– J’en déduis que tu as... bien dormi.

– Très bien, et toi ?

– Bien aussi, je te remercie.

– Ça t’ennuie ?

Il la caressait doucement par-dessus sa chemise de nuit.

– Non. C’est agréable.

Elle se retourna pour lui faire face.

Il glissa la main dans le creux de son dos pour pouvoir l’embrasser.

– Julianne. (Il repoussa quelques mèches de ses yeux.) Il faut que je te dise quelque chose.

Elle fronça les sourcils. Il les lui caressa d’un doigt, tentant d’adoucir ses rides et d’apaiser son inquiétude.

– Ne fais pas cette tête, c’est une bonne nouvelle. Du moins, je l’imagine.

Elle le regarda d’un air interrogateur.

Il avait les yeux sombres et l’air sérieux.

– Je t’aime.

Elle ne put s’empêcher de ciller avant d’esquisser un sourire.

– Moi aussi, je t’aime. J’ai cru entendre des voix, quand tu me l’as dit hier soir.

Il l’embrassa tendrement.

– Moi non plus, je n’étais pas certain que tu m’aies entendu.

– Tu sais que tu me l’as déjà dit ?

– Quand ?

– Le soir où je t’ai sauvé des griffes de Christa. Je t’ai aidé à te coucher, et tu m’as appelée « Béatrice ». Tu m’as dit que tu m’aimais.

Il déglutit bruyamment.

– Julianne, je suis désolé d’avoir mis tant de temps à te le dire clairement.

Elle enroula ses bras autour de son cou et pressa son front contre son menton rugueux.

– Merci.

– Non, ma chérie, c’est à moi de te remercier. C’est la première fois que je... ressens ce genre de chose. Ça me donne une idée du temps que j’ai perdu.

Il prit un air attristé.

Elle l’embrassa doucement.

– Il fallait qu’on mûrisse tous les deux. C’est mieux comme ça.

– Je regrette la façon dont j’ai traité toutes ces femmes. Et d’avoir perdu mon temps avec elles. Tu comprends, hein ?

– Je regrette d’être sortie avec « lui ». Mais on n’y peut plus grand-chose, à présent, à part s’estimer heureux de s’être retrouvés.

– J’aurais bien aimé pouvoir passer la journée au lit, déclara-t-il d’un ton soudain mélancolique. Elle éclata de rire.

– Il me semble que ça pourrait « indigner tes relations »...

– C’est probable. Qu’ils aillent se faire voir !

Ils rirent de bon cœur, jusqu’à ce que leur joie fasse place à des baisers passionnés.

Elle fut la première à se détacher.

– Je peux te poser une question ?

Il serra les dents.

– Naturellement.

Ne te montre pas trop curieuse, Julianne. Je ne peux pas tout te raconter chez Richard.

– Quel genre de sous-vêtements féminins préfères-tu ?

Il se détendit immédiatement et se fendit d’un rictus.

– Tu me demandes ça parce que... tu fais un sondage ?

Il pouffa en lui prenant la main et en lui déposant des baisers sur les jointures.

Elle baissa les yeux sur leurs mains jointes.

– J’aimerais aller faire quelques courses avant de repartir. Je me demandais ce que tu aimais.

Il lui lança un regard ardent chargé de désir.

– Je suis un homme, Julianne. Si je devais te dire quels sont mes sous-vêtements préférés, je te dirais bien « pas de sous-vêtements ». (Il lui releva le menton pour pouvoir la regarder dans les yeux.) Tu es magnifique. Quand je m’imagine avec toi, je passe mon temps à admirer ta beauté : ton visage, tes épaules, tes seins... chaque parcelle de ton corps. Tes courbes et ta peau crème et rosée, tout ce que je meurs d’envie de vénérer.

Il la poussa doucement sur le dos pour pouvoir la chevaucher, un genou de chaque côté de ses hanches.

– Je voudrais que tu portes un ensemble dans lequel tu te sentes belle et à l’aise, parce que c’est comme ça que j’ai envie que tu sois quand on est ensemble.

Il l’embrassa âprement.

Quand il s’arrêta, elle lui lança un regard espiègle.

– Un ensemble aussi confortable qu’une tenue de yoga Lululemon ?

Il sembla déconcerté.

– J’ignore ce dont il s’agit, mais si tu t’y sens à l’aise, je suis certain que je n’y verrai aucune objection.

Elle tendit le cou pour lui effleurer le nez avec le sien.

– Tu es adorable, tu le savais ? Mais ma question était sérieuse. J’aimerais bien choisir quelque chose qui te plaise.

– Si c’est toi qui le portes, tout ce que tu achèteras me plaira.

Il l’embrassa de nouveau, s’offrant cette fois le luxe de rapprocher son torse nu de celui de la jeune femme sans pour autant la toucher. Ils ressentirent tous les deux une décharge de chaleur et d’électricité, et Julia fut bientôt à bout de souffle.

– Une couleur ? haleta-t-elle. Un style préféré ?

Elle se mit à rougir quand il lui caressa les joues en riant.

– Eh bien, disons ni rouge ni noir.

– Il me semblait que c’étaient des couleurs courantes. Elles sont censées être attirantes.

Il se tourna sur le côté pour pouvoir lui chuchoter à l'oreille.

– Je suis déjà conquis. Je suis séduit, convaincu et très, très excité.

Il faisait à présent très chaud dans la chambre, au point qu'elle en oublia la question qu'elle voulait lui poser ensuite. Elle finit par revenir.

– Alors, ni noir ni rouge. Tu as une couleur préférée ?

– Tu es têtue, hein ? Il me semble que des couleurs claires t'iraient bien : blanc, rose, bleu... Je suppose que je peux t'avouer que je t'ai déjà imaginée dans un ensemble classique, avec ta chevelure tombant en cascade sur tes épaules. Mais peu importe mon avis, c'est le tien qui compte. Et c'est à toi de choisir. (Il esquissa un sourire.) Bien sûr, je profiterais peut-être du fait qu'on soit là-bas pour t'offrir un article ou deux. Mais, pour notre première fois, c'est toi qui choisis. Prends une tenue dans laquelle tu te sentiras spéciale, sexy et précieuse. C'est ce que je veux, parce que je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime.

Quand elle leva la tête pour lui adresser un sourire, il crut que son cœur allait fondre. Elle porta la main à son visage, lui caressant le menton avec le pouce, et il s'appuya contre sa main en fermant les yeux. Quand il les rouvrit, elle constata qu'ils étaient clairs, brillants et avides.

Elle dut détourner le regard.

– Il faut que j'aie me préparer. On a combien de temps avant de partir pour Philadelphie ?

Il se mit à la couvrir de baisers, d'une épaule à l'autre.

– On part (un baiser) après (un baiser) le petit (un baiser) déjeuner. Notre vol est à l'heure du dîner (un baiser), et il ne faut pas arriver trop tard (deux baisers) à l'aéroport.

Elle l'embrassa à son tour et disparut dans le couloir avec ses béquilles.

En bas, Richard s'affairait avec une certaine frénésie, préparant et servant le petit déjeuner dominical pour le reste de sa famille affamée. Scott dévorait tout ce qui se trouvait à sa portée, Rachel et Aaron étudiaient des photos de salles de réception à Philadelphie sur le BlackBerry d'Aaron.

– Les voilà ! les accueillit Rachel quand son frère et sa meilleure amie firent leur apparition dans la cuisine.

– Il faut que je te rende ça, chuchota Julia en commençant à dénouer son foulard.

– Garde-le. Grace aurait voulu que tu le conserves.

Julia étreignit son amie. Une fois de plus, elle fut reconnaissante pour sa générosité, et aussi pour Grace, dont la présence bienveillante ne semblait jamais faire défaut.

– Tu as l'air radieuse, ce matin, la complimenta Scott en lui servant un verre de jus d'orange tandis qu'elle s'asseyait.

– Parce que je suis heureuse. Vraiment.

– J'espère qu'il te traite bien, lui chuchota-t-il en prenant un air sérieux.

– Il a changé, Scott. Il... m'aime.

Elle lui avait répondu à voix basse pour que personne d'autre ne puisse l'entendre.

Il lui lança un regard étonné.

– Je n'en reviens pas, marmonna-t-il. (Il ne sut plus trop bien comment se comporter et préféra changer de sujet.) Simon était censé assister à une audience de remise en liberté sous caution, hier. Son avocat a tenté de le faire libérer. (Il lui lança un regard prudent.) Je n'ai pas réussi à savoir quelle décision le juge a prise.

Il fallut un moment à Julia pour assimiler ses paroles, mais quand elle y parvint enfin, elle fut prise d'une crise d'angoisse, et renversa son jus de fruit, transformant son petit déjeuner en soupe à l'orange.

Elle cligna rapidement des yeux, tentant de retrouver son calme, et de récupérer ce qu'il était encore possible de sauver, s'en voulant d'être une telle boule de nerfs.

Gabriel doit en avoir assez de me voir renverser des choses. Je suis vraiment bête.

Avant qu'elle n'ait pu se lever, elle leva les yeux sur un regard saphir préoccupé. Gabriel lui tendit la main, la prit dans ses bras et la reposa sur un autre tabouret de bar, l'embrassant subrepticement sur le front.

– Tu es en sécurité à présent, lui chuchota-t-il. Je ne le laisserai pas t'approcher.

Pour faire bonne mesure, il lui caressa les bras d'un geste réconfortant.

Pendant que Richard préparait une nouvelle gaufre, Gabriel récupéra ce qu'il restait du petit déjeuner de la jeune femme et se dirigea vers l'évier.

– Je m'en occupe. Reste avec ta copine, intervint Scott d'un ton bourru, juste derrière lui. Et je m'excuse.

Personne ne remarqua le subtil changement entre les deux frères, le fils prodigue et le plus fidèle. Leurs regards se croisèrent, pleins de compréhension et peut-être même de pardon. Reconnaisant, Gabriel hocha la tête et prit place à côté de Julia, la prenant par la taille et lui murmurant à l'oreille des paroles apaisantes jusqu'à ce qu'elle cesse de trembler.

Il fallait qu'il l'emmène le plus loin possible de Selinsgrove.

Une fois dans la voiture, Julia ferma les yeux et poussa un soupir de soulagement. La matinée avait été très éprouvante. Il lui était toujours difficile de faire ses adieux à sa famille adoptive. Et le fait d'avoir quitté son père après les événements du week-end l'avait épuisée.

– Tu es triste de partir ?

Gabriel lui caressa la joue.

Elle ouvrit les yeux.

– D'un côté je n'ai pas envie de partir, mais d'un autre j'ai hâte que tout ça soit derrière moi.

– Je ressens la même chose.

– Que t'a dit mon père en te serrant la main ?

Il remua sur son siège.

– Il m'a remercié. Il m'a dit que cette ordure aurait pu te faire énormément de mal. (Il entrecroisa ses doigts avec ceux de Julia, porta ses mains à ses lèvres et les embrassa.) Il m'a demandé de faire attention à sa petite fille et m'a fait comprendre que tu étais tout pour lui.

Une larme roula sur la joue de la jeune femme. Elle l'essuya et regarda par la vitre de la portière. La situation avait vraiment changé, avec son père.

Dans l'avion qui les emmenait à Toronto, Julia se blottit contre Gabriel, oubliant son travail et préférant poser la tête sur son épaule.

– Il faut que je songe à organiser notre voyage, déclara-t-il en lui déposant un baiser sur la tête.

– On part quand ?

– J'avais prévu de partir le plus tôt possible après la fin des cours, le vendredi. Mais si tu viens, il va falloir que j'attende que Katherine te remette ton diplôme. Ma conférence a lieu le 10 décembre. Tu crois qu'on pourrait partir le 8 ?

– J'imagine. J'ai des dissertations à rendre le vendredi, et Katherine attend que je lui remette le brouillon d'une partie de ma thèse le même jour. En partant du principe qu'elle me remettra mon diplôme quelques jours plus tard, je serais sans doute libre le 8. Quand prévoyais-tu de revenir ?

Il l'enlaça, tandis qu'elle gardait la tête sur son épaule.

– Rachel insiste pour que tout le monde soit présent à Noël. Y compris toi. Il faudra donc qu'on parte d'Italie le 23 ou le 24 et qu'on aille directement à Philadelphie, sans passer par Toronto. À

moins que tu ne préfères passer Noël en Italie avec moi.

Elle éclata de rire.

– Pas si c’est pour s’exposer à l’ire de Rachel. Et mon père veut me voir, même s’il sait que je ne peux pas rester chez lui.

Elle frissonna involontairement.

Il la serra contre lui.

– Alors, tu peux rester avec moi. On réservera une chambre à l’hôtel. Plus jamais je ne dormirai dans une autre chambre que toi, à l’autre bout du couloir. (Elle se mit à rougir avant d’esquisser un sourire.) On va pouvoir rester deux semaines à Florence. Sinon, on peut aussi aller à Venise ou Rome, si tu préfères. On a également la possibilité de louer une villa en Ombrie. Je connais un endroit magnifique près de Todì. J’adorerais te le faire découvrir.

– Tant que je t’ai auprès de moi, mon amour, peu importe où je me trouve.

Il serra momentanément les lèvres.

– C’est gentil, murmura-t-il.

– Rachel envisage de se marier fin août, si la salle qu’ils veulent louer est disponible. Je me demande pourquoi elle veut attendre si longtemps.

Julia tentait de savoir si Gabriel avait des informations à ce sujet.

Il haussa les épaules.

– La connaissant, il va lui falloir des mois pour s’assurer que tout le monde soit au courant et que CNN veuille bien diffuser un reportage sur l’événement.

Ils se mirent tous les deux à rire.

– J’ai l’impression qu’elle ne veut pas tarder à fonder un foyer, poursuivit-elle. Je me demande ce qu’en pense Aaron.

– Il l’aime. Il veut l’épouser. Il est probablement ravi à l’idée que l’amour de sa vie puisse porter son enfant.

Il se tut un moment puis se tourna vers elle.

– Julianne, ça t’ennuie que je ne puisse pas...

– Pas vraiment. Du moins, pas pour l’instant. J’ai l’intention de terminer ma maîtrise, puis de travailler à mon doctorat. J’adorerais pouvoir enseigner. (Elle haussa les épaules.) C’est sans doute l’avantage de fréquenter une femme plus jeune.

Il gloussa.

– Tu me fais passer pour un vieux croulant. Tu te rends compte que lorsque tu auras trente ans, si ce n’est plus tôt, tu risques de changer d’avis. Et, quand ça se produira...

Elle secoua la tête en fronçant les sourcils.

– Que veux-tu que je te dise ? Que je ne veux plus de toi ? Ce n’est pas dans mon intention. Je t’aime, Gabriel. Comme tu es. Je t’en prie, ne me repousse pas alors qu’on commence seulement à se rapprocher. (Elle ferma les yeux.) Ça me fait mal.

– Pardonne-moi, chuchota-t-il en embrassant le dos de la main.

Elle tenta de se détendre, exténuée par les émotions de cette journée.

Il se frotta les yeux pour mieux réfléchir, mais se rendit bientôt compte qu’il lui faudrait passer du temps loin d’elle pour pouvoir y parvenir.

Je n’aurai pas besoin de te repousser quand je te parlerai de Paulina...

*

* *

Le semestre s'achevait à la fin de la première semaine de décembre. Les journées furent relativement calmes, dans l'ensemble. Gabriel et Julia s'évitèrent soigneusement. Chaque soir, il préparait dans son immense appartement la conférence qu'il allait donner à la galerie des Offices, pendant qu'elle travaillait sans compter à ses dissertations et à son mémoire dans son minuscule terrier.

Ils s'envoyaient des SMS sans discontinuer.

« Tu me manques, chérie. Tu viens ? Je t'aime, G. »

Julia sourit de telle sorte à l'écran de son iPhone que l'appareil aurait pu en rougir. Puis elle saisit sa réponse.

« Toi aussi, tu me manques, G. Je termine une disserte pour ce cours de dingue sur Dante. Je vais probablement passer une nuit blanche. Le prof est sexy, mais exigeant. Je t'aime, Julia. »

Elle reporta son attention sur son ordinateur portable pour continuer à préparer sa dissertation pour Katherine. Au bout de quelques minutes, son iPhone se remit à pépier.

« Tu as de la chance, ma chérie : suis un spécialiste de Dante. Pourquoi ne viendrais-tu pas chez moi, je t'aiderais... toute la nuit... Je t'aime, G. P.S. : Sexy à quel point ? »

Elle se mit à glousser et appuya sur « répondre ».

« Cher spécialiste de Dante, mon prof est sexy comme un dieu, chaud comme la braise et piquant comme du piment antillais. Je sais très bien comment se terminent les nuits blanches, avec toi. Mais j'ai du travail. On remet ça à vendredi ? Je t'aime. Ta Julia. Bisous. »

Elle contempla l'écran de son téléphone, attendant sa réponse. Mais celle-ci ne lui parvint que lorsqu'elle fut dans sa salle de bains.

« Ma chérie, ton prof doit effectivement valoir le détour. À cause de ton refus, j'ai l'impression d'être seul au beau milieu de l'océan de la Solitude, ce que j'essaie à présent d'oublier avec un verre de scotch et deux chapitres de Graham Greene. Mais tu t'es bien rattrapée avec tes bisous. Je t'aime, G. P.S. : Tu es belle comme Vénus, mais bien plus charmante. »

Elle sourit pour elle-même et lui renvoya un court message, lui confirmant à quel point elle l'aimait. Puis elle passa le reste de la soirée à travailler.

Ils finirent par se voir le mercredi suivant, lors de son dernier cours, que l'attitude inhabituelle de Christa Peterson rendit d'autant plus intéressant. Elle était calme. Elle était toujours vêtue à la dernière mode, ce jour-là avec une robe-pull en cachemire aubergine qui lui moulait de manière éhontée la poitrine et les fesses. Son maquillage était parfait, sa longue chevelure impeccable et soignée. Mais elle avait l'air amère, et ne prenait pas de notes. Apparemment sur la défensive, elle gardait les bras croisés sur sa poitrine généreuse.

Quand le Pr Emerson posa une question dont elle connaissait la réponse, elle refusa de lever la main. Quand il lui jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes pour voir s'il pouvait l'inciter à participer, elle se renfrogna et détourna le regard. S'il n'avait pas eu l'impression d'être au « Paradis » de Dante, il aurait commencé à se sentir gêné. Mais ce ne fut pas le cas.

Christa se fit remarquer non seulement par son silence, mais par une hostilité flagrante envers Julia, à qui elle lançait ses regards les plus venimeux.

– Qu'est-ce qui lui arrive ? s'enquit Julia auprès de Paul, dès la fin du cours.

Il se mit à ricaner.

– Elle s'est peut-être enfin rendu compte qu'Emerson n'acceptera jamais son projet de thèse et qu'il va lui falloir envisager une autre carrière. Il y a un club de strip-tease sur Yonge Street qui recherche du personnel. Elle a peut-être des arguments pour y travailler.

Ce fut au tour de Julia de se mettre à rire.

– Au fait, j’aime beaucoup ton foulard. Il te donne un air très français. (Il lui sourit avec bonhomie.) Un cadeau de ton petit copain ?

– Non, de ma meilleure amie, quand je suis rentrée.

– Eh bien, il te va à ravir.

Elle le remercia d’un sourire, et ils rangèrent tous les deux leurs livres avant de rentrer sous une légère averse de neige, en se racontant leurs Thanksgiving. Julia s’arrangea légèrement avec la vérité.

Le vendredi suivant, le Pr Emerson était d'une humeur massacrate. Il avait passé la quasi-totalité de la semaine sans Julianne, et avait dû la regarder s'éloigner avec Paul après son cours, sans même un regard dans sa direction. Il devait garder ses distances alors qu'il n'avait qu'une envie, la serrer dans ses bras et clamer sur tous les toits qu'il sortait avec elle. Comme il dormait nu dans l'obscurité, les démons lui avaient rendu visite, et il avait été assailli par des cauchemars. Cauchemars qu'il parvenait habituellement à éloigner rien qu'en pensant à elle, plus brillante que la plus étincelante des étoiles. Une étoile dont il allait bientôt devoir se séparer.

Il savait qu'il lui faudrait lui révéler ses secrets avant qu'ils n'embarquent à bord de l'avion. C'était la raison pour laquelle il regrettait d'avoir été contraint de passer sa dernière semaine – probablement – loin d'elle. Il avait modifié son billet et effectué toutes les réservations pour que Julianne puisse l'accompagner à Florence, mais il y avait mis peu d'entrain et s'était même fendu d'une assurance annulation, car il était vraiment persuadé qu'elle allait le quitter. Il appréhendait le moment où son regard innocent allait s'assombrir et où elle allait le rejeter, tant il était indigne d'elle. Mais il n'avait pas l'intention de la laisser faire don à son insu de son innocence à un démon. Il ne serait pas le Cupidon de Psyché.

Car ce serait pour le moins démoniaque.

Ce fut par conséquent avec une froideur non déguisée qu'il l'accueillit ce vendredi soir, quand elle arriva pour dîner. Il l'embrassa fraternellement sur le front et s'écarta pour l'inviter à entrer.

Abandonne toute espérance..., songea-t-il.

Julia comprit que quelque chose n'allait pas, et pas uniquement parce qu'elle entendait les accords du *Madame Butterfly*, de Puccini dans le séjour. D'ordinaire, Gabriel l'accueillait en l'embrassant passionnément avant même de lui avoir ôté son manteau. Cette fois, il se tenait là, évitant son regard, attendant qu'elle prenne la parole.

– Gabriel ? (Elle lui caressa la joue.) Il y a un problème ?

– Non, mentit-il en tournant la tête. Tu veux boire quelque chose ?

Elle résista à l'envie d'insister pour en savoir davantage et se contenta de lui demander un verre de vin. Elle espéra qu'il se montrerait plus avenant pendant le dîner.

Ce ne fut pas le cas. Il la servit en silence, et quand elle risqua quelques compliments polis au sujet du rosbif, il lui fit une réponse laconique. Elle lui apprit qu'elle avait terminé tout son travail du semestre et que Katherine Picton avait accepté de lui remettre son diplôme avant le 8 décembre. Pour toute réponse, Gabriel se contenta d'un hochement de tête, le regard perdu dans son verre de vin bientôt vide.

Elle ne l'avait jamais vu boire si vite. Elle l'avait déjà vu ivre le soir où elle était allée à son secours au *Lobby*, mais cette fois, c'était différent. Il n'était ni charmeur ni joyeux, mais tourmenté. À chaque verre, elle s'inquiétait un peu plus, mais, dès qu'elle ouvrait la bouche pour dire quelque chose, une lueur de tristesse dans le regard du professeur la poussait à y renoncer. À chaque verre, il devenait de plus en plus glacial, de plus en plus indifférent. À tel point que lorsqu'il voulut lui servir de la tarte aux pommes de sa gouvernante, elle repoussa son assiette et lui demanda de faire taire la Callas pour qu'ils puissent discuter.

Cela l'interpella, car la tarte et *Madame Butterfly* marquaient l'aboutissement de son souper. De son dernier souper.

– Tout va bien, déclara-t-il d'un ton vexé en se dirigeant vers la chaîne hi-fi pour interrompre la performance vocale de l'artiste.

– Cesse de me mentir, Gabriel. Il est évident que quelque chose te contrarie. Parle-moi. Je t'en prie.

En voyant Julianne, l'innocente Julianne, avec ses grands yeux noisette et ses sourcils à présent froncés, il fut anéanti.

Faut-il vraiment qu'elle soit si gentille ? Si généreuse ? Est-elle obligée de se montrer si compatissante ? D'avoir une si belle âme ?

Il se sentit de plus en plus coupable. Sans doute devait-il s'estimer heureux de ne pas être parvenu à la séduire. Elle s'en remettrait plus facilement, vu qu'ils n'avaient pas encore fait l'amour. Cela ne faisait que quelques semaines qu'ils étaient ensemble. Elle sécherait rapidement ses larmes et trouverait sans doute refuge dans les bras de quelqu'un de nettement plus constant et bienveillant, comme Paul.

Cette idée le rendait malade.

Sans un mot, il se dirigea vers le buffet et s'empara d'un des flacons et d'un verre de cristal. Il retourna à sa place et se servit deux doigts de scotch. Il vida la moitié de son verre en une gorgée et le reposa brutalement. Il attendit la sensation de brûlure dans sa gorge pour se calmer. Que le liquide lui donne du courage et des forces. Mais il allait lui en falloir nettement plus pour contrer sa douleur.

Il prit une profonde inspiration.

– J'ai des choses... désagréables à te dire. Et je sais que lorsque j'en aurai terminé, tu me quitteras.

– Gabriel, je t'en prie. Je...

– Laisse-moi parler, s'il te plaît. (Il se tira frénétiquement les cheveux.) Tant que j'en ai le courage.

Il ferma les yeux avant de prendre une nouvelle inspiration. Quand il les rouvrit, il la scruta d'un air de dragon blessé.

– Tu es assise en face d'un meurtrier.

Elle saisit parfaitement ses paroles, mais se refusa à les comprendre. Elle était persuadée d'avoir mal entendu.

– Non seulement suis-je un meurtrier, mais j'ai pris la vie d'un innocent.

« Si tu peux encore rester quelques minutes dans la même pièce que moi, je vais t'expliquer comment j'en suis arrivé là. (Il attendit une réaction, mais comme elle demeurait immobile, il poursuivit.) Comme tu le sais, j'ai passé ma maîtrise au Magdalen College. Ce que tu ignores, c'est que là-bas j'ai fait la connaissance d'une Américaine, Paulina.

Julia prit une brève inspiration, et Gabriel marqua un temps d'arrêt. Chaque fois qu'elle l'avait interrogé sur Paulina, il l'avait éconduite. Il avait tenté de lui faire croire qu'il ne s'agissait pas d'une menace, mais elle ne l'avait jamais cru. Bien sûr que Paulina était une menace à leur intimité naissante. Elle l'avait fait quitter la table en plein dîner, en octobre. Et avant de s'enfuir, il avait pris un air hagard et s'était mis à citer Lady Macbeth. Julia se mit à trembler en prévision de ce qui allait suivre.

– Paulina était étudiante en premier cycle. Elle était séduisante, grande et majestueuse avec sa chevelure blonde. Elle aimait raconter à tout le monde qu'elle descendait de l'aristocratie russe, une sorte d'Anastasia. On s'est liés d'amitié et on passait du temps ensemble à l'occasion, mais il n'y avait rien de physique. Je fréquentais d'autres filles, et elle se languissait pour un autre...

Il s'éclaircit nerveusement la voix.

– Quand j’ai eu mon diplôme, je suis allé à Harvard. On est restés en contact par e-mail pendant environ un an, de manière très désinvolté, et elle m’apprit qu’elle avait été acceptée à Harvard pour sa maîtrise. Elle étudiait pour devenir une spécialiste de Dostoïevski. Elle avait besoin d’aide pour trouver un logement, alors je lui ai parlé d’une place vacante dans mon bâtiment. Elle a emménagé en août.

Il dévisagea Julia d’un regard pénétrant. Elle acquiesça, tentant de dissimuler son anxiété.

– L’année où elle est arrivée a été la plus difficile que j’aie vécue. Pendant que je travaillais sur ma thèse, j’étais aussi l’assistant d’un professeur très exigeant. J’étais tout le temps au travail et je ne dormais pas beaucoup. C’est à cette époque que je me suis mis à la cocaïne.

Il baissa les yeux et commença à tambouriner des doigts contre la table.

– Le week-end, j’avais pris l’habitude d’aller boire avec les gars de ma classe. On se retrouvait impliqués dans des bagarres, à l’occasion. (Il se mit à ricaner.) On ne peut pas dire que j’avais une conduite exemplaire, et parfois, c’étaient nous-mêmes qui cherchions les ennuis, ce qui s’est révélé payant, quoi qu’il en soit, avec Simon.

Il se pencha en avant, posant les avant-bras sur ses genoux. Julia regarda ses jambes tressauter nerveusement. À chaque nouvelle phrase, il s’agitait davantage, lui indiquant qu’il approchait de plus en plus du bord du précipice où il avait dissimulé son secret.

– Un soir, quelqu’un a fait circuler de la coke. Je me suis demandé si ça pourrait m’aider à rester éveillé pour travailler. C’est comme ça que ça a débuté. Je m’en suis servi comme stimulant, et j’alternais avec l’alcool. Étant à Harvard, je croyais être un consommateur respectable qui ne se droguait que de manière récréative. Je pensais pouvoir maîtriser la situation. (Il poussa un profond soupir et baissa d’un ton.) J’avais tort.

« Paulina était constamment dans les parages. Elle frappait chez moi à toute heure, parce que je ne dormais jamais. Elle s’asseyait sur mon canapé pour lire, ou préparait du thé russe pendant que j’écrivais. Elle a commencé à me faire à manger. J’ai fini par lui donner une clé, puisqu’elle était tout le temps chez moi. Quand j’étais sous coke, je ne mangeais plus beaucoup. Si je continuais à m’alimenter, c’était uniquement pour elle.

Il prit alors un ton nettement plus grave, comme si la culpabilité qu’il avait en lui ne demandait qu’à jaillir. Il lut la question dans le regard de Julia et serra les dents.

– Elle était au courant, pour la cocaïne. Au début, j’ai tenté de le lui cacher, mais elle était constamment là. Finalement, j’ai laissé tomber, et j’ai commencé à en prendre devant elle. Elle s’en moquait.

Il évitait le regard de Julia, désormais. Il semblait avoir honte.

– Elle menait une existence protégée. Elle ne savait rien sur les drogues, ni sur bien d’autres sujets. J’avais une très mauvaise influence sur elle. Un soir, elle s’est déshabillée et a suggéré qu’on sniffe chacun une ligne en même temps. Je n’avais pas les idées claires, naturellement, et elle était nue...

Il secoua la tête et expira lentement, sans quitter ses mains des yeux.

– Je ne cherche aucune excuse. C’est ma faute. C’était une fille sympa qui avait l’habitude d’obtenir ce qu’elle voulait. Et elle avait envie de moi, le toxico d’en bas.

Il se frotta le menton du revers de la main, et Julia se rendit soudain compte qu’il ne s’était pas rasé ce matin-là.

Il remua sur sa chaise.

– Le lendemain matin, je lui dis que j’avais commis une erreur. Ça ne m’intéressait pas d’avoir une relation suivie. Avec la coke, j’avais besoin de sexe, même si j’étais de moins en moins satisfait. Le karma, j’imagine. J’avais pris l’habitude d’être avec une fille différente chaque week-end. Mais

quand je lui ai raconté tout ça, elle m'a dit qu'elle s'en moquait. Qu'importe ce que je pouvais lui dire, qu'importe à quel point je me comportais comme un abruti avec elle, elle continuait à venir. C'était comme ça. Elle se conduisait comme si elle était ma petite amie, et je me comportais comme si c'était une fille facile. Je me fichais éperdument d'elle. Je ne m'intéressais qu'à moi, à la drogue et à cette fichue thèse.

Julia sentit son cœur se serrer. Elle savait que Gabriel n'avait jamais recherché la compagnie des femmes. C'était un bel homme sensuel à l'extrême, et elles auraient fait n'importe quoi pour attirer son attention. Elle n'était pas ravie de son passé, mais elle l'avait accepté et s'était dit que cela n'avait aucune importance.

Mais pour Paulina, c'était différent. Elle l'avait su d'instinct, dès qu'elle avait entendu ce prénom. Même si elle était convaincue que Gabriel n'avait plus aucun lien avec elle, ce qu'il tentait de lui décrire lui semblait nettement plus sérieux qu'une liaison sans lendemain. Elle commença à se laisser gagner par le spectre pernicieux de la jalousie.

Gabriel se leva et se mit à faire les cent pas.

– Tout a brusquement cessé quand elle m'a avoué qu'elle était enceinte. Je l'ai accusée de m'avoir piégé et ai exigé qu'elle se fasse avorter.

Son visage se tordit sous l'effet de l'émotion, et il semblait souffrir.

– Elle a fondu en larmes. Elle s'est mise à genoux, m'a révélé qu'elle était amoureuse de moi depuis Oxford et qu'elle voulait garder cet enfant. Je refusais de l'écouter. Je lui ai jeté un peu d'argent pour régler la situation, et je l'ai poussée dehors comme un tas d'ordures.

Il se mit à geindre, poussant une plainte affligée qui semblait provenir des tréfonds de son âme, et se frotta les yeux.

Julia porta une main tremblante à ses lèvres. Elle ne s'était pas attendue à cela. Tandis que son esprit s'emballait, un certain nombre de pièces du puzzle commençaient à se mettre en place.

– Je ne l'ai plus revue pendant un long moment. J'étais parti du principe qu'elle s'était fait avorter. Je ne me suis même pas donné la peine de le découvrir. Voilà quel salaud j'étais. Deux ou trois mois plus tard, je suis entré en titubant dans ma cuisine un matin, et j'y ai découvert une échographie sur mon réfrigérateur. Avec un mot.

Il s'affala sur son siège et se prit la tête à deux mains.

– Elle avait écrit : « Voici ta fille, Maia. N'est-elle pas magnifique ? »

Ses paroles étaient en partie étouffées par les sanglots.

– Je distinguais les contours de sa petite tête et de son nez, ses bras et ses jambes minuscules. Des petites mains, des petits pieds. Elle était merveilleuse. C'était un petit bébé à la fois sublime et fragile. Ma petite fille. Maia. (Il ravala un autre sanglot.) Je ne savais pas. C'était irréel. Elle n'est devenue réelle que lorsque j'ai vu sa photo et...

Il était en larmes.

Julia sentit son cœur se serrer en voyant des larmes rouler sur ses joues. À son tour sur le point de céder à ses émotions, elle voulut s'approcher de lui, mais il leva une main pour l'en empêcher.

– J'ai dit à Paulina que je l'aiderais à élever le bébé. Naturellement, j'étais fauché. J'avais dépensé tout mon argent dans la coke, et j'avais déjà une ardoise chez mon dealer. Paulina le savait parfaitement, mais ça ne l'empêchait pas de toujours vouloir de moi. On s'est remis ensemble, et elle est revenue lire sur mon canapé pendant que je rédigeais ma thèse. Elle ne touchait pas à la drogue, et j'ai essayé de prendre soin d'elle et du bébé. J'ai tenté d'arrêter la coke, mais j'en étais incapable.

Il leva les yeux vers Julia.

– Tu veux que je te raconte le reste, ou tu en sais déjà suffisamment pour me quitter ?

Elle n'hésita pas une seule seconde. Elle s'approcha de lui et l'enlaça.

– Bien sûr que je veux entendre la suite.

Il la serra dans ses bras, mais juste un court instant puis la repoussa et s'essuya les joues du revers de la main. Elle se tint maladroitement à son côté pendant qu'il poursuivait ses révélations.

– Les parents de Paulina vivaient dans le Minnesota. Ils n'étaient pas très riches, mais ils lui faisaient parvenir un peu d'argent. Grace aussi m'en envoyait chaque fois que je lui en demandais. D'une manière ou d'une autre, on est parvenu à se maintenir à flot. Ou, du moins, à repousser l'inévitable. Je dépensais la majeure partie de cet argent dans la drogue. (Il éclata d'un rire sinistre.)

Quel genre d'homme prend l'argent d'une femme enceinte pour s'acheter de la cocaïne ?

Il poursuivit aussitôt.

– Un soir, en septembre, je suis allé me prendre une cuite. Je suis parti deux jours, et quand je suis enfin rentré, je me suis écroulé sur le canapé. Je n'ai même pas réussi à atteindre la chambre. Je me suis réveillé le lendemain matin avec une gueule de bois terrible. J'ai longé le couloir en titubant, et j'ai remarqué du sang par terre.

Il se couvrit les yeux de ses deux mains, comme s'il tentait de repousser cette vision. Julia retint son souffle, attendant sa révélation suivante.

– J'ai suivi la trace et retrouvé Paulina étendue dans la salle de bains dans une mare de sang. J'ai tenté de lui prendre le pouls, mais j'en ai été incapable. J'ai cru qu'elle était morte.

Il garda le silence quelques minutes.

– Si j'avais vérifié que tout allait bien en rentrant chez moi, j'aurais pu appeler une ambulance. Mais je ne l'ai pas fait. Je planais, et je me suis écroulé. Il n'y avait rien qui comptait à part moi. Quand on m'a appris qu'elle avait perdu son bébé, j'ai compris que c'était ma faute. On aurait largement pu éviter cette mort. C'était comme si je l'avais tué de mes propres mains.

Il regarda ses mains en les retournant lentement, l'air de les voir pour la première fois.

– Je suis un meurtrier, Julianne. Un criminel drogué.

Elle s'apprêta à le contredire, mais il l'interrompit.

– Paulina a passé des semaines à l'hôpital, d'abord pour des problèmes de santé, ensuite parce qu'elle était en dépression. J'ai dû m'absenter de Harvard, parce que j'étais trop camé ou ivre pour pouvoir travailler. Je devais des milliers de dollars à des gens sans scrupules, et je n'avais aucun moyen de trouver de l'argent. À l'hôpital, Paulina a tenté de mettre fin à ses jours. J'ai donc voulu la mettre en maison de repos, quelque part où ils seraient gentils avec elle. Quand j'ai appelé ses parents pour les supplier de nous aider, ils m'ont fait comprendre que je leur faisais honte. Qu'il fallait que je l'épouse pour qu'ils nous aident.

Il marqua une pause.

– Je l'aurais fait. Mais Paulina était trop instable, ne serait-ce que pour en discuter. Je me suis donc décidé à accomplir mon devoir envers elle, puis à me suicider. Ça aurait mis un terme à tous nos problèmes.

Il leva les yeux vers elle, le regard glacial.

– Alors, tu vois, Julianne, je fais partie des damnés. À cause de mon indifférence de dépravé, j'ai causé la mort d'un enfant et j'ai réduit à néant l'avenir d'une jeune femme brillante. Il aurait mieux valu que je m'attache une pierre autour du cou et que je me jette à la mer.

– C'était un accident, déclara tranquillement Julia. Ce n'était pas ta faute.

Il éclata d'un rire amer.

– Ce n'est pas ma faute si j'ai couché avec elle et que je lui ai fait un enfant ? Ce n'est pas ma faute si je l'ai traitée comme une pute, si je l'ai rendue accro à la coke et si j'ai insisté pour qu'elle

avorte ? Ce n'est pas ma faute si je suis rentré dans cet état, sans même me donner la peine de vérifier si elle était chez moi ?

Julia lui prit les mains et les serra dans les siennes.

– Écoute-moi, Gabriel. Tu as une responsabilité dans cette situation, certes, mais c'était un accident. S'il y avait tant de sang, c'était qu'il y avait un problème avec le bébé. Si tu n'avais pas appelé d'ambulance, Paulina serait morte. Tu lui as sauvé la vie.

Il refusait de croiser son regard, mais elle lui souleva le menton et l'obligea à se tourner vers elle.

– Tu l'as sauvée. Tu as dit toi-même que tu voulais cet enfant. Tu ne voulais pas qu'il meure.

Il tenta de se dérober à son contact, mais elle insista.

– Tu n'es pas un meurtrier. Ce n'était qu'un tragique accident.

– Tu ne comprends pas, déclara-t-il d'une voix glaciale, dépourvue d'énergie. Je suis juste comme « lui ». Je me suis servi d'elle comme il s'est servi de toi. J'ai fait plus que de me servir d'elle. Je l'ai traitée comme s'il s'agissait d'un jouet. Je lui ai proposé de la drogue alors que j'aurais dû la protéger. Quel genre de démon pouvais-je bien être ?

– Tu ne lui ressembles en rien, siffla-t-elle, ne maîtrisant plus ses émotions. Il n'a eu aucun regret pour ce qu'il m'a fait, et s'il en avait de nouveau l'occasion, il recommencerait. Si ce n'est pire.

Elle prit une profonde inspiration et retint son souffle.

– Tu as commis des erreurs, Gabriel. Tu as fait des choses horribles. Mais tu le regrettes. Tu as tenté de te racheter pendant des années. Tu ne crois pas que ça compte ?

– Tout l'argent du monde ne suffira pas à racheter une vie.

– Une vie que tu n'as pas prise, rétorqua-t-elle en le fusillant du regard.

Il enfouit son visage dans ses mains. Il ne s'était pas attendu que la conversation prenne cette tournure.

Pourquoi est-elle toujours là ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas encore quitté ?

Elle recula et lui jeta un coup d'œil. Elle sentait le désespoir aller et venir en lui par vagues, tandis qu'elle se creusait frénétiquement les méninges pour trouver un moyen de l'atteindre.

– Tu connais *Les Misérables*, de Victor Hugo ?

– Bien sûr, marmonna-t-il. Quel est le rapport ?

– Le héros renonce à ses péchés et fait pénitence. Il se lance à la recherche d'une jeune fille comme s'il s'agissait de sa propre fille. Mais pendant ce temps, un policier le poursuit, convaincu qu'il ne s'est pas amendé. Ne préférerais-tu pas être la personne qui fait pénitence plutôt que le policier ?

Gabriel se garda de répondre.

– Crois-tu qu'il soit nécessaire de souffrir jusqu'à la fin de ses jours pour ses péchés ?

Toujours pas de réponse.

– Parce qu'il semblerait que ce soit ce que tu es en train de me dire : tu ne t'autorises pas à être heureux. Tu ne te permets pas d'avoir des enfants. Tu penses avoir perdu ton âme. Mais qu'en est-il de la rédemption, Gabriel ? Qu'en est-il du pardon ?

– Je ne le mérite pas.

– Quel pécheur le mérite ? (Elle secoua la tête.) Quand je t'ai raconté ce qui s'était passé avec « lui », tu m'as conseillé de me pardonner à moi-même et de me laisser être heureuse. Pourquoi n'en ferais-tu pas autant ?

Il baissa les yeux.

– Parce que tu étais la victime et que je suis le criminel.

– Disons que tu as raison. Quelle serait la pénitence la plus adéquate, Gabriel ? Comment justice pourrait-elle être rendue ?

– Œil pour œil, marmonna-t-il.

– Très bien. Ça signifie donc qu'il faudrait que tu sauves la vie d'un enfant. Tu as pris une vie, la justice exigerait donc que tu en rendes une. Pas de l'argent, ni des cadeaux, mais une vie.

Il était immobile, mais elle savait qu'il l'écoutait.

– Tu as sauvé la vie de Paulina, mais j'ai compris que ça ne comptait pas, à tes yeux. Il te suffit donc de sauver la vie d'un enfant. Tu ne crois pas que ça rachèterait tes péchés ? Ou, au moins, que ça remettrait les compteurs à zéro, en quelque sorte ?

– Ça ne ramènerait pas Maia. Mais ce serait un bon début. Ça ferait de moi quelqu'un de moins... mauvais.

Les épaules affaissées, il baissa la tête.

Au son de la douleur contenue dans la voix de Gabriel, Julia eut l'impression que son cœur se brisait, mais elle poursuivit courageusement.

– Il ne te reste qu'à trouver un enfant en danger et à le sauver, et ton péché sera expié.

Il hocha légèrement la tête, réprimant un gémissement.

Elle se laissa tomber à genoux, lui prenant les mains dans les siennes.

– Ne vois-tu pas, Gabriel, que je suis cet enfant ?

Il leva la tête et la dévisagea comme si elle n'avait plus toute sa raison, plongeant son regard embué dans le sien.

– Simon aurait pu me détruire. Il était si furieux quand je l'ai giflé qu'il était sur le point de défoncer la porte de ma chambre et de me tuer. Même si j'avais pu appeler les secours, ils ne seraient pas arrivés à temps.

« Heureusement, tu m'as sauvé la vie. Tu l'as éloigné de ma porte. Tu l'as empêché de retourner dans la maison. Si je suis encore en vie, c'est uniquement grâce à toi. Je suis le petit bébé de Tom, et tu m'as sauvé la vie.

Il demeura figé, ne sachant plus que dire.

– Une vie pour une vie, c'est ce que tu m'as dit. Tu étais persuadé d'avoir ôté une vie, et voilà que tu en as sauvé une autre.

« Il faut que tu parviennes à te pardonner. Demande à Paulina ou à Dieu de t'absoudre si tu veux, mais il faut que toi aussi, tu te pardonnes.

– Ce n'est pas suffisant, chuchota-t-il, ses grands yeux tristes encore pleins de larmes.

– Ça ne fera pas revenir ta fille, c'est certain. Mais pense au cadeau que tu as fait à Tom : sa fille unique. Transforme ta dette en pénitence. Tu n'es pas un démon, mais un ange. Tu es mon ange.

Il la regarda fixement, tentant d'y voir clair dans ses yeux, sur ses lèvres, dans son expression. Puis il tendit la main et l'attira dans ses bras, l'installant sur ses genoux. Il l'étreignit ce qui lui sembla durer une éternité, sanglotant sur son épaule.

– Je suis désolé, chuchota-t-il. Je suis désolé d'avoir attendu si longtemps avant de t'en parler. Je suis désolé de cette histoire. J'ai réduit à néant ta confiance en moi. J'en suis bien conscient.

– Je t'aime quand même.

Elle tenta de le reconforter, lui murmurant des paroles apaisantes à l'oreille, le laissant exprimer sa peine à travers ses larmes. Quand il cessa de pleurer, elle déboutonna sa chemise blanche avant même qu'il ait eu le temps de lui demander ce qu'elle faisait. Elle en écarta les pans sur son torse nu et fit courir ses doigts autour de son tatouage. Puis, lentement, très lentement, elle s'approcha de la bouche du dragon et l'embrassa.

Quand elle se redressa, il la regarda d'un air étonné.

Elle ôta son foulard et lui prit la main pour la porter à sa morsure, une marque qui s'était légèrement estompée mais qui n'avait pas encore complètement disparu. Elle posa ses doigts sur son tatouage. Il ferma les yeux en grimaçant.

– On a tous les deux des cicatrices. Et tu as sans doute raison, elles ne disparaîtront jamais. Mais je suis ton expiation, Gabriel. Ma vie est le présent que tu as fait à un père qui aurait pu perdre son enfant à tout jamais. Merci.

– Je suis un hypocrite, déclara-t-il d'un ton sec. J'ai dit à Tom que c'était un père exécration. Et moi, quel genre de père ai-je été ?

– Un jeune père. Un père inexpérimenté. Tu n'aurais pas dû te droguer, mais tu voulais Maia. C'est toi qui me l'as dit. (Il se mit à frissonner.) Rien de ce que je pourrai dire ne la ramènera à la vie. Mais si ça peut te rassurer, je suis persuadée que ta petite fille est en train de chanter avec les bienheureux au paradis. Avec Grace. (Elle lui essuya ses larmes.) Je suis certaine que Grace et Maia voudraient que tu trouves l'amour et le pardon. Elles doivent prier pour ta rédemption. Jamais elles ne croiraient que tu puisses être mauvais.

– Comment peux-tu en être si sûre ? chuchota-t-il.

– C'est toi qui me l'as appris. Dante fait une description de l'endroit particulier que Dieu a réservé aux enfants dans le chant 32 du *Paradiso*. « Tel est le royaume des cieux. » Et au paradis, il n'y a qu'amour et pardon. Ni haine ni malveillance. Rien que la paix.

Il la serra contre lui, et ils restèrent un moment enlacés. Jamais Julia n'aurait deviné que Gabriel détenait un tel secret. Elle était bouleversée par la façon dont sa mélancolie avait façonné sa peine, elle ne pouvait pas nier qu'il souffrait.

Elle n'avait jamais vu mourir un enfant qu'elle aimât. Elle éprouvait donc une certaine compassion à son égard, et avec la ferme volonté de l'aider à reconnaître sa propre valeur et à accepter le fait que l'on puisse l'aimer en dépit de ses péchés passés. Installée sur ses genoux, le chemisier encore trempé de ses larmes, elle commençait à y voir plus clair dans le puzzle que représentait à ses yeux le cas Gabriel Emerson. D'une certaine façon, il lui faisait énormément penser à un petit garçon apeuré, redoutant que personne n'accepte de lui pardonner ses fautes. Ou de l'aimer.

Mais c'était mal la connaître.

– Gabriel, tu ne dois pas être très bien sur cette chaise. (Il hocha la tête contre son épaule.) Viens.

Elle se leva et le prit par la main, l'aidant à la suivre. Elle le conduisit jusqu'au canapé et lui fit signe d'y prendre place, actionnant l'interrupteur de la cheminée.

Quand il se fut débarrassé de ses chaussures d'un coup de pied, elle le persuada de s'étendre de toute sa longueur et de poser la tête sur ses genoux. Elle lui caressa les sourcils et enfonça ses doigts dans sa chevelure dépeignée. Il ferma les yeux.

– Où se trouve Paulina, à présent ?

– À Boston. Quand j'ai reçu mon héritage, j'ai créé un fonds pour elle et lui ai acheté un appartement. Elle est retournée deux ou trois fois en désintoxication, mais elle est bien suivie, et elle est retournée à Harvard à mi-temps, il y a un an ou deux.

– Que s'est-il passé le soir où elle a appelé pendant notre dîner ?

Il lui adressa un regard perplexe avant de se rappeler.

– J'avais oublié que tu avais pris cet appel. Elle avait bu et avait eu un accident de voiture. Elle était hystérique, et j'ai bien cru qu'il allait falloir que je prenne le premier vol pour Boston. Elle ne m'appelle que lorsqu'elle a des ennuis. Ou quand elle veut quelque chose.

– Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

– Je suis rentré chez moi, mais avant de partir pour l’aéroport, j’ai appelé mon avocat à Boston. Il est allé la voir à l’hôpital et m’a certifié qu’elle n’était pas si grièvement blessée qu’elle me l’avait laissé entendre. Mais dès le lendemain, on a porté plainte contre elle. Je n’ai pas pu faire autrement que de louer les services de quelqu’un pour la défendre. Elle va plutôt bien depuis quelque temps, mais il se produit encore ce genre de chose de temps à autre.

Sans doute était-ce dû à la lueur vacillante des flammes, ou à la tension engendrée par le fait d’avoir dû révéler ses secrets les plus noirs, mais à cet instant précis, Gabriel lui sembla étonnamment vieux et las.

– Tu l’aimes ?

Il secoua la tête.

– Je ne crois pas que l’on puisse appeler ça de l’amour, même si j’éprouve des sentiments pour elle. Je ne l’ai jamais très bien connue, à ma plus grande honte. Mais j’aurais été incapable de l’abandonner. Surtout que sa famille habite loin et refuse de lui venir en aide. C’était moi la cause de ses problèmes, et s’il est possible qu’elle ne puisse plus jamais avoir d’enfants, c’est aussi ma faute.

Sa voix s’était mise à chevroter, et lui à trembler.

– Est-ce la raison pour laquelle tu as décidé de ne plus en avoir, toi non plus ?

– Œil pour œil, rappelle-toi. J’ai pris cette décision quand elle m’a annoncé la nouvelle en pleurant dans mes bras. J’ai eu du mal à convaincre un médecin de me faire subir cette opération, car tous prétendaient que j’étais trop jeune et que je changerais d’avis. Mais j’en ai finalement trouvé un qui a accepté. Étrangement, ça m’a réconforté à l’époque.

Il lui caressa la joue.

– Je lui ai parlé de toi. Elle a toujours été jalouse, mais elle sait que je ne pourrai jamais lui offrir ce qu’elle attend de moi. On a une relation... compliquée. Elle fera toujours partie de ma vie, Julianne. Il faut que tu le comprennes. Enfin, si tu...

Elle serra les lèvres.

– Bien sûr que je t’aime toujours. Tu la soutiens et tu l’aides chaque fois qu’elle se met dans le pétrin. C’est très honorable de ta part.

– Crois-moi, Julianne, je suis loin d’être honorable.

– Tu voudrais bien... m’en dire davantage sur ton tatouage ?

Il se redressa pour ôter sa chemise, qu’il jeta sans ménagement sur le tapis persan. Il s’étendit de nouveau sur ses genoux et regarda ses yeux débordant de complaisance et d’inquiétude.

– Je l’ai fait faire à Boston, après ma sortie de désintox.

Elle embrassa de nouveau le dragon, très, très délicatement.

Il prit une brève inspiration en sentant ses lèvres contre sa peau nue.

Elle lui caressa les cheveux, espérant le réconforter.

– Que représente le dragon ?

– Moi, ou la drogue. Ou les deux. Le cœur, c’est le mien, et il est brisé, évidemment. Maia sera toujours présente dans mon cœur. Tu penses probablement que ce doit être horrible d’avoir une chose si laide et morbide sur la peau. À tout jamais.

– Non, Gabriel. Ce n’est pas ce que je pense. C’est comme une... stèle.

– Paulina était enceinte de cinq mois quand elle a perdu le bébé. Elle n’avait pas toute sa tête, et moi non plus. On n’a donc pas organisé de funérailles. Il y a deux ans, j’ai fait ériger une pierre tombale pour Maia, à Boston. (Il saisit la main de Julia et l’embrassa dans la paume.) Elle n’y est pas enterrée.

Elle décela une profonde douleur dans sa voix.

– Elle n’y serait pas, de toute façon, Gabriel. Elle est avec Grace, à présent.

Il marqua une pause et la dévisagea, les larmes lui montant de nouveau aux yeux.

– Merci, chuchota-t-il, l’embrassant une nouvelle fois dans le creux de la main. Il y a un ange de pierre de chaque côté de la stèle. Je voulais que ce soit le plus beau possible.

– Je suis sûre qu’elle est magnifique.

– Tu as déjà reçu une partie de son souvenir.

Elle resta perplexe.

– Ta bourse. Je lui ai donné son nom : « Maia Paulina Emerson. »

Julia essuya une larme.

– Je suis vraiment désolée d’avoir tenté de te la rendre. Je ne savais pas.

Il tendit la main et l’embrassa sur le nez.

– Je me doute bien, mon amour. À l’époque, je n’étais pas du tout prêt à t’expliquer à quel point cette bourse était importante à mes yeux. Je voulais simplement que tu l’aies. Personne d’autre n’en valait la peine.

Il l’embrassa de nouveau doucement.

– Il faut que je te dise que j’ai posé la question à Rachel, et qu’elle n’avait aucune idée de ce dont il s’agissait.

– Personne n’est au courant, pour Maia et Paulina. À l’exception de Richard. Et de Grace. J’avais tellement honte. Ils ont pensé qu’il était suffisant que je mette Scott et Rachel au courant de la drogue. Personne n’a jamais vu ce tatouage non plus. Tu es la seule.

Elle enfonça les doigts dans ses cheveux, espérant qu’il trouverait la paix.

– Ton Puccini m’a fait peur, chuchota-t-elle.

– Ça m’a semblé... approprié. (Elle secoua la tête.) La façon dont j’ai traité Paulina. Elle m’a aimé pendant des années, et je n’ai pas pu le lui rendre. (Il haussa les épaules d’un air gêné et plongea son regard dans le sien.) Jamais je ne te traiterai comme un papillon, comme une créature que j’aurais attrapée dans mes filets pour mon propre amusement. Jamais je ne te clouerais contre une planche pour t’arracher les ailes.

Elle secoua la tête, le regard affligé.

– Je t’en prie, Gabriel. Je te crois. Tu n’es pas Pinkerton, je l’ai très bien compris.

Pour preuve, elle l’embrassa, remuant les lèvres au rythme des siennes, jusqu’à se retirer pour reprendre son souffle.

– Je ne te mérite pas, murmura-t-il.

– Peut-être qu’on ne se mérite ni l’un ni l’autre, mais laisse-moi le droit de choisir qui je veux aimer. Et c’est toi que j’ai choisi. (Il fronça les sourcils, comme s’il avait du mal à la croire.) Je t’en prie, laisse-moi t’aimer.

Sa voix se lézarda sur ces deux dernières syllabes, et elle laissa échapper une larme.

– Comme si je pouvais ne serait-ce qu’imaginer vivre sans toi.

Il l’attira à lui, l’âme torturée.

Elle se laissa faire, prenant et donnant en même temps, en se penchant sur le bel homme dont la tête était posée sur ses cuisses. Les lèvres entrouvertes, il l’embrassa sur les poignets, à l’endroit où ses veines pâles semblaient recouvertes de papier de riz.

– Pardonne-moi, Julianne, mais j’ai besoin de toi. Ma douce. J’ai tant besoin de toi.

Un brasier bleuâtre s’était allumé dans son regard, et il avait pris une voix rauque.

Avant qu’elle ne comprenne ce qui était en train de se produire, il changea de position de manière à se retrouver assis sur le canapé et elle à califourchon sur lui. L’un contre l’autre, tandis qu’il lui

caressait la cambrure du bas du dos et la courbe de son fessier à travers son pantalon de laine.

Dans un recoin de son esprit, elle se remémora l'une des photos en noir et blanc de la chambre de Gabriel. Et à cet instant, elle eut un nouveau regard sur sa beauté et la passion qu'elle dégageait. Il n'était plus question que de volonté, d'envie, de désespoir et d'amour inconditionnel, maintenant qu'ils étaient chacun libérés de leurs noirs secrets.

Dans le baiser de la jeune femme, dans son étreinte et dans sa façon de lui caresser la nuque et son tatouage tout en embrassant sa poitrine, il sentit tout l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Elle lui donnerait tout ce qu'elle avait. Elle ferait tout son possible pour le débarrasser de sa souffrance, y compris s'offrir à lui.

Le Sacrifice d'Isaac.

Les doigts tremblants, elle défit les boutons de son chemisier et le fit glisser de ses épaules. Il poussa un petit cri en écho au bruit de la soie tombant lentement sur le tapis.

Elle était son expiation.

Le lendemain matin, Julia se réveilla entièrement nue.

Du moins le crut-elle.

Elle était dans le lit de Gabriel, leurs corps entremêlés. Elle avait la tête sur son épaule, tandis qu'il avait le bras gauche en travers de sa hanche droite, leurs jambes enchevêtrées, ses hanches pressées contre elle.

Elle dirigea une main vers le bas du dos de Gabriel, l'arrêtant sur le caleçon de coton qui recouvrait ses plus belles courbes, qu'elle explora subrepticement. Elle regarda ensuite entre eux deux et se rendit compte qu'elle portait son soutien-gorge rose et une culotte.

Dans son rêve, ils s'étaient couchés nus et avaient fait l'amour pendant des heures. Gabriel s'était hissé sur elle et avait plongé son regard hypnotisant dans le sien pendant qu'il la pénétrait lentement, jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus qu'un. Un cercle infini, sans début ni fin. Il l'avait vénérée avec son corps et ses paroles, et cela s'était révélé bien plus émouvant et touchant qu'elle n'avait jamais osé l'espérer.

Mais il ne s'agissait que d'un rêve. Elle soupira et ferma les yeux en se remémorant les événements de la veille. Elle éprouva un sentiment mêlé de tristesse et de soulagement. De la tristesse pour la perte de Gabriel et le tourment qui s'était ensuivi, et du soulagement, car ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre.

Il murmura son nom, ses yeux s'agitant sous ses paupières, en plein sommeil paradoxal. Il avait été si fatigué avant de s'endormir. Si abattu. Elle l'embrassa sur la joue et s'extirpa de ses bras en douceur avant de se diriger à pas feutrés vers la salle de bains.

En se regardant dans le miroir, elle remarqua sa chevelure ébouriffée, ses yeux maculés de fard, et ses lèvres gonflées à force de baisers. Elle avait plusieurs suçons, légers et indolores, dans le cou et sur la gorge. Il avait été un amant délicat mais enthousiaste.

Elle se lava le visage et se brossa les cheveux, rassemblant sa crinière en une queue de cheval au sommet de son crâne. Non sans une certaine provocation, elle délaissa sa robe de chambre violette au profit d'une des chemises de Gabriel. Elle sortit chercher le *Globe And Mail* dans le couloir et salua timidement le voisin, nerveux mais visiblement ravi de pouvoir lorgner ses jolies jambes avec ses lunettes à monture invisible, avant de se retirer chez lui comme une souris apeurée. Il n'était pas habitué à voir de telles beautés si tôt le matin, et il n'était vêtu que d'un bas de pyjama Superman d'une origine douteuse.

Quand elle pénétra dans la cuisine, elle fut confrontée à un terrible désordre, car personne n'avait fait la vaisselle après dîner, l'esprit et les mains trop affairés pour des préoccupations si bassement terre à terre. Après s'être fait plaisir avec une part de tarte aux pommes et une tranche de cheddar du Vermont, Julia entreprit de redonner figure humaine à l'appartement de Gabriel. Cela lui demanda plus de temps que prévu.

Quand la cuisine eut retrouvé son état impeccable, n'apercevant toujours aucun signe de Gabriel, elle se servit un grand mug de café et s'installa dans son fauteuil préféré près du feu, avec le journal. En apercevant la chemise de Gabriel et son chemisier de soie l'un sur l'autre sur le tapis, elle se mit à rougir et esquissa un sourire de satisfaction.

– « Ce dont, hélas, nous n'avons pas la possibilité. »

Gabriel l'avait empêchée d'aller plus loin. Elle se serait volontiers donnée à lui, car elle l'aimait. À ses yeux, la question n'était pas de savoir si elle allait faire l'amour avec lui, mais quand. Or il

avait marmonné quelque chose à propos de ses seins nus et l'avait dissuadée de se dévêtir entièrement.

Il avait tant redouté qu'elle l'abandonne en découvrant sa relation avec Paulina et la perte tragique de leur enfant. Au contraire, sa confession les avait rapprochés. Au moins était-elle parvenue à le lui faire comprendre.

Et dans trois jours, peut-être, on sera aussi proches que deux amants peuvent l'être. Dans deux jours, ils partiraient pour l'Italie, et elle l'accompagnerait à sa conférence en tant que sa petite amie. Puis, à la fin de leur séjour à Florence, peut-être se rendraient-ils à Venise ou en Ombrie en amoureux.

Malgré tout ce qu'ils avaient vécu, elle se sentait parfaitement sereine dans sa chemise et son fauteuil. Ils s'appartenaient l'un l'autre, elle en était convaincue. Et si le sort ne s'acharnait pas contre eux, ils seraient heureux. Elle l'espérait. Toutefois, le fait de savoir que Paulina avait la possibilité de faire disjoncter Gabriel par un simple coup de fil la troublait au plus haut point.

Pas moins d'une heure plus tard, il se présenta dans le salon en se grattant la tête et en bâillant. Il avait les cheveux en bataille, à l'exception d'une boucle collée à son front. Il portait un jean délavé, ses lunettes et rien d'autre. Pas même une paire de chaussettes. Entre parenthèses, même ses pieds étaient séduisants.

– Bonjour, mon amour. (Il lui caressa la joue et se pencha pour l'embrasser.) J'aime bien... ta tenue.

Il posa le regard sur sa peau nue, sous l'ourlet de sa chemise.

– Moi aussi, j'aime bien ta tenue. Vous me semblez affreusement décontracté, ce matin, monsieur le professeur.

Il se pencha de nouveau et lui lança un regard brûlant.

– Mlle Mitchell, vous avez de la chance que j'aie décidé de mettre au moins quelques vêtements.

Il se mit à glousser en la voyant rougir avant de disparaître dans la cuisine.

Ô dieux de toutes les vierges qui envisagent de coucher avec leurs amants-dieux du sexe, sans vouloir blasphémer, ayez pitié, faites que je ne me désintègre pas quand il m'emmènera enfin au lit. J'ai vraiment envie qu'il me fasse jouir, surtout après ce qui s'est passé hier soir. Je vous en supplie, ayez pitié...

Il réapparut au bout de quelques minutes et se laissa tomber sur le canapé avec sa tasse de café, se grattant le menton de sa main libre. Il se tourna vers elle en fronçant les sourcils.

– Tu es trop loin.

Il se tapota la cuisse pour l'inviter à s'approcher.

Elle obtempéra avec le sourire, le laissant la guider pour qu'elle soit confortablement installée sur ses genoux. Il la prit par les hanches, lui remontant le bas de sa chemise pour pouvoir la rabattre de manière plus pratique contre son caleçon.

– Et comment va Mlle Mitchell, ce matin ?

– Elle est un peu fatiguée, soupira-t-elle en cherchant son regard. Si je puis me permettre.

– Pas de problème. Je suis content. Et, bon Dieu, qu'est-ce que je suis soulagé ! (Il pencha la tête en arrière en fermant les yeux et poussa un profond soupir.) J'étais persuadé de te perdre.

– Pourquoi ?

– Si on devait analyser la situation en termes de coûts-bénéfices, Julianne, on la trouverait horriblement coûteuse et très risquée alors qu'il n'y avait pas grand-chose à gagner.

– Ne dis pas de bêtises. Ce n'est pas du tout comme ça que je t'imagine.

– Uniquement parce que tu es le pardon et la compassion incarnés. Même si je dois reconnaître que je n’ai pas encore eu l’occasion de te prouver mes plus grandes aptitudes, ni de faire usage de mes plus grands talents. (Il avait pris un ton rauque, et elle décela dans son regard l’étincelle de sensualité qu’elle connaissait si bien, à présent.) Mais je suis impatient de les mettre sans relâche à ton service, *ad infinitum*, jusqu’à ce que tu en aies assez et que tu sois entièrement rassasiée.

Elle déglutit. Avec peine.

Il se redressa pour l’embrasser sur le front, posant son café sur la desserte pour l’enlacer.

– Merci d’être restée.

– Je t’aime, Gabriel. Il va donc falloir commencer à accepter le fait que je ne vais plus te quitter. (Il la serra contre lui sans un mot.) Et il est inutile de tenter de me conquérir sexuellement, tu m’as déjà gagnée, chuchota-t-elle. Ta meilleure qualité, c’est ton cœur, Gabriel, pas tes prouesses sexuelles. C’est de ton cœur que je suis tombée amoureuse.

Il garda si longtemps le silence qu’elle crut l’avoir contrarié. Ou injurié.

Il n’est pas très malin d’insulter les talents amoureux d’un amant potentiel avant d’avoir eu l’occasion d’y goûter. Elle s’apprêta à s’excuser, mais il l’en empêcha.

Il l’embrassa avec fermeté, un baiser bouche fermée qui fit bientôt place à un jeu de lèvres, de langues et de caresses.

Puis il l’écrasa contre lui et lui chuchota à l’oreille :

– Tu lis en moi comme dans un livre ouvert. Tu es la seule à tout savoir de ma vie et à toujours vouloir de moi. Il n’y a que toi, ma bien-aimée.

Elle avait compris d’instinct qu’il se servait de sa sexualité comme d’une carapace afin de protéger sa véritable intimité. Mais à la faveur de cet aveu, elle se rendit compte à quel point il avait dû souffrir et se sentir seul pendant toutes ces années. Sans compter que c’était survenu après cette période horrible pendant laquelle il était resté invisible aux yeux de sa mère et avait dû s’adapter dans la douleur à son nouveau statut d’enfant adopté. Consciente de tout cela, sans oublier sa peine pour Maia, elle tenta de refouler ses larmes, car elle se refusait à le contrarier. Mais elle en fut incapable.

– Du calme, ne pleure pas, tenta-t-il de la rassurer. (Il lui essuya les yeux et l’embrassa sur le front.) Je t’aime. Ne pleure pas. Pas à cause de moi.

Elle se pelotonna dans ses bras et tenta d’endiguer ses pleurs. Il la caressa dans le dos, cherchant à la reconforter. Une fois son calme retrouvé, elle prit la parole.

– Je t’aime, Gabriel. Et je ne peux m’empêcher d’être persuadée que Grace aurait été très fière de toi.

Il fronça les sourcils.

– Je n’en suis pas si sûr. Mais elle serait sans aucun doute très fière de toi et de tout ce que tu as réussi dans ta vie.

Elle lui sourit.

– Grace avait énormément de compassion.

– C’est vrai. Il est amusant que tu aies employé ce terme, car l’un de ses livres préférés s’intitulait *Une rigoureuse compassion*. Des années durant, elle a tenté de me le faire lire. J’en ai un exemplaire, quelque part dans mon bureau. Il faudrait peut-être que je le retrouve.

– De quoi est-il question, dans ce livre ?

– D’un jeune couple. L’homme finit par faire ses études à Oxford, et il me semble qu’il devient l’un des protégés de C.S. Lewis. C’est inspiré d’une histoire vraie.

– J’adorerais aller à Oxford. Pour voir où les Inklings buvaient leurs bières et imaginaient leurs histoires. Katherine Picton me parle énormément d’Oxford.

Il l’embrassa sur le front.

– Je serais ravi de t’y emmener. Au Magdalen College, je te montrerais les statues qui ont inspiré Lewis pour ses animaux de pierre dans *Le Lion, la Sorcière blanche et l’Armoire magique*. On pourrait y aller en juin, si ça te dit.

Elle lui rendit son baiser en souriant.

– Si tu me prêtais le livre de Grace, je pourrais l’emporter en Italie. Ce serait bien d’avoir quelque chose à lire pendant nos vacances.

Il lui adressa un petit sourire impertinent et lui tapota le bout du nez avec un doigt.

– Parce que tu crois que je te laisserai le temps de lire ?

Elle bredouilla une réponse vague en rougissant, mais il poursuivit, l’air grave.

– Je suis désolé qu’on ait dû s’interrompre, hier soir. Ce n’est pas bien de ma part de t’exciter comme ça et de...

Il chercha son regard pour voir sa réaction.

Elle l’enlaça et le serra tendrement contre elle.

– Quelle soirée chargée en émotions ! J’étais heureuse d’être près de toi et de m’endormir dans tes bras. Je voulais simplement te reconforter. Inutile de t’excuser.

Il saisit son visage dans ses deux mains.

– Ta simple présence me reconforte, Julianne. Mais j’étais épuisé, et j’avais bu... c’était la catastrophe assurée. (Il secoua la tête et sembla confus.) Je ne voulais pas que notre première fois soit chargée d’un si lourd fardeau, avec tous les fantômes de mon passé tourbillonnant au-dessus de moi. Je veux qu’on aille dans un endroit rien qu’à nous, et que l’on se fasse de nouveaux souvenirs. Des souvenirs heureux.

– Naturellement. Même si je dois dire que je suis plutôt satisfaite de notre... « relation » d’hier soir.

Elle poussa un léger éclat de rire et l’embrassa.

– Tu ne m’en veux pas, alors ?

– Tu es un homme bien élevé qui vaut la peine qu’on l’attende, Gabriel. Quel genre de personne serais-je si je piquais une colère parce que tu ne voulais pas aller plus loin ? Si les rôles avaient été inversés, j’espère que tu l’aurais accepté sans te fâcher.

Il fronça les sourcils.

– Bien sûr, Julianne. Tu peux me dire d’arrêter à tout moment.

– Eh bien, comme on dit, sauce bonne pour l’oie est bonne pour le jars.

– Allons donc, voilà que je suis un jars, à présent ?

– Mieux vaut ça qu’un vieux schnock.

– Oh, non. (Il la serra fortement contre lui.) On ne plaisante pas avec ça. Je suis assez sensible comme ça à notre différence d’âge.

Elle rejeta ses cheveux en arrière.

– Nos âmes doivent être à peu près aussi vieilles l’une que l’autre. Mais qui s’en soucie ?

Il tira sur la queue-de-cheval de la jeune femme.

– Tu es incroyable. Tu es intelligente, drôle et, merde, magnifique. Hier soir, en embrassant tes seins... (Il posa respectueusement la main sur son cœur.) Tu n’as d’égale que la muse de Botticelli.

– Botticelli ?

– N’as-tu jamais remarqué que c’est la même femme qui figure sur plusieurs de ses toiles ? C’est le sujet de ma conférence pour la galerie des Offices. La muse de Botticelli.

Elle lui posa à son tour la main sur le cœur en souriant.

– J’ai hâte.

– Et moi donc !

Après s’être douchée, Julia eut toutes les peines du monde à convaincre Gabriel de la laisser faire les magasins sans lui. Il insista pour l’accompagner. Mais quand elle finit par lui expliquer qu’elle voulait aller acheter de la lingerie seule, il céda.

– Promets-moi de rester avec moi jusqu’à ce qu’on parte pour l’Italie, lui demanda-t-il en fronçant les sourcils.

– Il faut que je fasse mes bagages. Ma valise et toutes mes affaires sont chez moi.

– Quand tu auras terminé tes achats, prends un taxi jusque chez toi et demande au chauffeur de t’attendre. J’ai quelques courses à faire, mais tu as ta clé et la carte de sécurité.

– Et quel genre de courses le Pr Emerson doit-il faire, aujourd’hui ?

Il lui adressa un sourire plein de charme, et elle sentit son caleçon glisser sur ses hanches comme s’il allait tomber par terre.

– Peut-être ai-je moi aussi des achats... personnels à effectuer. (Il se pencha pour l’embrasser sur l’oreille et poursuivit à voix basse.) Je t’ai dit que j’étais un bon amant, Julianne. Crois-moi. J’anticiperai chacune de tes envies.

Elle se mit à frissonner en sentant son souffle sur sa nuque, faisant presque voleter le foulard qu’elle portait constamment pour dissimuler sa cicatrice. Elle n’avait aucune idée de ce que cela allait impliquer, mais elle en saliva d’avance.

Elle lui appartenait, corps et âme.

*

* *

Tandis que Julia piochait dans les rayons de lingerie du magasin, sa pile d’articles à essayer s’élevant de plus en plus, la sonnerie de son iPhone tinta. Elle le consulta aussitôt et y lut le message de Gabriel.

« Qu’est-ce que tu regardes ? »

Elle se mit à glousser et lui répondit brièvement.

« De toutes petites choses. »

La réponse ne tarda pas à arriver.

« Toutes petites comment ? Envoie des photos ! »

Elle secoua la tête et appuya sur « répondre ».

« Trop petites. Pas de photos. Ça gâcherait la surprise. Bisou, Julia. »

Il fallut un peu plus longtemps à Gabriel pour réagir.

« Aucune photo ne pourrait gâcher le fait de te voir pour la première fois dans toute ta splendeur, ma chérie. Tu es trop belle pour ça. Bisou, G. »

Elle eut du mal à faire suivre à ses doigts le rythme de sa pensée.

« Merci, Gabriel. Je t’aime. »

Le dernier message de Gabriel lui parvint à l’instant même où elle pénétrait dans la cabine d’essayage.

« Moi aussi, je t’aime, mon cœur. Amuse-toi bien. Dépêche-toi de rentrer. »

Les deux jours suivants passèrent à la vitesse de l'éclair, Gabriel mettant la dernière touche à ses tâches administratives pour l'université, vérifiant qu'il avait bien donné toutes ses notes. Le semestre se terminait enfin.

Julia se rendit dans un spa pour se faire dorloter avant le grand départ. Compte tenu de sa faible résistance à la douleur et de sa sensibilité toute méditerranéenne, elle refusa poliment quand l'esthéticienne lui proposa un forfait « brésilien ».

Gabriel avait gardé secrète l'organisation du voyage, soucieux de la surprendre. Ce fut donc avec émerveillement qu'à leur arrivée à Florence un jour de décembre plus chaud que d'ordinaire, ils se rendirent au Gallery Hotel Art. Il s'agissait d'un hôtel haut de gamme et moderne situé à deux pas du Ponte Vecchio, le pont préféré de Julia, et à quelques minutes du Ponte Santa Trinita, qui figurait sur la toile de Dante et Béatrice par Holiday.

Le concierge, Paolo, les accueillit aussitôt. Même si c'était la première fois que Gabriel séjournait dans cet hôtel, le Dottore Massimo Vitali, l'administrateur de la galerie des Offices, avait donné pour instruction à l'employé d'accorder toute son attention au Pr Emerson et à sa *fidanzata*. De ce fait, le concierge accompagna en personne le chasseur et les amoureux jusqu'à leur suite du septième étage, la suite Palazzo Vecchio.

Julia sursauta quand les hommes s'écartèrent sur son passage comme la mer Rouge devant Moïse, pour qu'elle puisse entrer la première. Elle n'avait jamais vu de chambre aussi belle. Le sol était recouvert d'un plancher sombre qui tranchait sur les murs clairs. Le salon était garni d'un mobilier à la fois élégant et moderne, et d'une vitre coulissante qui le séparait de la chambre.

Celle-ci était spacieuse. Au milieu trônait un grand lit aux draps blancs impeccables. En haut de quelques marches, une baie vitrée s'ouvrait sur une *terrazza* d'où les rayons du soleil se répandaient, illuminant la pièce. L'une des salles de bains était équipée d'une immense baignoire sur un piédestal, bien différente de celle dont Julia avait profité dans leur hôtel de Philadelphie, tandis que l'autre se contentait d'une douche et de deux lavabos assortis. Gabriel jeta un coup d'œil à la baignoire et se promit de l'essayer avec Julia le soir même.

Mais le plus intéressant demeurait sans conteste la *terrazza*, qui offrait une vue imprenable sur le Duomo, le Palazzo et les collines environnantes. Julia s'imagina blottie avec Gabriel sur le confortable canapé qui dominait la terrasse, un verre de chianti à la main, contemplant les étoiles. Ou peut-être – elle rougit – faisant l'amour avec lui à la lueur des chandelles sous ces mêmes étoiles.

Jouir avec Gabriel à la lueur des étoiles...

Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, elle l'étreignit de toutes ses forces et le remercia un nombre incalculable de fois d'avoir choisi une si jolie chambre.

– C'est rien que pour toi, mon amour. (Il l'embrassa doucement.) Rien que pour toi.

Sincèrement, il aurait adoré pouvoir étendre Julianne sur le lit et lui faire l'amour sans attendre, mais elle n'avait pas bien dormi dans l'avion, et il savait qu'elle était épuisée. Elle bâilla à deux reprises et gloussa quand il tenta de l'embrasser.

– Je ferais bien de me laver et d'aller faire un tour aux Offices. Ça ne te dérange pas si je te laisse toute seule ? Tu peux faire un somme si tu veux, ou je peux demander au concierge de te réserver une séance de massage au spa.

Le regard de la jeune femme s'illumina à cette dernière proposition, mais elle se savait trop lasse pour en profiter.

– Je crois que je vais faire un petit somme. Je sais que ce n'est pas le meilleur moyen de venir à bout du décalage horaire, mais je serai de bien meilleure compagnie au dîner, et... euh, plus tard, si je peux me reposer auparavant.

Elle était écarlate.

Il caressa l'ovale de son visage.

– Je ne te le dirai qu'une fois, Julianne, mais rien ne presse. On peut prendre notre temps et nous détendre. Même si je crois que ce serait une bonne idée d'essayer la baignoire. Tous les deux.

Il se fendit d'un sourire ravageur.

– Avec plaisir.

Il l'embrassa sur le nez en ricanant.

– J'ai demandé des produits de beauté en provenance de la farmacia di Santa Maria Novella. Voyons si l'un de ces parfums te convient. Pendant ce temps, je vais réserver le restaurant pour 21 heures ou 21 h 30.

– D'accord. Où va-t-on manger ?

Il avait l'air content de lui.

– Au Palazzo dell'Arte dei Giudici. Tu connais ?

– Je suis déjà passée devant, mais, non, j'ignorais qu'il y avait un restaurant.

– Je suis impatient de te le montrer. (Il lui saisit la main, la porta à ses lèvres et l'embrassa doucement.) J'ai commandé un panier de fruits et quelques bouteilles d'eau gazeuse. Achète-toi tout ce que tu veux sur le compte de la chambre. Mais attends mon retour pour le champagne. On le partagera... dans la baignoire.

Elle baissa les yeux.

– Je suis trop gâtée.

Il lui souleva le menton.

– Non, mon amour. Tu n'es pas gâtée. Je te traite simplement comme tu l'as toujours mérité. Toute ta vie tu as été entourée par des idiots. Dont j'étais le chef.

– Tu as peut-être beaucoup de défauts, Gabriel, mais tu es loin d'être idiot.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour lui effleurer les lèvres avant de se diriger vers la douche.

Au bout de quelques heures, Gabriel revint d'une entrevue cordiale avec son ami Massimo Vitali. Devant un espresso, les deux hommes avaient discuté de la conférence du lendemain soir, et du banquet qui allait être donné en son honneur aux Offices. Gabriel lui était très reconnaissant pour ce geste, mais plus pour Julianne que pour lui-même. Elle allait être ravie de participer à un tel événement, surtout dans sa galerie d'art préférée.

De retour dans la suite, Gabriel traversa le salon et se dirigea vers la chambre. Il y trouva Julia endormie au beau milieu du lit, sur les couvertures. Elle portait un pyjama de satin couleur champagne, sa longue chevelure s'étalant autour de sa tête, tel un halo d'acajou. Elle lui fit penser à la Belle au bois dormant.

Il l'observa un long moment, avant de lui déposer un baiser sur la joue. Ne la voyant pas remuer, il décida de se servir un verre et d'aller s'installer sur la terrasse en attendant qu'il soit temps de la réveiller. À dire vrai, il était ravi d'avoir un moment à lui pour organiser les jours suivants et y rêver. Il avait l'impression d'avoir été débarrassé d'un fardeau. Non seulement connaissait-elle la vérité sur Paulina et Maia, mais elle l'aimait encore. Ils avaient échappé au courroux de la commission judiciaire et avaient survécu ensemble au semestre universitaire. Il avait des raisons d'être heureux. Et, plus que tout, il allait pouvoir profiter de sa Julianne pendant deux semaines entières.

« Julia n'est pas le genre de fille qu'on baise et qu'on jette comme un mouchoir. C'est le genre de fille qu'on épouse. » Les paroles de Scott résonnèrent dans son esprit.

Son frère avait raison, Julia était spéciale : une beauté intelligente, pleine de compassion, qui aimait profondément et donnait sans compter. Elle méritait bien mieux qu'une aventure d'un soir, même si Gabriel refusait de considérer leur relation comme une aventure, quoi qu'en disent certains. Il se mit à tapoter discrètement la petite boîte de velours dissimulée dans la poche de sa veste. L'idée d'entretenir une relation à long terme lui avait toujours semblé très lointaine, mais Julianne avait tout changé.

Ce soir-là, il avait pour objectif de lui montrer à quel point il l'aimait. De prendre soin d'elle et de la détendre. Un bain moussant, un massage... tout ce qui pourrait la mettre à l'aise pendant qu'il la verrait nue. Il l'intimidait encore, et voulait qu'elle se sente séduisante et désirable. Simon lui avait fait perdre une grande partie de sa confiance en elle. Elle se croyait frigide, maladroite et absolument pas à la hauteur. Elle craignait de le décevoir quand ils finiraient par faire l'amour.

Il savait qu'il faudrait du temps pour faire taire ces mensonges et refermer ces blessures. Il était déterminé à l'aider à retrouver confiance, progressivement, à se voir comme lui la voyait : sexy, séduisante et passionnée.

Le seul moyen d'y parvenir, c'était de prendre son temps, de se montrer patient et déterminé. Il avait hâte de lui faire la démonstration de son amour pour elle et de mettre à son service toutes ses techniques érotiques. Jamais elle n'aurait exigé de telles choses, une telle attention, ce qui lui rendait l'idée de tout lui donner d'autant plus satisfaisante.

Si leur relation avait été plus aboutie et que Julianne avait été moins timide, il lui aurait suggéré d'aller faire l'amour sur la terrasse. À l'idée de la manière dont la peau rosée et crème de la jeune femme étincellerait à la lueur des étoiles, il sentit son cœur se mettre à battre plus vite et son pantalon le serrer. Mais le fait de coucher avec lui dehors serait trop stressant pour elle, et il n'avait aucunement l'intention de la pousser à faire quoi que ce soit qui puisse la mettre mal à l'aise.

Ce n'est pas grave, on reviendra...

À 20 heures, ce soir-là, Mlle Julianne Mitchell mettait la touche finale à sa coiffure, son chéri la dévorant des yeux depuis la porte de la salle de bains. Elle lui plaisait. Cela se voyait dans chacun de ses regards, chacun de ses gestes, et à sa façon d'observer avec insistance le moindre de ses mouvements.

Elle s'était fait boucler les cheveux et les avait remontés en chignon, quelques mèches s'aventurant sur son visage, mèches que Gabriel mourait d'envie d'enrouler autour de ses doigts. Son esthéticienne à Toronto lui avait recommandé un fond de teint capable de masquer les pires des cicatrices. Il était si efficace que Julia ne se sentit plus obligée de porter un foulard pour dissimuler la morsure de Simon. Le simple fait de pouvoir oublier cette marque la mettait en joie, surtout que le joli carré de Grace n'aurait pas été assorti à sa nouvelle robe.

D'un vert émeraude soyeux, avec de longues manches et un col en V, comme elle les préférait, cette robe lui arrivait juste au-dessus du genou. Elle avait mis des bas noirs et était sur le point d'enfiler ses escarpins Prada à talons aiguilles. En la regardant se pencher en avant, Gabriel se promit de lui en acheter de nombreuses autres paires. Elles lui faisaient des jambes magnifiques et un merveilleux décolleté quand elle se baissait.

– Tu permets ? intervint-il en s'accroupissant devant elle dans son costume bleu marine qui sortait du pressing.

Après lui avoir pris la main pour l'aider à garder l'équilibre, il souleva chacun de ses pieds à tour de rôle pour lui enfiler ses chaussures.

– Merci, lui murmura-t-elle.

Avec un sourire, il lui embrassa la main.

– Tout ce que tu voudras, Cendrillon.

Elle tira son manteau trois-quarts noir du placard et était sur le point de l'endosser, quand il le lui prit des mains.

– Laisse-moi faire, protesta-t-il. J'ai envie de prendre soin de toi.

– Ce n'est qu'un manteau, Gabriel. Ne t'inquiète pas.

– Oui, je le sais. Mais c'est aussi l'occasion pour moi de me conduire comme quelqu'un de civilisé et de t'honorer. S'il te plaît, ne m'en prive pas, Julianne.

Rougissant d'embarras, elle se contenta de hocher lentement la tête. Elle n'était pas habituée à tant d'attention, naturellement, sauf de la part de Gabriel. Elle voulait se montrer bienveillante et le laisser s'occuper d'elle, mais c'était bien plus que ce qu'elle pensait mériter. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser et le remercier. Il la prit par le bras et la conduisit par le hall de l'hôtel, en direction du restaurant.

Ils déambulèrent dans les rues pavées, depuis le Palazzo Vecchio jusqu'au Palazzo dell'Arte dei Guidici e Notai, riant et évoquant les souvenirs de leurs précédents séjours à Florence. Ils étaient obligés de marcher lentement, car il était pour le moins difficile d'arpenter les pavés de la ville en talons aiguilles. Heureusement, Gabriel avait pris le bras de Julia, ce qui permettait à la jeune femme de se tenir droite et d'éviter les sifflements admiratifs des jeunes Florentins. La cité n'avait pas tellement changé depuis l'époque de Dante.

Le restaurant qu'il avait choisi s'appelait *Alle Murate*. Il était situé dans un palais du XIV^e siècle ayant jadis appartenu à une corporation, à quelques pas du Duomo. Il était orné d'incroyables

fresques d'époque, dont un portrait de Dante lui-même. Subjuguée par la beauté des œuvres, Julia manqua de s'égarer quand le maître d'hôtel les accompagna à leur table.

Gabriel avait réservé un endroit à l'écart, sur la mezzanine qui dominait la salle principale, juste sous le plafond voûté. C'était la meilleure table de l'établissement, car elle offrait un point de vue inégalable sur les illustrations médiévales. Depuis l'une des fresques, juste au-dessus de leurs têtes, quatre anges les surveillaient. En extase, elle saisit la main de Gabriel et la serra.

– C'est magnifique. Je te remercie. J'ignorais complètement qu'il y avait de telles fresques ici.

L'enthousiasme de la jeune femme le fit sourire.

– Demain soir, ce sera encore mieux. Massimo m'a dit que ma conférence se tiendrait après la fermeture du musée, et qu'il y aura une réception avec des dignitaires locaux et des universitaires. Ensuite, il y aura un banquet à l'intérieur de la Galerie, tenue de soirée exigée, et nous en serons les invités d'honneur.

Julia se sentit mal à l'aise.

– Je n'ai pas apporté de tenues suffisamment chics pour ce genre de soirée...

– Je suis certain que tout ce que tu as apporté fera l'affaire. Mais je comprends que tu n'aies pas envie de porter deux fois la même robe. Il va donc falloir que je t'emmène faire les magasins.

– Tu es sûr de ne pas préférer y aller seul ? Le banquet sera donné en l'honneur de ta conférence, tu risques donc d'être très pris. Tu seras sans doute plus à l'aise tout seul pour discuter avec tous ces gens.

Il repoussa une mèche de cheveux du visage de la jeune femme.

– Ta présence est non seulement souhaitée, mais elle est indispensable. Je déteste aller seul à ce genre de soirée. J'y ai toujours été obligé jusque-là. Mon seul plaisir sera de t'avoir à mon côté, je te le garantis. Tu ne veux pas y aller ?

Il prit un air inquiet.

– J'adorerais, mais tout le monde va me demander qui je suis et ce que je fais... Ne risques-tu pas de trouver ça un peu gênant ?

Ses traits s'assombrirent aussitôt.

– Bien sûr que non ! J'ai attendu avec impatience la fin du semestre pour pouvoir profiter de ta présence en public et te présenter comme ma petite amie. Et il n'y a rien de honteux à être étudiante. La moitié de ceux qui seront présents au banquet sont aussi passés par là. Tu es une adulte, intelligente, magnifique...

Il esquissa un sourire diabolique.

– Il va même falloir que je reste près de toi pour te protéger d'éventuels rivaux. Ils vont tourner autour de toi comme des loups, sans ménager leurs efforts pour attirer l'attention de la plus jolie femme de la soirée.

Elle lui adressa un sourire reconnaissant et se pencha pour l'embrasser.

– Alors, je serai ravie de t'accompagner.

Pour toute réponse, il lui déposa un baiser sur la main, au creux de la paume et sur le poignet, dirigeant doucement sa bouche vers la manche de sa robe. Il la lui remonta sur l'avant-bras pour dégager sa peau nue. Elle cligna des yeux quand il commença à embrasser langoureusement sa chair délicate. Il se dirigea vers un endroit des plus sensibles, à la pliure de son coude, et y posa légèrement les lèvres. Contrairement à elle, il était parfaitement conscient qu'il s'agissait d'une zone particulièrement érogène.

Quand le serveur s'éclaircit la voix derrière lui, Gabriel mit un certain temps avant de s'interrompre. Julia se fit écarlate, et il la lâcha à contrecœur.

Devant une bouteille de vin toscan et quelques *antipasti*, Gabriel lui posa des questions sur ses études en Italie : où avait-elle vécu, et qu'y avait-elle fait ? Quand elle lui avoua qu'elle s'était rendue aux Offices presque chaque jour pour aller admirer les chefs-d'œuvre de Botticelli, il se mit à croire à l'intervention du destin. Il se demanda comment il avait pu avoir la chance de tomber sur elle non pas une fois, mais deux.

Leurs plats terminés, alors qu'ils se regardaient dans les yeux et les embrassaient chastement, Gabriel lui prit la main et se mit à fouiller dans la poche de son costume.

– J'ai quelque chose pour toi.

– Gabriel, ce voyage est déjà un présent, sans compter que tu veux aussi m'acheter une robe. Je ne peux pas...

Il secoua la tête.

– Cette fois, c'est différent. Avant de te le remettre, je veux que tu me promettes de ne pas le refuser.

Il avait pris un air sérieux. Il ne plaisantait plus. En fait, il était même plutôt grave. Elle se demanda ce qui était dissimulé dans sa main droite.

– Je ne peux pas te promettre quoi que ce soit avant d'en savoir davantage.

Il fit la grimace.

– Tu me promets que tu garderas l'esprit ouvert ?

– Naturellement.

– Tends la main.

Julia obtempéra, et Gabriel y déposa une petite boîte en velours noir. Elle sursauta.

– Ce n'est pas une bague, tu peux donc reprendre ton souffle.

Il avait pris un air rieur, mais la tension se lisait dans son regard.

Elle ouvrit la boîte et fut stupéfaite par ce qu'elle y découvrit. Blotties au milieu de la soie noire se trouvaient deux boucles d'oreille serties chacune d'un gros solitaire d'environ un carat.

– Gabriel, je...

Elle chercha ses mots, mais n'en trouva aucun.

– Avant de les refuser, il faut que je te raconte leur histoire. Tu veux bien l'écouter ? Pour moi ?

Elle hocha la tête, comme hypnotisée par le scintillement des pierres.

– Elles appartenaient à Grace. Richard les lui a offertes la première fois qu'il lui a dit qu'il l'aimait. Ils n'étaient pas ensemble depuis très longtemps, quand il est tombé fou amoureux d'elle. D'après ce qu'on raconte, il aurait vendu sa voiture pour acheter ces boucles d'oreilles.

Julia en demeura bouche bée. Elle les reconnaissait, à présent. Grace les portait presque tout le temps.

– Je voudrais que tu les portes.

Elle secoua la tête et referma respectueusement la boîte avant de la lui tendre.

– C'est impossible. Elles étaient à ta mère. Tu devrais les garder.

– Non.

– Je t'en prie, Gabriel. Si tu n'en veux pas, elles doivent revenir à Rachel ou à Scott.

– Ils ont d'autres bijoux. C'est Richard qui m'a remis ces boucles. (Gabriel se sentait gagné par un sentiment de panique, il était incapable de détacher son regard de la petite boîte de velours sur sa peau de porcelaine. Il plissa légèrement les yeux.) Si tu les refuses, je serai extrêmement blessé.

Il s'était contenté de chuchoter, mais Julia entendit ses paroles comme s'il avait crié.

Elle déglutit et prit une minute pour rassembler ses esprits.

– Je suis désolée. Elles sont magnifiques. Et je suis incapable d’exprimer à quel point je trouve merveilleux le fait que tu souhaites me voir les porter. Mais ce n’est pas convenable.

Remarquant que la peine avait fait place à la contrariété dans son regard, elle baissa les yeux sur la nappe, juste devant elle.

– Tu te méprends, Julianne. Si je te les offre, ce n’est pas parce que je veux que tu aies quelque chose qui appartenait à Grace. Ce n’est pas un foulard, ni un collier de perles.

Elle se mâchonna l’intérieur de la joue, attendant qu’il poursuive.

Il se pencha au-dessus de la table et lui caressa la joue.

– Si je te les offre, c’est pour commémorer le fait que je t’ai déjà donné mon cœur. (Il déglutit, cherchant son regard.) C’est ma façon de te dire, Julianne, que tu es l’amour de ma vie, et que je veux que tu aies toujours en ta possession quelque chose qui m’appartienne. Tu ne vois pas ? Ces diamants représentent mon cœur. Tu ne peux pas les refuser.

Julia comprit qu’il était sérieux. Elle savait que s’il lui avait offert une bague de fiançailles, elle aurait été bouleversée, mais elle l’aurait acceptée. Il n’y avait personne d’autre au monde, à ses yeux, que lui. Alors, pourquoi tant hésiter ?

D’un côté elle avait sa fierté, et de l’autre il y avait l’idée, l’idée insupportable qu’elle puisse le blesser en refusant son présent. Elle n’avait aucune envie de lui faire le moindre mal. Elle l’aimait, ce qui signifiait que sa décision était déjà prise.

– Elles sont magnifiques. C’est le plus beau cadeau qu’on m’ait jamais fait, à l’exception de ton amour. Je te remercie.

Reconnaissant, il l’embrassa sur les doigts.

– Grace serait heureuse de savoir qu’on s’est trouvés l’un et l’autre. J’en suis persuadé, Julianne. Je suis convaincu qu’elle nous observe d’où elle est, et que nous avons sa bénédiction. Et elle est certainement ravie que je puisse offrir ses boucles d’oreille à la femme que j’aime. (Il lui tendit la main en souriant.) Je te remercie, chuchota-t-il.

Après l’avoir embrassée, il lui prit la boîte des mains et l’aida à mettre les boucles avant d’embrasser tendrement chacun de ses lobes d’oreille.

– *Meravigliosa*. Merveilleux.

Julia se laissa gagner par un fou rire nerveux.

– Tout le monde nous regarde, en bas.

– Pas tout le monde. Le serveur est en cuisine.

Il prit un air satisfait, et ils éclatèrent de rire tous les deux.

Croisant son regard, il se pencha pour lui murmurer :

– « Que tu es belle, ma bien-aimée ! »

Écarlate à l’écoute de ce vers de poésie érotique hébraïque, Julia poursuivit :

– « Sur ma couche, pendant des nuits, celui que mon cœur aime j’ai cherché : je l’ai cherché mais ne l’ai point trouvé. Je me lèverai et le tour de la ville je ferai, dans les rues et sur les places je le chercherai. »

Il lui répondit par un sourire étonné et l’embrassa jusqu’au retour du serveur.

Quand Julia eut poliment refusé de prendre un dessert et qu’ils eurent vidé la bouteille de vin, le couple bienheureux reprit d’un pas léger la direction de l’hôtel.

– Tu n’as pas trop mal aux pieds ? s’enquit l’enseignant en baissant les yeux d’un air rêveur sur les superbes chaussures à talons hauts.

Elle lui prit la main et la serra.

– Je ne les sens plus. Je ne sens plus rien, à vrai dire, à part le bonheur.

Il la regarda tendrement.

– Comme tu es mignonne !

Il lui saisit une mèche de cheveux sur le front et l'enroula délicatement autour de son doigt.

– Tu accepterais de faire un détour ? Le Duomo est magnifique, de nuit, et je n'ai pas encore eu l'occasion de t'embrasser devant ses portes.

Elle acquiesça, et il la guida jusqu'à l'église pour qu'ils puissent admirer la coupole de Brunelleschi. Il s'agissait d'une véritable prouesse architecturale de la Renaissance, une sorte de grand œuf au toit de tuiles qui s'élançait vers le ciel au-dessus de la splendide église. Ils se dirigèrent vers l'entrée du bâtiment, près du baptistère, contemplant la façade de l'édifice et sa toiture. Le monument était impressionnant, même de nuit.

Gabriel l'attira contre lui et l'embrassa amoureusement.

Elle ne put retenir un gémissement de plaisir quand il porta ses lèvres au lobe de son oreille et l'aspira doucement.

– Tu n'as aucune idée de ce que ça me fait de savoir que je te les ai données. (Il poussa du bout du nez la boucle d'oreille.) Que tu portes mon amour au vu de tous.

Elle lui répondit par un baiser fougueux.

Les doigts entrelacés, ils se dirigèrent machinalement vers le Ponte Santa Trinita, le pont sur lequel Dante avait rencontré Béatrice. Ils contemplèrent l'Arno, illuminé par l'éclairage des bâtiments sur chacune de ses rives.

– Julianne, murmura-t-il en l'enlaçant tandis qu'ils regardaient couler le fleuve.

– Gabriel.

Elle se tourna vers lui en souriant et tendit les lèvres pour qu'il l'embrasse.

Ce qu'il fit, tout d'abord avec une certaine douceur, puis avec de plus en plus d'intensité, parfaitement conscient de se donner en spectacle aux badauds qui arpentaient le pont.

– Je suis si content de t'avoir retrouvée. Je n'ai jamais été aussi heureux.

Il lui caressa la joue d'un geste désinvolte avant de presser ses lèvres sur son front.

Impulsivement, elle le saisit par sa cravate de soie et l'attira à elle, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre.

– J'ai envie de toi, lâcha-t-elle avant de l'embrasser à son tour.

Et quel baiser ! Le tigre s'était enfin débarrassé de son déguisement de chaton. Encouragée par Gabriel, Julia lui montra toute la passion qu'elle éprouvait pour lui. Elle lâcha la cravate, et plutôt que de poser ses mains sur ses épaules ou de les enfoncer dans sa chevelure, comme elle l'aurait fait d'ordinaire, elle entreprit de caresser le torse et le dos, sentant ses muscles se bander sous ses vêtements, le serrant très fort contre elle.

Son agressivité l'enchantait. Il lui rendit la pareille, avec une certaine mesure, parfaitement conscient que le bord du pont était derrière lui, et que des groupes de jeunes impertinents continuaient de passer devant eux.

Quand ils furent tous deux à bout de souffle, elle s'approcha de son oreille.

– Fais-moi tienne. Tout de suite.

– Tu es sûre ? demanda-t-il d'une voix rauque, lui caressant les hanches et les fesses.

– De tout mon cœur.

Il effleura avec son pouce sa lèvre inférieure désormais gonflée.

– Seulement si tu es prête.

– J'ai envie de toi depuis toujours, Gabriel. Ne me fais pas languir plus longtemps.

Il se mit à rire doucement.

– Alors, on ferait bien de descendre de ce pont.

Il l’embrassa une fois encore et s’excusa avant de passer un bref coup de fil. Ce fut un rapide échange en italien, et Julia eut l’impression qu’il confirmait quelque chose au concierge, mais elle n’entendit pas tout. Il s’exprimait à voix basse, lui tournant délibérément le dos.

Quand elle voulut en savoir davantage, il prit un air mystérieux.

– Tu verras.

Il leur fallut un peu plus de temps que prévu pour regagner l’hôtel, car chaque fois qu’ils faisaient quelques pas, ils se jetaient dans les bras l’un de l’autre pour s’embrasser avec fougue. Ils rirent et se caressèrent chastement, s’enlaçant tendrement et se susurrant des mots doux, allant même un peu plus loin contre le mur d’une ruelle sombre.

Mais en réalité, ils n’avaient plus besoin de se séduire, puisque ils s’en étaient déjà chargés dans une vieille pommeraie, des années auparavant.

Quand Gabriel fit entrer Julia dans la suite et la conduisit jusque sur la *terrazza*, ils étaient chargés de la même électricité et du même désir. Il fallut donc un moment à Julia pour remarquer le changement. On avait disposé tout autour de la terrasse de grands candélabres qui diffusaient une lueur chaude mais vacillante, complétant à merveille celle des étoiles au-dessus de leurs têtes. Il régnait dans l’air un parfum de jasmin. Les coussins et une couverture en cachemire les invitaient à s’étendre sur le canapé.

Une bouteille de champagne prenait le frais dans un seau à glace, non loin, et Julia aperçut une assiette de fraises couvertes de chocolat et ce qui ressemblait à du tiramisu. Enfin, elle perçut la musique de Diana Krall.

Gabriel s’approcha d’elle par-derrière et la prit par la taille, lui caressant l’oreille avec son nez.

– Ça te plaît ?

– C’est formidable.

– J’ai des projets pour toi ce soir, mon amour. Je crains de ne pas avoir prévu beaucoup de sommeil avant un long moment.

Elle frissonna au ton de sa voix grave et sensuelle.

Il la serra encore plus contre lui.

– Te rendrais-je nerveuse ?

Elle secoua la tête.

Il l’embrassa doucement dans le cou, lui effleurant tout juste la peau.

– Une déclaration de désir, murmura-t-il. Mais ce soir, j’irai au bout de ma déclaration, quand je t’emmènerai au lit et que je ferai de toi ma maîtresse.

Elle se remit à trembler, mais il replia le bras sur sa gorge, la serrant contre lui.

– Détends-toi, ma chérie. Ce soir, il ne sera question que de plaisir. De ton plaisir. Et j’ai bien l’intention de te satisfaire toute la soirée.

Il l’embrassa sur la joue puis tourna lentement autour d’elle.

– Les préliminaires sont essentiels. Et puisque c’est nouveau pour chacun de nous, j’aimerais d’abord te faire faire quelques petites choses.

Il chercha son regard pour voir sa réaction.

– Je suis tout à toi, Gabriel.

Le sourire aux lèvres, il l’étreignit doucement.

– J’aimerais explorer tes sens : l’ouïe, le goût, la vue et le toucher. Je voudrais prendre mon temps pour t’exciter. (Il baissa d’un ton.) Mais par-dessus tout, je voudrais que ton corps reconnaisse l’homme qui te vénère, rien qu’à son contact.

– Je te reconnais déjà, Gabriel. Il n’y a personne d’autre.

Il l’embrassa avec intensité et marqua une pause quand *Besame mucho* retentit sur la terrasse.

– Tu veux bien danser avec moi ?

– Naturellement.

Comme si j’allais refuser l’occasion de te serrer dans mes bras...

Quand il l’attira à lui, elle pressa ses lèvres contre sa joue avec une certaine reconnaissance.

– Serait-ce notre chanson ?

Elle lui caressa la lèvre inférieure avec le doigt.

– Pourquoi pas ? Je me souviens de tout ce qui s’est passé cette nuit-là. De tes cheveux, de ta robe.

Tu étais un mirage. Et je me suis montré si grossier. Ce que j’ai pu dire... (Il secoua la tête.)

Comment as-tu pu me le pardonner ?

Elle le réprimanda du regard.

– Tu m’as offert le conte de fées que je croyais devoir ne jamais connaître, Gabriel. Je t’en prie, ne le gâche pas.

Il l’embrassa pour se faire pardonner et la serra davantage contre lui, lui caressant les hanches. Contrairement à elle, il était parfaitement conscient qu’il s’agissait d’une autre zone érogène.

Tandis qu’ils se laissaient entraîner par la musique, il se mit à chanter de tout son cœur les paroles en espagnol, les modifiant quelque peu pour lui dire qu’il ne la laisserait jamais partir. Il ne lui offrirait rien de moins que l’éternité, et rien ne pourrait l’empêcher de tenir parole. Il ne lui restait plus qu’à le lui dire à voix haute.

Elle leva la tête et contempla sa bouche, s’efforçant d’en mémoriser la rondeur, la courbure de sa lèvre inférieure. Elle la prit tranquillement dans la sienne, enfonçant les doigts dans ses cheveux. Il n’était que douceur et chaleur moite, désir et envie dévorante, amour et dévotion. Et elle eut l’impression qu’en l’embrassant il atteignait directement son âme, car elle ressentait cette adoration et ce désir jusqu’au bout des orteils.

Ils se serrèrent l’un contre l’autre, entamant une danse lascive et attendant la suite avec impatience.

Julia était allongée sur le canapé de la terrasse, regardant béatement les yeux pétillants de Gabriel. Il avait quitté sa veste de costume et desserré sa cravate, mais avait refusé de l'ôter, s'étant rappelé à quel point il avait trouvé cela excitant quand Julia avait tiré dessus, sur le Ponte Santa Trinita.

Elle était captivée... son nez, ses pommettes, sa mâchoire anguleuse, ses splendides yeux bleus sous ses sourcils bruns. Et les quelques poils sur son torse qui dépassaient du col de son tee-shirt, sous sa chemise entrouverte.

Il était quant à lui étendu sur le côté, en appui sur un coude, la tête dans la main, la jambe repliée, servant un verre de champagne. Ils trinquèrent à leur amour et savourèrent le Dom Pérignon millésimé préféré de Gabriel. Puis il se pencha pour l'embrasser.

– J'aimerais te donner à manger, murmura-t-il.

– Oui, volontiers.

– Ferme les yeux, dit-il. Concentre-toi sur le goût.

Elle lui fit confiance et ferma les yeux avant de sentir quelque chose contre sa lèvre inférieure, puis dans sa bouche. Il s'agissait d'une fraise juteuse recouverte de chocolat. Gabriel lui effleura la lèvre avec le pouce. Après avoir rouvert les yeux, elle le saisit par le poignet et aspira lentement son pouce.

Les yeux écarquillés, il poussa un gémissement de plaisir. Elle lui effleura le doigt du bout de la langue et le suçça avec détermination, avant de le lécher, au cas où il resterait du chocolat. Avec un mélange de passion et de surprise, il gémit une seconde fois en remarquant la façon dont elle le dévisageait sous ses cils.

Elle le libéra et détourna son regard.

– Je ne voulais pas te donner de faux espoirs. Le pouce, c'est une chose, mais je ne suis pas du tout douée pour...

Il l'interrompit par un baiser presque brutal. Il lui caressa le cou avec un seul doigt pendant qu'il explorait sa bouche avec sa langue. Quand il recula, elle remarqua le brasier dans son regard.

– Je ne veux plus que tu te rabaisses. Je ne veux plus entendre ce genre de chose. Nous ne sommes plus que tous les deux. Évite de préjuger de ce que nous pourrions être l'un pour l'autre.

Il l'embrassa rapidement sur la joue, comme pour adoucir le ton sévère qu'il avait employé, et lui effleura l'oreille du bout des lèvres.

– Et je n'ai aucun doute sur tes talents dans ce domaine. Avec une bouche comme la tienne, il est impossible de décevoir.

Il lui adressa un clin d'œil espiègle.

Elle devint aussi rouge que les fraises dans l'assiette, mais s'abstint de tout commentaire.

Il continua à la nourrir de fruits trempés dans le chocolat, le tout entrecoupé de petites gorgées de champagne, jusqu'à ce qu'elle en ait assez et désire lui rendre la pareille.

Elle s'empara d'une fourchette, la plongea dans le tiramisu et le regarda d'un air impatient en haussant un sourcil.

– Ferme les yeux.

Quand il obtempéra, elle glissa délicatement la fourchette entre ses lèvres. Il poussa un gémissement de satisfaction sincère, car le dessert était excellent. Il appréciait encore plus le fait d'être nourrie par sa bien-aimée. Elle s'apprêtait à lui en donner une autre bouchée quand il l'interrompit.

– Il me semble que vous avez oublié quelque chose, Mlle Mitchell.

Il se passa la langue sur les lèvres.

Il lui saisit la main, lui plongeant deux doigts dans une petite part de pâtisserie et porta langoureusement ces mêmes doigts à sa bouche. Il prit tout son temps, prenant soin de lui lécher chacun des deux doigts avant de les sucer de la base à l'extrémité.

Tandis que Gabriel s'occupait de ses doigts, Julia sentit son corps le réclamer tout entier. Elle ne put s'empêcher d'imaginer sa langue experte sur son nombril et plus bas, où personne n'avait jamais posé les lèvres...

– Tu es heureuse, mon amour ?

Elle rouvrit les yeux en les clignant.

– Oui, répondit-elle d'une voix tremblante.

– Alors, embrasse-moi.

Elle le tira par la cravate, précisément comme il l'avait espéré, et il se laissa faire volontiers, se retrouvant presque sur elle, le genou entre ses cuisses. Il n'était que fougue et baisers mouillés, lui caressant les côtes et lui pétrissant fermement les fesses de ses longs doigts. Elle sentit la chaleur de son torse malgré sa chemise quand il se pressa contre sa poitrine, et quelque chose de dur contre sa cuisse. Elle en voulait davantage. Encore. Dessus, entre, à l'intérieur...

Il se détacha et lui prit la main pour l'embrasser.

– Viens.

– Tu peux m'avoir ici.

Il fronça d'abord les sourcils avant d'esquisser un sourire et de l'embrasser sur le bout du nez.

– Oh ! que non. Je te veux dans mon lit. D'ailleurs, il fait frais dehors, et je préfère éviter que tu n'attrapes une pneumonie.

Elle sembla légèrement déçue.

Il s'empressa de la rassurer.

– Si tu en as encore envie, on verra ça demain. Mais ce soir, j'aimerais qu'on reste à huis clos. Je te rejoins à l'intérieur. Prends tout le temps dont tu auras besoin.

Il l'embrassa avec retenue et observa son joli fessier quand elle quitta la terrasse pour gagner la chambre. Il s'appuya sur le dossier du canapé et enfouit son visage dans le creux de son bras, s'ajustant ouvertement plus d'une fois à travers son pantalon de costume en laine. Il mourait d'impatience. Jamais il ne s'était senti si excité, si près de lui faire écarter les cuisses et de la prendre sauvagement. Mais c'était précisément ce qu'il refusait de s'autoriser.

Pas ce soir.

Comment avait-il pu trouver excitant de baiser des femmes qu'il ne connaissait même pas dans les toilettes du *Lobby* ? Comment avait-il pu croire se satisfaire d'orgasmes sans noms ni visages ? Il avait passé son existence à vénérer l'autel d'un dieu silencieux et absent, qui lui avait tout promis mais ne lui avait donné qu'un aperçu, laissant chaque fois ses désirs inassouvis. Il s'était livré à la luxure, croyant qu'il s'agissait d'éros. Mais jamais il n'avait été si loin de la réalité.

Vanité des vanités. Tout est vanité.

Plus rien n'était pareil depuis qu'il avait retrouvé Julia, surtout depuis qu'il en était tombé amoureux. Elle l'avait brisé en deux et s'était emparée de sa virginité affective, mais patiemment et en douceur. Il ne lui en donnerait pas moins.

Tandis qu'il réfléchissait aux différentes façons dont il pourrait lui rendre grâce, Julia était penchée au-dessus du lavabo, dans la salle de bains, tentant de reprendre son souffle. Les préliminaires de Gabriel avaient eu sur elle un caractère irrévocable. Il n'y avait plus aucun moyen

de revenir en arrière. De lutter contre la force aussi prodigieuse qu'irrésistible qui les attirait l'un vers l'autre.

Oh, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai envie de lui !

Elle ajusta sa coiffure et son maquillage en s'examinant dans le miroir, puis se brossa les dents. L'haleine fraîche, elle voulut s'emparer de sa chemise de nuit et de sa robe de chambre, mais se rendit compte que dans son empressement elle s'était trompée de salle de bains. Sa lingerie se trouvait dans l'autre.

Merda.

Elle pouvait se déshabiller et enfiler l'un des peignoirs accrochés derrière la porte. Mais toute la lingerie qu'elle avait achetée lui serait alors inutile. Il lui restait la possibilité de rejoindre furtivement l'autre salle de bains, mais cela signifiait qu'il lui faudrait traverser la chambre, et Gabriel était certainement revenu de la terrasse, à présent. Il était sans aucun doute étendu sur le lit, tel le roi Salomon dans toute sa splendeur.

Cette simple idée la fit frissonner d'impatience. *Dois-je d'abord prendre une douche et me contenter d'une serviette ? Dois-je quitter ma culotte ?*

Pendant qu'elle cherchait le meilleur moyen de faire son entrée dans la chambre, Gabriel rangeait la terrasse et rentrait tout. Il disposa les chandeliers tout autour de la pièce, sans manquer d'en rassembler plusieurs près du lit. Il mit sur la chaîne une *playlist* qu'il avait spécialement conçue pour cette soirée. Il l'avait intitulée « Tendre Julia » et n'en était pas peu fier. Il posa quelques effets sur la table de chevet et éteignit toutes les lumières.

Puis il attendit.

Et attendit.

Mais elle ne réapparaissait pas. Il commençait à s'inquiéter.

Il se dirigea vers la salle de bains et pressa l'oreille contre la porte. Il n'entendait rien, pas même le bruit d'un robinet ou le bruissement de la soie. Il sentit son cœur s'emballer. Et si elle avait peur ? Ou si elle était contrariée ?

Et si elle s'était enfermée ?

Il prit une profonde inspiration et frappa à la porte.

– Entre.

Il fut surpris par cette invitation. Il ouvrit précautionneusement la porte et passa la tête dans l'entrebâillement. Julia se tenait devant le miroir, intimidée.

– Ça va ?

– Oui.

Il fronça les sourcils.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien. J'ai simplement... Gabriel, tu veux me prendre dans tes bras ? J'avais tous ces projets, puis je suis venue ici, j'étais paralysée, et...

Elle s'élança vers lui.

Il prit un air inquiet.

– C'est ma faute, mon amour. Tout ça n'était peut-être pas justifié.

Elle secoua la tête et pressa son visage contre sa poitrine.

– Non, c'est moi qui me pose trop de questions, comme d'habitude.

– Alors, pense à combien je t'aime, ma douce. Ce soir, je vais t'en faire la démonstration.

Il l'embrassa tendrement, et quand elle parvint enfin à acquiescer en ébauchant un sourire, il la souleva pour la porter jusqu'au lit.

Contrairement à ce qu'elle avait redouté, elle n'avait pas peur, et tandis que Gabriel la portait, s'immobilisant à chaque pas pour l'embrasser, elle commença à se détendre. Elle l'aimait. Elle avait envie de lui. Et elle savait pertinemment qu'il avait lui aussi envie d'elle.

Il la déposa au bord du lit et baissa les yeux sur elle d'un air bienveillant. Elle retint son souffle : il avait le même regard que dans la pommeraie. Dans leur pommeraie. Elle le désira d'autant plus.

– Tu as éteint toutes les lumières, constata-t-elle.

– Tu as une peau magnifique. Elle sera d'autant plus séduisante à la lueur des chandelles. (Il l'embrassa sur le front.) Avec une silhouette comme la tienne, tu aurais certainement inspiré aux hommes des cavernes des peintures sur les parois de leurs grottes.

Il s'agenouilla devant elle et lui ôta lentement ses chaussures à talons aiguilles.

– Tu es sûr ? chuchota-t-elle.

Il se redressa et leva les yeux vers elle, repoussant une mèche de cheveux du front de la jeune femme.

– Comme tu préfères, mon amour.

– Enfin... à propos des chaussures. Je peux les garder, si tu veux.

Cette idée l'enchantait, il ne pouvait le nier, mais il se fit du souci pour son confort. Sans compter qu'il y aurait d'autres occasions.

– Je n'aurais pas dû te laisser marcher sur les pavés avec des talons pareils. Tu as dû souffrir. Pas de chaussures ce soir.

Il lui caressa lentement les pieds, faisant courir son pouce sur leur voûte plantaire, un geste destiné à la détendre mais aussi à la stimuler. Elle se mit à gémir de plaisir. C'était si agréable. Elle se demanda brièvement l'effet que lui feraient ses pouces sur d'autres parties de son corps. Un frisson lui parcourut l'échine.

Il s'interrompit.

– Tu trembles. On n'est pas obligés d'aller plus loin.

– C'est un tremblement agréable, murmura-t-elle.

Il continua de lui caresser les pieds pendant quelques minutes avant de remonter le long de ses mollets et de s'immobiliser derrière ses genoux. Avec ses doigts magiques, il lui taquina cette zone érogène dissimulée, manquant de lui arracher un cri. Elle ne put s'empêcher de fermer les yeux, le souffle rapide.

Il connaît le corps des femmes comme... un expert. Qu'est-ce que je disais ?

À vrai dire, il connaissait son corps mieux qu'elle, ce qui était fort regrettable. Néanmoins, elle se mit à frémir en imaginant les délices qui l'attendaient, quand il remonta encore un peu les mains.

Comme s'il lisait dans ses pensées, il détourna son attention de ses genoux et fit glisser ses mains jusqu'à ses cuisses, les pétrissant et les écartant légèrement pour qu'il puisse la caresser avec ses pouces, marquant un temps d'arrêt avant de franchir la limite de ses bas. Il tentait de faire de son mieux pour prendre son temps, s'assurer qu'elle savourait chaque moment, prenant garde de ne rien manquer.

– Ne reste pas par terre, Gabriel.

Elle tendit la main vers lui, et il l'embrassa.

– Toute cette soirée est un présent. Contente-toi de l'accepter. (Elle crut voir un sourire se dessiner sur ses lèvres si parfaites.) Saint François d'Assise aurait donné son approbation.

– Mais moi aussi, je veux te rendre heureux.

– Tu me rends déjà heureux, Julia. Plus que tu ne le crois. Ça t'aiderait de savoir que moi aussi, je suis nerveux ?

– Pourquoi le serais-tu ?

– Je veux te satisfaire. Je n'ai plus eu de vierge dans ma vie depuis que j'ai moi-même perdu mon pucelage, et c'était il y a fort, fort longtemps. On va y aller doucement. J'aimerais que tu te détendes et que tu te mettes aussi à l'aise que possible. Et si jamais ça ne va pas, je veux que tu me le dises. Immédiatement. Tu peux faire ça pour moi ?

– Naturellement.

– Je tiens à toi ; tu m'es très précieuse. Et l'une des choses qui me sont les plus chères, c'est ta voix. Je t'en prie, dis-moi ce que tu veux, ce dont tu as envie, ce que tu désires...

Il avait prononcé ces quatre derniers mots d'un ton rauque, et Julia ressentit un frisson dans tout son être.

Elle se pencha pour l'embrasser.

– Ce que je désire, c'est que tu ne restes pas à genoux pour moi, Gabriel. Alors, lève-toi.

Elle avait tenté de prendre un ton féroce, mais il se contenta de lui sourire.

Le tigre sort de sa cage...

– Donne-moi une minute, je reviens.

Il disparut dans la salle de bains la plus proche, et Julia entendit de l'eau couler dans le lavabo.

À son retour, il la trouva debout, les mains dans le dos, s'appêtant à ôter sa robe. Il la saisit aussitôt par les poignets.

– Laisse-moi faire.

Il avait la voix toujours aussi rauque.

Il fit lentement glisser la fermeture de sa robe, regardant la jeune femme droit dans les yeux. Puis il repoussa délicatement la soie verte de ses épaules. Le vêtement tomba à terre dans un soupir, comme si lui aussi était sous le charme.

Julia portait une combinaison en satin ivoire qui descendait jusqu'à ses bas noirs, eux-mêmes tenus par un porte-jarretelles. Gabriel réprima un petit cri de surprise, car elle lui faisait penser à un ange. Un ange au regard noisette et à la chevelure brune relevée sur sa peau crème, vêtu d'une combinaison ivoire sur des sous-vêtements de dentelle noire. Une juxtaposition de vertu et d'éros.

Il tendit un doigt vers l'une de ses jarretelles.

– Je ne m'attendais pas à ça.

Elle se mit à rougir.

– Je sais que tu ne voulais pas de noir, mais sincèrement, je ne pensais pas que tu me verrais dans cette tenue. J'avais l'intention de me changer.

– Eh. (Il lui souleva doucement le menton et caressa sa joue écarlate.) Tu es éblouissante. Et je n'ai jamais dit que je n'aimais pas le noir. Mais si tu préfères te changer, je patienterai.

Il attendit sa réponse en la regardant, mais elle se contenta de secouer la tête. Elle avait suffisamment attendu. Elle caressa son torse musclé avant de l'attirer à elle par la cravate. Elle en défit lentement le nœud, tentant de mettre le plus de temps possible pour embrasser amoureuxment l'enseignant, la lui faisant glisser sur la nuque avant de la jeter négligemment par terre. Elle se chargea ensuite des boutons de sa chemise sans s'attarder, faisant subir à celle-ci et à son tee-shirt le même sort qu'à la cravate. Le voyant à demi nu devant elle, elle ne put résister à l'envie de lui déposer des baisers sur le torse et de l'enlacer, sentant se tendre les muscles de ses épaules et d'autres plus bas.

– J'entends battre ton cœur, chuchota-t-elle.

– Il ne bat que pour toi, lui assura-t-il, le regard de braise.

Elle passa sa main sur ses abdominaux et sa taille en souriant. Il était brûlant, encore plus qu'elle, et tellement engageant... Elle éprouva un certain stress en débouclant sa ceinture et en défaisant son pantalon, mais il posa une main ferme sur les siennes et l'aida quand elle se trouvait en difficulté. Lorsqu'il se retrouva devant elle en caleçon, déjà débarrassé de ses chaussures et de ses chaussettes, elle prit une profonde inspiration, attendit son accord, et fit glisser son sous-vêtement sur ses hanches.

Elle recula d'un pas pour l'admirer et s'humecta les lèvres avant d'esquisser un sourire. De plus en plus large. Il était superbe.

C'était probablement génétique, ou peut-être un don des dieux, ou un peu des deux en plus d'un bon régime alimentaire et d'un peu d'exercice ; mais quand elle laissa vagabonder son regard sur son corps musculeux et ses abdominaux parfaitement dessinés, elle sentit quelque chose en elle se mettre à bouillir et à fondre. Un brasier semblait s'être allumé dans son bas-ventre et plus bas, surtout quand elle remarqua le V entre ses hanches. C'était une version moderne du *David* de Michel-Ange, mais avec des proportions nettement plus fines, et des mains incroyablement belles. Sans doute était-ce de mauvais goût, mais elle fut ravie de constater à quel point il était mieux pourvu que « lui ».

Le karma, se réjouit-elle. Elle retint un gloussement, se mordant brutalement la lèvre pour éviter de se conduire comme une gamine en réaction à sa découverte capitale.

Gabriel remarqua son étrange réaction, mais s'abstint de tout commentaire. Il réprima un petit sourire satisfait, se persuadant que ce n'était probablement pas le moment de plaisanter avec elle sur la taille de ses attributs. Il préférait éviter de l'impressionner, car il savait très bien à quoi il ressemblait, surtout quand il était au garde-à-vous.

Tout ça à cause d'elle.

– Tu permets ?

Il s'approcha et tendit les mains vers ses cheveux, attendant sa permission.

Quand elle la lui donna, il lui ôta aussitôt ses barrettes une à une, libérant ses boucles sur ses épaules. Elle ferma les yeux et s'abandonna aux doigts de Gabriel dans sa chevelure. Cela lui rappela quand il avait joué au coiffeur avec elle chez Richard.

Il démêla amoureusement chacune de ses mèches bouclées, du sommet de son crâne à la pointe de ses cheveux, jusqu'à ce que sa crinière lui tombe sur le visage, tel un rideau noir. Il effleura la courbe de son cou avant de trouver les bretelles de sa combinaison. Quand il les eut fait glisser sur les épaules de Julia, celle-ci se retrouva en soutien-gorge, shorty et porte-jarretelles de dentelle noire, et en bas également noirs.

La perfection érotique associée à la rougeur de l'innocence.

Elle était vraiment ravissante. Mais elle se sentait nerveuse sous son regard vigilant. Elle n'aimait pas vraiment qu'on l'observe trop longtemps. Cela lui faisait perdre ses moyens. L'ayant compris, il l'enlaça et l'embrassa jusqu'à ce qu'il sente la tension se dissiper dans ses épaules.

– J'aimerais te voir tout entière, Julia, lui chuchota-t-il.

Quand elle eut acquiescé, il prit tout son temps pour lui ôter ses bas, les débarrassant d'abord de leurs jarretelles, puis les roulant lentement le long de ses jambes, marquant de nouveau un temps d'arrêt pour lui caresser le creux des genoux. Le souffle laborieux de Julia lui garantissait qu'il s'y prenait correctement. Puis il se leva derrière elle et lui embrassa les épaules avant de dégrafer délicatement son soutien-gorge. Elle le tira devant elle et le jeta à leurs pieds, trouvant très séduisante la façon dont leurs vêtements étaient entremêlés par terre.

Il se donna le temps de lui prendre les seins entre ses mains, se serrant contre son dos. Il la caressa avec légèreté, lui frôlant les tétons avec les pouces, alors qu'il ouvrait la bouche pour rendre

hommage à sa peau, sous son oreille. Puis il fit glisser ses mains jusqu'à ses côtes, s'y attardant un moment avant d'introduire les doigts sous le tissu qui lui recouvrait les hanches. Il continua à la taquiner sous l'oreille avec sa langue, tout en lui ôtant sa culotte.

Julia était enfin nue, dans toute sa splendeur.

Il continua à lui caresser la taille et la fit pivoter face à lui, remarquant qu'elle avait les yeux rivés sur le plancher et qu'elle se mordillait la lèvre inférieure. Quand elle commença à se tordre les doigts, il comprit qu'elle n'allait pas tarder à vouloir se recouvrir.

– Tu es belle comme une déesse.

Il libéra sa lèvre maltraitée, poussant doucement son pouce sur les courbes de sa bouche avant de lui faire lever le menton. Il la toisa délibérément de la tête aux pieds, et recula encore, de sorte qu'elle put voir son air admiratif.

– Quand je serai vieux et que je n'aurai plus de mémoire, je me souviendrai encore de cet instant. De la première fois que j'ai vu un ange en chair et en os.

« Je me rappellerai ton corps et tes yeux, ton visage et tes seins magnifiques, tes courbes, et ça.

Il suivit le contour de son nombril avant de baisser légèrement la main jusqu'à sa toison.

– Je me souviendrai de ton parfum, de ton contact et de la sensation que ça me procurait de t'aimer. Mais par-dessus tout, je me rappellerai ce que ça fait d'avoir une véritable beauté sous les yeux. Car tu es belle, ma bien-aimée, aussi bien d'âme que de corps. Généreuse d'esprit et de cœur. Et jamais plus je ne reverrai de mon vivant plus beau que toi.

Il l'étreignit, l'embrassant sans relâche, tentant de lui faire comprendre avec ses lèvres à quel point il l'aimait. Il toucha les diamants à ses oreilles et approcha sa bouche.

– Après t'avoir vue nue, je te demanderai de ne plus porter en ma présence que ces boucles d'oreille. Tout le reste est superflu.

Elle l'embrassa rapidement sur les lèvres avant d'aller s'étendre sur le lit, lui jetant des coups d'œil intimidés. Il dut prendre une profonde inspiration pour faire le point, car il savait que le fait de la voir ainsi nue et engageante pourrait causer sa perte.

– Que dirais-tu de te coucher sur le ventre, ma chérie ? J'aimerais pouvoir admirer ton dos merveilleux.

Elle se retourna en souriant, croisant les bras et y posant la tête pour pouvoir continuer à l'observer. Il se dressa au-dessus d'elle, l'air satisfait, et déposa un baiser sur chacune de ses omoplates.

Exactement comme sur ma photo en noir et blanc préférée, songea-t-elle.

– Tu es époustouflante, Julia. Sous tous les angles. Une véritable œuvre d'art.

Il fit courir un doigt le long de sa colonne vertébrale, se figeant dès qu'elle se mit à frissonner, avant de passer la main sur l'une de ses fesses.

– Tu as changé la musique, remarqua-t-elle, reconnaissant *And You Give*, la chanson romantique de Matthew Barber.

– C'est toi qui m'as donné de l'inspiration.

Il saisit un petit flacon d'huile de santal et de satsuma et en versa un peu dans sa main, avant de la réchauffer pour lui masser les épaules. Julia ferma les yeux en poussant un soupir.

– Concentre-toi sur cette sensation.

Il l'embrassa sur la joue et poursuivit ses délicats mouvements, lui caressant le dos en prenant son temps, avant d'explorer les deux fossettes juste au-dessus du galbe de son fessier sans égal.

– Elles sont ravissantes.

Il déposa un baiser sur chacune des petites cavités.

Quand elle tressaillit, il s'arrêta. Lorsqu'il reprit ses caresses, elle se détendit de nouveau. Après ce qui leur sembla être des heures, il s'approcha de son oreille et lui demanda de se retourner. Elle avait l'impression d'être sur un nuage. Elle le regarda en clignant des yeux, un sourire désinvolte sur les lèvres.

Il se baissa pour lui caresser le nez avec le sien avant de passer au-dessus d'elle, un genou entre ses jambes, ses coudes de chaque côté des siens.

– Tu es superbe, lui chuchota-t-il, se baissant jusqu'à ce que leurs corps se frôlent.

Puis il se mit à l'embrasser dans le cou et sur la gorge avec la douceur d'un ange tout en poursuivant son massage d'une main.

Julia adorait la façon dont son poitrail ferme effleurait ses seins et la sensation que lui procurait son abdomen tendu contre son intimité. La manière dont il glissait sa main puissante sous ses fesses, les ramenant contre ses hanches.

– Tu ne peux même pas imaginer à quel point je te désire, murmura-t-il contre son cou. À quel point tu es sexy.

Il enfouit son nez à la base de sa gorge, marquant une pause pour en suivre le contour avec sa langue.

Sans prévenir, Julia s'arc-bouta dans le lit et poussa un cri de plaisir. Elle plaqua ses mains dans le dos de Gabriel et se mit à suivre chacun de ses muscles avant de s'immobiliser sur ses hanches, les pressant contre elle.

– Pas encore, mon amour.

Il lui rendit grâce avec sa bouche, ses lèvres, la mordillant et la caressant sans se presser. Elle se crispa quand il l'embrassa sur la hanche, goûtant la saveur de sa peau avec sa langue.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? murmura-t-il, en lui caressant le ventre du bout du nez, d'une hanche à l'autre.

– Personne n'a jamais...

Elle s'interrompit, gênée.

Il esquissa un sourire diabolique, l'embrassant sans relâche et lui léchant la peau. *C'est évident qu'il n'a jamais fait ça pour toi. En plus d'être un enfoiré, c'était un imbécile.*

– Écarte les jambes pour moi, mon cœur.

Elle lui lança un regard inquiet, mais obtempéra. Il l'observa d'un air appréciateur et croisa son regard. Souriant, il se mit doucement à la caresser. Julia poussa un gémissement de plaisir.

Il se contenta tout d'abord de la frôler, testant sa réaction avec un seul doigt, précautionneusement. Puis il poursuivit avec deux doigts, les recourbant pendant qu'il commençait à décrire des petits cercles avec son pouce. Il ne la quitta jamais des yeux, à l'affût du moindre signe de gêne, écoutant sa respiration, trouvant enfin l'entrée de son intimité. Il inclina la tête d'un air admiratif, approchant ses lèvres de l'intérieur de sa cuisse, le tourmentant avant de l'aspérer à pleine bouche, tout en continuant ses mouvements de la main. La combinaison était extraordinaire.

Julia se cambra sur le lit et poussa un cri puissant. Il continua à la caresser, mais cessa peu à peu de lui sucer la peau, jusqu'à ce qu'elle commence à se débattre et tente de refermer les cuisses. Il remonta jusqu'à sa bouche et l'embrassa tendrement.

– Merci, soupira-t-elle, se sentant légère comme une plume.

C'est criminel d'être aussi doué de ses mains... et quelle bouche...

– Ça t'a plu ?

Elle acquiesça, le souffle lourd, l'œil hagard.

Il doutait que le fils du sénateur ait jamais découvert son point sensible, et cette idée lui fit bomber le torse. Il avait hâte de lui faire connaître tous les endroits de son corps avec lesquels il pouvait la satisfaire. L'un après l'autre. Il fit glisser un doigt le long de son cou, autour d'un de ses seins, avant de descendre jusqu'à sa cuisse, à l'endroit où se trouvait à présent une nouvelle marque. Il appuya légèrement sur sa peau rougie.

– Ça te fait mal ?

– Non. Mais comment...

– Cette partie de ta cuisse est très sensible. Quelqu'un d'égoïste ou de pressé ne s'en soucierait guère et irait directement là.

Il déplaça ses doigts vers son entrejambe.

Encore à vif en raison de son orgasme, elle sursauta. Il retira la main et lui caressa de nouveau la cuisse.

– Julia, la seule chose qui me rachète de mes précédentes expériences, c'est que je peux me servir de tout ce que j'ai appris pour te satisfaire. La seule femme à laquelle je souhaite faire plaisir, à présent, c'est toi.

Elle lui caressa le visage et, fermant les yeux, il appuya la joue contre sa main. Elle pressa son pouce contre sa bouche, caressant sa lèvre inférieure charnue avant de l'embrasser avec passion. Il se positionna alors au-dessus d'elle, et le cœur de la jeune femme s'accéléra, comprenant que le moment de leur union était imminent.

Une fois de plus, elle se cramponna à son merveilleux fessier, le pressant contre elle. Il esquissa un sourire patient et se redressa sur un bras.

– Ce n'est pas une bonne position. Il faut que tu te déplaces.

– Je m'étais dit... toi au-dessus de moi... ça ne va pas ?

– C'est la pire position pour perdre ta virginité, lui expliqua-t-il en l'embrassant sur l'épaule.

– Je crois pourtant que ça me plairait.

Il se détourna.

– Pas pour ta première fois. Je pourrais te faire mal sans m'en rendre compte.

Me faire mal ? s'inquiéta-t-elle.

Gabriel sentit son cœur se serrer en remarquant la lueur d'inquiétude dans son regard. Il lui prit le visage entre ses deux mains.

– Je ne vais pas te faire mal, Julianne. Je ne suis pas un adolescent. Je ne suis pas « lui ». Je vais m'efforcer d'être le plus doux possible. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas faire ça comme ça.

– Pourquoi ?

– À cause de l'angle. De mon poids au-dessus de toi, même si je prends appui sur mes genoux. De la gravité. Au-dessus, tu pourras mieux maîtriser les mouvements, la profondeur de la pénétration. C'est à toi de contrôler la situation. Fais-moi confiance, souffla-t-il en l'embrassant sur l'oreille.

Il continua à la caresser, murmurant des compliments contre sa peau douce presque translucide. Puis il la prit dans ses bras, la souleva du lit et échangea leurs positions, de sorte qu'il se retrouva sur le dos, elle au-dessus de lui.

Alors qu'elle était appuyée sur son torse, il lui chuchota quelques vers de Dante en italien.

*Color di perle ha quasi in forma, quale
convene a donna aver, non for misura ;
ella è quanto de ben pò far natura ;
per esemplo di lei bieltà si prova.*

*De li occhi suoi, come ch'ella li mova,
escono spirti d'amore infiammati,
che fèron li occhi a qual che allor la guati,
e passan sì che 'l cor ciascun ritrova :
voi le vedete Amor pinto nel viso,
là 've non pote alcun mirarla fiso.*

Gabriel fit l'éloge de sa beauté et de sa bonté, la comparant à une perle et prétendant que l'amour lui-même se lisait sur son visage. Julia le remercia pour ces belles paroles, se figeant pour écouter son cœur battre sous son oreille. Elle avait du mal à croire que c'était lui qu'elle tenait dans ses bras, cet homme qu'elle aimait depuis si longtemps. Elle ne pouvait s'empêcher de le toucher, de suivre les contours de chacun de ses muscles fermes et parfaits. Elle lui caressa les sourcils, le petit creux au-dessus de ses lèvres sensuelles, les pattes de ses cheveux, les oreilles...

Il se redressa pour l'embrasser, passant sa langue sur sa bouche et aspirant sa lèvre inférieure charnue. Pendant un moment, leurs deux corps brûlants demeurèrent l'un contre l'autre. Elle continua à faire courir ses mains sur celui de Gabriel, sur son visage, son torse et ses hanches. Elle commença à caresser doucement son érection d'un geste hésitant, l'embrassant dans le cou sans discontinuer.

Il se mit à gronder de plaisir dans son oreille. Elle prit alors confiance en elle et le caressa avec une plus grande assurance, accélérant le rythme en l'embrassant sur les pectoraux et sur son tatouage. Il se mit à haleter.

– Permets-moi de te vénérer avec mon corps, Julia, la pria-t-il d'une voix rocailleuse, refusant de jouer dans sa main.

Quand elle le libéra, il la saisit par les cuisses, les écartant doucement pour les placer de chaque côté de ses propres hanches. Elle sentit sa présence sous son bassin, se cambrant entre ses jambes. Elle changea légèrement de position, une lueur d'inquiétude dans ses beaux yeux.

Il posa la main sur le cœur de la jeune femme. Ses petits battements s'accéléraient considérablement à son contact.

– Ça va ?

Elle se pencha, ses cheveux lui tombant sur le visage comme un rideau.

Il les lui repoussa derrière les épaules pour mieux la voir.

– Je t'en prie, ne te cache pas. Je veux pouvoir te regarder. (Elle détourna les yeux en se mordant la lèvre inférieure.) Quoi ? (Elle secoua la tête.) Ce n'est pas le moment de faire ta timide, mon cœur. Dis-moi tout.

Le regard rivé sur son torse, elle tenta d'éviter de regarder le dragon, qui, avec son caractère permanent, lui donnait l'impression de se moquer d'elle.

– Ce n'est pas comme ça que je l'avais imaginé, chuchota-t-elle si bas qu'il dut tendre l'oreille pour l'entendre.

– Alors, dis-moi comment tu l'avais envisagé.

– J'avais pensé que tu serais... au-dessus.

Et la bannière qu'il déploie sur moi, c'est l'amour.

– J'aime bien me mettre au-dessus, je ne le nie pas, mais tu es toute petite, mon cœur, et très fragile. Je crains que...

– Je suis consciente de t'avoir fait beaucoup attendre, Gabriel, l'interrompit-elle en chuchotant. Ce n'est pas grave si tu ne peux pas prendre soin de moi. Si tu as besoin d'être... agressif.

Sa remarque le troubla au plus haut point, car derrière ses propos il ne reconnut pas sa voix, mais celle de Simon. *Il est normal qu'elle ait cette réaction, puisque c'est comme cela qu'il la traitait.*

Les hommes sont des chiens qui n'ont aucune maîtrise de leurs actes, et elle n'est qu'un jouet destiné à satisfaire leurs désirs sexuels. Cette idée l'écœura, mais il s'efforça d'éviter de laisser transparaître sa répugnance sur son visage. Il porta la main à sa joue et la lui caressa avec délicatesse.

– Je t'aime, Julia. Si j'étais du genre à me montrer agressif avec toi uniquement parce que tu m'as fait patienter, alors, il faudrait que tu refuses de coucher avec moi. Tu es une personne, pas un jouet.

« Mon but n'est pas de me servir de toi, mais de te faire plaisir. À un point que tu n'imagines même pas. (Il plongea son regard sombre dans le sien, et baissa d'un ton.) Je te veux à mon côté à tout jamais, et non simplement pour ce soir. Alors, s'il te plaît, laisse-moi faire ça à ma façon.

Il la supplia du regard pour qu'elle le croie sur parole. Il refusait de devoir lui expliquer la raison pour laquelle il était inquiet et quel genre d'issue il s'efforçait d'éviter le plus soigneusement possible. Il en aurait le temps le lendemain matin.

– Tout ce que j'ai toujours voulu, c'est que quelqu'un m'aime, déclara-t-elle doucement.

– Et c'est le cas, désormais.

Approchant la bouche de ses seins, il en prit un dans la main tandis qu'il caressait l'autre avec le bout de son nez. Ils étaient parfaits. Parfaits en poids et en taille, naturels et jolis. *Des boutons de rose au milieu d'un lac de crème.* Il se remémora le soir où il en avait vu un pour la première fois, dépassant de sa robe de chambre violette, dans leur chambre d'hôtel, à Philadelphie. Comme il avait eu envie de le prendre entre ses lèvres... Il lui donna un petit coup de langue, le lécha doucement, puis en aspira délicatement le téton, le sentant grossir dans sa bouche.

Julia jeta la tête en arrière, poussant des râles de plaisir. Gabriel mesura attentivement sa réaction. Il voulait l'exciter, et si elle atteignait l'orgasme rien qu'avec cela, eh bien, soit. Cela lui rendrait la tâche plus aisée.

– Laisse-toi aller, mon amour. Inutile de résister, déclara-t-il avant de porter son attention sur son autre sein.

Elle se mit à frissonner et commença à se frotter contre lui, les yeux clos, entamant un mouvement de va-et-vient. En quelques minutes, il la sentit se crispier et se libérer, se relâchant complètement quand elle en eut terminé. Elle rouvrit les yeux, cligna des paupières, puis lui adressa un sourire langoureux.

Et merci bien pour ce deuxième orgasme...

Elle prit l'initiative de l'embrasser, lui murmurant toute l'affection qu'elle avait pour lui avec ses lèvres gonflées. Quand elle s'arrêta, il tendit la main vers la table de chevet. Elle le regarda se dégager légèrement de sous son corps, faisant jaillir une substance transparente dans sa main droite et en l'étalant quelque peu brusquement le long de son érection.

Remarquant son expression, il s'empressa de lui fournir une explication.

– Ce sera plus facile pour toi.

Elle devint écarlate. Elle avait déjà entendu parler de ce genre de chose, même si elle n'avait jamais eu l'occasion d'en utiliser. Elle se sentit gênée de ne pas avoir pensé à en acheter pour elle-même. Elle était venue à Florence sans s'y être préparée.

– C'est gentil.

Il esquissa son habituel sourire plein d'assurance.

– Je t'ai bien dit que j'irais au-devant de tous tes désirs. (Il l'embrassa et se rallongea sur l'oreiller.) Je peux mettre un préservatif, si tu préfères.

– Avec tous les tests que tu as passés, je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter.

– Comme tu veux.

– Je pars du principe que tout ce que tu m’as dit était vrai.

– Je suis content d’être ton premier.

Cela la fit sourire.

– Je veux aussi que tu sois mon dernier, Gabriel. (Elle l’embrassa passionnément, le cœur battant à ses paroles.) Mais je voudrais te demander quelque chose, à présent.

– Tout ce que tu voudras.

– Je voudrais que tu viennes sur moi.

Le voyant froncer les sourcils, elle se pencha sur lui avec le plus grand sérieux.

– Tu m’as déjà prouvé que tu étais un amant des plus généreux. Mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée de me laisser diriger les opérations alors que je n’ai aucune idée de ce que je fais. Ça me rend nerveuse. Je ne pourrai pas me détendre et me concentrer sur ce que je ressens. S’il te plaît..., ajouta-t-elle d’un ton peu enthousiaste, car elle préférait éviter d’avoir à l’implorer.

Il lui avait demandé de formuler ses désirs, c’était ni plus ni moins ce qu’elle avait fait.

Il se rendit compte à cet instant à quel point il devait être stressant pour elle de rester assise sur lui, nue, responsable de ce qui allait suivre. Plus tard, peut-être, mais pas la première fois. Malgré ses inquiétudes, il ne pouvait décemment pas le lui refuser. Il acquiesça donc, une légère tension dans la mâchoire, et échangea leurs positions en un clin d’œil, se retrouvant à genoux entre ses cuisses.

Son sourire lui fit l’effet d’un lever de soleil. Car c’était ainsi qu’elle l’avait toujours imaginé.

– Merci, murmura-t-elle contre sa bouche tandis qu’il l’embrassait tendrement.

– Il t’en faut si peu pour être heureuse...

– Je ne dirais pas ça, gloussa-t-elle en se mettant à frotter sa cuisse contre lui.

Il la regarda avec un petit sourire satisfait, savourant ce moment de légèreté.

Un nouveau morceau débutant, Julia leva les yeux vers lui, l’air intriguée.

– Comment s’appelle cette chanson ?

– *Lying in the Hands of God*, du Dave Matthews Band.

– J’adore.

– Moi aussi.

Elle lui lança un regard curieux.

– Pourquoi l’as-tu choisie ?

– Pour les paroles, la musique... (Un sourire se forma sur ses lèvres, et son regard se mit à pétiller.) Et pour le rythme.

– Oh, vraiment ?

– Essaie de ressentir ce tempo. Concentre-toi sur lui. Il est idéal pour faire l’amour.

Il la saisit par les hanches et se pressa contre elle, entamant des mouvements de va-et-vient à la même cadence que la musique, persuadé qu’elle apprécierait ce contact au moins autant que lui.

Ayant perdu toute envie de rire, elle se mit à gémir et commença à se tendre vers lui.

– Inspire profondément, mon amour, chuchota-t-il.

Quand elle s’exécuta, il s’introduisit en elle, juste un peu. Elle ferma les yeux et savoura la sensation.

Maintenant que Gabriel avait un aperçu de la façon dont elle se sentait, il fut tenté de s’enfoncer un peu plus. Mais il savait que la moindre poussée supplémentaire la tirerait. Il avait envie d’elle. Il avait envie de la pénétrer. Mais il décida de mettre de côté ses désirs pour le moment et se contenta de rester parfaitement immobile, prenant appui sur ses coudes, de chaque côté de ses épaules, lui léchant et lui suçotant les seins.

Maintenant qu'elle avait eu un aperçu de ce que cela faisait d'être liée à lui, de le sentir en elle, elle en voulait davantage. Bien davantage. Elle le voulait tout entier en elle.

– Tout doux, la prévint-il quand elle se cambra, impatiente d'aller plus loin. Tu risques de ne pas trouver très agréable ce qui va suivre.

Voyant qu'elle refusait de rouvrir les yeux, il tendit la main vers son visage et lui caressa la joue avec son pouce.

– Regarde-moi. Regarde-moi dans les yeux.

Il avait les yeux braqués sur elle quand elle ouvrit les siens.

– Je te donne tout. Mon corps, mon âme... prends-les. Prends tout.

Ils se dévisagèrent l'un et l'autre tandis qu'il s'enfonçait un peu plus en elle, poussant lentement, lentement...

Écarquillant les yeux, elle inspira brusquement quand il la pénétra.

Il se figea aussitôt, la stabilisant en posant une main sur sa hanche, faisant en sorte qu'aucun d'entre eux deux ne puisse bouger.

– Je suis désolé, mon cœur, lui susurra-t-il. (Il remonta la main jusqu'à son visage et se mit à la caresser.) Le pire est passé, je te le promets. Ça va ?

Il l'examina attentivement, à l'affût de la moindre larme.

Mais elle tint bon. Cela n'avait pas été aussi douloureux qu'elle ne l'avait craint. Ça n'avait pas été très agréable non plus, mais le fait de le sentir en elle, les émotions qu'elle lisait sur son visage et dans son regard détournèrent son attention des élancements qui la tiraillaient. C'en était presque trop.

Elle en voulait davantage. Elle voulait plus de ça et de ça... elle voulait le voir jouir au-dessus d'elle et savoir qu'ils l'avaient fait ensemble. Trouver leur propre rythme. La musique lui sembla tourbillonner autour d'eux, un tempo tentant qu'elle avait hâte de suivre. Quand elle sourit, elle eut l'impression de l'atteindre en plein cœur, dissipant ses inquiétudes. Sans la quitter des yeux, il se mit à aller et venir en elle avec une lenteur exaspérante.

Elle cligna rapidement des yeux en le sentant en elle. Elle glissa les mains sur les muscles tendus de son dos jusqu'à ses fesses, caressant ses courbes et savourant ses coups de reins en rythme sous ses doigts. Il prit appui sur un coude, traçant des motifs sensuels le long de ses côtes et sur son épaule. Elle était magnifique. Sa longue chevelure brune étalée sur l'oreiller blanc, son regard noisette rivé sur lui. Et sa bouche, rougie et entrouverte quand elle se mit à gémir à chacun de ses assauts.

Gabriel déplaça sa main et écarta ses longs doigts sur ses fesses pour la guider et lui imprimer le mouvement, à un tempo léger. Il avait attendu ce moment pendant si longtemps. Elle le vit froncer les sourcils et se mordre la lèvre inférieure. Ils suivaient la mesure, pas très vite, mais avec détermination, deux amants en parfaite harmonie.

Julia devinait tant d'émotions dans son regard : de l'amour, de l'inquiétude, de la passion, de l'adoration, de l'affection, un désir érotique... Il la dévisageait comme si elle était la seule femme sur Terre, comme si rien d'autre n'existait dans l'univers, à l'exception d'eux deux et de la musique sensuelle qui résonnait dans la suite pendant que Gabriel lui faisait l'amour, musique ponctuée par les cris qu'ils laissaient l'un et l'autre échapper.

Julia ne ressentit aucune gêne en s'entendant gémir et haleter. Gabriel adorait l'entendre pousser des cris. Ceux-ci l'aiguillonnaient et l'excitaient davantage, si c'était possible. Il glissa la main entre leurs deux corps et, en accélérant ses mouvements, se mit à la caresser au rythme de ses coups de reins. Elle referma ses doigts sur ses fesses pour lui indiquer qu'elle prenait du plaisir, luttant pour garder les yeux ouverts.

– Regarde-moi. Je veux voir tes yeux quand tu jouiras.

Il s'était exprimé d'un ton aussi intense que son expression.

Les yeux écarquillés, elle poussa un cri puissant en sentant Gabriel accélérer ses caresses. Elle se contracta comme un ressort avant de soudain finir par exploser.

Elle l'entendit lui murmurer des mots doux. Il n'avait pas juré. Elle était bien trop occupée pour se concentrer sur ce fait étonnant. Elle ne pouvait pas savoir que c'était le genre d'amant à exprimer ses envies et son contentement en poussant des gémissements et des jurons. Mais, en cet instant sacré, il avait spontanément eu des paroles pures, irréprochables.

– Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime, psalmodia-t-il, en rythme avec ses coups de reins.

Julia savoura cette sensation d'épanouissement incomparable qui l'avait gagnée. Elle n'avait jamais rien connu d'aussi intense. Et avant qu'elle ait vraiment terminé de jouir, elle le sentit s'enfoncer très loin en elle en criant son nom.

Puis il s'écroula sur ses coudes, submergé par l'émotion après avoir joui. Il la serra contre lui, lui susurrant des mots doux en italien, attendant qu'elle rouvre les yeux.

Ce que j'aime cette femme. Plus que ma propre vie...

Sa merveilleuse Béatrice n'était plus vierge. Il avait pris – et donné – ce que Dante n'avait jamais réussi à obtenir. Il pria en son for intérieur pour que jamais elle ne regrette d'avoir accepté de coucher avec lui, ni de l'avoir choisi comme premier amant.

Il se laissa tomber à côté d'elle et lui caressa le menton. Ce ne fut qu'alors qu'il remarqua la rougeur sur son cou, sa poitrine et plus bas. Son entrecuisse était écarlate. Il éprouva un certain dégoût.

Oh, mon Dieu, je l'ai fait souffrir...

– Julia ?

Elle rouvrit les yeux. Elle eut d'abord le regard hagard, puis, en un instant, sembla se ressaisir. Quand elle le vit, elle se fendit d'un large sourire, révélant ses jolies dents blanches. Elle avait l'impression d'être une plume portée par une brise estivale. C'était mieux que tout. Le voir, l'entendre, le toucher et goûter sa saveur avant de finalement atteindre un orgasme merveilleux, brusque et inédit...

Il soupira et l'embrassa langoureusement.

– Ça va ?

– Oui, ronronna-t-elle.

– Je t'aime. Je veux simplement te rendre heureuse, te regarder sourire.

– Tu vas me faire pleurer.

Elle fut incapable de poursuivre, ne trouvant pas les mots. Elle se contenta donc de l'embrasser, les yeux fermés, parfaitement épanouie dans les bras de son amant. Son premier. Et son dernier.

Il l'embrassa sur les paupières en lui caressant la joue.

Soudain, il disparut, et Julia se retrouva seule dans le grand lit, trop grand et trop froid en son absence. La douleur fut immédiate, mais elle avait encore du mal à réfléchir, l'esprit toujours engourdi par cette première extase. Avant qu'elle ait pu tendre la main en travers du lit pour le chercher, il se pressa de nouveau contre elle.

– Laisse-moi regarder, ma chérie, chuchota-t-il d'un ton hésitant.

N'ayant aucune idée de ce qu'il lui demandait, elle lui accorda simplement sa permission. Elle le sentit ensuite lui saisir les genoux et en soulever un avec délicatesse, lui écartant les cuisses, mais pas trop. Elle ouvrit les yeux.

Il se figea en croisant son regard.

– Je jette juste un rapide coup d’œil pour vérifier que tout va bien.

Quand il s’était occupé de lui dans la salle de bains, il n’avait pas remarqué la moindre trace de sang. Cela l’avait énormément soulagé. Il baissa les yeux et poussa bientôt un soupir, relâchant ses épaules. Il pressa quelque chose de chaud et de doux entre ses cuisses.

Elle tressaillit.

– Désolé.

Il pressa de nouveau le linge humide contre sa chair à vif. Il remarqua dessus deux ou trois taches rosâtres, mais rien d’inquiétant. À vrai dire, il aurait préféré qu’il n’y ait pas de taches du tout, mais mieux valait du rose que du rouge.

– Ce n’est rien, j’ai juste été un peu surprise.

Elle avait la voix tremblante, mais uniquement parce qu’elle était encore sur son nuage, et parce qu’en le sentant la toucher à cet endroit précis, ses sensations s’étaient accrues.

Il s’empara d’un verre d’eau sur la table de chevet et le lui tendit, secouant un petit flacon contenant un cachet blanc.

– C’est de l’ibuprofène, lui expliqua-t-il aussitôt. Contre la douleur.

– Ce n’est pas si terrible, Gabriel. Je ne ressens pas vraiment de douleur.

– S’il te plaît, l’implora-t-il.

Elle fut étonnée par sa réaction excessive, mais préféra éviter de se montrer obstinée, prenant rapidement le médicament avant de vider le verre d’eau d’un trait. Elle avait soif.

Quand il eut terminé de l’apaiser et de la nettoyer, il la souleva dans ses bras et l’embrassa sur le front. Il la transporta jusqu’à la salle de bains.

Elle entendit le robinet couler avant de franchir le seuil.

– Que se passe-t-il ? parvint-elle à lui demander en dressant la tête.

– Laisse-moi prendre soin de toi, ma chérie.

Il l’embrassa de nouveau sur le front et la déposa avec précaution dans la grande et accueillante baignoire.

L’eau chaude et les bulles parfumées à la rose l’apaisèrent. Elle était encore dans les nuages, mais commençait progressivement à revenir à la réalité. En ouvrant les yeux, elle aperçut Gabriel au-dessus d’elle, toujours nu, toujours en pleine splendeur, vérifiant la température de l’eau avec ses doigts et réglant les différents robinets.

– Tu as encore soif ?

Elle hocha la tête.

Il quitta la pièce un moment avant de revenir avec un verre rempli d’un liquide grenat.

– Un soda à la canneberge, expliqua-t-il. Ça va te faire du bien.

Elle haussa un sourcil, se demandant comment il avait pu devenir un spécialiste des problèmes féminins, mais une fois encore préféra ne pas donner suite à ses interrogations. Elle but le verre avec une certaine avidité et le lui rendit.

– Tu as changé la musique. Qu’est-ce que c’est ?

– *Sogno*, d’Andrea Bocelli.

– C’est joli, murmura-t-elle.

– Pas autant que toi.

Il ferma les robinets et se hissa dans la baignoire derrière elle, étendant ses longues jambes de chaque côté de ses hanches, l’attirant contre son torse. Ils poussèrent tous deux un soupir de satisfaction. Quand elle appuya la tête sur son épaule, il se mit à lui caresser les cheveux avec légèreté et délicatesse.

– Ça a été... pour toi ? s'inquiéta-t-elle.

C'est peu de le dire, songea-t-il.

– Ça n'a jamais été aussi bien. Tu as été parfaite. Tu es parfaite. (Il lui déposa un baiser sur la tête, et elle se pelotonna dans ses bras.) Et très, très sexy. Et pour toi ?

– C'était encore mieux que je ne l'avais imaginé. Je te remercie.

Il se mit à la caresser le long de ses flancs lisses et humides.

– Pourquoi ce bain ? s'enquit-elle, modifiant légèrement sa position contre lui, sentant de nouveau son érection contre ses fesses.

Il s'approcha de son oreille.

– Je voulais prendre soin de toi.

– Merci, Gabriel, tu es trop gentil. Je sais parfaitement que ça n'aurait pas été aussi agréable avec quelqu'un d'autre.

Il l'embrassa dans les cheveux.

– Tu mérites bien mieux que moi, Béatrice, chuchota-t-il. *La gloriosa donna della mia mente*. La merveilleuse femme de mes pensées.

– Mon Dante. (Elle se retourna pour embrasser son torse humide.) Quand pourra-t-on recommencer ?

Il lui sourit.

– Pas avant demain. Il faut que tu cicatrises, d'abord.

Elle se tortilla légèrement.

– Mais ce n'est pas si grave. Tu t'es montré très appliqué.

– Après tout ce qu'on a partagé, je veux simplement te serrer contre moi. Repose-toi dans mes bras avec la certitude que je t'aime. On refera l'amour très, très bientôt.

Julia se sentit réconfortée et se détendit entièrement. En son for intérieur, elle remercia les dieux des grandes baignoires, des beaux amants et des bains moussants parfumés à la rose. Même si ce ne fut pas nécessairement dans cet ordre. Elle remercia également les dieux des vierges sur le point de faire l'amour avec leurs amants-dieux du sexe, sans vouloir blasphémer, pour tous ces orgasmes. Trois fois.

Aux premières lueurs de l'aube, les amants édéniques se blottirent l'un contre l'autre, peau contre peau, endormis et repus dans le grand lit blanc. Lumière et obscurité, innocence et expérience, s'embrassant et se caressant dans la chaleur et l'acceptation issues de leur amour. L'ange noir murmura à sa muse quelques mots en italien jusqu'à ce qu'elle s'endorme dans ses bras, plus heureuse que jamais. On l'aimait.

Remerciements

Je serai à tout jamais redevable envers feu Dorothy L. Sayers, feu Charles Williams, Mark Musa, mon amie Katherine Picton et The Dante Society of America, pour leur maîtrise de *La Divine Comédie*, de Dante, à partir de laquelle j'ai pu façonner mon travail.

Je me suis inspiré des illustrations de Sandro Botticelli, qui représentent Dante et Béatrice comme je me les suis moi-même toujours figurés.

Au cours du processus d'écriture de cette histoire, je suis tombé sur plusieurs archives électroniques qui se sont révélées très utiles, dont le Digital Dante Project, de l'université Columbia, Danteworlds, de l'université du Texas, à Austin, et le World of Dante, de l'université de Virginie. Les lecteurs qui souhaiteront s'immerger un peu plus profondément dans la vie et l'œuvre de Dante y trouveront une aide très précieuse. J'ai également trouvé la traduction de *La Vita Nuova*, de Dante, par Gabriel Rossetti, accompagnée de la version originale, sur le site d'Internet Archive.

D'une manière différente, j'aurai également toujours une dette envers l'université et la ville de Toronto, qui servent de décor à cette histoire.

J'aimerais remercier Jennifer, qui a lu le tout premier jet de ce roman et qui m'en a fait une critique constructive étape après étape. Son soutien et ses encouragements m'ont été très précieux, tout comme son regard avisé. Je suis aussi très reconnaissant envers Nina pour son soutien technique, son imagination et sa sagesse.

Merci à la fine équipe d'Omnific, en particulier Elizabeth, Lynette, C.J., Kim, Coreen et Amy. Ç'a été un véritable plaisir de travailler avec vous.

Je voudrais également remercier les lecteurs des précédentes versions de mon manuscrit, qui m'ont offert leurs critiques, leurs suggestions et leur soutien, tout particulièrement mes muses, Tori, Kris et Erika.

Enfin, je souhaiterais remercier ma famille. Il n'est guère aisé d'encourager et de soutenir pendant deux ans l'auteur d'un premier roman, surtout quand il y a des problèmes plus importants à régler. Sans eux, ce projet n'aurait jamais pu aboutir.

Sylvain Reynard – Lent 2011

Titre original : *Gabriel's Inferno*

© Sylvain Reynard, 2011

Tous droits réservés.

Publié par arrangement avec The Berkley Publishing Group, une filiale de Penguin Group (USA) Inc.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purment fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française.

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Photos de couverture : © Jupiterimages / Gettyimages

ISBN : 978-2-7499-1963-8

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales